MARIE - LOUISE VILLIEN - ROSSI

LA COMPAGNIE MINIERE DE L'OGOOUE

SON INFLUENCE GEOGRAPHIQUE AU GABON ET AU CONGO

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE BORDEAUX III
– LE 26 MARS 1977 –

ATELIER
REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
LILLE

DIFFUSION
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
7, QUAI MALAQUAIS
PARIS

1978

COMPOSITION DU JURY

M. LASSERRE, *Président, Professeur à l'Université de Bordeaux III,*
M. PAPY, *Professeur Honoraire à l'Université de Bordeaux III,*
M. VENNETIER, *Sous - Directeur au C. N. R. S.,*
M. KOECHALIN, *Professeur à l'Université de Bordeaux III,*
M. NICOLAI, *Professeur à l'Université de Bruxelles,*
M. SYLVOZ, *Ingénieur des Minières, P. D. G. à la Compagnie Minière,*

MARIE - LOUISE VILLIEN - ROSSI

LA COMPAGNIE MINIERE DE L'OGOOUE

SON INFLUENCE GEOGRAPHIQUE AU GABON ET AU CONGO

ATELIER
REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
LILLE

DIFFUSION
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
7, QUAI MALAQUAIS
PARIS

1978

L'Atelier de Reproduction des Thèses décline toute responsabilité touchant la qualité technique des documents qu'il reproduit.

La loi du 11 mars n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 2 - 7295 - 0045 - 6
© Marie - Louise VILLIEN - ROSSI, 1978

UNIV. LEIDEN BIBL.

A MON MARI

A MES ENFANTS

AVANT-PROPOS

En octobre 1965, je venais d'être nommée à Brazzaville lorsque, sur les conseils de M. Paulian, actuel Recteur de l'Université de Bordeaux, qui m'a beaucoup encouragée, je me suis adressée à M. Vennetier, alors Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., pour le choix d'un sujet de thèse. Celui-ci m'a donné d'utiles conseils et m'a orientée vers les pays du Niari. Le thème exact de cette étude a été décidé un peu plus tard en accord avec M. le Doyen Papy et M. le Professeur Lasserre, de l'Université de Bordeaux.

Malgré ses lourdes obligations, M. Papy a accepté de continuer à diriger mes travaux comme il l'avait fait pour ceux d'un doctorat de 3e cycle qui avait obtenu l'équivalence de la thèse complémentaire alors en usage, ce qui m'avait stimulée dans la voie de la recherche. Il est venu sur le terrain malgré l'inconfort du voyage et de l'hébergement. Il a consacré beaucoup de temps au manuscrit de ce travail. M. le Professeur Lasserre s'est rendu lui aussi plusieurs fois dans mon secteur de travail. Il m'a fait bénéficier de sa grande expérience du monde tropical et j'ajouterai même de son intuition à son égard. Il m'a prodigué ses conseils et ses encouragements. Que ces deux Maîtres de la Géographie soient profondément remerciés.

Ma gratitude s'adresse aussi tout particulièrement à M. Sylvoz, Directeur Général de la COMILOG, qui m'a été d'un grand secours, ouvrant largement à mon enquête tous les établissements et tous les documents de sa Compagnie. Ses collaborateurs m'ont fourni une aide intelligente et efficace. Il m'est impossible de les oublier.

J'ai trouvé auprès des autorités africaines une bienveillante compréhension. M. Tati-Loutard, actuellement Ministre congolais de l'Enseignement Supérieur et de la Culture, M. Makany, Recteur de l'Université de Brazzaville, M. Magnagna, Maire de Moanda, m'ont permis, lors d'un séjour en Afrique en 1975, de poursuivre ma dernière enquête. Les chefs de district m'ont donné accès à leurs archives ou ont répondu à mes questions. J'ai obtenu de nombreux renseignements en discutant avec les paysans africains, les ouvriers de la COMILOG et des chantiers forestiers, les boutiquiers et les artisans.

Trop nombreux pour être cités sont ceux qui m'ont aidée: missionnaires, médecins et infirmiers, forestiers, commerçants, enseignants, techniciens divers. Parmi eux, je tiens à donner quelques noms: MM. Auger et Guillot de l'O.R.S.T.O.M.,

M. et Mme Béchard de Mossendjo, M. et Mme Cabanel de Makabana, M. Ndinga Rubert
Chef des services de l'Etat-civil et du Logement du District de Mossendjo, sans
oublier M. Joseph Kina, chauffeur de l'Université, qui m'a souvent servi d'inter
prète, voire d'enquêteur, avec une gentillesse jamais démentie.

Ma reconnaissance s'adresse enfin à ceux qui ont permis la réalisation
matérielle de cette thèse: Mme Debricon, cartographe de l'Université de Paris
mon fils François qui a mis au net une grande partie des cartes et des croquis
mon mari qui m'a apporté une aide constante dans la réalisation de mon travail

I N T R O D U C T I O N

En Afrique Centrale, deux pays se caractérisent par leur sous-peuplement: ce sont le Congo et le Gabon, surtout dans leurs régions montagneuses, du Sud-Ouest pour le premier, du Sud pour le second. Cet aspect frappant de la géographie humaine leur a valu une étude magistrale. (1) Mais ces faibles densités sont loin de leur être propres. Elles font partie d'une aire étendue allant du Tchad au Katanga à travers des zones différentes de climat et de végétation. Il s'agit donc beaucoup plus d'une instabilité et d'une fragilité de peuplement, fait d'histoire, que d'un phénomène de géographie.

Dans cet ensemble assez vide, se dessinent cependant quelques taches de densités moyennes, des secteurs en apparence favorisés. Ils se localisent sur la côte, au bord des grands fleuves comme le Congo et le Niari, dans les plaines où la terre est fertile et facile à cultiver. Un coup d'oeil sur une carte même sommaire, un voyage rapide dans la partie occidentale de la vallée du Niari, dans le massif du Chaillu et à travers les plateaux sud-gabonais, révèlent l'existence d'une zone de plus forte densité rurale. De direction d'abord Sud-Est à Nord-Ouest, cette zone devient ensuite Sud-Nord. Elle intéresse les régions de Mont Belo, Makabana, Mossendjo, Mayoko, M'Binda et Moanda. Les villages y sont plus nombreux et des centres urbains secondaires se développent. (2) Les hommes vont et viennent, défrichent les savanes, ouvrent de grandes clairières dans les forêts.

L'origine de cette activité n'est pas un fait d'ordre naturel. A part la dépression du Niari (et encore est-elle la plus vide de cette zone), nulle vallée, nulle dépression fertile ne favorisent le groupement. La raison de l'existence de cet axe de peuplement est d'ordre humain et elle est toute récente. C'est à partir de 1962 que ce pays a été bouleversé par

---

(1) Gilles SAUTTER: De l'Atlantique au fleuve Congo; une géographie du sous-peuplement. 2 vol. Mouton 1102 p.

(2) Tels que les présente Alain AUGER: Les centres urbains secondaires au Congo-Brazzaville (Cahiers d'Outre-Mer janvier-mars 1968).

l'établissement d'une exploitation minière, celle du manganèse de Moanda, et l'ouverture d'une voie ferrée destinée à l'évacuation du minerai. Ces entreprises appartiennent à la Compagnie Minière de l'Ogooué, dite COMILOG. Le chemin de fer fut doublé d'une route de terre large et belle, achevée en 1967 seulement, entre Makabana et Mont Belo. Ce nouvel axe de communications a enlevé à leur isolement des populations qui ne pouvaient évacuer leur production, des hommes qui ne connaissaient d'horizon que leur coin de forêt ou de savane. Fondant une économie du manganèse et du bois, la COMILOG a fixé de nombreux travailleurs. On a vu en somme se constituer une nouvelle unité géographique, chevauchant une frontière nationale, mais réunissant montagnes boisées, plateaux verdoyants, savanes herbeuses en une "région de la COMILOG", qu'il vaut mieux cependant appeler "les pays de la COMILOG" à cause de la diversité physique plus encore qu'humaine du secteur concerné.

Cet ensemble, tiré de sa torpeur par les mines de manganèse et le transport du minerai, n'a d'unité ni politique ni physique. Sur le premier plan, on y trouve le Gabon qui se réclame d'une économie libérale et fait appel au grand capitalisme international, et le Congo, République Populaire affirmant une option "socialiste scientifique" qui l'entraîne lentement à une politique de nationalisation des entreprises. Au Gabon, sur le plan géographique, la COMILOG ne joue qu'un rôle secondaire, bien qu'elle ait permis le développement de deux centres: Moanda, le plus important, où se trouve la mine de manganèse, et Bakoumba, relais du téléférique de 76 kilomètres, le plus long du monde, qui transporte le minerai déjà lavé et trié à la frontière congolaise où commence le rail. En République Populaire du Congo, par contre, l'axe routier et ferroviaire s'allonge sur 286 kilomètres et a suscité l'apparition de multiples centres nouveaux comme M'Binda, Tsinguidi, Thomas, Mabafi, Makabana, Dihessé. Il a stimulé les anciens villages et réveillé partout une économie attardée ou paresseuse.

Les pays de la COMILOG ne présentent pas non plus d'unité physique, malgré quelques traits communs comme l'ancienneté géologique de régions datant du Précambrien et un climat de type subéquatorial à saison sèche et fraîche marquée. En fait, on peut distinguer au long des 362 kilomètres de l'axe COMILOG quatre sortes de paysages.

Au Gabon, autour de Moanda, ce qui frappe c'est la monotonie des plateaux gréseux du Précambrien moyen, immenses surfaces revêtues de la fourrure sombre de la forêt, si dense qu'on a l'impression de ne pouvoir y pénétrer. Quelques trouées cependant: celle ouverte par la vallée supérieure de l'Ogooué et celle de ses affluents, comme la Colo et les innombrables petits torrents qui les rejoignent en un chevelu de rivières rapides dégringolant en cascades cristallines. Les villages ici s'égrènent au long des vallées les plus larges. En survolant la région, on est frappé aussi par la présence, plus haut que les forêts, de vastes plaques nues, chauves, de teinte jaunâtre: ce sont les plateaux du manganèse, dont les pisolithes ne permettent qu'une savane rabougrie malgré la forte pluviosité.

Un peu plus au Sud commence un deuxième paysage, au Gabon et surtout au Congo. C'est celui du massif du Chaillu, qui constitue le vieux socle sur lequel s'appuient les terrains sédimentaires. Cet énorme bloc granitique, avec ses épaisses couches d'altérations beiges ou rougeâtres, présente une succession de molles ondulations, de dômes usés, que l'on devine, ensevelis qu'ils sont sous une épaisse forêt de pénétration peu aisée. Parfois cependant une intrusion de roches métamorphiques se traduit par un relief plus marqué, tel celui de la barre rigide, quelque peu anguleuse, du Mont Lekoumou, que la forêt ne réussit pas à adoucir. La voie ferrée s'insinue dans ces montagnes en une tranchée rouge faisant contraste avec la teinte vert sombre des arbres. L'importance des précipitations (de 1 600 à 2 000 mm) explique la présence d'un réseau serré de cours d'eau puissants, comme celui de la Louessé avec ses innombrables affluents (Mandoro, M'Poukou, Itsibou etc.) qui suivent un tracé singulier au long de fractures rectilignes où ils se sont enfoncés. Traversant la montagne en étrangers parfois, encaissés, isolés par la masse de la forêt, ils en sortent par une série de marches d'escalier. Souvent ces rivières sont coupées de chutes impressionnantes et de rapides que personne ne peut voir hormis quelques privilégiés, tant l'accès en est inconnu ou difficile: les belles cascades de Mourala sur la Louessé ont au moins une quarantaine de mètres de dénivellation, et celles de la petite Loufiga sont assez imposantes. La vie est absente des vallées de ces cours d'eau. Nul village, nulle case, excepté de rares campements de pêcheurs dont les pirogues sont amarrées à la rive,

et des groupes de maisons proches des bacs, là où les routes doivent traverser les rivières. Ainsi, un peuplement qui évite les vallées et se groupe sur l'axe ferroviaire et routier.

Le socle du Chaillu est enveloppé sur sa bordure méridionale d'auréoles sédimentaires, celles des séries, précambriennes elles aussi, mais moins anciennes, appartenant au Bouenzien dont le grès est la roche dominante. Ici commence un troisième aspect du paysage. Mais le passage du granite au grès n'est pas toujours très sensible: l'épaisseur des altérations, le manteau forestier voilent les différences. Ce qui aide surtout à entrevoir le changement, c'est la présence d'une dépression périphérique marquée dans le granite. On quitte le vrai Chaillu en descendant une pente assez douce, et il faut ensuite remonter un escarpement assez raide pour se trouver sur les plateaux du Bouenzien, compartimentés et présentant quatre séries de couches. Des rivières s'y inscrivent: Louatiti, Leboulou, Lemogni, Louessé, Itsibou, dominées parfois de véritables falaises. C'est toujours un moutonnement de verdure. Et cependant, par des nuances infimes, on sent le paysage se modifier, sous l'influence des sols certes (argilites), mais aussi d'un climat un peu moins humide (de 1 400 à 1 600 mm) avec l'éloignement progressif de l'Equateur. Les savanes se multiplient et sont déjà anciennes car cette région, moins isolée que la précédente, a connu une occupation humaine plus dense. Les forêts elles-mêmes sont moins opulentes, l'altitude s'abaisse de 500 à 200 mètres, et à mesure que l'on se rapproche de la plaine du Niari se développe un paysage de parc rappelant les bocages des pays tempérés: c'est une vraie mosaïque de forêts et de savanes de type classique qui domine sur les plateaux de la bande étroite des tillites et sur les collines schisto-calcaires de la lisière de la grande zone synclinale où se faufile la voie ferrée.

Lorsque, après avoir traversé la Louessé puis le Niari, on pénètre dans les terrains schisto-calcaires (calcaires marneux et marnes), un quatrième paysage s'impose, formant avec le précédent un contraste saisissant. De l'ombre, on passe en pleine lumière, en pleine chaleur. A perte de vue s'étend une plaine calcaire sèche, un karst tropical typique bordé de collines. Un fleuve, le Niari, que l'on devine seulement, s'encaisse dans les collines qui dissimulent à la vue ses nombreux méandres et ses rapides au milieu de forêts-galeries. A l'Ouest, l'horizon est limité par une barre

de collines où les calcaires supportent des entablements gréseux soulignés par une étroite bande de forêts. Il s'en détache des chaînes de mamelons émergeant des colluvions de leurs bas de pente, ou des buttes isolées, coniques, caractéristiques du karst tropical. Les eaux se perdent, les vallées s'assèchent; mais il se trouve aussi des résurgences donnant ces rivières ou "lacs bleus" dont les eaux peuvent être d'une merveilleuse limpidité. A l'est de la plaine se développent aussi des lacs méandriformes suivant un axe parallèle au fleuve dont ils sont séparés par un bourrelet de collines. La voie ferrée s'écarte de ces régions humides; elle va tout droit du nord au sud, suivie fidèlement par une large piste où l'on peut rouler à 100 kilomètres à l'heure, dans un pays vide où l'on ne rencontre guère que les cubes blancs des petites maisons des gares COMILOG: paysage du Middle West à l'aube de sa colonisation. Il faut se rapprocher du pied des collines pour découvrir quelques vrais villages. Ainsi, un sol sec, un climat très ensoleillé et beaucoup moins humide, où les précipitations se tiennent entre 1 100 et 1 200 mm et où la saison sèche est très marquée pendant trois mois: de juillet à septembre il ne tombe aucune pluie. Partout règne la savane, pelée et jaunie à la fin de la saison sèche, mais verte, haute de plus de deux mètres, inextricable, triomphante à partir du mois de décembre, rendant impossible l'accès des anciennes pistes peu utilisées: elle est alors le seul domaine des antilopes et, sur la bordure de la forêt orientale, des buffles et des éléphants. Cette large vallée du Niari présente parfois, dans sa partie occidentale qui semble ouverte et facile à explorer, autant de difficultés d'accès que les secteurs forestiers. Elle n'a guère attiré les hommes à cause de la sécheresse d'un sol calcaire, recouvert de surcroît d'une cuirasse démantelée peu favorable aux cultures. Aussi, au contraire de ce qui se passe généralement, la zone des savanes est peu peuplée en comparaison de celle des forêts couvrant les plateaux et le massif du Chaillu.

Ces populations, d'arrivée bien souvent récente, comment pouvons-nous les étudier? Toute la région traversée par l'axe COMILOG nous est très peu connue dans le passé. Elle n'était pas suivie par la célèbre route des caravanes. Elle ne semble pas non plus avoir appartenu en un point quelconque aux royaumes de la côte. Les explorations y ont été récentes et d'abord sur sa bordure seulement. Paul de Chaillu, de 1830 à 1865, parcourut le bassin du Haut-Ogooué et traversa une partie du massif qui porte son nom, dans sa partie gabonaise. En 1873, Marche et Compiègne ont cherché les sources

de l'Ogooué, et ce fleuve a été remonté par Savorgnan de Brazza qui en 1880 a fondé Franceville tout près de Moanda. Baratier, arrivant à travers le Mayombe en suivant le Kouilou, précédant Marchand dans sa grande expédition, a remonté en bateau tout le Niari et fait escale au village de Makabana où s'était installée une entreprise française. Mais les récits de ces explorateurs ne nous apportent guère que des descriptions de paysages et des notions assez vagues sur les populations. Il nous est donc difficile de savoir ce qu'étaient ces dernières; mais nous discernons, à travers les récits des anciens, de grands déplacements des ethnies.

Dans la zone forestière, il y a eu d'abord un peuplement de Babinga (Pygmées) vivant en petits groupes et qui seraient les premiers habitants incontestables. Puis eurent lieu les migrations des Batéké en provenance du Nord-Est. Ceux-ci, au milieu du XIXe siècle, peuplaient les rives de l'Ogooué en amont de Lambaréné et occupaient une partie du Chaillu. C'étaient alors de remarquables chasseurs dont les villages se déplaçaient à la suite des troupeaux d'éléphants. Une deuxième migration de ce peuple se serait accompagnée d'une conquête du pouvoir politique, entraînant l'établissement dans les terres d'une double chefferie. (1) Vinrent ensuite les migrations des Obamba et des Bakota (Bandassa, Mindassa, Bahoumbou) auxquels les Batéké auraient accordé des terres, en se réservant des droits, et qui s'établirent de part et d'autre de la frontière. Et ce sont surtout des populations proches parentes, venues peut-être du Gabon, refoulées par les Fang arrivés du Nord-Est au cours du XIXe siècle, qui se sont établis dans la région forestière: Simba, Masango, Mitsogho, Bandzabi, ainsi que des races appartenant à la famille Piotte et venues du Sud (Baloumbou, Bapounou, Bavoungou, Echira). Alors que, dans le secteur nord, l'installation de nouvelles ethnies se déroulait sans incidents graves, dans la partie sud des luttes armées opposaient Bakougni et Bayaka.

Avec la colonisation française, les mouvements de populations se poursuivirent mais plus lentement. Il y eut surtout des changements dans le rôle politique des ethnies. Obamba et Bakota, alliés aux colonisateurs, devinrent chefs de terre, surtout dans la région méridionale forestière. Les

---

(1) Marie-Claude DUPRE: "A propos d'un masque des Téké de l'Ouest (Revue Objets et Mondes t. VIII Fasc. 4 Hiv. 1968 p. 301.)

Batéké par contre perdirent de l'influence. Ils abandonnèrent leurs domaines de la forêt, très éloignés souvent (au-delà par exemple de la Louessé dans la région de Mossendjo, c'est-à-dire à une bonne vingtaine de kilomètres), pour s'installer sur les nouvelles pistes, soit contraints par l'Administration coloniale, soit attirés par elles, et perdirent alors jusqu'à leur indépendance. Au Sud, dans la zone où se mêlent forêts et savanes, les ethnies pratiquant le commerce, comme Batsangui, Bouaka et Bakougni, se virent confirmer leurs privilèges par les Administrateurs français qui avaient des contacts fréquents avec elles. Les mouvements de populations se poursuivirent, en particulier à partir de la vallée de l'Ogooué d'où les gens émigraient depuis longtemps (1), et ils se généralisèrent même après 1940, en direction surtout des centres urbains les plus proches.

Cette histoire explique la grande variété des ethnies, les juxtapositions étonnantes et la communauté de races bien souvent de part et d'autre de la frontière. Dans la répartition cependant, on trouve plus de simplicité dans la vallée du Niari, de Mont Belo à Makabana, qui n'est peuplée que de Bakougni; mais ceux-ci sont allés plus loin, remontant sur les plateaux gréseux et se retrouvant jusque dans le massif du Chaillu aux abords de Mossendjo. La zone forestière, elle, compte deux ethnies dominantes: les Batsangui autour de Mossendjo, les Bandzabi plus au Nord, de Dziba Dziba à M'Binda et Moanda. A ces deux groupes principaux se mêlent soit des groupes de la savane comme les Batéké et les Bapounou, soit des peuples de la forêt comme les Bakota et les Babinga.

Pendant longtemps, cette région est restée isolée, pourvue seulement de quelques mauvaises pistes coupées par les rivières. Il fallait emprunter des bacs nombreux et incommodes. Comme dans toutes les régions de l'Afrique Centrale, le peuplement apparaissait linéaire et inorganisé. Le secteur de la vallée du Niari, hormis un mince liseré au sud-ouest dans la région de M'Bomo et M'Boté, se révélait vide d'hommes, avec une densité inférieure à 1 au km2 et de vastes étendues absolument désertes entre l'actuelle voie ferrée et le fleuve. Dans les montagnes du Chaillu, quelques groupements s'égrenaient au long des pistes, signalés par les clairières proches. Mais c'était un habitat mouvant, des villages en perpétuel déplacement suivant l'épuisement des terrains, le décès du chef, des conditions

(1) SAUTTER: De l'Atlantique au fleuve Congo 1966 t. I p. 61

d'hygiène pénibles, l'ouverture de voies de communication par l'administration coloniale. La piste allait devenir le lieu d'attraction de l'habitat dans tout le Congo. Le lien entre les villages et la route qui les dessert est si étroit maintenant que l'abandon de la seconde entraîne aussitôt celui des premiers. (1)

La colonisation avait aussi implanté quelques rares postes administratifs, et l'on pouvait constater que routes et pistes peuplées rayonnaient autour d'un certain nombre de points qui étaient essentiellement les postes français. Dans la grande plaine du Niari, tout dépendait de Loudima où se trouvait le chef-lieu de la circonscription jusqu'en 1934, de Dolisie ensuite. Dans les montagnes et les plateaux environnants, des postes lointains comme N'Tima étendaient leur juridiction. Ce ne fut que plus tard que Mossendjo joua un rôle important, alors que N'Tima disparaissait. Les postes ont subsisté et se sont même développés dans la mesure où ils se trouvaient sur le nouvel axe de circulation, celui de la COMILOG. D'autres centres, nés du rail, ont fait leur apparition, comme Mont Belo, Dihessé, Makabana, Thomas, la gare de Marala qui dessert Mossendjo, Tsinguidi, M'Binda. Au Gabon, où l'on ne connaissait jusqu'alors que Koulamoutou et Franceville, on vit surgir les agglomérations de Moanda sur le manganèse et de Bakoumba sur le téléférique. Les populations ont subi l'attraction de ces petits noyaux urbains, lieux de travail et de divertissement. La forêt a été défrichée et l'on peut, sur les rares photos aériennes récentes, constater l'importance de la savanisation au long de l'axe COMILOG. La forêt a aussi été exploitée, pénétrée de larges pistes, éventrée par les chantiers du bois. Le commerce en a été stimulé et partout se sont ouvertes de nouvelles boutiques. A la suite de ces transformations, le paysage comporte quelques aspects essentiels: les groupements ruraux de la forêt et de la savane, les chantiers forestiers et les gares, les centres industriels, les postes administratifs revigorés.

La forêt demeure toujours très dense. Les villages qui s'y abritent sont faits de planches éclatées ou d'écorce martelée, recouverts de feuilles de palmier ou de tuiles de bambou. Ils s'étirent le long des

---

(1) Pierre VENNETIER: Géographie du Congo-Brazzaville 1966 Paris Gauthier-Villars p. 59

pistes, offrant aux routiers, sur des éventaires de bois, bananes, oranges, ananas et vin de palme. Quelques-uns se signalent par un souci touchant d'esthétique: petits massifs de fleurs ou de plantes grasses, bougainvilliers grimpant sur le toit de la case à palabre, dessins de couleurs vives sur les murs des maisons. Les hommes continuent à deviser sous le "mbongui" (ou moandza: case à palabre). Autour du village, se pressent de belles plantations de palmiers à huile, manguiers, bananiers et caféiers. Les femmes vont au champ, parfois très loin, la lourde hotte maintenue par un bandeau frontal, la houe à la main. Elles cultivent le manioc et l'arachide, l'igname et le taro dans des clairières au sein de la forêt. Les hommes, qui ont abattu les arbres et dessouché, s'occupent du riz, du tabac, et vont à la chasse. Plus à l'écart, souvent près de la piste et non loin des villages Batéké, se dissimulent les hameaux des Pygmées. Ce sont des huttes de feuillage, que l'on reconnaît immédiatement à leur aspect misérable. Elles sont souvent désertes car le clan tout entier se déplace en grandes expéditions de chasse, leur seul moyen de vie.

Dans la savane, les villages sont moins nombreux. Les maisons, rectangulaires aussi, sont faites surtout de briques: il y a toujours dans l'agglomération un ou deux fours à brique. La couverture demeure végétale. Auprès des lacs et des rivières poissonneuses, les villages possèdent des hameaux de pêcheurs aux cases rudimentaires en bois et feuillage, mais avec le luxe du transistor et de la lampe-tempête. Le Niari, ici, n'exerce aucune attraction sur les hommes. Aucune relation entre l'habitat et le fleuve n'est discernable. Il en est ainsi partout: l'homme fuit rivières et bas-fonds à cause des moustiques surtout, mais aussi du passage des bêtes sauvages venant s'y abreuver.

D'autres agglomérations se sont formées récemment, que l'on appelle des campements, destinés aux travailleurs d'une entreprise, habitat temporaire mais qui peut dans certains cas devenir définitif. Ils gardent ce caractère provisoire quand il s'agit des chantiers forestiers dont l'existence est toujours éphémère. On les voit surgir un peu partout dans le massif du Chaillu et sur les plateaux gréseux qui l'enveloppent, ou dans les collines à paysage de parc. On les découvre après avoir suivi de belles et larges pistes de latérite au coeur de la forêt. Les maisons rectangulaires sont en bois, toutes pareilles sauf les chalets personnels des cadres, plus coquettement arrangés et qui forment souvent de véritables hameaux isolés dans

des clairières transformées en jardins d'agrément. Là se trouvent aussi des ateliers et le garage où les mécaniciens réparent caterpillars et grumiers. Ces campements sont très animés et les ethnies y sont variées, mais avec une dominante de Bakota et de Batsangui, peuples de la forêt. Non loin de ces agglomérations modernes et laides, se blotissent parfois, sur le bord de la piste, tout contre la forêt qui est leur raison de vivre, les cabanes de feuillage des Babinga.

Les pistes des chantiers forestiers ont été aménagées pour déboucher le plus près possible des gares de la voie COMILOG. Certaines de celles-ci ont même été établies par les forestiers avec l'accord de la grande Compagnie: c'est le cas de Thomas. Ces gares, devenues noeuds de pistes, se ressemblent et surprennent par leur style, leurs petites maisons blanches et vertes et leur animation. Les grumiers viennent décharger leurs billes, faire essence, et en profitent pour effectuer quelques achats. Car on y trouve l'inévitable petit comptoir où se vendent en premier lieu vin, bière et coca, ensuite bougies, savon, allumettes, boites de sardines et de lait concentré, quelques pagnes et chemises d'homme. Si le commerçant est aisé, la boutique possède un réfrigérateur et on peut y boire frais. Certaines gares ont plusieurs magasins, le photographe, le tailleur et même (et surtout) le bar-dancing.

Plus importants encore sont les petits centres industriels nés auprès de la voie ferrée ou du téléférique, comme M'Binda, Makabana et Moanda. A M'Binda, terminus du téléférique et début du rail, s'opère le déchargement du manganèse et son transbordement sur les trains miniers. Il en résulte de multiples fonctions industrielles, ateliers de réparation et autres, qui stimulent le commerce de la cité. A Makabana, là où il n'y avait que quelques cases sur le bord du fleuve en 1958, s'étale une ville de 8 000 habitants, avec ses quartiers liés à la fonction beaucoup plus qu'à l'ethnie: telle la cité COMILOG aux pavillons verts et blancs en forme de pagodes. La grande activité est celle des ateliers de chemin de fer qui en ont fait le centre de l'administration COMIRAIL. L'animation est grande, d'autant plus que des populations de toutes les ethnies du Sud-Congo sont accourues pour trouver du travail ou installer des commerces. Le marché a une grande importance et les inévitables "dioulas", commerçants venus d'Afrique Occidentale, y sont de plus en plus nombreux. Quant

à Moanda, le tout petit village s'y est transformé en une agglomération de 9 000 habitants, avec une importante fonction industrielle qui en fait le centre animé de la région.

Mais surtout, certains centres administratifs anciens se sont réveillés. L'un en particulier a bénéficié de nouvelles conditions économiques: Mossendjo, devenu avec plus de 8 000 habitants la vraie capitale du Chaillu occidental. Jadis siège de l'administration française, il a gardé le charme désuet des cités coloniales, avec ses résidences coquettes et ses bureaux ordonnés autour d'une grande place dont les pelouses sont plantées de palmiers. Les quartiers africains se sont peuplés et étendus. Le centre commercial entourant le marché a attiré lui aussi les revendeurs de l'Afrique de l'ouest. La fonction administrative s'est renforcée et doublée d'une fonction scolaire et sanitaire. La gare en a fait le débouché de toute une vaste zone forestière.

C'est donc un monde en pleine évolution, en mutation rapide, qui passe du stade médiéval à la civilisation mécanicienne sans aucune transition ou presque. Son approche est intéressante à bien des titres. Mais comment procéder à une telle étude, lorsqu'il s'agit d'un pays peu connu, longtemps isolé et qui n'intéressait personne?

X-X-X-X-X-X-X

La prospection purement géographique du milieu naturel est encore difficile. Une première raison en a été pour nous l'éloignement du lieu de résidence et de travail. Il faut parcourir 350 kilomètres depuis Brazzaville pour être à pied d'oeuvre, et le secteur étudié compte 362 kilomètres de longueur à partir de Mont Belo. La région elle-même est de parcours peu commode, avec des pistes rares et mauvaises. La végétation envahissante est un autre obstacle, qu'il s'agisse des hautes herbes de la savane dans la région des lacs de la plaine du Niari, ou de la forêt dense ombrophile qui couvre les plateaux du Sud Gabon, le massif du Chaillu et les plateaux sédimentaires. Les marécages aussi, particulièrement à la saison des pluies, s'opposent à la pénétration. Cependant les forestiers ont ouvert depuis 1962 et continuent d'ouvrir de nombreuses pistes (1). Elles permettent

---

(1) Le seul chantier SIDETRA, sur la route de Komono, construit 80 km de pistes par an.

d'accéder à des régions longtemps vierges et même parfois à des zones très éloignées comme celles qui se trouvent au nord-est de Mayoko, domaine de la forêt primaire. On ne peut remédier aux difficultés du terrain par l'étude des cartes et des photos aériennes. Avec la constance du plafond nuageux au moment des campagnes de l'IGN, beaucoup de vides n'ont pu être comblés sur les cartes au 1/50 000, et il y a des erreurs. La feuille au 1/200 000 comporte des lacunes; ce n'est qu'un croquis provisoire où sont notées parfois les courbes de niveau, mais souvent uniquement le réseau hydrographique. La carte géologique au 1/500 000, refaite en 1966, n'en demeure pas moins pour le massif du Chaillu une simple carte de reconnaissance, et il en est de même de la nouvelle carte de Franceville, éditée en 1968. Quant aux photos aériennes, elles n'ont pas été faites pour le secteur entier, à cause du plafond nuageux. Celles que l'on possède sont en général très mauvaises et antérieures à l'établissement de la CONILOG. Nous avons pu cependant consulter certaines photos aériennes privées établies dans des zones restreintes, comme celles du Centre National Forestier de Mossendjo.

Une autre difficulté est le manque de sources historiques pour comprendre les ethnies et les déplacements des hommes. Il y a certes des recensements anciens opérés par la colonisation française et ils sont assez exacts, à 5 % près (1). Mais on y découvre beaucoup de contradictions actuellement. Il n'est pas tenu compte du dédoublement des villages qui commencent à émigrer sur une nouvelle voie, si bien qu'il n'est pas aisé de connaître le chiffre de population à la fois pour l'ancienne et la nouvelle agglomération. De plus, on procède depuis 1971 à un réajustement de l'organisation administrative sur la base des vieux recensements, ce qui n'est pas fait pour simplifier le problème. C'est ainsi qu'à Mossendjo le désir de briser les cadres anciens hostiles au régime ou sclérosés, en remplaçant les chefs traditionnels de quartier par des présidents de conseils de villages qui s'intitulent présidents de cellules et n'appartiennent pas obligatoirement à l'ethnie dominante, a provoqué un remaniement des circonscriptions et de nouvelles complications pour une étude démographique.

---

(1) SAUTTER: De l'Atlantique au fleuve Congo 1966 vol. I p. 66

En face des difficultés que nous avons rencontrées, il est juste de mentionner l'aide précieuse des sérieuses recherches du BDPA (1), de l'ORSTOM (2) et du Centre National Forestier de Mossendjo, ainsi que des travaux récents de géologie (3). En dépit des obstacles, ce travail a pu être réalisé, mais avec beaucoup d'insuffisances et d'imperfections. Il pourrait être encore développé et poursuivi, car les pays de la COMILOG sont en pleine évolution. Mais il faut savoir s'arrêter: l'année 1972 choisie pour la fin de l'enquête permettra une sorte de bilan de dix années de l'influence de la COMILOG sur la région intéressée. Il sera complété par des notes sur la nouvelle évolution de certains secteurs de 1972 à 1976.

Que nous proposons-nous alors? Ce sera d'abord la présentation d'un vaste territoire dépeuplé en 1958, l'opposition de ses forêts et de ses savanes, de ses plaines et de ses montagnes, les nuances d'un climat de type équatorial tempéré par les influences australes, la puissance de l'hydrographie d'un massif très arrosé en face des lacunes du réseau inorganisé et déficient d'un karst tropical.

Dans ce pays de nature hostile, isolé, où s'étaient infiltrées lentement des populations d'origines diverses et de vie arriérée et qui avait tendance à se vider, s'est implantée une grande compagnie minière étrangère. Elle a apporté une économie nouvelle, l'industrie moderne, des possibilités de travail et de salaires. Elle a non seulement établi le plus long téléférique du monde et une voie ferrée de 286 kilomètres, mais aussi tracé des routes. Tout cela a eu des conséquences incalculables pour la vie de la région. C'est l'apparition de petits centres urbains là où on n'en avait jamais vu. C'est le déplacement des populations, attirées par la grande voie de passage, abandonnant les anciennes pistes où les villages se meurent, où les bacs sont supprimés, où toute circulation devient impossible au milieu des fondrières et d'une végétation envahissante

(1) Bureau de Production Agricole.

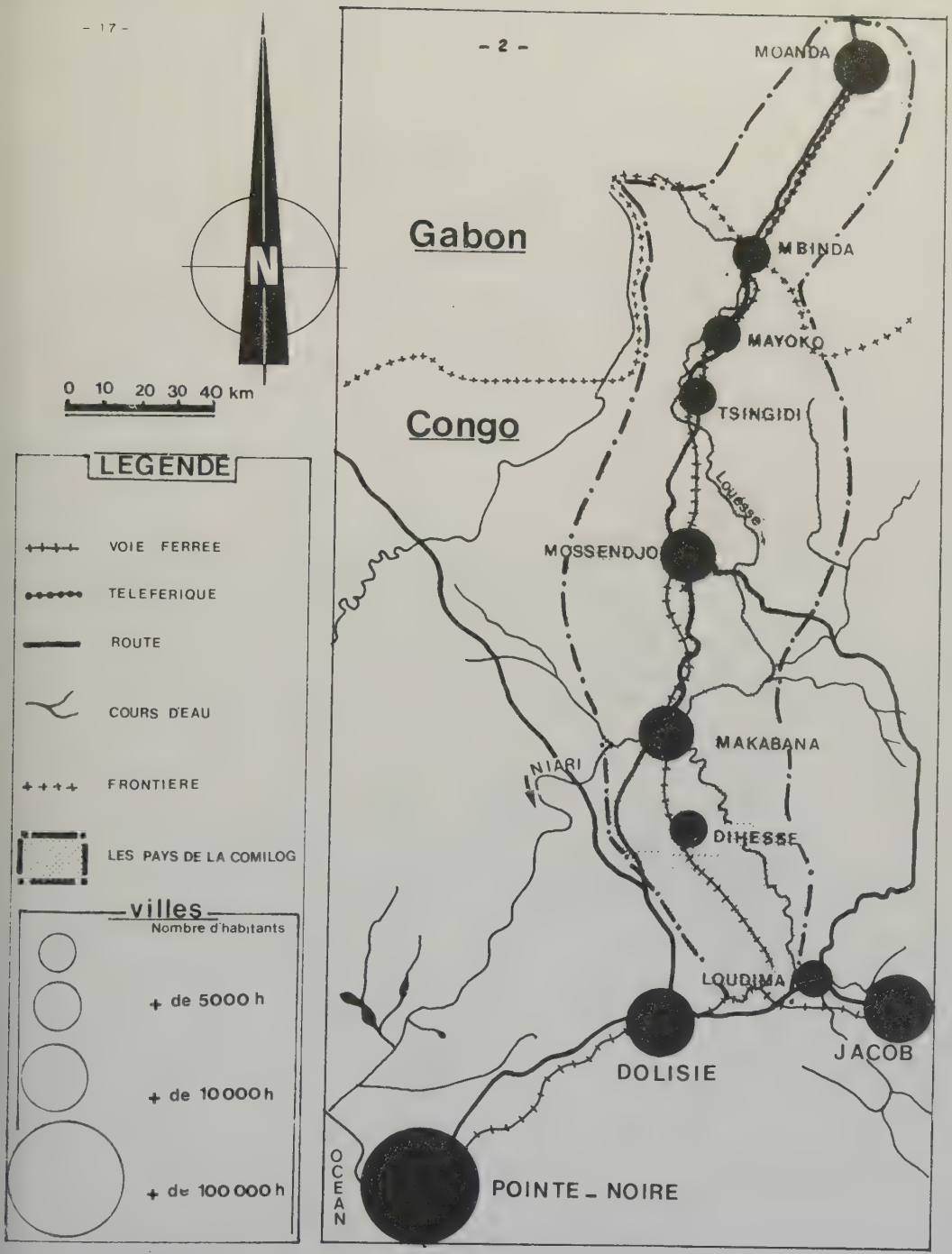
(2) Sur les régions de M'Binda et de la Mouindi.

(3) NOVIKOFF: L'altération des roches dans le massif du Chaillu (Laboratoire de Géologie et de Paléontologie de l'Université de Strasbourg 1968).

C'est l'apparition des chantiers forestiers offrant des salaires et mêlant les ethnies. C'est la répercussion de tout cela sur l'agriculture qui trouve de nouveaux débouchés, qui doit produire beaucoup pour alimenter les camps de travailleurs, les gares avec leurs employés, et qui a désormais la possibilité d'exporter vers les centres urbains éloignés comme Dolisie et Pointe-Noire. C'est, par contre-coup, un appel de main-d'oeuvre et l'arrêt de l'exode des populations. C'est peut-être aussi un bouleversement profond et qui commence à peine des structures sociales, et surtout une évolution encore secrète de la mentalité des hommes.

Ces transformations profondes dues à une même entreprise ont eu pour résultat une double évolution. Il y a eu apparition de traits communs mais la diversité n'a pas disparu pour autant. Elle a même été si bien renforcée qu'il est facile d'établir une typologie régionale.Des zones de caractères naturels différents existaient déjà: plaine du Niari calcaire sèche et lumineuse couverte de savanes, peuplée des seuls Kougni, bons agriculteurs et commerçants avisés; massif du Chaillu congolais et ses abords aux vastes plateaux humides et boisés, aux multiples populations forestières; secteur gabonais de relief plus heurté et plus nuancé aux vastes forêts trouées de grands lambeaux de savanes, avec ses ethnies mouvantes et diverses. La COMILOG a accentué les contrastes sur le plan économique. La plaine du Niari est demeurée une zone assez vide mais avec des indices de réveil et, à ses extrémités, deux agglomérations ferroviaires actives. Le Chaillu est devenu grand centre de l'exploitation du bois qui est évacué par de nombreuses petites gares forestières. La partie gabonaise est maintenant région industrielle dont l'activité tourne autour de l'exploitation et de l'évacuation du manganèse.

La transformation du paysage, l'évolution progressive de l'économie avec ses divers aspects, la gestation lente mais sûre d'une société nouvelle, tout cela nous essaierons de l'entrevoir dans un travail passionnant mais inépuisable.



LES PAYS DE LA COMILOG

situation et délimitation

Vallon 1975

PREMIERE PARTIE

LE MILIEU GEOGRAPHIQUE

L'étude du milieu géographique d'une vaste région, encore très isolée et sauvage à la veille de l'exploitation du manganèse, va nous permettre de mesurer les difficultés auxquelles se sont heurtés les constructeurs des voies nécessaires à l'évacuation du minerai. Elle nous fera comprendre aussi le grand bouleversement qui est résulté de ces créations, dans les paysages comme dans les activités des populations.

Le climat est ici l'élément premier du milieu géographique. Humide et chaud, il a guidé le modelé du sol, entraîné l'abondance des eaux, l'exubérance de la végétation. Lourd et malsain bien souvent, il a été un obstacle à l'épanouissement de la vie des hommes.

I- UN CLIMAT EQUATORIAL NUANCE.

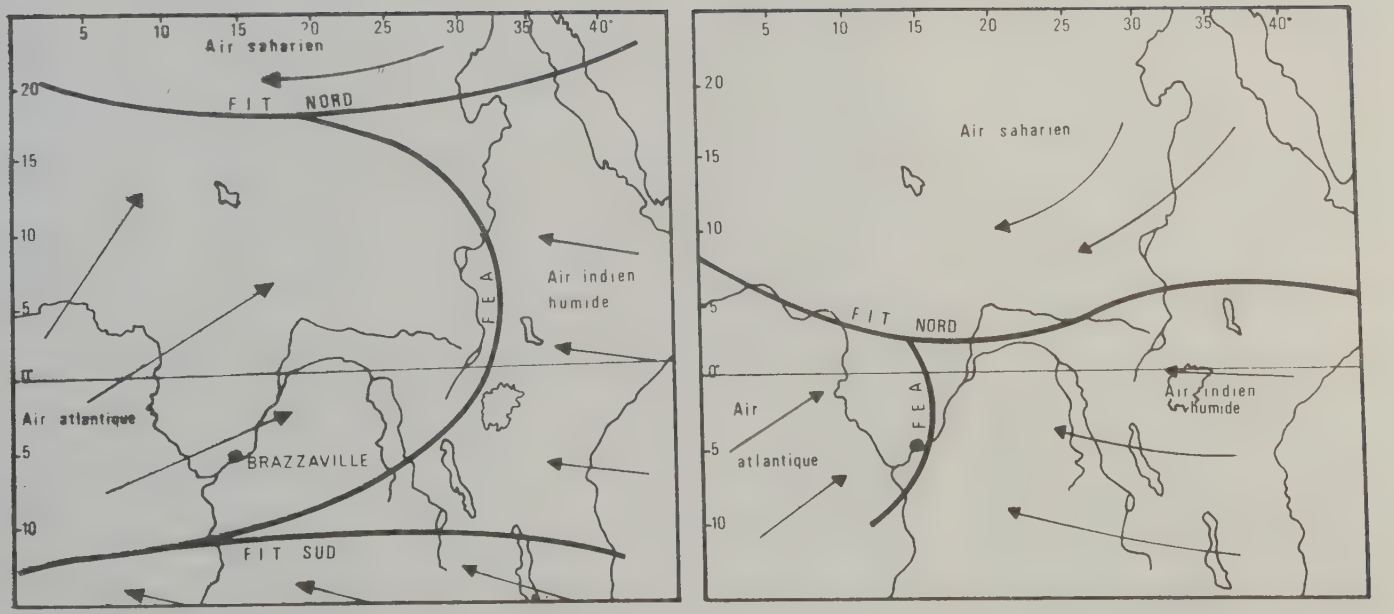
Situé entre le 1er et le 4e degré de latitude sud, le secteur d'activité de la COMILOG se trouve en zone tropicale humide. Le climat y est cependant beaucoup plus varié qu'on pourrait le croire. Les ingénieurs des chantiers se heurtèrent à plus de difficultés techniques dans la zone des fortes pluies équatoriales, mais le travail y a été moins pénible pour les ouvriers à cause d'une fraîcheur inconnue dans la plaine du Niari. Ces nuances climatiques proviennent des conditions atmosphériques particulières au Congo et au Gabon méridional.

1) L'influence australe.

Le climat de la région étudiée est régi par quelques grands facteurs: la latitude, les influences australes, la situation dans le vaste continent africain. A côté de ces conditions générales dominantes apparaissent des influences secondaires dont le rôle peut être localement considérable.

La latitude est nettement équatoriale mais, à cause du décalage entre l'Equateur géographique et l'Equateur thermique, les influences australes demeurent dominantes. Même dans la partie septentrionale des pays de la COMILOG, entre 1° et 2° de latitude, aucune influence "boréale" ne pénètre jamais. La combinaison des influences australes et de la situation sur le continent africain est à l'origine de mouvements généraux de l'atmosphère qui déterminent ici le climat. Il faut les rappeler brièvement.

Il existe d'abord dans les basses couches des vents réguliers assez chauds venus de l'ouest, surtout du sud-ouest, ayant pour origine l'anticyclone de Sainte-Hélène. Ces vents subissent en partie l'attraction des basses pressions de la cuvette congolaise; ils sont alors orientés vers le nord-est. Dans l'atmosphère, au-dessus de 1 500 mètres, les vents arrivent au contraire de l'est, provenant, soit des hautes pressions continentales du Sahara (dans le secteur nord), soit des hautes pressions maritimes de l'Océan Indien (dans le secteur sud). Cet air est toujours chaud mais, alors qu'il est sec si son origine est le Sahara, il est chargé d'humidité lorsqu'il arrive de l'Océan



hiver austral

été austral

LES MOUVEMENTS DES MASSES D'AIR

(D'après Asecna: Aperçu sur le climat du Congo Brazzaville)

Indien. Le contact entre les vents de la haute atmosphère et ceux du sol se fait par une surface de discontinuité. Il s'agit du Front de Convergence Intertropical (CIT) entre vents du Sahara et air maritime; et du Front Equatorial Africain (FEA) entre l'air de mousson venu du sud-ouest et les vents de l'Océan Indien.

Ce sont les variations de la position de ces masses d'air qui donnent aux saisons leurs caractères généraux. Pendant l'hiver austral, le Front de Convergence Intertropical se situe dans l'hémisphère Nord aux environs du 20e degré de latitude. Le flux d'air maritime du Sud-Ouest remonte loin à l'intérieur du continent et possède une épaisseur maxima: 2 000 mètres au-dessus du Congo. Mais à ce moment, le long des côtes de l'Angola, du Congo et du Gabon, les eaux sont froides et rafraîchissent l'air. C'est la grande saison sèche, qui est aussi la saison fraîche surtout à cause de l'humidité de l'air qui se traduit par de nombreux brouillards matinaux. On a une impression de froid telle, que l'on n'ose pas se baigner dans l'Océan aux environs de Pointe-Noire et de Loango.

Lorsque le Soleil, abandonnant le Tropique du Cancer dans son mouvement apparent, revient vers le sud, le CIT suit le même mouvement et l'anticyclone se retire. Lorsque le Soleil est arrivé au Tropique du Capricorne, l'air humide de l'Océan Indien occupe la plus grande partie de l'Afrique Centrale et atteint même la côte ouest vers le 10e degré sud. Le Front Equatorial Africain s'avance loin vers l'ouest. Le flux d'air maritime atlantique ne pénètre plus qu'au-dessus du Congo et du Gabon et s'enfonce en coin sous les vents d'ouest qu'il soulève. Dans toute la zone au sud du Front Intertropical, ne se développent que des mouvements de convection de dimensions restreintes donnant de courtes averses assez rares. C'est la petite saison sèche.

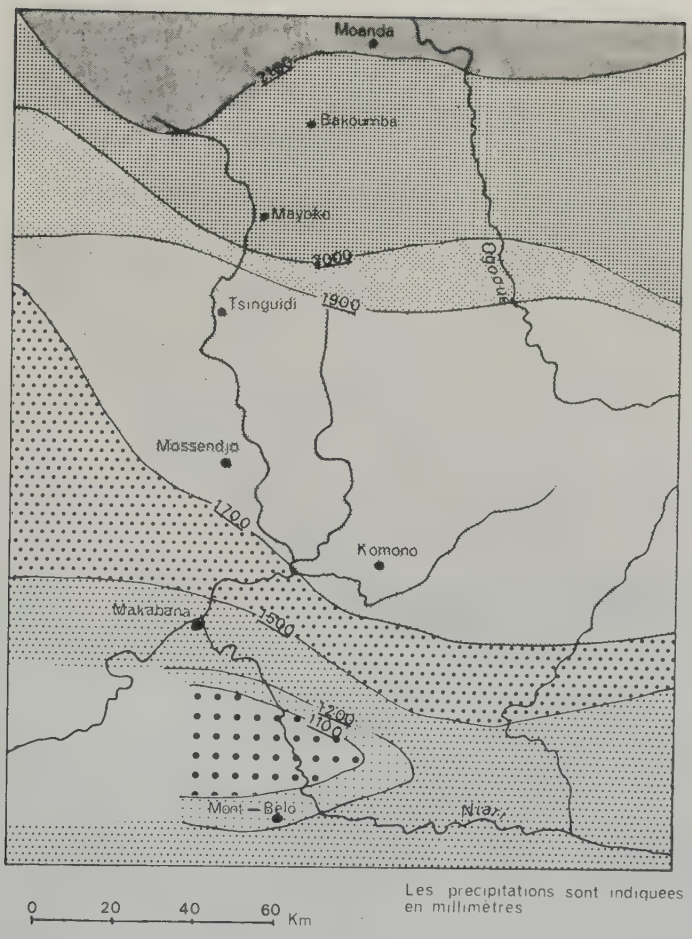
Les grandes pluies ont lieu finalement aux saisons intermédiaires, lorsque les masses d'air occupent elles-mêmes des positions intermédiaires: d'octobre à décembre et de février à mai. On a constaté que le Front Equatorial Africain joue le rôle essentiel dans l'apparition des foyers orageux. Les nuages se forment dans le flux atlantique vers 600-800 mètres et acquièrent un grand développement vertical qui les amène au niveau des vents d'est. C'est pourquoi cumulus et monstrueux cumulo-nimbus se déplacent de l'est

vers l'ouest; Les orages, qui éclatent isolément ou dans une ligne de grains, sont de véritables petites tornades.

Il est évident que non seulement les précipitations mais aussi les températures se trouvent liées indirectement aux déplacements de ces grands courants de l'atmosphère, et il y a interaction des phénomènes climatiques les uns sur les autres. C'est ainsi que les pluies doivent leur intensité et leur abondance à l'instabilité d'un air très humide et très chaud. L'échauffement diurne augmente aussi cette instabilité alors que la fraîcheur nocturne l'atténue. Les pluies de fin d'après-midi se trouvent donc être les plus fréquentes.

A côté de ces facteurs atmosphériques déterminants du climat des pays de la COMILOG, il ne faut pas oublier le rôle, plus restreint certes mais non négligeable, des facteurs locaux. Il s'agit de la disposition des reliefs, de l'altitude, des masses d'eau et de la végétation. La disposition des reliefs se marque par la présence de la chaîne du Mayombe, qui isole de la côte la vallée du Niari. Ces montagnes condensent une grande partie de l'humidité océanique: la grande plaine se trouve donc en zone d'abri et les fortes précipitations lui sont épargnées, d'autant plus que les vents qui redescendent du Mayombe agissent parfois aussi comme un véritable foehn desséchant. L'altitude entraîne par contre dans le massif du Chaillu, qui se tient entre 600 et 750 mètres au long du parcours de la COMILOG, une recrudescence des pluies et une plus grande fraîcheur. Enfin les vastes masses d'eau des puissantes rivières comme la Louessé, les innombrables marigots, la végétation épaisse de la forêt équatoriale sont favorables aussi à une recrudescence d'humidité et par conséquent à une plus grande fraîcheur.

Tout bien considéré, ce ne sont pas les facteurs géographiques qui sont déterminants: ils n'apportent que des nuances locales. Les éléments plus généraux l'emportent et de beaucoup. Ce qu'il convient de souligner, c'est le rôle des influences australes. A latitude égale, le climat est plus sec que dans l'hémisphère Nord; il est aussi beaucoup plus frais l'hiver. Ces caractères entraînent d'inévitables et profondes répercussions dans la vie des pays de la COMILOG. La sécheresse, relativement forte pour la latitude, demeure le trait dominant de ce climat et celui qui a les plus graves conséquences pour la vie des hommes.



Les précipitations annuelles de Mont - Belo à Moanda

Il y a donc unité climatique d'ensemble. Mais l'étendue en latitude porte sur plus de 3 degrés. Des plaines sont à moins de 100mètres d'altitude et des massifs dépassent 700 mètres; tout cela crée, sinon des contrastes, du moins des nuances qui frappent parce qu'elles donnent des formes de végétation opposées. On distingue un climat sud-gabonais correspondant en gros à la zone forestière, et un climat bas-congolais lié surtout à la savane.

2) De Moanda à Mossendjo: une zone très pluvieuse.

L'aire d'extension du climat sud-gabonais correspond aux régions de Koulamoutou, Franceville, Moanda et Bakoumba au Gabon, aux districts de Mayoko et Mossendjo ainsi qu'à une partie de ceux de Divénié et de Komono en République Populaire du Congo.

Parmi les traits généraux de ce climat, on constate d'abord une forte pluviosité, avec des moyennes annuelles allant de 1 600 à 2 500 mm (autour de 1 600 à Mossendjo, de 2 000 à M'Binda, Bakoumba et Moanda). Les maxima se produisent en novembre et en mars-avril, avec de grosses chutes mensuelles dépassant 300 mm. Des nuages, prenant naissance dans la zone de convergence du Front Intertropical, stagnent pendant ces deux derniers mois au-dessus de l'ensemble de ces régions. Aux autres époques, les énormes quantités de vapeur d'eau, dues aux apports océaniques et à l'évaporation des forêts, suffisent à la formation des nuages convectifs. La tension de vapeur est toujours élevée, comprise entre 25 et 28 millibars pour juillet et mars. Le niveau moyen de l'état hygrométrique n'est que de 65 à 68 %, mais le maximum moyen atteint 95 %, la saturation étant de règle la nuit. Cette humidité est de surcroît renforcée par la présence des vastes massifs forestiers et celle de nappes d'eau, soit vives comme celles des grandes rivières, soit stagnantes un peu partout.

Un deuxième trait est la présence d'une saison sèche de juin à septembre, et une moindre pluviosité en janvier-février. D'autre part, l'irrégularité interannuelle des précipitations est presque aussi marquée que dans le climat sud-congolais.

Les températures se tiennent, en moyenne annuelle, autour de 22 à 24°5 selon l'altitude. Elles sont moins élevées que dans la plaine du Niari.

La raison en est à la fois l'influence de l'altitude (qui se tient ici entre 450 et 750 mètres) et la grande pluviosité. Lorsqu'il pleut en mars ou en avril à M'Binda par exemple, on éprouve une impression de froid. Nous avons eu la même réaction à Mossendjo avec des températures tout à fait normales comme celle du 29 mai 1969 à 8 heures du matin: 23° centigrades, 96 % d'humidité relative et un véritable crachin. En saison sèche, les nuits et les matinées sont fraîches: il y avait par exemple 17° à Mossendjo le 1er août 1975 à 7 heures du matin au Centre National Forestier, et 18° le 2 à la même heure. On ne s'étonne donc pas de découvrir des cheminées de brique dans les maisons des administrateurs à Mossendjo: on y fait des feux de bois en juillet et août. Les exploitants forestiers se plaignent d'avoir froid la nuit dans leurs campements et ils ont aussi des cheminées; leurs ouvriers allument de grands feux auprès des cases.

L'étude précise du climat sud-gabonais présente des difficultés à cause de l'insuffisance des observations. Mais nous pouvons essayer, malgré de nombreuses lacunes, de brosser un tableau des climats de Moanda, de Bakoumba, du district de Mayoko et de Mossendjo.

C'est à Moanda (latitude 1° 32' Sud, altitude 571,5 m) que nous avons les meilleures observations, car elles portent à la fois sur les pluies et les températures pendant la période de 1951 à 1975. La moyenne des précipitations annuelles est de 1 911 mm. Sur huit années (avec une lacune en 1970), le nombre moyen des jours de pluie a été de 97. Les mois les plus arrosés sont mars, octobre et novembre: 240 à 290 mm par mois; les mois les plus secs sont juin, juillet et août (minimum en août), avec cependant quelques précipitations extrêmement faibles à cette époque: 20,96 mm au mois de juin, 16,05 mm en juillet, 6,4 en août. La remontée a lieu en septembre où la moyenne passe à 94,32 mm (mais certaines années ce mois peut encore enregistrer un total dérisoire, comme 31,6 mm en 1972). On peut dire que la grande saison sèche va du 1er juin au 15 septembre.

Y a-t-il une petite saison sèche en janvier-février? Pour janvier, nous arrivons à la moyenne de 189,92 mm et pour février à celle de 185,19; on ne peut donc parler que d'une saison moins pluvieuse, tant elle est loin d'être sèche!

Les maxima en 24 heures sont, pour les années 1951-1970, de 90 à 110 mm de janvier à mai et d'octobre à décembre. Les moyennes des maxima

PLUVIOMETRIE DE MOANDA

Hauteurs d'eau et nombres de jours de pluie de janvier 1966 à juillet 1974

	1966		1967		1968		1969		1970	
	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.
janv.	312,2	12	173,5	9	178,4	6	180,6	11	291,3	11
févr.	348,8	12	224,5	11	79	3	198,9	8	238,7	7
mars	234,2	12	209,2	12	221,7	11	393,7	12	330,4	11
avril	358,9	14	132,4	9	344,3	15	238,2	11	135,2	10
mai	264,4	9	81,2	9	108,7	8	198,8	14	181,3	13
juin	89,2	6	62,2	6	3,2	1	101,7	3	0	0
juil.	59,2	1	43,8	2	0	0	26,7	1	9,7	2
août	46,5	1	10,2	2	57,8	4	0	0	6,7	2
sept.	108	3	191,8	11	113	8	107,1	5	141,6	11
oct.	278,2	12	274,3	15	378,7	15	207,2	15	242,7	?
nov.	192,3	10	399,8	14	236,5	9	329,5	15	202,6	?
déc.	241,4	12	211,2	13	207,3	12	114,1	6	108	?
TOTAL	2533,3	104	2014,1	113	1928,6	92	2096,5	101	1892,7	

	1971		1972		1973		1974		1975	
	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.	Haut.	Nomb. de j.
janv.	163,7	7	232,2	8	166	7	166,9	10	119,4	6
févr.	112,8	6	178	8	151,3	7	142,7	7	156,3	8
mars	321,4	15	179,7	13	141,1	9	175,7	10	426,5	12
avril	124,2	7	147,9	10	269,4	9	183,6	11	225,3	12
mai	210,8	13	176,2	10	406,9	12	227,5	9	228,2	6
juin	7,3	1	38,3	2	4,4	1	17,5	2	148	4
juil.	61,9	1	0	0	1	1	0	0	9,4	1
août	0	0	0	0	16, 9	1	0	0		
sept.	120,6	10	31,6	4	129,2	5	78,5	4	Moyenne des 9 années (1966-1974) 1998,7	
oct.	312,9	11	134,6	11	250	15	300,8	15		
nov.	477	17	310,4	14	121,5	9	440	14		
déc.	78,3	7	238,8	14	115	8	363,2	12		
TOTAL	1990,9	95	1661,7	94	1 774,7	84	2096,4	94		

CLIMATOLOGIE DE MOANDA (lat. 01° 32'S, long. 13° 16'E, alt. 571,5m)

	jan.	fév.	mars	avr.	mai	juin	juil	août	sep.	oct.	nov.	déc.	ANNEE
Température de l'air en degrés C. Période 1951-1970													
moyenne	24,1	24,7	24,9	25	24,6	23,2	22,3	22,8	23,7	24	23,5	23,2	23,9
moy. max.	28,1	29,3	29,7	29,7	28,8	27.	26,2	26,7	27,9	28,	28	27,8	28,1
moy. min.	20	20	20,1	20,3	20,3	19,3	18,4	18,9	19,4	19,7	19,8	19,8	19,7
max. abs.	32,2	33,8	33,7	33	33	31,4	32	31,2	32	33,3	31,4	31,5	33,8
date	1964	1964	1964	1965	1969	1966	1964	1962	1965	1965	1964	1964	1964
min. abs.	17,6	17	17,2	17	18,2	16	15,5	15	17	17,2	17,5	17	15
date	1962	1965	1962	1965	1965	1970	1964	1964	1965	1968	1968	1964	1964
Précipitations en mm. Période 1951-1970													
moyenne	193	207	278	240	197	37	17	15	111	266	268	198	2031,8
maxim. en 24 h.	91,2	87,2	111	88	985	61	29	24	77	97	85	90	111;8
moyenne maxi	3174	3098	4077	4595	2713	922	649	452	2366	4223	366	3061	2532,1
moyenne mini	1356	879	1554	101	1066	14	0	21	504	1247	130	725	1281,9
Nombre moyen de jours de pluie. Période 1951-1970													
de 0,1 mm à 1 mm	15,2	14	18,4	17,5	15,9	3,7	2,5	3,6	11	19,1	20,1	16,4	157,4
de 1 mm à 10 mm	11,8	12,2	14,8	15,4	14,2	3,1	1,4	2,6	8,9	16,8	17,4	13,5	132,1
de 10 mm à 50 mm	5,7	6,5	8,2	6,4	6,1	1	0,6	0,5	3,3	8,1	8,3	6,2	61,4
plus de 50 mm	0,8	0,8	0;7	0,5	0,5	o,1			0,1	0,6	1,4	0,7	5,2
Humidité relative en % Période 1961-1970													
moyenne	84	80	80	80	82	83	82	80	80	81	83	83	81
moy. max.	90	98	98	98	98	98	97	96	97	98	99	98	98
moy. min.	70	63	61	62	66	68	67	64	63	65	67	68	65
min. abs.	47	41	43	43	43	38	20	37	42	42	44	47	20
Nombre moyen de jours d'orage. Période 1959-1970													
	15,9	16,4	17,8	19,1	17,8	6,2	1,4	2,1	11,4	18,7	15,9	17,4	13,3
Nombre moyen de jours de brouillard. Période 1959-1970													
	9,1	8,3	7,1	7,6	9,6	6,5	3,1	1,5	3,1	8,7	10,2	10	7

peuvent monter à 400 et même 460 mm en mars-avril, et celles des minima tomber à 100-150 mm. L'humidité moyenne annuelle atteint 81 % durant la période 1961-1970, avec 98 comme moyenne des maxima et 65 comme moyenne des minima. On compte 13 jours d'orage et 7 jours de brouillard par mois, en moyenne (années 1959-1970).

Le climat de Moanda est aussi caractérisé par une grande irrégularité interannuelle des pluies, qui vont de 1 661,7 mm en 1972 à 2 533,2 mm en 1966.

Les températures ont été enregistrées de 1951 à 1970. La moyenne annuelle a été de 23°,9, avec avril comme mois le plus chaud (25) et juillet le mois le plus froid (22°,3). La moyenne des maxima est de 28°,1, celle des minima de 19°,7. En février 1964 a été atteint le maximum absolu de 33°,8 et, la même année, le minimum absolu de 15° au mois d'août.

Nous retrouvons à Bakoumba un climat assez semblable, quoiqu'un peu plus frais à cause de l'altitude (623 m): c'est du moins l'impression des habitants de Moanda qui considèrent Bakoumba un peu comme une petite station de détente. Nous manquons malheureusement de précisions car les températures n'y ont pas été relevées. Nous possédons cependant une courbe des pluies de 1962 à 1970, établie par un chercheur de l'O.R.S.T.O.M. (1) avec l'indication d'un total de pluies de 2 150 mm, et la mention de février, octobre et novembre comme mois les plus arrosés. Nous n'avons pu avoir de relevés pluviométriques que pour les années 1971, 1972, 1973 et 1974. Ils donnent une moyenne annuelle de précipitations de 1 980, 295 mm qui tombent en 101 jours par an. Les orages sont fréquents. En l'an 1972, sur 116 jours de pluie, 89 ont été accompagnés d'orages et l'on a même noté de la grêle une fois. En trois ans (1972, 1973 et 1974), on compte 69 jours d'orage sur 97 jours de pluie, et 8 avec de la grêle.

La courbe des pluies accuse une grande saison sèche de juin à septembre. La moyenne des précipitations est en effet de 65,38 mm en juin, de 31,63 mm en août. La remontée se fait en septembre avec 98,8 mm: c'est donc juillet le mois le plus sec. Mais il est difficile de parler de petite saison sèche, et même de saison moins pluvieuse, puisque janvier avec 208mm, février avec 217 mm ne diffèrent pas tellement des mois qui les précèdent (octobre 228, novembre 232, décembre 251) ou qui les suivent (mars 217,

---

(1) E. GUICHARD: Etude pédologique du ranch d'Okouma. Libreville déc. 1974.

PLUVIOMETRIE DE BAKOUMBA

Hauteurs d'eau, nombre de jours de pluie, de brouillard et d'orages de novembre 1971 à juillet 1975

1971	Haut. d'eau	J. de pluie	J. de brou.	Orages
nov.	408,6	23		17
déc.	105,3	10	?	8

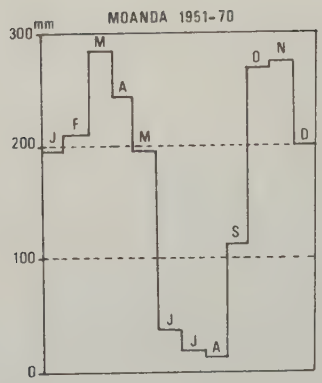
1972				
janv.	318	17	?	13
févr.	195,6	13	?	12
mars	287	15	?	13
avril	198,4	13	?	9
mai	110	9	?	8
juin	6,1	1		
juil.	1,4	1		
août	0,5	1		
sept.	88,4	9		
oct.	236,5	11		11
nov.	199,6	16		14
déc.	333,2	10		9

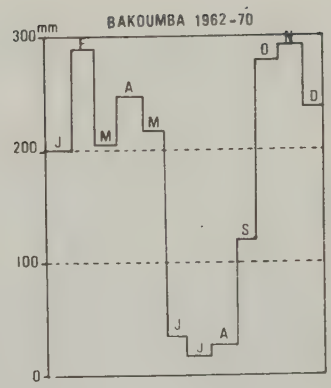
1973				
janv.	131,1	8	10	6
févr.	176,8	9	7	7
mars	173,4	8	6	7
avril	331,4	11	7	10
mai	271,4	13	8	9
juin	72	2	16	2
juil.	0	0	6	0
août	69,2	2	7	2
sept.	170,9	8	11	7
octob.	192	9	10	6
nov.	244,1	12	13	10
déc.	72	7	8	5

1974	Haut. d'eau	J. de pluie	J. de brou.	Orages
janv.	175	4	7	4
févr.	281,5	9	8	7
mars	193	10	6	7
avril	115,7	8	7	6
mai	318,2	11	10	9
juin	118	2	7	1
juil.	19	1	6	
août	25,2	2	5	2
sept.	15	3	5	3
octob.	257,3	8	4	3
nov.	255	15	5	2
déc.	350,7	13	6	4

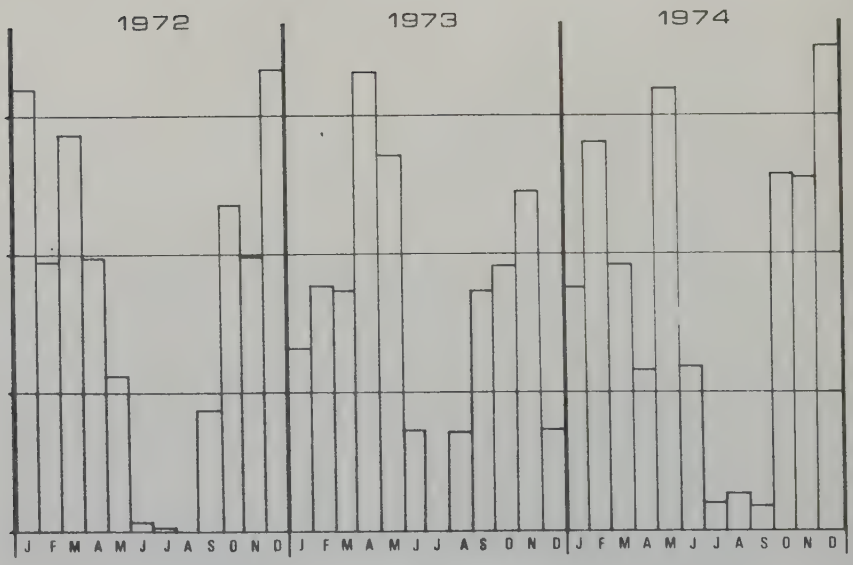
1975				
janv.	272,6	7	8	2
févr.	171,1	8	6	5
mars	274,4	10	6	10
avril	170,4	14	5	14
mai	313,9	14	5	13
juin	71,5	2	9	2
juil.	10,2	1	8	1

Total	1972	1974,7
"	1973	1904,3
"	1974	2123,6





Moyenne des précipitations



Pluies à Bakoumba (1972-73-74)

avril 215,16 et mai 232,2).

Il y a à vrai dire beaucoup d'irrégularités d'un année à l'autre dans la répartition des grandes pluies, comme l'attestent les graphiques et tableaux. Quant à l'irrégularité interannuelle, elle n'est pas aussi notable qu'à Moanda(mais nous n'avons pas eu un nombre comparable d'observations). On note un minimum de 1 904,3 en 1973 et un maximum de 2 123,6 en 1974.

Les brouillards sont assez fréquents dans ce pays montagneux où les plateaux sont entaillés de vallées profondes. En 1973, on a compté 109 jours de brouillard; en 1974, année de pluies abondantes, il n'y en a eu que pendant 78 jours. Les brumes matinales et surtout le ciel gris caractérisent la saison sèche: en juillet 1975, on note un seul jour de pluie orageuse et 8 de brouillard.

Il faudra attendre encore quelques années avant de pouvoir étudier le climat de Bakoumba d'une manière sérieuse. Les températures, en particulier, ne semblent intéresser personne (1).

Nous ne sommes pas plus favorisés pour la partie congolaise soumise au climat sud-gabonais. Au nord de ce secteur, dans le district de Mayoko, on constate une augmentation du total des pluies, avec des maxima très importants en novembre-décembre et en mars-avril. Mais la sécheresse de l'hiver austral demeure très accusée. Cela ressort d'observations faites à Tsinguidi et à M'Binda. A la gare de Tsinguidi, à 636 mètres d'altitude, la moyenne annuelle des précipitations est de 1 804 mm. A la gare de M'Binda, à une altitude semblable (632 mètres), elle est de 1 964 mm, vraisemblablement sous l'influence de la latitude. La sécheresse de l'hiver austral se traduit à Tsinguidi par des précipitations nulles en juin, juillet, août pour les années 1968 et 1970; en juin, juillet, août et septembre pour 1969, en juillet et août pour 1966 et 1967. A M'Binda, la sécheresse d'août est à peu près absolue, ainsi que celle de juillet à l'exception de l'année 1969. Les caractères des autres saisons sont assez normaux pour la latitude. Ce sont des maxima très importants en novembre et décembre (en novembre 1970, il est tombé 399 mm à Tsinguidi) ainsi qu'en mars-avril. La petite saison sèche est peu apparente sauf à Tsinguidi où en 1970 le mois de janvier n'a

---

(1) Les pluies sont observées à la demande de l'ASECNA (Association pour la SECurité de la Navigation Aérienne) de Libreville.

PRECIPITATIONS MENSUELLES LE LONG DE LA VOIE CONILOG
dans le massif du Chaillu, de 1966 à 197

Tsinguidi (altitude 636 m)

	1966	1967	1968	1969	1970
janvier	192	146	133	161	61
février	264	182	182	192	235
mars	353	109	206	228	373
avril	339	79	234	255	326
mai	316	40	180	114	119
juin	135	12	0	0	0
juillet	0	0	0	0	0
août	0	0	0	0	0
septembre	23	21	4	0	22
octobre	93	417	113	257	195
novembre	238	241	343	379	399
décembre	212	160	120	209	238
Totaux	2 165	1 407	1 515	1 785	1 968

PRECIPITATIONS MENSUELLES LE LONG DE LA VOIE CONILOG
dans le massif du Chaillu, de 1966 à 1970

L'Binda (altitude 632 m)

	1966	1967	1968	1969	1970
janvier	370	207	250	166	214
février	249	335	112	123	192
mars	289	227	196	371	311
avril	330	198	216	254	185
mai	278	171	198	79	87
juin	70	9	0	16	0
juillet	0	0	0	77	0
août	3	0	0	0	0
septembre	42	47	34	12	82
octobre	317	256	185	255	295
novembre	259	353	386	244	287
décembre	138	125	284	192	248
TOTAUX	2 345	1 928	1 861	1 789	1 901

reçu que 61 mm d'eau. L'irrégularité interannuelle des précipitations se retrouve comme à Moanda, mais elle est beaucoup plus accusée: on a un maximum de 2 167 mm et un minimum de 1 407 mm à Tsinguidi, 2 345 et 1 789 mm à M'Binda.

Un trait frappant du climat de toutes ces stations élevées du massif du Chaillu, c'est la fréquence des brouillards matinaux qui peuvent persister jusque vers 9 heures du matin, accompagnés souvent de légères bruines. Les brouillards apparaissent au lendemain des journées pluvieuses, lorsque le beau temps commence à revenir.

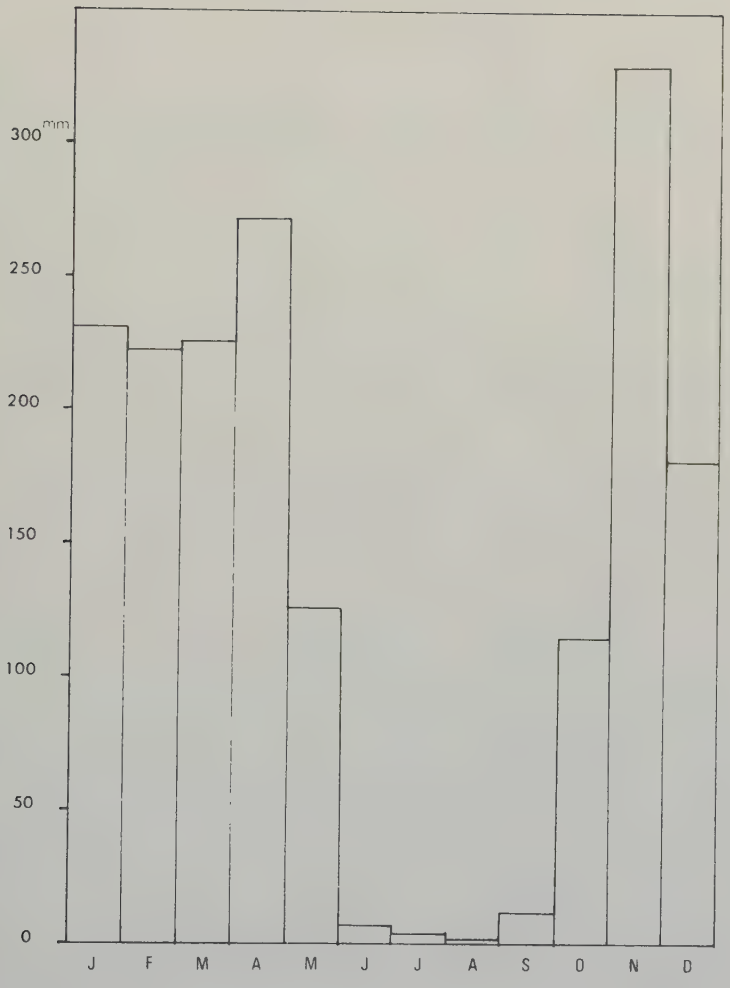
Les relevés climatiques sont un peu plus nombreux à Mossendjo, mais ils sont encore très insuffisants. Les observations sont isolées et sporadiques; le bilan est maigre: quelques températures ont été notées en 1954 et des précipitations de 1952 à 1959; un enregistrement sérieux des pluies concerne l'année 1974 et on a quelques totaux observés à la gare de Mbala-Mossendjo. Que ressort-il de ces différentes lectures ?

En 1954, une pluviosité moyenne de 1 500 mm par an nous est signalée et nous avons un relevé mensuel des températures:

janvier	24°,6
février	24
mars	25, 7
avril	25
mai	24, 4
juin	24
juillet	22
août	24
septembre	24
octobre	25
novembre	26
décembre	27

ce qui donne une température moyenne de 24°,64.

D'après les précipitations tombées de 1957 à 1959 au poste de Mossendjo, la moyenne annuelle est de 1 644,3 mm, donc un peu plus élevées que pour l'année 1954.



Précipitations mensuelles gare de Mossenjo; moyennes sur 8 annés (de 1966 à 1974, excepté 1972)

Les pluies se répartissent ainsi:

janvier	175,1 mm
février	185,9
mars	217,2
avril	213,4
mai	176,9
juin	4,2
juillet	1,9
août	1,3
septembre	8,2
octobre	203,2
novembre	276,6
décembre	184,6

qui tombent en 103 jours.

L'année 1974 apparaît moins pluvieuse avec 1 439,5 mm qui se répartissent sur 88 jours et de la manière suivante:

janvier	182,2 mm	en	12 jours
février	201,3	"	11 "
mars	302,4	"	11 "
avril	204,4	"	15 "
mai	56,1	"	7 "
juin	0		
juillet	2	"	1 "
août	0		
septembre	0		
octobre	33	"	4 "
novembre	348	"	14 "
décembre	110,1	"	13 "

On note donc une saison sèche extrêmement marquée de 4 mois. De juin à septembre 1974, il n'y a eu qu'un jour de pluie avec 2 mm. De 1957 à 1959, pour la même période, il est tombé 15,6 mm. La petite saison sèche n'apparaît guère: il y a tout au plus un peu moins de pluie en janvier et février. Les maxima se placent en novembre et en mars-avril. L'irrégularité interannuelle des précipitations est marquée: le maximum reçu à Mossendjo a été de 2 028 mm et le minimum de 1 356,6 mm.

RELEVES PLUVIOMETRIQUES DE LA GARE DE MOSSENDJO
de janvier 1973 à juillet 1975

	1973			1974			1975		
	mm de pluie	J. de pl.	observations	mm de pluie	J. de pl.	observations	mm de pluie	J. de pl.	observations
janv.	248,3	11	nocturnes	224	13		189,7	12	nocturn. surt.
févr.	134	7	noct.	209	13		274,6	11	9 nocturn.
mars	293,5	12	noct.	242	15		256,5	15	12 nocturn.
avril	417,1	19	1 de 143 mm	160	17	nuit surt.	460,2	13	nuit surt.
mai	118,2	10	noct.	59	6	nuit surt.	139,6	6	1 de 85,2 mm
juin	?	?	pas de relev	0			33,1		
juil.	0			0,5	1		0		
août	0			?		pas de relev			
sept.	28,7	2		3,6	2				
oct.	162	14	nuit surt.	67	7	4 noct.			
nov.	369,9	19	nuit surt.	397	14	8 noct.			
déc.	73,4	9	nuit surt.	211,3	14	8 noct.			
TOTAL	1745,1	103		1573,4	102		1353,9	57	pour 7 mois

Les relevés effectués par la COMILOG à la gare de Mossendjo-Marala, située à 420 mètres d'altitude, de 1966 à 1975, révèlent de façon frappante la sécheresse des mois de juin, juillet, août et septembre: absence totale de pluie au mois de septembre 1966; même carence en juillet et août 1967, 1968, 1971 et 1973, en juin 1968, 1971, 1973 et 1974. (1) Sur cinq années d'observations, les précipitations donnent une moyenne de 1 787 mm, total nettement plus élevé que celui de 1 642 enregistré au poste de Mossendjo situé pourtant à une altitude légèrement supérieure. L'irrégularité d'une année à l'autre est aussi prononcée: 1 745,1 mm en 1973 et 965,1 en 1974. On pouvait aussi prévoir une année 1975 très pluvieuse: à la fin juin, le total de 1 353,9 était déjà atteint.

3) Do Mossendjo à Mont Belo: une saison sèche très marquée.

Le domaine du climat bas-congolais s'étend à tout le Congo méridional. En ce qui concerne le secteur de la COMILOG, il règne dans la grande dépression où coule le Niari et sur une partie des plateaux argilo- gréseux qui forment une zone de transition climatique révélée par la mosaïque forêt-savane. Ce climat se caractérise par des températures régulièrement chaudes, une sécheresse relative générale, une saison sèche très marquée et une grande irrégularité interannuelle des pluies.

Les températures moyennes annuelles sont de 25°, donc plus élevées que dans le massif du Chaillu. Les minima moyens atteignent 20° mais les minima absolus descendent à 12 et même 10°,5 en saison sèche. On est incommodé par la chaleur si l'on séjourne à Loudima et même à Makabana sur un plateau dégagé et aéré, ce qui n'est jamais le cas à Mossendjo ou à M'Binda.

La sécheresse relative est ici accusée, avec une saison sans pluie très marquée. La moyenne pluviométrique annuelle donne des totaux peu élevés pour un pays subéquatorial: ils sont de l'ordre de 1 100 à 1 200 mm. Alors que les pluies tombent en abondance d'octobre à mai avec recrudescence en novembre-décembre (petite saison des pluies) et mars-avril (grande saison des pluies), les précipitations sont minimes et parfois même nulles

(1) Renseignements communiqués par M. THUVENY, chef du district ferroviaire de Mossendjo, et par son successeur M. BOUHOT.

de juin à septembre. Cette sécheresse de l'ensemble de l'année serait due à l'abri du massif du Mayombe sur lequel se condense l'humidité côtière; mais cela n'empêche pas l'humidité relative de demeurer élevée.

Tels sont les caractères d'ensemble d'une région dont le climat apparaît d'autant plus sec que l'évaporation est intense et surtout que le sol calcaire absorbe très vite les eaux de pluie. Quelques exemples en donneront une idée plus précise; mais ce secteur, région vide qui ne présentait pas d'intérêt, n'a été étudié que depuis fort peu de temps et mal. Nous prendrons comme exemples d'abord Loudima, qui dispose d'anciennes et sérieuses observations et ne se trouve qu'à moins de 10 kilomètres du Sud des pays de la COMILOG et jouit des mêmes conditions générales; puis des stations où les observations ont été plus épisodiques comme Malolo, ou plus récentes comme le PK zéro (1) à Mont Belo et la gare de Makabana.

Loudima dispose de trois stations: agronomique à Malela, fruitière entre Loudima-gare et Loudima-poste, forestière à la sortie du poste de Loudima et au début de la route qui rejoint la grande voie suivant le rail, de MontBelo à Makabana. Cette dernière est pour nous la plus intéressante, parce que présentant les mêmes conditions de relief et d'altitude que le Sud de la région étudiée: elle sera utilisée autant que possible, de préférence aux deux autres.

La moyenne annuelle des précipitations enregistrées de 1947 à 1963 est de 1 118 mm (2). Pour les seules dix premières années (1947 à 1956), elle est de 1 146 mm. (3) C'est un chiffre très bas; mais il faut être prudent, car le climat de Loudima serait le plus sec de la vallée du Niari: en effet les moyennes annuelles sont de l'ordre de 1 400 mm à Mindouli (extrémité orientale de la vallée) et de 1 267 mm à Dolisie (extrémité occidentale). Ce climat connaît de grandes variations interannuelles: à la station

---

(1) Le PK zéro est le point où la voie COMILOG se greffe sur celle du Congo-Océan à Mont Belo.

(2) Quinze ans de travaux et de recherches dans les pays du Niari. Synthèse des études en matière forestière (Centre technique forestier tropical p. 15).

(3) M. L. VILLIEN: Au Congo-Brazzaville. La région de Loudima, terrain d'expériences agricoles (Annales du CESB 1968).

PRECIPITATIONS A LOUDIMA-MALELA

Années normales		Années hydrologiques d'octobre à septembre	
1949	1 200 mm	1951-1952	1 697 mm
1950	1 335 mm	1952-1953	1 605 mm
1951	1 365 mm	1953-1954	777 mm
		1954-1955	1 497 mm
		1955-1956	779 mm
		1956-1957	998 mm
		1957-1958	716 mm
		1958-1959	1 042 mm
		1959-1960	1 200 mm
		1960-1961	1 318 mm
		1961 -1962	1 040 mm
		1962- 1963	921 mm

PRECIPITATIONS MENSUELLES A LOUDIMA-MALELA

(moyennes de 1952 à 1959)

oct.	71	jan.	122	avril	175	juillet	0
nov.	200	févr.	85	mai	85	août	0
déc.	139	mars	183	juin	0	septem.	2

PRECIPITATIONS A LOUDIMA- STATION FORESTIERE

Années normales		Années hydrologiques de septembre à mai	
1947	1 270 mm	1957- 1958	872,1 mm
1948	1 300 mm	1958- 1959	1 0[illegible]7 mm
1949	1 240 mm	1959- 1960	969,9 mm
1950	1 107 mm	1960- 1961	1 116,5 mm
1951	1 170 mm	1961- 1962	1 283,5 mm
1952	1 275 mm	1962- 1963	985 mm
1953	979 mm	1963- 1964	1 110,6 mm
1954	860 mm	1964- 1965	1 079,6 mm
1955	1 440 mm		
1956	827 mm		

forestière, depuis 1947, les chiffres vont de 827 mm en 1956 à 1 440 en 1955. (1) L'étude des variations saisonnières montre une petite saison sèche peu marquée et de date incertaine (chevauchant janvier et février); elle est cependant plus accusée en février: 95 mm en deux jours de pluie en 1955, 66 en quatre jours en 1956, 31 en trois jours en 1958. La grande saison sèche de juin à septembre, par contre, est aussi nette, aussi sévère que celle d'un pur régime tropical. L'absence de précipitations fut totale durant trois mois (juin, juillet, août) en 1955, durant quatre mois (juin, juillet, août et septembre) en 1956 et 1961. L'année 1958 a même connu exceptionnellement une sécheresse absolue au mois de mai, d'ordinaire assez arrosé; et, quand septembre reçoit de la pluie, c'est en quantité insignifiante.

La température moyenne annuelle est de 25°,5 avec un ensoleillement assez fort. Cela n'empêche pas une humidité relative élevée atteignant 95 % normalement de novembre à juin; elle explique les brouillards matinaux fréquents en juin et juillet.

Pour le détail des précipitations, il est bon de se reporter à la station de Loudima-Malela. Une année agricole considérée comme proche de la normale (1958-1959) donne un total de 1 091 mm. On note 0 en juin, juillet et août, alors que novembre détient le record avec 259 mm. Voici les chiffres mensuels: Octobre 12 mm, novembre 259, décembre 114, janvier 162, février 123, mars 174, avril 210, mai 28, juin 0, juillet 0, août 0, septembre 9. Cette répartition est confirmée par les moyennes de sept ans (1952 à 1959) à la même station: octobre 71, novembre 200, décembre 139, janvier 122, février 85, mars 183, avril 175, mai 85, juin 0, juillet 0, août 0, septembre 2. Ce qui frappe, c'est toujours la sécheresse absolue de juin, juillet et août, l'insignifiance des précipitations de septembre, la faiblesse de celles de mai. Par contre, la petite saison sèche de janvier-février ne mérite guère ce qualificatif; en 1959, elle est même pratiquement inexistante.

L'humidité ne se traduit pas seulement par les pluies mais aussi par la nébulosité et la teneur hygrométrique de l'air. Or la saison sèche se signale par une humidité relative constamment élevée: plus de 80 % alors que la moyenne est d'environ 64 %. L'ensoleillement est alors faible, avec un plafond nuageux très bas (entre 400 et 800 mètres). La raison en est en

---

(1) Chiffres communiqués par M. QUILLET, de la station forestière.

partie le calme de l'air: les vents, venus de l'ouest ou du sud-ouest, sont de très faible vitesse, inférieure à 1 m-seconde pendant plus de 200 jours et ne dépassant presque jamais 7 m-seconde; lorsqu'ils le font, c'est en tornades orageuses extrêmement brèves.

L'influence des pluies se fait sentir sur les températures. Celles-ci se caractérisent par des moyennes annuelles modérées (autour de 25° ce qui est normal sous ces latitudes) et par des variations très faibles. La période la plus fraîche correspond à la grande saison sèche. Les résultats de huit années d'observations ont donné à Loudima-Malela une moyenne annuelle de 25°,5 avec les moyennes mensuelles suivantes: janvier 26°,5, février 26°,5, mars 26°,75, avril 26°,75 , mai 25°,5 , juin 23°,75 , juillet 22°,5 ,août 23°,5 , septembre 24°,75 , octobre 26°,5 , novembre 26°,5 ,décembre 26°,5. On est frappé de la constance des moyennes mensuelles en dehors de la saison sèche. Les variations sont donc faibles. L'écart entre les moyennes mensuelles est de 17,1 en juillet pour les minima, à 32,1 en août pour les maxima, soit une amplitude de 15°.

Ainsi possédons-nous des observations climatiques sérieuses dans la zone proche de Loudima. Mais nous ne pourrons en dire autant pour l'intérieur de la boucle du Niari dans le secteur de Dihessé où se trouvent trois stations: M'Boté, Malolo-SOFICO et M'Bono. Les observations des premières années à M'Bono ne paraissent pas sérieuses, à cause des quantités invraisemblablement faibles de précipitations enregistrées (1). On ne peut utiliser les chiffres de M'Bono jusqu'en 1962. D'autres stations ont aussi cessé de fonctionner. Mais comme toutes les stations sont voisines et se complètent, on peut se servir des chiffres de Malolo de 1947 à 1956, de ceux de M'Boté de 1956 à 1962 et de M'Bono de 1962 à 1970. La valeur moyenne des précipitations pour ce groupe est de 1 155,4 mm: donc en tous points comparable à celle de Loudima. Une année trop sèche n'a reçu que 860 mm et une autre très pluvieuse a bénéficié de 1 430 mm, extrêmes rappelant ceux de la station forestière. Là aussi on est frappé par le caractère accentué de la saison sèche. Les précipitations sont inexistantes à M'Boté en juin, juillet et août et ne dépassent pas 12,9 mm en septembre. Elles sont nulles également à Malolo pendant les trois mêmes mois, et septembre ne reçoit que 16 mm. Une seule exception, insignifiante: M'Bono a reçu 3,9 mm en juin, 0,4 mm en juillet et en août au cours des huit années d'observations.

---

(1) POUYAUD: Etude hydrologique de la plaine de Dihessé p. 26.

TABLEAUX DE PLUVIOMETRIE
DES STATIONS DE MALOLO, M'BOTE ET M'BOMO
d'après les observations de l'O.R.S.T.O.M.

Pluviométries annuelles

Années	Malolo	M'Boté	M'Bomo
1947	1 095,7		
1948	1 144,1		
1949	1 192,4		
1950	872,5		
1951	1 658,5		
1952	1 167,9		
1953	763,7		
1954	1 377,2		
1955	1 115,3		
1956		1 262,4	1 139,8
1957		807,5	611,7
1958		1 099,2	682,2
1959		1 116,6	648,9
1960		1 464,1	1 090,9
1961		1 269,7	963,6
1962			876,5
1963			1 028
1964			1 191,6
1965			977
1966			1 184
1967			1 286,8
1968			1 174,3
1969			1 449
moyenne	1 154,1	1 169,9	1 021,7

Pluviométrie mensuelle

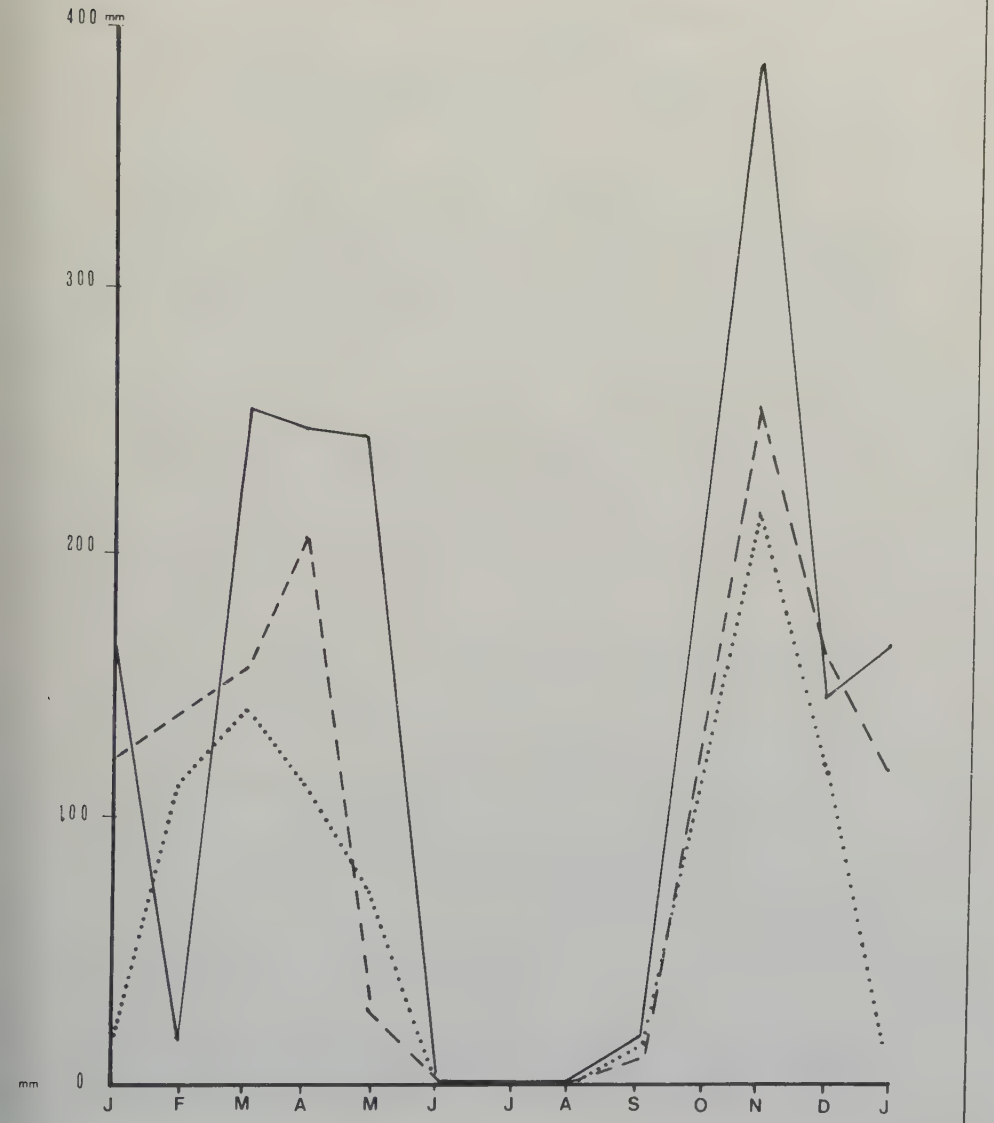
Station	A	S	O	N	D	J	F	M	A	M	J	Jt
M'Boté	0	126	1104	1707	1641	1123	1571	1762	1536	786	0	0
M'Bomo	04	53	763	2028	1045	1223	1267	1536	1515	555	39	04
Malolo	0	6	793	2508	1498	1167	1189	154	1875	913	0	0

RELEVES DES TEMPERATURE DE MALOLO-SOFICO DE 1951 A 1956
dont les valeurs semblent représentatives

Moyennes calculées sur 1951, 1952, 1953, 1954 et 1955
(les relevés de 1954 et 1955 seulement sont complets)

Tmoy = moyenne mensuelle des températures moyennes journalières
Tm = minimum mensuel de température
TM = maximum mensuel de température
$\underline{Tm}$ = moyenne des minima journaliers
$\overline{TM}$ = moyenne des maxima jpurnaliers

	Tmoy	Tm	TM	$\underline{Tm}$	$\overline{TM}$
Jan	25,1	19	31	22,6	26
Fev	23,7	18,5	33,3	22,3	27,9
Mar	26,8	20,1	33,7	23,3	30,3
Avr	26,8	20	34,5	24	31,6
Mai	26,5	20	34,5	22,6	30,9
Jui	24	16	32	19,7	27,9
Jt	22,4	13	31	18,3	26,3
Aoû	23	17	32	19	27
Sep	25,2	17	34,5	21,1	28,4
Oc	26,8	19,1	34,8	22,7	29,3
No	26,6	19,2	35	22,6	29,1
De	26,1	19,5	33	22,8	27,4
AN	25,2	13	35	21,7	28,5



PLUVIOMÉTRIE À LA STATION DE MALOLO D'APRÈS ORSTOM

1955 (1611 mm) — — — — 1943 à 1952 (1131,5 mm) ..... 1954 (907 mm)

Les températures ont été relevées à Malolo de 1951 à 1956 et les résultats semblent représentatifs. On ne trouve pas dans ce domaine les irrégularités de la pluviométrie. La moyenne annuelle des températures est de 25°,2; le maximum a été de 35° et le minimum de 13°.

Il est bon de signaler aussi les résultats obtenus dans ce même secteur, en une année, par les chercheurs de l'ORSTOM à Koutina. La moyenne annuelle est de 26°,92 pour la journée et de 23°,06 pour la nuit, soit une moyenne de 24°,99. La température la plus basse (16) a été observée au mois de juillet, où l'on note fréquemment 17 et 18°; la plus élevée (35°) dans la première décade d'octobre.

Les précipitations ont été enregistrées depuis 1966 dans les gares COMILOG de Mont Belo et de Makabana; ce sont des relevés sérieux. A Mont Belo, exactement au PK zéro à 215 mètres d'altitude, on arrive en cinq années (1966 à 1970) à une moyenne annuelle de 1 219 mm, donc un peu plus élevée qu'à Loudima, avec un minimum de 1 033 en 1968 et un maximum de 1 402 en 1966. Là encore on est frappé de la sécheresse de juin, juillet et août et aussi de celle de septembre; elle est toujours absolue en juillet et août. Les totaux de pluie sont même insignifiants, lorsqu'ils sont positifs, en juin et septembre. L'année 1970 a connu une grande saison sèche particulièrement désastreuse: avril 8, mai 0, juin 5, juillet 0, août 0, septembre 5.

La région de Mont Belo produit toujours une impression de grande aridité, accrue par la perméabilité des terrains. Makabana est située plus bas, à 152 mètres seulement. Sur les mêmes cinq ans, on trouve une moyenne annuelle de plus de 1 283 mm. Le maximum a été atteint en 1966 avec 1 722 mm et le minimum en 1969 avec 1 059 mm. La saison sèche demeure frappante, avec le zéro absolu en juillet et août et des chiffres insignifiants en juin et septembre. La petite saison sèche, pas plus à Makabana qu'à Mont Belo, n'est vraiment marquée. Signalons cependant 46 mm en janvier 1967 et 54 seulement en février 1969 à Makabana. Les grandes pluies ont lieu dans les deux gares en mars et novembre; elles peuvent atteindre et même dépasser 300 mm.

En conclusion, le climat des pays de la COMILOG, s'il présente un contraste entre la partie septentrionale très pluvieuse et le secteur Sud à sécheresse notable pour la latitude, n'en possède pas moins une nette unité d'ensemble. Profondément marqué par les influences australes, son

OBSERVATIONS CLIMATIQUES A LA STATION O.R.S.T.O.M. DE KOUTINA

Année 1954-1955

MOIS		septembre			octobre			novembre		
Décades		1	2	3	1	2	3	1	2	3
Températures	moyenne jour	26,2	26,8	27,9	27,8	28,6	29	26,5	26,1	26,5
	moyenne nuit	22,6	22,9	22,8	23,4	23,6	23,6	23,4	24,7	23,5
	maximum	33	32	31	35	33	32	31	30	30
	minimum	19	19	21	22	21	20	22	22	22
Pourcentage d'humidité	moyenne jour	67,4	67	64,4	67,5	65,2	72,6	75,8	76,3	75,3
	moyenne nuit	85	85,6	84,2	86,1	84,7	84	93,2	90,9	92
	maximum	100	100	100	98	96	98	99	100	99
	minimum	35	38	43	42	44	49	55	58	60
Nbre d'heures d'insolation		1,97	0	2,92	3,20	2,61	2,97	5,02	3,93	3,35

MOIS		décembre			janvier			février		
Décades		1	2	3	1	2	3	1	2	3
Températures	moyenne jour	27,1	26,3	27,1	27	25,5	27,2	28	27,2	27,7
	moyenne nuit	24,6	23,6	23,9	24,4	22,2	23,4	24,3	23,8	23,8
	maximum	31	29	30	30	29	31	32	31	32
	minimum	22	22	22	23	21	21	22	21	22
Pourcentage d'humidité	moyenne jour	75,6	77,9	75,3	74,7	77,4	67,2	70,3	72,4	70,9
	moyenne nuit	91,7	91,3	93,5	89,7	94,7	88,2	90,8	91,7	93,4
	maximum	98	98	99	99	99	99	99	99	99
	minimum	56	63	60	60	63	51	53	56	51
Nombre d'heures d'insol.		5,93	5,23	4,84	4,81	2,89	7,42	5,45	5,02	5,98

OBSERVATIONS CLIMATIQUES A LA STATION O.R.S.T.O.M. DE KOUTINA

Année 1954-1955

MOIS		mars			avril			mai		
Décades		1	2	3	1	2	3	1	2	3
Températures	moyenne jour	28,3	28,9	27,4	27,4	28	28,7	28,3	27,5	?
	moyenne nuit	23,7	24,1	23,6	23,7	25,3	23,4	23,8	23,9	?
	maximum	32	33	32	32	33	33	33	33	32
	minimum	22	22	22	22	22	21	22	22	?
Pourcentage d'humidité	moyenne jour	69,6	66,7	72,6	74,8	69,1	67,6	69,2	71,8	?
	moyenne nuit	93,1	91	91,8	96,5	92,3	91,9	92,6	92,6	?
	maximum	99	99	99	99	98	99	98	99	?
	minimum	52	49	53	57	51	50	52	54	?
Nombre d'heures d'insolat		6,55	6,86	5,04	4,19	6,43	6,25	6,50	5,06	?

MOIS		juin			juillet			août		
Décades		1	2	3	1	2	3	1	2	3
Températures	Moyenne jour	25,8	25,2	24,6	24,4	24,3	24,8	24,9	25,6	27,9
	Moyenne nuit	21,9	21,9	19,1	20,3	21,5	21	21,3	21,5	22,8
	maximum	31,5	31	28,5	30	29	31	32	32	31
	minimum	19	19	15,5	16	18	17	18	18	21
Pourcentage d'humidité	moyenne jour	76,6	75,6	77,5	74,6	77,1	69,4	71,1	70,1	64,4
	moyenne nuit	90,3	89	91,3	86,4	87	87,4	88,4	82,8	84,2
	maximum	95	98	100	100	100	98	100	100	100
	minimum	48	50	47	48	49	45	42	43	43
Nombre d'heures d'insol.		3,17	1,55	3,01	3,38	2,43	2,53	2,25	2,29	2,92

PRECIPITATIONS MENSUELLES LE LONG DE LA VOIE CONILOG
dans la plaine du Niari, de 1966 à 1970

Malabana (altitude 152 m)

	1966	1967	1968	1969	1970
janvier	186	46	177	125	60
février	214	175	127	54	236
mars	354	142	153	206	241
avril	202	54	148	138	227
mai	202	250	104	47	86
juin	1	0	0	1	0
juillet	0	0	0	0	0
août	0	0	0	0	0
septembre	7	0	0	0	23
octobre	71	167	63	100	79
novembre	327	208	170	278	378
décembre	158	69	126	110	119
TOTAUX	1 722	1 111	1 068	1 059	1 451

Mont Belo (altitude 215 m)

	1966	1967	1968	1969	1970
janvier	113	275	117	195	86
février	231	158	228	88	215
mars	251	298	50	151	289
avril	210	38	225	37	0
mai	85	69	52	0	0
juin	0	22	0	0	5
juillet	0	0	0	0	0
août	0	0	0	0	0
septembre	5	0	18	0	5
octobre	93	91	44	31	123
novembre	258	208	244	285	185
décembre	156	21	55	128	94
TOTAUX	1 402	1 180	1 033	915	1 002

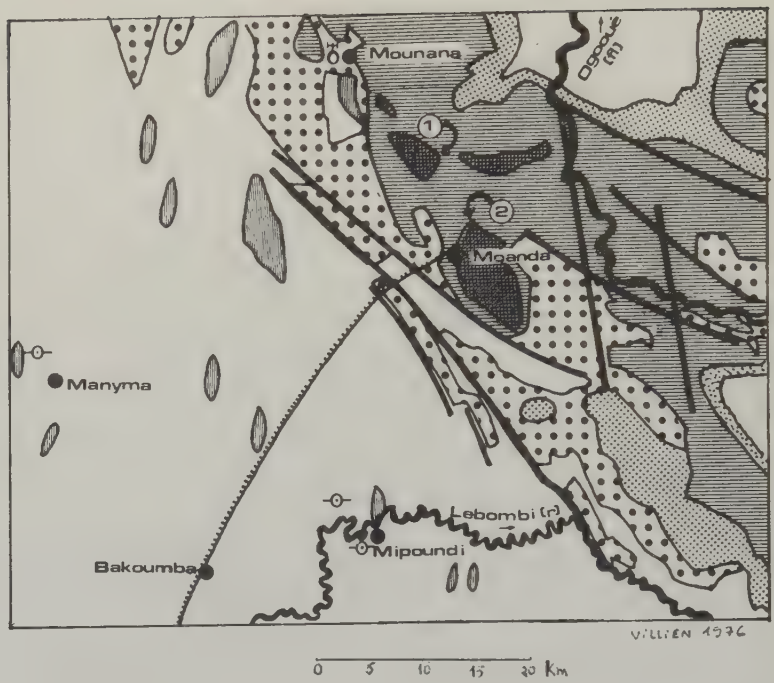
caractère dominant est, à côté d'une pluviosité importante, une forte et constante humidité relative, la présence en apparence contradictoire d'une saison sèche de trois à quatre mois. Souvent catastrophique pour la végétation et l'agriculture mais bon pour la santé des populations, ce dernier trait a été un facteur favorable à l'accélération des travaux d'installation de la Compagnie Minière de l'Ogooué.

Ce climat a marqué profondément le modelé de ces régions.

II- UN MODELÉ MONOTONE SOUS UNE GRANDE EPAISSEUR D' ALTÉRITES.

Le climat nous a révélé deux aspects quelque peu différents de la région étudiée. Dans son ensemble, le relief montre une certaine uniformité avec un modelé usé, monotone, des formes ensevelies sous d'énormes épaisseurs de sols d'altération. Cet aspect est l'oeuvre d'une érosion intense en milieu tropical humide. Mais le parcours de ces pays fait découvrir aussi de profonds contrastes. Il y a opposition entre la dépression où coule le Niari et le massif du Chaillu; entre une zone plate et basse et un ensemble dont l'altitude se tient entre 500 et 900 mètres avec un relief plus accidenté. Les deux régions coïncident d'ailleurs avec les principales subdivisions climatiques. Les contrastes de relief eurent leur importance au moment de la construction des voies de la COMILOG. Routes et voies ferrées furent plus faciles à établir dans la plaine qu'à travers les plateaux et montagnes où se posèrent de nombreux problèmes techniques.

Ces différents aspects de la morphologie sont dus à la formation du Sud Congo et à la manière dont le relief a réagi sous l'attaque de l'érosion tropicale.



STRUCTURE DES REGIONS DE

BAKOUMBA ET MOANDA

LEGENDE

PRECAMBRIEN :

Moyen
Série du Francevillien

- Grès de Lépaka : FE
- Jaspes : FC
- Pélites, grès, ampélites : FB_1 FB_{2a} FB_{2b}
- Grès, conglomérats

Inférieur

- Socle
- Enclave metamophique

- ① Plateau Okouma
- ② Plateau Bangombé
- Failles
- Manganèse
- Or
- Uranium
- Cours d'eau
- Téléférique

1) Les facteurs du modelé.

Ce sont la structure (1) du pays et le milieu bioclimatique.

Un ensemble de terres anciennes.

La connaissance de la géologie (2) de ces régions a débuté relativement tôt pour un pays africain. Elle est antérieure à l'installation des Français et a été l'oeuvre d'hommes de nationalités diverses. Il y avait bien sûr le stimulant de possibilités minières, dans la vallée du Niari surtout mais aussi dans le massif du Chaillu où se trouvaient de petites exploitations aurifères.

Très ancien, le Sud Congo remonte à l'époque précambrienne. La structure s'y présente en plusieurs grands ensembles se disposant par rapport à la cuvette congolaise. Celle-ci est un immense bassin rempli de sédiments surtout continentaux. Autour, affleurent des terrains dont l'âge n'est pas toujours certain. Ceux-ci, dans la région qui nous concerne, sont disposés en une aire synclinale très vaste. Le tout s'ordonne de part et d'autre de l'axe montagneux du Mayombe pour former une partie de la chaîne congolaise. L'ensemble du Mayombe et des terrains ondulés et faillés de la région du Niari constituent la partie visible de cette chaîne de structure appalachienne dont la partie ouest disparaîtrait sous le crétacé de la côte. Les plissements se seraient édifiés en plusieurs phases; la dernière a affecté le système du Congo occidental et a été précédée, pendant le dépôt même des sédiments de ce système, par des mouvements verticaux d'origine isostatique. Le tout s'est terminé par une émersion générale puis, en bordure, par une transgression crétacée qui a laissé des dépôts sur le flanc ouest de la chaîne.

---

(1) Raymond FURON: Géologie de l'Afrique 400 p. Payot 1960.
(2) Jean-Pierre DEVIGNE: Le Précambrien du Gabon occidental en Afrique Equatoriale Française et régions limitrophes (Bulletin de la Direction des Mines et de la Géologie de l'AEF 1958).

Structuralement, la région comprendrait quatre unités: un socle précambrien; un synclinorium complexe avec les systèmes du Mayombe et des Monts Bamba; une couverture synclinale représentée par le système du Congo occidental; un socle ancien, celui du Chaillu.

L'histoire géologique s'est déroulée de la manière suivante. Sur l'emplacement d'un très vieux géosynclinal se formèrent les premières chaînes mayombiennes au Précambrien Inférieur. Elles étaient de direction ouest-sud-ouest est-nord-est et furent entièrement usées. Cette érosion se produisit sur un socle encore secoué et, après une émersion générale, se dressa une chaîne étroite, étirée: la grande Cordillière mayombienne, livrée elle aussi à l'érosion. A l'est, une grande échine s'allongeait, parallèle à celle-ci. Sur son emplacement devait se former la chaîne bambienne, soumise également à une érosion intense. Le refroidissement du climat provoqua alors une période glaciaire, marquée dans la structure par la présence de tillites. Un adoucissement du climat s'accompagna du dépôt de sédiments en bordure de la chaîne bambienne, dans une fosse qui est le synclinal de la Nyanga (1). Une nouvelle période glaciaire s'étendit sur le Mayombe et sur le massif du Chaillu appartenant au socle primitif. Celui-ci fut débarrassé de sa couverture. Puis, dans le synclinal, immense "mer morte précambrienne" avec des dépôts dolomitiques, la sédimentation se poursuivit, donnant le système du Congo occidental aux accumulations variées. A la fin, un mouvement général d'émersion s'accompagna de plissements et de mouvements verticaux cassants. Les plissements se sont effectués suivant trois directions: mayombienne (nord-ouest à sud-est), combienne (est-nord-est à ouest-sud-ouest) et subméridienne (nord-sud). A des époques plus récentes, seule la partie occidentale du Sud-Congo devait connaître de nouveaux bouleversements: au Crétacé, un soulèvement entraînant une reprise d'érosion dans la partie orientale alors que la mer envahissait la partie occidentale; et enfin, au début du Quaternaire, un nouveau mouvement positif provoquant une reprise d'érosion qui se poursuit actuellement.

---

(1) Pierre NICOLINI: Le synclinal de la Nyanga (zone de la boucle du Niari) Bulletin de la Direction des Mines et de la Géologie de l'AEF 1959

Dans cet ensemble, les pays de la COMILOG sont concernés par une partie du massif central gabonais et par un vaste synclinal appartenant au système du Congo occidental où se sont empilés des sédiments divers mais appartenant tous à l'époque précambrienne. Cela explique que, bien que datant de cette même époque, les pays du Niari et une partie de ceux du Haut-Ogooué comportent une grande variété de couches géologiques, avec des roches très différentes: granites, quartzites, amphibolites, micaschistes et gneiss; mais aussi grès, argilites, calcaires et marnes. Sur ce matériel s'est exercée une érosion intense grâce à un milieu bioclimatique particulier.

Un relief modelé en milieu chaud et humide.

Situés entre le 1er et le 4e parallèle, les pays de la COMILOG se trouvent dans la zone tropicale humide, c'est-à-dire celle des températures élevées ininterrompues, avec des moyennes thermiques annuelles dépassant 20°, l'absence de températures fraîches et une faible amplitude annuelle (toujours inférieure à 10°), sans les sautes de températures si fréquentes en zone tempérée, et avec prédominance de l'amplitude thermique diurne sur l'amplitude annuelle. C'est aussi, pour le régime hydrologique, celui de la zone subéquatoriale, avec des pluies résultant avant tout des mouvements de convection qui se traduisent par la montée de masses d'air à des altitudes où l'humidité se condense; pluies particulièrement abondantes qui, nous l'avons vu, vont de 1 200 à plus de 2 000 mm.

Cette zone est caractérisée aussi par une évaporation intense. On a calculé que, dans la cuvette congolaise, en secteur occupé par la forêt dense, les 2/3 environ des précipitations provenaient de l'évaporation sur place (1). Ici, les conditions sont sensiblement les mêmes. Il en résulte une forte et permanente humidité relative.

Ce milieu bioclimatique enfin, c'est soit la savane avec des variations de température et d'humidité quelque peu notables, soit surtout la forêt favorisant l'altération. Les précipitations y sont abondantes, la

---

TRICART et CAILLEUX: Traité de Géomorphologie T. V Le modelé des régions chaudes. Forêts et savanes p. 19.

texture fine du sol favorise la rétention, les températures élevées permettent la désagrégation et certaines dissolutions, et suractivent les réactions chimiques. La permanence à la fois de la chaleur et de l'humidité maintient ces actions. La prédominance des surfaces planes, ou presque planes, facilite l'action de l'eau qui séjourne sur le sol en multiples marigots au lieu de s'écouler. Dans de telles conditions, l'érosion ne peut être que très forte et, comme dans tous les pays tropicaux, ce n'est pas l'érosion mécanique qui est la plus puissante, mais l'érosion chimique favorisée par l'abondance de l'eau, particulièrement en forêt. L'humidité relative reste voisine de 90 % au sol. L'absence de vent, l'évaporation des plantes et de l'eau maintiennent cette grande humidité. Le sol ne durcit donc pas et reste perméable. De ce fait pénètrent dans la terre des quantités d'eau considérables, chargées de matière organique et de gaz carbonique provenant de la décomposition de la litière formée par les feuilles et autres débris végétaux qui forment une couche superficielle. En savane, à la saison sèche surtout, les conditions de sol ne sont pas aussi favorables.

Cette érosion chimique prépondérante se devine aux eaux claires des grands cours d'eau comme la Loussé, la Mandoro et l'Itsibou. Les petites rivières sont plus facilement chargées de boue et deviennent troubles aux moindres orages, mais cela ne dure pas et elles demeurent en général limpides. L'importance de l'érosion chimique se constate surtout à l'épaisseur des altérites recouvrant la roche saine, rendant bien difficile la découverte de cette dernière, même dans les tranchées de la voie COMILOG: au long de celle-ci, on ne la rencontre qu'une trentaine de fois sur 280 km(1). Dans la zone forestière, les épaisseurs d'altérites sont particulièrement notables, alors qu'elles sont moindres en savane où le milieu bioclimatique est moins favorable.

La prédominance d'une telle érosion entraîne la monotonie du paysage. Les plaines du Niari s'étendent uniformes à perte de vue; les collines ont des formes molles; le Chaillu apparaît comme un pays de relief confus, de plateaux ou de mamelons sans vigueur.

---

(1) NOVIKOFF: L'altération des roches dans le massif du Chaillu. Cahier n° 1 . Laboratoire de géologie et de paléontologie. Université de Strasbourg nov. 1967 p. 1

Quant à l'érosion mécanique, elle rencontre de sérieuses difficultés sous de tels climats. Elle manque d'outils car les charges alluviales des rivières, par suite de la rapidité de la dissolution, sont surtout constituées d'éléments meubles: sable fin ou argile. Les galets sont rares, il s'agit surtout de petits morceaux de quartz. L'incision linéaire est donc fortement gênée. On a l'impression d'un déblaiement plus que d'une usure normale. Enfin, en dehors de cas particuliers, la roche est rarement l'objet de l'attaque car elle est recouverte d'altérites épaisses: c'est donc surtout la nature de ces dernières qui détermine l'action de l'érosion mécanique, la nature de la roche ne jouant qu'un rôle indirect.

Mais, si elle ne domine pas, l'érosion mécanique n'est pas absente. Certes les nombreux rapides et les chutes dues à des variations lithologiques ne ressemblent en rien à leurs homologues de la zone tempérée. Pas de resserrement des vallées, peu de gorges, des cours mal raccordés. L'incision dépend en effet de la préparation chimique du matériel, ce qui fait jouer un rôle important à l'érosion différentielle. Les cours d'eau semblent ici sauter de marches en marches sans tailler d'encoches: c'est ce que l'on constate aux chutes de Mourala sur la Louessé ou à celles de l'Itsibou près d'Itsotso. Mais on peut apercevoir le résultat du martellement du plancher des cascades sous le choc de l'eau. On peut découvrir de gros galets, de quartz surtout mais aussi d'autres roches (gneiss, granite dans le lit de la Louessé et de beaucoup de ses affluents) au milieu d'éléments sableux. Ces cailloux se rassemblent en quelques points en arrière de l'obstacle d'une barre de roches dures où le cours d'eau accélère son débit; ils peuvent être projetés au fond du lit dans des creux au moment des crues violentes, ce qui explique la présence de petites marmites d'érosion. Aux chutes de la M'Poukou et de Mourala, on observe des marmites et un encaissement à l'aval. Des traces d'érosion mécanique sont parfaitement notables dans le lit du Mapopo, alors que tout à côté des roches d'apparence dure et lisse s'effritent sous la main, complètement pourries. Les mêmes constatations peuvent être faites sur la rivière Mimboudi, affluent de la Louessé, et sur la Lémogni où l'on trouve stries d'érosion et petites marmites; de même sur la Médoma et en certains points du lit de l'Itsibou, en particulier à proximité de la gare de Mossendjo.

L'érosion mécanique se décèle aussi dans quelques phénomènes de solifluction: des coulées boueuses sont mues par les fortes pluies dans les altérites, surtout dans les zones déboisées.

Les berges des rivières sont également soumises à une certaine érosion mécanique. Les arbres, en effet, ne sont pas une protection comme on pourrait le croire: les racines sont trop superficielles et le courant sape la rive en dessous de celles-ci; le tronc finit par être déraciné, il bascule et entraîne une partie de la terre dans la rivière. Ce phénomène est visible le long des grands cours d'eau de la forêt comme la Loucssé, l'Itsibou, la Mandoro, où les arbres à moitié dans l'eau sont une gêne pour les pirogues. Les petits marigots peuvent être envahis par ces arbres déracinés, qui pourrissent et retiennent du sable ou de l'argile. Par contre, dans les zones de savanes, les berges sont fixées par l'herbe dont les touffes serrées retiennent le sol et gênent l'action du courant. Les rives alors s'éboulent peu et reculent très lentement. Le courant peut même disparaître avec la saison sèche et il est alors difficile de découvrir un lit mineur continu: il s'agit d'une succession de paliers avec des creux remplis d'eau et des plaques d'argile sur les bords.

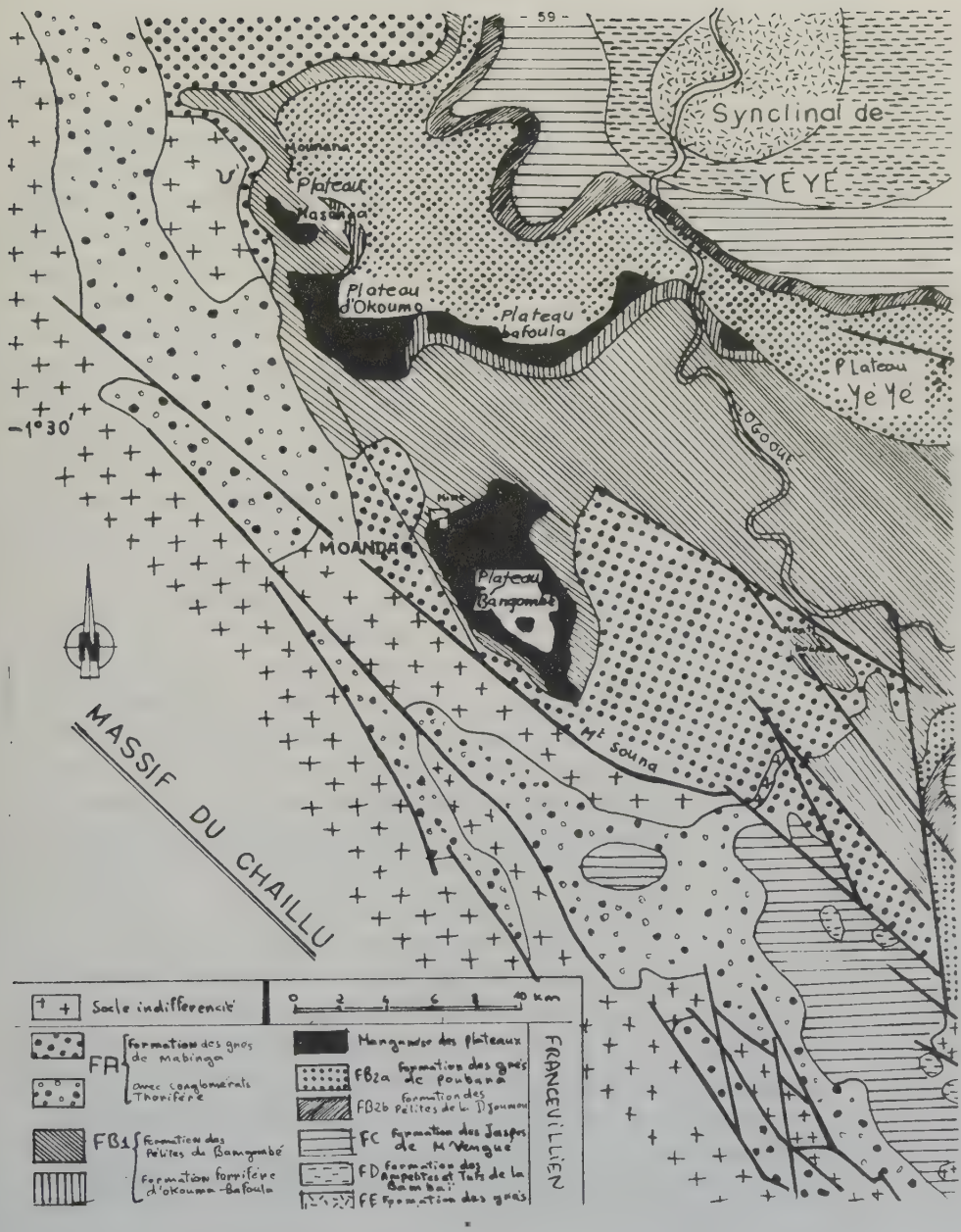
Ainsi ont évolué, en pays tropical, sous l'influence de l'érosion, les vieilles montagnes ou les chaînes de la plaine. De la structure et de l'action du milieu bioclimatique résultent plusieurs paysages morphologiques: ceux de la région gabonaise de Moanda, du massif du Chaillu, des plateaux du Bouenzien et de la grande vallée du Niari.

2) L'aspect du relief de la région de Moanda.

Une structure variée.

La région de Moanda appartient à la série du Francevillien qui occupe un vaste territoire traversé par l'Ogooué supérieur. On avait d'abord rattaché ces terrains au Précambrien Supérieur (1), croyant qu'il s'agissait des mêmes séries que celles de la Bouenza qui enveloppent le massif du Chaillu au Sud: les séries de Franceville constituent en effet des enveloppes sédimentaires de ce même massif mais au Nord et, comme pour

(1) L. BAUD: Notice explicative sur la feuille Franceville Est. Carte géologique de reconnaissance p. 15.


Synclinal de
YÉYÉ
Moumana
Plateau
Masanga
Plateau d'Okoumo
Plateau Bafoula
Plateau Yé Yé
OGOOUÉ
-1°30'
MOANDA
Mine
Plateau Bangombé
N
MASSIF DU CHAILLU
Mt Souna
Socle indifférencié
0 2 4 6 8 10 km
FA
Formation des grès de Mabinga
avec conglomérats Thorifère
FB1
Formation des Pélites du Bangombé
Formation ferrifère d'Okouma-Bafoula
Manganèse des plateaux
FB2a Formation des grès de Poubara
FB2b Formation des Pélites de la Djouma
FC Formation des Jaspes de M'Vengue
FD Formation des Argilites et Tufs de la Bamba
FE Formation des grès
FRANCEVILLIEN

les autres, il y a beaucoup de grès dans leurs éléments constitutifs.(1)

Mais par la suite on a démontré la corrélation des séries du système intermédiaire du bassin de l'Ogooué et du Francevillien, ainsi que la discordance entre le Bouenzien et ce système. On a été alors amené à rattacher le Francevillien au Précambrien Moyen (2) D'après Baud, le Francevillien comporte trois sous-étages: Supérieur, Moyen, Inférieur. Le Francevillien Supérieur est constitué de grès feldspathiques de couleur blanche, rosée ou jaune; ils peuvent être quartzitiques et alors on ne distingue pas très bien les grains de feldspath. Le Francevillien Moyen comporte "arbitrairement" (3) deux horizons: Fm2 et Fm1. Le premier est formé de jaspes ou de grès. Les jaspes présentent des colorations diverses. Ce sont des roches résistantes avec des diaclases verticales. C'est ce qui explique que beaucoup de rapides soient établis sur ces roches. Elles sont même parfois creusées de grottes. Les jaspes peuvent être prolongées par des grès fins de teinte grise: ce sont eux qui forment les plateaux de Yéyé et une partie des plateaux Bangombé, Massengo et Okoumazougou. Ainsi les jaspes de Fm2, bien que ne formant pas une couche continue, n'en constituent pas moins avec leurs vastes ilots une partie importante de la région qui domine ou environne Moanda à l'est. Fm1 est un horizon constitué de schistes argileux et d'argilites. Les schistes sont tendres, diversement colorés. On en trouve de très noirs, charbonneux, au plateau Bangombé. Ceux qui sont roses ou rouges renferment un peu de manganèse et contiennent parfois des intercalations gréseuses un peu plus manganésifères. Ces schistes ont subi dans la région de Moanda des failles importantes. Quant au Francevillien Inférieur, il n'est guère représenté dans la région étudiée: quelque peu au Sud de Franceville.

---

(1) BAUD (p. 15) affirme: "Par analogie avec les régions voisines de l'Afrique Centrale et en accord avec les derniers travaux internationaux fixant un âge très approximatif des formations inférieures à la grande tillite du Katanga, il apparaît logique de placer les horizons du Francevillien dans le Précambrien terminal car cet étage peut être considéré comme l'équivalent du Bouenzien".

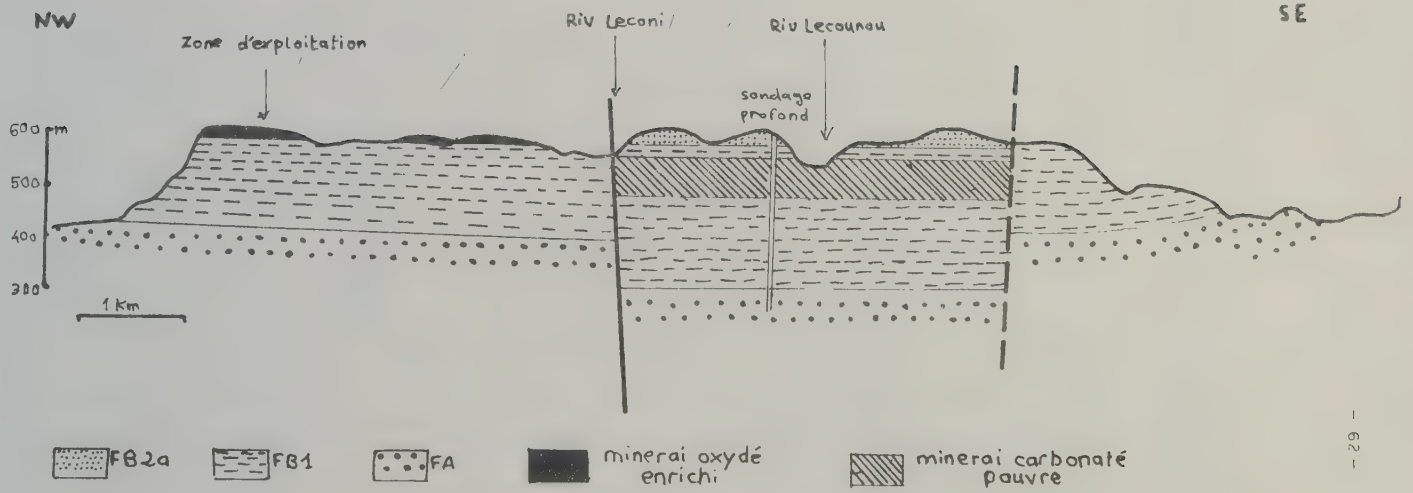
(2) Compagnie Minière de l'Ogooué: le gisement de Moanda. Déc. 1962 p. 1 brochure ronéo 9 pages.

(3) BAUD p. 17.

C'est un tableau légèrement différent qui a été publié en 1962 par les soins de la Compagnie minière: celle-ci a établi une coupe du Francevillien qui repose en discordance sur le massif du Chaillu. La voici:

Francevillien Supérieur: F 2	F 2 c	Pélites
	F 2 b	Jaspes
	F 2 a	Grès, parfois conglomératiques vers le bas de la formation: la puissance de cette formation est d'une centaine de mètres.
.....	Discordance majeure	
Francevillien Inférieur: F 1	F 1 e	Formation manganésifère
	F 1 d	Pélites avec niveaux ampélitiques; puissance d'au moins 150 mètres et peut-être de plusieurs centaines de mètres
	F 1 c	Dolomies ou Jaspes
	F 1 b	Pélites et Grès à faciès assez grossiers
.....	Discordance mineure	
	F 1 a	Grès grossiers, parfois feldspatiques
.....	Discordance majeure	
Socle cristallin du Chaillu		

L'ensemble du Francevillien a été affecté par un système de diaclases orthogonales qui ont souvent les directions combienne et mayombienne. L'érosion, agissant sur une telle structure très ancienne, a donné des formes de relief différentes de celles des massifs et plateaux voisins, des formes plus heurtées à cause de la présence de grès conglomératiques, et aussi plus variées, comme l'étude du relief le montrera.



Coupe du plateau de BANGOMBE

passant par le sondage profond et la zone d'exploitation

Un relief aéré.

En arrivant à Moanda depuis le sud, après avoir traversé le massif du Chaillu, on est frappé par la vigueur et la relative variété de la morphologie. Cette zone de contact avec la montagne cristalline est certes du même ordre que celle que nous trouvons au Congo avec les plateaux de la série de la Bouenza, qui recouvrent eux aussi le vieux massif en discordance majeure. Mais les aspects du relief sont beaucoup plus frappants au Gabon. L'érosion différentielle a joué avec une certaine vigueur grâce aux superpositions de roches riches en quartz et d'assises gréseuses plus vulnérables.

Un autre trait d'ensemble est la présence de surfaces d'érosion dont une, essentielle, a été reconnue à 600 mètres d'altitude dans la région de Moanda et jusqu'à Bakoumba où elle recoupe les gneiss cachés par un sol épais.

Dans cet ensemble du Francevillien, on peut distinguer, proches les unes des autres, en les englobant d'un même coup d'oeil lorsqu'on se trouve sur certains points élevés, d'étroites échines montagneuses, des plateaux et de petits bassins. (1)

Les crêtes allongées appartiennent au Francevillien Supérieur de la carte de Baud et de celle, récente, de Donnot et Weber (Feuille Franceville Ouest 1968).Il s'agit des Monts Youngougou, Bangadi et d'une autre échine plus au nord, demeurée anonyme pour nous. Les directions de ces chaînons vont du nord- nord- ouest au sud- sud- est et leur altitude se tient aux environs de 600 mètres, avec comme points culminants les cotes 707 et 711. A l'est par contre le rebord abrupt est plus étroit et surplombe une pente assez douce jusqu'à l'altitude de 400 mètres environ, au long de la route de Mounana à Franceville. Ces corniches sont constituées de grès feldspathiques. Elles sont longées au nord et à l'ouest par le Mabinbi en une véritable dépression subséquente, cette rivière recevant de nombreux petite affluents mordant le front de la falaise. Des buttes-témoins peuvent se détacher de l'ensemble. L'une domine la région de Massango à peu près à mi-chemin entre Moanda et Mounana; le Mont Kindi (609 m), les escarpements de Doumay (586 m) et du Rocher de Moanda en sont d'autres exemples.

Carte IGN au 1/200 000 - Franceville 1968.

Le front de ces cornichas porte souvent la marque de cirques d'érosion dont le fond est tapissé de forêts.

Cet ensemble est traversé en percée consequente par le Lékédi descendu du Chaillu et qui suit un tracé en baïonnette, empruntant ensuite en direction du Nord la dépression séparant le Franceville Supérieur du Franceville Moyen, avant de se diriger carrément à l'est pour rejoindre l'Ogooué. Le Lékédi reçoit lui aussi de petits affluents descendus de la montagne qui se trouve au nord de son cours.

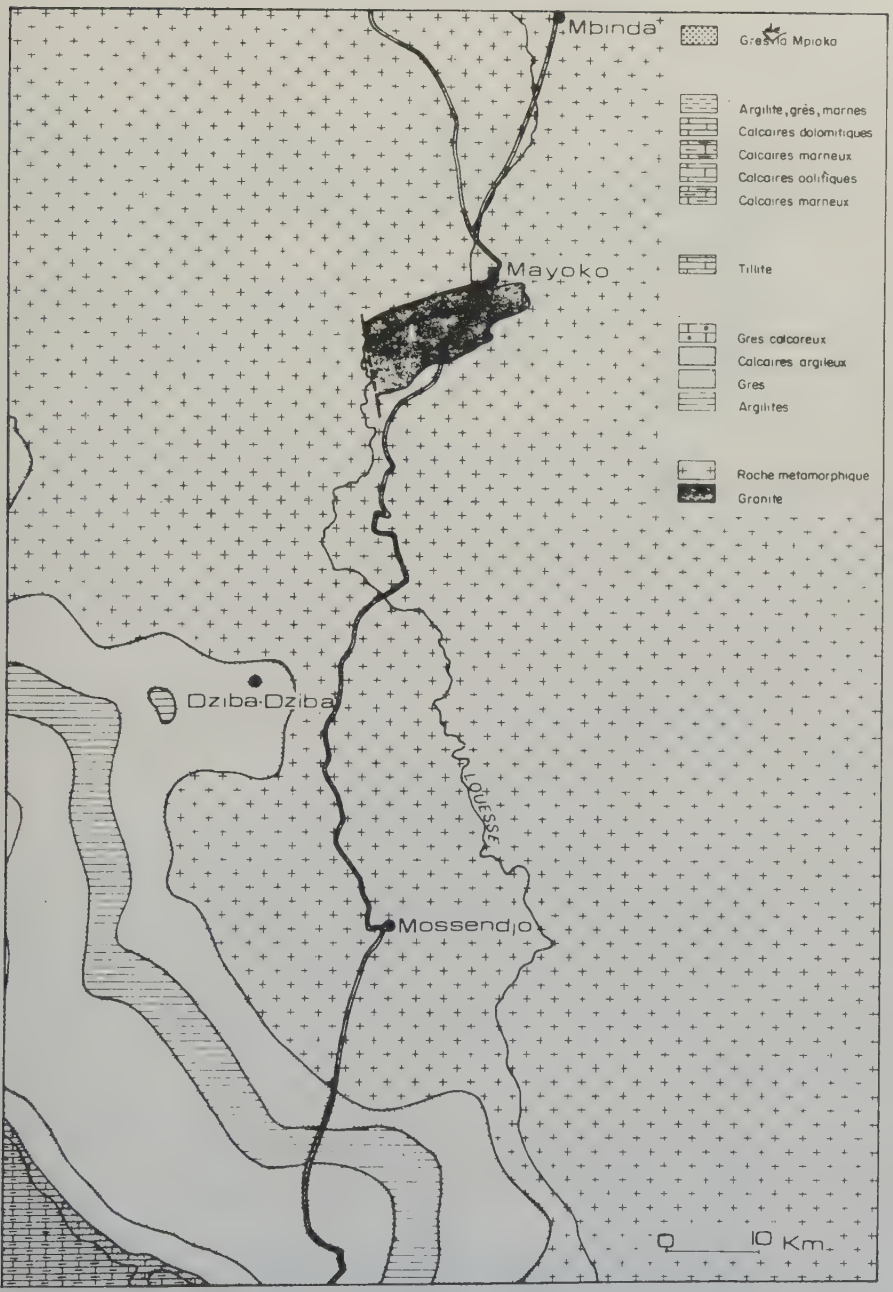
Ainsi l'érosion différentielle a-t-elle largement travaillé à la faveur de l'alternance des roches plus tendres sous-jacentes et des éléments durs du Francevillien Supérieur. C'est ce qui explique un relief plus heurté.

Un deuxième aspect de la morphologie est celui des plateaux qui se trouvent dans le Francevillien Moyen. Ces plateaux (Massengo, Oukoumzougou, Yéyé, Bangombé et Divengué) ont un rebord bien marqué et la pente est forte pour y accéder. Leur altitude se tient entre 500 et 600 mètres. Ils sont assez plats et recouverts de débris de cuirasses. Ce cuirassement apparaît plus continu sur les grès et les ampélites que dans le massif du Chaillu. Les cuirasses sont plus denses et de composition plus homogène sur les grès que sur les granites. (1) Les rivières, encaissées d'environ 125 à 150 mètres, les compartimentent; toutes sont des affluents ou sous- affluents de l'Ogooué. Elles sont accidentées de petits rapides à la traversée des jaspes: tels les rapides Massoukou sur la Lebogny qui est un des rameaux de l'Ogooué supérieur, et les rapides de Makangolo sur la Lebombi, tous encaissés dans le plateau Divengué.

Une troisième forme de relief est constituée par quelques petits bassins qui ont attiré les hommes, comme ceux de Moanda et de Franceville. Ils sont situés dans des zones de confluence. Tout à fait remarquable est celui de Moanda, entre les falaises de grès conglomératiques et les plateau manganésifères de l'est. Il doit son existence à la M'Beressé et à trois de ses petits affluents qui la rejoignent; ceux-ci ont déblayé les grès et dégagé le socle cristallin, formant une véritable boutonnière.

---

(1) Michel PETIT: Le massif granitique du Chaillu et ses enveloppes gréseuses. Etude de géographie physique. P. 25.



Structure du Chaillu.

(D'APRÈS LA CARTE GÉOLOGIQUE DE RECONNAISSANCE DE L'A.E.F. FEUILLE N SA 33 SO 061)

Dans toute la région de l'Ogooué supérieur, le réseau hydrographique est serré. C'est un dense chevelu de petites rivières comme la Poubli, la Mabinha, la Bitaka, la Moutili et la Lékédi. Elles se dirigent toutes vers l'Ogooué dont le cours, plus à l'est, s'enfonce à 250 mètres d'altitude, coupé de séries de rapides dont les plus importants sont ceux de N'Doté Mayéla. Leur cours se caractérise aussi par des changements de direction: suivant un axe est-ouest dans leur partie supérieure, ils font ensuite un coude brusque vers le nord. D'une manière générale, l'hydrographie est conforme à la structure.

3) Le massif du Chaillu.

Il est difficile de préciser l'étendue de ce vaste massif. D'après un document de l'O.R.S.T.O.M., il couvre plus de 30 000 km2 au Congo (1). Pour Michel Petit, il s'étend sur 45 000 km2 environ, dont un peu plus de la moitié au Gabon (2). L'influence de la COMILOG se fait sentir sur un cinquième à peu près de sa superficie. Au Gabon, les 76 kilomètres de téléférique, les 100 kilomètres de la route COMILOG y sont installés. Au Congo, le chemin de fer du manganèse le traverse sur 124 kilomètres.

Une structure uniforme.

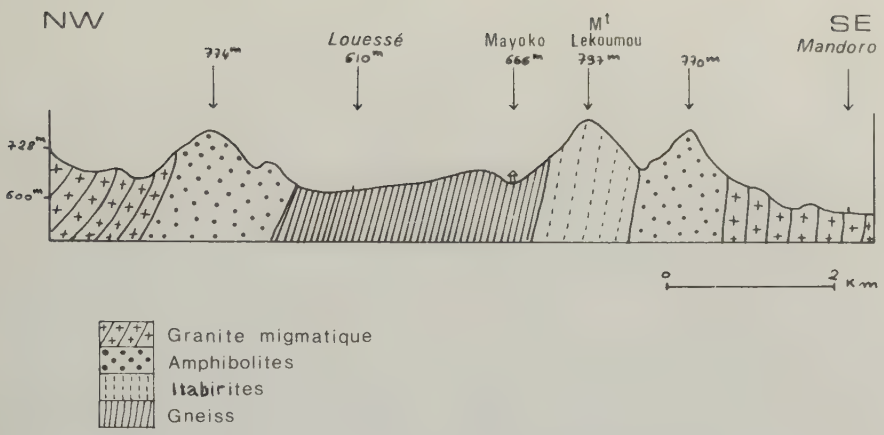
Il s'agit d'une vieille plate-forme antécambrienne, vaste dôme anticlinal de formations cristallophylliennes de roches plutoniques (3), considéré comme une immense "batholithe" de granite fortement érodé sur lequel flottent des septa de roches métamorphiques diverses épargnées par la granitisation; ces septa, de superficie variable, le plus souvent réduite, ne représentent qu'un très faible pourcentage de la superficie totale.

---

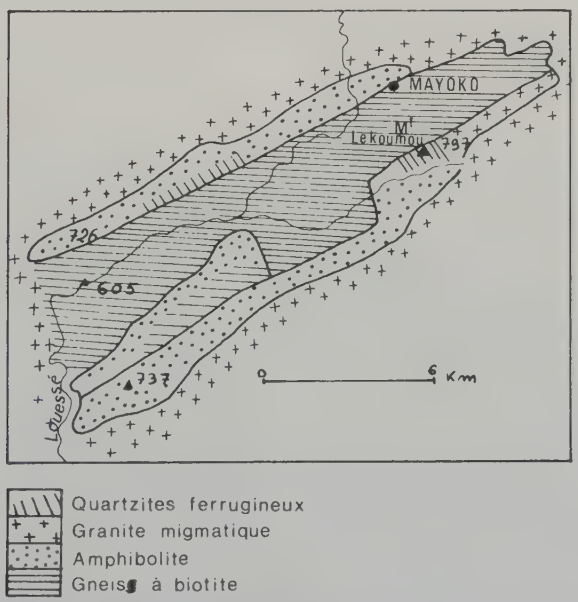
(1) Quinze ans de Travaux et de Recherches dans les pays du Niari. Synthèse générale page 19.

(2) Michel PETIT: Le massif granitique du Chaillu et ses enveloppes gréseuses page 5.

(3) DEVIGNE: Le Précambrien du Gabon occidental page 275.



Coupe de la Louessé à la Mandoro.
(d'après M.Petit)



L'enclave métamorphique de Mayoko d'après la carte géologique de Boineau.

L'ensemble est affecté d'intrusions basiques et ultrabasiques postérieures à la mise en place du granite. (1) Le terme de granite est d'ailleurs assez vague, étant donné l'hétérogénéité de cette roche, caractère dû à la superposition de deux phases de granitisation, et se manifestant par des variations de couleur et de structure. Il y a eu d'abord granodioritisation d'un ensemble sédimentaire préexistant qui a donné un faciès gris. Celui-ci, qui est le plus important, comprend deux types principaux: un faciès à biotite ayant la composition d'une granodiorite à biotite et un faciès gris à biotite et amphibole, dont la composition varie de la granodiorite à la diorite quartzitique à biotite et amphibole. La seconde forme est un granite à faciès rose en filons ou amas qui recoupent le granite gris.(2) La texture en est variée avec souvent un faciès porphyroïde. Entre les deux faciès gris et rose, on observe une quantité d'intermédiaires. Il y a donc une grande complexité du granite du Chaillu, mais c'est le granite gris que l'on trouve le plus souvent.

Dans tout le massif, on note aussi des intrusions basiques en très petits pointements alignés nord-est sud-ouest. Ce sont essentiellement des dolérites.

L'originalité du Chaillu proviendrait de l'inversion de l'ordre habituel de deux phénomènes classiques: formation d'abord de faciès migmatique et ensuite de granites hétérogènes; ici c'est le contraire.

Le massif du Chaillu compte aussi beaucoup de métamorphisme sous la forme de grandes enclaves. (3) Dans les pays de la COMILOG, on en a compté pendant longtemps jusqu'à une dizaine. La plus vaste est celle de Mayoko, d'une superficie de 100 km2. Vient ensuite celle de la Malanga, qui est encore notable (2 km2). Les autres, comme celles de Kouyi, Tsengué, Mandoro, Moyabi sont insignifiantes (d'une dizaine à une centaine de m2). Mais il y en aurait encore d'autres dans le district de Mayoko. Les géologues n'avaient pu d'abord explorer que les couches des vallées le long des rivières: or les roches métamorphiques recouvriraient les sommets. Une enclave se trouve aussi au nord

---

(1) Carte géologique de l'AEF au 1/2 000 000: notice explicative G. GERARD page 109.

(2) HUDELEY: Feuille Sibiti Est page 27.

(3) BOINEAU et NICOLINI: Notice explicative sur la feuille Sibiti Ouest 1959 pp. 38, 39 et 40.

de Mayoko et une autre sur le territoire de Passia.(1)

Ces enclaves sont composées essentiellement de gneiss, amphibolites et quartzites. A Mayoko se trouvent aussi des itabirites (2) dont l'altération par dépôt de la silice provoque souvent la formation d'un véritable minerai de fer en poudre ou en plaquettes.(3)

Les formations métamorphiques seraient encore plus étendues. Pour M. Delorme, géologue à la COMILOG, tout le semis de roches métamorphiques noté sur les feuilles Franceville Ouest et Est ne sont pas seulement des enclaves. Le vieux socle entier du Précambrien Inférieur serait constitué de roches métamorphiques. On peut remarquer qu'entre Bakoumba et Moanda, sur le trajet du téléférique, se trouvent des gneiss, des amphibolites et des itabirites, contenant 35 à 40 % de fer, qui s'enfoncent verticalement.

Tout le massif du Chaillu présente des directions privilégiées: nord-sud essentiellement, mais aussi ouest-sud-ouest à est-nord-est, direction prémayombienne. Dans la zone granitique, la direction nord-sud l'emporte: Boineau la considère comme concomitante à la mise en place du granite de ce massif. Les enclaves métamorphiques n'ont pas cette orientation. Dans le district de Mayoko, elles sont ouest-sud-ouest à est-nord-est; dans les petites enclaves plus au nord, la direction est-ouest l'emporte. Les photos aériennes mettent en évidence ce que l'on suppose être des failles dans ces directions dominantes. D'après Hudeley, les seules manifestations tectoniques bien visibles affectent les îlots de roches métamorphiques où les plissements caractéristiques correspondent à des orientations nord-sud ou légèrement nord-nord-est à sud-sud-ouest.

Le vieux massif n'est pas dépourvu de minerais: ce sont précisément les terrains métamorphiques qui en contiennent. Il y a du fer dans

---

(1) Bernard GUILLOT: Le terroir de Passia. Essai sur le système agraire Nzabi ORSTOM mars 1969 p. 8

(2) B. GUILLOT: Note sur les anciennes mines de fer du pays Nzabi dans la région de Mayoko ronéo p. 1

(3) André NOVIKOFF: L'altération des roches dans le massif du Chaillu ronéo cahier 1 1967 p. 12

l'enclave de Mayoko à M'Buyo, Poungou, Gongo, Lobanga,(1);dans celle de Bambam. Les petits pointements de roches basiques recèlent nickel et chrome mais sur des surfaces extrêmement réduites. On a pu exploiter à Mayoko de la colombotantalite dans les alluvions de la Louessé, et on en trouve à Mipoundi, Manyma et près du Mont Kindi. L'or alluvionnaire ne manque pas: son extraction a même été importante à Mayoko et au Gabon, dans les régions de Manyma, Diangatébé, Mipoundi, Manidi, Pana et N'Doubi On a découvert des diamants dans les graviers à "bed rock" granitique. (2) A côté de ces gisements notables, se présente un échantillonnage de toutes sortes de minerais sans intérêt pratique.

La structure de ce massif de roches résistantes, haché de fractures, est à l'origine d'une morphologie particulière qui a posé des problèmes aux ingénieurs de la Compagnie Minière de l'Ogooué.

Un relief lourd et disséqué.

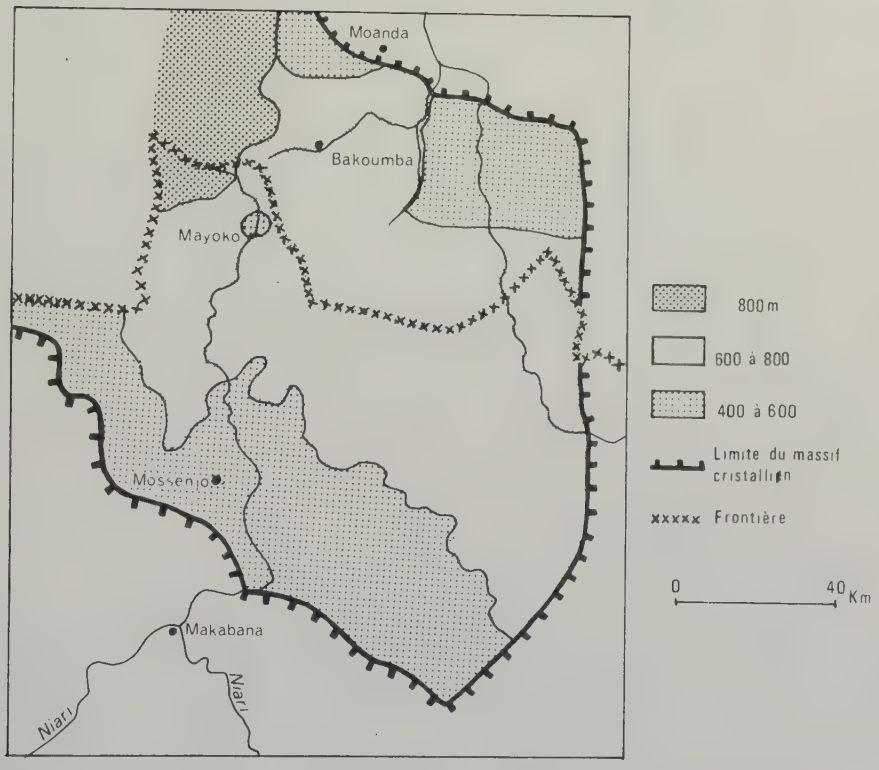
L'étude du relief se heurte ici aux plus grandes difficultés. La couverture aérienne est incomplète ou mauvaise. Les cartes topographiques, lorsqu'elles existent, renferment des incertitudes et même des erreurs. C'est ainsi qu'un réseau de rivières, tributaire de la M'Poukou sur la carte, dépend en réalité de la Lebama. Les incertitudes de ce genre se retrouvent dans d'autres zones forestières plus orientales: le tracé de la Loumongo, affluent du Niari, est entaché d'erreurs sur la feuille de Sibiti au 1/50 000.(3) Ce qui complique le travail sur le terrain pour le morphologue, c'est l'extraordinaire épaisseur et continuité du manteau forestier qui voile les formes et entrave la pénétration. Il y a enfin l'obstacle des puissantes rivières avec leurs rapides et leurs chutes, qu'il est souvent impossible de traverser.

---

(1) B. GUILLOT: Note sur les anciennes mines de fer... p. 3 et 4

(2) BOINEAU et NICOLINI: Feuille Sibiti Ouest p. 45.

(3) Des exemples précis nous ont été donnés par des forestiers établissant des pistes en 1969: ils avaient été gênés et surpris par des contradictions entre le relevé topographique et la réalité.



Relief des massifs du Chaillu et des plateaux qui l'entourent.

Dans son ensemble, le Chaillu qu'ont dû traverser le téléférique et le chemin de fer de la COMILOG apparaît comme une montagne massive et lourde. On peut y distinguer une série de paliers (1): un inférieur à 520-550 mètres; deux plus élevés à 620-650 puis à 720 mètres; un niveau de hautes terres autour de 800-840 mètres. Les plus élevés, dépassant 950 mètres, ne se trouvent pas dans le secteur étudié. Les paliers sont séparés par des talus que l'on distingue bien à l'horizon, à la faveur de brêches dans le rideau forestier. Les modelés différents (1) ne coïncident pas forcément avec les paliers. On note un modelé typiquement tropical en demi-orange dans la zone des hautes terres, un modelé très répandu de longs interfluves étroits, un autre où les interfluves sont plus courts et parfois assez disséqués.

Au long de l'axe COMILOG, trois grands aspects se découvrent dans la masse du Chaillu occidental: la partie gabonaise entre Bakoumba et le début de la bordure du Francevillien, la région de Mayoko et la zone principale située essentiellement dans le district de Mossendjo.

C'est le relief du secteur gabonais qui devait entraîner la décision du mode d'évacuation du manganèse. Il s'agit d'une superficie modeste de part et d'autre de la route et du parcours du téléférique, soit une cinquantaine de kilomètres environ. Elle est constituée de roches cristallines: granites, diorites quartzitiques à biotites et parfois amphibolites feldspatiques; ces dernières étaient marquées sur l'ancienne carte géologique en trois toutes petites enclaves de roches métamorphiques à Mipoundi, Campement Buffier et Omoï II, enclaves trop restreintes pour influencer de façon valable la topographie et par conséquent l'action des hommes. Le granite a donné ici un ensemble régulièrement élevé (de 700 à 800 mètres) et surtout très disséqué par un étonnant chevelu de rivières, celles-ci se dirigeant vers les grands collecteurs comme la Lékédi, la Lébigou et surtout la Lébombi qui rejoint l'Ogooué aux environs de Franceville: ce petit cours d'eau reçoit les rivières Mikossi, Bassiondo, Mamouna, Iékoudou, Baptassa, Massingo et en amont M'Bela et Biaka (2).

Le relief présente des formes molles, des mamelons dont les plus élevés se tiennent autour de 600 mètres (sans dépasser la cote 677) et qui sont séparés par des ravins marqués. On a parfois le classique modelé en

---

(1) M. PETIT: Le massif granitique du Chaillu et ses enveloppes gréseuses p.6
(2) Feuille Koulamoutou 4 D au 1/50 000.

demi-orange. La route COMILOG traduit ce relief par des pentes accusées et de nombreux petits ponts franchissant les ravinceaux. Les cours d'eau importants peuvent avoir des directions remarquables; c'est le cas du Leyou dont le tracé Nord-Sud sur 60 kilomètres est étonnamment rectiligne sur un parcours de 9 kilomètres un peu au Nord de Moyenguélé: de toute évidence il emprunte une de ces failles classiques dans les granites du Chaillu. Il en est de même du Lebigo. (1)

Les vallées, souvent étroites, peuvent s'élargir parfois en zones marécageuses étendues. C'est le cas partiellement de la Lekadi, de la Lebiyo dans son cours supérieur et surtout de la Lebombi vers Mipoundi à 335 mètres d'altitude, au milieu de mamelons dépassant 400 mètres: il y a là une de ces petites dépressions fermées où confluent une dizaine de marigots, comme on en rencontre tant dans le Chaillu. La vallée supérieure de la Lebombi est assez large près de Mamidi, à 520 mètres d'altitude, dominée par des hauteurs de 600 à 620 mètres. Le modelé est monotone à perte de vue, ce qui rend plus frappante la présence, au bas des pentes, de petits abrupts dont certains surplombent des vallées marécageuses digitées dont les collecteurs aboutissent à la N'Gonga affluent de la Lebombi. (2) Ces corniches sont dues à des cuirasses dont le démantèlement n'a pas été aussi poussé que dans le reste de la région.

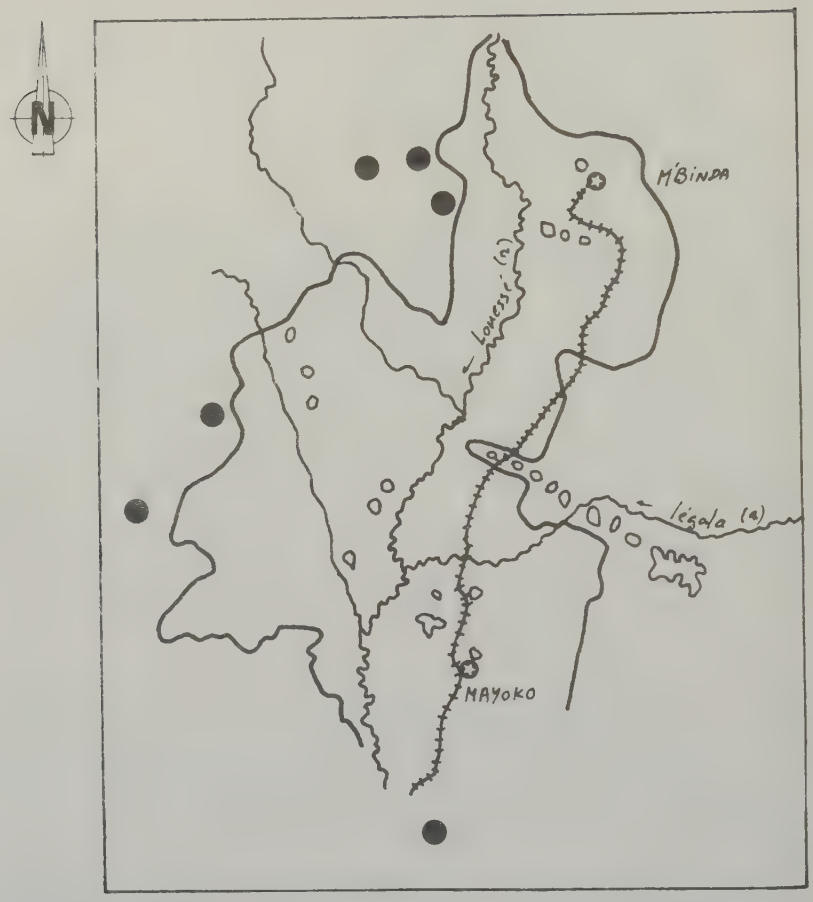
Ainsi le secteur gabonais du Chaillu, où commence la grande voie d'évacuation du manganèse, présente un relief plus difficile, plus disséqué que celui de l'ensemble de ce vieux massif cristallin. Il rendait impossible la construction d'une voie ferrée. Par contre, un téléférique pouvait s'en accommoder.

Le relief de la région de Mayoko, située au nord de la partie congolaise du massif du Chaillu, comporte, et c'est ce qui fait son originalité, deux aspects différents. L'un correspond à la structure granitique, l'autre à celle des enclaves métamorphiques. Dans le premier cas se retrouvent les formes douces, mamelonnées, le découpage donnant le classique relief "en ruches". Les altitudes ne dépassent guère 700 mètres. Ce qui est remarquable ici, c'est la présence d'une zone déprimée étendue, au Nord de Mayoko, sorte de vaste cellule allongée, en contre-bas des sommets, propre à concentrer la vie humaine et à faciliter les communications.

---

(1) Carte Koulamoutou au 1/200 000 Feuille SA 33 VII IGN 68

(2) Koulamoutou Feuille SA 33 VII 4D IGN 1957



L'ALVEOLE DE LA HAUTE LOUESSE

d'après M. PETIT

LEGENDE

- cours d'eau
- chapeau de fer
- bordure de l'alvéole
- voie ferrée
- collines de 700 m ou plus

C'est une des alvéoles caractéristiques de la morphologie des zones granitiques(1) et qui est une bonne manifestation de l'érosion différentielle. Cette alvéole, de 24 km de long, atteint 16 km de largeur au sud. Sa direction générale est nord-nord-est. Sa forme en fait un remarquable bassin de concentration d'une quinzaine de rivières se dirigeant vers la Louessé. Le fond de l'alvéole se tient à l'altitude de 660-680 mètres. Il est découpé en petits plateaux. L'ensemble est dominé par des alignements de modestes collines orientées nord-ouest et dont l'altitude se tient entre 700 et 750 mètres. L'enfoncement de la dépression est particulièrement prononcé au sud et au nord-ouest, avec une dénivelée de 100 mètres. Le fond de l'alvéole, de niveau 660-680 mètres, serait une surface en roche tendre de la fin du Tertiaire, isolée par l'enclave métamorphique de Mayoko (2).

Dans le deuxième aspect, le relief est celui des enclaves métamorphiques. La plus importante, celle dite de Mayoko, est située un peu au sud-ouest de cette agglomération. Une seconde a été découverte par André Movikoff à 10 km au nord de Mayoko, près de la Léyola. Une troisième est signalée par Bernard Guillot sur la rive droite de la Louessé, près du village de Passia. Le relief est alors plus accusé, avec des collines plus élevées aux pentes assez raides. De véritables alignements s'imposent au regard, avec leurs sommets anguleux qui avoisinent ou dépassent 300 mètres d'altitude. Tel se présente le M'Buyo à 784 mètres, et surtout la barre rigide du Mont Lékoumou atteignant 797 mètres. Ces alignements, dont la forêt dense ne réussit pas à adoucir les formes, correspondent à des itabirites ou à des amphibolites. Leurs sommets sont généralement surmontés de cuirasses épaisses et dures qui ont retardé l'érosion. Des niveaux cuirassés se découvrent d'ailleurs dans tout le secteur de Mayoko: il s'agit surtout de débris de cuirasses et d'horizons gravillonnaires. L'intérêt des enclaves réside dans la présence de mines de fer au M'Buyo, à Gongo et à Poungou.

Signalons enfin que dans tout le secteur de Mayoko s'observent des directions privilégiées et des failles nombreuses, comme celle d'origine nord-ouest à sud-est qui a guidé le cours de la Missembi (3). L'ensemble de la région est drainé par la Louessé, rivière profonde comme son nom l'indique (4).

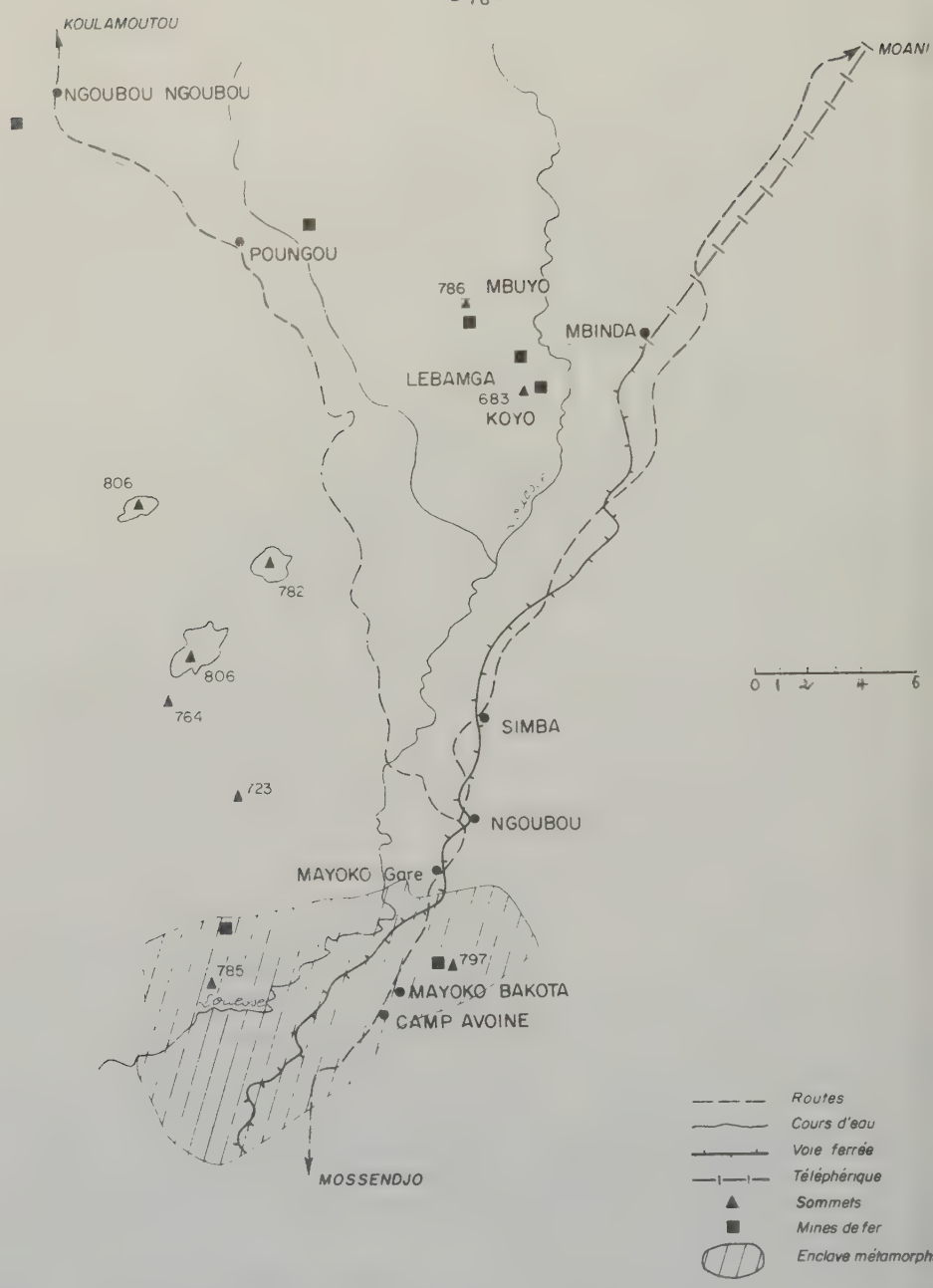
---

(1) D'après Michel PETIT p. 65.

(2) Michel PETIT p. 73.

(3) Feuille Mossendjo 2B.

(4) " Luetsi: rivière où l'on se noie", écrit B. GUILLOT (Le terroir de Passia p. 9).



ENCLAVES METAMORPHIQUES ET MINES DE FER DANS LES REGIONS DE MAYOKO ET MBINDA

Le relief de la partie du Chaillu qui se trouve dans le district de Mossendjo est commandé par une structure entièrement cristalline. L'aspect d'ensemble est confus, empâté par la forêt. L'altitude moyenne va de 400 mètres au sud à 600 au nord. Les points culminants ne dépassent pas 650 à 670 mètres. Il s'agit de plateaux et non de chaînons ou de mamelons en demi-oranges comme on en rencontre au nord. On distingue trois niveaux, faisant penser à trois surfaces d'érosion; deux sont certains pour André NOvikoff: celui de 500 et celui de 600 mètres. Les altitudes autour de 500 correspondraient peut-être à des lambeaux de pénéplaine(1); celui de 600 pourrait être interprété de la même manière et se raccorder à un niveau prédominant dans la région de Mayoko.

L'existence d'anciennes pénéplaines est incontestable dans le massif du Chaillu. Novikoff avance deux hypothèses. La première est celle d'une surface unique, gauchie vers le sud et le sud-est, à pente très faible, comme pourrait le faire penser la présence au nord de Mossendjo de plateaux assez vastes inclinés vers le Sud-Ost. Une deuxième hypothèse est celle de plusieurs cycles d'érosion, comme en témoignerait l'extrême horizontalité de lambeaux de surface plane aux deux niveaux 500 et 650. A cet argument peut s'ajouter celui de la présence d'autres plateaux étendus et réguliers qu'il nous a été donné de parcourir dans une zone non cartographiée au Sud-Ouest de Mossendjo.

Michel Petit aborde le problème des surfaces d'érosion (2) avec prudence, estimant prématuré de vouloir résoudre le problème à l'échelle du Chaillu dont la reconnaissance est encore incomplète. Il distingue plusieurs surfaces anciennes qui correspondent aux paliers qu'il reconnaît dans le massif. (3)

La présence de débris de cuirasse apporte peu de variété dans un modelé commandé par l'existence d'une roche unique: le granite, parfois à amphibole, qui donne d'épaisses altérations jaunes et roses.

Un autre caractère frappant de la zone cristalline est le nombre et l'importance des failles supposées que traduit le cours des rivières. Celles-ci suivent trois directions principales: une nord-sud qui serait

---

(1) A. NOVIKOFF p. 19
(2) M. PETIT pp. 60 à 65
(3) M. PETIT p. 10

celle des grandes fractures; une nord-ouest sud-est, et il s'agirait peut-être de diaclases; enfin une direction nord-est sud-ouest, correspondant à la direction combienne du synclinal du Niari qui serait probablement précambrienne. En tout cas, le tracé étonnamment rectiligne de certains cours d'eau semble prouver, plus encore que dans le secteur de Mayoko, l'existence certaine de ces failles. La direction nord-sud est empruntée par la Missembi(1); celle nord-ouest sud-est par la Lébama(2), la Koumou et la Siniga(3); celle nord-est sud-ouest par la Lipendi et la Mousondji(4), pour ne citer que quelques-uns des exemples frappants. Toutes ces rivières, en un réseau dense et ramifié, n'ont pas encore atteint leur profil d'équilibre, ce qui ne saurait étonner en pays tropical. Seuls quelques grands collecteurs, orientés selon la direction tectonique du granite, ont un cours un peu plus évolué.

En somme, le massif du Chaillu congolais ne pouvait créer un obstacle à l'installation d'une voie ferrée. Il n'est pas formé de chaînons étroits, abrupts, ravinés comme le Mayombe qui a rendu si difficile la construction du C.F.C.O.. Présentant surtout les vastes plateaux d'une ancienne pénéplaine très vraisemblablement exhumée de sa couverture sédimentaire, son relief, aéré ici par le réseau hydrographique de la puissante Louessé, semblait favorable aux communications.

4) Les plateaux sédimentaires enveloppant le Chaillu.

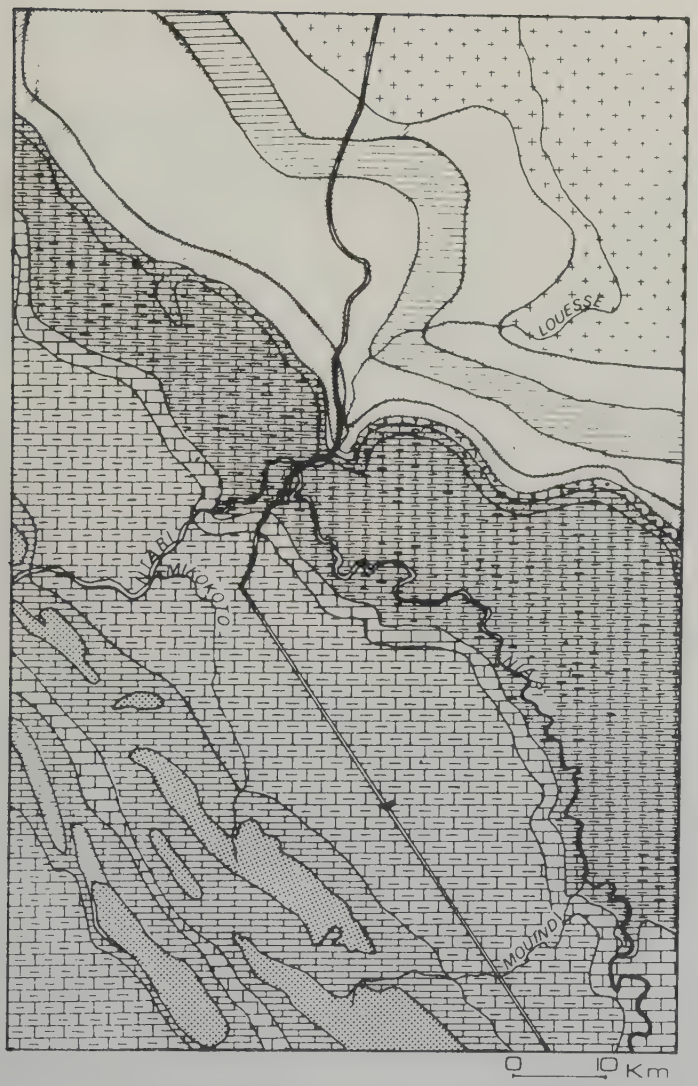
Une structure où le grès domine.

Les plateaux sédimentaires qui entourent le massif du Chaillu sont constitués par les séries de la Bouenza et de la Tillite supérieure du Niari qui est en contact avec le système schisto-calcaire du grand synclinal. L'ensemble forme une bande de près de 400 km de long entourant le Chaillu à l'ouest et au sud. Seule la zone occidentale nous intéresse.

La série du Bouenzien comprend, dans le secteur COMILOG, quatre niveaux: Bz1 constitué d'argilites avec au sommet de petits niveaux gréseux; Bz2 en grès feldspathiques; Bz3 formé d'argilites marneuses; Bz4 où le grès domine.

---

(1) Mossendjo feuille SA 33 XIII 2B
(2) " " " " " 4D
(3) " " " " " 4B
(4) " " " " " 2A



Grès de la Mpioka

Argilite, grès, marnes
Calcaires dolomitiques
Calcaires marneux
Calcaires oolitiques
Calcaires marneux

Tillite

Grès calcareux
Calcaires argileux
Grès
Argilites

Roche métamorphique
Granite

(D'APRES LA CARTE GEOLOGIQUE DE RECONNAISSANCE DE L'A E F FEUILLE N SA 33 SO 06)

Structure de la plaine du Niari et des plateaux sédimentaires enveloppant le Chaillu.

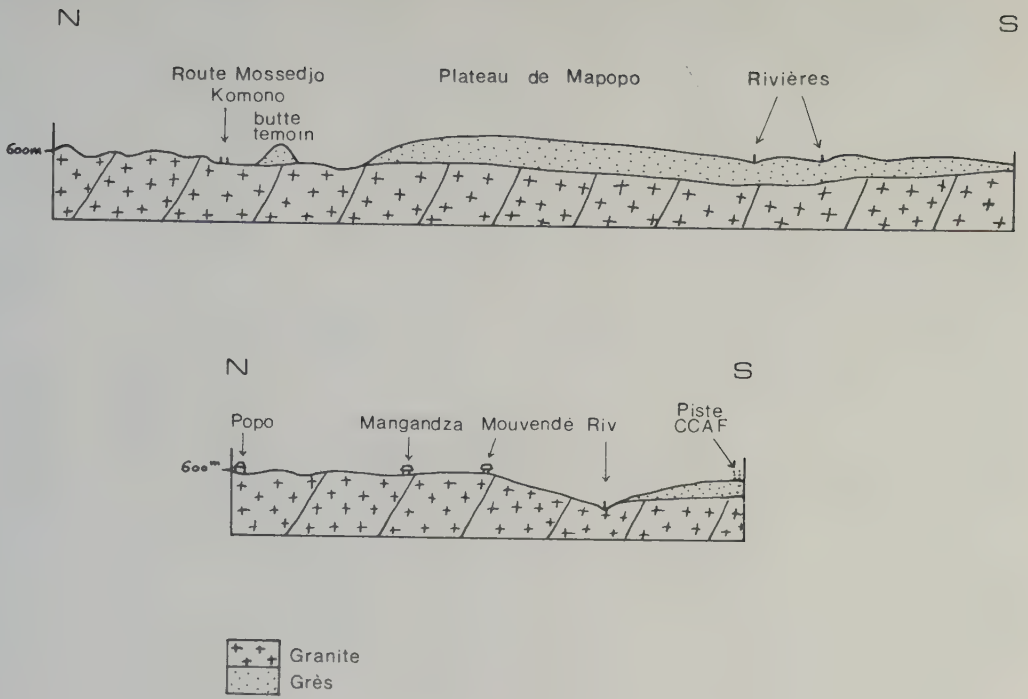
La puissance de la série de la Bouenza est d'environ 250 mètres. Elle repose en discordance majeure sur l'ensemble granitique du Chaillu. (1) Son extension précise n'est pas encore connue car le contact n'a pu être exploré partout. Il se marque souvent par une falaise qui a des apparences de cuesta: elle s'impose au regard à l'horizon de la ville de Mossendjo; elle est très visible aussi dans la région de Dziba Dziba, avec un escarpement de 20 mètres. Mais ce n'est qu'une fausse cuesta car il n'y a pas d'argilite.(2) Ce contact se voit aussi sur la route de Mossendjo à Konono où une butte de grès du Bouenzien repose sur le granite à 570 mètres d'altitude, dans le secteur du permis forestier CNAF (3) de Mapopo. De même, un peu plus à l'est, dans le chantier forestier Harmand aujourd'hui disparu, le grès passe au-delà de la Lelali qui est surimposée dans le Bouenzien.

Ce contact entre le Chaillu cristallin et ses enveloppes sédimentaires a été étudié par Michel Petit.(4) Il constate une grande variété de formes. Parfois il s'agit d'un modelé vigoureux, avec des côtes gréseuses bordées de dépressions plus ou moins étroites et qui entourent le massif, côtes rectilignes ou festonnées et pouvant être précédées de buttes-témoins. Mais il arrive aussi que le changement de structure ne se révèle guère. Il s'effectue alors par un glacis difficile à remarquer sur le terrain.

La série de la Tillite Supérieure, qui affleure sur le flanc nord-est du synclinal, est un complexe glaciaire et périglaciaire. Sa puissance dans la région de Makabana est estimée à 80 mètres. C'est une formation à fond argilo-gréseux et calcaire avec des argilites et des schistes, dans laquelle sont emballés des galets plus ou moins gros formés de matériaux divers. Elle fait la transition avec les séries schisto-calcaires du synclinal du Niari.

---

(1) P. DADET: Notice explicative de la carte géologique de la République du Congo-Brazzaville au 1/500 000 BRGM 1969 (n° 70) p. 84
(2) Selon les observations sur le terrain de Michel PETIT 1971
(3) Office National des Forêts.
(4) M. PETIT pp. 34 à 46



Contacts entre le massif cristallien du Chaillu et les plateaux sédimentaires du Bouenzien (d'après M.Petit.)

Un relief de plateaux monotones.

L'aspect général du relief donne une impression de grande monotonie. Les argilites se traduisent par des mamelonnements et les grès par des plateaux dont certains sont très vastes, comme celui qui s'étend entre les rivières Lemogni et Kouicsa. (1) Les altitudes les plus élevées se tiennent autour de 600 à 640 mètres, avec des moyennes de 550 à 600. Ces hautes surfaces se creusent de nombreuses et modestes vallées à fond plat et versants assez raides. La Louatiti est à 519 m d'altitude alors que le plateau qui la domine atteint 618 m. Le sol et l'aspect de détail varient selon la roche sous-jacente. Les flancs des plateaux gréseux sont creusés de multiples ravineaux où coulent des rivières généralement intermittentes, ce que n'explique pas un climat régulièrement humide mais la perméabilité du grès et de sa couverture sableuse. Aussi les vallées sont-elles peu marécageuses. Les grès donnent des altérations sableuses: dépôts sableux de versant avec un paysage de "bad lands" et de petites cheminées des fées encapuchonnées de pisolithes. Un tel paysage apparaît près du village d'Itsotso , sur le versant de la voie ferrée ainsi que dans une carrière de l'autre côté de celle-ci. Des dépôts de sable tapissent aussi les dépressions, ces "lousséké" où les accumulations d'un beau sable blanc et fin donnent lieu à une exploitation artisanale importante. Dans la vallée de la Lissafi, la rivière s'inscrit dans les bas-fonds sableux résultant de l'altération des grès: une partie des sables semblent être dus à des remaniements de colluvions descendues des versants.

Les argilites par contre présentent un relief de sols épais, nous, humides, où les pistes forestières glissantes sont dangereuses.(2) Fait très rare au Congo: on y trouve des boules très apparentes dans la tranchée d'une piste forestière allant de la route Mossendjo-Makabana vers la Lissafi et l'Itsibou.

De toute évidence, l'ensemble des plateaux de grès de B z 2 témoigne d'une surface d'érosion. Les cuirasses ou débris de cuirasses ne manquent pas: par exemple à 45 km à l'ouest de Thomas entre la Leboulou et la Lemogni (cuirasse fossile); et près de Mabafi (cuirasse sommitale dont les éléments résiduels sont enterrés sous 1 m à 1 m 50 de latérite). On peut penser qu'il

---

(1) Carte Mossendjo feuille SA 33 XIII 4a 1957

(2) Comme la piste Congo-Bois à l'ost de Mabafi.

y aurait eu une surface d'arasement à l'altitude de 500 mètres environ. Elle correspond à celle notée à 520 mètres par Francis Cras dans une zone située bien plus à l'est. Elle serait post-bouenzienne et aurait recouvert à la fois le massif du Chaillu et l'ensemble des plateaux bouenziens.

La zone des enveloppes sédimentaires entourant le massif du Chaillu sur ses bordures occidentales et méridionales est donc formée d'un ensemble de plateaux de calme relief. Ils ne pouvaient présenter d'obstacles importants à l'édification de la voie ferrée, pour qui les gros inconvénients ne sont venus que de la forêt et d'un climat très humide.

C'est avec la bande de la Tillite supérieure du Niari, sur les flancs du grand synclinal du Niari, que se fait le contact entre la serie du schisto-calcaire et celles des auréoles sédimentaires du Chaillu. Ce contact est particulièrement visible dans la vallée de la Louessé au bord du fleuve, près du pont du chemin de fer COMILOG non loin de Makabana.

5) La vallée du Niari.

Les pays de la COMILOG s'achèvent en une dépression s'allongeant de Makabana à Mont Belo en direction nord-sud. Il s'agit d'une partie de la grande zone de plaines qui commence au Gabon au long de la N'Gounié et se poursuit au Congo sur les rives de la Nyanga et du Niari pour se terminer à la frontière du Cabinda dans la région de Kimongo. La voie du manganèse n'emprunte que la partie médiane de la dépression

Un ensemble de calcaires et de grès.

Le "grand Diangala", c'est-à-dire la dépression Niari-Nyanga, apparaît comme un synclinorium comblé par deux formations: celle du schisto-calcaire et celle du schisto-gréseux (1).

Le schisto-calcaire est ici connu depuis peu (2). Il se subdivise en 4 étages. Dans notre secteur nous n'en rencontrons que 3. Ce sont:

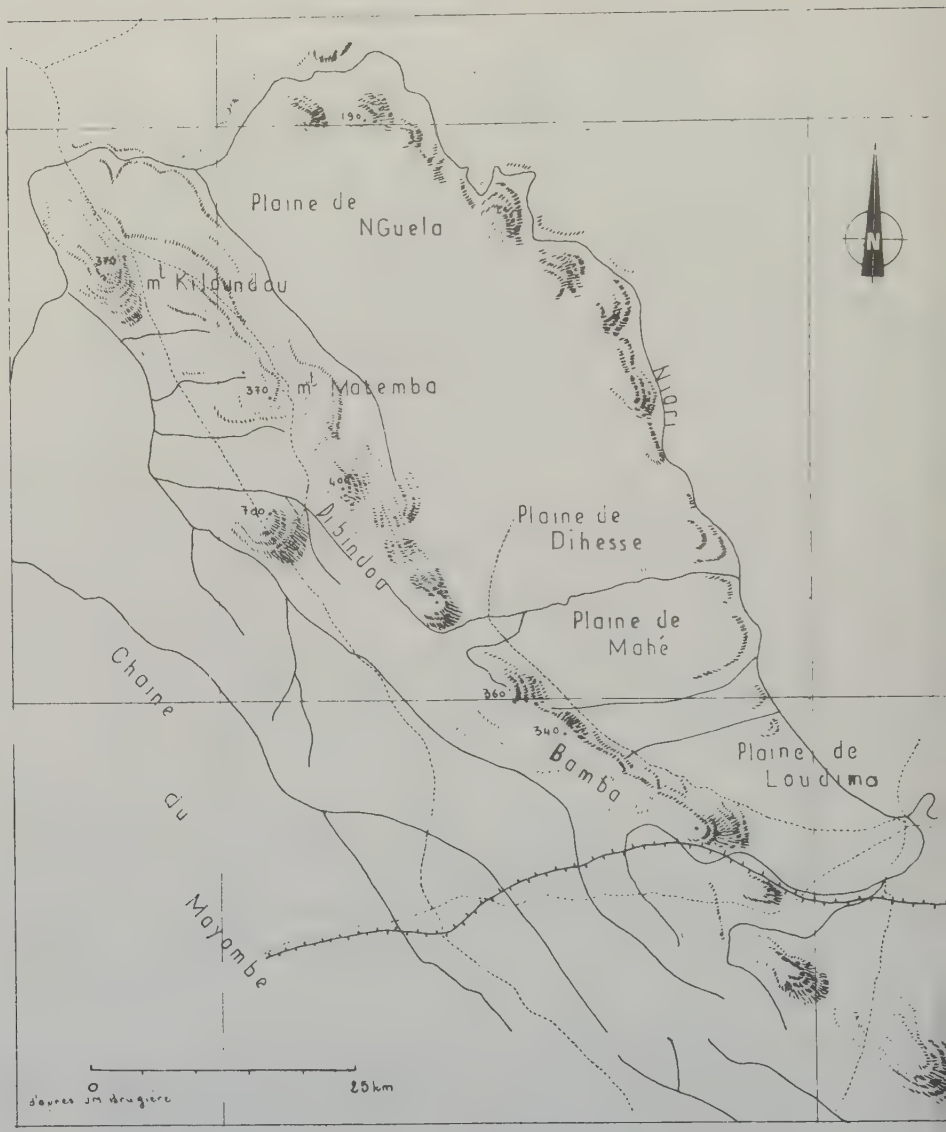
---

(1) Pierre NICOLINI: Le synclinal de la Nyanga. 1959

(2) D'après ROLLIER (1949), la zone schisto-calcaire passe plus largement au nord-est que ne l'indique la carte de BABET. Elle irait jusqu'à une ligne qui relierait le bord sud-ouest du chapelet de mares et les étangs de cette région: étangs de Pangala, Dihessé, Bitouba, Lalambo, Koutina et Koukaga à l'ouest et au sud-ouest. Elle engloberait le bassin de la Tadi, affluent de la Mikokoto, ce qui lui attribuerait 15 000 hectares de plus.

VALLEE DU NIARI

ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE



le Sc1, constitué de dépôts surtout calcaro-dolomitiques, lui-même divisé en trois niveaux très constants; le Sc1d avec des bancs massifs de dolomie rose ou grise, le Sc1b avec des calcaires plus ou moins marneux et le Sc1c formé de calcaires épais souvent oolithiques; le ScII, constitué de calcaires marneux; le ScIII, essentiellement dolomitique et calcareux (1).

La série du schisto-gréseux est appelée aussi série de la M'Pioka. Elle surmonte à l'ouest les couches schisto-calcaires. A la base se trouve un conglomérat dit "brèche du Niari", fait d'un ciment gréso-calcareux enrobant des cailloux de quartz et surtout de calcaire. Au-dessus reposent des argilites et des grès feldspathiques. Dans toute cette formation, ce sont les grès qui dominent.

Petits chaînons et vastes plaines.

Le relief de la boucle du Niari présente des aspects quelque peu différents selon les couches géologiques. On y trouve des formes de cuesta à cause de l'alternance de roches dures (Sc1 et ScII) et tendres (tillite argilitique). De même, la superposition du calcaire oolithique ScIII sur le marno-calcaire ScII entraîne une érosion différentielle notable. On y rencontre surtout, et c'est la grande originalité, d'extraordinaires formes karstiques en creux ou en relief. Enfin toute la région a été revêtue de cuirasses dont il reste de vastes lambeaux.

Les aspects différents correspondent, en gros d'ouest en est, aux séries de la M'Pioka avec des chaînons de direction mayombienne, aux plaines hérissées de collines du ScIII, aux plateaux et dépressions karstiques du ScII et enfin aux collines de ScI où s'encaisse le Niari.

La série du schisto-gréseux, ou série de la M'Pioka, qui surmonte à l'ouest les calcaires du ScIII, montre des chaînons de direction sud-est nord-ouest, c'est-à-dire parallèles au Mayombe, qui sont des lambeaux de synclinaux perchés. Ils se trouvent à l'ouest de la dépression étudiée, entre Mont Belo au sud et le nord de la chaîne de Kanga Tima. Ce sont, en partant du sud, les chaînes de Mont Belo et de

---

(1) P. DADET: Notice explicative de la carte géologique de la République du Congo-Brazzaville au 1/500 000 1969 p. 39.

d'ailleurs une colonisation nouvelle autour de ces lacs plus ou moins asséchés. (1)

L'origine du modelé de l'ensemble de la région est assez controversé. Il semble finalement être à la fois d'origine karstique et fluviatile. On peut penser que les lacs occupent d'anciennes dolines colmatées, que les vallées sèches à fond plat sont aussi dues à un creusement karstique et, d'après Bocquier, proviendraient de la coalescence de plusieurs dolines alignées. (2) Mais il y a eu aussi des actions fluviatiles qui se marquent par des surfaces d'aplanissement aux cotes 100, 120 et 140.

Toute cette région a été recouverte par une cuirasse dont il reste des lambeaux: cuirasse de versant que l'on retrouve par exemple autour du lac Malengué en blocs qui s'étagent sur la pente; cuirasse de bas-fond remarquable dans la zone drainée par la Mikokoto, à l'intérieur de la réserve de la Rivière Bleue, où les blocs noirâtres d'une croûte manganique voisinent avec d'innombrables termitières-champignons.

A propos de cuirassement, on peut se poser le problème du rapport entre celui-ci et l'évolution karstique. Michel PETIT (op. cit. p. 141) estime que les formes superficielles majeures (grands lacs, ouvalas, buttes coniques) seseraient façonnées simultanément à l'induration du niveau intermédiaire des sols. La couverture ferralitique aurait par contre " pris une grande ampleur sur les interfluves où se façonna un véritable karst de la cuirasse qui progressivement s'imprima dans le calcaire sous-jacent".

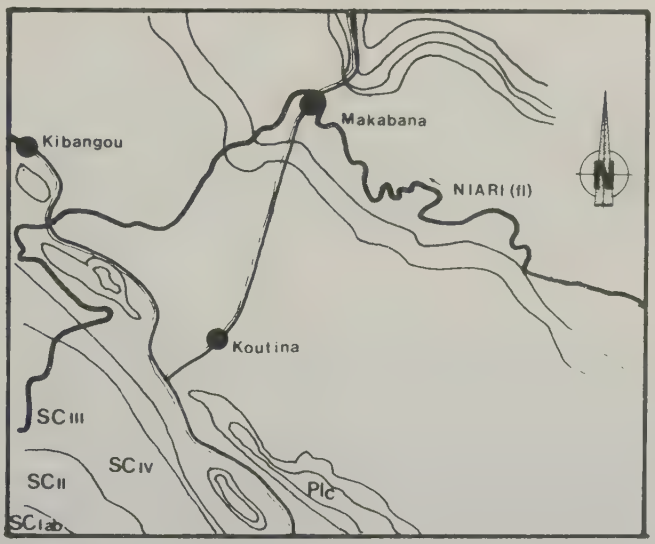
La zone des lacs est bordée à l'est par un alignement de collines qui se dressent assez brusquement. Elles se trouvent dans deux bandes du schisto-calcaire: S c 1c d'abord, de calcaires oolithiques; S c 1ab ensuite, dans lequel le Niari s'est surimposé et qui est formé de calcaires marneux et de dolomies roses ou grises. C'est un relief très mamelonné avec des pentes raides vers le fleuve. Une ancienne surface d'aplanissement avec débris de cuirasses se retrouve sur les hauteurs. Celles-ci sont morcelées par tout

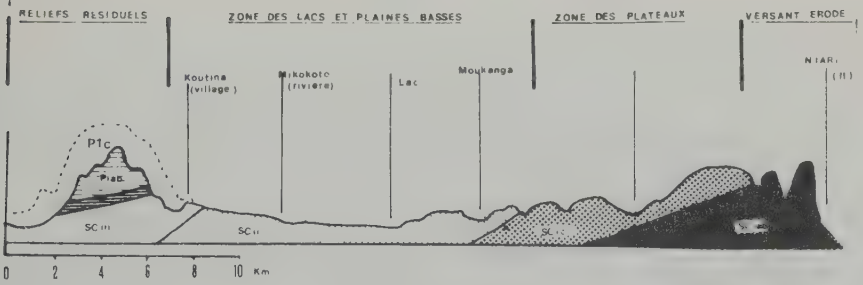
---

(1) Carte Kibangou-Nyanga Feuille SA 33 XIX 4A IGN 1955.

(2) BOCQUIER, DE BOISSEZON, KALOGA: Reconnaissance pédologique de la zone de Mifitsingui dans la boucle du Niari Brazzaville 1959 Exemplaire ronéoté.

COUPE A TRAVERS LA VALLEE DU NIARI





Schisto-Gréseux

- P1c
- P1ab

} GRES FELDSPATHIQUES

Po — Conglomérat du Niari

ARGILITES - DOLOMIES — SC III
CALCAIRES MARNEUX — SC II
CALCAIRES OOLITHIQUES — SC Ic
CALCAIRES ARGILEUX - DOLOMIES — SC1ab

} Schisto - Calcaire

Villien 1975

un réseau hydrographique, en général subséquent, qui aurait été capturé par des affluents du Niari au cours inadapté, ce qui aurait pu assurer une partie du drainage des zones basses intérieures. (1) Ces rivières sont les Mahangou, Mangali, Moujoussoumongo, Malembé, Midimba, N'Doto, Moubondo, Mifitsingui. Une seule est importante: la Mouindi au Sud. De l'autre côté du fleuve, les collines présentent le même aspect de moutonnement confus. Elles sont traversées par quelques rivières au cours souvent compliqué, comme la Louboulou aux méandres serrés en épingles à cheveux, la Louadi, la Kiangui et la Kinienga. (2)

Ce secteur de plaine où se termine la voie ferrée de la COMILOG apparaît donc plus complexe qu'on aurait pu le croire. Son relief ne devait pas poser aux constructeurs les problèmes du Chaillu gabonais. Mais on pouvait redouter des difficultés pour l'approvisionnement en eau des futures cités des gares, dans des régions de sol très perméable où la nappe phréatique semble s'enfoncer et où la saison sèche est extrêmement marquée. On pouvait redouter aussi, en saison des pluies sur certains secteurs particulièrement marécageux, une dangereuse accumulation d'humidité. Il a fallu d'ailleurs abandonner non loin de Moukanga un secteur de voie dont le remblai avait déjà été établi, car il était miné par les eaux et s'éboulait très vite.

C'est en définitive dans des pays de relief varié que furent établies les nouvelles voies de circulation. Elles devaient pouvoir permettre l'utilisation de possibilités diverses et stimuler des économies complémentaires.

---

(1) BOCQUIER ibid.

(2) Cartes Kibangou-M'Boté Feuille SA 33 XIX 4D et Kibangou-Mont du Kiangui 4B IGN 1955.

III- UN RESEAU FLUVIAL FOURNI

Le contraste qui oppose le massif du Chaillu à la grande plaine, contraste de climat, de structure et de relief, se retrouve inévitablement dans le réseau hydrographique, marqué d'un côté par un extraordinaire chevelu de rivières, de l 'autre par un réseau plus simple et souvent désorganisé à la suite de phénomènes karstiques. L'opposition se renforce avec le fort débit des puissantes rivières de la montagne et la faiblesse jointe à la très grande irrégularité de celles de la vallée.

1) L'hydrographie des plateaux et des massifs.

Les plateaux sédimentaires entourant le vieux Chaillu jouissent, tout autant que ce dernier, d'un climat extrêmement humide, avec des précipitations allant de 1 400 à 2 000 mm. Le sol, de granite et d'argilites, est imperméable dans sa majeure partie. De telles conditions sont favorables à la puissance et à l'abondance des rivières.

Les directions du drainage s'organisent en fonction du château d'eau que constitue le massif du Chaillu, dans sa partie la plus élevée qui se trouve au nord du Congo et au sud du Gabon. Pour le secteur étudié, trois directions de drainage s'imposent: deux de peu d'importance, vers l'Ogooué au nord pour ce qui concerne la région gabonaise, et vers la Nyanga à l'ouest; une prépondérante vers le Niari par la Louessé. Vers l'Ogooué ne vont que de petits cours d'eau comme la Lebombi, la Lekedi, la Lekoko, traversant le Chaillu et le Francevillien dans le secteur gabonais. Vers la Nyanga se dirigent à l'Ouest la Louatiti, la Moumbou, la Moussondji, la Loumbi, la Bandjin et autres rivières insignifiantes. Par contre, le Niari reçoit de gros cours d'eau bien alimentés dont la plupart sont des affluents de la Louessé, comme l'Itsibou, la Mandoro, la Lebama, la M'Poukou, la Lelali, la Makalonga. La Leboulou est directement tributaire du Niari.

Le réseau hydrographique est caractérisé par une disposition particulière, aussi bien en zone sédimentaire qu'en zone cristalline. Les traits marquants en sont: la juxtaposition d'un chevelu de rivières à disposition alvéolée avec les grands tracés rectilignes au long des failles; le manque

de cohésion et le cloisonnement de l'ensemble; la fréquence des rapides et des chutes; l'importance des eaux mortes.

Le chevelu des rivières provient du caractère d'imperméabilité des roches granitiques ou des argilites et d'un climat très humide. Il en résulte un aspect alvéolé que l'on peut comparer à un ensemble de ruches. On note la présence de zones marécageuses au long des rivières, correspondant aux facteurs généraux précités. Les vallées montrent en effet une alternance d'épanouissements marécageux avec des rétrécissements, en général d'origine lithologique. Les barres de roches dures sont surtout des quartzites. Les élargissements ressemblent à des alvéoles presque sans pente et sont drainés par de modestes ruisseaux. Leur fond d'argile retient les eaux stagnantes et ils sont inondés en saison des pluies. Les petites alvéoles se disposent aux têtes des vallons, mais on en trouve aussi le long des cours d'eau plus importants qui semblent constitués d'une série de biefs isolés. Les pentes sont raides car il y a, comme dans les zones sableuses des plateaux batéké, recul des versants par le soutirage des sourcins sans enfoncement de la vallée. Dans les zones gréseuses de la série de la Bouenza, région de forte infiltration, le ruissellement est faible. Ce qui compte, c'est le soutirage.

L'influence des diaclases et des broyages de la zone cristalline apparaît dans le tracé du réseau hydrographique en baïonnette associant le chevelu complexe et l'aspect alvéolé à des tronçons parfaitement rectilignes. Trois grandes orientations sont suivies par les cours d'eau: nord-ouest sud-est, nord-sud et est-ouest.

La première est très importante. (1) Elle affecte une partie des grands collecteurs: la Louessé dans le secteur où se trouve le bac de la route de Mossendjo à Mayoko, la moyenne Lebama et beaucoup de petites rivières comme le cours supérieur du Mollo et des deux Kobé (affluents de la Louessé), l'un de leurs affluents, une partie du cours de la Bayaga qui rejoint la Siniga elle-même tributaire de la Louessé, la Medzaï, la Medsousi et la Koumou affluents de la Mandoro. Cette direction semble correspondre à des failles (certains disent des diaclases) comme on le constate en voyant les vallées très rectilignes de la Kobé, de la Koumou et de la Lebama.

La seconde orientation de l'hydrographie, nord-sud (2), concerne

---

(1) Carte Mossendjo Feuille SA 33 XIII 4D
(2) " " " " " " 2B

une partie de la Lenogni, l'Itsibou, l'Ibamba affluent de ce dernier et les cours supérieurs de la Mandoro et de la Lebama. C'est encore vraisemblablement une direction de fractures.

La troisième orientation (est-ouest) affecte très peu les grands cours d'eau. C'est celle de la Boukougou, de la Makoula et du Mollo, tous trois dans le prolongement les uns des autres, d'une partie de la Kobé et de la Louessé, de plusieurs tributaires de celle-ci (Sinigo, Boniato, Moutsalo supérieure et Bichougoun), de la Mikoubi affluent de l'Itsibou et de bien d'autres rivières très modestes et souvent anonymes sur la carte.

Les grands cours d'eau, c'est-à-dire les principaux collecteurs comme la Louessé, empruntent fréquemment les trois directions que nous venons d'étudier. Ils ont donc un tracé en baïonnette. Ils sont souvent encaissés en des vallées à fond plat larges de 50 à 100 mètres et marécageuses; puis brusquement les eaux dormantes disparaissent et le cours d'eau, installé dans la roche saine, dégringole par des rapides et des chutes, sans rétrécissement du lit, sans gorges comme on en trouverait sous les climats tempérés. Tels apparaissent la Mandoro, la Lebama, l'Itsibou, la Lenogni et la Louessé.

La Mandoro, dans sa partie amont (1), décrit une série de méandres serrés dans une vallée marécageuse de direction nord-sud d'abord, nord-est sud-ouest ensuite; puis le cours se rétrécit et la pente s'accélère pour lui permettre de rejoindre le niveau de base de la Louessé.

Le cas de la Lebama (2) est aussi typique. Arrivant du nord, elle s'infléchit carrément vers le sud-est après un cours assez lent, descendant de 527 à 517 mètres seulement sur une longueur de 15 kilomètres, dans une vallée encombrée de marécages. Parvenue à la cote 498, elle fait un coude à angle droit et se dirige vers le sud suivant un tracé si rectiligne que seule la présence d'une faille peut l'expliquer. Le cours redevient plus normal jusqu'au confluent avec la Louessé.

Caractéristique encore apparaît le dessin de l'Itsibou (3) dans la région de Mossendjo. C'est d'abord une modeste rivière de direction nord-sud. Il coule ensuite dans une vallée assez large et marécageuse,

---

(1) Feuille Mossendjo SA 33 XIII 2D
(2) " " " " " 4D
(3) " " " " " 4C

descendant de 522 à 427 mètres sur 8 kilomètres, puis à 406 un peu au Nord de la ville. Il fait alors un virage à angle droit vers l'ouest. Son cours est paisible avec de larges méandres; puis, s'enfonçant dans son lit, il traverse par des chutes le rebord du Bouenzien. A la fin, avant de se jeter dans la Louessé venue de l'est, il décrit de vastes boucles et enserre des îles assez étendues.

La Lenogni (1) suit également un tracé irrégulier. Après sa naissance sur un plateau aux environs de 600 mètres, sa vallée, très marécageuse, suit une direction nord-est sud-ouest sur 1 km 500. Elle fait ensuite un coude vers l'est et demeure encombrée de marécages. Devenue plus étroite, elle oblique vers le nord pour franchir en direction est-ouest l'abrupt du Bouenzien. Peu à peu, elle s'infléchit pour reprendre la direction nord-Sud, en coulant parallèlement à la falaise dans une vallée d'abord marécageuse. Puis c'est un nouveau coude vers le sud et la traversée de la ligne de hauteurs, avant la reprise d'une direction carrément sud. Il y a donc là un tracé en baïonnette caractéristique, guidé par les failles ou diaclases du massif.

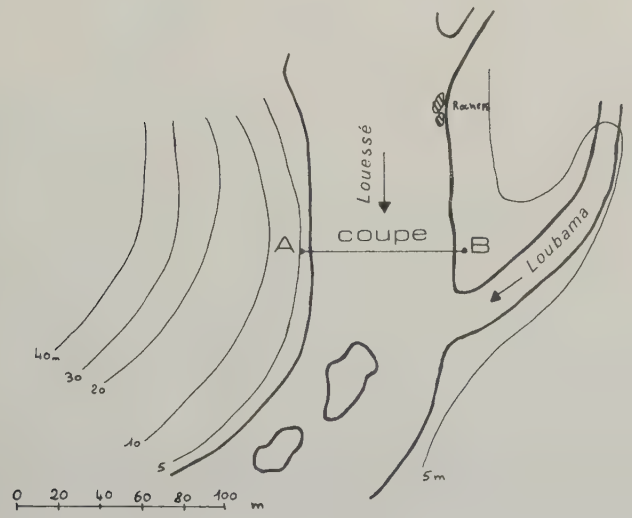
La Louessé (2) enfin, principale rivière du Chaillu occidental et qui en assure l'essentiel du drainage, suit elle aussi un tracé du même type, gouverné par les mêmes influences. Depuis sa source, à 975 mètres d'altitude par 1 ° 5 de latitude sud, elle coule d'abord du nord au sud dans les régions de M'Binda et de Mayoko; c'est alors une rivière modeste. A partir du bac de Biyanda, elle devient assez large, profonde et paisible. Elle descend alors du nord-nord-ouest au sud-sud-est pour atteindre la cote 471 au confluent de la Mandoro. Elle dessine ensuite des méandres très marqués dans une vallée qui peut atteindre jusqu'à 250 mètres de large. Parfois, des îles occupent les parties évasées du cours et la Louessé reçoit de nombreux petits affluents caractérisés par la largeur relative de leur vallée, souvent marécageuse en amont: telles se présentent sur la rive droite la Makanda et la Moutsela. Une dizaine de kilomètres après le confluent de la Mandoro, la rivière demeure très large et descend rapidement. Presque rectiligne suivant une faille nord-ouest sud-est, elle finit par tourner brusquement pour se diriger nord-sud, le lit enfermant de petites îles, dont une au confluent de la Lelali. La Louessé prend alors une direction est-ouest, dans un secteur d'accès difficile, décrivant de nombreux méandres et enserrant de multiples îles, avant de repartir vers le sud et rejoindre le Niari en amont de Makabana, au contact du Bouenzien et des tillites.

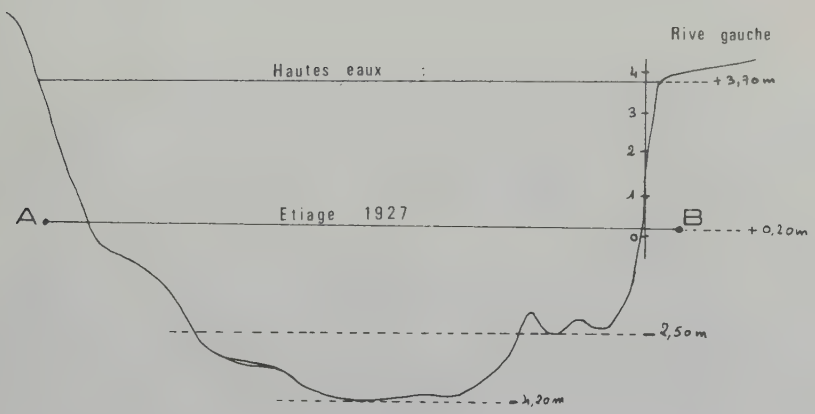
---

(1) Feuille Mossendjo SA 33 XIII 4A

(2) Feuille Mossendjo au 1/200 000 Carte provisoire.

Station de jaugeage Moutamba sur la Louessé





Coupe A B

(D'après DARNAULT)

Cet aspect chevelu des rivières accentue le caractère de cloisonnement du réseau hydrographique des montagnes et plateaux. Malgré sa densité, ce réseau reste en effet peu organisé. L'évolution ne se fait qu'en ordre dispersé. Il semble que ces cours d'eau soient gênés dans leur écoulement normal par leur tracé sur un massif ancien vraisemblablement relevé. Ces rivières puissantes n'ont pratiquement effectué aucune entaille sérieuse. On comprend ainsi la fréquence des sinuosités et des marécages, ceux-ci gonflés par l'accumulation d'altérites gorgées d'eau: témoins ces élargissements fangeux, le long de la Mandoro ou de ses affluents comme la Mandzobo qui se perdent dans des étendues amphibies et ne semblent pas rejoindre le cours principal. On comprend aussi l'absence de pente d'une grande partie du cours des rivières: la Mandoro ne descend parfois que de 24 mètres sur 30 kilomètres, la Louessé de 2 mètres sur 14 kilomètres.

Les cours d'eau suivent un peu au hasard les directions que leur impose une structure singulièrement faillée, sans prendre la peine de régulariser leur cours, d'opérer des raccordements cohérents. Puis, en approchant du rebord du Chaillu, ils se traînent en marigots fangeux, s'enfonçant dans leurs berges qui plongent rapidement à des profondeurs notables. On a alors, sur les grands cours d'eau, des biefs à pentes très faibles mais nets et réguliers. Ce dernier secteur seul apparaît généralement en état d'équilibre juste avant les puissantes et nombreuses chutes de sortie du massif. Les rivières ont en somme leur cours constitué de biefs de pente faible (d'où le manque de dénivellation importante dans le profil longitudinal) et ces biefs, autre caractéristique du réseau, sont séparés par des rapides ou des chutes (1). On trouve ces accidents sur des barres de quartz essentiellement, mais aussi de granite (Mandoro, chutes de Mourala sur la Louessé). Les chutes véritables sont rares; ce qui domine, ce sont les rapides encombrés de rochers.

Les exemples ne manquent pas. L'Itsibou, dont la source est située à peu de distance de la Louessé mais à 555 mètres d'altitude seulement, descend d'abord assez régulièrement. A 18 kilomètres avant son confluent, alors qu'il est à 285 mètres d'altitude, il perd 172 mètres en 10 kilomètres en franchissant six chutes, celles de:

---

(1) P. DARNAUD: Mission de prospection des forces hydrauliques de l'AEF Rapport d'ensemble Larose 1931.

Leboulou, formée de deux petites chutes séparées par un rapide de 15 mètres de hauteur;

Kengué, avec des rapides longs de 250 mètres et une hauteur de 10;

Batéké, chute verticale de 34 mètres suivie immédiatement d'une autre chute de 10 mètres;

Malembé, où une série de rapides font descendre la rivière de 8 mètres sur 120 mètres de longueur;

Biangué, chute verticale de 28 mètres;

Banboulou, chute verticale de 44 mètres, suivie de rapides qui font baisser l'altitude de 10 mètres.

La Lebama, petite rivière de 54 kilomètres seulement qui a sa source à 495 mètres d'altitude, n'en a pas moins une chute spectaculaire de 90 mètres un peu avant son confluent avec la Louessé. La M'Poukou et la Lali seraient aussi coupées de rapides et de chutes. Enfin la Louessé, longue de 250 kilomètres, est elle aussi très accidentée. Ce sont en particulier la chute Moundaraga de 36 mètres de dénivellation près de Tsibakala; les chutes de Mourala non loin de Mossendjo, d'une trentaine de mètres; celles de Moutamba, un peu avant le confluent de la Lebama, de 1 m 50 seulement. La chute la plus spectaculaire se trouve à Ibabanga, 35 kilomètres avant le confluent avec le Niari: la Louessé se sépare alors en deux bras et forme un ensemble rapides-chutes d'une hauteur de 57 mètres, dont une chute verticale de 40 mètres.

Ce ne sont pas là les seules singularités de l'hydrographie de ces régions. Ces rivières nombreuses et abondantes sont loin de drainer tout le pays. Il faut tenir compte de l'importance des eaux mortes. On peut penser, en effet, que, vu le total des précipitations, les eaux courantes ne les traduisent qu'imparfaitement. Il y aurait toute une étude à faire à ce sujet, mais qui nécessiterait des moyens matériels sérieux. Cette eau qui ne s'écoule pas dans les rivières, elle est partout. On la devine absorbée par les racines et les feuilles ou retenues par elles. Les eaux stagnantes sont innombrables: marécages du fond de lit des rivières ou bas-fonds humides des alvéoles des vallées affluentes. Le moindre obstacle suffit à créer un marigot, à développer un étang. La construction de la voie COMILOG elle-même, avec ses inévitables remblais, devait créer entre Mossendjo et Thomas de nombreux marécages, signalés par les arbres morts qui en surgissent, asphyxiés par l'inondation. Le sol est d'ailleurs partout imbibé d'eau et, si l'on s'aventure dans les enchevêtrements de la forêt en empruntant quelque piste d'éléphant ou quelque layon de Pygmées, on s'embourbe facilement et à tout

moment on doit traverser des étendues amphibies encombrées de lianes, de branchages et de feuilles mortes. Le sol d'altérites épaisses apparaît comme une véritable éponge toujours gorgée d'eau. Ou bien les nappes souterraines gonflent et suintent du sol, ou bien les eaux de pluie tardent à s'infiltrer et il se crée des engorgements temporaires. Inutile de souligner que ces zones amphibies sont un sérieux régulateur de l'hydrographie et qu'en saison sèche les rivières bénéficient de leurs réserves.

Quel est le régime et le débit des cours d'eau du massif du Chaillu et des régions sédimentaires qui l'entourent? Celles-ci sont en effet drainées par des rivières venues de ce vaste château d'eau que constitue le massif.

Le régime suit naturellement, mais avec un léger décalage, celui des précipitations. Les basses eaux sont en liaison avec la grande saison sèche. Elles commencent au mois d'août pour s'accentuer en septembre et se poursuivre en octobre. La petite saison sèche, peu marquée, est très irrégulière; elle ne se traduit pas toujours dans le régime des cours d'eau. Parfois aussi des anomalies se produisent. En 1972, après une sécheresse accentuée de juillet à septembre et une insuffisante saison des pluies, les cours d'eau, la Louessé entre autres, ont présenté un niveau singulièrement bas: nous avons vu au mois de mai la Louessé si basse qu'il fallait de délicates manoeuvres pour parvenir à la traverser au bac de Biyamba. Par contre, en saison des pluies normales, les rivières peuvent rouler des flots tumultueux et la Louessé recouvrir entièrement les bancs rocheux de grès qui encombrent son lit à la sortie du Chaillu, au niveau du pont de chemin de fer COMILOG. Ces hauts débits semblent normaux depuis novembre-décembre jusqu'à mai compris.

Les observations relatives aux débits sont récentes et sporadiques. Pour l'Ogooué, qui est le grand collecteur de la partie gabonaise de notre étude, les tarages effectués à Lendendougou, sur la route Franceville - Zanaga, ont commencé avec l'année hydrologique 1968-1969 (1) seulement, et il en a été de même près de Franceville. La Lebombi n'a été étudiée (au pont de Ouellé sur la route Moanda-Franceville) que depuis 1971-1972, à cause des travaux qui allaient être entrepris pour le goudronnage de la piste. Sur la Louessé, les observations ont commencé au bac de Biyamba, entre Mossendjo et Mayoko, de 1956 à mai 1959. L'échelle n'a été ensuite restaurée qu'en 1968, mais on a depuis cette époque de bonnes lectures. Les tarages ont commencé

---

(1) L'année hydrologique commence au mois de septembre.

DEBITS MOYENS MENSUELS DE L'OGOOUE, en m3/s

A LENDENDOUGOU (bac Zanaga-Franceville) ET FRANCEVILLE

Lendendougou

	1968-69		1970-71		1971-72	
	Total mens.	Débit moyen	Total mens.	Débit Moyen	Total mens.	Débit moyen
S	2 665	88,8	3 918	130	3 674	122
O	3 422	110,4	4 712	152	4 617	149
N	7 200	240	8 988	300	9 390	313
D	9 499	306,4	8 291	267	7 650	248
J	7 862	253,6	6 783	218	5 773	186
F	6 627	236,7	6 404	228	5 589	193
M	8 534	275	8 222	265	6 515	210
A	8 070	269	8 463	282	8 597	286
M	8 742	282	8 458	273	9 358	302
J	5 580	186	6 038	200	6 630	221
Jt	4 618	148,9	4 655	150	4 581	148
At	3 835	123,7	3 865	125	3 732	120
Moy an.		210		216		208

Observations

1968-69: Crue max. 6-12-68 370 m3/s

Et. abs. 6 et 7-9-69 95m3s

1970-71: Crue max. 2-4-71 393 m3/s

Et. abs. 1 et 2-10-71 108

1971-72: Crue max. 25-4-72 470 m3/S

Et. abs. 4-10-72 ?

Franceville

	1968-69		1970-71		1971-72	
	Total mens.	Débit moyen	Total mens.	Débit moyen	Total mens.	Débit moyen
S	3 912	130	4 534	151	4 377	146
O	4 633	149	3 005	194	5 578	180
N	9 187	306	11 325	377	11 771	392
D	12 298	397	10 225	330	9 196	297
J	10 332	333	8 469	273	7 305	236
F	7 085	253	7 264	259	6 899	238
M	8 722	281	9 548	308	7 877	254
A	9 766	326	10 439	348	10 240	341
M	11 120	359	10 547	340	11 090	358
J	7 039	235	7 334	244	7 363	245
Jt	5 518	178	5 467	177	4 861	157
At	4 478	144	4 446	143	4 159	134
Moy an.		258		262		248

Observations

1968-69: Crue max. 11-5-69 455 m3/s

Et. abs. 30-10-69 127 m3/s

1970-71: Crue max. 2-4-71 490 m3/s

Et. abs. 1-9 et 3-10-71 129

1971-72: Crue max. 8-11-71 525 m3/s

Et. abs. 4-10-72 108 m3/s

près de Mayoko en 1957 et près de Makabana très sérieusement à partir de 1958. En 1971, un limnigraphe a été installé pour contrôler les variations de cette rivière qui sont fort rapides. La connaissance précise du régime des rivières du Chaillu est importante pour les techniciens de la COMILOG, car ces cours d'eau sont traversés par de nombreux ouvrages d'art de la voie ferrée ou de la route. La M'Poukou, assez éloignée de l'axe COMILOG, a été observée au bac de Lékana, sur la route Mossendjo-Komono, de 1957 à 1968.

Les observations sur les débits et les régimes sont donc encore insuffisants. Elles nous ont permis cependant d'établir un aperçu du régime des rivières du Chaillu et de faire quelques graphiques (1).

L'Ogooué nous est un peu connu dans sa partie supérieure où nous avons établi la moyenne des observations faites à Lendendougou en 3 années, de 1968 à 1971. Le module annuel est de 211. Les plus hautes eaux sont en novembre (284 m3) et décembre (273 m3); les plus basses en août (122) et en septembre (113 m3 sec.). Une crue maximale a été enregistrée en décembre 1968 avec une cote 2,65 m et un débit de 370 m3. L'étiage absolu a été celui des 6 et 7 octobre 1969, donc assez tardif, avec la cote 0,61 m et un débit de 95 m3/s. Mais il est difficile de savoir si ces records sont valables car en 1970-71 le lecteur, ayant quitté son poste, avait inventé les chiffres. Près de Franceville, sur les mêmes trois années d'observations, on a relevé un module annuel de 256. Les hautes eaux ont toujours lieu en novembre (358 m3) et décembre (341); les basses eaux caractérisent le mois d'août (140) et celui de septembre (142). La crue la plus forte s'est produite le 8 novembre 1971 avec une hauteur d'eau de 4,53 m et un débit de 525 m3/s.

La petite Lébombi nous donne un module annuel de 89, avec les plus basses eaux en août (40,1) et septembre (54,3). La crue record s'est produite le 8 novembre 1971 (hauteur d'eau 2,73 m, débit 233 m3); les étiages les plus accusés datent du 3 octobre 1971 (0,22 m).

Le régime de la Louessé, qui draine le versant méridional du Chaillu, est du même ordre. En amont, à Mayoko, les tarages ne permettent pas de conclusions valables, de même que tous ceux qui ont été effectués sur ses affluents: le Leyou, qui draine 6 km2, et la Bibenga (28). A la station de Biyamba, où le bassin versant couvre 1950 km2, la Louessé a un module variant de 50 à 62 m3/sec. selon les années. Les maxima se placent en avril

(1) Chiffres relevés à l'O.R.S.T.O.M.

DEBITS MOYENS MENSUELS ET MODULES ANNUELS en m3/s

Loueссé au bac de Biyamba

	J	F	M	A	M	J	Jt	A	S	O	N	D	Mod ann	Déb max
1968	79	61	69	68	71	37	25	19	16	30	53	90	51	
1969	76	64	72	92	73	33	25	19	16	33	74	79	53	
1970	52	69	97	95	89	45	29	22	24	37	99	89	62	
1971	76	60	68	77	66	36	25	20	17	34	94	79	54	115
1972	59	69	57	76	77	45	29	24	17	32	68	58	51	131

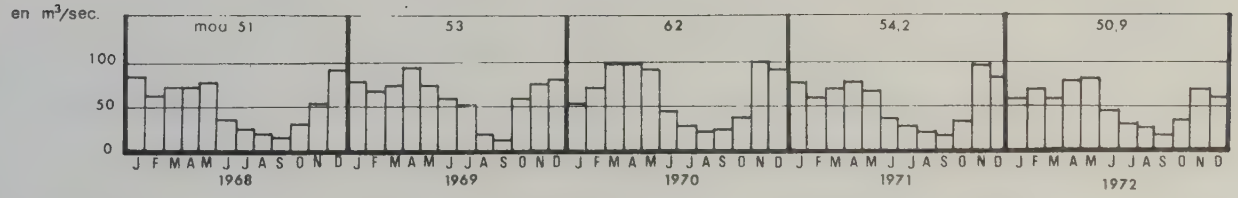
Loueссé au pont de Makabana

	J	F	M	A	M	J	Jt	A	S	O	N	D	Mod Ann	Déb max
1968	350	308	375	368	428	212	161	108	84	131	280	412	268	
1969	361	322	431	482	416	190	153	119	94	134	338	387	286	
1970	287	432	568	604	488	255	181	144	127	166	353	457	355	
1971	314	313	353	378	350	206	151	124	113	138	414	334	265	488
1972	245	218	215	341	373	196	146	125	113	129	351	403	238	558

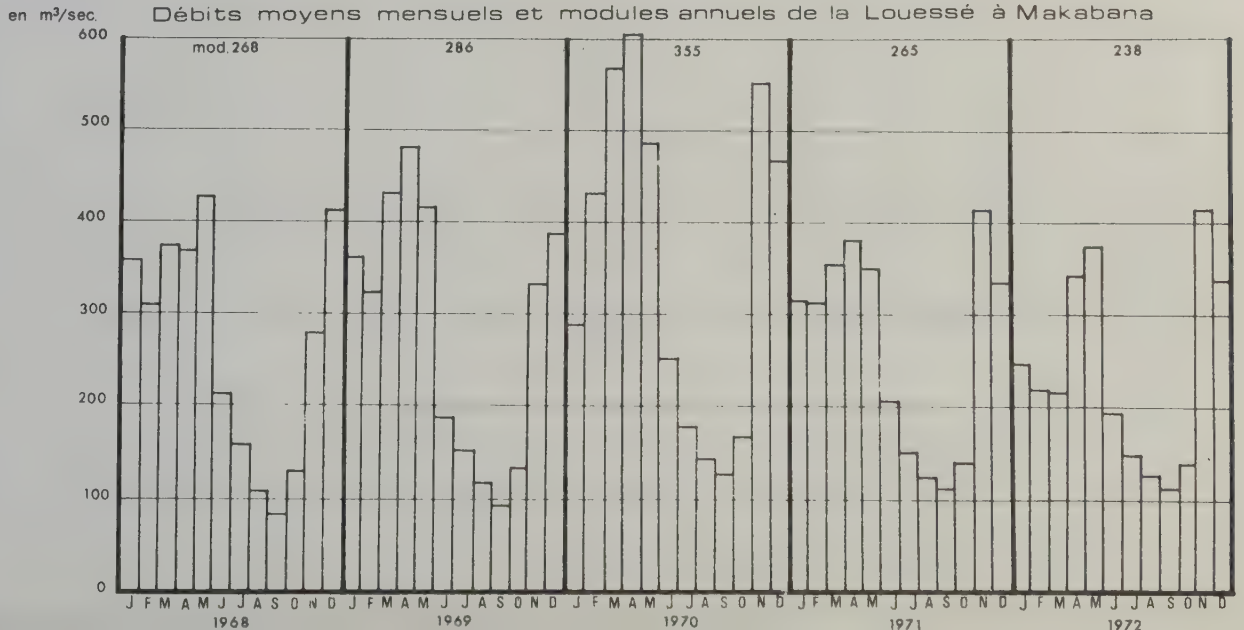
M'Poukou à Lékana

	J	F	M	A	M	J	Jt	A	S	O	N	D	Mod ann	Déb max
1968	96	78	90	96	121	61	44	37	34	46	94	124	76	
1969	97	134	117	119	118	61	46	42	36	40	94	103	83	
1970	70	119	136	147	137	65	51	43	42	60	165	141	97	
1971	97	118	116	113	137	75	50	43	38	49	122	91	87	165
1972	64	59	62	119	104	63	48	41	38	47	102	120	72	196

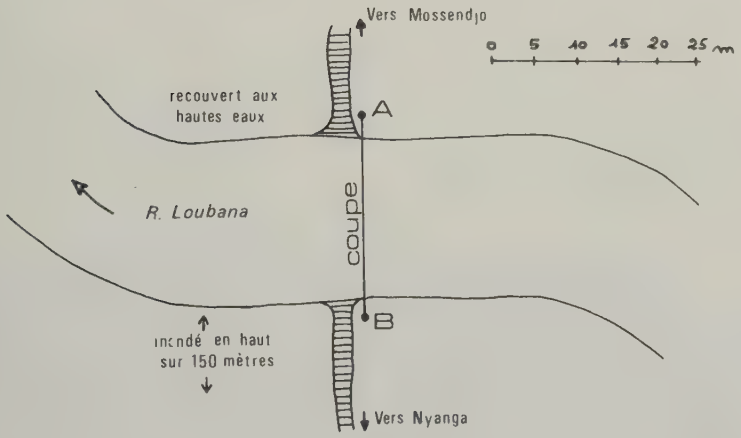
Débits moyens mensuels et modules annuels de la Louessé au bac Biyamba

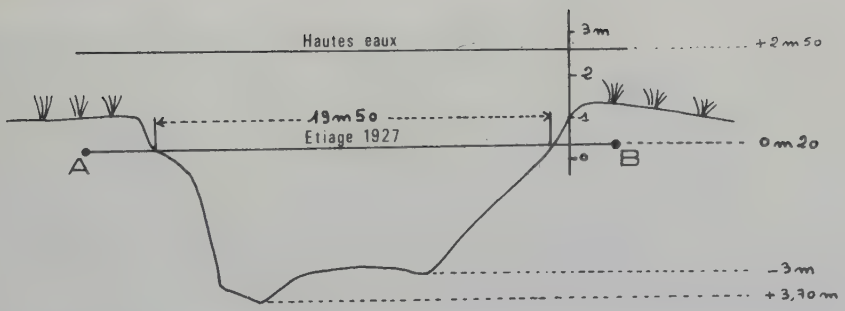


Débits moyens mensuels et modules annuels de la Louessé à Makabana



Station de jaugeage de Nyanga sur la Loubama





Coupe A B

(d'apres DARNAULT)

(76,4 m3/ sec.) et décembre (79 m3/ sec.). L'étiage se situe en septembre avec des moyennes de 68 m3: sec.. Le débit le plus élevé a été de 131 m3. Le même fleuve, plus en aval, à 35 kilomètres du confluent avec le Niari, en un point où son bassin versant couvre 13 600 km2, a un débit de 120 m3. Grâce à de nombreux affluents qui arrivent ensuite à la Louessé, son débit au confluent monte à 265 m3. La crue la plus élevée a été de 558 m3 en 1972.

La M'Poukou débite à son confluent 32 m3 pour un bassin de 2 720 km2, et la Lelali 43 m3 pour 4 148 km2. Pour de telles superficies drainées, les débits paraissent faibles. La raison semble en être l'énorme quantité d'eau retenue par la végétation forestière, par les sols d'épaisses altérations et les nombreux marigots.

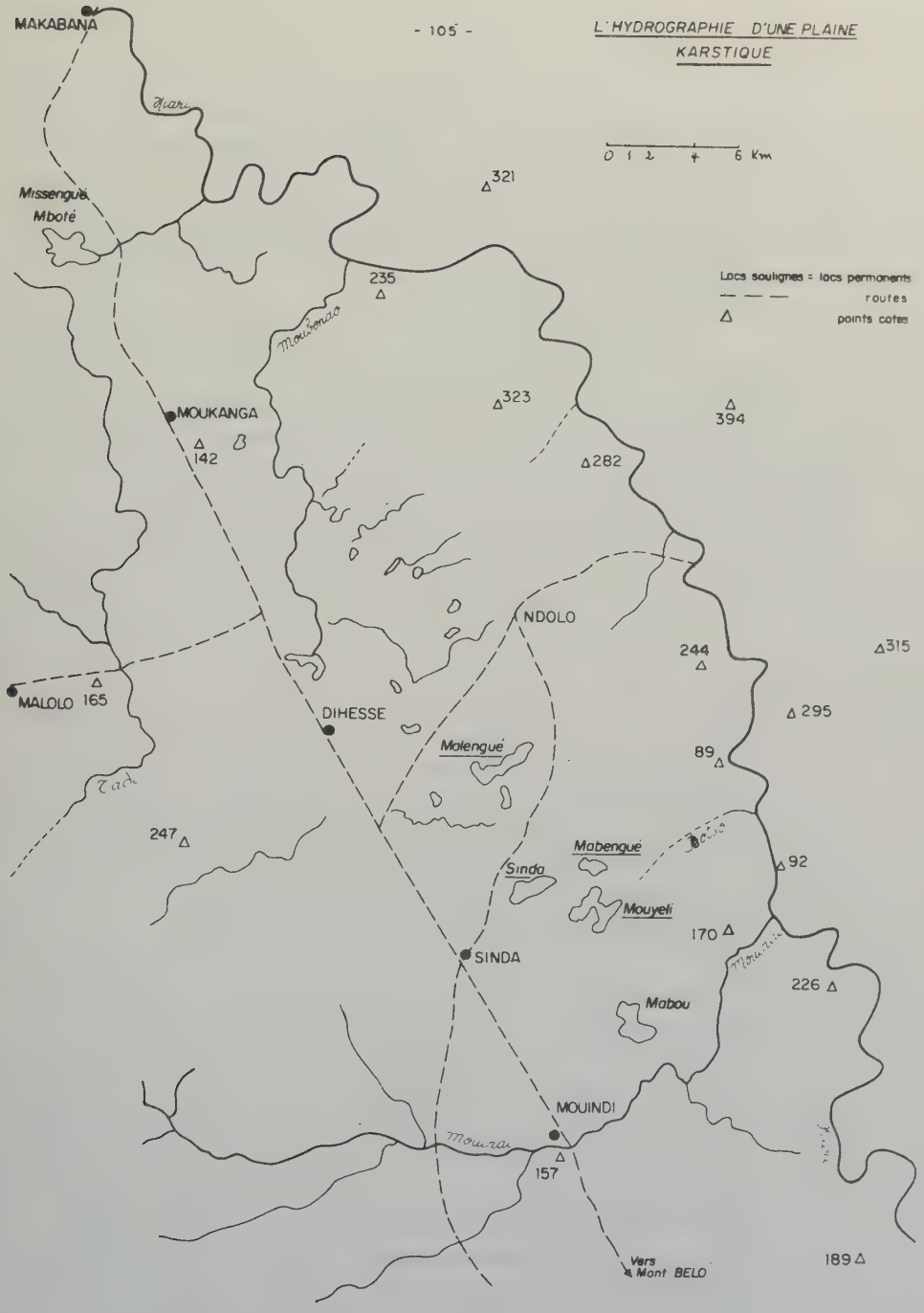
Ainsi le massif du Chaillu, avec les auréoles sédimentaires qui l'entourent, bénéficie d'un réseau de rivières abondantes qui en font un impressionnant château d'eau. N'est-il pas le point de départ de l'Ogooué, grand fleuve d'Afrique, et celui de la Louessé, principal affluent du Niari, cours d'eau qui égale le Rhône. Son système hydrographique se caractérise par une extraordinaire concentration sur de grands collecteurs, dont l'Ogooué et la Louessé sont les principaux. Cette dernière rivière apporte au Niari une quantité d'eau considérable, même en saison sèche, où cet appoint ne peut être que le bienvenu, si l'on considère les caractères du réseau hydrographique du synclinal du Niari.

2) L'hydrographie de la grande plaine.

Le réseau hydrographique du grand Diangala est beaucoup plus simple et ne présente pas le caractère de puissance et d'abondance de celui de la région montagneuse. Les raisons en sont climatiques d'abord: des précipitations moins abondantes (1 100 à 1 200 mm), une saison sèche accentuée (précipitations nulles en juillet, août et septembre). Elles sont aussi liées à la présence de roches très perméables où dominent les calcaires qui absorbent les eaux, et à celle d'un relief très plat ne favorisant guère un écoulement rapide mais plutôt l'emmagasinement par le sol.

Dans cette plaine, l'hydrographie présente deux aspects: un réseau fluvial, de nombreux lacs et marécages. L'essentiel du drainage se fait vers le Niari, mais il peut arriver que les eaux se perdent dans cette région présentant des caractères karstiques accusés. Vers le Niari, le drainage se

L'HYDROGRAPHIE D'UNE PLAINE KARSTIQUE



fait suivant trois directions. Il est sud-ouest à nord-est dans la plaine de Dihessé et ses abords: c'est le cas surtout des rivières Mouindi, Sila, Kibouba, Malembé, Midimba et Moubondo. Il devient sud-sud-est à nord-nord-ouest pour la Mikokoto et son affluent la Mikanga. La direction nord-nord-ouest à sud-sud-est concerne une série de rivières parallèles entre elles et qui rejoignent le Niari comme la Leboulou et le Gokango.

Les caractères de l'hydrographie de la plaine du Niari sont très particuliers, marqués par l'écoulement sur un sol calcaire , d'où la présence de vallées sèches, de pertes de rivières et de résurgences, de dolines. Les vallées sèches sont partout: il n'est que de regarder les cartes au 1/50 000 pour s'en apercevoir; tous les ravineaux y sont marqués en pointillés. Plus importantes encore apparaissent les pertes de rivières et les résurgences, si nombreuses dans la réserve de la Rivière Bleue où la Mikokoto conflue avec le Niari. Quant aux lacs (M'Boté, Malengué, Sinda, Mabengué, Mabou) ils sont en partie d'origine karstique, vraisemblablement dolines colmatées. (1)

Mais le caractère essentiel de l'hydrographie de cette dépression vient des problèmes qu'elle pose: le cours même du Niari, et l'orientation générale des lacs qui s'allongent plus à l'ouest, dans un axe parallèle au fleuve. Le Niari, qui coulait dans une large plaine en allant vers le nord après Loudima, s'encaisse ensuite sans raison apparente plus à l'est, isolé de la plaine par des collines importantes. Il décrit de vastes méandres; puis il est resserré et coupé de rapides, en particulier au niveau des Monts du Ndolo et à la confluence de la Kimenga, elle-même précédée de deux séries de rapides. (2) Curieux mélange de formes vétustes et jeunes!

Le problème est de comprendre pourquoi ce fleuve, dédaignant la plaine qu'il suivait au sud, s'est installé à l'est des collines. On a pu penser que, circulant autrefois à l'intérieur de la boucle, il a rencontré plus à l'est des roches tendres: il se serait alors enfoncé. On a pu aussi envisager une capture du Niari par un affluent de la Louessé ayant travaillé plus rapidement que le fleuve. Cette théorie semble satisfaisante. Le Niari aurait été capturé un peu au nord de Loudima, ce qui expliquerait les alluvions fertiles du domaine Caisso.(3) Les lacs de la plaine de Dihessé, avec

---

(1) Carte au 1/50 000 Kibangou. Feuilles SA 33 XIX 3B, 4A, 4B et 4D IGN 1955.

(2) Carte au 1/50 000 Kibangou SA 33 XIX 4B IGN 1955.

(3) Producteur de pommes de terre actuellement, jadis de cultures maraîchères.

leur forme caractéristique, pourraient être les témoins d'anciens méandres. C'est en particulier l'opinion de Pierre Nicolini (1) qui déclare: "Dans la boucle, la présence de graviers et de lacs méandriformes à une certaine distance du fleuve indique que le cours du Niari a subi des déplacements latéraux importants." Cette idée a été reprise par les hydrologues de l'ORSTOM comme B. Pouyaud, qui pense que le Niari a été capturé au niveau de l'actuel Loudima par un affluent de la Louessé dont l'érosion régressive profita des sols plus tendres du SC 1 ab. Par contre, Michel Petit (2) juge "quelque peu osé" de retenir l'alignement et la forme de certains lacs comme argument d'une évolution aussi générale. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'une très ancienne capture du Niari ne peut infirmer l'origine karstique de la majorité des mares, avec cette réserve que le colmatage a peut-être été favorisé par la présence d'un niveau imperméable dû à une cuirasse. Et il est curieux de constater, après cet étonnant changement de parcours du fleuve, combien il est facile de reconstituer le cours d'une rivière parallèle au Niari en suivant le contour des lacs méandriformes puis celui d'une partie de la Mikokoto.

Le régime des fleuves drainant la vallée entre Mont Belo et Makabana nous est encore peu connu, faute d'observations anciennes et prolongées. Le Niari, dans ce secteur, a été longtemps oublié. (3) Ce n'est que depuis la naissance de Makabana, avec la construction de la voie COMILOG qui enjambe son cours, qu'il a pris de l'importance. Bien entendu, le fleuve connaît un étiage marqué pendant la grande saison sèche, c'est-à-dire en août et septembre. Son débit, au confluent de la Loudima, donc à l'entrée de la zone étudiée, est de 395 m3. L'hydrologie en a été étudiée depuis 1952, mais les échelles ont souvent été emportées, et ce n'est que depuis 1958 que les observations sont devenues sérieuses, avec une quatrième échelle. Il en résulte que la plus forte hauteur a été lue le 13 décembre 1961 avec 4 m 56, soit un débit de 1 695 m3; mais, comme les lectures sont faites une fois par jour et que les crues sont rapides, il y a peu de chance que ce soit au moment du maximum: on pense, en comparant avec la station de Kayes (en face de Jacob) dont les variations journalières sont du même ordre qu'à Loudima, que le maximum réel doit être compris entre 4 m60 et 5 m, soit entre 1 700

---

(1) P. NICOLINI: Le synclinal de la Nyanga, zone de la boucle du Niari. Etude géologique et prospection 1956 p. 15.

(2) M. PETIT: Les paysages du calcaire dans la vallée du Niari et de la Nyanga p. 128.

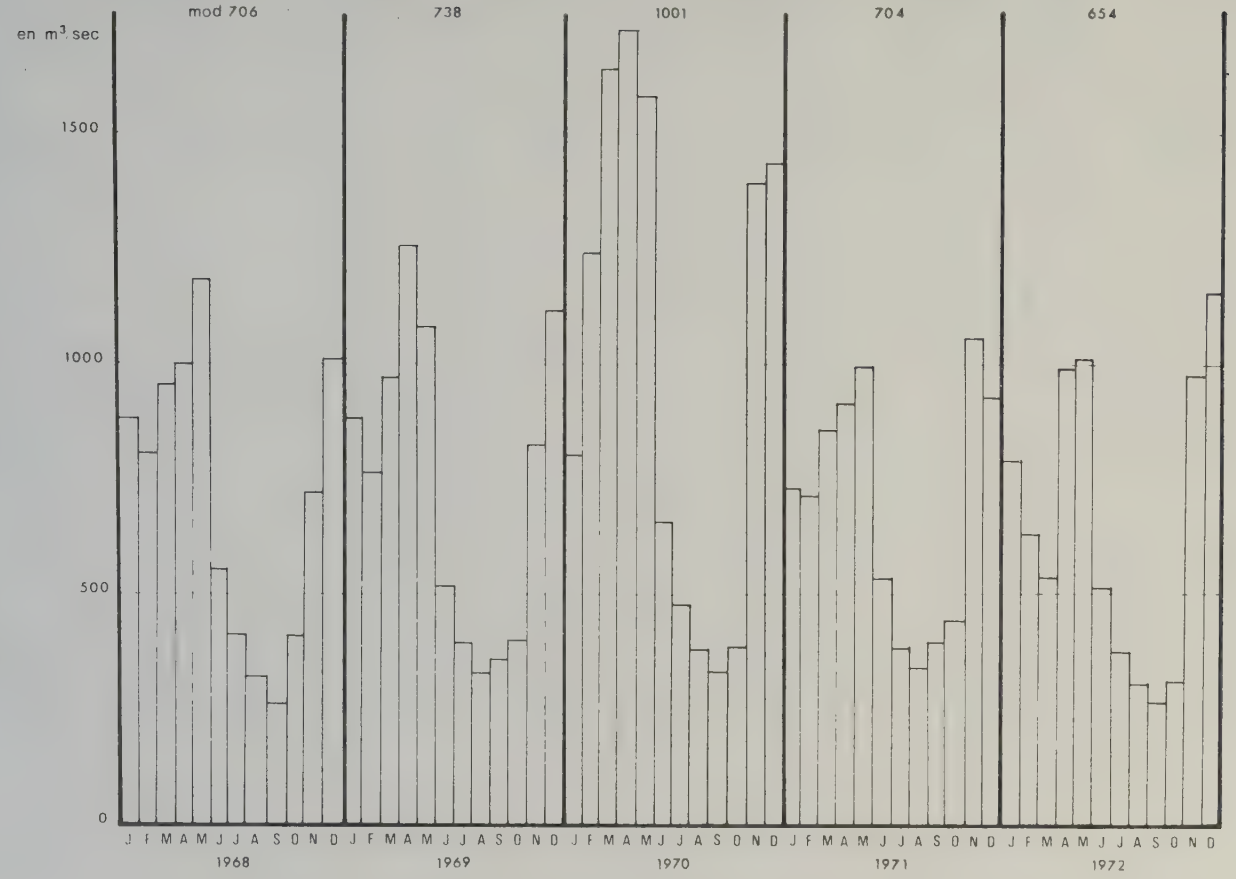
(3) Hydrologie du bassin supérieur du Niari. Quinze ans de travaux et de recherches dans les pays du Niari. ORSTOM 1965.

DEBITS MOYENS MENSUELS ET MODULES ANNUELS EN M3/S

DU NIARI A PONT-DU-NIARI

	1968	1969	1970	1971	1972
Janvier	879	882	799	828	795
Février	800	762	1 259	812	629
Mars	949	970	1 635	857	542
Avril	994	1 252	1 716	914	995
Mai	1 179	1 080	1 577	996	1 010
Juin	551	515	655	530	515
Juillet	409	394	476	379	373
Août	318	324	379	331	303
Septembre	263	358	331	399	263
Octobre	406	399	383	439	304
Novembre	719	822	1 394	1 050	970
Décembre	1 005	1 101	1 429	927	1 150
MODULE ANNUEL	706	758	1 001	704	654
DEBIT MAXIMUM OBSERVE				1 650	2 000

Débits moyens mensuels et modules annuels du Niari à Kibangou-Niari



et 1 850 m3 ce même jour. (1) Le débit minimum, avec 116 m3, a été enregistré le 18 septembre 1956. Le module, établi sur les années 1958 à 1964, est d'une moyenne de 395 m3/ sec. Le débit de crue, de 950 pour la première saison des pluies, est de 1 100 pour la seconde. Les débits d'étiage atteignent 275 (étiage secondaire de janvier à avril) et 110 m3 (étiage absolu de septembre.

Nous avons aussi depuis 1968 des observations faites à "Kibangou Niari" dans la grande boucle. Le module annuel y est en moyenne (de 1968 à 1972) de 760 m3/ sec. Les débits maximun enregistrés l'ont été en 1971 (1 650 m3) et en 1972 (2 000). Les étiages les plus bas ont lieu en août (331 m3) et septembre(322). Les crues se produisent en novembre (991) et décembre (1 122 m3) d'une part, en avril (1 174) et mai (1 168) d'autre part.

Tout récemment, les affluents du Niari ont été étudiés en vue de l'aménagement du ranch de Dihessé, en particulier la Mouindi (2). Voici quelques résultats de ces travaux, qui n'ont porté que sur une année d'observations, mais ont été réalisés avec un soin méticuleux. A la fin de la saison sèche, en septembre 1970, la Kilika (ou Moangui) débitait 48 litres-seconde, la Mikokoto à Malolo 19 litres en 1970 (4 en 1969), la Tsotso 45, la Kibouba 35 et la Sila 32. La Mouindi, seule rivière importante du secteur, a mérité une étude particulière. Elle le doit à la relative étendue de son bassin, drainant une partie de la plaine de la Louvakou avant de pénétrer dans celle de Dihessé par une sorte de col. Les jaugeages ont été effectués en trois stations, ainsi que sur son affluent la Kengué. L'étiage absolu était de 91 litres-seconde à la station de Mouindi III en amont (drainage de 60 km2) et de 73 litres à celle de Mouindi II sur la route près de Koutima. Il était nul à celle de la Kengué. Les pertes d'eau entre Mouindi III et II s'expliquent par le sol calcaire très perméable. Mais, au confluent avec le Niari, on trouve 155 litres-seconde: c'est que la Mouindi draine des nappes importantes, peut-être dans la zone lacustre, à coup sûr dans les collines qu'elle franchit pour arriver au fleuve.

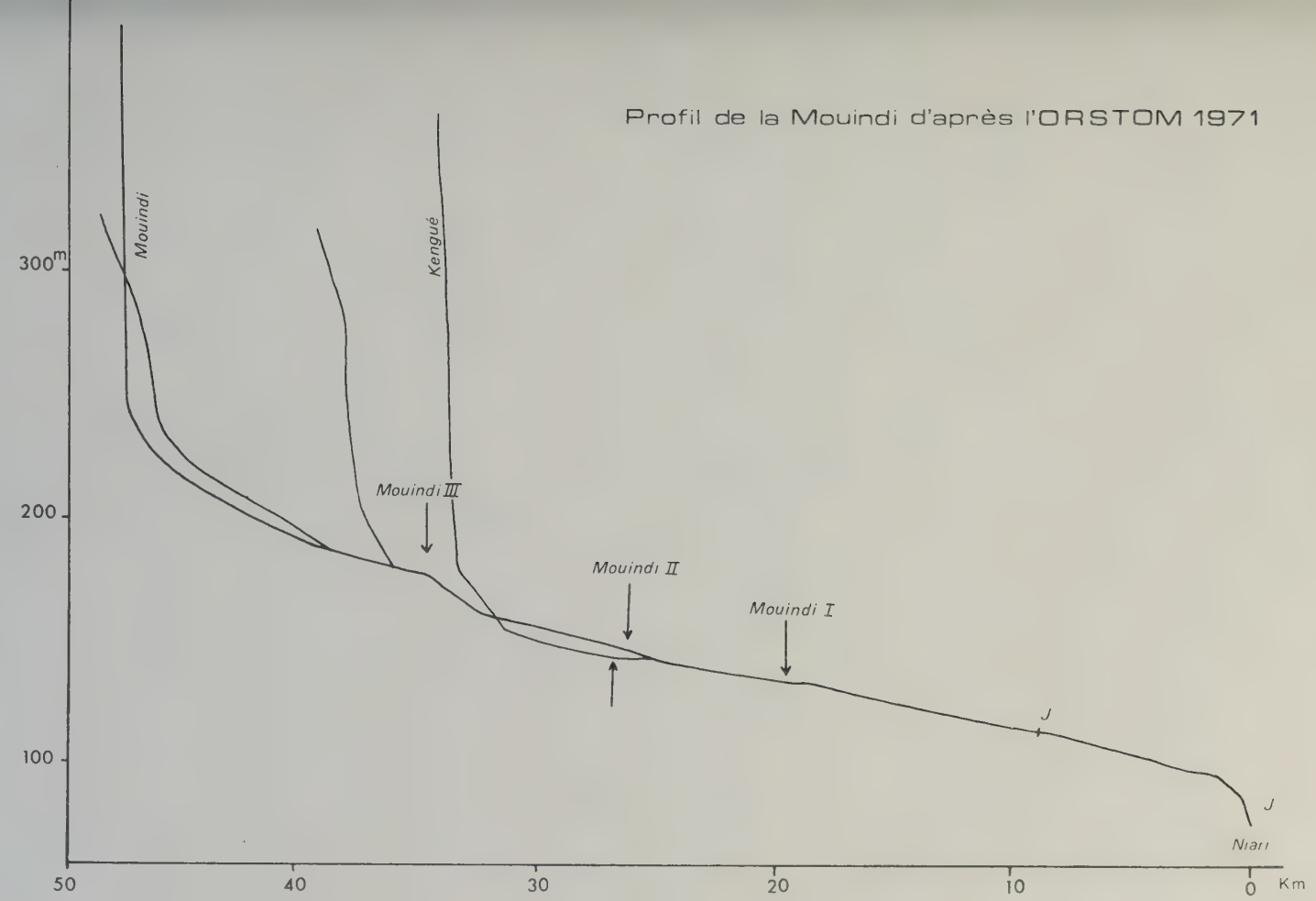
Les affluents venus du nord ont des débits médiocres, à cause de la perméabilité des régions drainées (grès bouenziens et surtout calcaires). Ce sont la Leboulou, qui ne débite que 4 m3/ sec. pour 1 080 km2 à Ibenga, et la Ngokango: 6 m3,300 pour 946 km2.

---

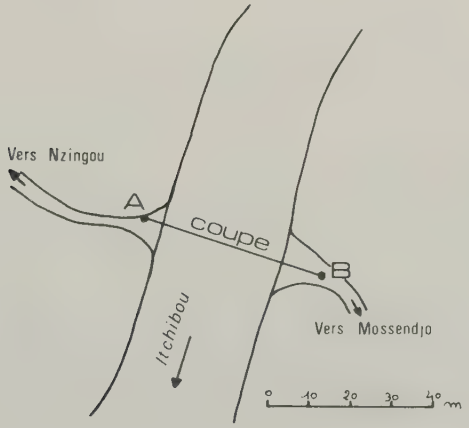
(1) Hydrologie du bassin supérieur du Niari p. 51 à 55.

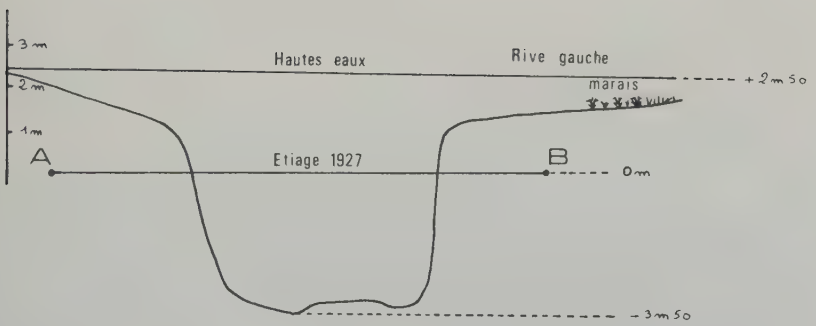
(2) POUYAUD: Etude hydrologique de la plaine de Dihessé; rapport définitif, période du 15 mai 1970 au 15 mai 1971, avec la collaboration de BARILLY, CHARTIER, GATHELIER, GUIGEN. ORSTOM Brazzaville.

Profil de la Mouindi d'après l'ORSTOM 1971



Station de jaugeage de N'Zingou sur l'Itchibou





Coupe A B

(d'après DARNAULT)

Le régime des lacs a été également étudié par les chercheurs de l'ORSTOM. Ils ont enregistré les cotes minimales suivantes: 0 m,75 à Sinda, 1 m,02 à Mabengué, et noté que les mares ou petits lacs Missengué, Missassakou, M'Boté, Malengué, Mawanda, Boloko, Moussiki, Mabou, Boungou, Sinda sont encore au moins partiellement en eau vive, alors que la mare Lou atiti ainsi que les nappes sur la route Nord de l'ancienne SOFORMA sont complètement asséchées. Ils ont constaté que dès le mois de juillet la baisse journalière des lacs s'atténue, tout en restant légèrement supérieure à l'évaporation mesurée sur bac à Koutina. Il est donc probable que les déversoirs naturels des lacs Sinda et Mabengué ne fonctionnent plus dès le début de la saison sèche. Les moyennes journalières de décrue sont en saison sèche de 3,27 mm à Mabengué et de 3,20 à Sinda. Cette décrue est due à l'évaporation évidemment mais aussi à des infiltrations dans ces terrains perméables. Pour le lac Mabengué dont la décrue est moindre, la compensation doit s'expliquer par une nappe importante, une résurgence qui donne les eaux limpides de ce lac.

En conclusion, l'hydrographie de la zone traversée par la voie COMILOG est encore bien mal connue. Pour nous, ce qui est intéressant, c'est ce contraste extraordinaire entre massifs abondamment pourvus en eau et plaines plus déshéritées, mais en apparence seulement car les nombreux lacs, les réserves souterraines inconnues doivent permettre à l'homme une exploitation, différente certes mais tout aussi importante, de ce qui a été et demeure encore un véritable désert.

Après une étude du climat, du modelé et du réseau hydrographique, nous avons été frappé par l'opposition entre une région de plaine de climat plus sec, de réseau hydrographique simple et marqué par des phénomènes karstiques, et un secteur montagneux plus tourmenté, très arrosé et caractérisé par la densité et la puissance de ses rivières. Nous allons retrouver ce contraste dans le domaine de la végétation avec, au nord, plateaux et montagnes envahis par les forêts, et au Sud une grande plaine couverte de savanes.

IV- DES FORETS ET DES SAVANES.

C'est dans une région de végétation exubérante, souvent hostile, que s'est établi l'axe routier et ferroviaire de la COMILOG.

La nature primitive explique en grande partie l'état arriéré des populations dont l'histoire a été bouleversée par l'économie moderne. Elle fait mesurer aussi les énormes problèmes auxquels se heurtèrent les constructeurs d'une gigantesque infrastructure, indispensable à l'exploitation du manganèse. Mais ces difficultés n'ont pas été les mêmes partout, en raison de la présence de formations végétales de caractères opposés. C'est à cause d'elles aussi que se différenciait l'existence des hommes d'avant la COMILOG. Et elles continuent à jouer leur rôle en orientant les nouvelles formes d'exploitation des pays qu'elles recouvrent.

Alors que les régions élevées de plateaux et de montagnes disparaissent sous la forêt dense, la grande vallée du Niari au sud est couverte de savanes. Le passage d'une formation à l'autre n'est pas brutal: une partie des plateaux ceinturant les vieux massifs, les collines schisto-calcaires de la bordure orientale du fleuve, les rides de hauteurs de la plaine du Niari elle-même forment une zone de transition ou de nuances, avec des paysages de parc. Ces derniers nous posent d'ailleurs des problèmes, surtout si l'on admet que les conditions naturelles sont favorables aux formations sylvestres dans tout le secteur.

1) La forêt dense.

La forêt dense ombrophile du type sempervirens est la végétation naturelle des régions équatoriales ou tropicales humides auxquelles appartient le secteur étudié. Nous sommes en effet entre les 2e et 4e parallèles Sud approximativement; c'est la situation des grandes forêts du Zaïre. Mais de multiples influences modifient le caractère normal de ce climat qui prend ici une allure australe: on comprend alors que la forêt ne soit pas la seule forme de végétation, qu'elle puisse elle-même revêtir des aspects différents. Ce caractère austral se retrouve aussi bien dans la forêt gabonaise, pourtant plus nordique, que dans la forêt congolaise: les caractéristiques de la pluviosité, avec des totaux annuels de 1 400 à 2 000 mm, sont à peu près équivalents de part et d'autre.

Le problème est de comprendre comment, en ce pays relativement peu humide et surtout soumis à des saisons sèches marquées, la forêt dense puisse subsister. Ce sont donc les conditions qu'il nous faut étudier.

Le milieu forestier.

Il s'agit ici de la quantité annuelle des pluies et leur répartition. Si nous examinons l'ensemble des précipitations, la survie de la forêt n'exige pas une quantité aussi élevée que l'on pourrait croire. On considère qu'elle est acquise à partir de 1 300 mm, et dans certaines conditions de 1 200 mm par an: or la zone forestière reçoit dans son ensemble au moins 1 400 et souvent plus de 1 800 mm. Plus grave est le problème de la répartition des pluies, c'est-à-dire ici des deux saisons sèches. La petite saison sèche du début de l'année ne dure que trois semaines et garde des précipitations suffisantes: on note alors, à Mossendjo par exemple, des totaux mensuels supérieurs, depuis 1966, à 200 mm (mois de janvier et février); il en est de même à Tsinguidi, sauf en 1971 où janvier n'a reçu certes que 138 mm, mais cette quantité est largement suffisante. Plus inquiétante par contre est la grande saison sèche qui dure trois mois, de juin à septembre. Pour Aubréville, un mois est écologiquement sec avec moins de 30 mm d'eau(1),

(1) AUBREVILLE: Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale. Société d'édition de Géographie maritime et coloniale 1949.

car la végétation forestière accuse cette sécheresse par la chute ou le flétrissement des feuilles. Dans une telle optique, une saison sèche de trois mois répondant à ce critère, ce qui est le cas ici, devrait exclure la forêt. Or celle-ci est magnifique au Sud du Gabon et dans le Chaillu congolais. Quels sont donc les facteurs qui permettent son maintien dans des conditions qui apparaissent difficiles?

On peut d'abord penser à l'importance des précipitations annuelles compensatrices d'une année à l'autre, en retenant l'idée d'un total pluviométrique suffisant de 1 400 mm. Mossendjo par exemple, dont la moyenne annuelle a été de 1 787 mm pour la période de 1966 à 1970, ce qui donne déjà un supplément annuel de 387 mm, a reçu 1 830 mm en 1970, ce qui permet d'ajouter dans ce dernier cas 43 mm. Ces chiffres pourraient parer au manque total de précipitations de juin et août et à l'insignifiance (3 mm) de celles de juillet. La même station enregistrait 2 322 mm en 1966, alors que juillet, août et septembre, avec respectivement 5,5 et 0, connaissaient un grave déficit. De même M'Binda, dont le total annuel est de 1 964 mm sur les cinq années d'observations, a reçu 2 345 mm en 1966. On constate aussi qu'en 1969, période des plus faibles précipitations dans ce dernier secteur, juillet, avec 71 mm, était mieux pourvu que les autres années, doublant largement le chiffre limite d'Aubréville.

Un deuxième facteur expliquant le maintien de la forêt malgré une saison sèche marquée est la saturation de l'air en humidité. Celle-ci est toujours de l'ordre de 80 à 95 %, et le minimum moyen de l'état hygrométrique n'est jamais que de 65 à 68 %. Les brouillards, fréquents à l'aube et se prolongeant parfois jusqu'à 8 ou 9 heures, les rosées matinales permettent à la végétation de se défendre contre la sécheresse.

Un troisième facteur de compensation est l'absence de vent (sauf au cours de très brèves tornades) qui ralentit l'évaporation rendue déjà difficile avec la saturation de l'atmosphère en vapeur d'eau.

La fraîcheur relative des températures peut constituer un quatrième facteur. Elles sont liées à l'hiver austral influencé par le courant de Benguella. En outre, l'altitude abaisse quelque peu les températures: on peut considérer que cette diminution est de l'ordre de 0°6 à 0°63 par 100 mètres d'altitude, par analogie avec des montagnes tropicales dans les mêmes conditions. (1) Grâce à ces facteurs, les températures moyennes autour de 500 m d'altitude sont de 21° en juin, 20° en juillet et août, 22° en septembre.

---

(1) Suivant les observations d'Aubréville loc. cit.

C'est donc dans un milieu d'humidité permanente que se maintient la grande forêt ombrophile, et elle entretient elle-même ses propres conditions d'existence. Il ne faut pas oublier non plus qu'en dehors de ces influences climatiques générales qui affectent l'ensemble sylvestre, chacun des grands arbres, si nombreux dans cette forêt, peut, au cours de sa longue existence, bénéficier individuellement de cet équilibre compensatoire et continuer à se développer malgré les périodes sèches.

Mais si les facteurs climatiques jouent le rôle essentiel, les conditions édaphiques sont loin d'être négligeables. Les sols granitiques et gréseux du massif du Chaillu et des plateaux qui l'entourent sont favorables à la forêt, alors que celle-ci ne se rencontre pas sur les terrains schisteux et calcaires de la plaine. De plus, en même temps qu'elle crée un écoclimat, la forêt élabore un sol qui facilite son maintien. Elle emmagasine de l'eau car elle freine le ruissellement, et les feuilles qui couvrent la terre en sont imprégnées. Cette humidité du sol lui permet, elle aussi, de mieux se défendre en saison sèche. Cette époque de l'année, le mois d'août en particulier, se traduit tout au plus par une chute de feuilles plus importante. La profondeur du sol, sa structure serrée, sa non-perméabilité sont encore favorables à la survie de la forêt malgré l'aridité passagère.

Facteurs climatiques et pédologiques expliquent donc le développement forestier dans les pays de la COMILOG. En réalité leur rôle est encore plus important et plus complexe, étant donné les interactions, les multiples influences réciproques. C'est ainsi que se forment des "pédoclimats", chaque sol ayant une capacité de rétention de la chaleur ou du refroidissement plus ou moins grande. Il faut tenir compte enfin, au sein de sols profonds et dont la structure permet une rétention d'eau plus ou moins grande, du rôle des éléments chimiques et biologiques d'une microfaune et d'une microflore invisibles mais omniprésentes et jouant un rôle considérable dans des régions où chaleur et humidité perpétuelles favorisent leur développement.

Le domaine de la forêt.

La forêt couvre de très grandes étendues mais il est difficile d'en estimer la superficie exacte. Elle occupe environ les 3/4 des pays de la COMILOG. Pour le seul Congo, l'inventaire du capital forestier du secteur étudié, qui en est à ses débuts, est très incomplet et ne porte que sur 150 000 hectares. Rien n'a été fait dans le vaste district de

Mayoko ni sur la plupart des plateaux environnant le Chaillu et des chaînons limitant la vallée du Niari. Le Chaillu gabonais est entièrement forestier mais il est impossible d'en évaluer l'étendue dans la zone que nous étudions.

De vastes forêts couvrent le Gabon méridional; elles règnent sur la majeure partie des plateaux de la région de Franceville et de Moanda mais sont absentes de ceux où se trouve le manganèse (1). Elles descendent dans les vallées de l'Ogooué supérieur et couvrent le massif du Chaillu. Elles sont favorisées par des pluies supérieures à 1 800 mm et parfois à 2 000, par un sol cristallin imperméable. Certains pensent cependant que la forêt ne serait qu'une survivance d'une époque plus humide (2). Cette idée a pour origine la présence de savanes que justifierait l'insuffisance en eau de la grande saison sèche de type austral. En réalité, la régression de la forêt, assez minime, doit être récente et liée aux importants mouvements de populations de la fin du siècle dernier et du commencement du XXe (ceux des Batéké venus du Nord-Est, des Obamba, des Bakota et des groupes Fiotte): ces nouveaux arrivants, sans doute nombreux, ont défriché de vastes clairières que le passage des feux entretenait régulièrement. On découvre une ligne de savanes au long de la piste allant de Missiguengué à Bakamba, Diangatébé et Djina. En territoire congolais, le massif du Chaillu tout entier et une grande partie des plateaux sédimentaires qui en constituent les enveloppes disparaissent sous le manteau de la forêt dense, favorisée par des précipitations supérieures à 1 800 mm, des sols granitiques et, sur les plateaux, des argilites très imperméables et des grès. Les cartes au 1/50 000 de Mossendjo révèlent la prépondérance de la sylve équatoriale, tout aussi bien que les feuilles de Franceville et de Zanaga pour le Sud-Gabon.

On rencontre encore la forêt dans la grande plaine du Niari mais elle y est très localisée. On l'aperçoit sur les chaînons schisto-gréseux des Monts Loudahi, Nimbo, Dibigoudou et Malolo qui se succèdent à l'ouest de la voie ferrée COMILOG en direction sud-nord entre Mont Belo et Dihessé. Le fait que soient désignées par des noms sur la carte ces formations forestières montre bien qu'ici elles sont exceptionnelles: dans le massif du Chaillu on n'aurait pas l'idée d'individualiser les ensembles forestiers car la forêt y est partout. Dans ces régions d'exception, le facteur sol

---

(1) Cela saute aux yeux quand on regarde la feuille Franceville au 1/200 000
(2) AUBREVILLE: Contribution à la paléohistoire des forêts de l'Afrique tropicale Paris 1949 93 pages.

est déterminant, avec peut-être une faible recrudescence de pluviosité due à une altitude plus forte et parfois à l'exposition aux vents de pluie (mais il ne s'agit là que d'une hypothèse faute d'observations climatiques suffisantes). Les conditions édaphiques sont seules déterminantes aussi pour expliquer la zone forestière étroite mais continue qui suit la bande des calcaires argileux au milieu de maigres savanes, dans une zone de même altitude et de même climat mais de sol purement calcaire qui se trouve parallèle au cours du Niari et de la Leboulou à l'Ouest de ceux-ci. On est frappé par la ligne sombre des arbres coupant la savane et que nulle rivière ne peut expliquer. Un simple regard sur la carte géologique fait comprendre ce qui paraît une anomalie.

Cet aperçu de la localisation de la forêt dense dans la région COMILOG permet de penser que cette formation, naturelle jadis, s'est maintenue dans ce pays malgré une longue saison sèche, à la faveur de la grande pluviosité annuelle et de sols favorables. Elle a réussi à survivre même dans la partie méridionale beaucoup moins arrosée à condition de trouver des terrains propices et d'être épargnée par les hommes. La très faible densité de cette région, à l'écart de la route des caravanes et des grands courants de traite, a été vraisemblablement un des facteurs du maintien de certaines de ces zones boisées.

Les aspects de la forêt.

Dans les pays de la COMILOG où elle est restée longtemps inaccessible, on rencontre les deux aspects de la forêt, primaire et secondaire, des secteurs de forêt-galerie et quelques forêts inondées sur les bords des grandes rivières.

La forêt primaire règne toujours dans les zones vides d'hommes et qui n'ont pas encore été exploitées, loin des pistes principales, loin des villages. Son domaine se réduit de jour en jour mais n'en demeure pas moins considérable, et il nous est impossible de l'évaluer même approximativement. Il est difficile de s'en approcher autrement qu'à pied et souvent, en croyant l'atteindre, on se réserve de grandes désillusions, car de toute évidence des hommes ont jadis parcouru des coins de forêt isolés et, par leur action de déboisement, fait disparaître la sylve primitive. Elle demeure néanmoins répandue et, pour l'aborder, on peut, avec un peu de chance, utiliser les pistes que viennent d'ouvrir pour leurs chantiers les grandes compagnies forestières, et au long desquelles la transformation

spontanée de la végétation n'a pas encore eu le temps de se manifester: telle la route large et belle tracée par les hommes du chantier de Dupont d'Aubeville au nord-est de Mayoko en 1971; celle de la Société Congo-Bois ouverte en 1971-72 dans un secteur drainé par la Loufiga et l'Itsibou; les pistes forestières nouvelles partant au nord de la route d'Obouessé à Pemo en direction de Divénié; et d'autres qui font de profondes tranchées au sud de la Lebama dans la direction de Komono.

Dans ces forêts que l'homme n'a pas encore touchées, les arbres sont disposés en strates de hauteurs différentes. D'un avion volant assez bas, on distingue très bien les plus élevées, celles des arbres géants de 60 à 70 mètres émergeant du moutonnement confus de la voute régulière des arbres d'une quarantaine de mètres. En dessous, c'est l'étage des espèces de 25 à 30 mètres et plus bas celui des arbres atteignant 10 à 20 mètres. Les fûts sont très droits et minces avec des contreforts. Les branches portées très haut ne commencent qu'aux 2/3 de la hauteur de l'arbre. La couronne a le plus souvent une forme de parasol. Les feuilles sont petites et oblongues et il est difficile de découvrir leurs différences suivant les espèces. Des épiphytes s'accrochent au tronc et dans les rameaux. Les lianes grimpent, s'enroulent et retombent au sol depuis les branches supérieures; il en est qui atteignent 200 mètres de long. Sous le couvert, le soleil filtre avec parcimonie, et c'est pourquoi le sous-bois est inexistant sauf aux abords des cours d'eau où se glisse une traînée de lumière: c'est ce qui explique qu'aux abords de l'Itsibou, par exemple en aval d'Itsotso , on puisse avoir une impression de forêt secondaire alors qu'il n'en est rien. Cette absence de sous-bois rend la circulation relativement aisée dans la forêt primaire: point n'est besoin de la "matchette".

Il est bien difficile de déterminer exactement les domaines de cette forêt puisqu'elle échappe par définition à la prospection des hommes. Ce ne sont que des approximations que nous donnerons sur sa localisation. Elle couvre : une partie du Chaillu gabonais et de ses confins; la région au nord-est de Mayoko; les plateaux gréseux au nord de Dziba Dziba; un secteur situé à l'est de la Mandoro, au nord de l'ancienne piste desservant les villages disparus de Tsoké Maléké, Boungou et Bambidi; un secteur à l'est de la Louessé, au nord de la Legala; une vaste zone située à l'est de la Lebama, au niveau des chutes de Mourala.

La carte au 1/50 000 Mossendjo 2b, qui couvre une partie de ces régions, apparaît singulièrement vide d'habitat et de pistes.

La forêt secondaire comporte les mêmes strates mais possède en plus un étage inférieur où les petits arbres sont en formations denses et mêlés d'arbrisseaux. Ce sous-bois est important, avec des fougères épaisses, des lianes nombreuses. La pénétration en est difficile. Le sol est couvert d'un tapis herbacé où se fait la germination des essences. Cette forêt est la plus répandue, dans un pays qui a connu de nombreux mouvements de populations et par conséquent des défrichements multiples. Elle couvre les plateaux et les montagnes pénétrés par les vieilles routes administratives, les pistes et la voie ferrée de la COMILOG, les chemins des forestiers. Elle s'étend jusqu'en des zones lointaines et encore isolées, mais qui ont été traversées jadis par de multiples sentiers desservant les champs cultivés, les clairières de défrichement ou les villages aujourd'hui disparus. Telle la belle forêt d'okoumé qui se trouve entre la Mandoro, la Louessé et la M'Poukou à l'est de Mossendjo. C'est aussi le cas de celles qui longent les anciennes pistes, comme le chemin allant de Boupanda aux anciens villages de Djima, Biyamba, M'Boungou et Boupanda (1), ou le chemin desservant les villages abandonnés de Vouka, Marata, Youlandzani, Malléké, N'Danda, Boungou, Bambidi (2) et celle des anciens Massala, Kaga et Bangadi (3), pour ne citer que quelques exemples dans le massif du Chaillu proprement dit. On trouve partout la forêt secondaire, aussi bien sur les plateaux entre la Leboulou et la Gokango où elle s'étale, envahit les clairières abandonnées et cerne les villages, que sur les crêtes gréseuses entre Mont Belo et M'Boté et sur les flancs ravinés des alignements de collines qui bordent et isolent le Niari dans la grande plaine.

Quelque peu différentes apparaissent les forêts-galeries que l'on trouve au bord des cours d'eau dans la zone des savanes. Elles ne sont constituées généralement que d'un étage de grands arbres uniformes, où domine le Macrolabium avec un sous-bois herbacé piqueté d'arbustes. Telles les épaisses galeries qui suivent le Niari dans sa plaine ou au bord du fleuve lui-même entre le confluent de la Mouindi et Makabana; celles de la Louessé dans les tillites près de son confluent avec le fleuve; celles de

---

(1) Partie nord-ouest de la feuille Mossendjo 4a. Carte au 1/50 000 AEF Moyen-Congo IGN 1957.

(2) Feuille Mossendjo 4b id.

(3) Ibid.

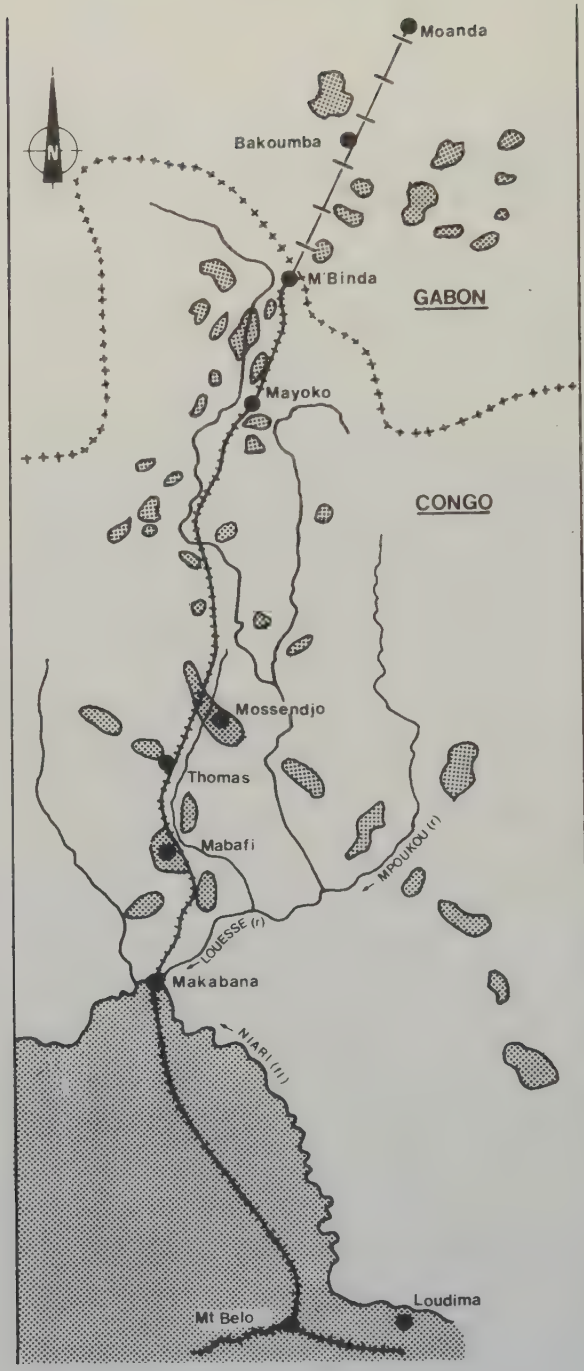
la Mikokoto (ou Rivière Bleue), de la M'Boukndi aval, de la Missassaka, de la Moubondo, de la Mifitsingui, de la Louadi, de la Tsotso, de la Mangali, pour ne citer que les plus importantes. (1)

Une autre variété du monde sylvestre, bien qu'assez rare ici, est la formation qu'on rencontre au bord des eaux calmes, stagnantes, comme celles de la Mikokoto ou Rivière Bleue dans les environs de Makabana. Elle est constituée d'arbres aquatiques, dont les énormes racines aériennes supportent des troncs peu élevés aux petites feuilles vert sombre. Au bord des marigots, ou au beau milieu de ceux-ci, s'épanouit une végétation particulière de papyrus, de plantes amphibies et de beaux nénuphars. Lorsque les hommes ont créé involontairement un marécage en construisant une route ou une voie ferrée en remblai, vrai barrage retenant les eaux, les arbres maintenant inondés périssent lentement et l'on voit se dresser de grands squelettes de bois mort au sein des eaux marécageuses envahies par une jeune et nouvelle végétation aquatique.

Un peu partout dans les forêts s'ouvrent des clairières. Elles sont particulièrement nombreuses aux abords des grandes pistes. Telles sont celles qui jalonnent la route suivant la voie ferrée aux abords d'Itsotso et de Thomas, ou la vieille piste partant de Thomas pour aboutir à l'ouest sur la route du Gabon au coeur du synclinal du Niari. On constate de même une grande fréquence de clairières au long de la Louessé à l'ouest de Mossendjo, et entre la Louessé et la Mandoro. Si nous considérons les cartes au 1/50 000 de Mossendjo (2), elles apparaissent nombreuses au long de la grande route et de la voie ferrée, de part et d'autre de la rivière Kobé, le long des pistes desservant Lihahi, Dziba Dziba, Idzendi, ou de celles partant du nouveau Boupenda d'une part, l'ancien Dzinga d'autre part. Les cartes (3) révèlent de notables clairières au long de la vieille piste des anciens Moussinga, Bandzoko, Kana, Malléké, Youlandzani; et une zone de clairières très vaste se trouve à l'est de la Louessé où elles jalonnent en partie une ancienne piste (4). On note aussi que ce sont les vieux chemins, même abandonnés et sans villages, qui se trouvent dans des zones de clairières (5). Au Gabon, une piste

---

(1) Feuille Kibangou 4d au 1/50 000 Moyen-Congo IGN 1957.
(2) Mossendjo 4a, 4b, 2b au 1/50 000 IGN 1957.
(3) Mossendjo 4b " " "
(4) Mossendjo 2b " " "
(5) Mossendjo 2a " " "



LES SAVANES EN FORET

Les savanes sont situées au long des anciennes pistes et des routes actuelles

0 10 20 30 Km

LEGENDE

- Forêt
- Savane
- Cours d'eau
- Chemin de fer
- Téléférique
- Frontière

VILLIEN 1976.

desservant entre autres Bitolo et M'Poudi est coupée sur la carte de multiples taches claires, de même que celle arrivant de Mipoudi et venant la rejoindre (1). Celles-ci se multiplient également à proximité de la magnifique route qui suit le téléférique de Moanda jusqu'à la frontière congolaise.

Ce ne sont là que des exemples, car les clairières plus ou moins anciennes se trouvent partout et se développent à l'heure actuelle avec les activités humaines. Une végétation particulière les caractérise. Dès que les grands arbres ont disparu, foudroyés ou abattus par les hommes, on voit s'installer des fougères, dont la Bifida caractéristique des sols pauvres, des arbustes comme Anthocleista, et d'innombrables parasoliers. Les arbustes forment un étage surmontant un tapis d'herbe, de fougères et d'une végétation buissonnante enchevêtrée. Lorsque la clairière n'est pas maintenue, les arbres anciens repoussent peu à peu et il s'établit une végétation de transition dont la strate inférieure est un inextricable fouillis. Ainsi se constitue la forêt secondaire.

Les espèces végétales. (2)

Les forêts denses sont ici, comme dans toute la zone équatoriale, caractérisées par l'extrême variété des essences. Mais de l'une à l'autre on retrouve les mêmes espèces, dont un grand nombre d'arbres magnifiques, aux fûts élevés, dépassant largement 1 m 50 de diamètre, mais très disséminés: 4 ou 5 à l'hectare. Ils appartiennent souvent au groupe des Méliaires, et il y a de nombreuses espèces de la famille des Légumineuses et des Rubiacées. Parmi ces arbres, les plus connus sont ceux recherchés dans le commerce, tel l'okoumé. Celui-ci (Aucoumea klaineana), de la famille des Burséracées, est un arbre de haute taille qui peut avoir des contreforts assez minces; son écorce, craquelée, est de teinte rougeâtre, son feuillage léger; Batsangui et Bapounou, peuples de la forêt, le nomment "mukumi". Parmi les Légumineuses, il faut citer le tchitola, au fût droit

---

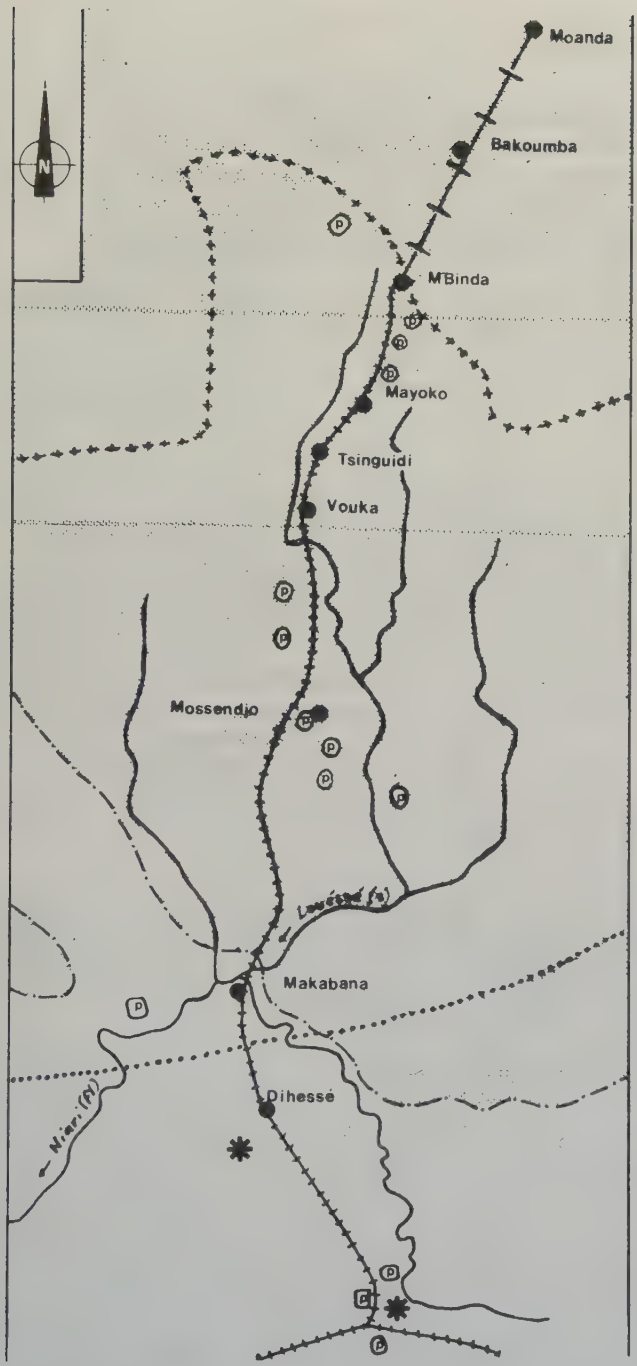
(1) Sud-Ouest de la carte Franceville au 1/200 000.

(2) Nous avons complété les renseignements puisés dans AUBREVILLE (Flore forestière soudano-guinéenne AOF, Cameroun, AEF. Paris Société d'édition de géographie maritime et coloniale 1950 523 pages) avec la documentation précise du Cours ronéo de Botanique fait par R. BENOIST-GIROMIERE au Centre forestier de Mossendjo, et celui-ci nous a fait reconnaître les espèces dans la forêt de la Mapopo.

et élevé, à l'écorce claire; le padouk ("mubidu" chez les Batsangui, "idvungu", "issigu" chez les Bapounou) dont le tronc élevé, régulier, se dresse sur de hauts contreforts assez minces et dont le bois est d'un gris très clair. Parmi les Méliacées, on compte l'acajou (Khaya ivorensis et anthoteca) au fût de teinte foncée muni d'épais contreforts et très haut (les habitants de la région de Mossendjo l'appellent "ukuma"); le sipo, autre bel arbre, gris argenté, atteignant 40 mètres de hauteur (son nom savant est Entendrophragma, les Bapounou le nomment "dilola muraga"); le sapelli, qui lui ressemble, mais de couleur brune et avec d'épais contreforts. Parmi les Rubiacées se trouvent de beaux arbres, très droits et de teinte claire: entre autres le bilinga ("mubilinga" ou "mururnbi" pour les peuples de la forêt) et surtout le limba (Terminalia superba) qui peut atteindre 50 mètres; ses feuilles sont disposées en une couronne de branches assez courtes, étagées et étalées horizontalement. Citons encore, parmi les nombreuses espèces des forêts du Chaillu, l'iroko (Chlorophora excelsa) appelé "mbuyu" par les Batsangui et "kambala" par les Bapounou; l'avodiré, le tiama, le douka, le niélé ("mubili") et l'olon dont le tronc est hérissé d'épines.

Ces espèces se répartissent différemment suivant les secteurs mais nous ne disposons pas d'un nombre suffisant de comptages pour en faire un tableau précis. Cependant les deux essences dominantes et qui ont un intérêt commercial évident, l'okoumé et le limba, ont fait l'objet d'études plus précises. L'okoumé domine au Gabon et dans le nord du Congo. C'est un arbre de pleine lumière qui a dû se propager par le développement des plantations au sein de la forêt. Son extension se fait dans des zones qui ont connu de nombreux déplacements de l'habitat liés aux mouvements des ethnies. On le rencontre donc surtout aux abords des vieilles pistes et des villages parfois abandonnés du Chaillu gabonais. Dans la partie septentrionale des pays de la COMILOG au Congo, l'okoumé domine dans un secteur qui a vu lui aussi de grands déplacements de populations et toujours près des villages et pistes abandonnés: autour de Dziba Dziba, sur la route du paysanat menant à Divénié. Il pousse en formations relativement denses entre la Lebama et la M'Poukou ainsi qu'entre la Louessé et la Lebama: or il s'agit là de l'ancien lieu d'habitat, aujourd'hui terre de chasse, d'ethnies vivant maintenant à Mossendjo.

Limba et okoumé coexistent rarement; le limba l'emporte au sud du massif du Chaillu et sur les plateaux qui l'entourent. Il est aussi une des essences qui comptent le plus pour les exploitants dans les forêts avancées dominant le Niari, ainsi que dans les galeries qui bordent les rivières dans la grande plaine.



Pisciculture et forêts

0 10 20 30 Km

E : 1/1000 000

LEGENDE

- Voie ferrée
- Téléphérique
- Frontière
- Limite forêt savane
- Limite sud de l'aire de l'okoumé
- Ⓟ Zone de pisciculture
- ✱ Station forestière

Comment se répartissent en forêt les différentes espèces, il n'est pas facile de le dire, sauf en quelques secteurs où ont été menés à bien comptages et inventaires (1). Il y a 5 zones inventoriées qui concernent ce travail au Congo. Ce sont les blocs forestiers de Pemo, Louatiti, Mouvendzé, une zone nord et une zone sud (Louessé M'Poukou) de Mossendjo.

Le bloc forestier de Pemo, inventorié à 10 %, couvre 3 hectares. Les okoumé dominent (13,3 à l'hectare) mais on trouve encore quelques limba (0,3), une abondance relative d'ilombo, du minzu, du rikio et de l'olon. On trouve aussi le movingui qui est absent plus au sud.

Le bloc forestier de Louatiti possède beaucoup d'okoumé, mais seuls ceux qui ont 30 centimètres de diamètre au moins ont été comptés (3 à l'hectare). Le limba n'y apparaît point, mais il y a l'ilombo, le rikio, l'olon, le movingui et de rares acajous.

Dans le bloc de Mouvendzé se mêlent limba (0,8 à l'hectare) et okoumé (1,9) car ces espèces se trouvent à la limite nord de l'un et sud de l'autre. Elles sont accompagnées d'ilombo, de rikio, de moabi et d'acajou; il n'y a pas d'essence vraiment dominante.

Avec la zone nord de Mossendjo, nous pénétrons dans une forêt où domine l'okoumé, puisque la densité de ses plantations atteint 8,56 à l'hectare. D'autres espèces se rencontrent, mais leur nombre est insignifiant.

La zone sud de Mossendjo (Louessé - M'Poukou) est à la limite nord des limba (densité 0,9 à l'hectare) et les okoumé sont plus nombreux (4,6). Il n'y a pas d'autre essence dominante, c'est un mélange et une grande variété d'espèces moins notables.

Ces blocs recensés présentent un échantillonnage des espèces que l'on trouve dans toute la grande zone forestière. Il n'y est pas question de celles des clairières, des bordures de la forêt secondaire si nombreuses et parfois si étendues dans le massif du Chaillu et sur les plateaux environnants, car elles n'intéressent pas les exploitants. On y trouve des arbres ou arbustes caractéristiques comme les fromagers (Ceiba pentendra), les parasoliers (Musanga smithii), les Anthocleista

---

(1) Quinze ans de travaux et de recherches dans les pays du Niari. Synthèse des études, recherches et travaux en matière forestière pp. 115 à 123. Centre technique forestier tropical 1949-1964. (Editions Paul Bory, 5 rue de la Poste Monaco).

REPARTITION DES ESSENCES

DANS LE BLOC FORESTIER INVENTORIE DE PEMO

	Pemo	
	N	S
Superficie (ha)	5 000	5 000
Okoumé D + de 100	41	70
D 60-100	89	185
Total - de 60	130	255
D 30-60	201	341
D 15-30	215	402
D - de 15	294	620
Total 0-60	710	1 563
Total général	840	1 818
Limba D + de 60	8	9
D 30- 60	9	11
D - de 30	7	12
Ilomba	133	180
Minzou	74	109
Rikio	135	106
Irvingiacées	62	82
Ebiara (Mpossa)	43	67
Niové	40	51
Safoukala	33	42
Olon	48	40
Movingui	22	39
Dabema	53	36
Padouk	14	31
Tali	15	22
Angueuk	13	22
Aiélé	14	19
Bahia	24	17
Ndouma	11	11
Iroko	4	11
Acajous	6	8
Bilinga	1	1
Moabi	2	
Oboto		
Divers autres		118

et des fougères nombreuses dont la Bifida. A leur taille, et surtout à celle des parasoliers, on peut estimer l'âge du défrichement.

Les forêts-galeries sont moins riches. On y rencontre le limba et essentiellement le macrolobium (Gilbertodendron dewevrei) dont le feuillage vert sombre et la forme générale rappellent, vus de loin, ceux des cèdres; en mars-avril, ce bel arbre se couvre de grandes fleurs violettes ou roses; les gens du pays l'appellent "kibaya" ou "kifiote". Au long des rivières de la grande forêt, poussent de petits palmiers-raphias qui peuvent former une bordure serrée, comme sur les bords de la Louessé. Partout de nombreuses lianes s'accrochent aux arbres: lianes à glu, à eau, plantes à caoutchouc.

En conclusion, les énormes forêts où l'implantation de la COMILOG allait entraîner l'ouverture de larges saignées sont bien caractéristiques de la zone tropicale humide. Elles appartiennent à la grande sylve équatoriale avec son incomparable exubérance, une grande variété d'espèces végétales et des aspects quelque peu différents suivant le passage de l'homme ou la présence des fleuves. Elles ne comportent pas d'originalité particulière à la région.

Les animaux de la forêt.

La faune présente de grandes analogies dans toutes les forêts primaires ou secondaires. Les animaux de petite taille sont les plus nombreux. Ce sont avant tout des myriades d'insectes où dominent moustiques, mouches, araignées, vers et fourmis; parmi ces dernières, les magnans forment de longues colonnes dévastatrices. Les termites ne sont pas absents mais leurs édifices sont peu élevés et ne se remarquent pas toujours. Les insectes sont souvent nuisibles: moustiques dont la piqûre peut entraîner le paludisme, mouches tsé tsé porteuses parfois du germe de la trypanosomiase, mouches à filaires etc.

Parmi les animaux redoutables, les serpents abondent (najas, dendraspis, pythons) mais ne se manifestent guère. Les hommes, en dehors des insectes, ne se rendent pas tellement compte du nombre d'animaux de la forêt. Ils voient et entendent les oiseaux à vol court du genre perroquet, les singes criards et parfois, mais seulement en saison sèche, les gorilles à la recherche des points d'eau. La forêt cache aussi de petites antilopes, des buffles rouges et, sur les lisières, des éléphants: les

sentiers que suivent ces derniers sous le couvert des grands arbres, où se retrouve l'empreinte de leurs pas, aboutissent généralement à des gués ou des points d'eau faciles, aux abords desquels on remarque les branches brisées caractéristiques de leur passage. (1) Sur la lisière des bois vivent des chats sauvages, des sortes de belettes et autres animaux fouisseurs (2). Marigots et rivières sont peuplés de multiples espèces de poissons et infestés de caïmans. Les bêtes abondent donc mais se manifestent peu durant la journée: c'est la nuit seulement que se réveille et s'anime la forêt dense.

Dans tout le secteur nord des pays de la COMILOG, la forêt dense trouve les conditions de son existence ou de sa survie. Les hommes ont dû s'y adapter. Elle constitue certes un énorme obstacle, mais elle peut devenir source de richesse avec des voies de circulation. Ce pouvait être un argument en faveur de la création de la voie COMILOG en forêt. Les plus éminents des constructeurs pensaient déjà à l'exploitation du bois.

2) La savane.

" Là où finit la forêt vierge commence une immense plaine herbeuse, présentant de vastes prairies verdoyantes où viennent paître des troupeaux d'antilopes et de boeufs sauvages" (3). Le quart environ de la superficie des pays de la COMILOG est en effet couvert de savanes, ce qui étonne à une latitude aussi basse puisque cette formation végétale règne ici autour du 4e parallèle. Le climax est d'ailleurs incontestablement forestier, comme le prouvent les réalisations de la station forestière de Loudima. Il y a donc dans la vallée du Niari des conditions spéciales qui viennent modifier le milieu naturel normal.

---

(1) Beaucoup de détails intéressants nous ont été fournis par les forestiers et les gens des villages. Nous avons aussi vu un certain nombre de ces animaux au cours de nos randonnées.

(2) Le docteur Voulgre signalait la présence sur la lisière de la forêt de léopards, chats-tigres, chats et chiens sauvages. (Dr VOULGRE: Le Congo français. Le Congo et la vallée du Kouilou pp. 89-108; Paris Librairie africaine et coloniale 27 rue Bonaparte 1897.

(3) Ibid. p. 33.

TABLEAU DES DENSITES POUR 100 HECTARES

TOUS SECTEURS INVENTORIES

	Ouest-Mossendjo				Nord Mosse	Louessé Mpoukou	Moetsche Kingani	Lissassa
	Pemo nord	Pemo sud	Louatiti	Mouvendzé	ndjo			
Superficie en milliers d'ha	5	5	10	20	41	20	28	20
Okoumé								
D moins de 30 ou 45	331	596	400	192	208	172	246	384
D moins de 60 ou 70	130	255	123	58	122	91	110	130
Limba								
D moins de 30 ou 45	17	20		40		60		
D moins de 60 ou 70	8	9		31		35		
Acajou	6	8	4	18	1	4	0,2	0,2
Iroko	4	11	1	8	0,3	3	0,2	
Tchitola						2	0,3	0,1
Niové	40	51	20	11	5	0,1	0,2	
Padouk	14	31	20	11	3	3	0,1	1
Safoukala	23	42	18	13	3	1,5		
Moabi				5	0,6	0,2	1	1
Daniellia					2,5	1	0,1	0,4
Longui	7	?	?	?		0,1	0,1	0,2
Movingui	22	39	14	14	4	1		3
TOTAUX	464	798	477	312	308	248	248	390

Le milieu favorable à la savane.

La présence de savanes peut sembler singulière dans un pays aussi proche de l'Equateur. Nous avons vu que la région étudiée est influencée par un climat de type austral caractérisé par une sécheresse notable. A latitude égale, en effet, la pluviométrie dans le Sud Congo et même le Gabon méridional est inférieure à celle des autres stations de l'hémisphère nord. En outre, la grande vallée du Niari, domaine des vastes savanes, jouit d'un climat d'abri à l'est de la chaîne du Mayombe qui la sépare de l'Atlantique. C'est ce qui explique la faiblesse des totaux annuels pluviométriques: 1 117 mm à la station de Loudima Malela non loin du secteur étudié; 1 147 à la station forestière; 1223 à Malolo SOFICO (pour 3 ans d'observations). A côté de ces totaux relativement faibles, il faut noter que les mois pluvieux ne connaissent pas de pluies intenses et continues. Il s'agit surtout de rapides averses peu profitables au sol, dans une région de températures élevées où l'évaporation est rapide; les pluies sont entrecoupées de belles éclaircies ou de rémissions qui peuvent durer plusieurs jours: à Malela, le nombre moyen annuel de jours de pluie est de 97.

Il peut cependant se trouver des savanes en des régions où les pluies annuelles dépassent 1 800 mm: c'est le cas de celle de Franceville. En effet, ce qui compte surtout pour la végétation c'est la présence d'une longue saison sèche qui peut s'étaler sur quatre mois. A Malolo, si l'on considère la moyenne des précipitations pour la période de 1952 à 1959, les mois de juin, juillet et août n'ont reçu aucune pluie et septembre 6 mm seulement. Il en a été à peu près de même à Loudima. Cette saison sèche, d'une longueur et d'une importance anormales, favorise la savane au détriment de la forêt. La petite saison sèche, qui chevauche les mois de janvier et février, joue un rôle analogue, quoique à un bien moindre degré: en 1952 par exemple, il n'est tombé pendant cette période que 41 mm à Kibangou.

La savane est liée non seulement à la sécheresse plus grande du climat mais aussi à des conditions édaphiques. Dans la région étudiée, où elle domine, elle est pourtant évincée par la forêt sur les sols schisto-gréseux et certaines couches calcaires. Par contre, elle règne sur les terrains schisto-calcaires, sur tous les sols perméables et secs et dans les régions couvertes de cuirasses ou plus exactement de débris de cuirasses paléoclimatiques.

La savane enfin est incontestablement liée à des facteurs anthropiques. Le passage des feux de brousse allumés par les hommes pour le défrichement et la préparation des cultures a favorisé l'extension des formations herbeuses au détriment des forêts. Il est remarquable que la savane soit étendue dans une zone où jadis passaient les routes des caravanes unissant les grands points de commerce de la côte au-delà du Mayombe aux marchés de l'intérieur. Les porteurs, les voyageurs étaient gros acheteurs de manioc pour leur nourriture, la culture locale en était donc stimulée et les défrichements se multipliaient. Les savanes ont certainement bénéficié de ces longs déplacements humains liés à l'économie d'une époque révolue.

Telles sont les conditions d'ensemble, mais elles sont quelque peu variables suivant les secteurs où nous voyons se développer cette formation.

Le domaine de la savane.

La savane s'étend sur trois secteurs: les plateaux du manganèse du Gabon méridional, la vallée du Niari et de nombreuses enclaves dans la zone forestière aussi bien gabonaise que congolaise.

Les plateaux de la région de Moanda.-

A l'arrivée à Moanda par avion après avoir survolé la verte forêt ombrophile qui s'étale à perte de vue, on est surpris de descendre sur une vaste étendue de plateaux jaunâtres. En les parcourant, on n'y rencontre que des étendues herbeuses médiocres, ceinturées par le moutonnement des arbres qui se pressent dans les vallées en contre-bas. Ces savanes couvrent les plateaux Bangombé, Divingui, Okoumazougou et Massengo Djiba. Le secteur représenté par la carte (1) est occupé par la savane de part et d'autre de la haute vallée de l'Ogooué. Cette savane est formée d'une herbe courte, piquée de petits arbres soufreteux et tordus. Parfois il n'y a pas le moindre arbuste: c'est le cas de l'ensemble du plateau Bangombé. Cette étendue herbeuse est néanmoins traversée de galeries forestières au long des rivières compartimentant le plateau; et l'on rencontre aussi quelques lambeaux de forêts, donnant à la région en saison des pluies cet aspect bocager qui avait séduit Savorgnan de Brazza heureux de trouver une réminiscence de paysage européen: Franceville lui a dû son nom. La présence de

(1) Franceville 1/200 000 (Feuille SA 33 VIII) Rép. gabonaise Brazzav. 196

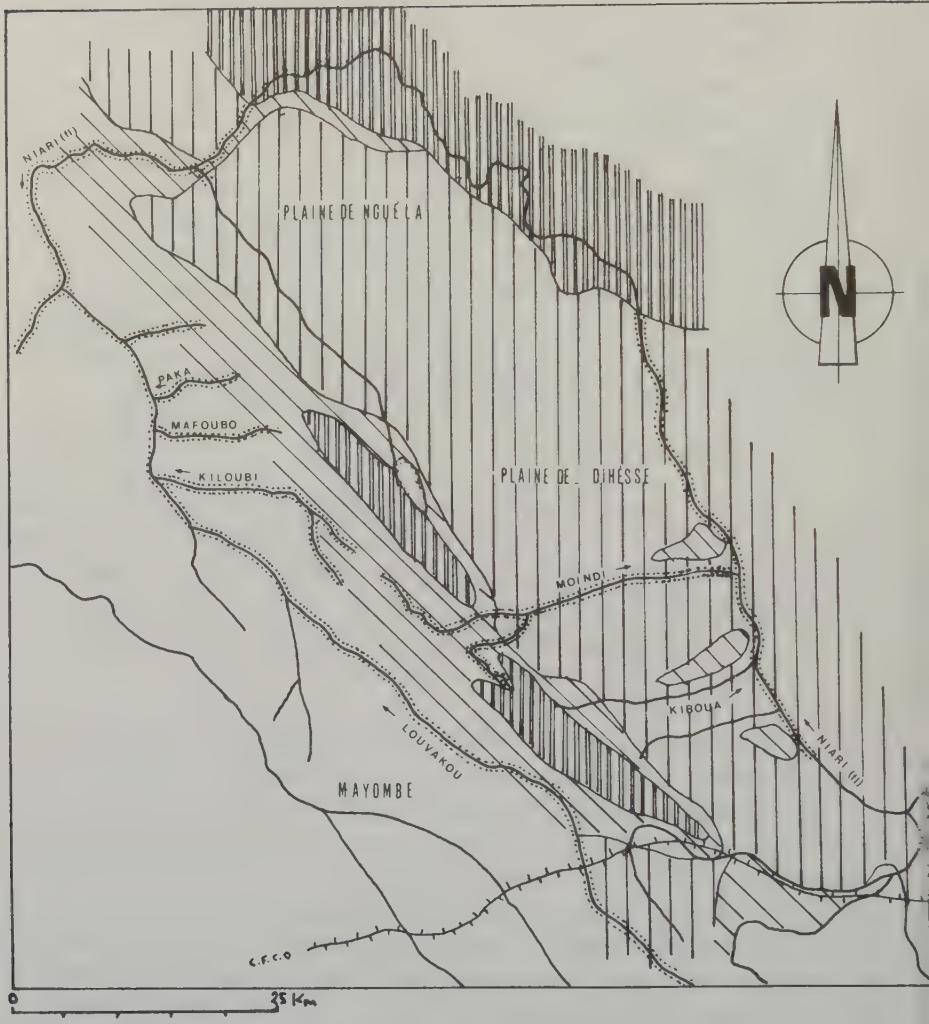
ces vastes surfaces savanisées étonne dans cette région du Haut-Ogooué où le total annuel des précipitations dépasse souvent 2 000 mm et ne s'abaisse jamais au-dessous de 1 800. Le climat est certes déjà franchement austral, caractérisé par la grande saison sèche de juin à septembre, avec quelques pluies mais ne dépassant pas un total de 177 mm pour les quatre mois secs, et une petite saison sèche en janvier avec 123 mm sur un mois. Néanmoins ce climat n'explique guère la savane dans cette région forestière. Restent alors les facteurs édaphiques et le rôle de l'homme. Ici la savane est incontestablement liée à un sol recouvert d'une cuirasse manganique, à des épaisseurs de pisolithes franchement défavorables à la forêt. Quant aux actions anthropiques, il est difficile de les retenir: les hommes ne se sont pas souciés de défricher des étendues de plateaux stériles.

La vallée du Niari.

Beaucoup plus importantes sont les savanes de la grande plaine du Niari. Elles s'imposent dans le paysage, favorisées par un climat beaucoup moins humide, avec une saison sèche de quatre mois dont trois (juin, juillet et août) ne reçoivent aucune précipitation. Elles coïncident aussi avec les couches schisto-calcaires. Ce sont des savanes essentiellement arbustives (1), où la strate des arbustes est de densité variable mais faible: ceux-ci, ne dépassant guère deux à trois mètres, sont espacés et assez rabougris. Le tapis herbacé est constitué de graminées de haute taille, allant jusqu'à trois et quatre mètres. Les touffes d'herbe sont séparées les unes des autres mais forment en hauteur une masse compacte et enchevêtrée. La plupart des espèces sont à cycle long et fleurissent en mai ou juin. Les feux, qui commencent à la fin de la saison sèche, sont très violents à partir de la mi-septembre et au mois d'octobre. Tout est détruit à leur passage, les Hyparrhenia surtout, mais les troncs calcinés des arbustes demeurent et se couvrent vite de jeunes feuilles. Un peu avant les premières pluies, la savane commence à reverdir: on voit pousser un fin tapis d'herbe et éclore de larges feuilles jaunes au ras du sol.

Chaque année, la majorité des savanes est touchée par le feu. On s'est demandé quels effets ces incendies pouvaient avoir sur la végétation. On a vu se créer une véritable flore du feu, avec de petits arbustes calcinés, tordus mais résistants et dont la structure ligneuse

(1) J. KOECHLIN: La végétation des savanes dans le Sud de la République du Congo. IRSC Brazzaville 1961 510 pages.



ZONES DE VEGETATION DE LA VALLEE DU NIARI

Forêt galerie

Forêt

Hyparrhenia à diplandra

à Hymenocardia acida

SAVANES

à Andropogo

villien 1975

serait une adaptation. Cependant Lebrun n'est pas d'accord: ayant étudié la végétation du Parc Albert dans des conditions analogues, il fait remarquer que ces plantes prétendues bien armées pour résister au feu voient flamber leur écorce au cours d'incendies violents.

Les savanes revêtent un aspect particulier aux abords des cours d'eau et surtout des lacs très nombreux dans la région de la boucle du Niari. Les formations sont alors d'un type marécageux, constituées d'un tapis herbacé plus dense, avec dans la zone la plus sèche des buissons serrés, et dans la partie la plus proche de l'eau de véritables prairies flottantes. Tel est l'aspect de la savane que l'on découvre aux bords des lacs Missengué, Missassakou et surtout M'Boté (1), vaste étendue de marécages où le lac proprement dit a disparu; c'est tout au plus si en saison des pluies demeure une petite étendue d'eau sans profondeur: l'assèchement progressif est assez récent et les chasseurs, qui ont toujours fréquenté cette plaine giboyeuse, ont vu en une quinzaine d'années se modifier la végétation (2). Cette savane particulière se retrouve sur le bord de la majorité des lacs de ce que l'on appelle parfois la plaine de Dihessé. (3) C'est le cas du petit étang Moussiki, de certaines rives du grand lac Mallengué, et plus au Sud de la "mare Mabou". D'ailleurs cette végétation se poursuit dans la plupart des longues dépressions qui servent d'exutoires à ces lacs en saison des pluies, et où l'enchevêtrement des herbes et des buissons dans une terre boueuse rend le passage difficile: tel le lit de la Moukoussoumougou et l'ensemble des chenaux unissant entre eux les lacs Sinda, M'Boloko, Mabengué, Mouyebi avec le lit de la Mahangou qui n'est qu'un fond marécageux envahi par les touffes grises et duveteuses d'une végétation souvent couverte de belles fleurs roses, mauves ou jaunes.

Les savanes dans la zone forestière.

Les savanes se trouvent là en deux secteurs assez différents de la zone forestière. Le premier est celui des plateaux situés entre Thomas et le pont de la Louessé, ainsi que des collines bordant le Niari, où l'on découvre souvent un véritable paysage de parc formant transition

---

(1) Feuille Kibangou Nyanga 4a au 1/50 000 IGN 1957.

(2) Renseignements obtenus de chasseurs français et d'habitants des villages voisins.

(3) Feuille Kibangou M'Boté 4d au 1/50 000 IGN 1957.

ESPECES VEGETALES DES SAVANES SUR LE BOUENZIEN

(J. Koechlin: La végétation des savanes du Sud de la République du Congo p. 233)

Strate arbustive	
Hymenocardia acida	Ochna gilletiana
Annona arenaria	Dichrostachys glomerata
Bridelia ferruginea	Maprounea africana
Crossopteryx febrifuga	Milletia versicolor
Psorospermum febrifugum	Sarcocephalus esculentus
Syzygium macrocarpum	
Strate herbacée	
Hyparrhenia lecomtei	Hypoestes cancellata
Hyparrhenia diplandra	Indigofera congesta
Andropogon schirensis	Pteridium aquilinum var. caudatum
Schizachyrium platyphyllum	Vernonia smithiana
Loudetia arundinacea	Cryptolepis hensii
Trichopteryx fruticulosa	Eupatorium africanum
Panicum fulgens	Aframomum stipulatum
Ctenium newtonii	Camoensia maxima
Andropogon pseudocapricus	Helichrysum mechowianum
Hyparrhenia familiaris	Indigofera procera
Panicum phragmitoides	Landolphia humilis
Sporobolus centrifugus	Polygala acicularis
Brachiaria brizantha	Pseudarthria hookeri
Bulbostylis cardiocarpa	Uraria picta
Eriosema glomeratum	Vigna reticulata
Desmodium ramosissimum	

avec la grande plaine herbeuse. Le deuxième comprend les nombreuses petites clairières du massif du Chaillu ou de la zone forestière dense des plateaux gréseux, là où ils enveloppent étroitement le Chaillu. Dans toutes ces régions, le climax est indubitablement forestier.

Quelle est donc l'origine de ces savanes? Dans le premier secteur, nous sommes à la limite des facteurs naturels propices à la forêt, où les clairières ouvertes par les hommes se maintiendront plus facilement. Dans le deuxième secteur, ces formations ne peuvent qu'être anthropiques: ce sont des clairières anciennes et étendues où le passage des feux est renouvelé par le maintien ou le recommencement des cultures.

C'est dans le massif du Chaillu gabonais que nous trouvons les étendues les plus vastes de ce type de savane: autour de Bitolo, Bounienguélé et Missiguindi (1). Il y a là de nombreux villages et l'influence des hommes est incontestable. De même, au Congo, les savanes de la région de Tséké Maléké sont liées à l'existence d'anciens villages (2). La carte de la région de M'Binda révèle, dans un secteur vide à l'heure actuelle, une étendue considérable de savanes (3). Et cependant ce plateau, ces mamelons dépassant 700 mètres d'altitude, dans une région où il tombe en moyenne 2 mètres d'eau, sont favorables à la forêt. L'ancienne piste qui les traverse n'explique pas l'extension de ces clairières souvent éloignées de cette piste de plus de 10 kilomètres. Il faut en conclure qu'il y a eu jadis de grands déplacements des ethnies et probablement de nombreux villages dont on a oublié jusqu'au souvenir.

Des savanes, nous en découvrons encore sur une colline à l'est de la route allant de Mayoko au niveau des villages de Gouélé et Bandzagou (4) et au sud de la route de Koulamoutou (5), soit au long de la grande route (à Tsanguié Commandé) soit sur une vieille petite piste au sud de M'Biko. Le secteur quasi urbain du petit centre secondaire de Mossendjo, jusqu'à la région de Marala où se trouve la gare, est dégagé à peu près complètement de la forêt. Les savanes forment des taches nombreuses sur la route de Mayoko entre Domani et Simba et, au même niveau, sur un

---

(1) Feuille Franceville au 1/200 000 1957.
(2) Feuille Mossendjo 4b au 1/50 000 1957.
(3) Feuille Koulamoutou 4d au 1/50 000 1959.
(4) Feuille Mossendjo 4a au 1/50 000 1957.
(5) Feuille Mossendjo 2a au 1/50 000 1957.

ancien chemin à l'ouest de la Louessé (1). Dans le permis du Centre National Forestier à Mapopo (2), se disséminent de petites savanes que l'administration de cet établissement a utilisées pour l'installation des campements de ses chantiers. Enfin les clairières deviennent de plus en plus nombreuses au long de la route et de la voie ferrée au sud de Mossendjo.

Les savanes enclavées dans la zone forestière se distinguent par une belle végétation de hautes herbes et sont très souvent arborées, avec de petits arbres et des palmiers à huile. Elles prennent alors l'aspect de vergers, surtout au début de la saison des pluies, avec un tapis de gazon et des espèces végétales de forêts ou de sols subforestiers comme Pennisetum purpureum.

Les espèces végétales de la savane.

La vallée du Niari a fait l'objet d'une étude approfondie de J. Koechlin dans ce domaine (3) et c'est de celle-ci que nous tirons la répartition des principales espèces. La savane de cette région est faite d'une strate arbustive plus ou moins serrée, mais généralement d'assez faible densité, avec des "kéké" (4) médiocres de 1 à 3 mètres et d'un tapis herbacé de graminées cespiteuses de forte taille mêlées à un certain nombre de légumineuses. Ce tapis peut atteindre 3 à 4 mètres de hauteur si le terrain est favorable. Au niveau du sol, les touffes sont espacées. Les espèces sont généralement à cycle long et fleurissent en mai ou juin seulement: c'est ce qui entraîne à faire une distinction entre savane avec ou sans Hymenocardia acida, arbuste très répandu.

La savane à Hymenocardia acida se localise dans les zones de contact du schisto-calcaire et du schisto-gréseux, donc sur les lisières du synclinal et à mi-pente des collines. Elle est faite d'un tapis d'herbe dense constitué surtout d'Hyparrhenia diplandra. Parmi les arbustes nombreux, parfois très serrés, c'est l'Hymenocardia qui domine, pouvant

---

(1) Feuille Mossendjo 2b au 1/50 000 1957

(2) Permis de Mapopo Mossendjo. Etude stéréoscopique au 1/20 000 SOFRATOP Paris.

(3) J. KOECHLIN: La végétation des savanes dans le sud de la République du Congo. O.R.S.T.O.M. 1961 p. 162

(4) Expression populaire employée en Afrique noire francophone pour désigner les petits arbustes rabougris.

dépasser 4 mètres de haut, en particulier sur les formations limitrophes du schisto-calcaire. Cette savane s'étend non seulement dans la vallée proprement dite, mais sur la tillite supérieure et sur les plateaux gréseux. Sur la tillite, on remarque Loudetia arundinacea et, sur les sols de la série de la Bouenza, le sable blanc des "lousséké" (1) est couvert d'une prairie sèche avec Ctenium newtonii (2). En conclusion, la savane à Hymenocardia acida est répandue sur des terrains où affleurent des roches silicifiées en vrais chaos de blocs, sur des couches à relief tourmenté et à sol caillouteux et gravillonnaire.

La savane sans Hymenocardia acida caractérise des sols de type différent: les calcaires dolomitiques et les calcaires marneux en plaquettes. La base du Mont Belo, en calcaires dolomitiques, est couverte d'une telle savane, avec comme formation caractéristique Hyparrhenia chrysargyrea, dont les herbes atteignent 1 m 50 de haut. Dans les creux et les anfractuosités de ces calcaires, où se forment des sols de débris bien pourvus en éléments minéraux et organiques, on rencontre une végétation analogue à celle des zones basses alluviales composées d'arbustes et d'herbacées parmi lesquelles on note surtout Andropogon gabonensis. Dans les calcaires marneux en plaquettes où les sols sont argileux, la strate arbustive compte Bridelia ferruginea, et la strate herbacée Hyparrhenia diplandra.

Localement, les sols squelettiques portent une savane très rabougrie. C'est le cas sur les affleurements de pisolithes ou de blocs ferrugineux particulièrement nombreux aux abords de la Mikokoto. La végétation est alors caractérisée par deux graminées: Andropogon pseudocapricus et Hyparrhenia Lecomtei, en tapis de moins de 1 m 50, bas et clairsemé. La floraison a lieu en avril-mai au début de la saison sèche, si bien que le flétrissement est rapide: en septembre, il n'y a plus que de misérables chaumes jaunâtres, d'où sortent les innombrables termitières en forme de champignons. Les arbustes sont rares et, sur les pentes raides où le ravinement en nappe est considérable, ils sont déchaussés et couverts de lichens; les graminées peu nombreuses se dispersent en touffes isolées.

Les sols argileux profonds, et c'est le cas à la ferme de la Mouindi, sont favorables à des savanes à Hyparrhenia lecomtei. A l'est de la route qui longe la voie ferrée, la même végétation couvre la région

---

(1) Petites dépressions dans les sables.

(2) J. KOECHLIN p. 232.

entre les lacs M'Boté et Sinda ainsi que la rive de la Kibouba. Sur la rive gauche du Niari, un peu en aval de Loudima, quelques plaques alluviales (1), dont la nature est variable mais qui sont plus riches que les autres sols, portent une savane herbacée à Hyparrhenia cyanescens.

La végétation des marécages est très importante dans toute la boucle du Niari et spécialement sur le trajet de la voie COMILOG. Elle ne fait que s'étendre avec le dessèchement progressif de la région, que l'on constate en particulier au lac M'Boté (2). Elle est surtout herbacée. Dans l'auréole la plus éloignée de la nappe d'eau, qui n'est pas soumise à l'inondation, les plantes sont d'un type assez normal en savane, mais adapté à l'humidité: tapis dense herbacé d'Hyparrhenia diplandra, Andropogon gabonensis; arbustes comme Bridelia ferruginea. Dans une seconde auréole, au sol spongieux gorgé d'eau, la prairie comporte à la fois des herbes et des espèces buissonnantes. Les formations herbacées sont Andropogon gabonensis avec Leersia hexandra, et une haute graminée aux longs épis: Eclinochloa pyramidalis. Les petites plantes en broussailles sont diverses; la plus remarquable, qui se trouve en vastes formations autour du lac M'Boté, est le Polygonum lanigerum, se présentant en arbrisseaux duveteux argentés. Les chenaux qui font communiquer les marigots en saison des pluies se distinguent par un épais tapis de graminées d'un vert beaucoup plus vif que celui des herbes de la savane voisine.

Les problèmes de la savanisation.

Géographes et botanistes se sont posé le problème de l'origine des savanes et celui de la savanisation croissante du monde tropical. Ces questions sont particulièrement importantes en Afrique centrale, surtout au Congo méridional, à tel point qu'Aubréville a poussé un véritable cri d'alarme (3), ainsi que Harroy (4), après avoir constaté que

---

(1) F. GRAS: Les zones alluviales du Niari entre la Bouenza et la Kibouba ORSTOM déc. 1964 roné 51 pages p. 49.

(2) Cependant, en avril 1973, M. Petit (p. 131) a constaté que la Mikoko, qui ne s'écoulait plus depuis quelques années au passage de la piste COMILOG, était à nouveau active. En 1975, nous avons pu estimer que ce ne fut qu'un bref épisode.

(3) AUBREVILLE: Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale. Société d'éditions maritimes et coloniales. Paris 1949.

(4) HARROY: Afrique, terre qui meurt.

l'Afrique est en grande partie occupée par des formations secondaires qui se sont substituées aux véritables et anciennes communautés climatiques. Ce problème se pose de façon aiguë dans tous les pays de la COMILOG où l'on voit partout des savanes, même en pleine zone forestière.

Première question: les savanes sont-elles ici une forme naturelle, primitive de végétation? A l'appui de la réponse affirmative, il y a, pour la vallée du Niari où c'est la formation dominante, un climat beaucoup plus sec qu'il est normal à une telle latitude et parfois des sols très pauvres, ferralitiques, qui ne permettent guère la croissance des arbres mais seulement celle de l'herbe. En réalité, rien ne prouve, même dans ce secteur, l'antériorité de la savane. Le climat, malgré sa sécheresse relative, n'est pas un obstacle à la forêt. Les récits des explorateurs, le souvenir des vieux des villages, celui des colons français établis dans la vallée du Niari concourent à témoigner de l'existence de la forêt en beaucoup de secteurs de la plaine où elle n'existe plus. Les arbres protégés des feux poussent sans difficulté. La station forestière de Loudima a procédé au boisement d'un vaste secteur où eucalyptus, pins du Mexique et bambous se développent très vite. Les villages abandonnés, si nombreux sur l'ancienne route du Gabon, sont envahis par une belle végétation arborée de manguiers, palmiers à huile et bois de fer. Ainsi, lorsque cesse l'action de défrichement, la forêt aurait tendance à se reconstituer. Cependant on n'a pas réussi, à la station de Loudima, à constituer des plantations d'arbres de la région.

Mais pourquoi le rôle de l'homme aurait-il été plus marqué dans la plaine? C'est que cette vaste dépression a toujours constitué un lieu de passage: les migrations humaines jadis, puis les caravanes allant de Brazzaville vers la côte l'ont parcourue dans tous les sens. L'ancien climax n'a pas totalement disparu: il n'existe plus que sous forme de reliques disséminées à la faveur d'un sol plus favorable, mais c'est toujours le même, et la forêt reparaîtrait si l'homme le lui permettait.

Cette action efficace de l'homme, nous la voyons se poursuivre sous nos yeux. En zone forestière, elle seule peut expliquer les vastes savanes que nous avons signalées dans le Chaillu congolais et plus encore gabonais, et qui existent depuis longtemps déjà. Nous assistons en outre à une évidente régression de la forêt dans les pays de la COMILOG. Les lisières des forêts sont mordues par la savane qui se maintient d'abord

et progresse ensuite, grâce à un petit nombre d'arbustes plus ou moins adaptés au feu et qui sont d'une robustesse extraordinaire; il est vrai qu'ils rencontrent aussi de bonnes conditions d'humidité et un sol humifère. Les espèces qui colonisent ainsi rapidement sont Hymenocardia acida, Annona arenaria, Bridelia ferruginea et Sarcophales esculentus. Leur maintien et leur progression ne peut se faire qu'à la faveur de la saison sèche, avec l'intervention des hommes dont les défrichements sont périodiques.

Il est plus difficile de comprendre la survivance des savanes dans des zones vides d'hommes, comme c'est le cas dans certains secteurs de la région de Mayoko et de Koulamoutou. Les savanes y ont eu pour origine l'établissement de populations qui ne vivaient pas que de chasse et de pêche, qui se sont installées depuis très longtemps et ne sont parties qu'à une époque récente. Le maintien de la savane est dû ici à l'existence d'un sol épuisé par de longues années de cultures s'ajoutant à celle d'une saison sèche marquée. Il y a donc en zone forestière le maintien d'anciennes savanes d'origine anthropique grâce à des facteurs en partie naturels. Il y a surtout une progression autour des villages et des centres secondaires peuplés comme Mossendjo, qui s'égrènent au long de la voie ferrée et des routes importantes. Il est à prévoir une extension de plus en plus rapide des savanes dans les pays de la COMILOG, à cause de l'afflux de populations nouvelles.

Les animaux de la savane.

Dans le domaine intertropical, la savane est le domaine d'innombrables animaux, depuis les grands fauves et les herbivores coureurs jusqu'aux petits rongeurs et aux multiples insectes. Cependant le Congo apparaît pauvre en animaux sauvages, par comparaison avec non seulement les pays de l'Est africain mais aussi des régions voisines: Cameroun, Tchad, Centrafrique. Pourquoi cette différence? C'est là encore l'action destructrice de l'homme qui est en cause. Nous trouvons en effet les savanes sur la voie principale de peuplement et sur l'ancienne piste des caravanes. Elle a été le théâtre des grandes chasses pourvoyeuses de viande pour les villages, et de celles des explorateurs et des militaires. Cependant, tel ancien du pays vous dira qu'il y a vingt ans les éléphants venaient boire au Niari en zone fréquentée par les hommes, qu'ils dévastaient les abords des villages, que le passage des buffles était fait habituel. La disparition rapide du gibier vient surtout de l'inobservation des

réglements de chasse et du manque de rigueur des pénalités lorsqu'il y a flagrant délit. Non loin du secteur étudié, les animaux disparaissent de la réserve du Mont Fouari parce que les Bapounou viennent chasser le buffle et l'antilope en ces lieux interdits et que les garde-chasse sont impuissants à réprimer le braconnage. Il est donc difficile de rencontrer des bêtes, même dans des secteurs déserts et vraiment sauvages. Par contre, les antilopes sont redevenues nombreuses dans les plantations de la station forestière de Loudima et Malolo où la chasse est interdite et la surveillance active.

Quelle est la faune des savanes du Niari? Parmi les grands animaux, les éléphants sont encore nombreux. On peut parfois les voir en survolant à basse altitude la région de la boucle du Niari et la plaine de Dihessé; on peut découvrir l'empreinte de leurs pas aux abords des points d'eau. Les buffles, de petits buffles rouges, se tiennent comme les éléphants à proximité de la lisière de la forêt où ils cherchent refuge pendant les heures chaudes de la journée. Les antilopes sont nombreuses et on en voit quelquefois traverser les pistes et détaler dans les grandes herbes, en particulier dans les buttes coniques de la boucle du Niari et aux abords de Loudima et Mont Belo.

La savane est surtout le domaine de multiples serpents comme les pythons et les najas; de sortes de lièvres appelés "sibissi", de petits rongeurs du type rat palmiste et de sortes d'écureuils; de gros oiseaux (perdreaux, pigeons, pintades) et de petits oiseaux aux vives couleurs; d'insectes comme les termites, qui ont édifié de curieuses "meules" en champignons d'apparence spongieuse et toutes creusées d'alvéoles. Aux alentours des rivières pullulent les moustiques anophèles vecteurs de paludisme, les glossines (diptères piqueurs responsables de la tripanosomiase) et le Simulium damnosum qui transmet le filaire de l'onchocercose.

Les lacs et les rivières ont leur faune particulière de poissons, de caïmans et souvent d'hippopotames: ces derniers sont nombreux dans la Louessé non loin de Makabana, et dans le lac Mabengué où ils s'intéressent avec curiosité à l'arrivée des hommes, à vrai dire inhabituelle sur ces rives.

En conclusion, alors que la forêt dense domine dans le secteur Nord des pays de la Comilog où elle a pu constituer un obstacle, rendre plus compliquée la construction de la tranchée du téléférique et l'aménagement du parcours du rail mais aussi permettre une orientation économique intéressante, la savane règne dans la grande vallée et n'y constitue pas une gêne: elle n'a pas opposé de sérieuses difficultés à la création des voies routières et ferroviaires. Mais il y a aussi, en beaucoup de secteurs, un paysage de transition, celui de la mosaïque forêt-savane qui domine sur les collines à l'Est du Niari. Mieux encore, on trouve un peu partout de remarquables imbrications de ces deux formations, dues surtout à l'action de l'homme qui s'exerce sur le milieu vivant végétal et animal. Et cela nous amène à nous poser le problème du contact entre ces deux mondes si différents, dans les pays concernés par la COMILOG.

Les contacts savane - forêt.

Le contact entre les deux formations végétales s'effectue de trois manière: coupure franche, transitions nuancées, petites enclaves soit de forêts soit de savanes d'aspect particulier.

Lorsque le passage de l'une à l'autre est franc, on voit, si l'on se trouve en savane, apparaître la forêt à l'horizon, en un seul bloc sombre et régulier. Au moment où l'on aborde cette ligne d'arbres, on entre d'un seul coup en forêt, passant de la pleine lumière à l'ombre tiède et moite. Ce genre de contact est lié à des phénomènes physiques: hydrographie ou pédologie. Les fleuves ont en effet leur rôle puisque les forêts-galeries en suivent le cours; et l'on en trouve partout: au long de la Mouindi, de la Mikokoto et du Niari dans le grand Diangala; sur les rives de la M'Bérécé, de la Binhé et de la Ngoumou aux abords de Moanda. Les différences de sol expliquent aussi le changement brutal, en plusieurs secteurs de la plaine du Niari. C'est ainsi qu'un ourlet régulier et continu des forêts des grès de la Mpioka borde les savanes des flancs des collines calcaires. Le même passage se retrouve entre les calcaires du Sc II aux formations herbeuses et les calcaires oolithiques du Sc 1c porteurs d'arbres: on est particulièrement frappé de la brusque transformation du paysage sur la voie COMILOG entre la gare de Moukanga et la ville de Makabana; de même sur la route entre Mila Mila et Makabana. On a une impression analogue sur les rares pistes qui permettent d'atteindre le Niari à l'est du ranch de la Dihessé ou dans la région de N'Dolo.

MOSAÏQUE FORÊTS - SAVANES -

CLICHES I.G.N. 005 110.111.112
(1954)

0 500 1000 m

Legende

COURS D'EAU

CRÊTES

SAVANE

BAS DE PENTE

FORÊT

U.M.-EN 1975

Le contact entre la savane et la forêt peut être plus nuancé. La ligne de démarcation est alors sinueuse avec des boqueteaux du côté herbacé, une végétation de petits fourrés, de hautes fougères et quelquefois de parasoliers. Les raisons ne sont plus physiques mais anthropiques.

Un troisième aspect est celui des petites enclaves soit de forêts soit de savanes, donnant des paysages de parcs miniatures. La bordure est assez nette mais on se trouve dans un horizon cerné de tous côtés par un fond d'arbres régulier, ou par une vaste étendue herbeuse.

Ces faits physiques, si frappants dans le paysage, ont leur importance pour la vie animale. Ce sont les lieux de prédilection des éléphants, des petits buffles rouges et de la plupart des grandes antilopes qui se reposent ou se cachent dans la forêt et vont pâturer dans la savane. L'importance est encore plus grande dans la vie des hommes car ces régions de contact offrent des possibilités plus variées d'exploitation. Elles fixent souvent aussi l'habitat des Babinga, qui se trouvent ainsi à côté de leur terrain de chasse, la forêt, tout en ayant de plus grandes facilités pour le troc des produits de chasse contre ceux de l'agriculture dans les zones de savanes.

V- UN PAYS VIDE ET ATTARDE

Le milieu naturel des pays traversés par les voies d'évacuation du manganèse apparaissait, nous l'avons vu, difficile pour les hommes, avec les forêts inextricables du Chaillu ou les sols secs et infertiles de la vallée du Niari. Mais était-il pour autant vraiment répulsif? Comment ces régions sont-elles apparues aux premiers Européens ou autres étrangers qui les ont traversées et nous ont laissé des relations de leurs voyages?

1) Le pays décrit par les explorateurs.

Les descriptions de la région étudiée sont rares. La partie gabonaise et le Chaillu ont été peu visités. Nous avons surtout les récits de Paul du Chaillu, dont le nom a été donné au massif, et ceux de Marche, Compiègne, Chavanne, Ballay, Brazza et Baratier.

Paul du Chaillu a parcouru le bassin du Haut-Ogooué, après avoir traversé le massif qui porte son nom à partir de la N'Gounié, de 1850 à 1865. Il poussa jusqu'auprès des sources de la Lebombi, sans pouvoir rencontrer cet Ogooué dont lui parlaient les gens du pays. Mais ses témoignages sont sujets à caution car il semble avoir été souvent emporté par son imagination.(1)

En 1873, Marche (2) et Compiègne (3) ont cherché les sources de l'Ogooué.

Ballay a exploré la région de l'Ogooué et nous en a laissé la description dans son Journal de marche (du vendredi 29 juin au mardi 10 juillet 1877) (4). Il nous parle des rapides de l'Ogooué et des populations Obamba qu'il trouve peu sympathiques. Dans ce pays montagneux, les

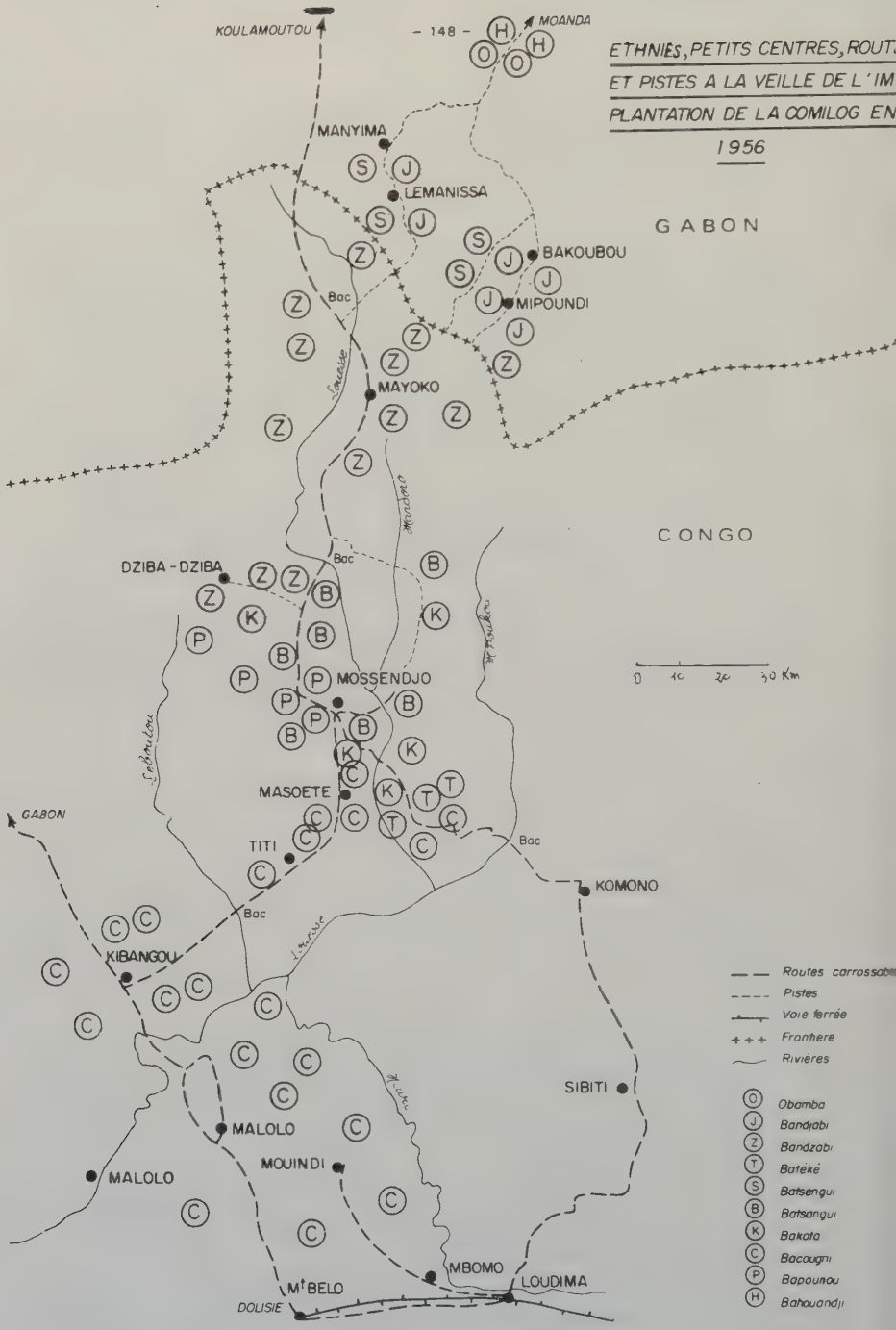
---

(1) Du CHAILLU (P. Belloni): Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale Paris 1863 VII 547 pages.

(2) MARCHE (A): Trois voyages dans l'Afrique Occidentale. Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué. Paris 1879 376 pages.

(3) COMPIEGNE (marquis de): L'Afrique équatoriale. I. Gabonais, Pahouins, Gallois. II. Okanda-Bangouens-Osyeba, Paris 1875-1876 2 vol. 360 et 360 p.

(4) BALLAY (M): De l'Ogooué au Congo C. R. des séances de la S. G. 1885


ETHNIES, PETITS CENTRES, ROUT
ET PISTES A LA VEILLE DE L'IM
PLANTATION DE LA COMILOG EN
1956
KOULAMOUTOU
MOANDA
MANYIMA
LEMANISSA
BAKOUBOU
MIPOUNDI
MAYOKO
GABON
CONGO
DZIBA-DZIBA
MOSSENDJO
MASOETE
TITI
KOMONO
KIBANGOU
SIBITI
MALOLO
MOUINDI
MBOMO
LOUDIMA
M'BELO
DOLISIE
Bac
0 10 20 30 Km
Routes carrossab
Pistes
Voie ferrée
Frontière
Rivières
Obamba
Bandjabi
Bandzabi
Batéké
Batsengui
Batsangui
Bakota
Bacougni
Bapounou
Bahoundji

villages sont nombreux et très rapprochés. "De tous côtés, on voit des plantations dans les villages, beaucoup de moutons et de cochons". Il ajoute que les chefs viennent offrir des cadeaux. Ses compagnons et lui couchent sur un banc de sable où des piroguiers viennent leur vendre des vivres.Il s'agissait donc de populations ayant eu des contacts avec l'étranger. D'ailleurs, près de la rivière Lebombi, l'explorateur remarque que les hommes d'un village "du peuple Adouma" ont des fusils. Ballay, qui remonte les rivières quand il le peut, ira ensuite par terre jusqu'à Poubara. Il nous laisse une description précise des chutes et rapides de la région.

Savorgnan de Brazza passe dans la région de l'Ogooué en 1878. C'est lui qui, frappé du paysage verdoyant de type européen du pays, devait donner son nom à Franceville. (1)

Les explorateurs, les militaires ont parcouru surtout la région de plaine qu'ils empruntaient pour aller de la côte à Brazzaville. Ils sont venus en ne connaissant ces régions que par les récits des gens du littoral (cefut aussi le cas de Brazza). Ils ont d'abord surtout emprunté les pistes suivies par leurs prédécesseurs, avant de chercher par la suite des itinéraires nouveaux. Un passage utilisé fréquemment était la vallée du Kouilou à travers le Mayombe, qui débouchait au coeur de la boucle du Niari. De Chavannes (2) laisse quelques notes descriptives de son passage dans cette vallée au mois de mai 1887. Il insiste sur les hautes herbes couchées sur la piste par le vent des orages et qui entravaient une marche rendue déjà pénible par la chaleur accablante. Cette piste traversait successivement des plantations, des savanes et des groupes de broussailles. Après la sortie du Mayombe, il signale quatre villages où il s'est reposé avec ses compagnons et ravitaillé: villages dont les noms sont introuvables sur la carte, même assez loin de la région traversée. Il arrive ainsi au poste de "Macabana" où se trouvent deux Français anémiés et il parle de ce poste en ces termes: "Les paillotes sont délabrées et le manque d'ordre se révèle partout. Les inexpériences se sont succédé ici. On n'a su tirer aucun parti des indigènes. Il y a huit Sénégalais qui ne font rien. Ce poste rime simplement à une occupation inutile, étant donné l'excentricité du lieu et les difficultés du ravitaillement". Du point de vue politique, De Chavannes n'exprime aucune crainte: "Les indigènes sont paisibles

---

(1) H. BRUNSCHWIG: Brazza explorateur. L'Ogooué (1875-1879) Paris La Haye Ec. prat. Haut. Et. 1966.

(2) Ch. de CHAVANNES: Les origines de l'A.E.F. Le Congo Français. Ma collaboration avec Brazza 1886-1894 Paris 1937

jusqu'à la paresse absolue" (1). Un peu plus tard, il décidera l'abandon de ce poste, et ainsi Macabana sombrera dans l'oubli jusqu'à son réveil par l'installation de la COMILOG. L'officier français reprend ensuite sa route vers le sud-est pour atteindre Loudima en un peu plus de quatre jours. Il cite les noms d'une demi-douzaine de villages, dont un "Louvengou" qualifié de riche mais qui ne veut rien vendre.

La région semble donc normalement habitée, mais tout cela est vague. On devine d'ailleurs que l'habitat est instable à la lecture d'un journal de voyage parlant de plateaux assez proches à l'ouest de Loudima où "se reconnaît l'emplacement de villages abandonnés (manguiers, papayers, tomates, cotonniers)" (2).

En 1896, nous retrouvons quelques descriptions de la boucle du Niari, que le colonel Baratier traverse en remontant le fleuve avec des baleinières (3). Au sortir du Mayombe, après les rapides de la traversée des chaînons de la plaine à l'ouest ("Ici le fleuve coule sur un escalier"), Baratier est frappé par le paysage de collines couvertes de savanes, les rives boisées du Niari. Il mentionne les villages de Louvakou (sans doute au confluent de la Louvakou où il n'y a rien actuellement), de Moutchéké, Bemboutaté aux ressources minimes, de Koutissa où les cases sont vides, de Kambitchibinga, Guimbi, Dongui qui a changé d'emplacement après le suicide du chef, et enfin de Zilingoma, où se trouvent les installations de la Société d'Etudes Le Chatelier qui voulait organiser un service de transports par le Kouilou et le Niari entre la côte et le poste de Kimbédi. Zilingoma se présente ainsi: "Quelques toits sur un plateau dénudé. Au pied d'une berge assez élevée, plusieurs baleinières sont à sec, deux petits vapeurs et deux gros chalands sont ancrés". Tous les villages dont parle Baratier sont introuvables sur la carte IGN de 1955.

A la fin du siècle dernier, la région de la boucle du Niari semble avoir été habitée par des populations relativement nombreuses. C'étaient comme maintenant des Bakougni, hommes entreprenants, assurant le portage sur Loango à condition de ne pas quitter la vallée du Niari. Mais d'autres populations arrivaient du Chaillu, et à Zilingoma vivaient

---

(1) De CHAVANNES ibid. p. 50.
(2) Jean DYBOWSKI: La route du Tchad. De Loango au Chari. Firmin Didot 1893 p. 42.
(3) Colonel BARATIER: AU Congo. Souvenirs de la mission Marchand. De Loango à Brazzaville. Paris pp. 21 à 50.

des Bakota venus du Haut Ogooué. Explorateurs ou militaires, tous parlent du "mouvement continuel qui agite les populations africaines, les entraîne vers l'Océan, c'est-à-dire le commerce et le sel" (1).

Il semble y avoir eu dépeuplement au temps de l'administration française. Pour quelles raisons? Sans doute la grande épidémie de trypanosomiase qui a fait de terribles ravages chez les Bakougni en 1898 et qui n'a disparu complètement qu'en 1912 avec la fin du portage (2). Des villages ont quitté aussi la région pour fuir les réquisitions de portage ou autres de l'administration. Certaines populations sont parties au-delà des frontières des colonies françaises. Nous avons quelque idée du vide qui s'est peu à peu produit dans certaines régions, de cette disparition de villages, de la diminution du nombre des habitants grâce aux recensements plus ou moins précis, plus ou moins sérieux, mais fournissant tout de même une base convenable de travail.

2) Un pays qui se vidait.

Avant l'implantation de la COMILOG, la région qu'elle devait utiliser était donc en voie de dépeuplement. Depuis la fin du XIXe siècle, le nombre des villages diminue dans la vallée du Niari. Plus rien en effet ne retenait les hommes en âge de travailler. Il n'est que d'étudier quelques rapports administratifs pour constater l'ampleur de l'exode, qui a fini par inquiéter les chefs de district, d'autant plus qu'il n'y avait aucune raison politique pour l'expliquer car le travail forcé n'existait plus. Il est vrai que ces départs avaient commencé plus tôt. Le Gouverneur général Antonetti avait fini par n'employer que la persuasion (dispenses d'impôts et facilités pécuniaires) pour attirer les gens sur la nouvelle voie ferrée: le Congo-Océan. Mais le mouvement se poursuivit.

L'étude de ces migrations est difficile pour les districts de Loudima et Dolisie, où seuls quelques villages appartiennent à notre secteur. Ce sont surtout les chiffres à comparer qui font défaut. Quelques-uns cependant sont à noter. (3) Sur la terre M'Bomo, le village de Moukoubitsi, qui avait 104 habitants en 1949, n'en a plus que 43 en 1957. Pour

---

(1) BARATIER ibid. p. 60.

(2) SAUTTER: De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement p. 264.

(3) Rapports des districts.

les mêmes années, M'Boté tombe de 142 à 119 habitants, Dihetso de 43 à 34, Moualou de 86 à 75. De toutes façons, les chiffres de population des villages de la région comprise entre Mont Belo et Makabana apparaissent singulièrement faibles déjà en 1949: 49 à Kimbébéké, 37 à Dihetso, 10 à Panga Bouma, 43 à Dihesso, 43 à Malolo, 74 à Koutina. C'est médiocre, mais encore supérieur aux chiffres de 1957 où le total de 10 habitants à Koutina est assez significatif. De plus, toute cette population était groupée sur un axe unique allant de Loudima à M'Bomo et se prolongeant sur l'ancienne route du Gabon. Ailleurs il n'y avait rien et nous avons le souvenir, alors que la voie ferrée était déjà installée mais pas encore la route du PK zéro (comme on l'appelle ici), d'une impression de vide, de solitude prenante comme il en est peu. Gilles Sautter affirme qu'en une vingtaine d'années le tiers des habitants aurait abandonné la boucle du Niari.

Sur le district de Mossendjo, qui comprenait alors l'actuel district de Mayoko, nous avons davantage de précisions (1). En 1929, l'Administration note pour la première fois des migrations volontaires vers des Sociétés commerciales ou d'autres entreprises. La comparaison des chiffres de recensements de 1932 et 1940 permet d'observer une diminution relative des hommes dans toutes les ethnies, avec un taux maximum chez les Bakougni et minimum chez les Banzabi. Nous avons constaté nous-mêmes que les chiffres d'ensemble font apparaître clairement la baisse de population à partir de 1939 spécialement: de 34 000 cette année-là, elle tombe à 33 589 en 1943, à 33 009 en 1946, à 31 500 en 1948 et à 31 130 en 1950; les hommes sont plus particulièrement concernés. Etudions de près la démographie du district de Mossendjo au 31 décembre 1947: il y a alors 9 275 hommes adultes et 13 199 femmes de la même catégorie; deux ans plus tard, les hommes ne sont plus que 8 347 et par contre le nombre des femmes est monté à 13 321; les ethnies les plus touchées sont celles des Bapounou et des Bakota. (2)

Les administrateurs du district ont commencé à s'inquiéter à partir de 1946 surtout. Ils attribuent cette diminution en partie au fait que les travailleurs recrutés en 1942 et 1943 par les exploitations de l'extérieur ont quitté la région avec femmes et enfants et ne sont plus revenus à l'xpiration de leur contrat de travail. En 1947, un important

---

(1) Pierre-Philippe REY: Colonialisme, néo-colonialisme et transition au Capitalisme. Exemple de la COMILOG au Congo-Brazzaville Maspero 1971.
(2) Rapport du district de Mossendjo.

contingent de main-d'oeuvre a été aussi recruté par la SMK (Société Minière du Kouilou) et par la Société Minière de Dimonika (recherche de l'or dans le Mayombe). Les administrateurs de Mossendjo estiment que, si les derniers partis sont perdus définitivement pour le district, la population totale au 31 décembre 1947 ne peut pas dépasser 32 500.

L'inquiétude augmente dans le rapport de l'année 1948. On y expose d'abord les résultats du recensement, au mois de novembre, de l'ethnie Pounou-Gaboukama, considérée comme la plus prolifique puisque, pour 2 839 personnes, 94 mères ont 4 enfants de moins de 15 ans à charge, ce qui est énorme dans ce pays. Il y a eu en 5 ans un excédent de naissances de 114. Et cependant on enregistre une diminution du nombre, due au départ des jeunes gens vers les grands centres: l'élément masculin entre 18 et 30 ans est pratiquement nul. Plus de 278 manoeuvres ont été recrutés officiellement par la Société Minière de Kakamoeka et par celle de Dimonika. Les ouvriers emmenent femmes et enfants et souvent une partie du reste de leur famille. Il y a aussi des départs clandestins. Le résultat, c'est que des villages se meurent: dans beaucoup de villages bakota on ne trouve que des vieillards. Selon le rapport, très pessimiste, des populations entières seraient appelées à disparaître. Les hommes qui partent ne reviennent pas ou, s'ils le font, ne veulent plus participer aux travaux de la terre. Le nombre des femmes qui émigrent est variable selon les ethnies. Celles des Bakougni partent volontiers, probablement parce que les hommes vont travailler en pays kougni, à Dolisie surtout, petite ville qui a un grand prestige régional.

En 1950, le rapport signale qu'il n'y a pas eu de recensement et qu'il est impossible de chiffrer les très importants départs vers les centres industriels et urbains. Cet exode est il est vrai en partie compensé par des apports de Gabonais des districts frontaliers de Lastourville, Franceville et Koulamoutou. "La baisse de population est pratiquement impossible à enrayer" (1).

Ainsi la région apparaissait, avant l'implantation COMILOG, comme un pays déjà vide et qui continuait à se dépeupler de façon irréversible, car les hommes ne trouvaient sur place aucune ressource. Ce pays désert était aussi, bien souvent, attardé, comme une étude des ethnies et de leur genre de vie amène à le constater.

---

(1) Rapport du district de Mossendjo 1950.

3) Des ethnies très variées.

Les populations des pays de la COMILOG ont été soumises à des mouvements anciens, à des déplacements nombreux, que les explorateurs eux-mêmes et les militaires ont signalés. Les sociétés migrantes, ce sont celles des Bakota surtout, mais aussi des Banzabi et des Batsangui. Les Bakougni étaient un peu plus stables. Ces migrations se traduisaient par des déplacements de villages des vivants et des morts (les ossements des chefs défunts étaient transportés dans des paniers par les chefs de terre).

Les ethnies que nous trouvons dans la région du futur axe COMILOG sont, en allant du nord au sud: les Obamba, les Bahoungdji, les Bandjabi et les Batsangui, qui occupent le Gabon méridional; les Banzabi dans la partie nord du Chaillu congolais; les Bakota, à cheval sur la frontière et se retrouvant dans la partie nord du district de Mossendjo à l'Ouest de la Louessé; les Batsangui, dans la région de Mossendjo surtout; les Bapounou, appartenant au secteur de Divénié, mais installés aussi sur les rives de la Leboulou et du N'Gokango en un vaste secteur; les Batéké Lali, au sud-est de Mossendjo jusqu'à Komono; les Bakougni Nzanda, couvrant la région de Thomas à Makabana; et, dans la grande plaine, les Bakougni Diangale.

Parmi ces ethnies, on constatait, à la fin du siècle dernier, l'avancée des Bakota, qualifiés de sauvages par les militaires comme le colonel Baratier (1). Mais, à la veille de l'implantation de la COMILOG, leur migration s'était arrêtée. Les ethnies semblaient fixées et les départs ne s'effectuaient plus par grands déplacements, mais par un exode vers les lieux de travail dans le Mayombe ou sur la côte.

Les populations ne se distinguaient pas tellement les unes des autres, ni par leurs traditions ni par leur mode de vie. Au point de vue social, c'était le régime du matriarcat, ou plus exactement celui de la matrilinéarité assorti de la patrilocalité: ce qui veut dire, en simplifiant, que le fils vit sur la terre de son père, mais hérite des biens de son oncle maternel. Cet héritage ne peut se concevoir à la façon occidentale. L'héritier a bien un droit de propriété, mais théorique car il ne l'exerce que s'il travaille la terre, ce qui n'est pas le cas s'il est lui-même chef de terre. Il hérite des femmes qui restent aussi sur la terre où elles ont vécu. Il acquiert également, et c'est peut-être le

(1) Colonel BARATIER: Au Congo. Souvenirs de la mission Marchand p. 40-50

plus important, des pouvoirs magiques et religieux s'il s'agit d'un chef. Dans cette société, c'est le clan et le lignage qui comptent. Le lignage, c'est la propriété de la terre (mukuma), et le chef de lignage peut seul autoriser un étranger à la cultiver, moyennant redevance bien entendu.

Il existe deux catégories d'hommes qui dépendent des autres: les esclaves et les Babinga (Pygmées). L'esclave ne peut plus se recruter par la violence ou par mesure de justice, depuis la surveillance sévère instaurée par l'administration française. Il n'est donc qu'un fils d'esclave. Sa condition ne peut plus être comparée à celle de jadis; elle est meilleure car l'esclave est maintenant incorporé à la famille, appelant père ou grand-père le patron dont il dépend. Quant aux Babinga, leur situation est vraiment particulière. Dans le secteur que nous étudions, ils dépendent surtout des Bapounou, sauf au sud-est, dans la région comprise entre Mossendjo et Komono, où ils sont inféodés aux Batéké. Il y a toujours deux villages distincts: celui des Bapounou (ou Batéké) et celui des Babinga qui appartient au lignage des premiers. Un Bapounou peut épouser une femme pygmée, mais leurs enfants restent au village des Babinga, et un Pygmée ne peut se marier avec une femme de l'ethnie à laquelle il est asservi. Les Babinga doivent surtout à leurs maîtres des prestations: la viande de chasse, des oeufs; ils doivent aider au défrichage des champs et couper du bois; en échange, ils reçoivent du manioc et du sel, et le chef de lignage défend leurs intérêts devant la justice traditionnelle.

Cette uniformité dans les traditions et les coutumes sociales des nombreuses ethnies installées dans les futurs champs d'activité de la COMILOG, nous allons la retrouver dans leurs occupations habituelles.

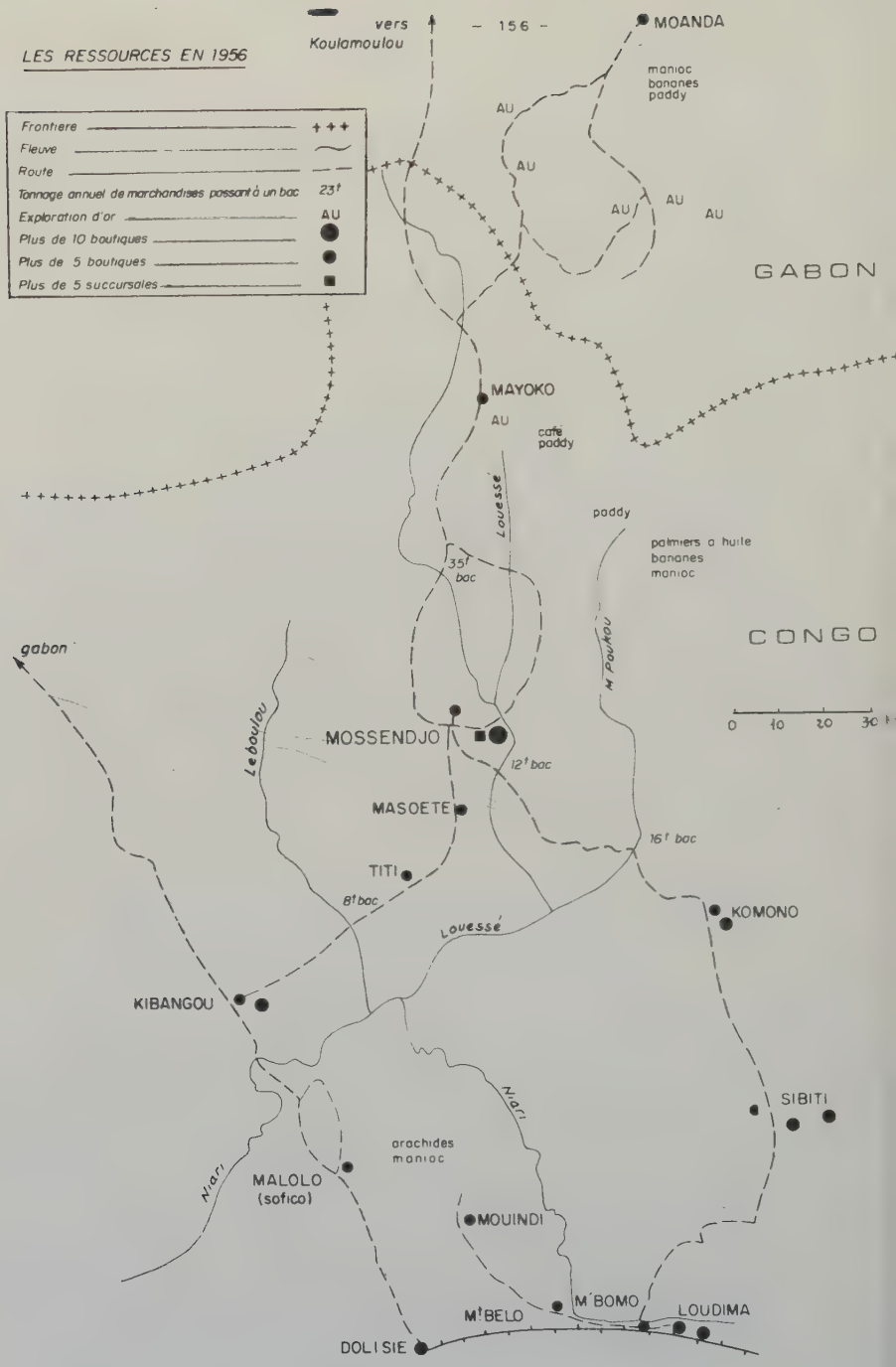
4) Des activités médiocres.

A la veille des premiers travaux pour établir la voie COMILOG, les activités économiques étaient bien ralenties et de forme ancienne: une agriculture à faible rendement et traditionnelle, un peu de chasse et de pêche, un artisanat modeste, de petites exploitations minières; il en découlait quelques échanges d'une importance limitée au plan régional.

L'agriculture est la ressource essentielle (1). Elle ne semble guère avoir évolué depuis des temps immémoriaux, sauf par l'introduction

---

(1) Rapports annuels des Chefs de district de Loudima et de Mossendjo.


LES RESSOURCES EN 1956
Frontiere
Fleuve
Route
Tonnage annuel de marchandises passant à un bac
Exploration d'or
Plus de 10 boutiques
Plus de 5 boutiques
Plus de 5 succursales
23t
AU
vers Koulamoulou
MOANDA
manioc bananes paddy
AU
AU
AU
AU
AU
GABON
MAYOKO
AU
café paddy
Louessé
paddy
palmiers a huile bananes manioc
35t bac
M'Pouko
CONGO
0 10 20 30
gabon
Le boulou
MOSSENDJO
12t bac
MASOETE
16t bac
TITI
8t bac
Louessé
KOMONO
KIBANGOU
Niari
SIBITI
arachides manioc
Niari
MALOLO (sofico)
MOUINDI
M'BOMO
LOUDIMA
Mt BELO
DOLISIE

de rares cultures nouvelles. Elle est toujours fondée sur l'incendie des friches. Les hommes débroussaillent le champ à la fin de la saison sèche; dans cette tâche, ils ont moins de travail dans la grande plaine du Niari couverte de savanes que dans le massif forestier du Chaillu où il faut abattre les arbres et arracher les souches. Les femmes brûlent le terrain et le préparent soigneusement; elles font, sur des buttes, les semis des habituelles cultures vivrières: manioc, igname, taro, maïs, arachides, bananes, pour ne citer que les principales. La surveillance des plantations incombe aux enfants qui mettent les oiseaux et les singes en fuite. Les hommes s'occupent personnellement de quelques produits: ils cultivent le tabac et le café, prennent soin des arbres fruitiers, cueillent les amandes de palme, incisent les palmiers pour en retirer le vin de palme ou de raphia (le "tombé" du district de Mossendjo); depuis 1941, ils font des plantations de riz, céréale introduite par l'Administration; mais cette denrée n'a pas été adoptée dans l'alimentation paysanne (ce dont se plaignent les administrateurs) et seuls les fonctionnaires en consomment.

C'est finalement une agriculture vivrière sans autre ambition, car on n'est plus à l'époque des caravanes qu'il fallait nourrir et qui achetaient au prix fort, surtout dans la grande vallée. Les cultures assurent tout juste l'alimentation familiale ou guère plus: l'excédent livré à la vente n'a plus l'importance de jadis. Il ne nous est pas toujours possible de chiffrer cette production, malgre les rapports économiques. Voici cependant quelques précisions.

Prenons les villages de la plaine. Ils font partie du district de Loudima ou de celui de Dolisie dont ils ne constituent qu'une petite partie. Or nous n'avons que des statistiques d'ensemble. Dans la circonscription de Loudima, les femmes, qui cultivent comme partout avec un matériel rudimentaire, n'obtiennent que de faibles rendements avec un travail considérable. Un rapport de 1952 signale que pour le manioc le traitement de la récolte absorbe 82 % de l'effort total que demande cette plante à partir du labour. La production de manioc, qui est de 27 tonnes non transformées et 147 de "chikouangue" ou manioc amer roui, celles de tabac (5 676 kg) et d'arachide (150 tonnes) dépassent les besoins locaux; mais une grande partie de ces récoltes proviennent de villages à l'Est ou au Sud de Loudima, c'est-à-dire en dehors des pays de la COMILOG. On peut tout de même penser que les 2 000 kg de haricots et les 650 d'oignons viennent en bonne part de ce secteur. En 1952, on nous signale la faveur croissante de la culture du tabac (16 tonnes contre moins de 6 l'année précédente). En 1954, c'est le même ordre de chiffre que l'on retrouve avec un rendement plus important en arachides, mais cette dernière culture est toujours très influencée par le climat.

Dans le district de Mossendjo, qui comprenait alors celui de Mayoko, nous ne rencontrons pas le même problème, car cette circonscription est concernée par la voie COMILOG. Il est bon de suivre quelque peu l'évolution des principales productions agricoles à partir de 1945 (une date antérieure serait sans intérêt, la guerre mondiale faussant tout). Le manioc est partout la culture fondamentale, aussi bien en forêt qu'en savane; mais on ne trouve de chiffre de production qu'en 1950 où elle est de 12,260 tonnes. L'arachide marque des progrès considérables puisque la production annuelle, qui n'était en 1945 que de 12,38 tonnes, atteint 53,65 tonnes en 1949. Il y a quelques fluctuations dues généralement aux conditions climatiques, comme l'effondrement de 1948 (20,13 tonnes). En 1950, le total était convenable, mais tout de même plus faible que les autres années (35,63 tonnes). La cueillette des palmistes se poursuit régulièrement avec des progrès notables, passant de 197 tonnes en 1945 à 341 en 1950, alors que les administrateurs avaient prévu sa diminution à cause de la faveur d'une culture récente, celle du paddy. La récolte de ce dernier, qui était de 14 tonnes en 1941, se montait à 90 en 1945, à 575 en 1947, à 786 en 1949. Il y eut un effondrement en 1950 (227 tonnes) à cause de la politique de l'Administration, soucieuse de faire diminuer cette culture dans le nord du district, l'éloignement rendant le prix de vente trop élevé. Mais les Banzabi avaient une prédilection pour le riz, d'autant plus que les rendements sont bons dans leur région très arrosée. Il fallut abandonner cette politique, et dès 1948 le Chef de district notait que la culture du paddy était définitivement entrée dans les mœurs.

Parmi les nouvelles cultures apparaît en 1947 le pouça, plante textile dont la fibre était demandée par la SOFICO (Société des Fibres Coloniales). La récolte, de 4,14 tonnes, passait à 42 en 1949 et à 297 en 1950. La disparition ultérieure de la SOFICO entraîna la fin de cette exploitation. Il convient de rappeler l'ampleur de la culture des bananiers (1 000 tonnes en 1950 pour les bananes-fruits et les bananes- plantains), l'importance de celle des taros (450 tonnes). Quant au tabac, il n'est utilisé que par les indigènes, hommes et femmes, dans des pipes rustiques (500 kilogs en 1950). Donc, à part deux innovations imposées par les administrateurs français, et dont une n'a pas survécu, on se trouvait en présence d'une agriculture sans grands changements et aux rendements médiocres. Les arachides étaient même de mauvaise qualité.

La chasse et la pêche apportent une contribution supplémentaire souvent notable au ravitaillement des populations. (1) La chasse est pratiquée par les hommes. Ils ont de plus en plus de mal à trouver des antilopes et autres animaux, et sont obligés de s'éloigner du village pendant plusieurs jours afin de rapporter du gibier. Il est difficile d'avoir des chiffres, sauf pour les antilopes dont les populations du Chaillu vendent les peaux. Mais si le nombre de ces animaux augmente sur le marché de 1945 à 1946 (28,867 tonnes de peaux dites de gazelles commercialisées en 1945, 47,979 en 1946), il diminue régulièrement à partir de 1947 (38,464) et tombe à 34 tonnes en 1948, sans doute à cause de la difficulté croissante de trouver un gibier traqué partout et qui risque de disparaître.

La pêche se pratique de diverses manières. Elle est très importante dans la plaine où les lacs sont nombreux et où le Niari est riche en poissons et en "missala" (2). Les Bakougni Diangala sont tous plus ou moins pêcheurs et se déplacent volontiers en pirogues. Ils ont de petits campements au bord des rivières et des étangs. Dans le massif du Chaillu, la Louessé, l'Itsibou et les autres grandes rivières sont exploitées. Les femmes aussi s'adonnent à cette occupation, mais au panier seulement. Les produits de la pêche étant réservés presque uniquement à la consommation familiale, il est impossible d'en estimer la valeur.

Il faudrait mentionner aussi le petit élevage des villages, mais il est insignifiant: 1 332 chèvres, 675 moutons, 10 porcs et des poulets en 1947 dans tout le district de Mossendjo.

L'industrie demeure presque inexistante. (3) Les villages, les petits centres ont des artisans qui fabriquent des poteries (surtout aux environs de Loudima), des calebasses, des nattes de raphia, des paniers pour la pêche, des hottes en fibre végétale ou en bois, des "moutête" pour le transport des marchandises sur la tête. Quelques menuisiers débitent les arbres en planches, nécessaires à la construction des cases, et font des meubles rudimentaires. Cela ne va pas très

---

(1) Rapports des districts de Loudima et Mossendjo.

(2) Grosses crevettes d'eau douce.

(3) Rapports des districts.

loin. On ne fabrique même plus beaucoup, dans la région de Mayoko, les enclumes de fer et les marteaux qui servent de dot. Un artisanat nouveau est celui de la fabrication des sacs de poungo. Une huilerie de palme est ouverte à Mossendjo et occupe 19 ouvriers en 1954. Une rizerie sera établie en 1958 avec des crédits du Fond d'Aide et de Coopération, pour le traitement de 500 tonnes de paddy.

Plus importantes sont les entreprises minières du massif du Chaillu: celles de Champroux, Robin, Avoine et de la SOREDIA (Société de Recherche du Diamant). La première n'a pas été de longue durée; elle exploitait de l'or. Champroux avait en 1951 quatre camps dont il sortait un total de 21,778 kilos d'or: les camps Malanga (5,668 kg), Mitélé (0,641 kg), Nyanga (11,169 kg) au Gabon, et Bakoundi (4,582 kg) au Congo. Mais toute cette exploitation cessait en 1955. (1) L'entreprise Robin avait ouvert le camp Koudou en 1950; elle en tirait 41,635 kg en 1953. La Société Avoine extrayait de l'or et de la colombo-tantalite dans la région de Mayoko. Elle employait 500 manoeuvres, 17 cadres africains et 9 européens. La production d'or,de 94 kg en 1946, montait à 110 en 1947 pour redescendre à 103 en 1950. Cette dernière année, 3 tonnes de colombo-tantalite pouvaient être exportées, mais le transport de cette matière pondéreuse revenait très cher. On extrayait également à Bitolo, au Gabon, 37 kg d'or sous le contrôle de Mossendjo. Les installations Avoine, faites de grands campements de cases de bois, n'ont pas disparu: elles sont portées sous ce nom sur la carte I.G.N. au 1/50 000 et nous avons pu les voir. Dans la région de Mayoko, le souvenir de"Toto Avoine" était encore vivant en 1970, comme celui d'une divinité bienfaisante qu'un mauvais sort (il est mort d'un accident de voiture) a enlevé aux Banzabi. Cela montre combien les populations étaient avides de travail salarié sur place. Au même moment, des Européens ont monté une Société de Recherche du Diamant, qui n'obtint dans sa prospection aucun résultat intéressant; mais ce fut une occasion de bénéfices temporaires pour le pays, car elle employait 340 manoeuvres, 10 cadres africains et 5 européens.

Ainsi l'ensemble du Chaillu a-t-il été prospecté. Mais les petits exploitants miniers, sauf Buffier et Robin au Gabon qui ont recherché des filons aurifères, n'ont pas fait de gros efforts. Il est vrai que les filons sont rares et que les exploitants n'avaient ni les moyens, ni le temps, ni les connaissances géologiques suffisantes .

---

(1) BAUD : Rapport sur la feuille Franceville-Ouest au 1/500 000.

On s'est donc borné en général à l'extraction de l'or alluvionnaire, de rendement médiocre, qui devait être abandonné peu à peu à cause de l'augmentation constante des frais d'exploitation.

Ces quelques activités ont provoqué des échanges essentiellement locaux, rarement régionaux. (1) Le commerce se fait sur les marchés qui se tiennent à des époques régulières; et il y a un nombre de plus en plus grand de boutiques dans les gros villages.

Il nous est difficile de procéder à une étude précise des marchés intéressant la grande vallée, qui ne connaissait d'activité que sur l'axe du Gabon, avec deux foyers principaux. L'un se trouvait au sud, et son centre principal était en dehors de la région où devait passer la voie COMILOG. C'était Loudima, vieux poste administratif ayant l'avantage de se trouver dans sa partie basse sur le Congo-Océan. Deux marchés importants s'y tenaient: le 12 du mois pour les arachides et les palmistes à Loudima-Poste, et le 15 pour le maïs à Loudima-Gare. On y venait de la terre de M'Bono. En 1953, il s'y était vendu 94,225 tonnes d'arachides, mais la plupart produites dans une zone située au sud ou à l'est de Loudima. Le 3, se tenait également à Loudima un marché des poteries qui étaient fabriquées surtout à M'Bono: on y vendait en particulier des canaris, sortes de cruches de terre dont certaines reproduisaient la locomotive du train du Congo-Océan avec le chien du mécanicien. M'Bono avait aussi son marché le 3 du mois, où l'on vendait tabac, arachides, maïs et palmistes. Un autre foyer se constituait au nord, sur l'ancienne route allant de Malolo à Mila Mila, autour de la station SOFICO.

C'est donc une économie très localisée que celle de la grande vallée. Par contre, dans le district de Mossendjo, plus vaste et plus peuplé, les marchés sont forcément nombreux. Ils sont aussi devenus importants à cause de l'introduction des cultures de paddy, de l'exploitation du pounga et de la vente des peaux d'antilopes intéressant la clientèle européenne. Les marchés se tiennent vers la fin de chaque mois, le 21 à N'Goubou N'Goubou, le 21 ou 22 à Mayoko, le 22 ou 23 à Moungoudou, le 24 à Yaya, le 25 à Mossendjo, le 28 à Titi. Ils sont fermés en juillet, août et septembre, époque de la saison sèche où il n'y a pas de récoltes et où l'on commence à préparer la terre pour les futures semailles.

---

(1) Rapports des districts.

Sur ces marchés, partout se vendent les arachides, le pounga et les peaux d'antilopes; et aussi, sauf à N'Goubou N'Goubou et Mayoko, le paddy, le maïs et les palmistes. Les commerçants de Dolisie et une Société de transit, créée en 1946, viennent s'y approvisionner directement. Les producteurs souhaitent, en 1947-1948, que cette entreprise prenne à sa charge tous les achats de produits locaux et que la vente soit effectuée par elle, non aux intermédiaires qui viennent nombreux sur les marchés, mais aux grosses firmes commerciales.

Le commerce est effectué aussi de plus en plus par des établissements, des boutiques locales. En 1948, dans le district de Mossendjo, il y a 12 magasins de vente au détail, qui appartiennent à des maisons étrangères et à quelques Congolais. Les Français ont les succursales de grosses Sociétés comme la C.F.A.O., la C.C.S.O., la S.C.K.N. (1) Les Portugais sont quatre: Borges Carneiro, Dinis, Vicente et Ferrao. Un Grec, Vassiliadès, tient aussi boutique. Trois "sujets français", c'est-à-dire des Congolais, ont des magasins: Zambi, Kihouassi et Mankou Moïse. Ces établissements sont plus ou moins importants mais offrent tous les articles de traite habituels: conserves, boissons, pagnes, petite quincaillerie, savon, bougies, allumettes, cuvettes. Peu à peu, ces petites boutiques se multiplient: on arrivera en 1957 à une quarantaine de commerçants, car les Africains de Mossendjo créent des succursales. Les commerçants ambulants commencent à apparaître; ce sont des colporteurs, comme on les appelle toujours en Afrique: musulmans originaires d'Afrique Occidentale.

Nous avons une idée du commerce de ces pays par quelques chiffres de tonnage de marchandises retrouvés dans les archives de districts. Nous nous heurtons toujours ici à la même difficulté pour la vallée du Niari. Prenons l'exemple de l'année 1951. La production de manioc avait dépassé les besoins locaux, d'où exportation vers Dolisie, Pointe-Noire et surtout Brazzaville; or les 147 tonnes de chikouangue vendues ne provenaient pas tellement de la terre M'Bomo, mais plutôt de la région de Loudima méridionale et orientale. Que savoir aussi des 2 000 kg de haricots envoyés à Dolisie et Brazzaville, des 12 tonnes de palmistes exportées, de la centaine de cochons vendus localement et des 5 000 poteries acquises par Dolisie, Sibiti, Pointe-

---

(1) Compagnie Française d'Afrique Occidentale; Compagnie Commerciale Sangha-Oubangui; Société Commerciale du Kouilou-Niari.

Noire et la capitale? Que penser des 60 tonnes d'arachides exportées la même année, ainsi que des 94 tonnes de l'année 1953 et des 189 du premier cycle seulement de l'année 1954? Nous nous trouvons plus à l'aise avec la région du Chaillu. Nous avons là des chiffres précis pour les années 1947, où plus de 1 000 tonnes de marchandises ont été évacuées de Mossendjo, et 1948, où le tonnage a été supérieur de 500 tonnes au précédent. Les produits commercialisés ont été pour ces deux années d'abord le paddy (567 tonnes en 1947 et 705 en 1948); puis les palmistes (269 et 263); le maïs (110 et 60); les arachides (45 et 20); le pounga (4 tonnes chaque année); les sacs de pounga (4 tonnes en 1947 et 5 en 1948); enfin les peaux d'antilopes.

De mauvaises voies de communication ne facilitent guère le commerce et le prix des transports est un gros obstacle. (1) La région de Mayoko par exemple, où les Banzabi ont apprécié la culture du paddy, a des difficultés à exporter sa production. Des progrès cependant sont réalisés peu à peu dans l'aménagement des routes. En 1947, elles ont toutes été latéritisées. Des ponts et ponceaux de bois ont été reconstruits: 25 en 1947, 18 en 1948, 19 et 2 bacs en 1950. Cette dernière année a vu la réfection de 200 kilomètres de routes; des équipes permanentes ont réparé les secteurs ravinés par les pluies, empierré les passages difficiles. Mais le parc auto, bien qu'accru, n'en demeure pas moins médiocre, dérisoire pour une région aussi vaste et qui ne connaît pas d'autres moyens de communication que les routes. Au 31 décembre 1950, en effet, on dénombre 2 voitures de tourisme, 5 camionnettes et 15 camions à essence. Il y a évidemment les voitures venues de Dolisie qui circulent les jours de marché, mais l'animation n'est tout de même pas grande. On garde l'impression d'un pays sous-équipé et d'une économie anémiée.

L'étude des revenus de la population ne fait que confirmer un tel sentiment. Ils ont été publiés par les chefs de district pour certaines années, en additionnant les bénéfices de la production agricole et artisanale, les salaires distribués par les entreprises européennes, les soldes des fonctionnaires et agents divers et l'argent envoyé par la poste aux familles des travailleurs du district. On possède ainsi le tableau des revenus en 1947, 1948 et 1950 dans le district de Mossendjo. A leur étude, on constate une progression, mais qui n'est due qu'aux entreprises étrangères.

---

(1) D'après les rapports des districts.

En 1947, le revenu moyen, en ne considérant que la production indigène, a été de 168 francs par habitant et de 270 par personne imposable. La majeure partie des ressources est assumée par la vente du paddy (2 586 180 francs), des palmistes (1 210 495), des peaux d'antilopes (576 960) et de l'arachide (203 418). Cette année-là, il faut aussi noter la vente du manioc à l'entreprise Avoine pour ses manoeuvres, ainsi qu'aux ouvriers employés à la construction des routes, soit un total de 415 000 francs tout à fait occasionnel.

En 1948, on constate une augmentation notable du revenu moyen par habitant, qui passe de 261 à 454, et par imposable (de 419 à 780): ce sont pourtant encore des sommes insignifiantes. Les progrès sont dus à l'implantation de nouvelles entreprises étrangères et à l'augmentation des soldes et primes des services publics et semi-publics. Les salaires distribués par Avoine sont passés de 1 560 000 à 2 286 665 francs. Champroux apparaît avec 240 000 et la SOREDIA avec 200 000 francs.

En 1950, nouveau progrès des revenus qui doublent presque encore: 821 francs, et 1 863 par imposable. Ces progrès ont surtout pour cause la vente des palmistes (4 775 302), des arachides (vente doublée avec 427 632 francs). Mais on constate par contre une baisse notable du commerce des peaux (118 000 au lieu de 653 000). La progression s'explique là aussi par les salaires distribués par les entreprises Avoine (4 500 000), SOREDIA (2 754 000) et SOFICO (1 317 000). Les progrès sont donc incontestables, mais liés surtout à des entreprises de type industriel peu importantes et qui risquent d'être éphémères. Tout cela fait apparaître la précarité des revenus, demeurés très faibles.

Ainsi, malgré quelques secteurs nouveaux et favorables, c'est une économie primitive de marché rural, à l'échelle locale essentiellement, qui subsiste dans ces régions; l'une parce qu'elle est vide de populations: la boucle du Niari, à la terre et au climat secs; l'autre parce qu'elle est éloignée, dépourvue de voies de communication, à l'écart des grands axes de circulation: c'est le massif du Chaillu. On comprend fort bien cet exode vers des chantiers de travail lointains, qui inquiète tant les administrateurs. C'est d'ailleurs souvent grâce à l'appui des hommes partis dans le Mayombe ou sur la côte que des familles peuvent subsister dans le district de Mossendjo. En 1948, il y avait pour 67 300 francs de mandats-poste, et 207 456 francs en 1950.

Cette région d'activités archaïques ne possédait pas de vraies villes, ni même de centres urbains secondaires. Makabana n'existait pas. Dans la plaine, une agglomération pouvait certes jouer un rôle attractif: Loudima. Mais ce gros poste n'est pas dans la zone qui plus tard subira l'influence de la voie COMILOG. Loudima était alors centre administratif après avoir longtemps été poste militaire et il avait la chance de se trouver assez près de la voie ferrée du Congo-Océan. Dans la région forestière, le poste de Mossendjo, avec 100 habitants en 1950, 1 200 en 1955, n'était encore qu'un gros village, mais qui prenait déjà quelques traits urbains avec le quartier résidentiel des administrateurs, des villas et bâtiments officiels, la présence de 11 enseignants, d'une importante mission catholique, d'une trentaine de commerçants et de quelques artisans (peintres, maçons, charpentiers, menuisiers, tailleurs). Mossendjo jouissait alors du prestige d'une petite cité au coeur de la forêt.

En conclusion, c'est une vie très simple, avec même une régression sur certains points. Si l'on compare, en effet, avec une période antérieure, on constate une diminution des ressources. Les chefs ne possèdent plus les biens de prestige de jadis: parce qu'il leur est interdit d'imposer des droits de péage (par exemple au passage du Niari à Makabana, de l'Itsibou dans le secteur d'Itsotso), parce qu'ils n'ont plus la possibilité de faire la traite, et parce que, avec les grands travaux comme ceux du C.F.C.O. et des exploitations minières, le contrôle des jeunes, qui tirent d'ailleurs une aisance relative, leur a échappé. Mais pour ces hommes jeunes aussi la situation est devenue maintenant difficile. Le Congo-Océan est terminé et beaucoup d'entreprises ont disparu. Il y a là une grosse main-d'oeuvre disponible, celle des hommes en quête d'un travail impossible à trouver et qui finissent par s'éloigner, attirés par les exploitations du Mayombe et surtout de la côte.

Tels se présentaient vers 1950-1954 (dates des premiers travaux de relevés topographiques) les pays où allait s'établir une énorme entreprise industrielle étrangère. Avec une nature souvent difficile, parfois sauvage, des populations isolées, une économie pauvre et attardée, c'étaient des régions répulsives, en voie de dépeuplement, et certains administrateurs considéraient le processus d'émigration comme un phénomène irréversible.

Et cependant leur manière de réagir devant une économie minière et forestière entièrement nouvelle pour eux a prouvé que ces hommes étaient loin d'être inadaptés et qu'ils pouvaient en tirer des avantages certains.

DEUXIEME PARTIE

L'IMPLANTATION D'UNE ECONOMIE MINIERE ET FORESTIERE

Un milieu naturel difficile, des activités médiocres, une vie attardée: telle était l'image que présentaient, dans les premières années de l'après-guerre, la boucle du Niari, le massif du Chaillu et la région de Franceville. Mais, à partir de 1958, l'implantation d'une économie de type moderne a bouleversé peu à peu les structures sociales et les activités traditionnelles.

Cette transformation s'est faite au fur et à mesure de l'installation de la Compagnie Minière de l'Ogooué d'abord, du développement d'une industrie minière ensuite, et enfin d'une économie forestière qui en est la conséquence. La progression s'est effectuée lentement, kilomètre par kilomètre au long de la route du téléférique et de la voie ferrée, autour de la mine, des chantiers, des gares et des exploitations forestières. L'origine de cette évolution a été la découverte du manganèse.

I- L' INSTALLATION DE LA COMILOG.

1) La découverte du manganèse.

Une prospection aisée.

Le manganèse a été trouvé au Gabon dès 1930 et à nouveau en 1934. (1) De 1934 à 1949, ce minerai a été signalé plusieurs fois près de Mayela sur l'Ogooué, au nord-ouest de Franceville, et dans la région de Moanda, par des agents du Service des Mines, des fonctionnaires et des particuliers. Les premiers indices sérieux ont été découverts par B. Choubert en 1944 dans les rapides de l'Ogooué, entre les plateaux Yéyé et Bafoula au nord de Livani, et au pied du plateau Bangombé. En 1945, de nouveaux indices apparaissent à J. Nicault et R. Briot le long de la route de Franceville à Lastourville, près du plateau Bangombé. Ces découvertes devaient attirer l'attention de l'industrie américaine, surtout après 1949 au moment de la fermeture du marché soviétique. (2) En 1949, une mission fut envoyée dans la région, composée d'un ingénieur de la Direction des Mines de l'AEF, d'un géologue du Bureau Minier de la France d'Outre-Mer et d'un géologue conseil représentant la grosse métallurgie américaine. Ils en vinrent à conclure à la nécessité d'une étude géologique du secteur et d'une reconnaissance rapide des gisements de manganèse. Une campagne de prospection fut alors entreprise de 1951 à 1953, conjointement par l'Oliver Iron Co et le Bureau Minier de la France d'Outre-Mer. Dès 1952, ce dernier organisme effectuait des recherches systématiques pour le compte de deux groupes français et américain (US Steel Corporation), faisant des sondages et forant des puits. Il décelait, sur les plateaux à l'est de Moanda, une centaine de milliers de tonnes de minerais. Parallèlement à cette prospection, Lucien Baud, alors géologue principal au Service Géologique de l'AEF, entreprenait une étude géologique et métallogénique générale aboutissant à un rapport inédit qui fut

---

(1) Ce paragraphe doit beaucoup à la documentation fournie par la COMILOG et à l'article de LERAT: Le manganèse du Gabon. (Cahiers d'Outre-Mer octobre-décembre 1966 pp. 354-363.

(2) Les grands travaux en Afrique Equatoriale. Prospection d'Outre-Mer nº 34 Sept. 1960 p. 41.

comminiqué à la Direction des mines. Des découvertes aussi encourageantes(1) entraînèrent la création, en septembre 1953, d'une Société anonyme pour l'étude de la minéralisation et des conditions de mise en exploitation. Elle devait poursuivre les travaux de reconnaissance et surtout rechercher la meilleure solution sur le plan à la fois technique et économique pour évacuer le manganèse jusqu'à la côte. Elle procéderait éventuellement à l'exploitation et à la commercialisation si celles-ci s'avéraient possibles. C'était la COMILOG. Le capital initial était de 150 000 000 de francs C.F.A., avec la répartition suivante des actionnaires: US Steel Corporation 49 %; Bureau Minier de la France d'Outre-Mer 22 %; Compagnie des Minerais de fer magnétiques de Mokta el Hadid 15 %; Compagnie Minière de l'Oubangui Oriental 14 %.(2)

La COMILOG va, de 1953 à 1958, pousser les travaux de reconnaissance. Ceux-ci sont facilités par le terrain: le gisement épouse des formes topographiques régulières, celles des plateaux où il se trouve. On a donc utilisé des pratiques courantes: levés topographiques, puits ou sondages formant réseau à mailles régulières, échantillonnage des ouvrages, lavage et criblage du minerai tout venant, analyses chimiques. Au début, on a creusé des puits boisés de 2,3 sur 1,3 m. ou 1,7 sur 1,1; mais on a dû les abandonner car il fallait un mois pour le forage des 10 à 15 mètres nécessaires. On a alors employé la sondeuse Bucyrus 22 t. avec un carottier de 6 ou 9. Cet appareil robuste et rapide a donné satisfaction; aussi, depuis 1954, on s'en est constamment servi, sauf forage de quelques puits pour des cas particuliers. En même temps étaient ouvertes et exploitées deux carrières de manganèse pour les essais de traitement en laverie pilote et en métallurgie. La laverie installée sur place était équipée de sections de concassage, lavage et criblage. Un laboratoire d'analyses chimiques lui était adjoint.

Les zones ainsi prospectées étaient au nombre de quatre. Les plateaux Bangombé (40 km2), Okouma Bafoula (50 km2) et Massengo (10 km2) ont fait l'objet d'une reconnaissance par puits et sondages, alors que le plateau Yéyé, d'un accès plus difficile sur la rive droite de l'Ogooué,

---

(1) L. BAUD: Notice explicative sur la feuille géologique Franceville Est p. 28 Paris 1954.

(2) Dans cette Société, l'organisme d'étude français BUMIFOM (Bureau Minier de la France d'Outre-Mer), à participation minoritaire, devint par la suite le B.R.G.M. (Bureau de Recherches Géologiques et Minières).

n'était l'objet que de reconnaissances de surface. Les techniciens ont employé un quadrillage régulier à maille de 1 000 mètres, puis de 500 mètres au nord du plateau Bangombé et à l'ouest du plateau Okouma Bafoula. Toutes ces opérations ont été effectuées avec des puits. On a ensuite resserré la maille à 250 mètres dans les mêmes régions, en utilisant les sondages Bucyrus. Au total, on a mené à bien, entre 1952 et 1958, le forage de 149 puits et 359 sondages. A partir de 1958, on a concentré les travaux sur le plateau Bangombé, avec une maille à 125 mètres dans la zone de front d'attaque du début de l'exploitation. Une maille a même été resserrée à 62,5 mètres sur 6 000 km2.

Cette pratique n'est évidemment pas suffisante pour une évaluation sérieuse. La maille à 1 000 mètres, utilisée sur la majeure partie de la surface, ne permet pas une estimation certaine des tonnages. La récupération des produits par sondage introduit aussi un facteur d'erreur sur la qualité du minerai. Après calcul, on a appliqué alors un coefficient de correction, mais ce n'est pas suffisant. Malgré la régularité constatée dans le gisement, on peut toujours se demander si on ne fait pas d'erreur sur la qualité de la couche entre deux points de sondage. On estime la possibilité d'erreur à 25 % pour le réseau à maille de 1 000 mètres. Si une prospection plus poussée n'a pas été entreprise, c'est parce que l'étendue du gisement est telle qu'il n'y a aucune inquiétude à avoir sur les réserves. Elles sont énormes si on considère la consommation mondiale de manganèse. Celle-ci est en effet de 10 à 12 000 000 de tonnes par an.(1) Or l'ensemble des trois plateaux étudiés contient 450 000 000 de tonnes de minerai tout venant, renfermant plus de 200 000 000 de tonnes de minerai marchand à teneur en manganèse à 48 %. Sur 8 km2 des plateaux Bangombé et Okouma Bafoula, il y a 75 000 000 de tonnes de minerai marchand. La "zone de première exploitation" de 1 km2 contient 8 à 9 000 000 de tonnes de minerai marchand à 50 % de manganèse. L'ensemble du gisement représente le quart des réserves mondiales de manganèse.

On se trouvait donc en présence d'un gisement d'une richesse exceptionnelle qui valait la peine d'être exploité malgré l'éloignement du littoral et les difficultés de transport dans un pays montagneux couvert par la forêt dense. Sa richesse compenserait les lourdes dépenses que son exploitation entraînerait. Le gros problème devenait donc celui de l'évacuation du minerai.

---

(1) Pour le seul "monde occidental" (U.R.S.S. et Chine exclues) en 1975.

Des difficultés d'évacuation.

Les conditions géographiques devaient rendre très difficile le transport du manganèse sur le littoral, d'où il pourrait gagner les pays industriels intéressés, Etats-Unis et France surtout. A vol d'oiseau, 400 kilomètres d'une zone accidentée de montagnes profondément ravinées, le Chaillu et le Mayombe, séparent Moanda de l'Atlantique. Et les études furent gênées, non seulement par le relief accidenté et la végétation souvent inextricable, mais aussi par le manque de cartes.

Trois solutions principales ont été envisagées. La première était l'établissement d'une voie directe vers le littoral gabonais, mais elle exigeait la difficile traversée de deux régions montagneuses et l'aménagement d'un port minéralier sur une côte peu favorable, lagunaire et déserte, au sud du delta de l'Ogooué. Cette idée fut abandonnée à cause du coût trop élevé des investissements demandés. Le deuxième projet était l'utilisation de l'Ogooué; mais il ne put être retenu non plus. Jusqu'à Ndjolé en effet le fleuve est coupé de rapides. Au-delà, les conditions de navigabilité sont souvent médiocres: il aurait fallu plusieurs années d'observations du régime du fleuve, et il est probable que l'Ogooué n'aurait pu faire face économiquement au transport d' un million de tonnes de manganèse par an. Un troisième projet était celui d'une voie ferrée suivant la vallée de l'Ogooué jusqu'à Ndjolé, et qui gagnerait ensuite l'estuaire du Gabon et Libreville par la voie la plus courte. Cette idée était séduisante puisqu'on aboutissait sur la côte dans la capitale du pays. Mais le rail devait avoir 780 kilomètres de long. Et surtout, là aussi il faudrait construire un port, la rade de Libreville, sans profondeur et avec un simple wharf, ne pouvant être utilisée. La construction d'un port minéralier en eau profonde à Owendo paraissait trop longue et trop coûteuse.

C'est finalement un quatrième projet qui fut retenu. Il envisageait d'utiliser le port bien installé de Pointe-Noire et la voie ferrée du Congo-Océan. Ainsi ne se posait plus que le problème du transport de Moanda jusqu'à la gare de Mont Belo. On ne pouvait songer à une route à cause du prix trop élevé des transports par camions. Restait la voie ferrée avec la difficile traversée du Chaillu, très accidenté dans sa partie gabonaise, et qui exigeait la construction d'ouvrages d'art coûteux. On a envisagé de le contourner à l'est, mais le trajet serait ainsi très allongé. On a pensé alors à un téléférique allant jusqu'au confluent Niari-Louessé; ce qui était trop risqué dans un pays de climat

équatorial; et puis un téléférique ne contribue pas au développement économique des régions traversées (1). On se décida finalement à combiner téléférique et voie ferrée. Un téléférique franchirait la région la plus accidentée et un rail COMILOG prendrait la relève jusqu'au Congo-Océan. Le téléférique, de 76 kilomètres, serait ainsi le plus long du monde, et la voie ferrée aurait 285 kilomètres.

Restait à entreprendre la construction de tout ce qui allait permettre l'exploitation.

2) L'établissement des installations COMILOG.

Les installations devaient comprendre l'équipement de la mine, la construction du téléférique et celle de la voie ferrée. La mise en exploitation du gisement de Moanda fut relativement simple car il s'agissait de creuser des tranchées à ciel ouvert. Un peu plus compliquée fut la création d'une zone industrielle à l'extrémité nord du plateau Bangombé, où le minerai est traité dans une laverie et acheminé au poste de chargement du téléférique.

Les grands travaux ont été ceux du téléférique et de la voie ferrée. Il a fallu d'abord une étude du tracé. Celle-ci a été confiée au Bureau d'Etudes O.L.T.A.M.S., constitué par l'association des bureaux Omnium Lyonnais (de France) et Tippetts Abbet Mac Carthy Straton (américain). L' O.L.T.A.M.S. a effectué la reconnaissance au 1/5 000 et l'avant-projet au 1/2 000 servant de base à un appel d'offres en décembre 1957. Une réunion générale de prévision d'investissements a abouti à un nouvel appel d'offres en octobre 1958.

Les travaux du téléférique ont été confiés aux groupes suivants: Société de construction d'appareils de levage et matériel de Travaux Publics "Applevage", puis aux entreprises allemande J. Pohlig Aktiengesellschaft, italienne Ceretti et Tanfani de Milan et française Electro Entreprise pour le montage. La construction du téléférique a dû être précédée de l'établissement d'une route de 100 kilomètres en latérite compactée, de Moanda à M'Binda, qui devait suivre le plus possible le tracé envisagé. On a d'abord procédé au déforestage sur une largeur de 30 mètres de part et d'autre de l'axe du futur téléférique.

---

(1) Ce en quoi on se trompait, comme on le verra.

L'approche du matériel des pylônes a été menée par deux équipes, l'une avec des véhicules tout terrain, l'autre avec un hélicoptère d'une charge utile de 300 kg.(1)

Pour la construction de la voie ferrée, on est frappé de constater que, comme pour les travaux du téléférique, on a fait appel à des entreprises de pays variés. Il s'agit ici de la Compagnie Industrielle de Travaux (CITRA), filiale de Schneider, de l'Utah Constructions Overseas (Etats-Unis) et de la Taylor Woodrow (Grande-Bretagne). Aux côtés de bulldozers, scrappers, rooters, motorgraders importés des U.S.A., on a eu recours aux voitures Berliet (Diesel allant du GL c8M 4 sur 4 au TBO 15). Les ponts métalliques étaient de marque Paindavoine, les pneus Michelin, Kléber Colombes et Hutchinson, les locomotives General Electric et la voie Sidelor et De Wendel. La S.A.T.E.T. (Société Africaine de Travaux et d'Etudes Topographiques) a réalisé les études topographiques, et PONTECO (Société Commerciale Ponténégrine) a assuré les nombreux transits indispensables. Il y a eu ainsi un effort énorme de l'industrie européenne et américaine pour réaliser en un temps record l'exploitation d'une mine de manganèse d'importance mondiale et assurer l'évacuation de sa production.

La construction de la voie ferrée a necessité d'abord une infrastructure bien plus importante encore que celle du téléférique. Il convenait de renforcer et améliorer certaines pistes au nord de Mossendjo. Il a fallu construire aussi 100 kilomètres de routes nouvelles dans le sud du Chaillu essentiellement. La base principale des travaux a été installée sur le plateau vide de Makabana, au-dessus du cours du Niari. Sur la hauteur, où se trouve actuellement la cité COMILOG faite de cases en forme de pagodes autour du château d'eau, ont été installés bureaux, ateliers, magasins et toute une cité provisoire en cases de bois pour loger 110 cadres et 600 ouvriers avec leurs familles. Un hôpital et même une école ont été édifiés pour les besoins sanitaires et intellectuels, ainsi que des magasins pour le ravitaillement. Ensuite, 5 bases secondaires ont été établies tous les 40 à 50 mètres de part et d'autre de Makabana, chacune comptant un atelier d'entretien et de dépannage, un dépôt de carburant, des logements pour 500 ouvriers et une cinquantaine de cadres avec leurs familles.

---

(1) René VIGIER: L'exploitation de la mine de manganèse de Moanda. Annales des Mines nº IX p. 544.

La déforestation, oeuvre de la CITRA,(1) a commencé au sud sur une bande de 40 à 90 mètres de large, puis s'est poursuivie dans le nord du massif. Les terrassements ont été réalisés avec des engins à pneus. Le ballast était fabriqué au PK zéro c'est-à-dire à Mont Bolo sur le Congo-Océan, où le calcaire ne manque pas.(2) Il était expédié à la cadence quotidienne de 50 wagons, au fur et à mesure de l'établissement de la voie. La pose des rails s'effectuait avec un portique roulant sur la plate-forme et posant des coupons de voie de 24 mètres. La soudure s'opérait en barres de 144 mètres. L'avancement était de 1 kilomètre pour 8 heures de travail.

Un tel rythme, dans une région de climat déprimant, supposait un nombre de travailleurs important. L'effectif total du personnel africain a varié selon le rythme des saisons. Au 1er décembre 1961, la CITRA employait 2 769 Africains, dont 1 149 manoeuvres, 574 techniciens (chauffeurs, mécaniciens, électriciens etc.), 225 boys et des ouvriers de qualification très diverse, sans compter un personnel annexe d'infirmiers, plantons et manutentionnaires. Le maximum a été atteint pendant la saison sèche de cette même année avec 2 950 employés. Le personnel européen n'a pas beaucoup changé: il est resté de l'ordre de 280 personnes, françaises pour la plupart, constituant les petits cadres (chefs de chantiers, comptables, topographes).

La construction de la voie ferrée a posé quelques problèmes, mais seulement au sud du Chaillu, dans la zone d'argilites de la série de la Bouenza où les terrains sont imbibés d'eau, ainsi que dans la région marécageuse où coulent la Louessé et le Niari. Des glissements se sont produits: actuellement encore, par temps de pluie, tout un secteur de la route entre Thomas et Itsotso est inondé et se dégrade très vite. Il a fallu souvent remblayer la voie. On avait prévu des terrassements de l'ordre de 6 700 000 m3; en réalité ils se sont élevés à 11 400 000 m3, d'où un certain retard: prévue en 36 mois, la construction de la voie ferrée en a duré 39. Tout était achevé en juillet 1962.

---

(1) J. P. REY (Colonialisme, néocolonialisme ...etc.) prétend qu'il s'agit de l'oeuvre de la SOTRAHO (Société de Travaux du Haut-Ogooué), entreprise de bâtiment de Moanda qui n'existait pas à l'époque. C'est CITRA qui avait le marché de déforestage; elle a pu sous-traiter avec quelques entreprises locales, mais pas systématiquement.

(2) Le PK (point kilométrique) zéro est le point de raccord de la voie COMILOG avec le Congo-Océan.

A partir de Mont Belo, les trains du manganèse emprunteraient le chemin de fer Congo-Océan. Mais il fallait prévoir pour le minerai d'autres installations à son arrivée à Pointe-Noire. L'ensemble en a été confié en avril 1960 à la Société APPLEVAGE qui devait construire des installations et des appareils de chargement, de déchargement et de stockage. Ce genre de travaux ne devait soulever aucun problème, puisque Pointe-Noire offrait déjà un excellent port et un emplacement satisfaisant prévu comme port minéralier.

Ainsi, en dix années environ, une oeuvre énorme a été réalisée qui n'a pu être menée à bien qu'avec des moyens techniques et financiers puissants. Ce fut, du début de 1951 à 1958 un travail de prospection. Cette dernière année a vu le démarrage de l'exploitation du manganèse; mais à ce moment déjà, sous l'influence de la COMILOG, toute une vaste région était en train de se transformer.

3) Les débuts d'un bouleversement de la région.

La transformation des pays axés sur les centres de Moanda, M'Binda, Mossendjo, Makabana et Mont Belo a été une conséquence de l'importance numérique des salariés. Lorsque les chantiers CITRA ont été ouverts, on eût pu craindre de trouver difficilement la main-d'oeuvre, si on se référait à ce qui s'était souvent produit dans le passé, en particulier pour les travaux du chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire. Cette fois-ci, aucune contrainte administrative n'a été utilisée, et l'on a vu affluer les travailleurs. Pour le seul établissement de la voie ferrée, il y a eu régulièrement de 2 000 à 2 900 ouvriers et employés.

Cet afflux ne semble pas dû au fait que la COMILOG aurait bénéficié d'un marché du travail datant du C. F.C.O. En effet, les traditions de travail avaient été quelque peu oubliées depuis vingt ans, ou avaient laissé un très mauvais souvenir à cause du travail forcé d'une époque lointaine. En outre, il ne semble pas que la COMILOG ait beaucoup utilisé le marché du travail potentiel résultant de la cons-

truction du chemin de fer Congo-Océan (1), car pour la majeure partie la main-d'oeuvre a été recrutée sur place. Ce qui a déterminé cet engouement pour le travail offert par la COMILOG, c'est d'abord le fait que liberté totale était laissée (le Congolais a toujours eu horreur des contraintes), et aussi parce que certains agréments de la civilisation moderne que l'on pouvait se procurer par le travail étaient connus jusque dans les zones reculées du Chaillu, en particulier des anciens combattants de la guerre de 1939-1945; on parlait aussi beaucoup des Bakougni travaillant sur les terres des colons français dans la grande vallée du Niari, qui pouvaient avec leurs salaires boire à volonté vin et bière, acheter des pagnes à leurs femmes et s'offrir vélo ou transistor. C'est grâce au nombre des salariés que la région de la COMILOG va se trouver transformée dans ses aspects démographiques, économiques et sociaux.

La démographie se modifie: des villages se dépeuplent au bénéfice des campements de travailleurs et l'on voit naître de nouvelles agglomérations. Les jeunes accourent sur les chantiers où ils aident au débroussage, alors que les hommes abattent les arbres pour le compte de la CITRA, les paysans deviennent manoeuvres ou sentinelles, leurs fils servent comme boys. Seuls les techniciens sont recrutés dans d'autres régions. Les campagnes se vident, d'autant plus que les femmes s'installent sur place dans les cités ouvrières. Il ne reste guère que les vieillards dans beaucoup de villages de Bakougni, Bapounou et Banzabi. Par contre, on voit se peupler Moanda, où se trouve la mine, et toute une zone industrielle: Bakoumba, important relais du téléférique, M'Binda, Loufiga près de Titi et surtout Makabana. Auprès de ces centres de travaux, des villages entiers viennent s'installer: Yama et Malaka en particulier.

---

(1) ...comme le pense Pierre-Philippe REY (Colonialisme, néocolonialisme et transition au capitalisme. Exemple de la COMILOG au Congo-Brazzaville Maspero 1971 p. 174). L'argumentation de Rey repose d'ailleurs sur une grave erreur, puisqu'il l'appuie sur les difficultés que rencontreraient les techniciens de la Bethleem-Steel au Gabon pour "construire leur voie ferrée d'évacuation du fer à partir de Mounana"! A Mounana, il n'y a pas de fer mais de l'uranium, exploité avec l'aide de la Coopération française et non de la Bethleem, et il n'est pas encore question de chemin de fer dans ce secteur.

L'évolution touche tout le secteur, car les ouvriers ne se déplacent pas avec le chantier pour des raisons ethniques: les Bakougni répugnant à s'installer en pays des Banzabi par exemple. Dès le début des travaux, on voit apparaître les futures petites cités de Moanda, M'Binda, Makabana, et se développer les centres de Mossendjo et surtout Mont Belo, qui rassemblent les constructeurs de la COMILOG.

Ces bouleversements démographiques entraînent une évolution économique. Agriculteurs et petits commerçants bénéficient de l'afflux de population. L'agriculture est d'abord stimulée parce qu'il faut ravitailler les camps de travailleurs. Les villages s'en rapprochent afin d'avoir des débouchés plus faciles pour leur production. Dans la boucle du Niari, Yama et Makaka commencent à se déplacer vers Makabana et les femmes des ouvriers de la CITRA viennent y acheter du manioc. Le village de Koutima est devenu un fournisseur: comme il est plus éloigné, les hommes y vont chaque dimanche avec un camion faire leur ravitaillement en manioc. Les bananes-plantains, la viande de chasse sont très demandés, et des villages comme Passia en ravitaillent M'Binda.

Le développement de l'agriculture s'accompagne d'une modification des plantations. Il y a beaucoup plus de cultures de manioc. On voit même apparaître des légumes, demandés par les Européens à Makabana. Par contre, les cultures traditionnellement commerciales comme le riz, le café et les arachides sont en régression. Pour le riz et le café, deux raisons l'expliquent: ce sont des cultures d'hommes, or ceux-ci ont trouvé un autre travail; et ces produits ne sont pas demandés par les chantiers. La production de riz tombe de 1 400 tonnes en 1955 à 20 tonnes en 1962. La diminution de l'arachide, passant de 479 tonnes de décortiqués en 1957 à 197 en 1962, peut sembler plus étonnante, car il s'agit d'une culture de femmes. Mais ces dernières, vendant plus facilement le manioc aux employés de la CITRA, ne se soucient pas de rechercher des débouchés moins sûrs.

Le petit commerce va lui aussi bénéficier de la présence d'une population aux salaires relativement élevés. D'après J.P. Rey,(1) les jeunes gagnaient 90 francs de l'heure au début des travaux et 125 à la fin (en 1962). Même progression pour les adultes dont les soldes

(1) Colonialisme, néocolonialisme etc. p. 471

PERSONNEL CONGOLAIS EMPLOYE PAR LA CITRA EN 1961-1962

(archives COMILOG, chiffres cités par P. P. Rey)

Conducteurs d'engin	169	Convoyeurs et aides-chefs de train	5
Chauffeurs de camion	137		
Mécanos (avec forgerons et électriciens)	95	Gardes-voies et gardes-barrières	24
Aides-mécanos (dont graisseurs)	84	Aides-topographes	22
		Radiotéléphonistes	24
Soudeurs	43	Dessinateurs	4
Maçons	116	Tireurs de plans	3
Charpentiers	65	Commis services administratifs	24
Menuisiers	70		
Peintres	6	Pointeurs terrassement	12
Ferrailleurs	18	Pointeurs de chantier	30
Mineurs	42	Commis-magasiniers	34
Monteurs de buses pour moitié anciens charpentiers et maçons	92	Infirmiers	12
		Aides-magasiniers et manutentionnaires	31
Monteurs d'éléments de rail	11	Sentinelles, plantons, gardiens	53
Poseurs de voies	55	Boys et petit entretien	235
Releveurs de voies	55	Capitas	27
Chefs de gare et chefs de train	10	Manoeuvres	1 149
Aiguilleurs		TOTAL	2 769

passaient de 100 à 140 francs et pour les "capitas" de 130 à 150. La journée de travail était alors à la CITRA comprise entre 6 h. et 18 h. avec une interruption de 20 minutes seulement au moment du déjeuner. Les chauffeurs gagnaient normalement 30 000 par mois, les soudeurs 25 000, les manoeuvres 15 000. Mais, si l'on en croit les archives COMILOG (1), ces salaires paraissent surestimés: ils auraient été, en 1962, hiérarchisés suivant 5 catégories:

1ère	catégorie:	31,90	par heure
2e	"	35,95	"
3e	"	42,05	"
4e	"	72,25	"
5e	"	109,85	"

Quoi qu'il en soit, il y avait désormais une masse salariale, inconnue jusqu'alors dans ces pays, dont le commerce local allait profiter. Des boutiques s'ouvrent à M'Binda, Tsinguidi, Marala, Makabana. Elles fournissent surtout le vin et la bière, avec les inévitables boîtes de conserves et les pagnes pour les femmes des ouvriers. On signale que, de 1956 à 1961, un commerçant de Titi a fait de très bonnes affaires (2). Beaucoup de ces petits boutiquiers devaient d'ailleurs disparaître avec les chantiers. On voit aussi arriver et repartir les inévitables "dioulas", ces commerçants maliens vendeurs surtout de pagnes, toujours très au courant des marchés possibles dans tout le monde africain noir.

Cette évolution démographique et économique entraîne d'importantes répercussions sur le plan sociologique. Il y a d'abord chez les hommes, qui ont beaucoup travaillé dans la journée, le désir de boire et de se divertir le soir et surtout le dimanche. L'alcoolisme se développe, ainsi que la prostitution. Celle-ci est une source de revenus pour les femmes, et bien souvent les maris sont complices: c'est devenu une véritable institution que d'exploiter en famille les amants peu avertis des dangers qui les guettent.

Une autre conséquence, inattendue sous la forme qu'elle revêt, est la progression du nombre des divorces. Les femmes qui ont des bénéfices importants remboursent souvent leur dot. C'est le cas des vendeuses de vin de palme qui se partagent le produit de la vente avec les malafoutiers. Certaines peuvent transporter jusqu'à trois dames-jeannes

---

(1) .. et les souvenirs personnels de M. SYLVOZ, Directeur Général.
(2) P. P. REY : ibid. p. 506.

de 10 litres du lieu de récolte au lieu de vente et se font des revenus substantiels, environ 9 000 francs par mois. L'une d'elles a pu rembourser une dot de 36 000 francs. Elles sont alors libérées à la fois de la tutelle de leur mari et de leur famille. Certaines en profitent pour se remarier, mais beaucoup d'autres demeurent indépendantes et accroissent leur fortune par la prostitution.

Ainsi, avec une certaine émancipation des femmes, avec souvent celle des jeunes qui peuvent se soustraire aux autorités souveraines du village et, grâce à leurs gains, se procurer des femmes, c'est à un début d'affaiblissement des structures traditionnelles que l'on assiste. L'autorité des chefs de terre et surtout des chefs de village commence à être contestée, parce que les hommes peuvent s'en affranchir.

Il n'y a rien d'étonnant à cette évolution première, dans des pays demeurés en dehors des grands courants de l'économie moderne, où hommes et femmes vivaient d'une agriculture archaïque et de quelques rares revenus de leur travail dans des exploitations européennes. Ils se sont trouvés soudain devant un matériel venu d'ailleurs et d'une haute technicité, utilisé par des cadres étrangers. Même sans en être pleinement conscients, ils ne pouvaient qu'être profondément bouleversés par l'introduction de cette économie nouvelle, à la fois héritière de l'époque coloniale et fruit de l'implantation capitaliste internationale.

Avant donc que le premier train de manganèse ait circulé de M'Binda à Mont Belo, toute la région où allait commencer son exploitation et son évacuation était déjà modifiée dans sa vie économique et sociale. On pouvait envisager de grandes transformations lorsque fonctionnerait à plein l'économie minière.

II- L' ECONOMIE MINIERE ACTUELLE.

A partir de 1962, une forme nouvelle d'économie s'instaure. Elle se manifeste à Moanda autour de la mine, dans les installations du téléférique et du chemin de fer. Elle se traduit aussi par l'établissement des oeuvres sociales indispensables dans un secteur ouvrier important.

1) Une zone industrielle d'importance mondiale.

La région de Moanda a été transformée par l'exploitation du gisement de manganèse. Celui-ci appartient géologiquement à la série du Francevillien, constituée principalement par des niveaux à peu près subhorizontaux de schistes et de grès feldspathiques. Cette série se retrouve sur une grande partie du cours de l'Ogooué sur environ 400 kilomètres. Elle était d'abord rattachée au Précambrien Supérieur car on avait cru y voir l'analogue de la série du Bouenzien sur le versant méridional du Chaillu. Mais la découverte de la corrélation des séries du système intermédiaire et de Franceville, celle de la discordance au contraire entre le système intermédiaire et celui de la Bouenza a fait abandonner cette idée. Le gisement se trouve dans le Francevillien Moyen. On a d'abord pensé que le dépôt de manganèse serait syngénétique. Cette théorie métallogénique sédimentaire n'a pas été retenue: ce serait une formation postgénétique par remaniement de pélites, selon une théorie métallogénique latéritique. Bouladon, du B.R.G.M., y voyait un gîte oxydé primaire (oxyde de manganèse). Le problème est qu'on ne trouve pas de manganèse oxydé sous les grès. L'étude a été reprise par Weber (1). Pour ce géologue, la question n'est plus de savoir si on est en présence d'un gîte résiduel ou sédimentaire. Il s'agit d'un gîte sédimentaire stratiforme enrichi sur place par altération. Le nouveau problème est de déterminer si c'est un

---

(1) BOULADON: Etude des minerais de manganèse du plateau Bangombé. Gisement de Moanda. Rapport B.R.G.M. inédit juin 1961.

BOULADON: Le gisement de manganèse de Moanda. Etude de la zone de première exploitation. Rapport B.R.G.M. inédit janvier 1963

WEBER: Une série précambrienne du Gabon, le Francevillien. Sédimentologie, géochimie, relations avec les gîtes minéraux associés 1969 2 tomes p. 206.

gisement oxydé primaire, équivalent latéral du gisement carbonaté du sondage et légèrement enrichi par altération superficielle, ou bien s'il est le fait d'un enrichissement important et de l'oxydation par altération superficielle d'un gisement carbonaté primaire, identique à celui qui se trouve localement protégé par faille dans le petit compartiment effondré du centre du plateau. La formation carbonatée du sondage serait le témoin d'une autre plus étendue qui, venue à l'affleurement, a été livrée aux altérations superficielles et a engendré le gisement. Cette genèse à partir d'une formation sédimentaire carbonatée vient d'être confirmée par de récents travaux sur le plateau d'Okouma.

Ce gisement se présente sous l'aspect d'une couche superficielle qui affleure au sommet de plateaux dont le soubassement est constitué d'ampélites de la partie supérieure du FB1. La couche productive a une puissance de 3 à 7 mètres. La coupe de la formation comporte de bas en haut:

le substratum stérile de schistes noirs du FB1, légèrement ondulé, avec des intercalations de grès fin et de dolomies;

un niveau de couche compacte d'une épaisseur de 20 à 50 cm. (C'est un minerai dur et bien cristallisé, mais on ne le rencontre pas partout);

un niveau de minerai en plaquettes de 5 à 9 cm. (5 en moyenne) qui est la partie essentielle du gisement; il comprend lui-même plusieurs niveaux avec des intercalations argileuses; en haut, les plaquettes plus ou moins disloquées se mélangent à des nodules minéralisés et à des minerais vacuolaires;

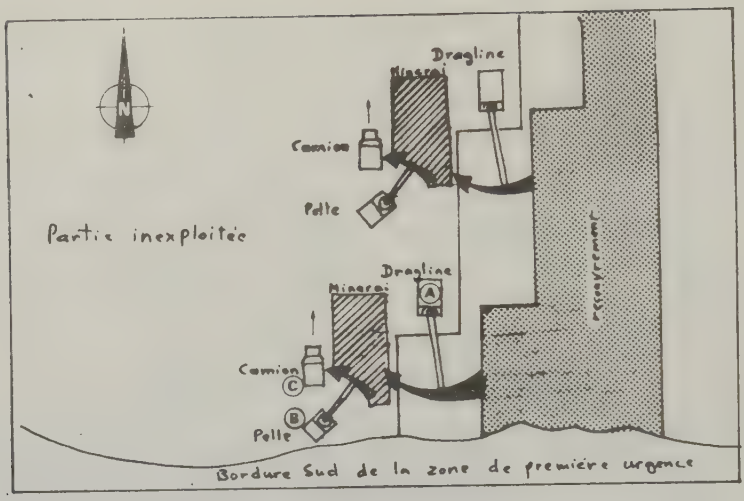
un niveau de transition plus ou moins cuirassé de 0,5 à 1 mètre, avec des débris de plaquettes manganiques et des pisolithes enrobées dans de l'argile rouge ou brune; dans les zones déprimées des plateaux, ce niveau passe latéralement à une véritable cuirasse manganèsifère;

un recouvrement latéritisé de 5 à 6 mètres de puissance(exceptionnellement 7 mètres), fait de pisolithes de 3 à 6 mm de diamètre enrobées dans une terre jaune ocre, à teneur inférieure à 15 % (1)

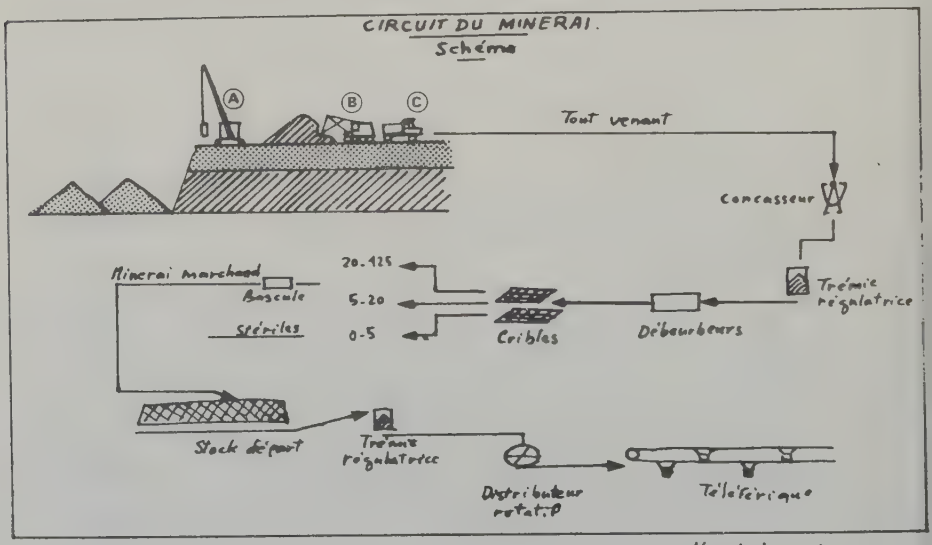
un horizon humifère argilo-sableux de 10 à 40 cm d'épaisseur.

---

(1) "Les pisolithes, de 3 à 6 mm de diamètre, presque parfaitement sphériques, comportent un nucleus, généralement fragment de minerai en plaquettes" (Weber p. 165).



SCHEMA D'EXPLOITATION DU MANGANESE



VILLIEN 1976 d'après document COMILOG

Sur le placage de grès du plateau Bangombé, il n'y a aucune formation manganésifère ou pisolithique. Celle-ci se retrouve autour du placage, mais s'apauvrit vers le sud. D'après Weber, elle n'est assez riche que dans la partie nord. Mais, selon M. Delorme, géologue de la COMILOG, cela n'est pas prouvé du tout.

L'intérêt de ces formations, c'est qu'elles sont toutes pratiquement horizontales. Cependant, sur le plateau Bangombé, il y a un léger bombement anticlinal d'axe est-ouest, donnant à la couche une pente de quelques degrés vers le nord et vers le sud.

Au point de vue minéralogique, les couches du gisement sont constituées d'oxydes et hydroxydes de manganèse. (1) Ainsi la roche compacte est-elle composée de polianite, d'un peu de ramsdellite, de lithiophorite qui sont des oxydes de manganèse, et de dialogite qui est un carbonate de manganèse. Pour le minerai en plaquettes, il s'agit de bioxyde de manganèse hydraté, en masse mal cristallisée, où l'on discerne en outre des minéraux comme la polianite. Des parties du manganèse sont plus ou moins riches en phosphore et alumine. (2)

L'exploitation du gisement comporte deux grands ensembles: la mine proprement dite et les installations de transformation du minerai. La mine a été établie en premier lieu sur le plateau Bangombé à cause de sa richesse (80 000 000 de tonnes de minerai marchand à 48-50 % dans un périmètre restreint). On a déterminé, à l'ouest de ce plateau une zone "de première urgence" de 1 km2 avec une épaisseur moyenne de minerai de 5,50 mètres, correspondant à 9 000 000 de tonnes de minerai marchand, et une épaisseur moyenne de stérile de 4,50 mètres. La méthode d'exploitation devait être celle de gros tonnages à ciel ouvert, avec des engins installés sur le recouvrement pisolithique, bien meilleur pour supporter les roues et les chenilles que le "bed rock" schisteux imperméable.

Les techniciens ont procédé en aménageant une série de tranchées, allant du bord sud au bord nord de la zone de première urgence, soit sur 600 à 900 mètres. La première tranchée a été établie à l'est afin de progresser vers l'ouest. Chaque tranchée avait 20 mètres de

---

(1) Il y a également des traces de fer, cuivre, cobalt, nickel, silice.
(2) Le phosphore est à éviter, nous signale M. Clément, chef de l'exploitation.(en 1970)

QUELQUES CARACTERISTIQUES GENERALES DE L'INSTALLATION DU TELEFERIQUE

STATIONS

	Altitude	Dif. niv. entre st.
A	494,00 m	
B	426,35	-67,65
C	486,60	+60,25
D	555,60	+69,00
E	606,85	+51,25
F	613,25	+ 6,40
G	611,00	- 2,25
H	656,75	+45,75
J	662,00	+ 5,25
K	655,30	- 6,30
L	645,00	-10,30

POULIES (D = 700)

	Sect. nord	Sect. sud
AB	642	564
BC	500	640
CD	738	446
DE	592	654
EF	710	588
To	3 182	2 892
	6 074	

LONGUEUR DE SECTIONS

	Sect. nord		Sect. sud
AB	8 695 m	FG	6 708 m
BC	6 369	GH	8 048
CD	9 115	HJ	5 522
DE	7 041	JK	8 020
EF	8 746	KL	7 617
	39 966		35 915
To	75 881		

LONGUEUR DE CABLES

	Sect. nord		Sect. sud
AB	17 965 m	FG	14 180 m
BC	13 205	GH	16 665
CD	18 975	HJ	11 560
DE	14 740	JK	16 660
EF	18 120	KL	15 820
	83 005		74 935
To	157 940		

PUISSANCE INSTALLEE (stations motrices)

B	2	Moteurs	DV8 de 400 CV	= 800 CV
D	3	"	DV6 300 "	= 900 "
F	2	"	DV8 400 "	= 800 "
H	2	"	DV8 400 "	= 800 "
K	2	"	DV8 400 "	= 800 "

PYLONES

	Sect. nord		Sect. sud
AB	95	FG	79
BC	75	GH	87
CD	104	HJ	65
DE	81	JK	90
EF	99	KL	84
To	454		405
	859		

774 pylônes légers

85 pylônes lourds

Hauteur des pylônes de 4,00 à 72 mètres

TELECOMMUNICATIONS

a) Une ligne téléphonique omnibus relie toutes les stations.

b) Une ligne téléphonique "dispatching" permet les liaisons avec une station déterminée ou plusieurs stations suivant les besoins du service (le poste de commande est situé à la station F).

c) Un réseau radio relie toutes les stations.

large. L'excavation comme la découverte était assurée dès le début par 2 draglines Bucyrus Erie du type marcheur avec moteur Diesel de 500 CV. Ces appareils enlèvent la couverture de pisolithes et la déposent au fond de la précédente tranchée, cela sur une longueur de 15 mètres. Le minerai est alors extrait et déposé à l'ouest sur la partie non exploitée du gisement. En 1962, un dragline sortait en moyenne 190 tonnes-heure de minerai tout venant, correspondant à 125 tonnes-heure environ de minerai marchand. Le minerai sorti de la tranchée est aligné en cordon. Il est repris par une pelle Marion entraînée par un moteur Diesel de 250 CV dont le rendement horaire est de 110 m3 à l'heure, rendement satisfaisant puisque le dragline enlève 180 m3-heure dont 90 de minerai à reprendre par la pelle. Mais celle-ci est insuffisante pour le travail de 2 draglines. C'est pourquoi un Ruston Bucyrus à godet plus petit complète le travail. Des engins plus efficaces sont maintenant utilisés. Des godets enlèvent 500 tonnes à l'heure de minerai tout venant, ce qui correspond à environ 200 tonnes de minerai. Le dragline se déplace à la vitesse de 500 mètres-heure pour passer d'un poste d'exploitation à un autre; mais pendant la période d'exploitation il ne progresse que d'environ 25 mètres par poste. Le tonnage par poste en tout venant est de 585 tonnes-heure et en minerai marchand de 350 tonnes-heure.

En 1962, le minerai ramassé par la pelle était déversé dans un camion Kenworth Dart de 29 tonnes de charge utile, animé par un moteur Diesel de 350 CV. Le rendement horaire était alors de 37,5 m3 à l'heure, soit environ 86 tonnes de minerai tout venant humide, et cela avec des points de chargement et de déchargement distants au maximum de 2 km. Avec trois voyages par heure, trois camions suffisaient pour amener le minerai à la laverie.

Actuellement, le tonnage utile de minerai tout venant par camion est de 35 tonnes et le nombre de rotation de 3 par heure en moyenne. Le tonnage à l'heure est donc de 105 tonnes de minerai tout venant humide. Il faut par conséquent 5 camions en service pour assurer le tonnage de 500 tonnes-heure de tout venant. Le nombre total de camions était en 1974 de 11. Ils sont progressivement remplacés par des camions Warco de 75 tonnes de charge utile (le premier arrivera en 1977 et 3 autres suivront).

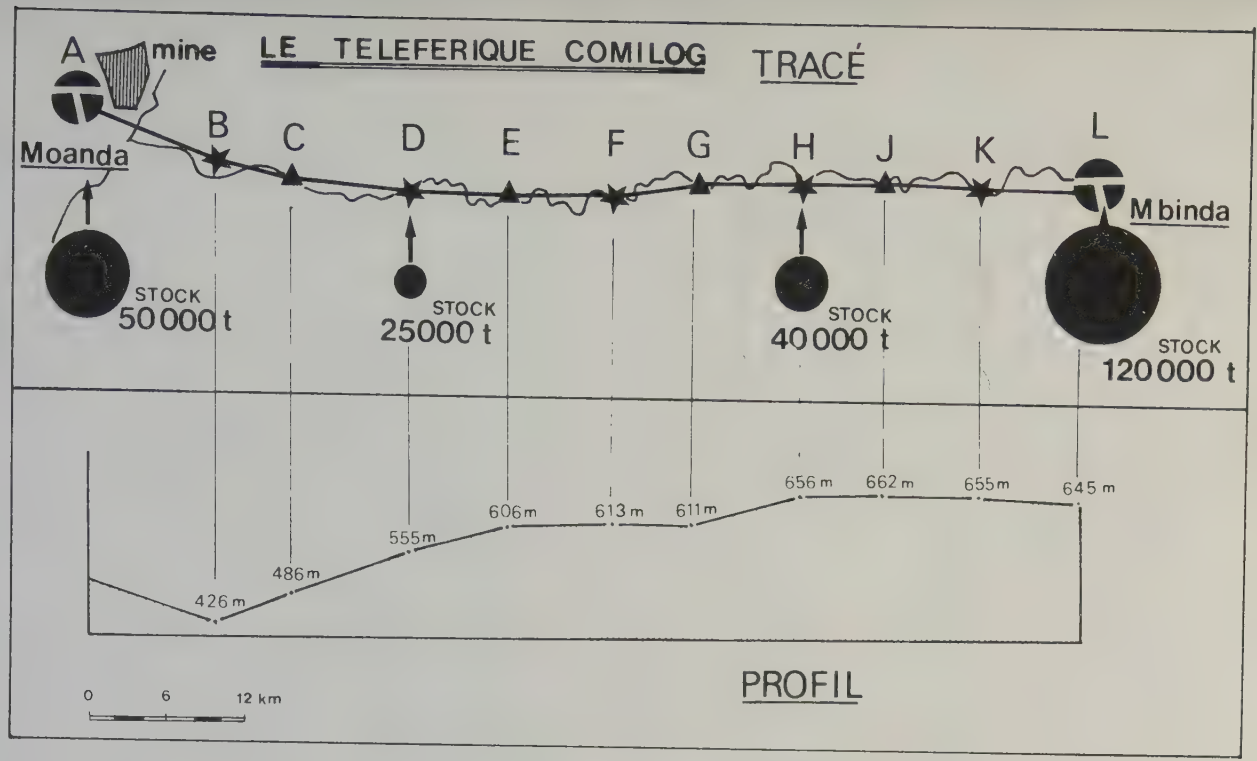
Ce matériel d'une haute technicité a profondément modifié le plateau en lui donnant à la fois l'aspect humain qu'il n'avait pas et en bouleversant sa morphologie. Aux abords des postes d'exploitation règne une activité de ruche et le vacarme étourdissant d'engins que ce coin reculé de la vieille Afrique n'avait jamais connu. Les ouvriers vont et viennent. Des femmes des villages se glissent même subrepticement aux abords des chantiers; les hommes viennent les rejoindre clandestinement dans les rares fourrés qui subsistent aux alentours. Là encore la prostitution se développe à la faveur des salaires.

L'ensemble du paysage est devenu étrange. Les ondes de terrils courts et rapprochés sont séparées par des espaces nus de gravillons noirâtres où courent les larges pistes de la Compagnis La savane rabougrie a été emportée avec les déblaiements de terrains. La mince couche d'humus qui recouvrait un sol trop acide a été balayée avec elle. La végétation ne se reconstitue plus et c'est un monde frappé de mort. Seuls les abords des rivières, bordées de quelques touffes d'herbe ou d'étroites galeries d'arbres, coupent de manière apaisante ce dur ensemble minéral. Parfois c'est un autre contraste: entre les terrils, des échappées laissent entrevoir, en contre-bas du plateau, les cités blanches de Moanda blotties dans la verdure.

L'abondance de matériel moderne se retrouve dans ce qu'on appelle la zone industrielle de Moanda, avec la laverie, l'usine de concentration et les installations annexes. La laverie peut traiter actuellement (1) une moyenne de 700 à 750 tonnes-heure à l'entrée, donnant à la sortie de 300 à 350 tonnes-heure. Arrivé à la laverie, le tout venant est déversé directement dans un concasseur giratoire Allis Chalmers entraîné par deux moteurs électriques de 135 CV chacun. Le concasseur a une capacité utile de 700 à 750 tonnes-heure. Le minerai est alors réduit à 125 mm, puis évacué par un extracteur à écailles, pour être introduit par une bande dans un silo régulateur de 500 tonnes. Il entre ensuite dans la laverie où il est partagé entre deux tambours débourbeurs posés sur pneus et entraînés chacun par un moteur de 105 CV. Le minerai est introduit à une extrémité de chaque débourbeur, avec un débit d'environ 250 tonnes-heure; l'eau pénètre à l'autre extrémité. Les appareils sont à contre-courant.

---

(1) Les chiffres sont de 1975.



LEGENDE

- Station motrice
- Station terminale
- Téléphérique
- Station de passage
- Stock capacité de stockage
- Axe routier

A la sortie du débourbeur, le minerai est chargé sur deux cribles vibrants Hewitt-Robins à deux toiles. Le minerai lavé a été classé suivant diverses dimensions. Au début de l'exploitation, on utilisait trois granulométries: de 20 mm à 125 mm (dimension maximum du concassage); de 6 à 20 mm; et au-dessous de 6 mm. Actuellement on distingue le minerai métallique A et le minerai B. Le premier comporte trois granulométries: de 40 à 125 mm, de 15 à 40 et de 6 à 15. Le minerai B a une granulométrie comprise entre 2 et 6 mm.

Les deux premières granulométries de chacun des deux jeux de cribles, ou les trois premières du nouveau calibrage, sont prises par des bandes et réunies pour constituer le minerai marchand, qui contient plus de 51 % de manganèse. Ce minerai est posé sur une bascule intégratrice située en tête de la bande, qui le conduit à un premier stockage de 25 000 tonnes. Le minerai B est parfois vendu, selon la clientèle: il est lui aussi stocké. La dernière granulométrie, inférieure à 2 mm, est rejetée au stérile par une bande et un projecteur qui la disperse sur l'aire d'épandage.

Le minerai marchand représente en définitive 60 % du tout venant. Il sort avec une teneur très satisfaisante en manganèse, puisque sa composition est la suivante : Mn:50 à 54 %; Fe 203:3 à 4 %; Si 02:2 à 3½ %; Al 203:6 à 7 %; P:0,10 à 0,13 %. Il faut signaler que la clientèle demande de plus en plus de hautes teneurs (1) et du minerai à bas phosphore (moins de 0,09 %).

Dès le début, la laverie permettait donc de produire 360 000 tonnes annuelles à un seul poste quotidien, et le million pouvait être atteint en fonctionnant une partie de l'année à trois postes. En outre, on avait réservé l'emplacement de la troisième section sur la face nord de la laverie, ce qui augmenterait encore la production de 50 %. Toutes ces possibilités devaient être très vite exploitées, si l'on en juge par la progression de la production, passant de 646 262 tonnes en 1963 à 1 499 817 tonnes en 1969.

La laverie ne peut fonctionner sans un ravitaillement en eau considérable. Il faut une circulation d'eau de 450 m3-heure pour l'alimentation des débourbeurs et l'arrosage des cribles. Une partie (150 m3-heure) est fournie en eau claire, l'autre en eau usée

---

(1) Une teneur de 51 % est jugée satisfaisante, sauf pour des minerais à usages spéciaux qui nécessitent davantage.

dans l'installation et récupérée. La récupération se fait soit directement soit indirectement: directement par introduction dans les débourbeurs des eaux de rinçage des cribles après dépôt des matières solides dans le classificateur; indirectement par décantation des eaux dans un appareil de 70 mm de diamètre après passage dans un deuxième classificateur.

A sa sortie de la laverie, le minerai est acheminé vers l'emplacement de stockage. A cet effet, il est introduit sur une bande va-et-vient le répartissant sur la longueur utile d'une aire de stockage de 1 500 m2. Le stock a la forme d'un prisme de 50 mètres de long, 50 de base et une dizaine de mètres de hauteur. Le minerai est soutiré à sa partie inférieure dans 5 trappes disposées dans l'axe du stock et munies d'extracteurs à tiroirs, avec chacune un débit d'environ 100 tonnes-heure. Elles donnent dans un tunnel en buse de 3 mètres de diamètre. Deux extracteurs fonctionnent simultanément et alimentent une bande transporteuse montée dans le tunnel et qui débite 250 tonnes-heure. Elle déverse le minerai dans une trémie qui est à l'origine de l'alimentation du téléférique.

En juillet 1963, une autre usine entrait en fonction: l'usine de concentration, destinée à produire un minerai enrichi, environ 83 % de bioxyde, soit 56 % de manganèse destiné à l'industrie des piles électriques (comme dépolarisant dans la fabrication des piles sèches). Cette usine est alimentée en minerai marchand de 5-20 mm par la laverie industrielle. Le minerai est réduit à moins de 1 mm dans un concasseur giratoire puis dans un broyeur à barres. Il est ensuite dirigé sur une batterie de 12 tables à secousses dont les concentrés sont transportés par voie hydraulique à proximité de la station de chargement du téléférique où il est chargé après avoir été égoutté. Cet établissement produit 100 tonnes de concentré par poste de travail. Le potentiel annuel de production est de 80 000 tonnes. L'usine a été conçue pour un agrandissement éventuel suivant les besoins du marché mondial. Cela explique à la fois l'augmentation de la production au début et ses fluctuations par la suite: en effet, de 4 171 tonnes en 1964, la production de bioxyde de manganèse est passée à 32 706 tonnes en 1968 pour redescendre à 29 941 tonnes à partir de 1969.

Pour fonctionner, laverie et usine chimique exigent d'autres installations, destinées à fournir le courant et l'eau, à permettre la réparation et l'entretien du matériel, à prévoir l'extension de l'exploitation par la recherche géologique et minière.

A l'origine, le courant électrique était produit par une Centrale électrique Diesel de 2 500 KW en 4 groupes de 710 KW et 1 de 250. Elle alimentait un réseau de moyenne tension sous 6,5 KV, abaissé à 220/380 volts dans des transformateurs installés aux principaux points d'utilisation: concasseur, laverie, bâtiments de stockage, ateliers, cités etc.. Cette puissance a évolué. En 1975, on comptait 4 groupes de 710 KW et 2 de 1 500. En outre, les installations de la COMILOG sont maintenant, comme la ville de Moanda, alimentées par l'usine hydroélectrique nationale de Poubara.

Pour faire face à la formidable consommation d'eau des bâtiments industriels et des locaux d'habitation, la COMILOG a construit une station de pompage sur la rivière M'Bérécé. Deux pompes Sulzer, ayant chacune un débit de 180 m3-heure, refoulent l'eau au plateau Bangombé, sur une dénivellation de 180 mètres. L'eau est rassemblée dans deux bassins: l'un de 2 000 et l'autre de 1 200 m3. La laverie s'y alimente et l'eau, après épuration, est distribuée dans les cités résidentielles. La station d'épuration fournit l'eau claire à un débit de 36 m3-heure et la stocke dans un château de 50 m3.

L'entretien et la réparation du matériel de la mine et du téléférique sont effectués dans un atelier de 1 800 m2, équipé de trois ponts roulants et d'un ensemble de machines-outils. Les révisions des moteurs Diesel de forte puissance se sont faites d'abord à Makabana. Maintenant, les gros Diesel sont réparés sur place à Moanda et à Bakoumba. Les pièces de rechange que nécessite un tel équipement sont stockées dans un magasin de 1 800 m2 complété par une chambre climatisée où l'on entrepose les pièces fragiles redoutant l'humidité ainsi que les produits chimiques plus vulnérables encore. Pour le matériel roulant, un garage rassemble les véhicules de service: voitures Renault de type 4 L et R 6, Landrovers, cars pour le rammassage du personnel, camions. Une station-service s'occupe de l'entretien de ce matériel et des pompes à essence assurent le ravitaillement. Une menuiserie complète cet équipement.

Les services plus ou moins liés à la recherche et à la prospection sont très importants et ont leur petite vie à part. Ce sont les services géologique et topographique, ainsi qu'un laboratoire d'analyses.

Depuis 1972, la recherche semble porter sur d'autres minerais que le manganèse; en 1975, celle-ci s'avérait décevante à cet égard. Le laboratoire est équipé pour effectuer des analyses chimiques et physiques (granulométrie en particulier) et pour étudier la réactivité naturelle des minerais de manganèse. Le laboratoire de géochimie est même doté de deux spectrophotomètres par absorption atomique.

Une telle entreprise devait exiger un personnel de techniciens important. C'est pourquoi un centre de formation professionnelle a été établi en 1963. (1) Il comporte un atelier, un bureau et deux salles de cours, ainsi qu'une section mécanique auto et une section électricité ouverte plus tard. La formation se fait en fonction des besoins COMILOG. Les débuts ont été difficiles pour le recrutement et pour la discipline. On a vu cependant arriver peu à peu les élèves, qui doivent être pourvus du certificat d'études et signer un contrat de quatre ans. Ce sont des jeunes de la région, à dominante Nzabi, Téké et Obamba, qui devaient remplacer les ouvriers congolais rapatriés à la fin de 1962 à la suite d'un match de football dramatique à Brazzaville. Les effectifs des élèves peuvent varier de 15 à 40. Le directeur est aidé par deux moniteurs et un aide-moniteur africains. Les moyens pédagogiques, pour une formation à la fois technique et humaine, sont très modernes: maquettes, diapositives, magnétophones, cinéma. Ce centre forme des ouvriers spécialisés, des dessinateurs et des chefs de poste. Il doit pourvoir peu à peu au recrutement du personnel. Car le complexe industriel est appelé à recruter un nombre de plus en plus grand de travailleurs. Ceux-ci, pour le seul Gabon, étaient 1963 à la fin de 1974. La même action de formation, avec les moyens organiques de la COMILOG, a été entreprise à Bakoumba et, pour le Congo, à Makabana (en 1974, il y avait 1771 employés COMILOG au Congo.

La zone industrielle de Moanda fait vivre depuis 1960 un nombre considérable de personnes. En 1970, on y trouvait 800 employés gabonais, 11 cadres africains et 69 cadres expatriés. Chaque mois étaient alors versés aux ouvriers africains 11 500 000 francs de salaires. Depuis cette date, la progression a été considérable. En janvier 1975, les salaires mensuels versés atteignaient 128 000 000 de francs à Moanda.

---

(1) Renseignements fournis par M. Michel, Directeur du centre de formation professionnelle.

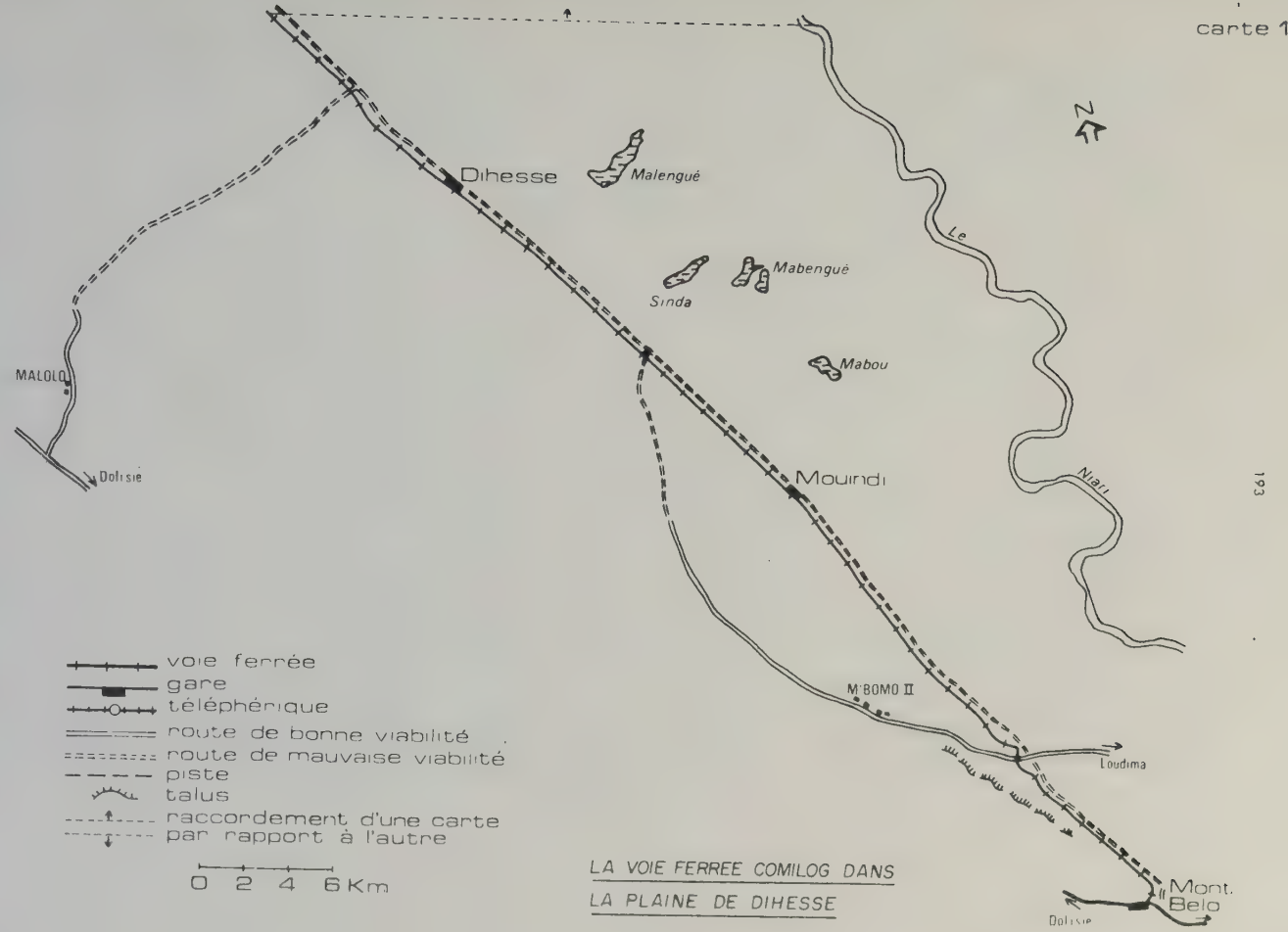
De la zone industrielle de Moanda, part le téléférique, autre source de revenus pour le Gabon, puisqu'il fonctionne grâce à 800 salariés gabonais. C'est à eux que reviennent en particulier les 73 000 000 de salaires versés par la COMILOG au centre de Bakoumba.

2) Le plus long téléférique du monde en activité.

Le téléférique part de la cote 486 à Moanda et aboutit à la cote 633 à M'Binda. Le parcours est de 75,881 kilomètres. C'est un peu avant M'Binda qu'il atteint son altitude maxima: 722 mètres. Deux solutions étaient possibles pour un téléférique de marchandises sur une aussi longue distance. La solution monocâble, où le câble est à la fois porteur et tracteur, a été préférée à la solution bicâble avec câble clos porteur et câble tracteur, car elle était plus économique (investissement initial moins élevé) et parce que la surveillance en serait plus facile: en effet, le câble "défilant" à la station motrice peut y être examiné, déroulé et tiré.

Le câble a été fourni par les câbleries de Bourg (France) et Felten Guillaume (Allemagne). Son diamètre est de 35,5 mm et son poids de 4,5 kg au mètre, sa résistance à la rupture de 66 tonnes. Les câbles de chaque tronçon sont distincts les uns des autres, chacun d'entre eux formant une boucle entre deux stations successives dont l'une est motrice et l'autre de passage. Il y a 11 stations; dans les 9 stations intermédiaires, 5 sont motrices pour les deux sections qui y aboutissent et 4 sont seulement des stations de passage. Les stations motrices entraînent chacune des câbles de deux tronçons successifs et assurent par des rails le passage des bennes d'un tronçon au suivant. Dans chaque station, deux poulies motrices entraînent le câble de chacun des deux tronçons. Les stations de passage sont de simples dispositifs de renvoi du câble d'un tronçon, une station intéressant deux tronçons successifs; une poulie maintient la voie du câble et des rails permettent le passage des bennes du tronçon suivant. La paire de poulies motrices était d'abord entraînée par un moteur Diesel de 320 CV à 1 000 tours minute. Dans l'une des 5 stations, il y avait deux moteurs Diesel de 240 CV. Actuellement, la force motrice est électrique (barrage de Poubara), un moteur est électrique, un moteur reste Diesel. Partout, il y a des moteurs de secours. Un dispositif de télécommande électrique, installé par la Compagnie des Signaux, harmonise le fonctionnement de

carte 1



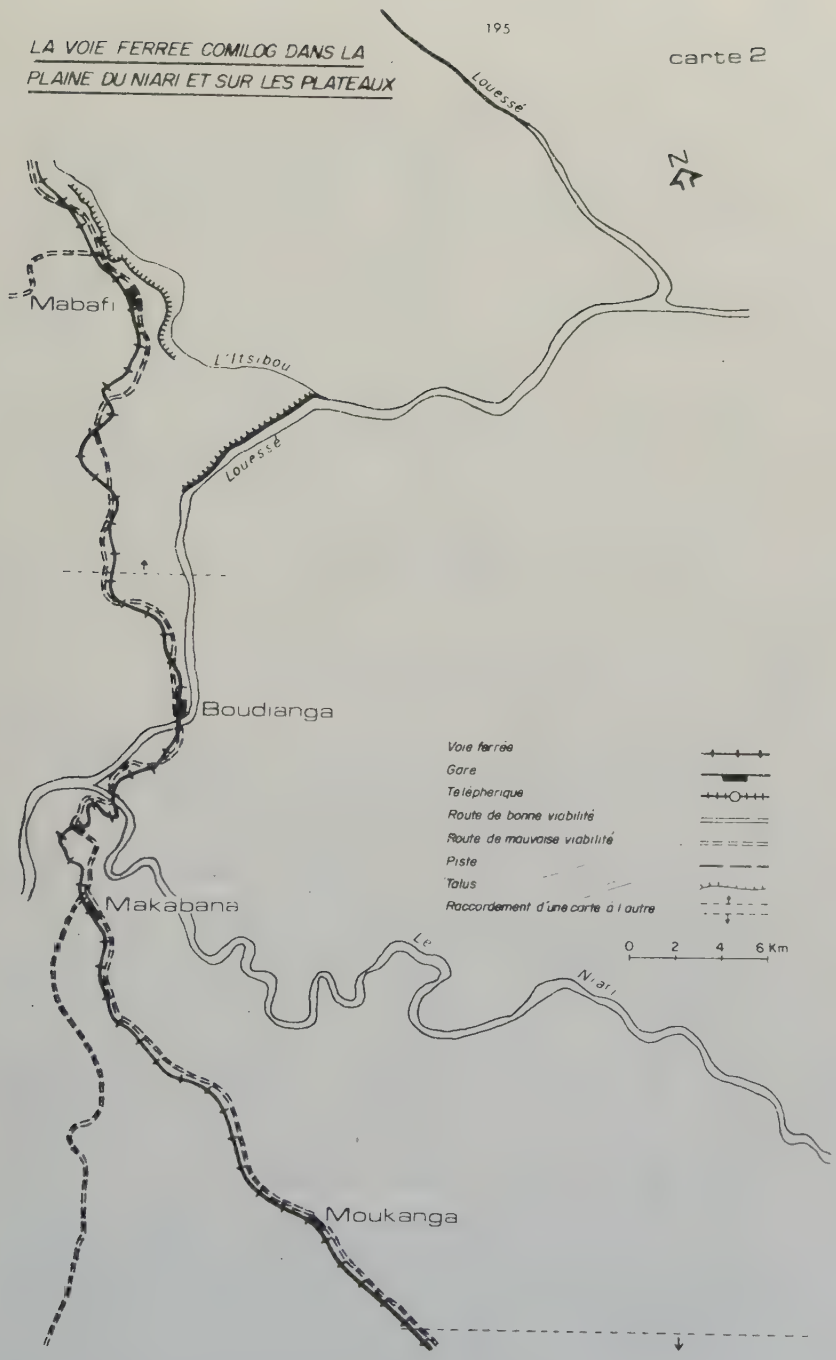
LA VOIE FERREE COMILOG DANS
LA PLAINE DE DIHESSE

chacune des 5 stations motrices, de telle sorte que le câble se déroule à une vitesse uniforme sur tous les tronçons et que se maintienne ainsi le bon espacement des bennes. Comme le fonctionnement de cette installation est souvent troublé par les orages tropicaux, elle a été doublée d'un téléphone auxiliaire. L'ensemble du téléférique, câble et bennes, est supporté par 858 pylônes métalliques dont l'espacement varie de 25 à 205 mètres et la hauteur de 4 à 71 mètres: cette dernière est calculée de façon à ce que la pente du câble ne dépasse pas 14 % pour éviter le glissement. Chaque pylône est équipé de deux ensembles de poulies montées sur balancier, ce qui donne un total de 5 902 poulies sur roulement à billes.

Le minerai est contenu dans 2 920 bennes de 900 kg de charge utile, dont le poids à vide est de 265 kg. Chacune est suspendue au câble par un chariot muni de deux sellettes reposant sans serrage sur le câble. Les bennes sont équidistantes de 54 mètres sur un câble qui, au début, se déplaçait à la vitesse de 2,5 m/seconde: cela donnait un débit de 150 tonnes/heure. Mais des progrès ont été réalisés rapidement dans ce domaine. On est arrivé d'abord à 3 m/seconde, puis à 3,3 en 1970 et 3,7 en 1972. Le but recherché, qui était de 4 mètres pour un rendement de 270 tonnes à l'heure, a été dépassé: on en est actuellement à 4,3 mètres, et bientôt on atteindra 4,5 mètres. Le téléférique marche jour et nuit, sauf quelques arrêts d'entretien.

A chaque bout du téléférique, se trouvent des installations de chargement à Moanda, de déchargement à M'Binda. A Moanda, le minerai sort de la laverie par une bande et est déversé dans une petite trémie de 15 m³. De là, il est repris par un extracteur vibrant sur une bande ayant un débit constant, égal à celui du téléférique. Cette bande se déverse dans un distributeur rotatif assurant le remplissage des bennes. Une fois pleines, celles-ci sont accrochées au câble à raison d'une toutes les 20 secondes environ (en 1972) pour un espacement de 54 mètres. Actuellement, une benne est accrochée toutes les 12,3 secondes, pour le même espacement. A M'Binda, les bennes basculent au-dessus d'une trémie alimentant une bande munie d'une bascule automatique. Le minerai est conduit à un stockage de 140 000 tonnes (maximum) sur tunnel. Il est repris dans le tunnel par des extracteurs sur une bande conduisant à une trémie de 50 tonnes située au-dessus de la voie de chargement des wagons. Les trains sont chargés de 1 000 tonnes à l'heure, soit 2 heures

carte 2


LA VOIE FERREE COMILOG DANS LA PLAINE DU NIARI ET SUR LES PLATEAUX
Louessé
Mabafi
L'Itsibou
Louessé
Boudianga
Makabana
Le Niari
Moukanga
Voie ferrée
Gare
Téléphérique
Route de bonne viabilité
Route de mauvaise viabilité
Piste
Talus
Raccordement d'une carte à l'autre
0 2 4 6 Km

pour un train normal de 40 wagons.(1)

Il y a enfin deux aires de stockage intermédiaires, au premier (station D) et au dernier tiers (station H) du téléférique. Ces stocks, d'une capacité de 5 000 tonnes, ont été prévus dans le cas d'accident d'un tronçon du téléférique, pour que l'ensemble ne soit pas immobilisé.

A Bakoumba se trouve une petite centrale électrique et un centre de réparation des bennes. A M'Binda il y a aussi un service d'entretien. Les installations du téléférique nécessitent en effet une surveillance et un entretien constants. Au Gabon (Moanda et Bakoumba) 800 personnes y travaillent. Au Congo (M'Binda) 450 employés y sont affectés. Le téléférique est donc, tout autant que la mine (800 employés pour chacun), une source de revenus appréciée des populations africaines de la région.

A M'Binda, le déchargement des bennes se fait dans la gare COMILOG, début de la voie ferrée du manganèse.

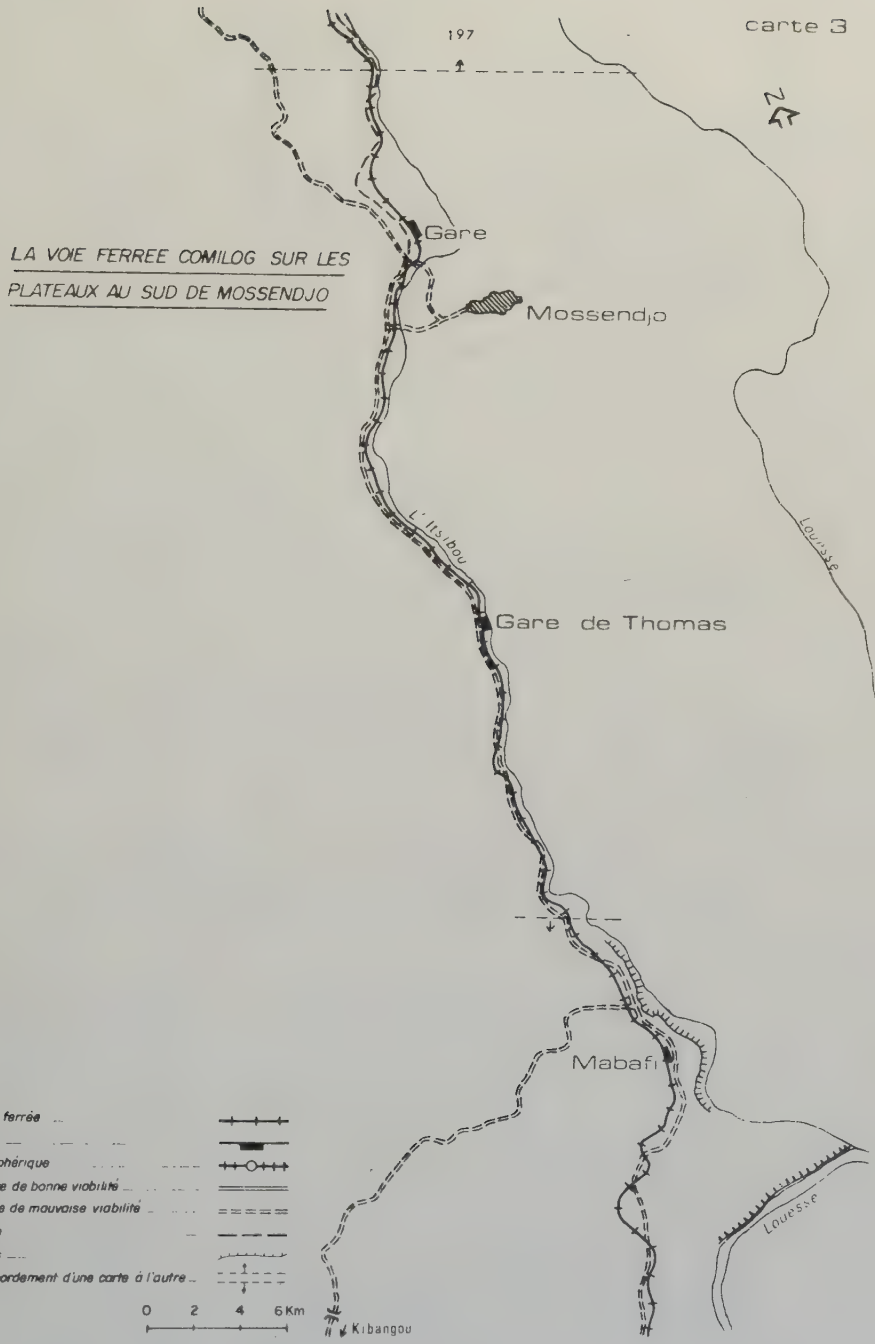
3) Une belle voie ferrée.

Sur 285 kilomètres de long, le parcours du chemin de fer de la COMILOG comporte deux secteurs assez différents: l'un sinueux dans la montagne, l'autre rectiligne dans la plaine. Le premier, de 185 kilomètres, unit M'Binda à Makabana; La voie passe de l'altitude 633 à celle de 82 mètres (à la traversée du Niari juste avant Makabana). C'est une descente assez régulière dans le massif du Chaillu et les plateaux qui l'enveloppent. Le rail emprunte autant que possible des vallées comme celles de la Loussé et de l'Itsibou. Suivant le relief, la voie, tantôt en remblai pour échapper aux marécages, tantôt en tranchées profondes taillées dans les altérites ocres, serpente à travers la forêt dense. Avec la piste rouge qui l'accompagne ou la traverse, elle participe merveilleusement au paysage. On comprend de façon vivante qu'elle soit créatrice d'animation et lieu de rassemblement des hommes, dont les villages s'égrènent en chapelet au long de ces artères.

Le deuxième secteur suit la plaine du Niari sur 100 kilomètres. L'altitude, qui était de 82 mètres à la traversée du fleuve, s'élève peu à peu, surtout à la fin, pour atteindre 216 mètres à Mont Belo, point de raccord au chemin de fer Congo-Océan. Le rail suit un tracé généralement

---

(1) Renseignements fournis par M. Rosso, Directeur de la station du téléférique à M'Binda.



LA VOIE FERREE COMILOG SUR LES PLATEAUX AU SUD DE MOSSENDJO

rectiligne du nord au sud. Dans cette région vide, il s'impose à l'attention avec le ruban blanc bien droit de la route qui lui est parallèle. Les petites gares, avec les cubes bleus, verts et blancs des minuscules cités COMILOG, attirent les hommes: en bordure des savanes désertes, commencent à apparaître des villages aux toits de chaume.

L'établissement de la voie a nécessité la construction de quelques ouvrages d'art importants, en particulier 15 ponts métalliques.(1) Parmi eux, 12 sont de dimensions restreintes: de 6 à 56 mètres; 3 sont de grande longueur: un de 80 mètres sur la Louessé nord, un de 175 mètres sur la Louessé sud près du confluent du Niari, un de 110 mètres sur le Niari un peu avant Makabana. Les deux derniers sont empruntés aussi par la route de Makabana à Mossendjo, mais sans voie spéciale: il y a simplement, aux deux extrémités, fermeture de barrières du type passage à niveau lorsqu'un train est annoncé.

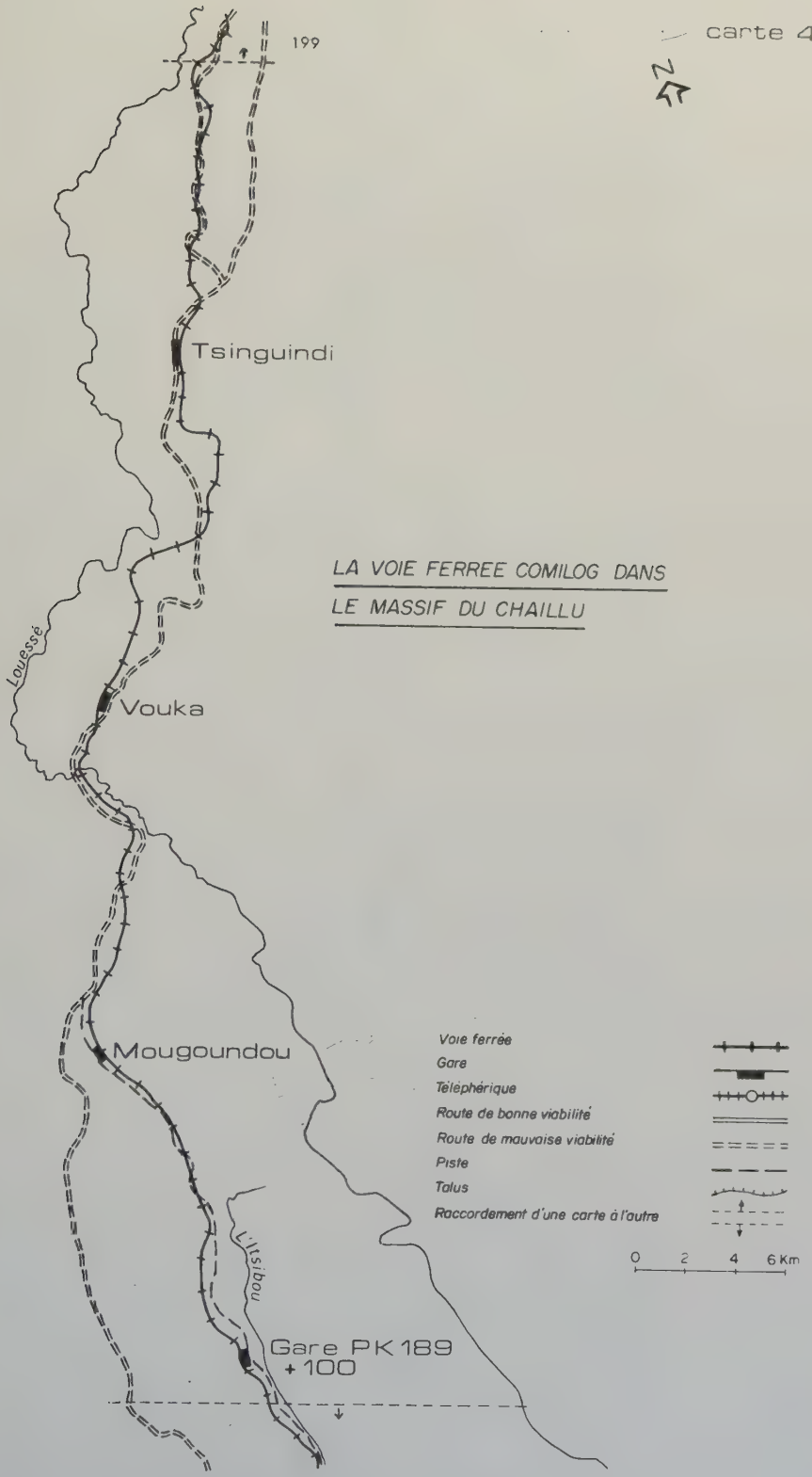
La voie est unique. Elle est étroite (1,067 m) car il a fallu choisir la même largeur que celle du Congo-Océan. Les rails de 30 kg sont soudés avec 1 750 traverses métalliques au kilomètre. La largeur de la plate-forme est de 4,5 m en remblais, de 6,5 m en tranchées, fossés compris. Il a fallu 900 litres de ballast au mètre.

Une ligne téléphonique suit la voie. Elle dessert les gares ouvertes au service public: M'Binda, Tsinguidi, Mossendjo, Thomas, Mabafi, Makabana, Dihessé et Mont Belo. C'est une commodité précieuse dans cette région.

L'exploitation était assurée au début par 7 locomotives électriques CC General Electric à Diesel de 96 tonnes et 1 470 CV. Leur nombre atteignait 28 en juillet 1976. Le parc de wagons à minerai est passé de 130 à 560 (août 1976). Ce sont des wagons-tomberaux à boggies de deux essieux, de 15 tonnes de tare et 49 tonnes de charge utile. Il y a également des locotracteurs Cockerill-Ougrée, des locomotives Decauville, des draisines, wagons à ballast et tout un matériel nécessaire à l'entretien de la voie. Les trains de minerai ont pendant longtemps comporté 40 wagons; ils en ont maintenant 60. Ils sont remorqués par deux locomotives couplées sur la voie COMILOG, et trois sur celle du C.F.C.O.

(1) Renseignements communiqués par M. Lesneven, Directeur du chemin de fer COMILOG.

carte 4



LA VOIE FERREE COMILOG DANS LE MASSIF DU CHAILLU

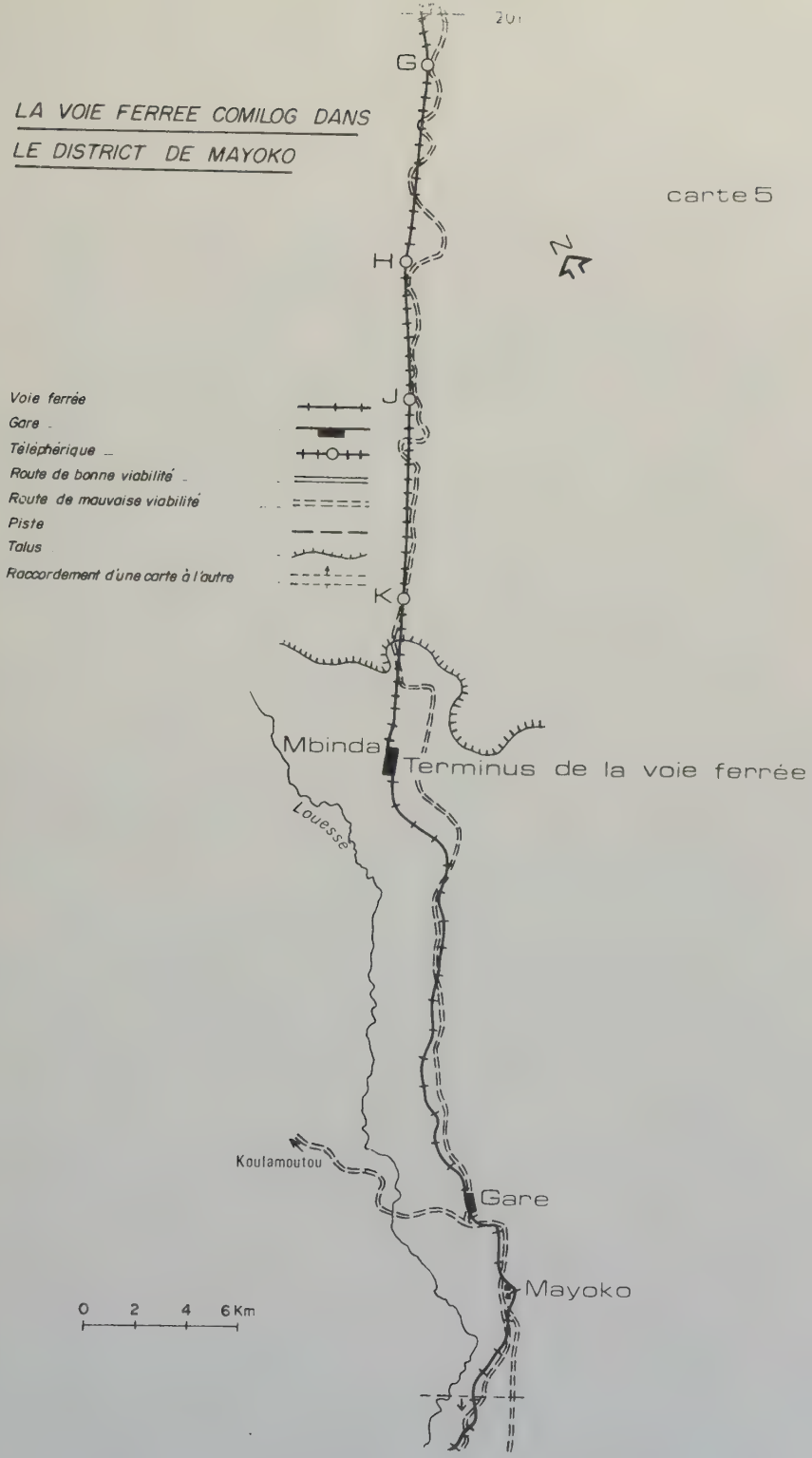
à cause des pentes difficiles dans la traversée du Mayombe. La durée de la rotation complète est de 48 heures pour un parcours de 500 kilomètres, mais il y a souvent des déraillements de trains du C.F.C.O. dans le Mayombe qui obstruent le passage et ralentissent le trafic. Trois trains circulent en temps normal par jour de travail, ce qui correspond à plus de 6 600 tonnes journalières transportées lorsque le système fonctionne normalement. On n'utilise pas encore toutes les possibilités à cause du téléférique qui constitue toujours un frein malgré ses progrès: 500 000 tonnes évacuées en 1970, 2 064 300 en 1974.

La voie ferrée dessert plusieurs gares qui sont ouvertes au service public. Primitivement, elles étaient au nombre de 7: M'Binda, Tsinguidi, Mabafi, Makabana, Dihessé, Marala et Mont Belo. Il faut y ajouter Mayoko, Vouka, Moungoudou, Thomas, Boudianga, Moukanga, Mouindi et Kibouba. Certaines de ces gares, il est vrai, ne sont guère que des haltes sans aucune installation, où le train ne s'arrête qu'à la demande: c'est le cas de Kibouba. D'autres sont avant tout forestières comme Vouka, Moungoudou et Thomas. Mais toutes ont des installations COMILOG destinées à la surveillance et à l'entretien de la voie. Car celle-ci est entretenue avec un soin méticuleux. Tout est impeccable: pas un brin d'herbe ne pousse sur le ballast; dans les régions trop humides, celui-ci est maintenu sur les bords par des filets à maille fine; les rails luisent comme ceux d'un jouet, ce qui surprend dans ce pays, surtout par comparaison avec le chemin de fer Congo-Océan. Les agents d'exploitation de la voie sont répartis dans les gares: 755 Congolais, auxquels il faut ajouter 62 employés faisant partie du personnel de maîtrise et d'encadrement. Ils sont logés à M'Binda, Tsinguidi, Mossendjo, Thomas, Mabafi, Boudianga, Makabana, Moukanga, Dihessé et Mont Belo. En 1972, la COMILOG était en train de construire une gare nouvelle à Moutébé, entre Moungoudou et Marala-Mossendjo.

Les centres notables sont M'Binda, Mossendjo, Thomas, Mont Belo et Makabana. A M'Binda, 150 agents travaillent dans les services ferroviaires, à Mossendjo 85, à Thomas 71, à Mont Belo 66. Mais le centre le plus important est Makabana, gare située à 83 kilomètres du raccordement de la voie avec le C.F.C.O. et qui fut, nous l'avons vu, un grand chantier pour la construction du chemin de fer. Là se trouvent les bureaux de la Direction de la COMIRAIL (1), avec les services

---

(1) Rail de la COMILOG.


LA VOIE FERREE COMILOG DANS
LE DISTRICT DE MAYOKO
carte 5
N
G
H
J
K
Voie ferrée
Gare
Téléphérique
Route de bonne viabilité
Route de mauvaise viabilité
Piste
Talus
Raccordement d'une carte à l'autre
Mbinda
Terminus de la voie ferrée
Louesse
Koulamoutou
Gare
Mayoko
0 2 4 6 Km

directions, soit le port pour mise en stock, soit l'appareil de chargement direct dans le minéralier. La mise en stock et la reprise au stock sont assurées par un appareil de parc, mobile sur une longueur de 185 mètres (voie de 5 m) et relié à la tour d'angle par une bande réversible. Il est équipé d'un chariot déverseur pour la mise en stock et d'une roue-pelle de 6,5 m de diamètre destinée à la reprise du stock: cette dernière, énorme engin, est une pièce maîtresse du système portuaire; son rôle est essentiel. (1) L'appareil d'embarquement se déplace le long du môle G sur 180 mètres. Il est relié à une tour d'angle par une bande lui amenant le minerai. Le débit de l'installation est de 1 200 tonnes à l'heure et la capacité de stockage de 160 000 tonnes.

Le port est donc l'outil indispensable au trafic de la COMILOG et cela explique le nombre de travailleurs employés à Pointe-Noire. Le trafic est allé croissant. En 1963, 568 677 tonnes de minerai étaient embarqués. En 1970, le tonnage avait presque triplé: 1 595 810 tonnes, auxquelles il fallait ajouter 20 905 tonnes de bioxyde de manganèse. Le port a un autre rôle, celui d'importateur de grandes quantités de marchandises pour les pays de la COMILOG. En 1970, il recevait des denrées pour une valeur de 3 981 737 000 de francs, dont 1 259 925 000 de carburant. (2)

L'activité de ce port du manganèse, comme de toute la Compagnie Minière de l'Ogooué, dépend évidemment du marché extérieur, mais aussi en grande partie des transports.

5) Une production esclave du marché mondial et des transports.

En 1962, le marché mondial du manganèse était placé sous des auspices assez favorables, avec des acheteurs comme l'Europe occidentale, le Japon et les Etats-Unis. Dès le début, il y a eu accroissement rapide de la production de ce minerai. De 200 000 tonnes en 1962 (l'exploitation n'ayant commencé qu'en juillet), on passait à 650 000 en 1963, 960 000 en 1964, 1 300 000 en 1965. Mais, pour les Etats-Unis, le manga-

---

(1) En 1970, une panne sérieuse de la roue-pelle, nécessitant une pièce de rechange à faire venir d'Europe, a bloqué toute l'activité de la COMILOG pendant deux jours, véritable catastrophe pour la Société. Et l'on a vu pire.

(2) Les renseignements concernant le port du manganèse nous ont été communiqués par M. Maomé, Directeur du port COMILOG.

PRODUCTION ET TRANSPORT DES MINERAIS DE MANGANESE (EN TONNES)

Du 1er janvier 1971 au 29 août 1976

	PRODUCTION				TRANSPORT	
	Minerai métal. A	Minerai métal. B	Bioxydes de Mn A	Bioxydes de Mn B	Métal	Dioxydes
1971	1 875 342		35 488		1 848 185	35 474
1972	1 819 967	89 906	26 533	7 507	1 917 549	34 020
1973	1 878 511	57 825	31 452	10 571	1 942 269	42 017
1974	1 976 101	19 106	54 060	14 542	1 995 698	68 602
1975	2 170 804	15 072	35 190	8 788		
1976	1 501 580 (8 mois)					

NOMBRE DE TONNES DE MINERAIS CHARGEES SUR BATEAU A POINTE-NOIRE

de 1963 à 1970

	Minerai métal. A	Minerai métal. B	Bioxydes de Mn A	Bioxydes de Mn B	TOTAL
1963	556 992	11 685			568 677
1964	890 996	17 253	3 926		912 175
1965	1 180 903		6 268		1 187 171
1966	1 212 234		5 937		1 218 171
1967	1 157 536	53 565	10 769	8 457	1 230 327
1968	1 205 780	18 952	20 532	2 574	1 247 838
1969	1 431 456	68 631	18 033	6 908	1 525 028
1970	1 470 552	125 256	16 911	3 994	1 616 715

nèse est considéré comme un produit stratégique: aussi ce pays liquide-t-il ses stocks suivant les événements, d'où les fluctuations de la demande. Il y a donc eu à la COMILOG une période de stagnation. La production s'est maintenue à 1 500 000 tonnes en 1966, a baissé légèrement en 1967 (1 200 000) et 1968 (1 250 000) pour remonter rapidement à partir de 1970 avec 1 883 650 tonnes en 1971, 1 984 286 en 1973 et 2 064 300 tonnes en 1974. Quoi qu'il en soit et malgré ces oscillations, le Gabon demeure un gros fournisseur mondial de ce minerai, exportant tout autant que la République Sudafricaine et la République Indienne. En 1964 déjà, le dixième du manganèse utilisé par les aciéries ou l'industrie chimique provenait de ce pays. (1) S'il y a eu remontée de la production à partir de 1969 et surtout de 1970, c'est parce que le marché mondial s'est ouvert un peu grâce à un gros effort commercial de la Compagnie. La vente se fait pour 40 % aux Etats-Unis, à l'United Steel essentiellement, pour 20 % en France et 20 % dans le reste du monde. Des progrès ont été réalisés dans les exportations vers la France et vers le Japon. Malgré la concurrence supplémentaire consécutive à la découverte d'une mine en Australie, l'optimisme règne à Moanda. En effet, si, au début de l'exploitation, on a livré seulement du manganèse et suivant les cours mondiaux, on a vendu ensuite de petites quantités (2 %) de bioxyde comme dépolarisant des piles de lampes de poche, de transistors et autres appareils. Or ce marché croît dans le monde et l'on prévoit que des débouchés importants s'ouvriront encore au minerai concentré.

Finalement, le gros problème n'est pas la recherche de la clientèle, mais celui de l'augmentation de la production. Les réserves sont énormes: elles peuvent permettre une exploitation d'un siècle au moins, à la cadence de 2 millions de tonnes par an. Il n'y a aucune difficulté, ni à l'extraction ni à la laverie. Les freins sont le téléférique et le C.F.C.O. Du côté téléférique, de grandes améliorations ont été effectuées. Le gros point noir reste le C.F.C.O. qui n'est pas en mesure de faire face à ses engagements. La voie est en mauvais état, les courbes en sont dangereuses, elle peut de moins en moins supporter le passage des trains minéraliers, les autorails et trains du C.F.C.O. déraillent fréquemment et les convois COMILOG doivent alors attendre à Mont Belo que la voie soit dégagée. Il n'y a donc pas de circulation régulière de trois trains

(1) IERAT: Le manganèse du Gabon (Cahiers d'Outre-Mer octobre-décembre 1966 p. 354).

chaque jour dans les deux sens, comme prévu par les accords avec la Direction du chemin de fer. Le problème n'est évidemment pas du ressort de la COMILOG, mais de l'Etat Congolais. Celui-ci envisage des travaux: des études avec photos aériennes ont été entreprises en vue de modifier le parcours de la voie dans le Mayombe. Le projet est maintenant financé et les travaux doivent débuter en 1976.

Reste une autre solution: une voie se greffant à Ndjolé sur le chemin de fer que le gouvernement gabonais va construire depuis un nouveau port minéralier(1) jusqu'à Belinga où se trouvent d'énormes gisements de fer. Cette voie servirait aussi à l'exportation de l'uranium de Mounana. C'est un projet envisagé très favorablement par la COMILOG qui aurait ainsi une double voie d'évacuation. La nouvelle voie ferrée devrait arriver à Moanda en 1982. Ainsi, la production d'uranium pourrait être considérablement accrue et la COMILOG prendrait une nouvelle extension.

6) Une généreuse politique sociale.

D'ores et déjà, toutes les installations COMILOG emploient, nous l'avons vu, beaucoup de travailleurs: sur la mine, dans la zone industrielle de Moanda, le long du téléférique, de la voie ferrée et au port. En 1969, on comptait un total de 1 536 Africains et 67 expatriés au Congo, de 1 600 Africains et 252 Européens au Gabon, soit en tout 3 455 employés dont 3 136 Africains. En 1974, le nombre avait augmenté sensiblement, avec un total de 3 734 employés dont 1 913 au Gabon. Pour la mine, 11 300 000 francs de salaires étaient payés chaque mois en 1969. Cette même année, la masse totale de salaires distribués atteignait 357 556 000 francs pour les seuls nationaux. En janvier 1976, 306 000 000 ont été versés dans les pays de la COMILOG (Pointe-Noire exclu), soit 128 000 000 à Moanda, 73 000 000 à Bakoumba, 105 000 000 à Makabana.

A ces chiffres, il faut ajouter les avantages fournis par les installations sociales qui occupent un personnel important. Ces installations, on les trouve dans tous les centres COMILOG. Elles sont mises gratuitement à la disposition des employés et, pour les oeuvres médicales, de tous les habitants de la région.

---

(1) Ce port ne serait pas Owendo, où la place manque et où les tirants d'eau sont insuffisants, mais Santa Clara.

EMPLOYES COMILOG AU 31 DECEMBRE 1974

	Gabon	Congo	TOTAL
Expatriés	126	48	174
Cadres locaux	19	14	33
Maîtrise locale	81	4	43
Auxiliaires (tous Français)	39	4	43
Personnel d'exécution	1 698	1 645	3 343
TOTAL	1 963	1 771	3 734

Au total au Gabon 165 Françaix et 1 798 Nationaux

au Congo 52 Français et 1 719 Nationaux

PERSONNEL AFRICAIN EMPLOYE PAR LA COMILOG A MOANDA EN 1975

Manoeuvres simples	274	Electriciens	16
Manoeuvres spécialisés	77	Cuisiniers, barmen	16
Chauffeurs	67	Surveillants, sentinelles	16
Ouvriers spécialisés	55	Commis bureau	14
Mécaniciens	44	Infirmiers	14
Conducteurs	37	Vendeurs économat	11
Graisseurs	35	Magasiniers	10
Maçons	34	Plantons	7
Echantillonneurs	29	Dessinateurs, topographes	5
Menuisiers, charpentiers	24	Pointeurs	5
Jardiniers	21	Capita	4
Soudeurs	20	Divers	22
Laborantins	20	TOTAL	877

A Moanda, le personnel de la COMILOG est logé gratuitement dans 260 cases; il ne paie ni l'eau ni l'électricité. Les cadres habitent de jolies villas sur la colline dominant l'agglomération (102 en 1970). Un cercle culturel COMILOG, géré par un comité élu par les ouvriers, est ouvert à toute la population moyennant une cotisation de 200 francs par trimestre: il possède une bibliothèque avec prêt de livres où l'on trouve beaucoup de revues; une salle de cinéma (une séance par semaine), une salle de jeux, un bar, un terrain de sport, une salle d'alphabétisation et un début d'orchestre. Les femmes des ouvriers peuvent suivre des cours de cuisine, couture, hygiène et puériculture donnés par une religieuse et une monitrice ayant le CAP d'enseignement ménager; elles disposent de trois petites cuisines et de machines à coudre. Les cadres bénéficient d'un hôtel-bar-restaurant spacieux et confortable avec 18 chambres de passage, une piscine, une salle de cinéma et des installations sportives: tennis, ping-pong, football et volleyball.

La COMILOG a créé une école où les jeunes peuvent faire leurs études jusqu'à la 3ème. Elle possède enfin et surtout un hôpital avec deux médecins, une religieuse et un personnel d'infirmiers. Cet établissement admet toute la population de Moanda et des environs. Les vaccinations, soins, radios et opérations sont entièrement gratuits. Il dispose d'une cinquantaine de lits, en comprenant la maternité où se pratiquent 30 à 40 accouchements par mois. Les affections traitées sont non seulement celles de type tropical comme le paludisme et les multiples parasitoses, mais aussi la tuberculose et les maladies vénériennes; et on est étonné du nombre d'interventions pour hernies, grossesses extra-utérines, appendicites et césariennes. C'est dire le rôle bienfaisant de cet hôpital dans une région très éloignée des centres urbains du Gabon.

Le téléférique est doté lui aussi d'installations sociales. A Bakoumba et M'Binda se trouvent des centres de résidence avec 37 logements pour cadres et 108 pour le personnel subalterne. (1) Bakoumba possède un dispensaire où un infirmier fait les petites opérations, et un hôpital avec un médecin et un personnel d'infirmiers. M'Binda possède un petit hôpital en voie d'agrandissement.

---

(1) Un programme complémentaire 1975-1976 prévoit 300 logements nouveaux, dont 200 à Moanda et 100 à Bakoumba.

La voie ferrée dispose de nombreuses oeuvres sociales. Tous les employés COMILOG sont logés, et l'on remarque les cités aux cases bleues et vertes à Tsinguidi, à la gare de Mossendjo, à Thomas, Mabafi, Makabana, Moukanga, Dihessé, Mont Belo. Des dispensaires ont été créés à Mossendjo et Thomas. Dans la première cité, une matrone s'occupe des accouchements et un bâtiment est prévu à cet effet. On donne de 100 à 150 consultations par jour, dont 30 seulement concernent les ouvriers de la COMILOG. Une école de 6 classes a été installée gratuitement par la Compagnie. Dans cette ville comme à Thomas fonctionnent des services d'alphabétisation.

Le grand centre des oeuvres sociales de COMIRAIL est naturellement Makabana. Pour les employés, il y a un hôtel-bar-restaurant, un grand terrain de sport, un cinéma. Les cadres disposent d'un tennis, d'un bar-restaurant confortable avec salle de jeux, piscine et pavillon de 6 chambres de passage. L'hôpital est important.

Au total, les oeuvres sociales de la voie ferrée emploient 38 personnes. Il faut ajouter que les centres comme Moanda, M'Binda et Makabana sont pourvus d'un économat bien achalandé où les denrées sont vendues moins cher que dans le commerce ordinaire. Cet ensemble d'oeuvres constituent pour les habitants de la région un avantage incontestable. Elles contribuent, avec les industries COMILOG, à attirer les populations sur le grand axe de communication routier et ferroviaire desservant les pays de la COMILOG.

III- ESSOR ET DECLIN DE L'ECONOMIE FORESTIERE.

L'établissement d'une voie ferrée, dans une région que les populations désertaient depuis une vingtaine d'années, allait en bouleverser complètement le mode de vie. Il se trouvait là d'immenses forêts dont l'exploitation devenait possible avec la présence de voies de communication faciles. On vit se modifier complètement les activités humaines de la grande forêt dans tout le Chaillu occidental. Alors qu'une économie minière transformait les secteurs de Moanda et de Makabana, l'activité forestière révolutionnait surtout les districts de Mayoko et de Mossendjo.

LISTE DES PRINCIPALES ESSENCES DE LA FORET OMAF DE MAPOPO

Nom commercial ou pilote	Nom botanique	Nom Batsangui	Nom Bapounou
OKOUME	Aucoumea Klaineana	Moukoumi	Moukoumi
LIMBA	Terminalia Superba	Moulimba	Moulimba
ACAJOU	Khaya Ivorensis & Anthotheca	Moukourou	
AIELE	Canarium Schweinfurthii	Moubili	Moubili
ABOURA	Mitragyne Ciliata	Moupoupouhou	Mouvougou Tobou
AKO	Antiaris Africana		
ALEP	Desbordesia Pierreana		Oteva Otsaka
ALONE	Bombax Chevalieri		
AVODIRE	Turreantuus Africana		Dingoumba
BILINGA	Nauclea Trillesii	Moubilinga	Mouroumbi
BOSSE	Guarea sp.	Mbouli Lilifouka	
BOUBINGA	Guibourtia sp. PL.		Doutsatsi-Moubaka
DABEMA	Piptadeniastrum Africanum	Mousoumbou	Mousinga
DIBETOU	Lovoa Trichilioïdes		Dibetou
DOUSSIE	Afzelia sp. PL.		Mourumangala
EBIARA	Berlinia Bracteosa	Posso	Ibora
EKABA	Tetraberlinia Bifoliolata		
EKOUNE	Coelocaryon Pressii	Longhe	
ESSIA	Combretodendron Africanum	Mouminzou	Idoudouka-Mbindjou
EVINO	Vitex Pachyphylla		Dibongou-Ovindou
FARO	Daniella sp. PL.		Dikouroundrou
IGAGANGA	Dacryodes Igaganga		
ILOMBA	Pycnanthus Angolensis	Longhe	
IROKO	Chlorophora Excelsa	Mbouyou	Kambala
IZOMBE	Testules Gabonensis		Mougongou

LISTE DES PRINCIPALES ESSENCES DE LA FORET ONAF DE MAPOPO

Nom commercial ou pilote	Nom botanique	Nom Batsangui	Nom Bapounou
KOSIPO	Entandrophragma Candollei		
KOTIBE	Nesogordonia Papavifera		
LONGUI	Gambeya sp. Pl.	Adzianzia	Moubafou
DOUKA	Dumoria Africana		Moudouka
MOABI	Baillonella Toxisperma	Moabi	Moabi
MOUAMBE	Enantia Chloranta	Mouamba	Mogé-Mougouya
MOVINGUI	Distemonanthus Benthamianus		Mouvegbi
MOUKALI	Aningueria sp.		
MOUKOULOUNGOU	Autranella Congolensis	Vayabi	
MOUTENYE	Guibourtia Arnoldiana		Diganga
NEMBA	Holoptelea Grandis		
NIOVE	Staudtia Stipitata	Longhe Livita	Magoubi
OBOTO	Mammea Africana	Moubedi	Moubetsou
OHIA	Celtis sp.	Likanga	Diganga
OLON	Fagara Heitzii		
ONZABILI	Antrecaryen Micraster	Moungoungou Gieghe	Mougongoubogou
OSSIMIALE	Newtonia Leucocarpa		
PADOUK	Pterocarpus Soyauxii	Moubida	Idoungou-Issigou
PAU ROSA	Swartzia Fistuloïdes		
SAFOUKALA	Dacryodes sp. Pl.	Mouganga	
SAPELLI	Entandrophragma Cylindricum		
SIPO	Entandrophragama Utile		Dilolou-Mouragala
TCHITOLA	Oxystigma Oxyphyllum		
TIAMA	Entandrophragma angolense		Moumboga
TOLA	Gessweilerodendron Balsamiferum		
CONGOTALI	Letestua Durissima		

La possibilité d'une exploitation forestière intense avait été envisagée par l'Administration coloniale d'abord, par le gouvernement congolais ensuite, au moment des projets de création d'une voie ferrée d'évacuation du manganèse; et il était bien entendu que la Compagnie Minière de l'Ogooué, si elle obtenait le droit de passage, serait tenue de faciliter ou au moins d'autoriser un trafic autre que le sien, c'est-à-dire essentiellement celui des grumes, avec l'utilisation de gares indépendantes rattachées à l'administration du Congo-Océan. C'est en fonction de telles perspectives que devait être réalisé un inventaire du capital forestier, entraînant une réglementation de la future mise en valeur.

1) Un capital forestier intéressant et varié.

Bien avant l'établissement de la nouvelle voie ferrée, il y avait un problème de l'exploitation des bois au Congo méridional. Jusqu'en 1950, c'était la forêt du Mayombe qui fournissait les grumes exportées par Pointe-Noire, mais celle-ci s'épuisait. Dans les régions de Dolisie, de Mouyondzi et à l'est de Sibiti, se trouvaient aussi quelques exploitations forestières, mais qui n'auraient pas pu se maintenir longtemps. Celle de Frègefond à Mouyondzi en particulier était à bout de souffle dans les années 1966-68; reprise par un forestier africain, elle n'avait qu'un très modeste rapport. Des opérations de reconnaissances et d'inventaires forestiers ont donc été lancées à partir de 1958. Il s'agissait de reconnaissances aériennes à vue, de comptages sur photos aériennes et d'inventaires au sol.

Les reconnaissances aériennes à vue ont été faites de 1953 à 1955 avec le "Cesna" du Service forestier. Elles ont porté sur différentes régions. On commença en 1953 dans le Chaillu à l'est du secteur étudié (districts de Mouyondzi, Zanaga et Komono). En 1954, de nouvelles et plus complètes reconnaissances ont été effectuées dans les mêmes districts, et en outre dans les régions de Dolisie, Sibiti, Makabana, Divénié, Mossendjo, Kibangou et de la Louessé, donc sur une bonne partie des zones concernant la future voie ferrée. En 1955, il en a été de même, mais en des secteurs plus restreints: Loboulou, Itsibou et Louessé. Les observations devaient spécialement repérer les zones riches en limba et en okoumé.

PRODUCTION DES PRINCIPALES ESSENCES EN M³

PAR LES EXPLOITATIONS FORESTIERES EN 1970

	Okoumé	Limba	Acajou	Douka	Ilomba	Tchitola	Ogba
BOUANGA	1 272	842	34	159	206	33	290
C.C.A.F.	18 735	15 823	6 107	37	288	5	
COFORIC	386	6 183	12 734	445	314	558	
CONGO BOIS	13 973	4 140	3 849	248	305	93	
DELLAU	1 400		20				
FAUCON	1 169	106	57	370	34		
FORALAC		9 747	3 575	6 028	4 665	1 176	740
HARMAND	11 549	1 996	158		4		
MAVOUNGOU A	8 213	2 283	385	58			
MAVOUNGOU B	13 538	12 862	149	33	267	10	
MOUTOU	6 842	2 029	226		100	8	2 869
N'DOSSI	3 355					10	
NZOUNGOU	10 219		231		23		
ONAF	24 123						
PLACONGO	32 901						
SATHOUD OLI	11 151	398	110		35		
S.E.I.C.	12 606		13		28		
S.F.D.	13 992	6 649	1 658	144	148	17	
S.F.G.T.	7 539	3 588	167	67	102	46	
SIDETRA	68 412		594	107	24	615	
SOCOBOIS	37 128		57	61	27		
ZANIKOKO	2 692						

Les comptages sur photos aériennes ont été utilisés pour le limba lors de deux comptages spéciaux effectués par l'Inspection Forestière du Niari en 1954 et 1956 en utilisant des photos au 1/ 53 000, du moins les clichés corrects, et ensuite par comptages complets sur le terrain. Ce qui permet ce repérage, c'est l'aspect de la cime haute, claire et de forme particulière du limba qui se détache sur l'ensemble de la forêt. (1) L'unité de comptage est un rectangle de 100 m de large sur 300 à 400 de long, et l'on établit des photos de 2 sur 8cm. L'opération est faite au stéréoscope sur un jeu de deux photos recouvrant la même unité de comptage. Les résultats sont comparés avec ceux obtenus ensuite sur le terrain.

Cinq séries de parcelles contiguës ont ainsi été étudiées. Trois d'entre elles, chacune de 3,2 à 6 hectares, couvrant au total 318 hectares, sont situées au sud-est de Makabana. Deux séries de 33 parcelles contiguës d'environ 4 hectares, couvrant en tout 273 hectares, se trouvent à l'est de Makabana et au sud de la rivière Mokolanga. Il y a certes parfois des incertitudes dans l'interprétation des photos aériennes, avec des confusions entre les cimes du limba et celles d'autres arbres comme le fromager. On peut aussi rencontrer des difficultés pour les densités du peuplement. Mais, dans l'ensemble, en travaillant sur un grand nombre d'arbres, les erreurs se compensent et les inexactitudes sont minimes, dépassant rarement 10 %, comme on l'a constaté après comptage sur le terrain. Les résultats d'ensemble ont permis de conclure à l'intérêt ici de cette essence. Pour les parcelles au sud-est de Makabana, on trouve 1 513 limba. A l'est et au sud-ouest de la Mokolanga, le total est de 3 666. C'est donc une zone à limba, ce qui s'explique par sa position méridionale: l'okoumé se situe plus au nord.

Les inventaires au sol demeurent finalement la méthode la plus sûre, mais ils doivent être préparés par les reconnaissances aériennes et les comptages sur photos. Il y a eu deux campagnes au sol: en 1952-53 entre Mossendjo et Divénié; de 1956 à 58 autour de Mossendjo et au nord-est de Komono. Actuellement, la prospection se poursuit entre Mossendjo et Zanaga (1971-1972). Les Babinga (Pygmées)

---

(1) Quinze ans de travaux et de recherches dans les pays du Niari 1949-1964 Synthèse des études, recherches et travaux en matière forestière p. 127. .Centre technique forestier tropical.

PRODUCTION DES PRINCIPALES ESSENCES EN M3

PAR LES EXPLOITATIONS FORESTIERES EN 1970

(suite)

	Iroko	Bilinga	Dibétou	Niové	Padouk	Longhé	Divers
BOUANGA			20			162	
C.C.A.F.	89		282		9		8
COFORIC	25	8	274		20		
CONGO BOIS	793	325	191	147	14		122
DELLAU			66				19
FAUCON			444				20
FORALAC	206	74	187	7 521	1 112	108	998
HARMAND			148	11			
MAVOUNGOU A							64
MAVOUNGOU B	47		315				4
MOUTOU	60		63		39	331	30
N'DOSSI			46				
NZOUNGOU			26				
ONAF							
PLACONGO							
SATHOUD OL.			21				16
S.E.I.C.			138				
S.F.D.	170		307				12
S.F.G.T.	311	280	20	8	36		277
SIDETRA	547	26	610				178
SOCOBOIS			7				30
ZANIKOKO							

sont des guides précieux dans ce travail. L'inventaire se fait par un comptage partiel le long d'un layon principal auquel sont parallèles des sentiers secondaires; un kilomètre ou deux séparent les layons de comptage.

Voici les résultats des zones inventoriées. La zone à l'ouest de Mossendjo a été prospectée à 10 % dans les blocs de Pemo (10 000 hectares), Louatiti (10 000 hectares) et Mouvendzé (20 250 hectares). On a trouvé dans le bloc de Pemo 2 658 pieds d'okoumé, soit 13,3 à l'hectare, 56 de limba, 313 d'ilomba, 241 de rikio, 183 de minzu, parmi les espèces les plus répandues. Le bloc de Louatiti renferme un total de 400 okoumé (3 à l'hectare), 127 rikio, 159 irvinglacées, 111 ilomba, 60 minzu et bien d'autres espèces. Celui de Mouvendzé est différent des deux autres: moins d'okoumé, mais par contre plus de limba: 192 okoumé, 75 limba, 60 irvinglacées, 27 rikio. Les acajous sont plus nombreux (18 au lieu de 4 à Louatiti et 14 à Pemo). On se trouve là dans la zone limite entre les deux grandes essences se prêtant au déroulage. La zone nord de Mossendjo est une forêt à okoumé (856). On y découvre quelques niové (5), movingui (3) padouk (3) et safukala (3). La zone sud de Mossendjo, dite Loucssé-M'Poukou, est traversée par la limite nord du limba. On y compte 457 okoumé, 85 limba, 3 padouk, 3,6 acajou et d'autres bois utiles.

Ainsi les zones inventoriées sont-elles riches en essences commerciales: okoumé surtout, limba ensuite, et en bois variés: acajou, padouk, niové, movingui, safoukala, tchitola, moabi, oroko, aiélé, minzu, rikio, irvinglacées. Mais ce sont surtout l'okoumé et le limba qui intéressent la commercialisation, à cause de la grande facilité qu'ils présentent pour le déroulage et le tranchage. Ils sont demandés sur les marchés européens où le contreplaqué est recherché. L'inventaire de ces richesses forestières devait entraîner toute une législation, un aménagement de la future exploitation.

La zone où des inventaires avaient été faits était interdite à l'exploitation depuis juillet 1951, sur environ 3 000 000 d'hectares. En 1957, on y créa la réserve forestière "Rive droite du Niari" de 450 000 hectares, qui serait peu à peu divisée en lots destinés à être concédés. En 1958, on prévoyait de réserver certains de ceux-ci aux forestiers africains, qui pourraient les exploiter soit par permis de 500 hectares, soit par permis de pieds. Cette même année, 11 lots étaient délimités. En 1962, on rouvrait à l'exploitation par permis normaux la région de Divénié et celle au sud de Komono.

VOLUMES DE BOIS ENLEVES DE 1952 A 1964

PAR REGION PRODUCTRICE AU CONGO

(milliers de m3 et pourcentage)

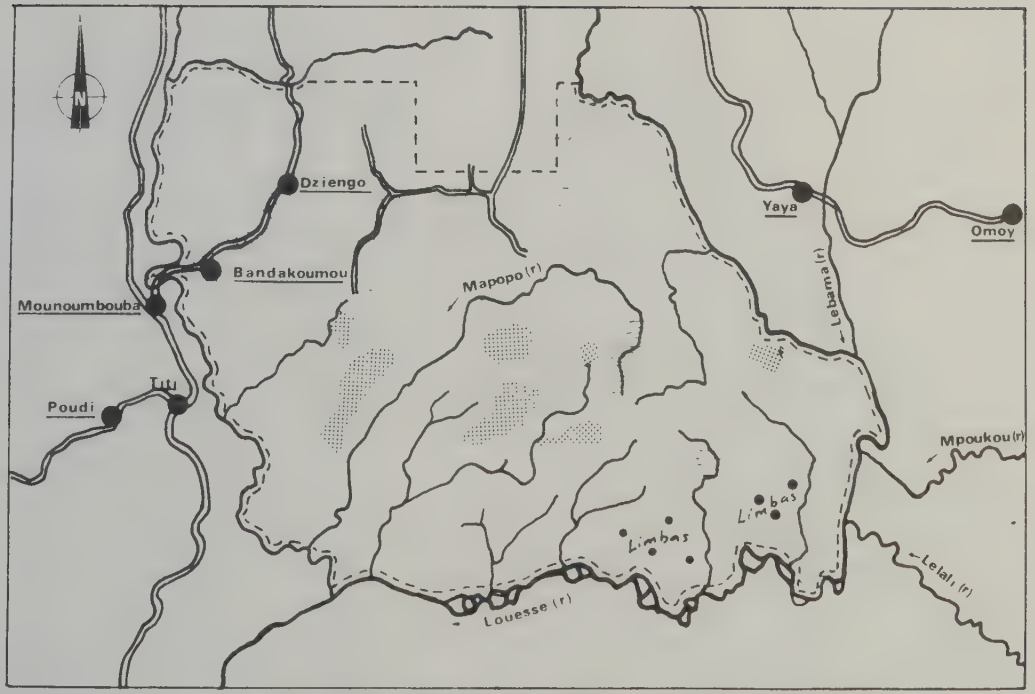
	Total	Kouilou	Niari	Autres
1952	102		5	
1953	114		14	
1954			40	
1955			64	
1956			92	
1957	288	124 43 %	101 35 %	63
1958	339	148 44 %	113 33 %	78
1959	366	133 36 %	137 37 %	96
1960	433	145 34 %	200 46 %	86
1961	389	131 34 %	193 50 %	65
1962	457	122 27 %	248 54 %	87
1963	520	132 25 %	320 62 %	72
1964	635	158 25 %	420 66 %	57

C'est en 1963 que s'organise la zone forestière dont la production doit être évacuée par la voie ferrée nouvellement ouverte. Tout près de celle-ci sont délimités 5 lots destinés aux petits forestiers congolais. En 1964, l'exploitation de quelques-uns de ceux-ci commence. Quatre grands permis industriels, plus éloignés de l'axe COMILOG, sont destinés aux grandes entreprises ayant les moyens d'assurer facilement leurs transports jusqu'à la voie ferrée. Ce sont: le permis Mandoro-Letili, comptant 62 000 hectares d'un côté et 56 000 de l'autre, soit 118 000 hectares; le permis Mandoro-M'Poukou avec un lot de 63 000 et un de 33 000 hectares, soit 96 000 hectares; le permis M'Poukou-Loumsa, comprenant 37 000 hectares à exploiter et 26 000 de réserve; le permis Loubamou-M'Poukou, constitué d'un lot de 31 000 et d'une réserve de 63 000 hectares.

Ainsi la zone occidentale du Chaillu était-elle prévue pour prendre la relève du Mayombe. Elle l'a fait d'ailleurs très vite avec les trois sortes d'exploitation permises par le Gouvernement: petites concessions aux Congolais, permis moyens du système ancien, permis industriels, parmi lesquels prendrait place un secteur nationalisé, celui de l' ONAF (Office National Forestier).

2) Des exploitants congolais souvent dynamiques.

Les Congolais sont installés au centre, dans une bande de 18 à 25 kilomètres de large et de 72 de long, à proximité de la voie ferrée. Cette zone, la première exploitée, est en grande partie épuisée au sud de Moutébé. Au début, c'étaient de petits exploitants, au nombre de 36, dont 14 avaient un activité permanente. L'ensemble qui leur était concédé couvrait environ 90 000 hectares. Suivant leurs disponibilités financières, ils ont acquis des permis importants de superficie très variable (22 000 par exemple pour Dhelle Zéphyrin, 2 000 hectares pour Moungoudou). Au départ, l'Administration avait voulu favoriser les nationaux, parce qu'ils ne disposaient pas de capitaux. Il s'est produit une évolution quelque peu inattendue: alors qu'une partie des forestiers congolais végétait, se tirait mal d'affaire, disparaissait parfois, une autre partie d'entre eux devenait rapidement importante, à tel point que 6 Congolais pouvaient figurer parmi les forestiers de la deuxième catégorie, c'est-à-dire ceux dont la production dépassait 10 000 m3 par an.



LE CENTRE FORESTIER ONAF DE MAPOPO

0 1 2 3 4 km

Légende

- Route
- Limite du perimètre de la forêt
- Savane
- Zone marecageuse
- Forêt clairsemee

Villien 1976

Les petits forestiers, faute de capital, n'ont travaillé que sur des surfaces restreintes et, faute de matériel, réduits bien souvent à louer celui-ci à leurs riches compatriotes, ils ont mal exploité leur permis. On a vu à un moment 44 producteurs de 100 à 1 000 m3 de bois pour 20 271 m2, et 35 de moins de 100 m3 pour 2 123 m2. Ces chiffres concernaient le Congo tout entier, mais la plupart d'entre eux se trouvaient dans le secteur COMILOG, en particulier dans le nord de la zone qui leur était réservée. Beaucoup ont dû abandonner la partie (9 sur les 12 qui étaient apparus au début). Ceux qui résistent sont plus ou moins tributaires des Congolais ayant accédé à la deuxième catégorie. Il existe aussi, en dehors de ces derniers, de petits exploitants dont le rendement est satisfaisant. Ils disposent d'un matériel réduit, n'ayant jamais plus de 2 caterpillars et 3 scies mécaniques, et n'emploient qu'une vingtaine d'ouvriers, chiffre d'ailleurs trop élevé mais qui s'explique par l'insuffisance de leur matériel.

Petits et moyens exploitants appartiennent en général aux ethnies de la forêt, comme les Batsangui du Chaillu. Les gros forestiers congolais par contre ne sont pas originaires de ce massif. Ce sont des Vili de la côte ou des Bakougni. Ils font partie de clans considérés, de familles de chefs. Ils ont, au début, par leur travail, amassé un tout petit capital, mais qui n'aurait pas suffi. Le crédit de leurs familles leur a permis d'emprunter à des commerçants français pour pouvoir s'équiper. Ils ont toujours pu se tirer d'affaire et, comme ils ont les moyens de garder leur matériel en bon état, leur production non seulement se maintient, mais progresse. Mieux encore, il semble que les nouveaux venus à l'exploitation forestière soient sous leur dépendance: il y aurait une véritable hégémonie des deux ethnies Vili et Kougni. (1) Les Batsangui, bien que chez eux dans la region de Mossendjo, semblent incapables de briser ce monopole économique.

On ne s'étonnera pas que le puissant clan des Sathoud de la terre Banda compte trois de ces exploitants et que des hommes comme les Mavoungou et Dzoungou aient réussi dans ces entreprises. Mais il y a aussi des forestiers qui, pour n'être pas aussi importants, n'en jouent pas moins un rôle dans la production congolaise. Parmi ces hommes, on peut citer Mavoungou Albert, Moutou Henri, Kitoko Daniel, Bouanga Clément, Mavoungou Boungou, Faucon Jean-Louis, Dossi Bernard, Zassikoko

---

(1) P. P. REY: Colonialisme, néocolonialisme et trabsition au capitalisme p. 489

Laurent, Dzoungou Auguste, Koumba Bernard, Batchi Paul. Prenons quelques exemples de forestiers travaillant dans des secteurs différents.

Le campement forestier de Moutou Henri se trouve à 16 kilomètres au sud de Mossendjo, non loin de la gare de Thomas, sur une piste construite par lui entre l'ancienne route administrative allant de Mossendjo à Itsotso en franchissant l'Itsibou par un bac, et l'actuelle route de Mossendjo à Thomas. Dans ce campement logent 37 travailleurs d'ethnies variées mais toutes de la forêt: Batsangui, Bapounou, Bayombé de la région de Pointe-Noire, à l'exception de quelques Bakougni (qui sont surtout de la savane). Les cases de bois sont modestes, sauf celle du patron qui ne vient pas souvent, se fient à son chef de chantier. Il y a là environ 200 personnes, avec les femmes et les enfants. Les ouvriers sont contents parce qu'ils gagnent 650 francs par jour d'abattage, ce qui leur fait dans les 15 000 francs par mois (1), d'où une certaine aisance. De plus, les femmes cultivent le manioc et l'arachide, ainsi que les petites plantes destinées à devenir condiments. Les achats d'épicerie se font à Mossendjo et à Thomas, la gare par où sont exportées les grumes. Mais, sur le plan équipement, on est surpris de la médiocrité de l'atelier, malgré un groupe électrogène, et de l'absence de dispensaire: en cas d'ennui on va à l'hôpital de Mossendjo. Cependant, cette exploitation forestière n'est pas médiocre. En 1970, la production était de 200 à 300 tonnes de bois par mois en saison des pluies (alors que les pistes glissantes ou trop boueuses font dérper ou enliser les camions) et de 500 tonnes en saison sèche. L'exploitation se faisait d'abord uniquement dans les environs du camp (forêts des plateaux gréseux) avec abattage mécanique. Mais, comme la région commençait à être épuisée et que la production annuelle était tombée de 8 965 tonnes en 1969 à 6 842 en 1970, Moutou Henri s'est mis à exploiter un permis dans la région des chutes de Mourala au sud-est de Mossendjo; ce qui ne l'empêche pas d'exporter toujours par la gare de Thomas, plus éloignée cependant que celle de Mossendjo. Les essences exploitées par cette entreprise sont assez variées. L'okoumé domine (6 722 tonnes sur 8 965 au total), puis viennent le limba (753), le moabi (727), le douka (373), l'acajou (266) et enfin d'autres essences en quantités faibles: tchitola, iroko, agba, padouk et dibetou. Ces chiffres sont de 1969. En 1970, on constate l'importance prise par le limba (2 029) et surtout l'agba (2 869) et l'apparition du longhi: mais cela est simplement lié au travail dans un secteur un peu différent.

---

(1) Année 1970.

Ainsi l'exploitation de Moutou Henri apparaissait-elle toujours satisfaisante; et, si l'année 1968, avec 5 808 m3, avait enregistré une baisse sérieuse par rapport aux débuts de l'entreprise, un redressement s'était très vite opéré dès l'année suivante.

C'est encore non loin de Mossendjo, mais dans une zone plus difficile d'accès que se trouve le campement de Mavoungou Albert: au-delà de la Louessé, auprès des installations Desbrosses (permis industriel), dans la région des chutes de Mourala. Il y a là, logés dans les classiques cases de bois, une centaine d'employés avec leurs familles. Les femmes cultivent alentour le manioc et quelques plantes à condiments. Le matériel est important et en bon état: 4 timber jacks, 5 véhicules pour la traction et une dizaine de camions. Le gros problème est celui du débouché sur une gare peu éloignée. Sortir sur la route de Komono après la Lebama, et à plus forte raison sur celle de Mayoko au niveau de Vouka, aurait nécessité des travaux trop importants. L'entreprise n'avait pas les moyens de se construire un bac. C'est donc en faisant tirer les grumes par son bateau à travers la Louessé que Mavoungou a résolu le problème. La production de ce forestier, qui était en baisse notable entre 1968 (12 422 m3) et 1969 (5 084), est remontée en 1970 avec 11 003 m3. Les essences dominantes demeurent l'okoumé, en hausse rapide, le limba (passé de 951 à 2 283 m3) et l'acajou; le reste est insignifiant. L'évacuation se fait par la gare de Mossendjo.

Le campement de Zassikoko Laurent (1) se trouve sur une fort mauvaise petite piste allant de Madzanga sur la route de Mayoko à Moutsiégué et Dziba Dziba. On ne s'attend pas à trouver cette exploitation dans cette région peu accessible. Si la route, plus que médiocre, existe encore, c'est parce qu'elle est entretenue par ces forestiers qui en ont besoin pour rejoindre la voie COMILOG. Mais, au-delà du campement, elle redevient très mauvaise; pour gagner une piste excellente, elle doit escalader une falaise abrupte, ce que ne pourraient faire les grumiers de Zassikoko. Dans le campement de 25 cases établi en 1970 habitent 32 ouvriers Batsangui, Baloumba, Batéké et Vili. Ils vivaient jadis beaucoup plus au sud entre Mossendjo et Komono, et à l'est (au-delà de la Louessé). Cette installation s'est faite après l'obtention d'un permis de 500 pieds octroyés par l'ONAF dans le secteur. Les difficultés semblent être très grandes, en particulier celles découlant de l'usure d'un matériel souvent en panne. La production, qui était passée de 2 013 m3 en 1966 à 5 531 en

---

(1) Permis de 2 500 hectares en 3 lots.

1968, connaît une nouvelle baisse: 3 015 en 1969 et 2 692 en 1970. Là encore domine l'okoumé, qui est même devenu la seule exploitation en 1970, alors que l'année précédente il y avait des abattages de tchitola, d'acajou, de douka, de dibetou, de moabi et de limba.

Le chantier Faucon ne se trouve pas dans le Chaillu mais sur les plateaux entre Mossendjo et Thomas, dans la région de Makabana au nord du Niari. Ce forestier dispose de 90 employés. Son matériel est bien entretenu: 6 grumiers, 4 bulldozers, 2 timber jacks, 3 bennes. Son permis ne couvrait que 12 000 hectares, mais en fin 1971 il a acheté 45 000 hectares à l'entreprise COFORIC. Il exploite aussi des permis de pieds. La production croît régulièrement, passant de 3 054 en 1966 à 5 072 en 1967, 12 460 en 1968 puis, après une forte baisse due à des raisons familiales, se produisit un redémarrage en 1970 avec 2 200 m3. En 1972, la production semblait être de 2 000 par mois. Faucon abat surtout de l'okoumé, puis les espèces suivantes: douka, acajou, moabi et dibetou. Les grumes sont exportées par la gare de Makabana; la piste qui rejoint cette ville est pour certains chantiers longue de 110 kilomètres. Le bois est vendu à l'entreprise Nordisk de Pointe-Noire qui l'expédie au Danemark.

Dans le district de Mayoko, parmi les forestiers africains on remarque Koumba Bernard et Batchi Paul. Le premier possède son campement dans la région de Vouka où se trouve sa gare d'évacuation. Il a 31 employés (ce qui représente 150 personnes vivant dans le camp). Ses ouvriers ne sont pas originaires de la région: les techniciens sont des Bakougni. En 1966, Koumba sortait 4 565 m3 de bois. Sa progression a subi des hauts et des bas (3 820 en 1967, 5 987 en 1968, 3 188 en 1969). Elle a été nette en 1970 avec 6 907 m3, comprenant de l'okoumé d'abord (4 751 m3), du limba ensuite (2 007) et un peu d'acajou, dibetou, douka, iroko et autres.

Batchi Paulin a une entreprise moins importante: une dizaine d'employés, une cinquantaine de personnes dans son campement de Vouka. Là aussi, les ouvriers ne sont pas de la région: ce sont plutôt des Bakougni. La production en 1969 était de 3 069 m3, presque uniquement en okoumé; elle était tombée à 2 922 en 1972 avec 2 907 m3 d'okoumé et un peu de dibetou.

Que penser de ces exploitations, qui sont bien souvent critiquées par les exploitants étrangers? Il suffit de considérer les chiffres de production des années 1966 à 1970 pour faire justice de ces attaques. En 1966, si nous étudions 11 de ces entreprises, nous constatons

que leur production va de 2 013 m3 à 10 284; on peut estimer alors que tous les forestiers africains se trouvent dans la troisième catégorie des exploitants (sauf celui qui dépasse 10 000 m3). On assiste ensuite à une progression générale: en 1968, sept forestiers arrivent, et de loin, à plus de 10 000 m3. En 1969, tous ont connu des difficultés; mais en 1970 c'est un nouveau bond en avant: deux dépassent 27 000 m3 et quatre autres sont au-dessus de 10 000. En tout cas, en cette même année, avec un total de 109 517 m3 pour 11 Congolais, la moyenne de la production approche du chiffre de la deuxième catégorie, 6 étant à classer dans ce groupe qui n'était pas le leur primitivement; et cela quelle que soit l'étendue des permis concédés.

La meilleure preuve de la réussite de ces hommes, ce sont les investissements qu'ils font; soit en dehors de la région: bars à Dolisie (comme "Bois du Congo"), taxis et autocars à Brazzaville; soit à Mossendjo, et c'est ce qui est intéressant: hôtel-restaurant (le "Loussé palace"), boucherie, cinéma, immeubles, chambres à louer. Même si boucherie et cinéma ont vite fermé par suite d'une mauvaise gestion, les bâtiments en dur n'en demeurent pas moins et peuvent être utilisés.

L'intérêt de ces entreprises est d'apporter des revenus considérables à la région. Evidemment, les cadres des plus grandes sont recrutés parmi les parents ou les membres du clan des patrons, donc Vili ou Kougni. Mais les manoeuvres sont pris parmi les populations forestières. Surtout, une bonne partie des salaires est dépensée sur place. En 1966, les dix premières entreprises distribuaient environ 40 millions de francs de salaires. (1)

Mais l'exploitation demeure fonction de la forêt qu'elle épuise. Et l'on peut se demander quelles reconversions sont envisagées par ces forestiers, qui ne disposent pas de moyens aussi importants que les grandes sociétés étrangères et ne supporteront pas les frais de transport de plus en plus élevés lorsqu'augmentera forcément leur éloignement de cette voie COMILOG qui a décidé de leur implantation.

---

(1) REY op. cit. p. 490.

3) Des entreprises moyennes aux mains des étrangers.

Une deuxième catégorie d'entreprises se rattache au type d'exploitation traditionnel. Elles existaient déjà bien souvent mais dans d'autres secteurs. Elles ont parfois suivi une évolution inverse de celle des petites exploitations congolaises: au lieu de prospérer, il est arrivé à certaines de tomber dans la troisième catégorie, dont la production est inférieure à 10 000 m3. Les permis, soumis au régime général, se trouvent essentiellement au nord-ouest, dans le massif du Chaillu; mais leur localisation est en train de s'étendre, à cause de l'épuisement des bois dans ce secteur. Leur superficie peut être de 500, 2 500, 10 000 ou 25 000 hectares. Trois ans après l'ouverture de la voie COMILOG, ces entreprises appartenaient à 14 Compagnies étrangères, indépendantes ou liées à des banques. Au départ, l'ensemble couvrait 300 000 hectares, dont 40 % fut épuisé rapidement. Neuf d'entre elles produisaient alors 196 000 m3. Les mêmes, 5 ans plus tard (en 1970), sortaient 231 577 m3. Prenons quelques exemples.

L'exploitation Dupont, dite Aubeville-Dupont, qui possédait un chantier dans la région de Vouka, a dû l'abandonner après épuisement pour s'installer plus au nord, exactement au nord-est de Mayoko, dans une zone où subsistent encore des forêts primaires. Le campement, à Mayoko même, comptait en 1970 environ 100 personnes, et en forêt autour de 120. Le nombre d'employés était de 70, dont 68 Congolais, la production de bois de 10 000 m3 en 1971; Dupont distribuait alors une masse de salaires de 10 860 000 francs.

Dans le même district, la S.F.B., avec 33 ouvriers, produisait 3 227 m3 de bois et versait 4 067 488 francs de salaires.

L'exploitation S.F.D. est installée sur une piste entre Thomas et Loubetsi. Elle exportait d'abord ses grumes par une route allant à Kibangou depuis la Leboulou. C'est la Société qui a créé la gare de Thomas et poussé la piste forestière jusque sur la voie ferrée. La prospection est faite avec le concours des Babinga, qui aident aussi au débroussaillage, et des autres Congolais. Le permis couvre 50 000 hectares. Les ouvriers, au nombre de 70, vivent au camp avec leurs femmes (2 ou 3) et leurs enfants, soit un total d'environ 600 personnes. (1) Ils ont logement, pharmacie gratuite (les malades sérieux

(1) Renseignements fournis par M. Carpentier, chef de chantier.

sont évacués sur Pointe-Noire) et la S.F.D. distribue 1 500 000 francs de salaires mensuels. Un terrain, avec piste de 1 200 mètres, permet l'atterrissage des petits avions: 4 à 5 par semaine apportent courrier, ravitaillement et pièces de rechange. Le campement comprend trois parties: le camp Noumbou, où vivent les manoeuvres dont la plupart sont des Bapounou de la région de Divénié; le camp des mécaniciens et chauffeurs avec le garage (les techniciens sont des Bakougni de la région de Kibangou); enfin le camp des cadres, où habite le chef de chantier dans une maison coquette et confortable, bien pourvue en réfrigérateurs et appareils ménagers: on y est reçu de manière très mondaine et on oublie qu'on se trouve isolé, très loin même des plus petits villages. Mais ce campement n'est pas destiné à rester dans ce secteur. Les bois se sont épuisés, et déjà il faut revenir sur les coupes anciennes pour de nouveaux abattages, en attendant une autre autorisation gouvernementale.

Non loin de là se trouve un des deux chantiers de la C.C.A.F. (C.C.A.F. Loufoula), avec 90 ouvriers, leurs femmes et leurs enfants. Le campement est installé depuis 1965, à une époque où la route vers Thomas n'était pas terminée et où le transport du matériel était assuré par Peters, transporteur installé sur la route du Gabon. Dans ce camp, les ethnies sont mélangées (Bapounou, Banzabi, Bakougni, Batsangui) et il y a un conducteur et des pisteurs Babinga. Le ravitaillement est assuré par une boutique C.C.A.F. qui vend riz, poisson séché, pétrole, pagnes, tissus et surtout vin et bière, boissons très appréciées des Africains de ces régions. On peut aussi se rendre au marché des villages, mais ils sont assez éloignés. Les femmes font quelques cultures et se livrent au commerce de calebasses de formes plus ou moins compliquées. Le changement de place de ce campement était prévu dès 1971 car il n'y avait plus guère de bois intéressants dans le secteur.

La baisse de production ressort de l'examen de quelques chiffres relatifs aux deux entreprises que nous venons de prendre en exemple. En 1966, la S.F.D. sortait 24 775 m3 de bois. L'année suivante, le progrès était notable avec 26 173 m3. Mais la production de 1970 n'était plus que de 23 097 m3, malgré les efforts de récupération sur les vieilles coupes. De son côté, la C.C.A.F., qui en 1966 produisait 48 589 m3, progressait elle aussi d'abord jusqu'en 1969 (50 788 m3), mais voyait s'amorcer en 1970 une baisse importante (41 003 m3).

Dans une région très éloignée, sur la route de Mossendjo à Komono, se trouve l'exploitation Harmand (à Missama, à 18 km à l'ouest de Komono). Le permis est de 30 000 hectares et l'abattage se fait sur des okoumé et des limba. En 1969 (le chantier avait été ouvert en juillet 1968) la production était de 12 000 tonnes, et en 1970 de 13 855, dont 11 549 d'okoumé, 1 996 de limba, un peu d'acajou et de dibetou. En 1972, l'épuisement commençait. Le bois est transporté par camions à la gare de Mossendjo. Le matériel comprend 3 Mercedes, 5 Man, une benne Man pour emmener les hommes sur le chantier, 1 caterpillar 57. Les 70 employés sont dirigés par un chef de chantier congolais et un capita. Le mécanicien est congolais. Les Babinga sont manoeuvres et pisteurs; ils viennent travailler pendant 15 jours puis repartent à la chasse. Les autres appartiennent à des ethnies variées, essentiellement Tsangui et Téké. Ils logent dans un campement comportant une cinquantaine de cases de bois, avec femmes et enfants, ce qui fait aisément un total de 300 personnes. Un quartier de ce camp est consacré à la mécanique, comprenant le garage et le magasin de pièces détachées. Pour le ravitaillement, M. Harmand avait dès le début ouvert une boutique, mais il ne s'y vendait pas de boissons alcoolisées, ce qui lui enlevait toute clientèle, le vin et la bière étant les denrées les plus demandées: il a fallu fermer boutique car les ouvriers faisaient leurs achats par l'intermédiaire des chauffeurs. Ils demandent aussi aux Babinga de la viande de chasse car le gibier, l'antilope surtout, est très abondant dans cette région à l'écart des grands centres.

La S.E.I.C. possède un campement au nord-ouest de Dziba Dziba sur l'emplacement de l'ancien village de Lihahi, utilisant ainsi un sol déjà nivelé et assez vaste pour permettre un terrain d'atterrissage avec liaison radio. Un contrat avec un pilote français permet de recevoir par avion, deux fois par semaine, le ravitaillement et le courrier venus de Pointe-Noire. Le campement comprend deux parties. L'une renferme les logements de 66 ouvriers et de leurs familles; l'autre groupe les bureaux et les cases du chef de chantier et du mécanicien. La S.E.I.C. exploite un permis de 2 000 hectares dont les bois sont acheminés sur la gare de Moungoudou. Le matériel d'exploitation est important: 3 grumiers et des caterpillars de types variés (2D8, 2 D7, 1 3D, 1 Timber Jack, 1 Franklin). La production, qui était de 20 085 m³ en 1966 et de 19 625 en 1969, était tombée à 12 785 en 1970. Cette baisse continuait faute de bois, le gouvernement congolais se refusant toujours à délivrer de nouveaux permis. Les dirigeants de la S.E.I.C. envisageaient alors de se replier sur le Gabon.

Une des plus anciennes exploitations du secteur que nous étudions est celle de M. Diénis, propriétaire de Congo-Bois.(1) Ce dernier est arrivé dans la région dès 1954. Il était installé au coeur de la grande vallée du Niari, à Koutina, et il allait travailler à Makabana. C'est lui qui a ouvert la première piste allant de ce point à la route du Gabon. Il avait son permis sur la rive gauche du fleuve au moment où commençaient les premières prospections en vue de l'établissement de la voie COMILOG de 1954 à 1957. Après avoir travaillé du côté de Sibiti de 1957 à 1958, M. Diénis revint avec un permis sur la rive droite et construisit un bac sur le Niari, car il lui fallait naturellement évacuer ses billes sur Dolisie par la route. En 1960, il créa une scierie à Makabana, la COMILOG ayant besoin de bois débité. Mais la région n'était pas intéressante au point de vue forestier. Il s'est donc contenté de garder 15 000 hectares au nord du Niari, près de la route du chantier Faucon, et il a prospecté du côté de Divénié. Revenu dans le secteur COMILOG, il a travaillé de 1966 à 1967 à Tsinguidi sur 10 000 hectares mais peu riches. Il a obtenu en 1968 20 000 hectares dans la région de Pemo et, en 1971, 15 000 hectares près de Mabafi, non loin de son ancien permis.

Congo-Bois possède un bon matériel en deux chantiers: Pemo et Makabana. A Pemo, 2 gros grumiers et 1 plus petit, 2 caterpillars, 1 débardeur sur roue, 1 motograder, 1 chargeur pour latérite avec 2 bonnes, 1 chargeur pour les wagons et petits véhicules. A Makabana, l'entreprise garde 3 tracteurs, 2 bonnes et un élévateur pour la scierie. A Pemo, le campement est vaste et comprend deux parties: d'un côté l'atelier de réparation, les agréables maisons du chef de chantier et du mécanicien; de l'autre un groupe de cases en planches éclatées pour les ouvriers, à proximité d'un terrain de football et d'un terrain d'atterrissage. Les ouvriers sont 60, sans compter les femmes et les enfants. A Makabana (2), les 60 ouvriers habitent aussi non loin du centre de l'exploitation, sur une colline où se groupent la case du chef de chantier, le garage, l'atelier de réparation et la scierie. Un petit campement a été construit en 1972 près de Mabafi, au début de la piste menant vers les futurs chantiers d'exploitation.

C'est l'okoumé surtout qui est abattu à Pemo. Malgré quelques fluctuations, la production est demeurée importante. En 1966, elle était

---

(1) Renseignements fournis par M. Diénis lui-même.

(2) Renseignements sur le chantier de Makabana communiqués par M. Cabanel, chef de chantier.

de 18 000 m3, passait à 27 953 en 1968, descendait à 23 780 en 1969, pour remonter légèrement à 24 367 en 1970. Cette année, l'exploitation de l'okoumé l'emportait toujours (13 975 m3) suivie par celle du limba (4 100) et de l'acajou (3 849). A Congo-Bois, on abat aussi douka, moabi, dibetou, niové, padouk et autres essences. Ce bois est exporté de Pemo par la gare de Mossendjo. A Pointe-Noire, il est vendu au plus offrant. Quant à l'exploitation du chantier proche de Makabana, elle utilisera la gare de Mabafi.

L'entreprise Congo-Bois se tire d'affaire aisément, semble-t-il, sans doute grâce à une politique intelligente et souple. Mais toutes ces exploitations se heurtent inévitablement à de grandes difficultés qui ne font que s'accroître avec l'épuisement des réserves. Déjà certaines doivent s'éloigner, mais elles ne le font qu'en essayant de déboucher malgré tout sur la voie ferrée. C'est ainsi que la S.E.I.C. (Société d'Entreprises Industrielles Congolaise), qui possédait 40 000 hectares sur la frontière du Gabon, en conflit avec le gouvernement congolais à propos du licenciement de 20 ouvriers, a décidé de s'installer de l'autre côté de la frontière, mais en évacuant son bois par la gare de M'Binda. De même, les forestiers gabonais travaillent de plus en plus à proximité de la route suivant le téléférique, afin que leurs grumes puissent gagner cette première gare COMILOG au Congo. Des exploitations plus lointaines, de la région de la Nyanga où l'okoumé est abondant, en sont venues à expédier leurs bois sur la gare de Moungoudou. Plus au sud, M. Dupont, chef d'exploitation FORALAC (Forestière, Alimentaire, Agricole et Commerciale), dont une partie des chantiers se situe sur la rive droite de la Leboulou et qui expédie forcément ses grumes en direction de Kibangou et Dolisie, fait construire un bac sur cette rivière pour que son trafic se fasse entièrement par la gare de Mabafi. C'est une entreprise importante, possédant 250 employés, travaillant à l'écorçage du tchitola blanc, et qui a sorti 45 098 m3 en 1970, mais en divers chantiers dans le Sud-Congo. M. Dupont voudrait même installer une scierie à Mabafi, ayant un contrat de traverses pour le Portugal.

Ce sont finalement, et de plus en plus, de gigantesques et lointaines captures de trafic qui sont opérées par le chemin de fer COMILOG presque tout au long de son parcours. Contrairement à ce qu'on pouvait redouter, dix ans après l'ouverture de cette voie le trafic des forestiers ne diminue pas mais s'intensifie par le chemin de fer. Le mouvant domaine soumis à l'influence de la COMILOG ne faisait donc que s'étendre à cette époque.

4) Des permis industriels étatisés ou appartenant à de grosses sociétés.

La partie est de la zone forestière, fermée à l'exploitation en 1963, a été divisée en trois lots en 1969: un lot de permis industriels, un lot constituant la réserve de la Mandoro attribuée à l'ONAF (Office National des Forêts) et un lot en cours de prospection par l'ONAF. La zone extrême-orientale est fermée à la prospection: c'est le secteur limité au nord par la frontière gabonaise, à l'est et au sud par la route Franceville-Zanaga-Mapati puis par la route Sibiti-Mapati-Komono-Mossendjo, à l'ouest par la zone des permis industriels. Ceux-ci ont été attribués à l'ONAF, aux Sociétés SIDETRA (Société industrielle de Déroulage et de Tranchage), Desbrosses, S.F.G.T. (Société Forestière Georges Thomas), SOCOBOIS (Société Congolaise des Bois), PLACONGO (Placages du Congo) et au Centre de Formation Professionnelle de Mossendjo. Ces permis, non compris celui de l'ONAF, groupent 220 000 hectares.

L'ONAF, en 1969, avec 102 ouvriers congolais, expédiait 22 629 m3 de bois par la gare de Tsinguidi où se trouve son camp. Sur cette quantité, il y avait 21 902 m3 d'okoumé, un peu de dibetou, de padouk, de niové et de moabi. Mais l'ONAF distribuait aussi beaucoup de permis de pieds à des tâcherons dans la réserve de la Mandoro et de la Makalonga - Louessé. En 1968, elle attribuait 103 400 hectares au tâcheronnage dans la région de la Makalonga; en 1969, elle accordait 25 650 hectares dans le même secteur et 7 000 près de la Mandoro. Cette forme d'exploitation permettait la sortie en 1969 de 54 086 m3 de bois dont 6 609 de limba, 2 845 d'okoumé, 5 434 d'acajou, sans compter du douka, du moabi, du tchitola, du bilinga et du dibetou. Mais en 1970 on notait une baisse notable de la production qui descendait à 37 206 m3.

Les permis de pieds ont de plus en plus de succès car les exploitants qui n'obtiennent pas de nouvelles concessions sont obligés d'y recourir. Le prix moyen du pied a beaucoup augmenté. De 1 080 francs en 1964, il est passé à 1 558 francs en 1969. C'est une source de revenus pour l'Etat.

SIDETRA possède deux permis industriels: l'un à Nzabi et l'autre à Vouka. Le permis de Nzabi, de 62 000 hectares, installé en 1967, est situé sur la route de Mossendjo à Komono, de part et d'autre de la piste entre la Lebama et la M'Poukou et au-delà de la M'Poukou jusqu'à trois kilomètres de Komono (1) Les 87 employés sont congolais et le

(1) Renseignements fournis par M. Nigil, chef de chantier.

mécanicien français. Ce n'est pas SIDETRA qui transporte ses propres bois mais l'entreprise Poussard qui se charge de l'évacuation des deux permis de cette société belge. Le camp dispose d'un matériel important et en très bon état, d'autant plus nécessaire que l'entreprise ouvre de longues et larges pistes (80 kilomètres par an). On y trouve 4 bulldozers (2 D7, 1 D6, 1 CD8 Continental), 2 débardeurs à pneus Timberjack, une niveleuse caterpillar MG 120, 1 chargeur pour wagons caterpillar, 2 camions-bennes pour le transport des ouvriers, 3 landrovers, une 404, 9 scies et tout un petit matériel. Le bois exploité est à dominante d'okoumé (il n'y a que 2 à 3 % de bois divers). En 1971, le camp sortait 39 000 m3 (1) c'est-à-dire plus de la moitié de la production de la Société. Cette production est destinée à l'usine SIDETRA de Pointe-Noire qui, avec 450 ouvriers congolais et 13 européens, effectue le déroulage et le sciage.

Les forestiers sont logés dans un campement à proximité de la route. Avec les femmes et les enfants, ils sont environ 400. Les cases du chef de chantier, aménagées par eux, sont confortables et agrémentées d'un jardin fleuri et de plantes d'ornement. Les employés appartiennent à diverses ethnies: Tsangui, Téké, Pounou, Ndassa, 1 Nzabi et 2 "Pigments" (métis de Babinga et de Téké). Les simples manoeuvres embauchés sur place sont Téké et Kota. Non loin des maisons du personnel se trouvent les bureaux, le dispensaire, un atelier et un magasin de pièces de rechange.

Pour le ravitaillement, SIDETRA avait ouvert un économat qu'il a fallu abandonner par suite d'une mauvaise gestion financière. Un commerçant de Mossendjo, Clément, a installé une boutique dans le camp et vient l'ouvrir une fois par semaine. Le manioc et les bananes sont achetés dans les villages, très nombreux aux alentours(le plus proche est Nyanga). Les écoles sont assez éloignées: les petits écoliers doivent aller à Ipeni à 5 kilomètres, et les plus grands à Yaya à 7 kilomètres.

Les salaires distribués sont importants. Celui d'un chauffeur de grumier va de 25 000 à 40 000 francs. Le total versé mensuellement est compris entre 900 000 et 1 300 000 francs. Sur l'ensemble des chantiers, la production est croissante: de 3 083 m3 en 1967 (année d'installation), elle est passée à 41 932 en 1968, 63 605 en 1969 et 71 120 en 1970. L'okoumé domine (68 412 m3); viennent ensuite le tchitola, le dibetou, l'iroko, l'acajou, le douka, le bilinga et le moabi. Le campement doit bientôt se déplacer et s'installer au-delà de la M'Poukou (en 1973) car il y a de ce côté pour quatre ans d'exploitation au minimum.

---

(1) Il s'agit là du camp situé sur la route de Mossendjo à Komono.

A Vouka, le permis industriel de SIDETRA date de 1968 et porte sur 55 000 hectares. L'exploitation doit se terminer en 1978 et aucune extension n'est possible dans son prolongement. Le matériel est important, avec entre autres 3 camions, 4 caterpillars, une niveleuse, 4 landrovers et une Peugeot 404. La capacité de production est de 1 900 à 2 000 m3 par mois. Le total était de 21 260 m3 en 1972, donc la moitié de celle du chantier de Nzabi la même année (42 645). La production est évacuée par la gare de Vouka.

Avec celle du chantier de Nzabi, cette production alimente à Pointe-Noire une usine de déroulage et une de sciage. La capacité normale est de 30 000 m3 de placages et 10 000 de sciages. La totalité des placages et 70 % des sciages sont exportés. C'est donc une très importante entreprise, financée par des capitaux extérieurs à court terme. Mais sa situation financière est très mauvaise: la raison en est probablement une croissance trop rapide non soutenue par l'apport de nouveaux capitaux.

La Société forestière Desbrosses exploite un permis industriel de 60 000 hectares au-delà de la Louessé. Il a fallu d'abord construire un bac qui, primitivement prévu non loin des chutes de Mourala, a finalement été installé sur un secteur plus calme de la rivière. L'exploitation a commencé en avril 1969. En 1970, la production donnait 32 901 m3 d'okoumé. En 1971, elle fournissait 3 000 m3 par mois d'okoumé à PLEXAFRIC, société de déroulage à capitaux sud-africains et hollandais établie à Pointe-Noire. Le chantier dispose d'un bon matériel: 5 caterpillars pour faire les routes et tirer les arbres (1 D4, 1 3T, 1 D7, 1 D8 17A et un énorme D8 47A qui coûte 35 000 000), une niveleuse, 2 débardeurs (1 Clark et 1 Timber jack), 1 chargeur de carrière, 3 grumiers, 4 bennes, 2 camions-plateaux, 1 landrover, 4 voitures Peugeot. (1) Pour le chargement en gare, la Société paie les Travaux Publics. Le camp dispose de trois groupes électriques, deux groupes de soudure électrique sur pneus, deux scies d'exploitation, une bétonnière pour construire les ponts et quatre pompes à eau. Il y a 80 employés congolais et 4 français.

Situé sur un plateau frais et aéré, le camp comprend deux parties: celle des cadres avec 6 cases confortables dont une de passage, de petits jardins, un économat et une infirmerie; celle des manoeuvres, rassemblant près de 300 personnes. Les ethnies sont mêlées: des Bapounou

(1) Renseignements fournis par M. Desroches, chef mécanicien.

surtout, mais aussi des Banzabi, quelques Batsangui, 2 ou 3 Batéké et quelques "Pigments" qui sont d'excellents forestiers et travaillent surtout pour payer les études de leurs enfants à Divénié, Dolisie ou Brazzaville. Les femmes font quelques cultures de manioc, mais leurs champs se trouvent dans la région de Divénié, dont elles sont originaires. (1)

Avant d'obtenir ce permis industriel, Desbrosses exploitait ailleurs: il produisait 19 624 m3 en 1966, 18 065 en 1968, 23 097 en 1970, dont 13 992 d'okoumé mais aussi du limba, de l'acajou, du dibetou, du douka, du moabi, de l'iroko et du tchitola.

La S.F.G.T. (2) et la maison associée S.C.U.B. (Société pour le Commerce et l'Usinage des Bois) de Dolisie ont trois chantiers: deux du côté de la Leboulou et une exploitée pour le compte de SOCOBOIS qui a un permis de 100 000 hectares entre la Mandoro et la M'Poukou. Ce dernier s'étend d'ouest en est et peut avoir 32 kilomètres de long, commençant au confluent Mindoussi-Mandoro et ayant pour limite nord celle du permis SIDETRA-Vouka. Il peut être exploité jusqu'en 1980, mais une extension de 185 000 hectares est prévue vers la zone de Zanaga nord.

Pour exporter le bois, une belle piste a été aménagée, avec un pont sur la Mandoro, aboutissant à la gare de Vouka. Le matériel forestier comprend: 4 caterpillars (3 D7 et 1 D6), 2 Franklin sur pneus, 1 chargeur sur roues pour latérite, 1 Hyster pour le chargement des wagons, 3 bennes, une niveleuse, 4 grumiers, 3 chariots élévateurs, une bétonnière Richier, une pompe Richier et un groupe électrogène. Il y a 70 employés congolais et 4 européens dont 2 mécaniciens.

Les cadres ont installé leur campement sur un plateau aéré dominant les rapides de la Mandoro. Les manoeuvres occupent un village de bois près de la rivière. On compte, avec les familles, environ 300 personnes. Les ethnies sont mêlées: beaucoup de Bakota, Bapounou et Bandzabi, quelques Batsangui et Batéké, deux ou trois Vili ou Yombé; fait exceptionnel, il n'y a pas de Babinga.

La production ne cesse d'augmenter. Elle comprend 98 % d'okoumé, 1 % de dibetou et 1 % de bois divers. En 1971, il sortait du chantier 32 637 m3 d'okoumé et 77 de dibetou. En 1972, la production d'okoumé montait à 35 378 m3. Tout est transporté à Dolisie par la voie

---

(1) Renseignements fournis par M. Simonin, chef de chantier.

(2) Renseignements fournis par M. Jary, chef de chantier forestier depuis plus de 20 ans.

formée COMILOG d'abord, C.F.C.C. ensuite. L'usine, installée depuis 1965, produit 20 000 m3 de placages par an environ: 12 888 m3 d'okoumé et 7 506 de limba en 1970, 13 250 et 6 990 respectivement en 1971, 14 842 et 6 250 en 1972. Le tout est exporté, ainsi que 30 % de la production de grumes.

Parmi les permis industriels, il faut mettre à part celui du Centre Forestier de Mossendjo, créé pour la formation des cadres de forestiers et l'apprentissage du travail du bois aux jeunes Africains. Le Centre dispose d'une exploitation de 50 000 hectares, traversée par la rivière Mapopo entre la Louessé et l'Itsibou. Sur un plateau gréseux, dans une région de chutes et de rapides, s'étendent de belles forêts aux essences variées. C'est dans une clairière-savane qu'a été aménagé le campement des ouvriers sous la direction d'un chef de chantier congolais. Les cases de bois sont confortables et les manoeuvres y vivent en famille. Dans cette concession sont abattus des arbres de toutes espèces, selon les besoins de l'atelier de Mossendjo, en particulier de l'okoumé et du padouk. Le Centre se propose aussi d'inventorier une cinquantaine d'essences forestières. (1)

Tel se présente l'ensemble des exploitations forestières du secteur COMILOG au Congo. On peut en conclure que cette forme d'économie est en pleine prospérité et qu'elle n'était pas encore en 1972 au stade de régression prévu pour la fin de 1969, du moins dans son ensemble. Cette production est importante surtout dans le district de Mossendjo où se trouvent 14 entreprises étrangères notables, exploitant 300 000 hectares, et une trentaine d'exploitants privés congolais sur 90 000 hectares. On trouve encore là de gros permis industriels sur 135 000 hectares au moins. En 1954, déjà, la production était considérable: 81 000 m3 d'okoumé (dont 44 000 par les Africains), 163 000 de limba (dont 7 000 chez les Congolais), 3 600 d'acajou. Avec les bois divers, on arrive à un total de 253 000 m3. Le gros problème était alors le gaspillage de matières premières faute de débouché local pour les bois exploitables, la fragilité et l'instabilité de quelques minuscules exploitations congolaises. Depuis, le premier problème n'a pas été résolu; le second l'a été en partie par une sélection automatique: les très petites entreprises qui n'ont pu résister ont disparu.

---

(1) Renseignements fournis par M. Béchard, Directeur du Centre, avec qui nous avons visité le permis de Mapopo.

PRODUCTION (en m3) DES PRINCIPAUX EXPLOITANTS FORESTIERS

de 1966 à 1970

	1966	1967	1968	1969	1970
C.C.A.F.	48 589	43 550	57 252	50 788	41 803
SILETRA		5 083	41 932	65 505	71 120
FORALAC	26 259	41 270	33 322	62 147	45 098
CONGO BOIS	18 800	17 106	27 953	23 780	24 367
S.F.D.	24 775	20 423	24 339	26 173	23 097
ONAF	11 358	18 445	21 991	22 629	24 123
S.F.G.T.	7 097	22 049	20 729	7 632	12 144
DESBROSSES	19 623	19 228	18 065		
COTORIC	48 589	43 550	16 007	27 305	21 085
S.E.I.C.	20 085	11 600	13 444	19 625	12 785
SOCOBOIS			2 063	27 588	37 933
MAVOUNGOU BOUNGOU	9 216	11 670	14 793	12 408	27 225
DZOUNGOU		11 526	12 736	13 517	10 291
BOUANGA CLEMENT	10 284	6 493	13 872	15 679	3 027
MAZOUNGOU	9 286	11 526	12 735		27 225
FAUCON	3 064	5 072	12 460		2 200
SATHOUD OLIVIER	5 929	7 750	12 423	6 043	11 721
MAVOUNGOU ALBERT	7 886	10 282	12 422	5 084	11 063
SOFORMA	12 068	11 323	9 782	2 617	
MOUTOU	8 530	6 963	5 808	8 965	12 267
N'DOSSI	1 548	1 810	5 469	1 783	3 411

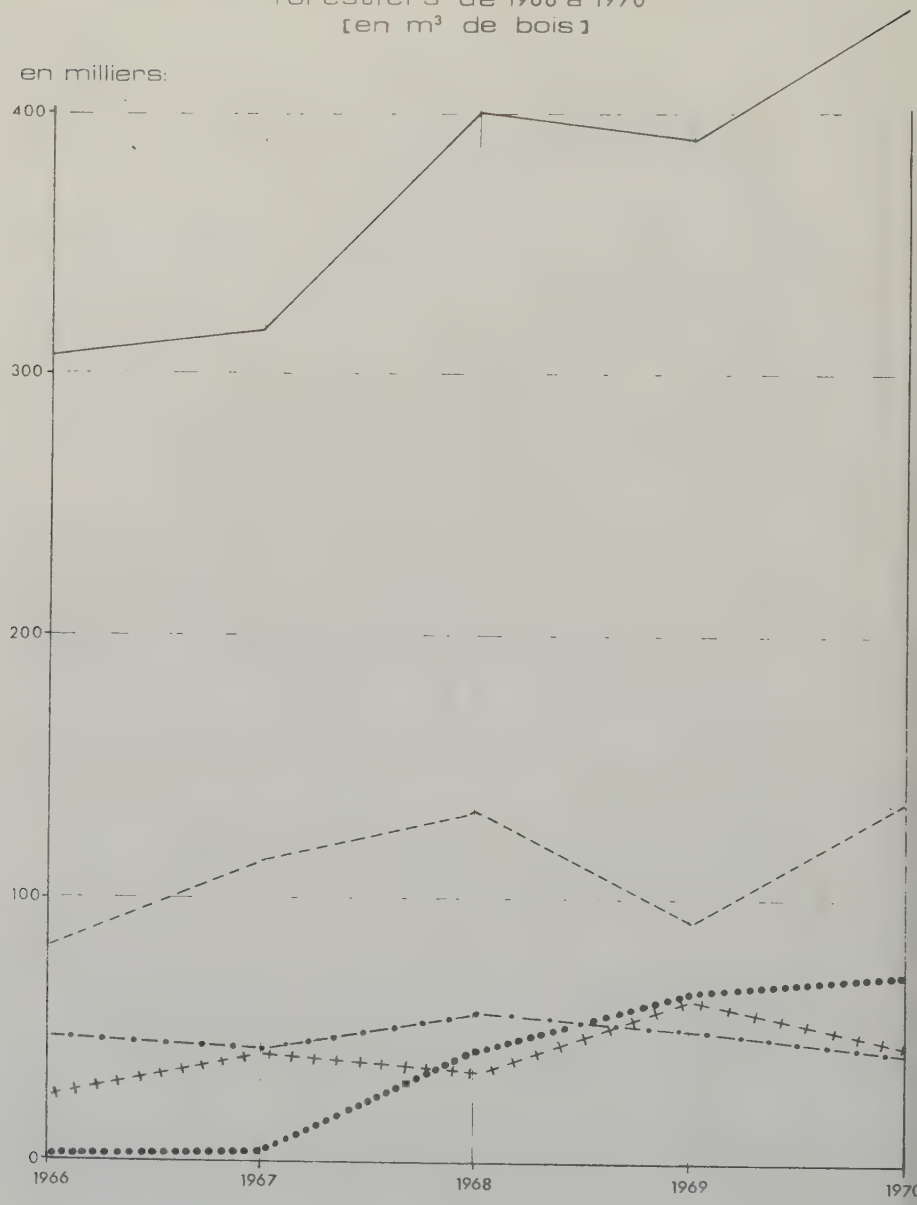
L'exploitation dans le district de Mayoko a été plus tardive, mais elle est prometteuse, en particulier sur les secteurs frontaliers. Les tonnages y sont en 1971 de l'ordre de 10 606 m3 pour l'ONAF de Tsinguidi, de 26 000 pour SIDETRA-Vouka, de 10 000 pour Aubeville et de 3 227 pour S.F.B., soit un total de 49 833 m3.

Quant à la région de Makabana, elle a vu disparaître beaucoup de ses chantiers, parce que c'est une des plus anciennement exploitée et à la limite du secteur de savanes. Cependant, la présence de la voie ferrée, nous l'avons vu, est en train de susciter de nouvelles exploitations et d'opérer de véritables captures de trafic dans les environs de la Leboulou: c'est ainsi que, dans une zone de contact avec celle de Mossendjo et celle de Makabana, la gare de Mabafi connaît un nouvel essor.

Ces bois abattus dans les pays de la COMILOG sont acheminés sur Makabana, Dolisie et Pointe-Noire. Une part importante est exportée par mer, une autre en partie travaillée sur place. Les transformations sont opérées par des scieries, des usines de déroulage et de tranchage. Nous ne parlerons pas ici du travail effectué en plein pays COMILOG (à Mossendjo et Makabana) où il relèvera de l'étude des villes, mais de celui plus lointain, bien qu'il soit difficile de faire la part entre les bois amenés par la voie ferrée minière et ceux qui viennent d'ailleurs. Pour certaines entreprises comme SIDETRA, S.C.U.B., PLACONGO, le problème n'existe pas: tout provient du secteur étudié, cela ressort clairement des chiffres.

La production de l'entreprise SIDETRA en produits de sciage est passée de 1 175 m3 en 1966 à 5 835 en 1968. Les déroulages d'okoumé y ont atteint 10 134 m3 en 1967. S.C.U.B., à Dolisie, a produit 1 086 m3 de sciages en 1966 et 1 631 en 1968. SOCOBOIS, qui exploite personnellement un permis de limba et dont la situation financière est excellente, sortait en 1967 3 642 m3 d'okoumé déroulé et 6 626 de limba. PLACONGO traitait des bois plus variés et aboutissait à 13 513 m3 d'okoumé, 1 636 de limba, 782 d'acajou et 6 381 de tchitola. Des abattages plus intensifs en 1968 ont entraîné de gros progrès: les exportations de bois déroulé ont atteint 17 101 m3 d'okoumé pour SIDETRA, 15 345 pour PLACONGO, 7 881 pour SOCOBOIS. L'année suivante (1969), SIDETRA déroulait 18 078 m3, presqu'exclusivement d'okoumé, SOCOBOIS 17 654 m3, dont 7 736 d'okoumé et 9 212 de limba, et PLACONGO 15 498 m3, uniquement d'okoumé.

Production des principaux exploitants forestiers de 1966 à 1970
[en m³ de bois]



Cette exploitation forestière a eu le grand mérite d'arrêter le dépeuplement de la région, de stimuler l'agriculture (car les hommes des chantiers achètent le manioc, l'arachide et les fruits dans les villages) et de développer le commerce d'épicerie, en particulier des boissons. C'est donc, directement ou indirectement, une source de revenus pour la région. Elle a aussi entraîné la création ou l'amélioration de nombreuses pistes et la construction de ponts. Certes, lorsque les exploitations se seront déplacées, beaucoup de ces chemins seront abandonnés faute d'entretien. Mais pas tous: certaines sections qui desservent des villages ou permettent l'accès à des champs éloignés, les ponts franchissant les rivières qui sont des obstacles pour gagner les terrains de chasse seront respectés, voire quelque peu entretenus. Et ces pistes auront pu être utilisées par les géologues, les géographes et les botanistes. Enfin et surtout, le bois a révolutionné la région en suscitant la création de gares forestières.

5) De petites gares forestières animées.

L'évacuation des grumes se fait essentiellement par la plupart des gares de la voie COMILOG. Ce sont soit des gares à fonctions diverses, soit des gares purement forestières. Dans la première catégorie se classent M'Binda, Marala-Mossendjo, Makabana. (1) M'Binda a pour rôle principal le transfert du manganèse des bennes du téléférique dans les wagons du train. Mais de plus en plus les bois y sont embarqués aussi, venus des chantiers congolais et surtout gabonais. La gare de Marala, qui dessert Mossendjo, à côté de son rôle de surveillance des installations COMILOG et de sa fonction de ravitaillement de l'agglomération et d'exportation des produits agricoles de la région, assure un gros trafic de grumes. C'est ainsi qu'en décembre 1971 le tonnage de bois évacué était de 11 355,227 tonnes. Cette gare était en effet utilisée par 13 entreprises, dont certaines considérables comme SIDETRA de la route de Komono (10 wagons en février 1972) et CONGOBOIS (4 wagons). Olivier Sathoud, dont un chantier n'est pas éloigné de Moungoudou, n'en exporte pas moins par Marala (3 wagons en février 1972). Le bois est aussi embarqué à Makabana, dont le rôle essentiel est cependant d'être le centre

(1) Etant donné la diversité de leurs fonctions, ces trois centres feront l'objet d'une étude détaillée.

de réparation des installations ferroviaires, avec une gare d'importation de matériel et de ravitaillement. Makabana est une gare utilisée par CONGOBOIS et l'entreprise Faucon surtout.

Mais il y a aussi des gares qui ont été créées pour le bois et pour lesquelles celui-ci est le centre de toutes les activités. Telles sont Tsinguidi, Vouka, Moungoudou, Thomas, Mabafi et pendant un temps Dihessé. Tsinguidi est devenu, grâce à sa gare forestière, un petit centre animé du district de Mayoko. Il comprend maintenant, dans un ensemble de 700 habitants, trois agglomérations distinctes: le village traditionnel, le quartier de la gare, le camp ONAF. Le village, jadis dispersé en hameaux, a été regroupé d'autorité par l'Administration en 1967. Il s'étire le long de la route qui va de Mossendjo à Mayoko, sur un plateau où la savane anthropique a remplacé la forêt. La population, où dominent les Banzabi, est en progression régulière: de 256 habitants en 1970, elle passe à 288 en 1971. On y remarque beaucoup de jeunes (98 de moins de 18 ans) et une quarantaine de personnes âgées, femmes surtout. Chez les adultes (de 18 à 60 ans), les femmes sont plus nombreuses que les hommes (93 pour 58): c'est donc tout à fait la structure d'un village traditionnel, mais d'une région sans problèmes, où l'on peut continuer à vivre parce qu'il y a des ressources. On est d'ailleurs frappé par le nombre d'habitants, élevé par comparaison avec celui de la plupart des campagnes congolaises. C'est de toute évidence l'influence de la voie COMILOG et de l'offre de travail qu'elle entraîne qui retiennent les gens et même les appellent.

Cette influence, on la constate naturellement dans la seconde agglomération de Tsinguidi: le quartier de la gare. Celui-ci est passé de 94 habitants en 1964 (c'est-à-dire au début du rôle forestier du centre) à 178 en 1970: population évidemment étrangère et instable ("flottante", suivant le langage administratif). La cité COMILOG y rassemble des cheminots, mais aussi des commerçants dont un Sénégalais et une famille entière de Sarakolé, ethnie malienne. C'est que la clientèle est intéressante, aussi bien les employés de la COMILOG que ceux du C.F.C.O. Les habitants du secteur de la gare appartiennent à des ethnies variées: Tsangui, Téké, Pounou, Soundi, Kougni, Bembé, Houmbou et autres.

Le troisième quartier de Tsinguidi, le camp ONAF, a vu le nombre de ses habitants passer de 145 en 1970 à 227 en 1971. Il s'agit des employés forestiers (mécaniciens, chauffeurs, marqueurs, magasiniers, prospecteurs, topographes). Leurs origines sont diverses: les techniciens viennent de la plaine du Niari et certains sont même nés à Brazzaville

ou à Pointe-Noire; les manoeuvres appartiennent aux ethnies de la région.

La présence de cette population étrangère salariée a été un stimulant pour le pays. Les Banzabi cultivent avec plus d'ardeur manioc, igname, maïs, riz, arbres fruitiers, canne à sucre, café et tabac, assurés d'avoir des clients. Il en est de même de l'élevage des poulets, canards, moutons et chèvres, ainsi que des produits de la pêche dans la Louessé et de la chasse aux antilopes et "sibissi". Les marchés du jeudi et surtout du dimanche sont très animés: on peut y acheter le manioc, l'igname et le taro, les bananes et les oranges, le gibier et le poisson séché, le vin de palme (tsamba) et de raphia (tombé). Le vin surtout ne manque jamais de clients.

La prospérité se traduit dans l'habitat. A côté des cases traditionnelles en planches éclatées ou en écorce, on trouve des maisons de briques séchées; deux sont en briques cuites et une quinzaine couvertes d'un toit de tôle ondulée. Les quatre boutiques offrent les marchandises habituelles: vin et bière, conserves, cigarettes, bougies, savonnettes, pagnes. Un Malien appelé "700"(1) vend tissus et pagnes. A côté, quatre ateliers de tailleurs, trois menuisiers attestent l'expansion d'un village dont les habitants veulent acheter des planches pour leurs cases ou des meubles pour leur intérieur. Le signe le plus éclatant de la prospérité est le bar-dancing "Papa Albert", car les forestiers ou cheminots, qu'ils appartiennent à la COMILOG ou au C.F.C.O., ont plaisir à dépenser leurs salaires en buvant en compagnie des belles filles de la région.

Telle apparaît cette agglomération, dont l'activité vient d'une gare qui exporte plus de 10 000 m3 de bois de l'ONAF. A cette activité s'ajoutaient celles de l'entreprise Poussard avec 88 travailleurs mais qui a fermé en 1972, et du chantier COFORMA qui a subi le même sort. Tsinguidi est un magnifique exemple de l'influence de la COMILOG. Dans une région perdue, ce petit village végétait et se dépeuplait. La voie ferrée, qui a permis l'exploitation forestière, est un stimulant économique à tous points de vue: la petite agglomération, d'abord simple gare du bois, se mue en centre semi-urbain actif.

Au sud de Tsinguidi, sur la route de Mossendjo, la gare de Vouka est entièrement consacrée au bois. Elle est le débouché de grosses exploitations comme SIDETRA (qui y embarque 26 000 m3) et SOCOBOIS. Le village traditionnel, peuplé de Banzabi, a bénéficié de cette activité,

(1) Nous n'avons pu savoir l'origine de ce nom.

et l'on y trouve environ 104 habitants. La structure en est classique avec prédominance de femmes (29 pour 18 hommes chez les adultes) et une part modeste des éléments jeunes (33 de moins de 18 ans). Un village de Babinga s'y est établi dont la population, très mobile, est difficile à évaluer. Le quartier de la gare est habité par quelques employés et leurs familles, une vingtaine de personnes en tout. Le trafic forestier a eu pour conséquence le développement d'un petit commerce. Les femmes vendent le manioc et les bananes, et il y a trois boutiques où la clientèle trouve non seulement la bière et le vin, mais encore les denrées nécessaires à la vie courante et quelques conserves.

En continuant vers le sud, on rencontre Moungoudou, dans le district de Mossendjo. Comme Vouka, ce village a pris de l'importance à cause de l'exploitation des forêts, en particulier celles de la région de Dziba Dziba, mais aussi celles plus lointaines des pays de la Nyanga dans le district de Divénié. Là encore, l'essor se traduit par un bouleversement de la démographie. La population de Moungoudou atteint maintenant 1 405 habitants. Celle du quartier de la gare est intéressante à analyser. De 9 personnes à la fin de 1970, elle est passée à 87 au début de 1972. On y comptait alors 27 hommes et 23 femmes de plus de 18 ans et 32 jeunes de moins de 18 ans (l'âge de 5 femmes nous est demeuré inconnu). Ce sont des gens qui vivent de la présence de la gare: 6 agents de la COMILOG, 7 forestiers, 5 commerçants, 2 domestiques travaillant chez des salariés et un instituteur. Moins de la moitié sont nés dans la région (31 venant de Mossendjo, Tsinguidi, Boupenda et Moungoudou). Une bonne dizaine est originaire d'agglomérations du rail, COMILOG ou Congo-Océan (Dolisie, Les Saras, Pointe-Noire): il s'agit en général d'enfants de cheminots, et c'est un fait que l'on retrouve pour toutes les populations voisines du chemin de fer. Les ethnies se mêlent: Kota, Téké, Nzabi. Les hommes, nombreux, touchent des salaires intéressants, surtout les agents de la COMILOG. Les forestiers, qui sont surtout des techniciens (chauffeurs, mécaniciens, conducteurs de tracteurs), sont également assez bien payés. La nouvelle prospérité se devine au vu des boutiques bien achalandées, comme celle d'Oliveira, maison portugaise gérée par un Africain, où l'on peut acheter non seulement du vin, de la bière, du coca-cola, des cigarettes, des allumettes, des conserves et des savons, mais aussi de belles serviettes-éponges, des chemises, des pagnes, de la vaisselle, des cartes à jouer et du vernis à ongles. Trois tailleurs gagnent bien leur vie. Le bar-dancing, avec entraîneuses, révèle l'aisance des populations. L'école est importante, où 5 instituteurs accueillent 300 élèves.

Entre Mossendjo et Makabana, la plus importante station ferroviaire, Thomas, a été créée par les forestiers en accord avec la COMILOG qui y a installé un centre de surveillance de la voie. Elle est située à proximité de l'arrivée d'une piste desservant la région de la Leboulou et débouchant sur la route du Gabon à Loubetsi. Non loin, une autre piste assez courte unit l'axe COMILOG à l'ancienne voie administrative. Thomas se trouve donc à un croisement de routes essentiellement forestières. La gare a un double aspect. C'est une station COMILOG classique avec les techniciens du chemin de fer et c'est aussi une gare C.F.C.O. qui exporte les grumes. Ces dernières viennent d'une région de vastes plateaux se trouvant à l'est de la route du Gabon où travaillent de grosses entreprises forestières: S.F.D. (Société Forestière Desbrosses) et C.C.A.F. (Compagnie Commerciale Africaine Forestière). Il en vient aussi du chantier de Moutou Henri proche d'Ibéni.

La population est nombreuse. En 1972, il y avait à la gare même 398 habitants, sans compter les 231 employés du camp COMILOG dont les cases bleues et vertes s'alignent près de la voie ferrée. Avec les villages environnants, on atteignait un total de 2 000 habitants. On constate avec intérêt que la sex ratio n'était plus déséquilibrée comme au début: il y avait même, dans le quartier de la gare, un léger excédent de femmes (324) par rapport aux hommes (305), comme dans un village traditionnel. C'est que la structure de l'agglomération en plusieurs groupes assez dispersés se prête à un mode de vie agricole. Les champs, ouverts en clairières dans la forêt, sont proches des hameaux et les femmes peuvent cultiver le manioc et les bananiers sans faire de trop longues marches.

L'animation était grande. Parmi les cases de bois à toits de tôle, on découvrait de petites boutiques dont trois, plus importantes, ont un réfrigérateur. Celle d'Oliveira, commerçant portugais de Mossendjo, gérée par un Congolais, offre un grand choix d'articles à la clientèle des cheminots et des forestiers: conserves, boissons variées, articles ménagers, petite quincaillerie, produits de toilette, serviettes, couvertures, cantines et valises, mercerie et même des transistors et des appareils photographiques bon marché. Sept à huit tailleurs travaillent à leur machine et l'on expose des vestes élégantes avec pochettes et cravates rouges (couleur politique très à la mode en cette année 1972). L'inévitable bar-dancing est plein chaque soir. Un coiffeur monte de Makabana en fin de semaine et il y a un photographe. Les femmes tiennent en permanence, ou presque, un petit marché de fruits, noix de palme et arachides. Un poste d'essence Mobil ravitaille les routiers.

Nous sommes revenus en 1975. L'aspect a quelque peu changé. Une concentration plus grande de la population s'est effectuée au détriment des hameaux éloignés. De nouvelles cases couvrent la pente qui domine la voie ferrée. Des Maliens ont ouvert cinq boutiques (dont quatre à la gare) d'étoffes et de petits vêtements. Mais le photographe est parti et il n'y a plus qu'un forestier, Mavoungou Bongo, qui expédie ses grumes par Thomas.

En 1974, la population était de 1 618 habitants pour l'ensemble des agglomérations constituant Thomas, comportant 231 employés COMILOG (chiffre inchangé) et 1 387 paysans, commerçants et artisans. La sex ratio favorable aux femmes et une forte proportion d'hommes entre 18 et 60 ans se sont maintenues. C'est donc une légère baisse qui est le fait nouveau. Elle s'explique par le départ des forestiers ayant épuisé les permis situés à l'ouest ou ne trouvant plus de débouchés.

Au sud de Thomas, la petite gare forestière de Mabafi, qui desservait la région de Titi où les bois sont maintenant épuisés, connaît un nouvel essor car elle sert de débouché à l'exploitation Dupont-FORALAC et au nouveau chantier CONGOBOIS. La population est de 363 habitants (peut-être 537). On trouve au village de Mabafi les inévitables boutiques vendant le vin et la bière. Une scierie devait y être construite. Enfin, bien plus au sud, la gare de Dihessé a connu un trafic de bois à l'époque de la SOFORMA (Société Forestière du Mayombe).

L'exploitation forestière a donc vivifié de nombreux villages, entraîné l'apparition de gares de bois actives, donné une fonction supplémentaires aux centres importants comme M'Binda, Mossendjo et Makabana. D'après les pronostics les plus optimistes, dix ans devaient suffire à épuiser les réserves forestières et le secteur COMILOG aurait été abandonné par les exploitations. Il n'en a rien été. Certes on avait constaté partout en 1970 une baisse notable de la production forestière, aussi bien dans les grandes Compagnies que dans les petites exploitations. (1) Mais un redressement général s'était opéré l'année suivante, qui semblait devoir se poursuivre. Les forestiers ont si grand intérêt à évacuer par la voie COMILOG qu'il préfèrent allonger leurs pistes pour y déboucher, et l'on voit encore s'opérer de véritables captures de trafic. De même que, jadis, une partie du trafic était détournée de

---

(1) Cette baisse aurait eu pour cause l'épuisement des secteurs exploités et le refus du gouvernement congolais d'accorder de nouveaux permis.

la route du Gabon en direction de Dolisie au bénéfice de la gare de Thomas, de même on voit actuellement déboucher vers Mounoudou ce qui est exploité dans le secteur de Divénié, et vers M'Binda les grumes du Gabon au prix de longs trajets.

Cette exploitation des forêts est de toute évidence destinée à avoir une fin un jour, à moins qu'une politique de reboisement ne soit entreprise, utilisant l'expérience gabonaise de plantations d'okoumé de la région du Cap Esterias, entreprise dont les résultats ne pourraient de toute façon être escomptés qu'à très longue échéance. Néanmoins, l'économie forestière apparaissait en 1972 en pleine prospérité et riche de promesses. Tout allait être bouleversé par la conjoncture économique internationale, déclenchant en Afrique forestière une grave crise du bois.

6) Une crise du bois inattendue et redoutable.

La crise du bois a commencé à se faire sentir au cours du deuxième semestre de l'année 1974. Les raisons en sont multiples. On peut en découvrir quatre d'ordre général et une cinquième particulière au Congo. La première est en réalité un ensemble de causes conjoncturelles. (1) Il y a eu emballement de la production à tous les stades depuis avril 1973 et excédent par rapport à la consommation réelle. Pour faire rentrer de l'argent, les exploitants forestiers du continent africain ont vendu n'importe quoi à n'importe quel prix, même à très bon marché. Il s'est donc produit une accumulation de stocks en Europe où l'on a voulu profiter de tels avantages.

Le deuxième ensemble de causes est d'ordre structurel. (2) C'est le résultat de la crise économique mondiale, de l'inflation. Il y a eu ralentissement du taux de croissance dans les industries du bâtiment et des travaux publics, grandes consommatrices de bois et de contreplaqués: les Etats clients, où les stocks de bois s'étaient accumulés, n'avaient aucune raison de faire de nouveaux achats.

Une troisième cause est liée aussi à la crise de l'énergie, donc à la conjoncture générale. C'est la hausse des prix des matières premières dans les pays en voie de développement. L'élévation des tarifs des bois de 50 à 60 % en six mois n'était pas faite pour encourager une reprise des achats.

---

(1) et (2) Bois et Forêts des Tropiques Septembre-octobre 1974. Note sur le marché de l'okoumé.

Une quatrième raison est la concurrence de l'Asie, où les détenteurs de stocks recherchent la clientèle européenne pour des bois de qualité analogue à ceux d'Afrique, en vendant à des prix très bas.

Une cinquième cause, locale celle-là, s'ajoute aux précédentes pour le Congo. C'est la création d'un Office Congolais des Bois, organisme gouvernemental par qui se fait obligatoirement la vente. Les fonctionnaires appelés à cette tâche n'ont pas eu le temps d'acquérir l'expérience suffisante pour tenter de conquérir des débouchés sur un marché mondial difficile.

Ces raisons de la crise du bois peuvent-elles s'affaiblir et disparaître assez vite? La brutalité de la crise "provenant du passage rapide d'un surstockage aberrant à un déstockage spéculatif" (1), une telle situation ne devrait pas durer très longtemps. Mais un pronostic d'évolution ne pourrait se faire qu'avec des chiffres: l'évaluation des stocks de grumes et de contre-plaqués en Europe. En tout cas, au début de l'année 1975 (janvier et février), la situation n'avait pas beaucoup changé. Certes les stocks dans les ports européens avaient fortement diminué et étaient composés surtout de vieux bois; il y avait une reprise fragile sur le marché français et des perspectives favorables en Allemagne de l'ouest. Mais rien de nouveau aux Pays-Bas, et les marchés demeuraient hésitants en Méditerranée Orientale. Les causes du marasme n'ont pas encore disparu.

Dans la région forestière traversée par les voies COMILOG, la crise du bois a eu des effets catastrophiques. Elle a provoqué la fermeture de nombreux chantiers. Seuls ont pu se défendre les exploitants recevant des commandes locales. D'où la différence de situation au Congo et au Gabon.

Au Congo, beaucoup de forestiers ont été atteints. Il s'agit de petits ou moyens exploitants, en majorité Congolais. Ce sont Dossi Bernard, Dellaus Zéphirin, Moutou Henri, Poussard et Sathoud Olivier qui s'est reconverti dans le commerce à Pointe-Noire. D'autres se maintiennent péniblement et commencent à envisager la fermeture de leur entreprise. C'est le cas de celle d'Harmand qui a décliné rapidement après la mort de son propriétaire et qui est en voie de liquidation. Nzassi-Koko Laurent est en difficulté et doit des salaires à ses ouvriers. Mavoungou Jean et Dossi Bernard remplissent un wagon de temps.

---

(1) Note sur le marché de l'okoumé (Bois et Forêts des Tropiques sept.- oct. 1974.

en temps. Boungou Albert, qui exploite sur Thomas (ancien chantier Becol), sort mensuellement 400 à 500 m3. Faucon Jean-Louis, qui s'est reconverti dans les transports avec Poussard, a encore un petit chantier de sipo, sapelli et limba blanc.

Les entreprises qui se maintiennent appartiennent à de grandes sociétés qui ont leurs scieries et parfois des usines de déroulage. (Les contre-plaqués sont encore demandés localement). Il y a d'abord la Société Nationale d'Exploitation des Bois (S.N.E.B.) qui est nationalisée. Elle exploite les anciens chantiers de l'Office National des Forêts (ONAF) dont elle est l'émanation, et elle utilise les gares de Tsinguidi et Mossendjo. Elle a repris l'ancien chantier SOFORMA abandonné depuis 1969, ce qui a redonné de l'activité à la gare de Dihessé. La S.N.E.B. travaille pour la construction de maisons à Brazzaville, Kinkala, Mossendjo et Bakoumba.

Les autres exploitations qui se maintiennent n'ont pas retrouvé leur activité de jadis: tel est le cas de PLACONGO, CONGOBOIS, SOCOBOIS, SIDETRA et FORALAC. PLACONGO a racheté le matériel de Desbrosses et exploite directement le permis industriel entre la Louessé et la M'Poukou desservi par le bac de Mourala. Mais il n'emploie que 25 ouvriers: 75 ont été mis en chômage technique.

CONGOBOIS ne garde plus qu'un petit chantier entre la Louessé et le Niari au nord de Makabana. (1)Cette entreprise a des accords de tâcheronnage avec PLACONGO sur la route de Komono. Mais l'exploitation de Pemo a été abandonnée et les habitants d'un village voisin ont même occupé le camp, ce qui pourrait poser des problèmes en cas de reprise. Le chantier de Mabafi a été également fermé en septembre 1974. Ce qui permet à CONGOBOIS de se maintenir, c'est la scierie de Makabana. Celle-ci travaille pour fournir le bois pour des cases en construction à Mossendjo. D'autres commandes seraient possibles mais la scierie travaille à plein rendement et il n'est pas possible d'augmenter sa capacité à cause des incertitudes de l'avenir.

SOCOBOIS continue à exploiter le permis industriel de Vouka avec la collaboration de la Société Forestière Marcel Régnier. Mais la production a baissé, comme en témoigne le tableau ci-dessous. Le travail de ces bois continue à l'usine de placages de Dolisie, mais là aussi il y a diminution de la fabrication. Et surtout, il n'y a plus aucune exportation de grumes.

---

(1) Informations fournies par M. Cabanel, chef de chantier à Makabana.

Production de bois de la Société SOCOBOIS en m3			
	1972	1973	1974
okoumé	35 578	39 323	33 065
dibetou		650	296
divers		502	98
TOTAL	35 578	40 475	33 459

Production de placages de l'usine SOCOBOIS de Dolisie en m3			
	1972	1973	1974
okoumé	14 847	13 112	12 382
limba	7 506	6 144	5 325

SIDETRA rencontre beaucoup de difficultés.(1) Cette société, dont 25 % des actions appartiennent au Gouvernement congolais (35 % à partir de 1975), était en plein essor, nous l'avons vu, en 1972. L'avenir se présentait sous un jour si favorable qu'elle avait fait bâtir un pont sur la M'Poukou, à six kilomètres au nord de l'ancien bac, afin d'attaquer un nouveau chantier, deuxième partie du permis. On pensait même, en 1974, construire un pont pour remplacer l'important bac de la Louessé sud, d'autant plus que l'entreprise assurait elle-même ses transports depuis le mois de janvier. Cet optimisme allait rapidement disparaître. Il fallut limiter la production et dès 1974 la baisse fut sensible, comme il ressort du tableau ci-dessous.

Production en m3			
Chantiers	1972	1973	1974
Vouka	21 260	23 448	22 137
Nzabi	42 645	37 474	35 383
TOTAL	63 905	60 922	57 383

(1) Renseignements communiqués par M. Nigil à Nzabi.

Dès septembre 1974, la société a dû réduire son personnel. Tous les ouvriers ont été repris en janvier 1975 car il y a eu quelques commandes. Mais en juillet 1975 il a fallu se résigner à l'arrêt de travail et à la mise en chômage technique de la moitié du personnel, soit 61 employés sur 117 à Nzabi et 50 sur 100 à Vouka. En août 1975, le chantier de Nzabi ne produisait plus que 1 000 m3. Avec un accord sur le partage de la production, il en était de même à Vouka, alors que la moyenne mensuelle y était auparavant de 3 500 m3. A l'usine de Pointe-Noire, la production en déroulages est maintenant très faible, mais le sciage a augmenté en vue de l'exportation vers l'Europe, l'Amérique du Nord, la Tunisie, le Moyen Orient, l'Afrique du Sud et Cuba (qui pour sa part demande des équarris d'okoumé de 30 sur 30 cm destinés à la fabrication des boites de cigares). La production est achetée par la Société des Placages Equatoriaux à Bruxelles. SIDETRA a reçu aussi du C.F.C.O. la commande de 800 traverses pour la nouvelle voie ferrée qui doit passer au sud du Mayombe. L'exécution en est réalisée au moyen d'une petite scie mobile. Actuellement, les essences exploitées sont encore le limba (dans les fonds humides de la vallée de la Louessé), l'okoumé et, plus que jadis, le sipo, le kambala, le dibetou et le kaya. SIDETRA réussit donc à survivre, mais avec de gros problèmes, d'autant plus que sa situation financière était déjà catastrophique .

Une société qui semble bien se défendre, quoique moins importante dans la région que les précédentes, c'est l'entreprise FORALAC, qui a installé en 1973 une grosse scierie dans la région de la Léboulou, (1) et non pas à Mabafi comme prévu. Située sur la route de Kibangou à Titi, au nord de la Léboulou, cette entreprise souffrait de l'abandon de la route par les villages qui s'étaient déplacés sur la voie COMILOG et de la suppression du bac. Les dirigeants ont donc fait construire sur la Léboulou un pont en dur supportant 50 tonnes et la route a été entièrement refaite sur 25 kilomètres depuis Titi. On peut aussi accéder à la scierie par une piste venant du PK 110 de la voie ferrée. Mieux encore: FORALAC a refait en tout 61 kilomètres de routes officielles (sur Titi-Kibangou) et 150 kilomètres de pistes forestières. La scierie, bâtie dans cette région déserte, fait travailler 250 ouvriers et employés congolais, dont deux mécaniciens métis: d'où la présence au campement de 1 000 villageois (au moins 1 200 les jours de paie), d'ethnies très variées: Bapounou, Batsangui, Bakougni, Batéké et même Vili, Lari et Yombé). Le campement comprend 230 cases (chacune a une salle de séjour,

(1) Renseignements fournis par M. Dupont, chef du chantier et directeur de la scierie.

deux chambres et une cuisine). L'eau est distribuée par sept fontaines. Dans une école de deux classes, un instituteur instruit une cinquantaine d'enfants. Sur une colline s'élèvent les petites villas des cadres et un château d'eau contenant une reserve de 80 000 litres. L'ensemble des installations (scierie, garage, atelier et campement) est alimenté par un groupe électrogène. La scierie produit 500 m3 de sciages par mois. Elle fabrique des traverses pour le chemin de fer Congo-Océan. Du bois scié est vendu à Loubomo (ex Dolisie) et à Mkayi (ex Jacob). Tout est expédié par camions jusqu'à la gare de Mabafi sur la voie COMILOG.

La situation des forestiers au Congo était donc assez difficile au mois d'août 1975. Le trafic des gares s'en était durement ressenti. Moungoudou n'exportait plus de grumes. A Tsinguidi et à Thomas, une seule entreprise expédiait du bois. Les Gabonais avaient cessé leurs envois par la gare de M'Binda à cause des nouveaux tarifs, très lourds, du C.F.C.O.. Makabana n'exportait aucun bois. Seul, Mossendjo conservait un trafic notable avec les exportations de SIDETRA-Nzabi, PLACONGO, du Centre National Forestier, de Ngouma Jacques, de Tchibinda et de Mavoungou Jean-Claude. Mais là aussi la baisse était sensible: en janvier 1975, Mossendjo expédiait 2 736 415 tonnes de grumes; en juillet de la même année, le tonnage était tombé à 1 584,609 tonnes. Le Congo méridional a donc été marqué sensiblement par la crise du bois.

Au Gabon, dans un secteur forestier COMILOG assez restreint, les exploitations forestières étaient moindres. Elles appartenaient à des Européens qui avaient abandonné leurs chantiers congolais pour travailler au Gabon, mais en continuant d'exporter par la gare de M'Binda. Il s'agissait de la S. E. I. C., de la Société Fouet et de la C. C. A. F. Ces exploitations ont vu leurs activités ralenties, non seulement par la crise mondiale, mais aussi par la politique de prudence du gouvernement gabonais qui décida, en 1974, d'agir directement sur la production et sur les prix. La production fut réduite à 75 % de son potentiel: les abattages d'okoumé et d'ozigo furent interdits; quant aux prix, ils furent diminués d'environ 20 %.

Le résultat, pour le petit secteur qui nous concerne, a été la disparition de la S. E. I. C. et la diminution de la production de Fouet et de la C. C. A. F.. On s'attendait à une reprise sur la base de 25 à 40 % seulement de réduction pour le début de 1975. En réalité, l'évolution a été un peu différente. Les chantiers Fouet ont été fermés durant l'été 1975. Par contre, la C. C. A. F. se défend bien, parce qu'elle a une scierie importante sur la route du téléférique, un peu au

nord de Bakoumba. Cette usine est alimentée par un chantier tout proche et par une deuxième exploitation C. C. A. F. à Njolé; elle fournit 3 000 m3 par mois, ce qui donne 1 200 m3 débités. La demande est telle que la C. C. A. F. ne travaille plus assez de bois: cette demande vient de l'importance des constructions de Franceville. Pour les dirigeants de l'entreprise, la crise du bois est terminée. Mais leur production et celle des autres exploitants gabonais reprendront-elles assez vite pour rattrapper une demande qui, au premier trimestre 1975, est de 20 à 25 % supérieure à celle de 1974. Cette production ne risque-t-elle pas aussi de reprendre trop vite, alors que le deuxième semestre 1975 peut voir la demande diminuer à cause des congés d'été et surtout de la volonté générale de ne pas faire de stocks? Pour le Gabon comme pour le Congo, les perspectives demeurent incertaines.

La COMILOG a donc eu une profonde influence dans le domaine de l'économie forestière, mais celle-ci n'en demeure pas moins soumise à des facteurs politiques et surtout à la conjoncture internationale.

7) De difficiles essais de reboisement.

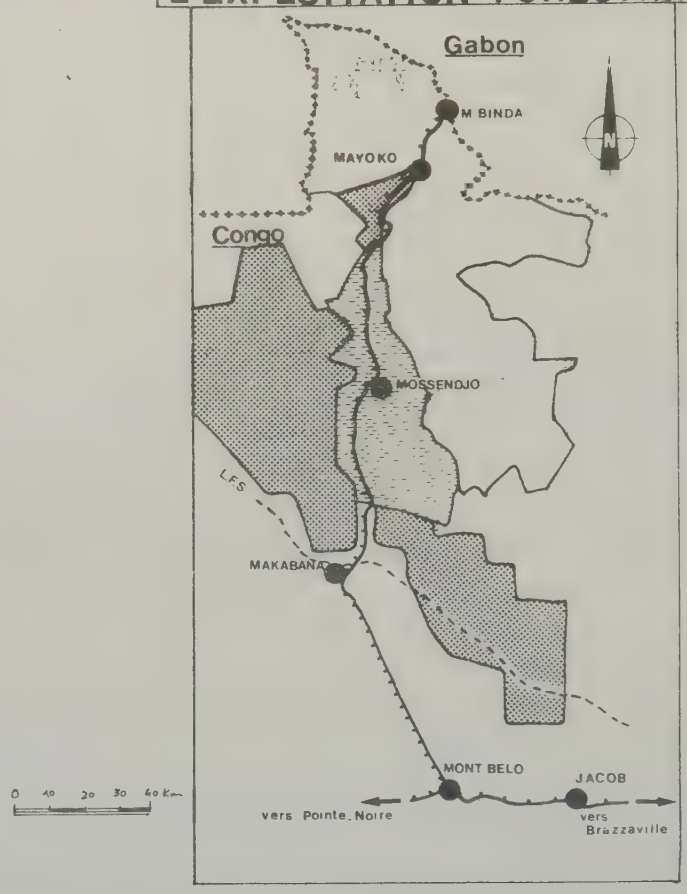
Malgré le ralentissement de leur exploitation depuis 1973, les forêts gabonaise et surtout congolaise des régions de la COMILOG ont subi des coupes dévastatrices. Les belles futaies ont été victimes d'une véritable destruction, d'autant plus qu'on ne cherchait que des arbres rares, disséminés. Les peuplements qui se forment après les abattages sont apauvris, avec des arbres sans valeur et des parasoliers. Pour le seul limba, l'exploitation actuelle porte sur 1 100 000 hectares dans le Congo tout entier et donne 800 000 m3 de bois. Or, avec une sylviculture rationnelle, 3 000 hectares suffiraient. Tel est donc le problème: planter des arbres pour remédier au déboisement intensif actuel ou ancien. (1) Cette tâche a été confiée au Centre Technique Forestier Tropical de Loudima dont les plantations se trouvent, pour deux tiers environ, dans la zone d'influence de la COMILOG.

Ce Centre a été créé bien avant l'installation de la voie ferrée du manganèse. Mais ses travaux se sont poursuivis avec une telle ampleur qu'ils entrent maintenant dans le domaine d'attraction de celle-ci, soit au voisinage de Mont Belo et de M'Bomo où se développent les

---

(1) Le Centre Forestier Tropical au Congo et les recherches forestière. Mai 1973. Document ronéoté 21 pages.

L'EXPLOITATION FORESTIERE



LEGENDE

- Voie ferree
- Limite foret dense-savane
- Zone des permis forestiers
- Zone des permis industriels
- Zone des exploitants congolais
- Zone fermée a l'exploitation

V. Vien 1975.

plantations du secteur de Loudima, soit à Malolo où a été établi un deuxième centre de reboisement. Les facilités de transport ferroviaires et routiers procurés par la COMILOG ont aidé ces réalisations. Elles permettent surtout d'envisager l'avenir avec sérénité. Le seul problème à résoudre, lorsque les nouvelles forêts pourront être exploitées, sera celui de l'évacuation des bois.

Le but du Centre de Loudima était double: afforester la savane, étudier et préparer la reconstitution rationnelle de la grande forêt. Le reboisement de la savane était le premier objectif et l'emplacement même de la station a été choisi dans cette idée, à cause des vastes espaces inutilisés et de la rareté des villages. C'est une plaine dont les sols ont une bonne perméabilité, une structure convenable et une teneur élevée en argile (de 50 à 80 %). Mais le climat est assez aride pour la latitude, avec une moyenne de précipitations de 1 200 mm et surtout une saison sèche marquée de quatre mois dont trois sans une goutte de pluie. Un autre caractère défavorable est la grande irrégularité interannuelle des pluies, allant par exemple de 827 mm en 1950 à 1 568 en 1952.
La végétation était celle de savanes à Hyparrhenia et Andropogon très pauvrement arbustives (arbustes du type Hymenocardia acida et Annona arenaria). Dans les ravins se mêlaient des bosquets d'iroko et de limba témoins, semble-t-il, d'anciens boisements. Sur les emplacements des villages abandonnés subsistaient des fourrés de ficus, de palmiers et d'iroko.

Le milieu écologique pouvait donc être favorable à la forêt, bien qu'à la limite à cause de l'intensité de la saison sèche. Il était séduisant de tenter ici une expérience de reconstitution des anciennes futaies, expérience qui d'une part aurait un intérêt purement scientifique et d'autre part présenterait des avantages locaux en créant un microclimat plus humide; et surtout, si les plantations réussissaient, on pourrait envisager des bénéfices certains sur le plan économique: bois de chauffage, matière première pour la pâte à papier. C'est dans cet esprit que commencèrent les essais du Centre de Loudima.

Dans l'histoire de ces essais, on peut distinguer quatre périodes: d'abord des débuts difficiles, puis l'ère des travaux extensifs suivie de celle du plein développement, enfin un recul avec la diminution brutale de l'effectif des chercheurs pour des raisons financières.

La période difficile va de 1953 à 1960. Elle est celle des essais concernant les espèces locales, des espèces déjà adaptées et des espèces d'introduction courante. On a créé des boisements parfois associés à la culture, utilisant surtout le limba, le teck, le fromager,

l'iroko, le Cassia siamea et l'anacardier. Les plantations se sont faites sur 156 hectares environ au début. Une parcelle de 17 hectares a été protégée des feux et mise en observation pour étudier l'éveil de la flore.(1) La conclusion à tirer de cette première période d'essais a été surtout l'insuccès partiel des espèces forestières locales: difficultés avec l'iroko, fragilité du limba. On a enregistré par contre les résultats satisfaisants donnés par les bambous. Mais les reboisements secondaires ou se développent mal ou concurrencent les espèces principales: Cassia samea par exemple s'est révélé très dangereux. Enfin certaines plantes de couverture se sont avérées néfastes car elles sont envahissantes et font disparaître elles aussi les essences forestières.

Dans une seconde période, celle des travaux d'extension de 1960 à 1968, les dirigeants du Centre ont renoncé à associer des cultures aux plantations d'arbres. Ils ont de plus en plus abandonné les essences locales qui ne réussissaient guère: la grosseur des arbres avait fini par être satisfaisante mais leur hauteur demeurait très faible, leur forme était défectueuse et leur croissance freinée ou arrêtée par de graves attaques d'insectes, aussi bien pour le fromager que pour l'iroko ou le limba. Ils ont donc surtout tenté les bambous, les eucalyptus, les résineux tropicaux. Les bambous ont été utilisés pour isoler les vieilles parcelles envahies par les graminées et les lantana, par bandes de 30 mètres de large, car ils éliminent la végétation et économisent l'entretien. Cette ère des "travaux extensifs" a duré jusqu'en 1968, mais déjà en 1964 la station avait belle allure avec 426 hectares de parcelles d'essais. Elle ne devait cesser de s'accroître au long de la route de M'Bomo, malgré un coûteux entretien dû à l'abondance et à la facalité de reconstitution du tapis des graminées et aux risques de feux, malgré leur interdiction et une surveillance étroite.

Sur cette période plus longue, on peut mieux juger du comportement des différentes espèces. On avait fondé de grands espoirs sur le limba qui est le meilleur de toute l'Afrique, car il est présent dans les reliques forestières et les éboulis d'érosion de la vallée et c'est un arbre qui pousse très vite. Mais on s'est rendu compte que les conditions écologiques étaient à la limite à Loudima. Après avoir souffert de la saison sèche, le limba ne peut résister aux attaques des termites. Les réussites ne se font que sur certains sols à bonne rétention d'eau.

---

(1) Quinze ans de travaux et de recherches dans les pays du Niari (1949-1964). Synthèse des études, recherches et travaux en matière forestière dans les pays du Niari au Congo-Brazzaville.

Le fromager est sujet aux attaques des termites pendant les deux premières années; il y résiste en général et pousse fort bien pendant un certain temps, mais ensuite la croissance est freinée, en hauteur surtout, les arbres restent stationnaires ou dépérissent. L'iroko s'installe de lui-même dans les zones de savanes protégées des feux, ce qui autorise l'optimisme; mais, si la reprise est bonne, une mortalité importante peut intervenir ensuite, d'autant plus que l'arbre est attaqué par les insectes. Le bois de fer (Milletia Laurentii) a réussi, mais il garde un tronc beaucoup trop court. Les plantations de parasoliers ont connu un échec total, ce qui prouve bien que le milieu écologique n'a rien à voir avec celui de la forêt où les clairières de défrichement se couvrent vite et spontanément de ces arbustes. Le teck a déçu car il ne donne pas d'arbres à troncs bien définis. Echec aussi des albizzia. Les anacardiers, dont l'intérêt est de produire les noix de cajou consommées et le beurre de cajou servant à fabriquer des résines, poussent de manière satisfaisante, de même que le Broussenetia papyrifera, mais ces plantes, ainsi que les hévéas du Brésil, sont broutées par les antilopes qui se sont multipliées, la chasse étant interdite dans les plantations.(1) Les bambous de différentes espèces se développent bien et présentent l'intérêt d'être utilisés dans les industries de la cellulose et de la pâte à papier. On a constaté enfin que les parcelles de savanes protégées des feux n'avaient pas évolué: il est vrai que la protection n'était pas toujours très efficace.

La période de plein développement, de 1968 à 1972, a vu les efforts se concentrer sur des essences tropicales du Nouveau Monde ou d'Australasie: eucalyptus et conifères. L'eucalyptus fournirait l'avantage, sur un terrain plat, près d'un réseau de voies de communication (route et rail) faciles, de donner des produits de manutention aisée et de qualité homogène. Il peut être employé comme bois de chauffe domestique: on a calculé qu'il faut dans les 20 stères de bois par an pour un foyer de 5 personnes (2); or il y a au voisinage une population d'au moins 20 000 personnes pour lesquelles il faudrait couper au moins 1 400 hectares chaque année. L'eucalyptus peut aussi donner un très bon charbon de bois, des poteaux de ligne, des clôtures, des panneaux fibreux, et être utilisé dans les travaux publics. Il sert aussi à la fabrication de la pâte à papier (au Maroc et au Brésil entre autres). Il y a donc intérêt à développer les plantations d'eucalyptus car cet arbre a réussi.

---

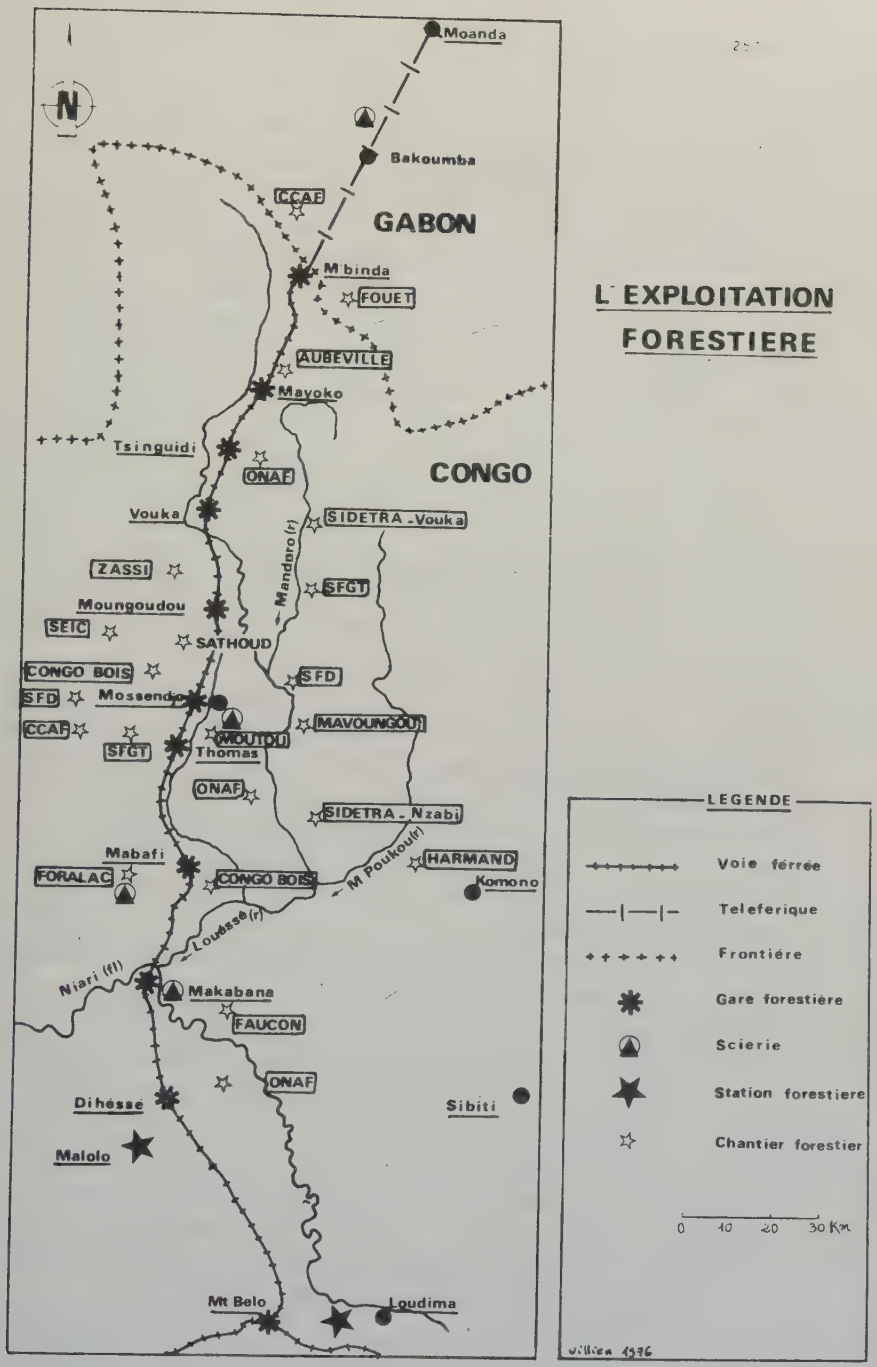
(1) On en voit assez souvent passer sur la route longeant les plantations.
(2) Quinze ans de travaux et de recherches... p. 90.

On a d'abord essayé avec, comme semenciers, des eucalyptus introduits à Dolisie dans les années 30 comme arbres d'ornement. Les débuts ont été difficiles à cause des termites. Les essais se sont multipliés avec des espèces d'origines diverses. Les résultats les meilleurs ont été obtenus avec des espèces de provenance suivante: eucalyptus de Madagascar; eucalyptus naudiniana qui vit entre le 4e et le 6e degré de latitude; eucalyptus citriodora croissant en pays tropical et supportant 4 mois de saison sèche; eucalyptus platyphylla d'Indonésie; eucalyptus hybride de Mysore. Les meilleurs résultats n'ont pas été obtenus avec les eucalyptus australiens qui souffrent d'une saison sèche trop marquée, bien que l'espèce Tereticornis donne des résultats corrects. Les espèces les plus adaptées proviennent du sud de l'Indonésie. Et surtout la station de Loudima a mis au point des hybrides à croissance spectaculaire (deux à cinq fois plus rapide qu'en Europe) avec greffage réalisé en 1968 et bouturage en 1969.

A côté des eucalyptus, on a développé des étendues plantées en pins tropicaux qui se sont rapprochées très vite de la voie COMILOG, en particulier dans le secteur de Mont Belo. Les essais sur les conifères ont profité de la mise au point des techniques d'entretien et préparation du sol et de lutte contre les insectes. En raison des conditions écologique, le choix a porté sur un petit nombre d'espèces. On en a expérimenté 25 venues de Formose, du Honduras, d'Argentine, du Mexique, de Hong-Kong et des Philippines. C'est à cette époque que la station de Malolo s'est constituée. En 1970, une cinquantaine d'hectares y étaient plantés en pins tropicaux: pinus caribœa et pinus oocarpa, venant du Honduras, du Guatemala et du Mexique. Mais l'entretien des vergers était médiocre.

Toutes ces expériences se sont poursuivies à une grande échelle jusqu'en 1972. C'est alors qu'a commencé une quatrième période, marquée par une diminution brutale de 2/5 de l'effectif des chercheurs, qui a rendu plus difficile l'exploitation. Cette carence s'est surtout traduite par le très mauvais entretien des plantations et la renonciation à de nouveaux essais, (1) sauf des araucarias à Loudima et à Malolo. Cependant les essais antérieurs se sont maintenus. On a même amélioré les eucalyptus urophylla venus des iles de la Sonde (Timor portugais) qui donne de beaux arbres de 3 à 4 mètres. D'ailleurs en 1974 on a mis en place des grains récoltés en 1975 par une mission du Centre Forestier Tropical en Australie et à Timor. On a continué les plantations de pins tropicaux: ils ont l'avantage de couvrir le sol d'une façon parfaite, de

(1) Renseignements communiqués par M. Videau, chef de travaux.


L' EXPLOITATION FORESTIERE
N
Moanda
Bakoumba
CCAF
GABON
M'binda
FOUET
AUBEVILLE
Mayoko
Tsinguidi
ONAF
CONGO
Vouka
SIDETRA - Vouka
Mandaro (r)
ZASSI
SFGT
Moungoudou
SEIC
SATHOUD
CONGO BOIS
SFD
Mossendjo
MAVOUNGOU
MOUTOU
Thomas
ONAF
SIDETRA - Nzabi
Mabafi
HARMAND
FORALAC
CONGO BOIS
M Poukoui(r)
Komono
Louesse (r)
Niari (fl)
Makabana
FAUCON
ONAF
Dihessé
Sibiti
Malolo
Mt Belo
Loudima
LEGENDE
Voie férrée
Teleferique
Frontière
Gare forestière
Scierie
Station forestiere
Chantier forestier
0 10 20 30 Km

faire disparaître la savane, et d'autre part ils donnent des bois de sciage et des fibres longues appréciées pour la pâte à papier; mais les plantations coûtent cher, la croissance est lente, l'entretien délicat, la productivité plus faible que pour les eucalyptus. Mais , malgré le ralentissement de ses activités, la station forestière n'a cessé de s'étendre. Ce qui frappe, c'est la dominance des eucalyptus et de plus en plus des pins; c'est aussi l'extension des surfaces plantées à Malolo.

Au sujet des réalisations obtenues dans la vallée du Niari, on peut conclure que l'afforestation de la savane a dû se faire en dehors des espèces locales, ce qui n'a pas empêché d'aboutir à d'excellents résultats. Pour ceux qui ont connu ces pays en 1965, le paysage actuel est spectaculaire avec ses belles forêts régulièrement plantées, dépourvues de sous-bois et fréquentées par les antilopes, dans une région où elles avaient disparu. Parallèlement à cet essai de reboisement en savane, on a élaboré des projets de sylviculture pour remédier à la surexploitation de la forêt.

La forêt congolaise a ét dépouillée surtout de ses limba et de ses okoumé. Or le limba est ici d'une qualité exceptionnelle. Les projets de reconstitution du capital forestier ont porté sur des espèces bien déterminées, dont le limba est la principale. A Malolo, on a étudié les limba d'une galerie forestière avec le projet de greffage dans un parc à clones. On y mettrait en réserve les plus beaux spécimens venant des forêts de Loubetsi, Divénié, Loufoulou, Léboulou, Mossendjo et Sibiti. En 1974, on a décidé de retenir pour cette sélection les critères suivants: grande majorité de limba blancs, d'arbres jeunes à fûts cylindriques et très élancés, à petits contreforts, à branches très fines et à houppier large et peu profond. (1)La mise en place du parc à clones devait commencer en septembre 1975. Mais les grandes réalisations ne pourront se faire que grâce à la facilité des communications, c'est-à-dire de la route et de la voie ferrée COMILOG.

Au Gabon, il n'y a pas eu d'essais de ce genre dans le secteur de la COMILOG. Le problème ne se pose pas étant donné l'énorme capital forestier de ce pays. Celui-ci a d'ailleurs depuis longtemps une politique prévoyante de reboisement dans les secteurs où règne l'okoumé, et les plantations du Cap Esterias sont en pleine prospérité.

On peut conclure que l'exploitation de la forêt, et du même coup sa reconstitution, sont liées au développement des voies COMILOG, mais sont soumises d'abord aux impératifs du marché mondial.

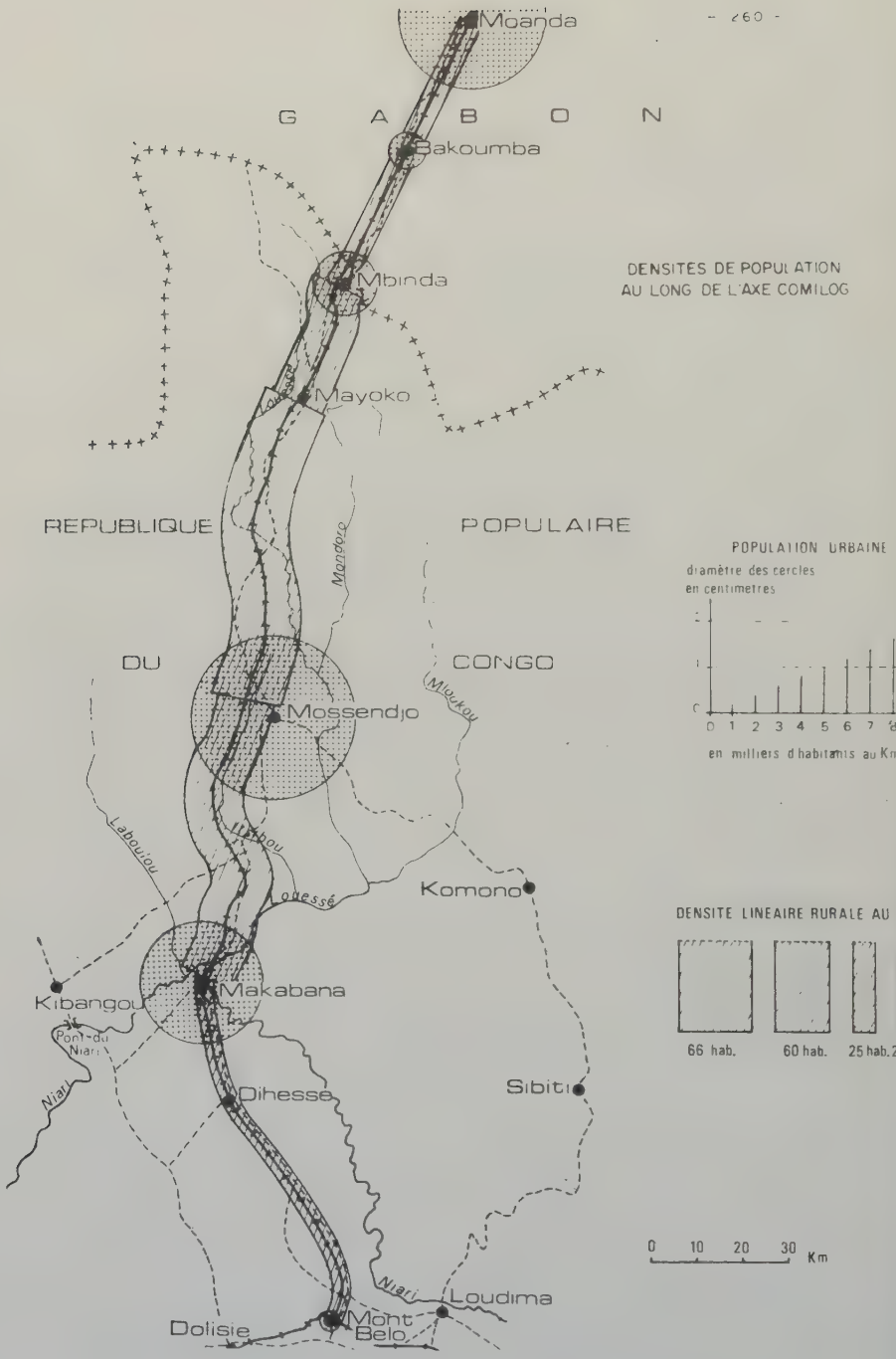
---

(1) République Populaire du Congo. Recherches forestières. Rapport annuel 1974, doc. ronéo 126 pages, 7 tableaux hors-texte.

T R O I S I E M E P A R T I E

L' A P P A R I T I O N DE LA V I E U R B A I N E

La naissance de l'industrie minière dans le Haut Gabon, l'établissement pour celle-ci de voies de communication ferrées et routières ont suscité l'apparition de villes là où il n'en avait jamais existé. Elles se situent en des points privilégiés des nouveaux axes de circulation et, sauf Makabana, ce sont d'anciens villages transformés par une structure économique moderne. Bien que modestes, elles n'en contribuent pas moins à bouleverser la vie des hommes de leurs régions. Elles présentent des traits communs mais aussi une originalité qui rend nécessaire leur étude individuelle.


Moanda
G A B O N
Bakoumba
Mbinda
Mayoko
REPUBLIQUE
POPULAIRE
DU
CONGO
Mossendjo
Komono
Kibangou
Makabana
Pont du Niari
Niari
Dihessé
Sibiti
Loudima
Mont Belo
Dolisie
DENSITES DE POPULATION
AU LONG DE L'AXE COMILOG
POPULATION URBAINE
diamètre des cercles
en centimetres
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9
en milliers d habitants au Km²
DENSITE LINEAIRE RURALE AU KM
66 hab.
60 hab.
25 hab.
22 ha
0 10 20 30 Km

I- DE JEUNES CENTRES URBAINS AUX TRAITS UNIFORMES.

Les nouvelles agglomérations qui jalonnent du nord au sud l'axe COMILOG, Moanda, Bakoumba, M'Binda, Mossendjo, Makabana et Mont Belo, ont des traits communs dans leur formation, leur site, leur plan, le caractère de leurs populations et leurs fonctions.

La naissance de ces villes fut en grande partie spontanée. Il a suffi de l'établissement de quelques bâtiments COMILOG et d'une petite gare pour que les hommes accourent, venus des alentours d'abord, de régions plus lointaines ensuite, par petites vagues successives, s'installant là où ils le pouvaient ou là où ils trouvaient des parents ou des amis. Cette histoire devait marquer le site et le plan des villes, sauf ceux de Mossendjo, agglomération qui existait déjà et où l'influence de la COMILOG n'est qu'indirecte. Les centres qui doivent leur existence ou leur développement à la Compagnie ont le même genre de site, répondant aux besoins d'une implantation industrielle ou ferroviaire. Il en résulte une certaine monotonie des emplacements sur des niveaux horizontaux: plaines ou plateaux. Le site de plaine, nous le trouvons à Moanda, M'Binda, Mont Belo. A Moanda, la cuvette en contre-bas du plateau du manganèse était seule assez vaste pour héberger les résidences d'un personnel nombreux et les installations sociales indispensables. A M'Binda, la plaine où se termine le téléférique pouvait abriter à la fois les installations de décharge de celui-ci et les deux gares de la COMILOG et du C.F.C.O.. A Mont Belo, qui obéit à un impératif ferroviaire plus ancien, c'est encore dans une dépression encadrée de collines que se logent les quais et les rails d'une double station, au point de raccordement de deux voies ferrées. Le site de plateau est celui de Bakoumba, Makabana et Mossendjo. A Bakoumba, il fallait de vastes espaces pour les ateliers de réparation, la station motrice, les magasins et les bureaux de l'administration du téléférique. Il en est de même à Makabana avec la zone industrielle à côté de la gare. En outre, c'est un esprit "occidental", pour ne pas dire colonial, qui a entraîné en partie le choix de l'emplacement de ces deux dernières agglomérations, sur des espaces dégagés, aérés, dominant la région environnante.
Le cas de Mossendjo, centre urbain préexistant, est un peu à part. Le poste colonial, pour des raisons de salubrité et d'agrément, a été juché sur un plateau dominant la vallée de l'Itsibou. La voie ferrée ne pouvait se permettre de grimper jusque là: il a fallu établir la gare en contre-bas, à 5 kilomètres. Avec l'extension lente mais régulière

en direction du rail, on peut prévoir que le site de la ville aura bientôt un double aspect, comme cela arrive souvent.

Un autre caractère des villes marquées par l'influence de l'économie minière réside dans le plan et dans l'aspect. Le plan est celui d'agglomérations hétérogènes, avec un zoning marqué: quartier industriel ou ferroviaire, centre commercial, zones résidentielles, villages africains. Le quartier industriel ou ferroviaire, c'est celui des installations de la mine, du téléférique, de la gare et des ateliers de chemin de fer. Le centre commercial, qui comporte le marché et des boutiques, se trouve en des endroits variés, mais jamais dans les cités résidentielles: à Mont Belo, il se trouve à côté de la gare; à Makabana, il est au coeur d'un des villages africains, comme à Moanda et à Mossendjo. Les cités résidentielles COMILOG se distinguent par leurs maisons multicolores toutes pareilles. Dans les centres où la fonction industrielle est importante (Moanda, Bakoumba, M'Binda, Makabana), elles comportent un quartier des cadres dont les villas se blotissent dans des jardins fleuris. Enfin, autour de ces quartiers ou dans les espaces qui les séparent, se sont installés les villages africains. On s'y groupe par ethnies dans des cases souvent rudimentaires, et de petits marchés s'y constituent aux carrefours importants. Mossendjo, à cause de son antériorité, présente un cas particulier. C'est l'ancien poste colonial avec son quartier administratif de type européen et ses villages africains auxquels s'est adjoint le quartier de la gare à une certaine distance.

Toutes ces villes présentent un aspect inachevé, incohérent. Les quartiers, inorganisés, sont séparés par des bandes de savane ou même, comme à Mont Belo, de boquetaux le long des ravins. A Makabana par exemple, le quartier de Minguengouélé est isolé du reste de la ville par des terrains herbeux. La route qui unit la zone industrielle du bas de la colline aux quartiers résidentiels du haut traverse des espaces déserts. Les groupes d'habitation les plus excentriques, situés dans la partie basse, présentent un spectacle désolant qui rappelle les bidonvilles d'Amérique latine: ce ne sont que méchantes cabanes de bois couvertes de végétal ou de vieux morceaux de tôle rouillée; des pagnes délavés sèchent sur les buissons; à la saison des pluies, les enfants pataugent dans une boue immonde. Ces nouveaux quartiers ne sont pas des villages et n'appartiennent pas vraiment à la ville; ce sont des installations provisoires dont les habitants se désintéressent car ils espèrent en partir le plus vite possible.(1)

(1) Ces quartiers misérables étaient moins étendus en 1975 qu'en 1972.

A M'Binda, les quartiers que l'on traverse en arrivant de Mayoko sont également isolés du reste de la ville par des zones non construites, mais ils gardent, plus nettement que ceux de Makabana, l'allure de villages classiques avec leurs petites plantations et leur ceinture d'arbres fruitiers. Ce sont d'ailleurs encore des villages déplacés comme Passia. Moanda présente ce même aspect d'inachèvement, voire parfois de chantier, mais rien n'y rappelle des bidonvilles. Makabana se singularise donc un peu. La raison semble en être la jeunesse de cette agglomération où rien n'existait en 1958 et qui, devenue centre industriel, a attiré très vite des hommes venus d'horizons divers, en particulier ceux de la grande plaine et ceux de l'itinéraire du vieux chemin de fer Congo-Océan, habitués aux déplacements et peu soucieux de reconstituer un village auxquels ils ne sont plus attachés. A M'Binda par contre, la majeure partie des quartiers excentriques est peuplée d'habitants des villages assez proches de la route de Moulamoutou.

Un caractère commun aux agglomérations nées de l'axe COMILOG, c'est la diversité des populations que l'on y rencontre. Ce trait est d'autant plus remarquable que les différentes régions concernées ont chacune une ethnie dominante. Makabana et Mont Belo sont en plein pays Kougni; Mossendjo règne sur les Batsangui; M'Binda, comme Mayoko qu'elle a supplantée, est en fief Nzabi; Moanda ressort du domaine des Obamba. Et pourtant, à Mont Belo comme à Makabana vivent Bakougni, Babombé, Bakota, Batéké, Bahangala, Bapounou, Vili, Yombé. A Mossendjo se cotoient Batsangui, Banzabi, Batéké, Bapounou, Bakota. A M'Binda travaillent Bapounou, Batsangui, Vili, Lari aux côtés des Banzabi. A Moanda, il y a autant de Batéké, Bahouins et Bapounou que d'Obamba. Chacune de ces petites villes possède donc des populations variées. Sont-elles pour autant des creusets? Pas encore certes, car ces hommes vivent dans des quartiers différents suivant leur race, comme c'est le cas dans toutes les villes d'Afrique Noire. Ici cependant cette ségrégation spontanée tend à s'atténuer; elle disparaît même dans les cités ouvrières de la COMILOG où les catégories ne peuvent être que professionnelles.

A ces populations nationales (Gabonais ou Congolais) s'ajoutent, et c'est encore un trait caractéristique, un certain nombre d'étrangers. Comme dans toute l'Afrique Noire, ce sont des commerçants: Portugais ou Africains musulmans venus du Mali, du Sénégal et du Nord Cameroun. Ces immigrés parlent tous les dialectes locaux, mais ils emploient entre eux le portugais pour les uns, le bambara pour les autres.

Les petites villes de l'axe COMILOG se distinguent aussi par une structure démographique particulière. La sex ratio y est souvent favorable à l'homme, ou tout au moins équilibrée. Les personnes âgées sont peu nombreuses. La mortalité, en particulier infantile, y est moindre qu'ailleurs. Cela s'explique par la forte proportion de jeunes et par un meilleur équipement sanitaire: il y a des dispensaires importants dans toutes ces agglomérations, et des hôpitaux à Moanda et Makabana; la gratuité des soins, des opérations et des médicaments étendue par la COMILOG à la population entière, est un facteur important de régression de la mortalité.

Ces villes se caractérisent aussi par leurs fonctions. Toutes sont des centres ferroviaires, et cela a entraîné le développement du rôle commercial et souvent administratif. Les hommes rassemblés travaillent dans les gares, sur la voie ferrée. Ils ne possèdent de terre lorsqu'ils sont originaires de villages lointains; mais ils ont des salaires qui leur permettent de se nourrir, de s'équiper, de se distraire. Ainsi s'est développée la fonction commerciale: à côté des simples boutiquiers locaux, elle a ses spécialistes accourus de toute l'Afrique Occidentale; les magasins se sont multipliés et plus encore les bars et les dancings. D'autre part, ces agglomérations ont acquis une telle importance que les pouvoirs publics ont pris l'initiative de les doter d'une administration qui n'existait qu'à Mossendjo. Moanda a une importante municipalité; Makabana et M'Binda sont devenus Postes de Commandement Administratif (P. C. A.).

Enfin, un esprit nouveau souffle sur les villes COMILOG. Les mœurs semblent évoluer. Les hommes, loin des contraintes du village, les femmes libres parfois de tous liens familiaux donnent une grande animation au centre commercial des cités à certaines heures de la journée. Le soir, on entend la musique des transistors et des électrophones. Cette population recherche le profit, a le goût du mieux-être dans des logements agréablement aménagés, ressent le désir du progrès social qui pousse à économiser pour investir. Tel Lari employé de la COMILOG à Makabana vit dans la cité Vigor avec sa femme et ses deux enfants; ils ont ouvert un petit commerce d'épicerie avec boissons fraîches; un boy fait le ménage ou joue le rôle de serveur. Bien que loin de leur région, le Pool, ils sont heureux et apprécient le confort apporté par leur travail; ils ont d'ailleurs les moyens d'aller passer des vacances annuelles à Brazzaville. Il semblerait donc que les cités nouvelles soient en train de créer une classe sociale un peu à part, une sorte de petite bourgeoisie, et que, plus encore qu'une conscience ouvrière de type occidental, elles aient acquis une mentalité COMILOG.

Mais, si elles possèdent de nombreux traits communs, les villes COMILOG n'en ont pas moins leur originalité propre qu'il nous faut étudier. On peut à cet égard les classer en trois groupes: les villes liées au transport du manganèse, Bakoumba, M'Binda et Mont Belo; les centres industriels étroitement liés aux activités de la COMILOG, Moanda et Makabana; enfin un gros village, vieux centre administratif devenu centre urbain avec le rôle de capitale d'un Chaillu rénové, et c'est Mossendjo.

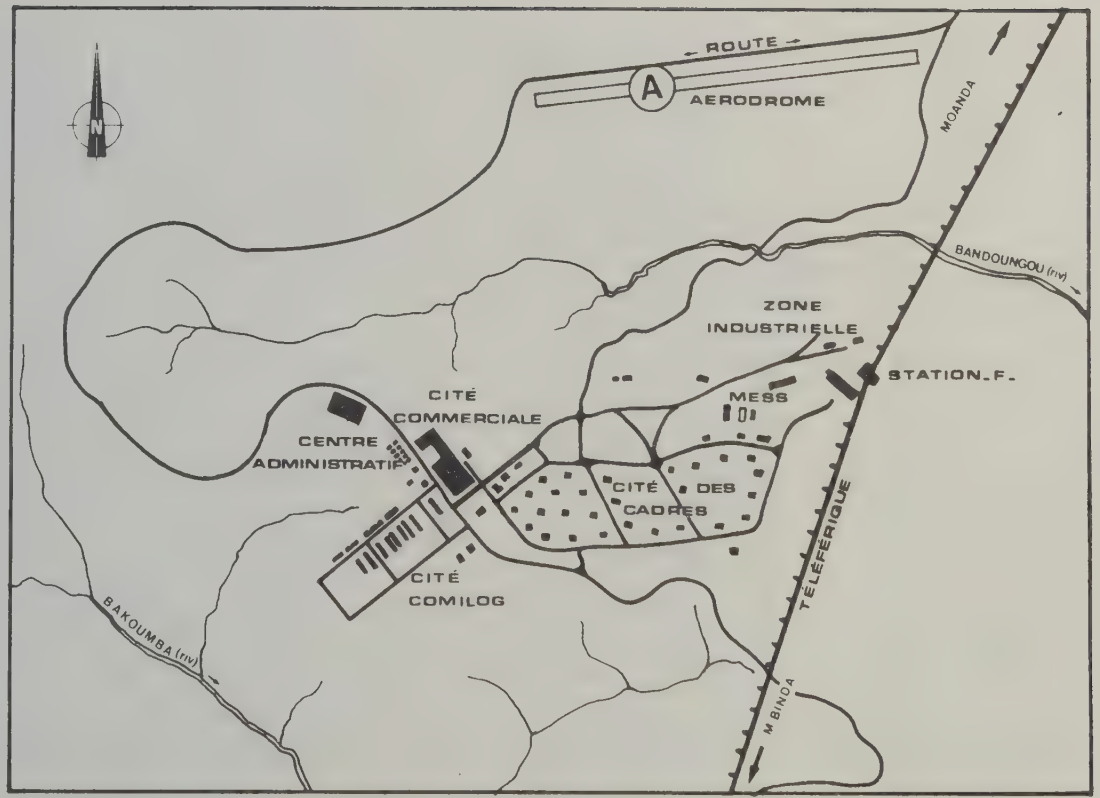
II- LES CENTRES DU TRANSPORT DU MANGANESE.

Trois cités, en des points privilégiés, doivent à peu près tout à la COMILOG: Bakoumba, M'Binda et Mont Belo. La première est le centre du téléférique; la seconde est un point de rupture de charge, terminus du téléférique et point de départ du rail COMILOG; la troisième est le terminus de ce dernier au point de jonction avec la voie ferrée Congo-Océan.

1) Une cité nouvelle: Bakoumba, centre du téléférique.

Bakoumba ne doit son existence qu'à la Compagnie Minière de l'Ogooué. Sur le site prévu par elle ne se trouvait aucun village. Ce n'est pas une situation privilégiée qui a été déterminante mais le calcul du milieu approximatif du parcours du téléférique pour y établir la grande station de surveillance et de régulation de la ligne ainsi que les rouages de l'administration du téléférique. Toutefois, le site devait obéir à des impératifs de commodité et surtout comporter un espace suffisant pour des installations industrielles, des logements et un terrain d'atterrisage, ce qui n'était pas toujours le cas dans cette zone de montagnes extrêmement ravinées. Le choix s'est porté sur un plateau assez vaste et dégagé à 624 mètres d'altitude, ce qui rend le climat agréable malgré une pluviosité de l'ordre de deux mètres par an. Ce plateau joue en outre le rôle d'un petit château d'eau d'où s'échappent des torrents, affluents ou sous-affluents de la Lébombi: au sud la Bokoumba, au nord la Miokosso, à l'est la Boudoungou et la Moano, avec le chevelu de leurs tributaires; l'eau ne manque donc pas, ce qui est important.

La COMILOG a établi à Bakoumba un centre très spécialisé, mais il s'y est rapidement greffé un gros village africain. On se



La cité de BAKOUMBA

trouve maintenant en présence d'un centre urbain secondaire d'une population de plus de 2 000 habitants (la bonne moitié de celle de la sous-préfecture de Bakoumba qui en compte environ 4 000). Cette petite cité a déjà des fonctions multiples et des quartiers variés où se pressent des hommes d'origines et d'ethnies diverses.

Le rôle essentiel de Bakoumba, d'où découlent toutes les autres fonctions, est lié à la COMILOG. C'est celui de Centre de Direction du Téléférique du manganèse, comprenant l'importante station motrice F, l'indispensable centrale électrique, des ateliers de mécanique, électricité, menuiserie, un moteur thermique, un grand garage, un parc de pièces de rechange pourvoyant au remplacement des pylônes et des bennes.

Cette activité industrielle, génératrice d'une forte concentration humaine, a suscité d'autres fonctions. Bakoumba a un rôle sanitaire. L'hôpital COMILOG est dirigé par un médecin assisté de 11 infirmiers, 3 infirmières-accoucheuses, un anesthésiste, 10 aides-infirmiers. Il est doté d'une salle d'opérationq, d'une salle de radio, d'une maternité, d'un laboratoire d'analyses et même d'un cabinet dentaire. 30 accouchements, 60 opérations, 8 à 10 000 consultations se pratiquent mensuellement. Les maladies traitées les plus répandues sont les parasitoses, le paludisme et de plus en plus une affection congénitale chez les Bantous, la drépanocytose, qui frappe les très jeunes enfants et leur est souvent fatale. (1)

L'importance des fonctions liées à la COMILOG, l'arrivée d'une population nombreuse ont eu pour conséquence le développement du rôle administratif de la petite ville. Bakoumba est devenue sous-préfecture d'abord, puis préfecture en août 1975. On y trouve donc les locaux administratifs et de résidence du Préfet, un Commissariat de Police, un Poste de Gendarmerie, une importante Douane (à cause de la proximité de la frontière congolaise), des Ecoles (publique et catholique), un Collège d'Enseignement Général (classes de 5e à 3e) et un charmant jardin d'enfants.

La fonction commerciale s'est développée avec la présence d'une nombreuse clientèle de salariés. On peut noter l'Economat COMILOG, une poissonnerie, un boulangerie, une dizaine de boutiques vendant des denrées alimentaires et des produits variés, deux magasins de tissus et objets de toilette, deux postes d'essence (COMILOG et Total).

---

(1) Renseignements communiqués par le Docteur Duval, Directeur de l'hôpital.

Bakoumba devient même un petit centre touristique de week end du personnel COMILOG, des forestiers et entrepreneurs de la région, attirés par l'agrément du climat et du site et surtout la présence de deux Mess: l'un destiné aux ouvriers (restaurant, jeux divers, balançoires, cinéma); l'autre réservé aux cadres et aux gens aisés, pourvu de chambres de passage climatisées confortables et d'un restaurant que l'on peut qualifier de gastronomique. (1)

Cette multitude d'activités, jointe à la variété des ethnies, a entraîné la diversification des quartiers.

On peut distinguer à Bakoumba le centre industriel, le centre résidentiel des cadres, la "cité COMILOG", le centre administratif, le centre commercial et le village africain. Le quartier industriel a pour noyau la station motrice du téléférique, avec les ateliers, les parcs de matériel et les bureaux. Tout à côté s'étend la cité résidentielle des cadres, avec l'hôtel des chambres de passage, un restaurant-bar comprenant une vaste salle, des tables de jeux, un salon particulier, et surtout de fort jolies villas dans de beaux jardins fleuris au long de vastes avenues bordées d'arbres tropicaux. La cité COMILOG est du même type que toutes ses semblables, dues à l'inspiration de l'architecte Vigor: cases blanches, bleues et vertes construites sur le même modèle. Le quartier administratif se mêle plus ou moins au quartier commercial; il est assez ramassé autour d'un carrefour et comprend l'hôpital, le château d'eau, l'église catholique, les écoles, la gendarmerie, les maisons des dirigeants et une quinzaine de cases en dur avec toits de tôle. Au niveau des bâtiments de la préfecture, le quartier commercial aligne ses boutiques le long de la route de Moanda: grand magasin de la S.A.E.N. (Société des Etablissements Nicolas), Gaboprix, des bars dont le "Bon café du coin chez Papa Ndalla Michel derrière le marché tous les jours à partir de 5h 30", une boutique tenue par des Maliens originaires de Nioro et une de Mauritaniens installés à Bakoumba en 1975. Le village africain s'allonge à la suite sur la route de Moanda. Il comprend de belles cases à côté de modestes maisons de bois qui vont être reconstruites. Son peuplement est essentiellement constitué de Bandjabi et de Batsangui. A quelque distance de l'agglomération, un village de cultivateurs, auprès duquel se trouve le terrain d'atterrissage, constitue une sorte de banlieue.

---

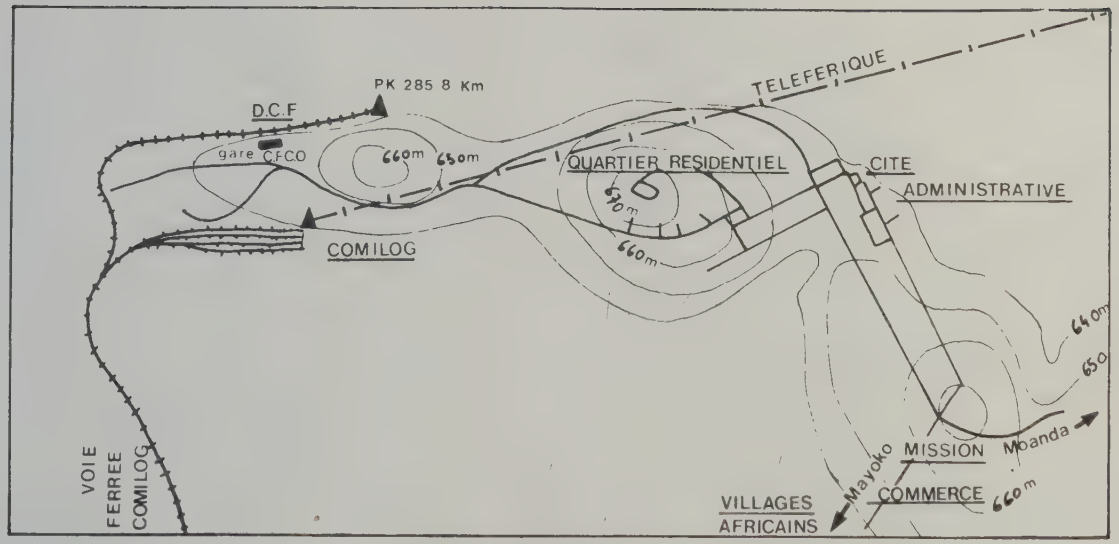
(1) La gérante, Madame Piraud, est lyonnaise.

Les populations de Bakoumba ne se restreignent pas aux ethnies locales, celles du quartier africain. Les chantiers du téléférique ont attiré des hommes venus parfois de très loin. On en a une idée en étudiant l'origine de l'ensemble des employés du téléférique. Nous ne connaissons pas la répartition exacte par postes, mais il est à noter que Bakoumba est de loin le centre le plus important. On compte 329 Bandjabi et Batsangui (ethnies très proches l'une de l'autre), 44 Bawandji, 42 Obamba, 17 Batéké et 12 Massango. Nous connaissons le lieu d'origine de la majorité d'entre eux. Parmi les Bandjabi-Batsangui, la plupart sont nés dans la sous-préfecture de Bakoumba (90); viennent ensuite celles de Moanda (77), Pana, sur la route de Koulamoutou (50), Koulamoutou (44), M'Bigou (26) et Lastourville (10). Les Bawandji sont originaires des régions de Bakoumba (9), Lastourville (3) et surtout de Moanda (9). Les Obamba viennent essentiellement des districts de Okondja (17) et Franceville (15), les Bakaningui de Franceville (14), les Batéké de Lékoni et les Massango de Mimongo. Les familles sont venues, accentuant la variété ethnique; néanmoins les populations du pays sont largement dominantes. Il faut ajouter quelques étrangers: les expatriés français et les commerçants musulmans.

Bien que modeste encore, le centre de Bakoumba apparaît donc comme une petite cité avec ses nombreuses fonctions et ses populations variées. Mieux encore, il a acquis un rôle de centre régional et de pôle d'attraction des populations du Chaillu gabonais.

2) Un point de rupture de charge: M'Binda.

Petite ville-champignon de 3 304 habitants en 1971, M'Binda, bien plus encore que Mont Belo et tout autant que Makabana et Bakoumba, est une création COMILOG. Sa poussée a été très rapide. En 1962, le site actuel n'était qu'une vaste étendue de forêts coupées de clairières de défrichement. Nyaningani, le premier village, peuplé de Banzabi, comptait une dizaine de cases seulement. Dix ans plus tard, devenue siège de Poste de Commandement Administratif et bientôt rivale de Mayoko dans ce domaine, elle présentait un ensemble de quartiers animés, de nombreux magasins et l'éclairage électrique nocturne encore inconnu à Mossendjo. De cette transformation inouie pour lui, un Frère de la Mission catholique, arrivé au moment de la construction de la gare, s'étonnait devant nous, en nous racontant l'histoire du développement de la petite cité.



M'BINDA

Uillen 1976

Cet essor est dû au choix de M'Binda comme terminus du téléférique et comme première gare de la voie COMILOG. Faut-il chercher les raisons de cette préférence dans une situation remarquable ou tout au moins très favorable, on peut se le demander. Les avantages naturels ne s'imposent pas à première vue. La situation n'a rien d'exceptionnel. On ne trouvait dans la région qu'une piste médiocre, comme tant d'autres unissant Congo et Gabon, fréquentée par les Banzabi vivant de part et d'autre de la frontière. Mais l'important est la présence de la vallée de la Haute Louessé ouvrant une zone déprimée, donc favorable au passage d'un chemin de fer relayant le téléférique en direction du sud. L'emplacement de M'Binda se trouvait là au point d'aboutissement du parcours quasi rectiligne emprunté par le câble depuis Moanda.

Le site en lui même n'est pas dépourvu d'avantages. Dans une plaine vallonnée, traversée par un petit affluent de la Louessé, il dispose de beaucoup de place pour des constructions de type industriel et ferroviaire, pour des cités ouvrières et les installations sociales indispensables. L'environnement forestier, la forte pluviosité et l'altitude (645 mètres en moyenne) contribuent à donner à M'Binda un climat agréable, assez frais souvent et vivifiant sous cette latitude quasi équatoriale. L'agglomération s'est dispersée dans la plaine. Les quartiers sont quelque peu séparés par des espaces herbeux. La zone industrielle origine de la cité est juchée au nord sur une hauteur autour des installations de décharge du terminus du téléférique, avec la gare COMILOG dont les wagons reprennent le minerai, la gare du C.F.C.O. où arrive le ravitaillement et d'où partent des grumes et des containers d'uranium, les garages, entrepôts et postes d'essence des transporteurs routiers. A l'autre bout, entouré des villages africains de la route de Mayoko, c'est le quartier commercial avec ses boutiques et l'église catholique. Entre les deux, sur une colline, se dispersent dans des jardins les petites villas de la zone résidentielle; et dans la plaine s'étale le quartier administratif avec les bâtiments du Poste de Commandement, de la Police militaire , des Postes et Télécommunications, de l'Economat COMILOG. Plusieurs quartiers se différencient donc soit par leurs fonctions soit par leurs populations, car le développement de l'agglomération, les possibilités de travail et de gain ont attiré les gens des environs ainsi que des étrangers au pays Nzabi.

Des quartiers bien individualisés.

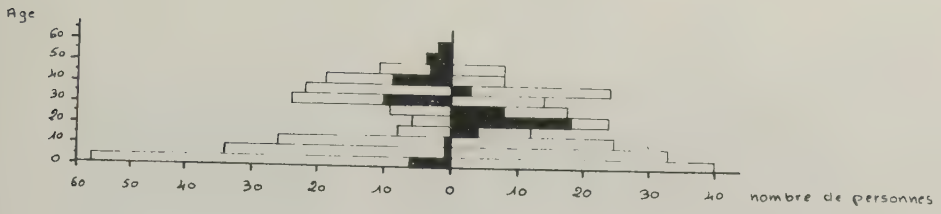
Les fonctionnaires du P.C.A. comptent 14 quartiers car ils englobent les villages environnants devenus des sortes de banlieues et ils divisent en deux le secteur industriel de la COMILOG. Pour les gens du pays, il n'y en a que sept: quartier commercial, Comilog, Matlowski, Myaningani, Passia, Poto Poto et Aviation. Nous étudierons les quartiers du recensement (1) parmi lesquels on distingue deux catégories, ceux de fonctions spécialisées et d'ethnies variées, ceux d'agriculteurs Banzabi.

Dans la première catégorie, il convient de commencer par le quartier Comilog du téléférique car il est à l'origine de M'Binda. Il demeure le plus peuplé avec 546 habitants en 1972. On y compte alors 298 hommes pour 248 femmes et, dans la catégorie des adultes de 18 à 60 ans, 123 hommes pour 106 femmes. La sex ratio est donc favorable à l'élément masculin: rien d'étonnant dans un quartier ouvrier composé d'étrangers au pays, venus parfois récemment et sans famille. Pas de personnes âgées non plus, ce qui est également normal. Les habitants de ce secteur sont presque tous des manoeuvres ou techniciens de la COMILOG logés dans les petites maisons blanches et vertes de la Compagnie. On dénombre parmi eux 30 manoeuvres, 6 mécaniciens, 6 chauffeurs, 5 téléphonistes, 6 infirmiers (c'est là que se trouve l'hôpital de l'entreprise), des plombiers, conducteurs, capita (contre-maître), garçons de salle, barmen, blanchisseurs et peintres.

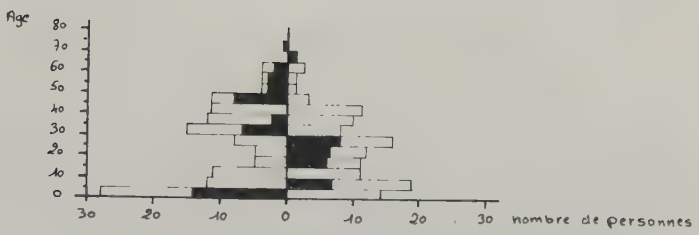
Le quartier D.C.F. (Direction du Chemin de Fer) est encore en grande partie COMILOG. C'est celui des gares. En 1971, il comptait 386 habitants avec une sex ratio en faveur des femmes: 188 du sexe masculin, 198 du sexe féminin, une proportion également plus forte de femmes dans la tranche d'âge de 18 à 60 ans. Cet indice d'un nouveau quartier déjà stabilisé semble étonnant, d'autant plus que par ailleurs l'absence de vieillards reste dans la normale. Il est vrai que si les habitants de D.C.F. sont essentiellement étrangers à la région, beaucoup sont originaires du Chaillu occidental et ont pu faire venir facilement leurs femmes: 27 par exemple sont nés à Mossondjo. Il en vient de tout ce district, en particulier de Dziba Dziba qui est un fief nzabi. Mais il y en a aussi de la région du Niari (15 de Makabana, 15 de Dolisie, 3 de Madingou, 1 de Jacob), de Pointe-Noire et du Mayombe (une quinzaine),

(1) L'étude des quartiers a été faite à l'aide des recensements administratifs et d'enquêtes personnelles.

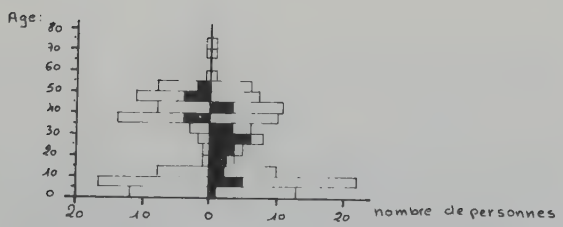
Pyramides des âges



Quartier D C F de M'Binda 1974



Quartier commercial de M'Binda 1974



Village de Poto-Poto (Moungoudou-nord) à M'Binda 1974

du pays bembé (5), du Pool (dont 17 de Brazzaville), du Zaïre. Ce qui est frappant, c'est que ceux qui viennent de loin sont nés dans des villes ou villages de gares (Pourastié, Dolisie, Madingou par exemple) ou d'exploitations minières (M'Fouati, Dimonika). D'après les dates et lieux de naissance d'une partie des enfants, on se rend compte aussi de la fréquence des déplacements. Les professions rappellent celles du quartier du téléférique: 26 manoeuvres, 13 poseurs de rail, 8 mécaniciens, 5 conducteurs, 2 soudeurs, 2 chauffeurs, 2 cantonniers, 3 agents de gare, 2 employés aux télécommunications, des graisseurs, aiguilleurs, sentinelles, employés de bureau, des cadres (chef de dépôt, 2 chefs de gare) et aussi des commis, bref tout ce qui tourne autour des activités d'une gare. Il faut y ajouter des boys, cuisiniers, les serveurs du mess, des menuisiers et un maçon.

Le quartier Matlowski, proche du précédent, avait une population de 303 personnes en 1971, avec une nette prédominance des hommes cette fois: 173 pour 130 femmes dans l'ensemble et 89 pour 66 dans la catégorie de 18 à 60 ans. On ne comptait aucun habitant de plus de 60 ans. Ces caractères démographiques sont normaux pour un quartier qui est celui de l'entreprise Matlowski assurant les transports au Gabon. On y rencontre beaucoup de Bapounou qui sont manoeuvres, chauffeurs, pompistes et mécaniciens.

La présence de ces trois quartiers peuplés de salariés a suscité le développement du quartier commercial qui comptait en 1972 146 habitants dont 77 hommes et 69 femmes (30 et 34 dans la tranche d'âge de 18 à 60 ans). Ce déséquilibre en faveur du sexe masculin s'explique par le grand nombre d'étrangers à la région: Bapounou, Batsangui et, venus de plus loin, Vili et Lari. On y trouve aussi ces commerçants nés que sont certains musulmans de l'Afrique occidentale: ici ce sont surtout des Maliens (33) mais il y avait également en 1971 un Togolais et un Nigerian. En 1975, le nombre d'étrangers s'est accru: on peut ajouter aux précédents 12 Sénégalais, 1 Nigérien, 1 Angolais et 1 Zaïrois. Ce sont naturellement les commerçants qui dominent (19 en 1972, 26 en 1975). Mais il y a aussi quelques artisans: 2 menuisiers, un peintre, un maçon, 5 tailleurs, un coiffeur. On enregistre 8 "servantes" (ce qu'il faut traduire par serveuses de bars et mieux encore entraîneuses). Le quartier a des aspects urbains avec la petite place du marché très animée, proche de l'église et de la Mission catholique, avec de grandes boutiques et des bars-dancings.

Le quartier des fonctionnaires groupe 123 personnes, avec prédominance des hommes (66) sur les femmes (57) si l'on considère l'ensemble mais avec égalité (25 et 25) pour les adultes de 18 à 60 ans. Ce sont des instituteurs, militaires, employés de l'administration, postiers qui viennent d'un peu partout: du Nord Congo, de Brazzaville et Boko, de Pointe-Noire et Dolisie et, plus près, de Mossendjo, Mayoko ou même M'Binda.

Les cinq quartiers étudiés, aux fonctions bien déterminées, ont donc des populations mêlées. Les autres quartiers, par contre, appartiennent aux Banzabi, bien que quelques étrangers aient pu s'y glisser. Ils regroupent parfois des habitants de villages plus ou moins abandonnés de leurs occupants parce que la piste sur laquelle ils étaient situés ne présentait plus aucun intérêt. Tels apparaissent Poto Poto, Passia, Nyaningani, Aviation, Révolution, Zalamoye, Dylatsengué et Boudinga.

Poto Poto est, comme son homonyme de la capitale congolaise,(1) un gros quartier. Il a été peuplé à l'origine par les habitants de Moungoudou nord (sur la route de Koulamoutou), comme son homonyme brazzavillois l'avait été par les populations du Nord Congo. A leur arrivée en 1966, ils étaient environ 135. L'année suivante, leur nombre était 228, et atteignait 336 en 1970, accusant ensuite une baisse étonnante en 1971 où ils n'étaient plus que 273. Le chiffre de 1970 nous paraît erroné car en 1969 le total n'était que de 249: on ne peut s'expliquer ni une croissance ni une baisse aussi spectaculaire en si peu de temps. Si l'on considère l'ensemble, la population est équilibrée avec 138 hommes et 135 femmes, mais le nombre de femmes de 18 à 60 ans est de 79 pour 71 hommes de la même catégorie d'âge. Sauf l'absence de vieillards, on se trouve devant la structure d'un village traditionnel qui se serait simplement déplacé. Néanmoins 28 seulement des habitants sont nés à Moungoudou nord; la plupart des autres sont originaires des environs, sauf un petit nombre venu de Pointe-Noire, de Mossendjo, de Dolisie et même du Mali (une famille entière de Maliens) et du Nigeria. Les Banzabi de Poto Poto sont des cultivateurs travaillant leurs terres, mais ils exercent aussi des métiers urbains. On trouve parmi eux des commerçants (6), des scieurs (2), peintres, manoeuvres, tailleurs (5), jardiniers, cuisiniers (2), boys (2), menuisiers, maçons, briquetiers, infirmiers, graisseurs, chauffeurs, boulangers, un catéchiste et des aides multiples (aide-chauffeur, aide-cuisinier, aide-mécanicien, aide-gérant, aide-tailleur!), jusqu'à un bijoutier.

---

(1) Un très grand quartier de Brazzaville se nomme Poto Poto.

Passia est également un important quartier de Banzabi, dont la population atteignait 405 habitants en 1970 et 408 en 1971. Parmi eux, 53 sont nés à Passia, dont 32 avant l'implantation de la COMILOG. Les autres sont originaires de la région: de Mayoko, Mayala, Moussia, Doumani. La sex ratio est très déséquilibrée en faveur des femmes (227 pour 181) et il en est de même pour la seule catégorie de 18 à 60 ans (119 contre 91). Fait nouveau: le nombre relativement important de personnes âgées (47). C'est donc la démographie d'un village ancien d'économie rurale. Les habitants sont des cultivateurs ou des récolteurs de vin du palmier-bambou. Quelques autres professions cependant: 4 commerçants, 2 maçons, 2 manoeuvres, peintres, charpentiers, cuisiniers et jardiniers.

Nyaningani est le plus ancien quartier de M'Binda. Il est peu important: 67 habitants en 1971 dont 34 hommes et 33 femmes, sex ratio équilibrée qui se retrouve dans la catégorie adulte avec 18 hommes pour 17 femmes. Les habitants sont du pays, mais certains sont nés un peu plus loin (à Tsengué Commandé (1)). Il y en a qui viennent de Loudima et Dolisie. A côté des cultivateurs qui dominent, on peut noter quelques manoeuvres (6), 3 commerçants, 6 domestiques, 3 tailleurs, un infirmier, un cordonnier.

Le Quartier Aviation, comme Passia, se situe un peu en dehors de l'agglomération. Sa population est de 131 personnes dont 57 hommes et 74 femmes. L'écart entre les sexes est moindre dans la catégorie adulte (33 pour 35). La plupart sont des Banzabi nés dans la région: à M'Binda, Nziengha, Simba, Tsengué Commandé et Moupata. Ce sont des cultivateurs, mais il y a quelques commerçants, manoeuvres, chauffeurs et cuisiniers.

Les autres quartiers de M'Binda ne sont guère habités que par des cultivateurs. C'est le cas de Village de la Révolution, de Centre Révolution, de Zalamoye, Dylatsengué et Boudinga. Au Village Révolution, on compte 346 habitants dont 205 femmes pour 141 hommes, ce qui est énorme comme disproportion (94 contre 70 entre 18 et 60 ans). Ce caractère de village traditionnel est encore accusé par le nombre relativement important de personnes âgées: 79 dont 54 femmes (la longévité des femmes, qui se manifeste au Congo comme dans le reste du monde, est particulièrement remarquable ici). Le quartier Centre Révolution présente des caractères analogues: il est peuplé de Banzabi cultivateurs, à

(1) Ce nom rappelle le déplacement du village de Tsengué, déplacement "commandé" par l'Administration coloniale.

l'exception d'un commerçant et d'un charpentier. Zalamoye est aussi un simple village de paysans mais qui a beaucoup progressé, passant de 64 habitants en 1964 à 139 en 1971. La structure démographique est du type ancien avec une sex ratio favorable aux femmes: 79 pour 60 hommes (dans la catégorie 18-60 ans, elles sont encore plus nombreuses: 50 contre 26). Le nombre des personnes âgées est notable: 21. Les villages de Dylatsengué et de Boudinga rappellent le précédent. Dylatsengué est toujours un groupement d'agriculteurs. Sa population compte 96 habitants dont 54 du sexe féminin et 42 du sexe masculin (32 et 23 pour la tranche d'âge de 18 à 60 ans), et 12 personnes âgées. Boudinga, qui n'a que 82 habitants, a aussi une sex ratio dominée par les femmes, qui sont 46 pour 36 hommes au total (25 pour 16 chez les adultes).

Sur les recensements de 1970 et 1971 figure le quartier Fouet, du nom d'un forestier dirigeant un chantier. C'était en réalité un campement de travailleurs réunissant 260 personnes dont 145 hommes et 115 femmes, et aucune personne âgée: structure démographique type des zones d'immigration. Agglomération éphémère, il est difficile de l'enregistrer parmi les quartiers urbains. Le camp a d'ailleurs disparu en grande partie pour s'établir en pleine forêt au Gabon en 1972. En 1975, il n'existait plus.

Avec ses quartiers différenciés, M'Binda, première gare à recevoir le manganèse, prend des allures de petite cité. Ce caractère, elle le doit à ses fonctions.

De multiples activités.

Le fait essentiel dans ce domaine est le rôle de M'Binda comme point de rupture de charge dans le trafic du manganèse de la COMILOG, puis dans celui du bois et d'un grand nombre de produits manufacturés et de denrées diverses. Cette fonction de transporteur actif devait donner au gros village du début une telle importance qu'il a vu se développer rapidement un rôle administratif et surtout commercial. Noeud de transport, M'Binda est à la fois le lieu d'aboutissement du téléférique et le point de départ des convois du manganèse. La présence d'une voie ferrée a aussi entraîné l'ouverture d'une gare affiliée au C.F.C.O. Située sur une route importante et, pour le secteur gabonais, d'excellente viabilité, M'Binda est aussi un centre de transports routiers en direction du Gabon d'une part, de Mossendjo et Dolisie de l'autre.

Le téléférique et la gare COMILOG occupent environ 300 personnes: 150 au téléférique lui-même, 20 au service du matériel, une dizaine à celui de l'exploitation, 40 à 50 pour la voie et les bâtiments. Cela a entraîné la création d'un service social avec une quinzaine d'employés et un service médical. L'économat et le mess emploient 5 à 6 personnes. Il y a aussi des peintres, des maçons et des mécaniciens au petit garage où sont entretenus les véhicules des services COMILOG.

La gare C.F.C.O. se consacre au transport des voyageurs et surtout des marchandises. Elle reçoit le ravitaillement venu de Pointe-Noire et Loubomo (ex Dolisie), le sucre de M'Kayi (ex Jacob), du carburant, des produits de construction et du soufre chargés à Pointe-Noire. Elle est aussi gare forestière où sont embarquées les grumes de la région et de plus en plus celles des chantiers forestiers établis au Gabon à proximité de la route qui longe le téléférique, notamment ceux de la C.C.A.F. (1)

La rupture de charge existe non seulement pour le manganèse, qui est déversé des bennes du téléférique dans les wagons du train COMILOG, et pour les billes que les grumiers apportent à la gare C.F.C.O., mais aussi en sens inverse pour les nombreuses denrées et marchandises destinées à Moanda, Mounana et Franceville. Elles sont transportées par trois entreprises: Nicolas, Poussard-Faucon et Matlowski (2). Cette dernière emploie de 70 à 75 travailleurs qui chargent, déchargent, conduisent ou réparent 18 à 20 gros camions Mercedes. Ils ravitaillent les commerçants de Moanda et transportent à Franceville et Mounana du carburant et du soufre pour le traitement de l'uranium. La route est aussi utilisée par de petits transporteurs de marchandises et de voyageurs desservant les villages congolais et gabonais, d'autant plus qu'il y a des liens de famille étroits de part et d'autre de la frontière.

C'est essentiellement cette activité de noeud de communications qui a fait naître l'agglomération de M'Binda et l'a si bien fait se développer qu'il s'est avéré indispensable de donner à la petite cité une structure administrative propre. Centre administratif nouveau, M'Binda, qui n'existait même pas il y a une dizaine d'années, est en train de supplanter Mayoko le chef-lieu du district. Il s'y trouve maintenant un Poste de Contrôle Administratif qui le rend presque indépendant du chef-lieu, et un poste de police militaire que justifient

---

(1) Du moins jusqu'en 1975, avant l'augmentation des tarifs du C.F.C.O.
(2) Poussard était transporteur à Mossendjo, surtout pour le compte de SIDETRA; Faucon est un forestier que la crise du bois a obligé à une reconversion en 1974.

POPULATION DE M'BINDA PAR QUARTIERS EN 1971

QUARTIERS	Sexe masculin			Sexe féminin			TOTAL
	- de 18	18 à 60	+ de 60	- de 18	18 à 60	+ de 60	
Fonctionnaires	41	25	0	32	25	0	123
Révolution	46	70	25	55	94	54	344
Dylatsengué	12	23	7	17	32	5	96
Fouet	66	79	0	56	59	0	260
Boudinga	14	16	6	17	25	4	82
Zalamoye	23	26	11	19	50	10	139
Passia	77	91	13	74	119	34	408
Nganingani	16	18	0	16	17	0	67
Poto-Poto	64	71	3	56	79	0	273
DCF (COMILOG)	91	96	1	95	102	1	386
Aviation	23	33	1	34	35	5	131
Commercial	36	39	2	35	34	0	146
Téléférique (COMILOG)	170	123	5	142	106	0	546
Matlovski	84	89	0	64	66	0	303
TOTAUX	763	799	74	712	843	113	3304

à la fois l'importance de l'agglomération ouvrière, le nombre des travailleurs étrangers à la région et la proximité de la frontière. Le bureau des Postes et Télécommunications ne se trouve pas à Mayoko mais à M'Binda, ce qui pose d'étranges problèmes au Chef de district. (1)

Ces diverses activités ont suscité le développement de la fonction commerciale et par là contribué de plus en plus à donner à l'agglomération des caractères urbains. A la base du développement de M'Binda comme centre commercial, on note différents facteurs. C'est d'abord la facilité des communications et des transports: voie ferrée COMILOG, gare C.F.C.O., route convenable au Congo et excellente au Gabon. C'est ensuite l'importance d'une population évaluée à un peu plus de 3 000 habitants pour les 7 quartiers et à un peu plus de 4 000 si on y ajoute les villages. Et surtout les revenus de cette population. Ceux-ci proviennent en partie de l'agriculture. On peut en effet parler de la fonction agricole de M'Binda, dont les habitants sont en majorité des paysans cultivant le manioc, l'arachide, le café et le tabac, et vendant sur le marché pour les villages de Passia. (2) Les produits essentiels (tabac, café, arachides) ont rapporté en moyenne mensuellement 4 500 francs, dont un tiers en café, un tiers en arachides. On vend aussi du vin de canne, des légumes et des fruits. Une autre source de revenus est la vente des tuiles de raphia et du vin de palme, rapportant à certains 15 000 francs par mois. Ce qui a contribué au développement des activités agricoles et paraagricoles, ce sont justement les facilités de vente sur le marché même de M'Binda et l'exportation par la voie ferrée. Il faut cependant constater que les revenus des habitants de M'Binda sont constitués plus encore par les salaires distribués aux fonctionnaires du P.C.A. (employés du District, militaires, postiers, enseignants), aux employés de la COMILOG et du C.F.C.O. et des autres industries de transport. La présence de cadres bien payés entraîne aussi l'emploi de tout un personnel domestique de boys, jardiniers,"lavadères" et cuisiniers qui disposent eux aussi de ressources régulières.

---

(1) Nous avons été amenée à apporter nous-même le courrier du Chef de district à la poste ou au P.C.A.

(2) B. GUILLOT: Le terroir de Passia; essai sur le système agraire Nzabi. O.R.S.T.O.M. 1969 p. 57.

(3) B. GUILLOT: ibid.

Favorisée par cette masse importante de revenus et de salaires, la fonction commerciale se manifeste par l'animation du marché et la multiplicité des magasins. Le marché se tient sur une place proche de la Mission catholique. On y vend, sur de modestes étalages, des pagnes, des pièces d'étoffe, des vêtements (chemises d'homme surtout), des chaussures. Parmi les vendeurs, l'inévitable Malien et un Sénegalais de Dourbel. On peut acheter de la lessive et des savonnettes, de fausses perruques (1) et du vernis à ongles, du pain et des oignons, les fruits de la saison et la chikouangue. Assises par terre, des femmes aux pagnes multicolores offrent dans des cuvettes d'émail des herbes coupées pour assaisonner les ragoûts, des arachides, des graines de courge, des amandes de palme, des poissons frais, fumés ou salés, des bouteilles d'huile de palme, des feuilles de tabac, de minuscules aubergines qui ne ressemblent en rien à ce légume en Europe, et la feuille de manioc pour faire la "saka saka". Les gros attroupements se forment autour des vendeurs de viande de chasse, et il n'y a jamais assez d'antilope ou de singe boucané pour satisfaire la clientèle. C'est l'image partout retrouvée du marché d'Afrique Noire.

Les boutiques sont très nombreuses, beaucoup plus que les 11 inscrites au registre des patentes. Nous en avons compté 48 en 1972. D'abord quelques gros magasins du type factorerie, deux surtout, appartenant à des Portugais. Sur la place du marché, le gérant africain de la maison Valle et Frères vend des conserves variées, du poisson séché, de l'huile, du vin, de la bière, des cocas et limonades, de la quincaillerie et toutes sortes d'articles ménagers, des pagnes et des sandales, des lampes-tempête et des bougies, pour ne citer que quelques marchandises car la variété de ce qu'on peut trouver dans ce genre de magasin est invraisemblable. La boutique a aussi son bar où l'on consomme sans arrêt. A côté, un autre magasin de même style est celui du concurrent et compatriote Ribeiro. Trois autres assez grosses boutiques appartiennent à des Congolais. L'un offre beaucoup de pagnes et de cuvettes émaillées multicolores. Celle de Loumban Goyi Fidèle regorge de conserves, boissons et munitions. Komba Gilbert ajoute aux marchandises classiques les munitions et la pharmacie. Cinq magasins appartiennent à des Maliens et sont spécialisés dans le commerce des tissus, pagnes, chemises et pantalons. On trouve aussi un magasin Electro Radio et un photographe. Puis viennent de nombreuses petites boutiques ressemblant à celles des villages, où l'on vend pour les habitants des rues voisines

---

(1) fausses en ce sens qu'elles ne sont pas faites de cheveux mais de tissu.

les articles les plus demandés: savon, allumettes, lait concentré, boites de sardines, boissons. Partout, au coin des rues, devant les maisons, de modestes étalages présentent des beignets, des oignons, des amandes et du vin de palme, des arachides, des fruits. Beaucoup de femmes accroupies devant leurs cuvettes vendent les mêmes denrées.

Il faut ajouter que la COMILOG a aussi un économat où l'on peut trouver des vivres frais. Et l'on peut rattacher au commerce l'artisanat des tailleurs, menuisiers, réparateurs de lampes Petromax.

Enfin, dans une agglomération où l'on s'enorgueillit de bien gagner sa vie, on a besoin de boire beaucoup en se divertissant. Les bars, souvent doublés d'un dancing, sont au nombre de cinq: le Carrefour des Jeunes, "Chez Kongo", "Papa Tranquille", "Rendez-vous chez Kongo Malembé", "Le bout du Rail". Il ne faut pas oublier que la COMILOG possède, sur la colline du quartier résidentiel, un bar vaste et élégant réservé à ses employés et où l'on peut organiser des banquets de 45 couverts, et un mess plus modeste où l'on sert les repas de midi et du soir, et le petit déjeuner à partir de 5h du matin à cause du travail des cheminots.

Ainsi, dans une région vide, endormie, la COMILOG a fait surgir un centre actif, une petite ville déjà, avec ses lumières, la musique des transistors, l'animation du marché et du terrain de jeu, avec des fonctions variées qui ont transformé l'économie agricole de la region sans pour cela la faire disparaître: la ville même est peuplée par des paysans vivant des produits de la terre, c'est le cas du quartier de Passia. C'est dans des conditions en partie semblables qu'une nouvelle cité s'est développée à l'autre bout de la voie ferrée: Mont Belo.

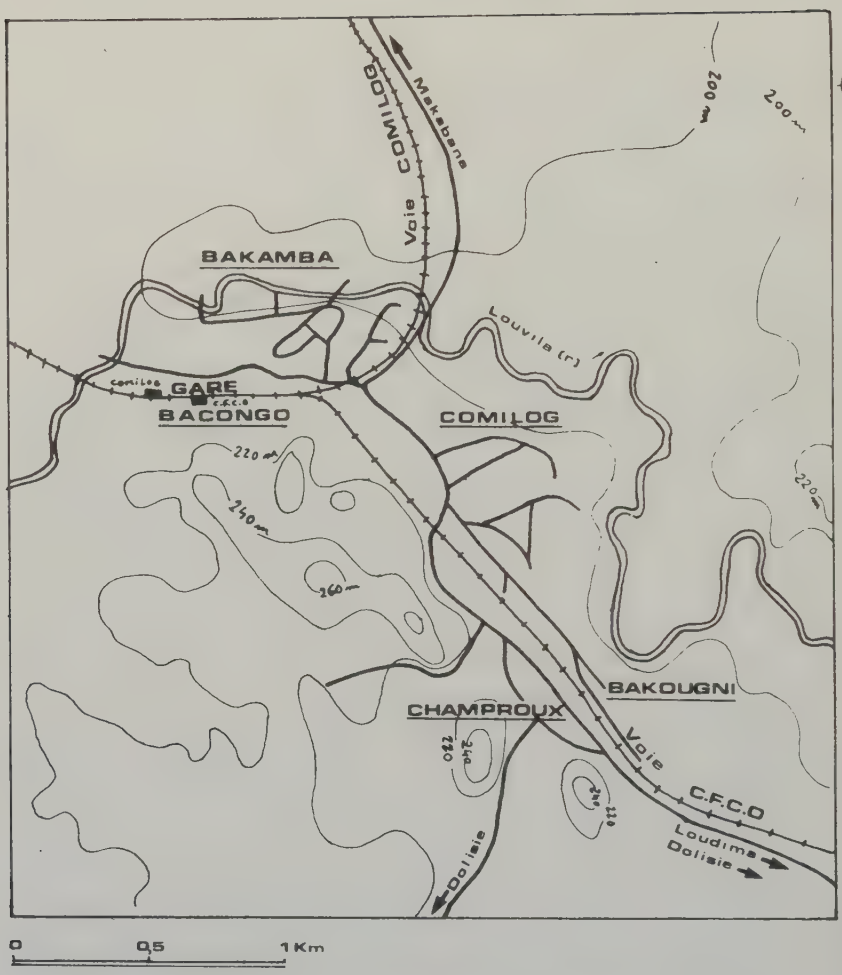
3) Un carrefour ferroviaire: Mont Belo.

La voie ferrée a décidé de la vocation de villages jusque là inconnus au Congo. Mont Belo tout particulièrement devait avoir deux chances. La première fut l'établissement du Congo-Océan qui en fit une petite gare. La seconde a été de raccorder la voie COMILOG au C.F.C.O. en ce point précis. Du coup les fonctions de Mont Belo allaient s'accroître et son rôle de gare se doubler: rôle étonnant dans cette Afrique Centrale où les voies ferrées sont extrêmement rares. La fortune de la station ainsi privilégiée aurait pu être encore plus grande s'il n'y avait pas eu à proximité la gare de Dolisie qui jouissait du privilège d'être un centre de réparation et de surveillance du Congo-Océan. La petite agglomération de Mont Belo a malgré tout si bien bénéficié de la création de la voie COMILOG qu'elle avait en 1972 environ 1 100 habitants.

Un environnement favorable.

En dehors du choix auquel elle doit son essor, Mont Belo jouit d'incontestables avantages de situation et de site. Au point de vue situation, le village se trouvait dans la grande voie de passage est-ouest du Sud Congo, parcourue par les caravanes de traite et empruntée par les militaires et les explorateurs. Il y occupait un point où vient aboutir un autre axe de circulation, nord-sud celui-là, et qui était aussi utilisé par les trafiquants arrivant de Loango par le Kouilou; cet axe se poursuit au sud jusqu'à la région frontalière du Cabinda, tandis qu'au nord il permet d'accéder aux plaines du Gabon et à Libreville. C'est d'ailleurs ce croisement qui a motivé le choix de la première gare COMILOG (le Point Kilométrique Zéro: PK 0) et qui entraîne pour celle-ci la desserte de trois directions: par le C.F.C.O. celle de Brazzaville et surtout de Pointe-Noire, et par la voie COMILOG le Chaillu congolais et gabonais. Cette situation possède un autre avantage: la proximité d'une campagne assez fertile grâce à des argiles de décalcification; et l'abondance d'un calcaire magnifique qui peut être un excellent matériau de construction et de confection du ballast pour voie ferrée.

L'emplacement choisi pour la gare du C.F.C.O. est une zone basse allongée entre des collines, et c'est là bien entendu que s'est aussi installée la gare COMILOG. Ce site devait s'étendre à cause des besoins d'une agglomération de plus en plus importante dans un ensemble de collines entourées au nord et à l'est par la Louvila. Cette rivière présente l'agrément d'être assez abondante. On peut y puiser de l'eau, y faire la lessive et surtout s'y baigner: en tous temps on voit s'y ébattre des bandes rieuses près de la route de Mont Belo à Loudima. Les collines calcaires sont couvertes de savanes, mais quelques bosquets soulignent les ravins qui les séparent. Au nord-ouest, une butte escarpée, séparée par la Louvila de la chaine de Mbamba, porte quelques maisons et tout en haut le dispensaire. C'est à son pied, au sud, que se trouve la gare COMILOG, séparée de celle du Congo-Océan par la seule largeur des voies ferrées. Un vaste ensemble de maisons, dit quartier indigène, s'allonge à l'est au long du C.F.C.O.. A côté, la cité COMILOG aligne ses cases régulières, blanches à dessins bleus et verts. Au sud de la voie ferrée, sur un ensemble de collines assez molles, se succèdent trois agglomérations. Ce sont, d'est en ouest, suivant la dénomination des gens du pays: le village Bembé, dont les maisons descendent jusque dans le ravin verdoyant le séparant d'un autre quartier beaucoup plus vaste, la cité Bacongo, aux populations mêlées (Lari, Soundi, Dondo et Kongo de la région



MONT BELO ET SES QUARTIERS

Vallon 1976

de Boko); enfin la cité de Poto Poto où les ethnies sont encore plus variées (Lari, Téké, Hamba, Dondo, Yaka pour ne citer que les principales) et qui étage ses maisons sur une colline derrière la gare du C.F.C.O.. Un peu à l'écart, au sud, dominant la mauvaise piste qui unit Mont Belo à la route de Dolisie toute proche, les installations Champroux occupent un éperon rocheux à proximité d'une carrière exploitée pour en faire du ballast. Les quartiers du sud (Bembé, Bacongo et Poto Poto) se sont formés récemment. Il n'en est pas trace sur la carte I.G.N. de 1961. Ils sont donc bien la conséquence de l'installation de la COMILOG. Leurs noms reflètent la diversité des ethnies qui ne se sont pas toujours mêlées aux Bakougni, population dominante de la région.

De nombreux quartiers, reflets de la diversité des ethnies.

Les différents quartiers ont été organisés et même numérotés par l'administration du district. Ils se distinguent surtout par leurs populations. (1)

Le quartier 1 est évidemment le plus ancien. C'est d'abord le lieu de résidence des Bakougni. La population s'y est accrue d'une façon régulière depuis 1963, où elle était de 152 habitants, pour atteindre 165 en 1966, 265 en 1968 et 356 en 1972. Elle a donc plus que doublé en neuf ans. Cette augmentation s'est faite avec l'appoint d'autres ethnies et, s'ils sont dominants, les Bakougni ne constituent plus la seule race du quartier. Ils forment, avec 189 personnes, plus de la moitié de l'effectif et sont nés ici même ou dans les environs: 39 à Mont Belo, 91 dans les villages proches comme Soungou et Moutimatitsi, 34 à Loudima et 9 à Dolisie. Ceux qui sont nés à Mont Belo sont tous très jeunes: un seul est né avant 1960, ce qui implique l'arrivée récente de beaucoup. Après les Bakougni, mais très loin derrière, viennent les Basoundi, au nombre de 44: cela n'a rien d'étonnant car leur pays d'origine, la région frontalière proche du Cabinda, n'est pas très éloignée, et une dizaine d'entre eux sont nés à Kimongo. Notons ensuite les Minkongué (24) et leurs voisins les Babembé (11), tous venus du plateau Bembé (région de Mouyondzi), les Badondo (13) arrivés de Madingou, centre proche de leurs montagnes, les Manianga (10), les Bahangala (9) et quelques Batéké, Lari et Babamba.

---

(1) L'étude des quartiers de Mont Belo a été faite en utilisant les recensements du district et par enquête personnelle.

Dans le quartier 1, les adultes de plus de 18 ans constituent une grosse moitié de la population. La sex ratio est presque en équilibre avec 90 femmes pour 88 hommes, mais ce nombre de femmes peut étonner dans une agglomération récente: c'est qu'il y a ici une dominante de gens du pays, venus des villages proches avec leurs femmes. Les jeunes sont nombreux: 96 garçons et 77 filles de moins de 18 ans. Un trait particulier témoignant d'une croissance récente est l'absence de vieillards. on trouve tout juste deux personnes de 61 et 63 ans et 7 autres dans la cinquantaine. (1) Ces personnes attirées à Mont Belo par des parspectives de vie meilleure n'y font rien de bien nouveau pour elles. Il y a une majorité d'agriculteurs. Les Bakougni cultivent aux alentours, sur leurs terres de lignage, les tomates, les oignons et les pommes de terre qu'ils vendent à des étrangers venus par le train. On note cependant quelques autres professions, dont certaines liées à la voie ferrée: 2 conducteurs, 7 cantonniers, 3 manoeuvres, 2 charpentiers, un retraité et des commerçants.

Le plus ancien quartier de Mont Belo connaît donc une progression continue et un brassage de populations qui accourent de régions différentes à la recherche d'un travail salarié. Ce sont toujours les agriculteurs qui l'emportent, mais leurs débouchés sont meilleurs et l'on voit apparaître des professions nouvelles. L'influence de la voie COMILOG est considérable.

Le quartier 2, moins important, présente des caractères analogues et plus marqués. C'est, comme le précédent, un quartier de Bakougni, mais ceux-ci ont été submergés par les nouveaux venus. Là aussi, la population a progressé régulièrement depuis 1963, où elle était de 133, jusqu'à 1970 où elle atteignait 278 habitants. Une baisse se constate ensuite dans les statistiques, mais le nouveau chiffre de 98 est dû uniquement à une division du quartier, et le nouvel essor qui a suivi a fait oublier cette chute: au début de 1972, le quartier comptait 160 habitants. Sur ce nombre, il nous a été impossible de découvrir l'origine ethnique de 69 personnes. Parmi les 91 connus, ce ne sont pas les Bakougni qui dominent (ils sont 19) mais les Lari au nombre de 23. Viennent ensuite les Basoundi (14), les Batéké (10), les Bahangala (8) et, avec 4 personnes pour chaque ethnie, les Yombé, les Bayaka et les Manianga. Signalons aussi en nombre insignifiant Bakongo, Mbochi et étrangers (Zaïrois et Portugais). L'importance des Lari oppose donc ce quartier au précedent

---

(1) Il s'agit, pour ce quartier comme pour tous ceux de Mont Belo, de l'année 1972.

où, avec les Bakougni, l'ethnie importante était celle des Basoundi. C'est que, maintenant, les immigrants viennent de plus loin.

La sex ratio est à peu près équilibrée: 36 hommes pour 38 femmes adultes. Les garçons de moins de 18 ans sont 34 et les filles 36. Nous ne connaissons malheureusement pas les dates de naissance de tous (6 hommes et 10 femmes sont d'âge inconnu), ce qui interdit de tirer des conclusions d'ensemble. Pas de vieillards de plus de 60 ans, mais 17 personnes dans la cinquantaine. C'est donc une structure moins traditionnelle que celle du quartier 1, mais qui s'en rapproche. Les Bakougni sont nés dans les environs (une bonne vingtaine): à Mont Belo il n'y en a eu que 9 d'enregistrés et ils ont moins de 10 ans. Viennent ensuite les populations du Pool (une trentaine), nés à Brazzaville, Kinkala, Kindamba, Kamon et Mindouli. Le reste s'éparpille dans des localités très diverses. Comme dans le quartier 1, les occupations sont essentiellement la culture des légumes, mais il y a aussi quelques travailleurs de la voie et quelques autres métiers: 3 agents du C.F.C.O., un chauffeur, un manoeuvre, un cantonnier, un ferrailleur, un tailleur, un secrétaire et quelques commerçants . Ce qui frappe, c'est toujours l'influence de l'installation COMILOG qui a complété celle plus ancienne du C.F.C.O., revivifié et parfois créé une partie du quartier.

Le quartier 3, qui est une sorte d'annexe du 2 et qui dépend du même chef, est cependant plus important que lui. Sa progression est en effet régulière depuis 1965 où il comptait 115 habitants jusqu'à 1969 où la population atteignait le chiffre de 247. Il y a eu depuis une légère baisse. C'est aussi un secteur où les Bakougni sont vraiment dominants: au début de 1972, sur 251 habitants, on comptait au moins 123, et peut-être 134 représentants de cette ethnie. Les autres populations sont très variées et aucune ne s'impose. Il est vrai que nous n'avons pu déterminer la race de 37 personnes, ce qui fausse un peu les proportions. Les Bakougni sont suivis en importance par les Babembé (23), les Basoundi (14), Bayaka (10), Yombé (8), Bahoumbou (6), Babamba (5), Bakota (4), Bakongo (3), Batéké (2) et Bahangala, Banzabi etc.

Ce qui frappe dans les caractères démographiques, c'est une sex ratio nettement en faveur des femmes: 47 contre 33 hommes en 1965, 81 pour 56 en 1967, 94 pour 64 en 1969 et 76 pour 65 en 1972. La raison en est sans doute l'importance du groupe Kougni qui est de la région: on s'installe en famille. Nous ne pouvons rien savoir de la date de naissance de 15 personnes. Pour le reste, c'est une population qui apparaît

jeune, puisqu'on compte 46 garçons de moins de 18 ans et 47 filles de la même catégorie. Parmi les adultes, il y a un nombre relativement important de vieillards, si on se réfère à la moyenne du Congo: 5 de plus de 60 ans et 36 quinquagénaires, ces derniers étant des Bakougni, gens de la région. Les habitants de ce quartier sont nés en grande partie aux alentours et dans tout le pays Kougni. Ils sont 20 de Mont Belo, jeunes nés après 1963, 23 de Loudima, 23 de Dolisie. On en trouve de Sibiti (10), Kimongo, Picassongo et Brazzaville (6). Certains jeunes sont nés dans des gares du C.F.C.O. comme Fourastié, Girard et Les Banda: ce sont évidemment des enfants de cheminots. Les occupations des habitants sont analogues à celles des autres quartiers. A côté d'une grande majorité de cultivateurs, on dénombre des employés des voies ferrées et des gens de métiers divers: 3 conducteurs, 3 aiguilleurs, un mécanicien, 4 charpentiers, un menuisier, un cantonnier, un tailleur, un gérant, 2 "capita", un boy-cuisinier, un chasseur, un éleveur et des commerçants. Ce quartier est donc intéressant, car il présente à la fois les traits d'une ancienne agglomération et ceux d'une nouvelle où les hommes sont attirés par la perspective de travail et de profit.

Le quartier Bacongo, complétement inexistant en 1961, traduit partiellement la croissance de Mont Belo liée à la COMILOG. Son taux de croissance s'est accéléré récemment. Alors que, de 1968 à 1970, la population était demeurée inchangée autour de 135 habitants, elle se montait à 298 au début de 1972. Ce jeune quartier n'est pas, comme les autres, à base d'ethnie Kougni (les Bakougni ne sont que 16), mais c'est un centre d'immigration de populations variées de l'aire des Bacongo. Ce sont d'abord des Basoundi (76 officiellement, mais nous pensons qu'il faut en ajouter une quarantaine d'après leur lieu de naissance). Les Lari sont nombreux (21, mais ce chiffre officiel doit être largement doublé). Puis viennent des Bahangala (18), Batéké (9), Bacongo proprement dits c'est-à-dire de la région de Boko (8), Babembé, Bakamba, Batsangui, Yombé, Mbochi et quelques étrangers: 4 Zaïrois et un Portugais.

L'étude de la sex ratio fait apparaître des différences avec celle des autres quartiers: elle révèle un peuplement d'émigrés à la recherche de travail, venus récemment sans leurs familles. Il n'y a en effet que 60 femmes pour 71 hommes. Les jeunes sont nombreux: 72 garçons et 68 filles de moins de 18 ans. Peu de vieillards au total (3) mais un relativement grand nombre de quinquagénaires (27). Beaucoup

de ces jeunes sont nés à Mont Belo (47), la plupart après 1960. D'autres sont de Dolisie (18), de Kimongo (16) et sa région car les Basoundi sont nombreux, enfin du pays Lari: Kinkala (13), Brazzaville (13). La démographie est donc quelque peu différente de celle des autres quartiers, mais on retrouve toujours les mêmes métiers. Les gens de Bacongo sont des cultivateurs de légumes. Notons quelques exceptions: des cheminots, des artisans, en particulier le chef de gare du C.F.C.O., des manoeuvres et cantonniers, 2 chauffeurs, 2 agents COMILOG, 3 maçons, un menuisier, un scieur et un charpentier et naturellement quelques commerçants. Ce quartier est particulièrement animé. C'est là, et non pas dans le quartier indigène, que s'élèvent le temple protestant et l'église catholique (il est vrai que l'on ne trouvait pas de mission permanente dans le district de Loudima). On n'est pas surpris, par contre, de voir 5 boutiques, 3 buvettes et un bar-dancing. On s'y rend en fin de semaine, après la paie, pour boire le "Sovinco" ou la bière, danser et trouver des femmes (à la liste des professions il faudrait ajouter celle, lucrative, d'entraîneuse). Si un jour Mont Belo prenait des allures de vraie ville, ce serait sûrement à ce quartier qu'elle le devrait en premier lieu.

A côté des grands quartiers que nous venons d'étudier, on voit de petites agglomérations. Ce sont Mont Belo- Ditadi-Bayombé, Mont Belo Dihoulou- Basoundi et Mont Belo- Chef de gare. La première tire son nom à la fois de la terre (Ditadi) et de la population qui n'est pas Kougni mais Yombé. Les habitants ne sont que 44 et la plupart sont venus du Zaïre, nés à Kinshasa et à Tshela, sauf trois enfants nés à Mont Belo. C'est une majorité d'hommes (35) dont 28 adultes. Il n'y a que 3 femmes adultes sur 9. C'est donc la population classique d'un centre d'immigration: les familles ne sont pas encore arrivées. Parmi ces hommes, il y a des commerçants et beaucoup de chômeurs qui espèrent trouver du travail.

Le village de Dihoulou-Basoundi présente un tout autre caractère. Sur 32 personnes, il y a 16 femmes dont 8 adultes et 16 hommes dont 6 adultes, et 2 dont nous ne connaissons pas la date de naissance. La sex ratio semble donc équilibrée. Les Basoundi qui peuplent le village sont nés dans la région de Kimongo, mais les plus jeunes sont du pays ou de tout près: Mont Belo, Loudima, Moutimatitsi. Ce sont des cultivateurs qui ont trouvé ici des facilités pour y vendre les produits de leur travail.

Mont Belo- Chef de gare est le quartier des cheminots, à proximité de la voie. C'est évidemment une population "flottante" qui l'habite. En 1972, on y dénombrait 30 personnes dont 13 adultes (9 hommes et 4 femmes). Sauf 3 enfants nés à Mont Belo, ils viennent d'un peu partout, de Fort Roussat, de Brazzaville et des gares de la région: Dolisie, Makabana, Mossendjo, Les Sara. On compte parmi eux le chef de gare, 4 agents de gare, un agent COMILOG et un commerçant.

Il convient enfin de signaler le "quartier" Champroux, composé des installations de l'entreprise du même nom qui exploite une carrière voisine, et de quelques cases.

Nous avons vu que l'Administration du district, pour des raisons de commodité, a divisé la petite ville en quartiers nombreux. Mais en fait le classement peut être plus simple si on se conforme aux habitudes des gens du pays. Ceux-ci distinguent la cité indigène avec le quartier Kougni et le village Kamba, la cité COMILOG, le quartier de la gare et le quartier Bacongo qui se confond maintenant avec celui de Poto Poto. Entre eux, ces quartiers présentent quelques différences; ils ont leur personnalité.

Deux ne peuvent se définir que par leur fonction. L'un est le quartier de la gare avec ses installations ferroviaires, ses techniciens, quelques bars et boutiques. L'autre, c'est le quartier COMILOG avec ses cases blanches à dessins bleus et verts et l'impressionnante maison verte et rose du chef de gare.

Le quartier Bakougni, où se trouve le dispensaire de la COMILOG, est celui des gens du pays, paysans arrivés à une certaine aisance et cela se sent. Les cases sont confortables, en briques cuites sous des toits de tôle au milieu de petits jardins fleuris ombragés de palmiers. Le quartier est traversé par une large et belle allée bordée d'arbres, à l'imitation probablement des petits centres administratifs de l'époque coloniale, sans doute de Dolisie, capitale du pays Kougni. On trouve de petites boutiques, un bar-dancing et deux buvettes dont l'une attire l'attention par les peintures de ses murs à l'extérieur: un homme au teint sombre, à favoris et longs cheveux, tend un verre, d'un geste qui se veut élégant, à une femme de race blanche; dessin naïf où le visage de la femme est de profil, les seins et le reste du corps de face. Dans la journée, le quartier est paisible car hommes et femmes jardinent à la campagne avant d'apporter à la gare leurs cuvettes de tomates et d'oignons.

Le quartier Kamba, qui dépend plus ou moins du précédent, abrite des gens de la région, mais plus à l'est et venus plus tard. Ils habitent ici un vrai village, aux cases de terre avec toit de végétal, au milieu de bananiers et de papayers, de cultures d'endives et autres petits légumes qui s'étendent au long de la rivière.

Le quartier qui s'impose surtout à l'attention est celui de Bacongo, dont les maisons escaladent la colline qui domine la gare du Congo-Océan; elles sont de brique ou de bois avec toit végétal et s'entourent de manguiers. Du sommet de la colline, on jouit d'une vue superbe sur le carrefour ferroviaire, les savanes et les lambeaux de forêts dans les ravins des collines calcaires.

Cette étude des quartiers permet de dégager les caractères d'ensemble de Mont Belo, ainsi que la complexité de ses populations et la variété de ses occupations.

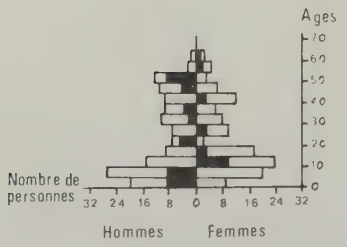
Une agglomération de démographie complexe et de fonctions diverses.

Mont Belo apparaît donc comme un gros centre, à mi-chemin entre Loudima et Dolisie, les deux foyers de populations Kougni, qui a dû son essor à l'installation successive de deux voies ferrées, avec un grand laps de temps entre elles. Mais l'implantation de la COMILOG, tout en renforçant l'importance du C.F.C.O., a joué un rôle beaucoup plus considérable que lui. Cela explique une partie des traits de la démographie actuelle.

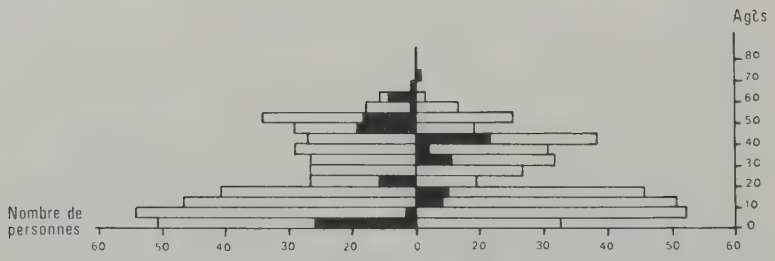
La pyramide des âges de l'agglomération toute entière (chiffres de 1971) traduit la complexité de la démographie. La base en est large, avec une forte proportion de jeunes. Ce qui étonne, c'est l'importance relative des hommes âgés de plus de 45 ans. Alors que la sex ratio est en général en faveur des femmes, les hommes l'emportent dans les tranches de 45 à 70 ans. Les femmes sont les plus nombreuses entre 30 et 45 ans, parce que les Bakougni sont majoritaires et que nous sommes en plein pays Kougni, c'est-à-dire en structure traditionnelle. La prédominance des hommes de 20 à 25 ans s'explique sans doute par l'afflux de nouveaux venus cherchant du travail. Il y a donc compromis entre les caractères démographiques d'un village traditionnel et ceux d'un centre nouveau né d'une offre d'emplois récents. Ce caractère est particulièrement accusé dans la cité indigène où, à côté des Bakougni dominants, se trouvent des Bascundi qui ne viennent pas de très loin.

Il nous a paru intéressant d'établir, pour la même année 1971, la pyramide des âges d'un quartier nouveau, celui de Bacongo.

Pyramides des âges



Mombelo quartier
Bacongo
1971



Montbelo 1971

Elle présente des différences avec celle de l'ensemble de Mont Belo. Les hommes sont ici les plus nombreux pour l'ensemble des classes d'âge, ce qui est normal pour une agglomération récente. Un seul trait commun: la prépondérance des femmes de 10 à 20 ans. Il peut sembler abusif de tirer des conclusions générales d'un si petit nombre d'habitants. Nous les estimons tout de même valables car elles confirment des constatations faites pour de vrais centres urbains dans les mêmes conditions.

Ce sont des immigrés qui ont fait du village de Mont Belo un centre actif, car ils sont à l'origine du développement de ses fonctions. Nous avons vu que deux voies ferrées ont contribué à l'essor de Mont Belo. Et cependant la fonction agricole reste la plus importante. On peut même dire que Mont Belo est beaucoup plus que jadis un centre agricole. Les Bakougni possèdent dans les environs de bonnes terres. Leurs femmes les travaillent et les hommes eux-mêmes se sont mis aux cultures commerciales nouvelles, celles des oignons et des tomates surtout. Ils y ont été poussés par les débouchés à Mont Belo même, où les cheminots sont une clientèle intéressante, et plus encore par la vente de ces produits à des revendeurs venus de Brazzaville et de Pointe-Noire par le train.

Mais ce qui a fait surtout la fortune de Mont Belo, c'est naturellement son rôle de centre ferroviaire notable. Deux voies ferrées s'y raccordent avec un aiguillage important: 5 voies et une voie de garage souvent occupée, soit par les trains de manganèse attendant leur évacuation, soit par les convois de grumes lorsqu'un accident dans le Mayombe retarde le trafic. Mais il n'y a pas de quai d'embarquement: la gare pourrait être plus active si l'exploitation Caisso avait la possibilité d'y expédier ses pommes de terre, alors qu'elle est obligée d'utiliser la gare de Loudima un peu moins proche. Cette production est en effet en moyenne de 600 à 700 tonnes par an, ce qui équivaut à la moitié de la consommation du Congo. Cependant l'animation est grande aux heures où les voyageurs changent de train pour emprunter soit le Congo-Océan en direction de Brazzaville ou Pointe-Noire, soit la voie COMILOG en direction de M'Binda.

Le centre ferroviaire a favorisé l'apparition d'une petite industrie: la carrière Champroux d'où se tirent des cailloux pour le ballast du chemin de fer COMILOG, entreprise qui a son poste d'essence. Champroux a abandonné son affaire en 1974, mais elle a été reprise par l'Etat et nationalisée. Mont Belo est un centre artisanal avec des charpentiers, menuisiers et maçons, des tailleurs comme "Bimbelick

André tailleur à la mode", des cordonniers: "Chez Papa Paul le meilleur cordonnier de Mont Belo".

La présence d'une petite agglomération a fait de cette gare un centre scolaire et religieux. L'école, qui avait trois maîtres en 1972, ce qui était très insuffisant pour le nombre d'enfants, en a obtenu six: c'est encore peu pour les 930 élèves dénombrés en 1975. Deux religions ont leur culte assuré avec un temple protestant et une église catholique dont s'occupe un catéchiste.

Mont Belo est maintenant un centre médical pourvu du dispensaire COMILOG et d'un dispensaire national. Ce dernier, situé sur une butte escarpée dominant la voie ferrée, est vite devenu important avec deux infirmiers et une sage-femme (ou plus exactement une "matrone" ayant l'expérience mais non les diplômes de sage-femme). Les femmes et les enfants se pressent aux consultations: il y en a de 125 à 130 par jour. On soigne les épidémies infantiles comme la rougeole et les maladies tropicales, surtout le paludisme et les parasitoses comme l'ankylostomiase. Dans la petite pharmacie du dispensaire se trouvent les médicaments les plus utiles comme la nivaquine ou l'aspirine. Les femmes viennent accoucher de plus en plus nombreuses: jusqu'à 80 accouchements certains mois.

Le nombre des habitants, les ressources dont ils disposent, en particulier des revenus salariaux notables pour le Congo, ont entraîné, avec la présence du carrefour ferroviaire et d'un croisement de routes, une active fonction commerciale. Centre d'échanges, Mont Belo l'est de plusieurs manières. Au marché se vendent les légumes, le manioc, l'arachide et les piments de la région. A la gare sont proposés les mêmes produits: le quai du C.F.C.O. devient un marché animé à chaque passage de train ou d'autorail. Le commerce se fait aussi dans les boutiques. Il y en a une dizaine entre le quartier indigène et surtout le quartier Bacongo, où l'on trouve les articles habituels: conserves, boissons, pagnes, savons, bougies et allumettes, cuvettes émaillées, objets de toilette et produits de beauté, chemises d'hommes et bien d'autres choses. Un économat COMILOG est ouvert une fois par quinzaine. C'est le quartier du marché, au pied de Bacongo et derrière la gare du C.F.C.O., qui présente la plus grande animation. Là se trouvent, dans des boutiques de bois, les tailleurs, le marchand de tissus, le cordonnier. Là aussi la plupart des 5 buvettes, dont on comprend l'utilité quand on a passé quelques heures dans cette localité

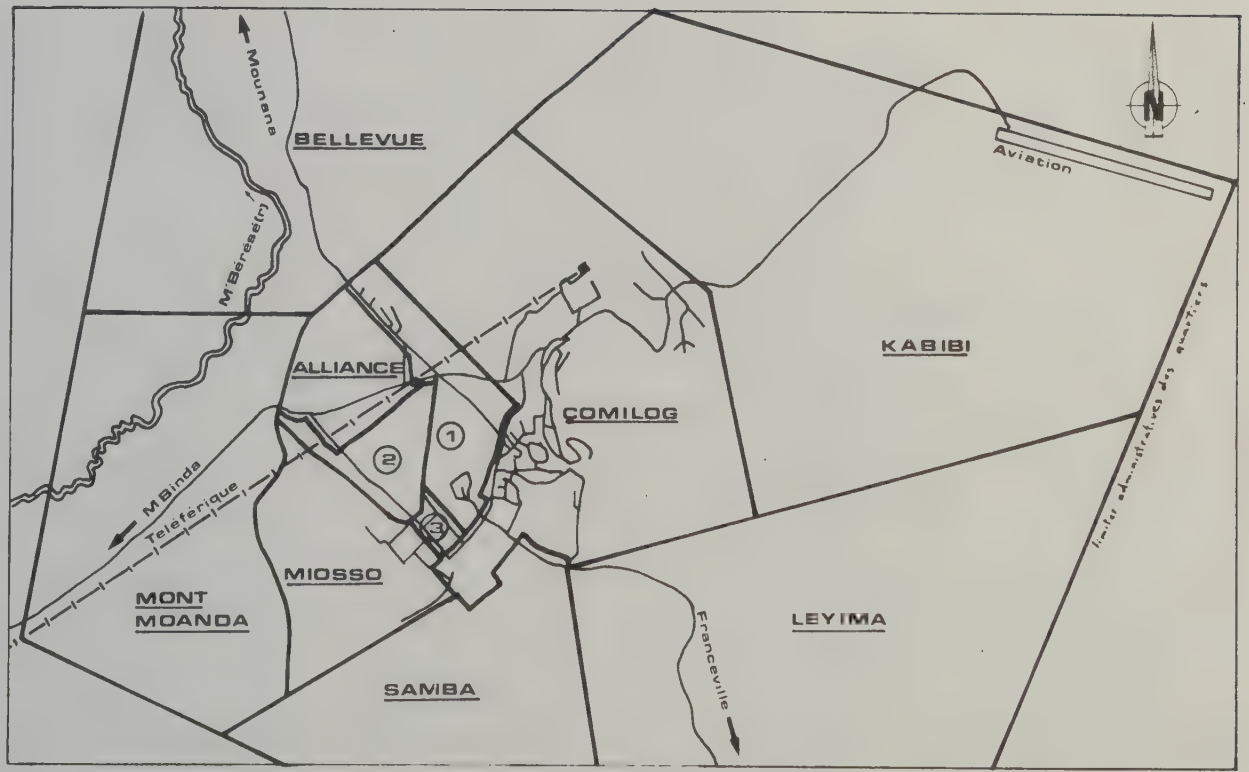
terriblement chaude et par surcroît une des plus sèche du Congo, et les 4 restaurants-cafés dont 3 sont des dancings (entre autres: "Au Buffet de la gare chez Papa Mimi" et "Aux touristes"). On a l'impression d'un quartier accueillant et habitué aux étrangers. A tous moments de la journée, il y a du monde attablé autour des verres de bière, écoutant la musique des transistors ou des tourne-disques, contemplant le spectacle du va-et-vient des voyageurs de la gare. Le soir, les dancings s'ouvrent à la clientèle des hommes dont la famille est éloignée (la prostitution fait vivre ici beaucoup de femmes).

Mont Belo n'aurait pu connaître un tel développement ni une telle activité sans la présence du chemin de fer de la COMILOG. Certes l'agglomération ne pourra atteindre l'importance d'autres gares qui ont pu assumer en outre un rôle forestier. Mais les installations qu'elle possède devront être maintenues tant qu'existeront le raccord des voies ferrées et un important aiguillage. Si elle n'a pas devant elle les perspectives d'un destin brillant, elle conserve la sécurité de son avenir.

Les deux terminus de la voie ferrée présentent donc des traits communs. Ils sont dominés par leur rôle de gare et, fait plus étonnant, par leurs fonctions agricoles. Mais, alors que Mont Belo, mieux placée dans un vaste carrefour, ne semble maintenant guère évoluer, M'Binda, grâce à sa situation frontalière et son importance comme point de rupture de charge à la fois du téléférique et du rail, de la route et du rail, continue à être en plein essor et à capturer les activités de Mayoko sa voisine. Ville qui ne doit son existence qu'à la COMILOG, son avenir semble lié à celui de l'entreprise.

III- LES CENTRES INDUSTRIELS DE LA COMILOG.

M'Binda et Mont Belo, terminus du rail, nous sont apparues avant tout comme des gares; Moanda et Makabana sont essentiellement des centres industriels. Le premier vit de l'extraction du manganèse; le deuxième de la réparation du matériel nécessaire à l'exploitation et à l'évacuation de ce minerai.



Les quartiers de Moanda

0 400 800 1200 m

(1) ADMINISTRATIF

(2) MONTAGNE (3) COMMERCIAL

V. LLIEN 1976

1) Moanda, cité du manganèse.

L'arrivée à Moanda par la route du sud, celle qui suit le téléférique, est une agréable surprise. On s'étonne de la diversité du site, fait si rare en pays tropical, de ce mélange de savanes et de boqueteaux, de plaines, de corniches de grès et de plateaux austères. On s'émerveille de l'importance de la petite cité se déployant dans la dépression, escaladant les flancs du plateau qui renferme le manganèse, richesse de ce coin perdu d'Afrique centrale. Moanda doit certes son existence à la présence du minerai, mais elle ne manque pas d'autres avantages dans sa situation et dans son site.

Une situation intéressante, un site agréable.

Moanda, village sans importance, était déjà bien placé, sur un vieil axe routier desservant la région entre Franceville, petite capitale du Haut Ogooué, Lastourville et Koulamoutou. Cette voie est reliée, au niveau de N'Dendé, à la grande dépression centrale de la N'Gounié. L'Ogooué est certes tout proche mais il est, dans son cours supérieur, si fortement encaissé et coupé de rapides qu'il ne peut servir de voie de circulation. La route passe à l'ouest du fleuve, suivant le rebord des couches de grès. Elle canalise les courants commerciaux et a jadis desservi des chantiers aurifères. Moanda est maintenant relié par route à l'Etat Congolais, dans un secteur où il y a toujours eu des échanges actifs entre les deux pays. Avant 1962, il y avait des services réguliers d'autocars (un par semaine) entre Dolisie et Franceville. Enfin, ces liens entre les deux Etats sont renforcés par le contact entre des régions naturelles différentes: le massif du Chaillu cristallin et forestier, les cuvettes et plateaux sédimentaires aux ressources agricoles et minières, les accumulations de sables des plateaux Batéké couvertes de savanes. Il en résulte des occupations humaines d'ethnies diverses et des échanges fructueux.

Le site même de l'actuelle agglomération a été en grande partie déterminé par le gisement de manganèse qui se trouve sur le plateau Bangombé à environ 600 mètres d'altitude. Ce plateau domine la vallée de la M'Bérécé, enfoncée à 420 mètres, dont l'eau est indispensable à la zone industrielle et à la ville. La plaine offre assez de place pour le développement d'un centre urbain. Les pentes

du plateau, bien aérées et plus fraîches, présentent d'immenses avantages pour l'habitat des techniciens européens qui ne sont pas accoutumés à la chaleur équatoriale (latitude 1° 33'sud). Elles procurent en outre l'agrément d'un vaste et beau panorama.

Le nom de Moanda est celui d'un village de la vallée de la M'Bérécé qui serait relativement récent. Le site initial de l'ancienne agglomération pourrait être le rocher abrupt, butte-témoin de 580 mètres d'altitude, qui domine la dépression. D'après la légende, cette hauteur aurait été abandonnée après un terrible orage au cours duquel le village aurait été foudroyé. Cependant, les photos aériennes anciennes ne révèlent aucune trace d'habitation mais seulement des bois et des plantations. Il y avait par contre des cases sur une colline en face.

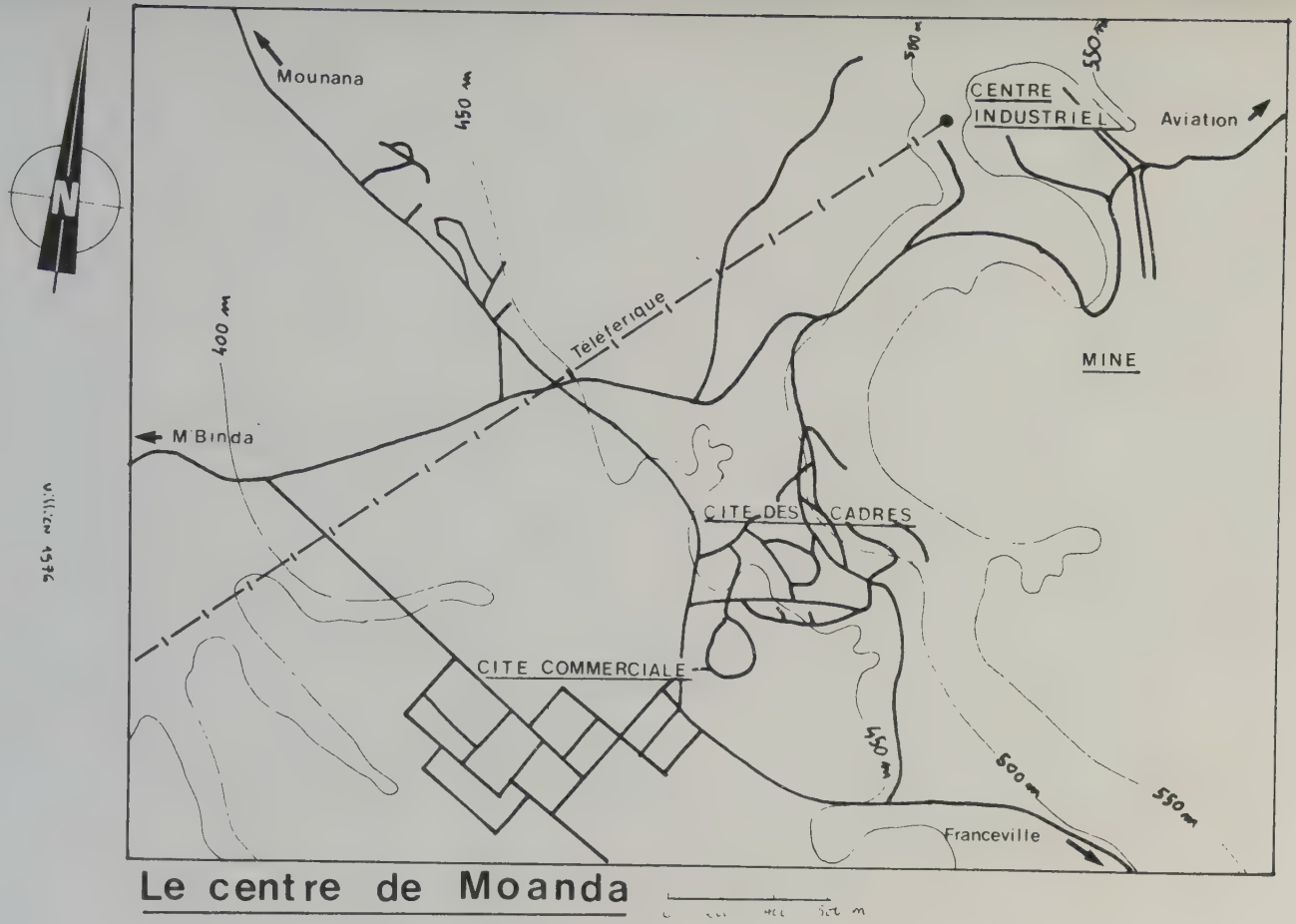
Dans la cuvette, bordée par les corniches de grès, se sont groupés les quartiers africains, alors que les installations COMILOG et le quartier résidentiel des cadres sont accrochés au rebord du plateau Bangombé. L'ensemble a été érigé en commune de plein exercice le 16 janvier 1969, avec une superficie de 4 800 hectares. Il y avait alors 8 776 habitants, répartis entre de très nombreux quartiers.(1)

Un émiettement de quartiers.

Sur le plan administratif, Moanda comptait en 1969 38 quartiers, sous l'autorité de 38 chefs de village. En voici la liste: Bangoussou 234 habitants, Youlou 193, Moanda I et II 290, Moanda II 122, Lekolo I 143, Quartier Lekolo 513, Groupe Lekolo 202, Quartier Rond-Point 145, Quartier Omoi 517, Onkoula 371, Ya 822, Montagne Sainte 385, Leyongassa I 128, Leyongassa II 417, Petit Paris 41, Mokaga 39, Cité Ngombé 41, Cité COMILOG PA 192, Mavendji-Posso 56, Quartier Chic RP 35, Ekouma 54, Djokoroundja 58, Cité COMILOG AF 773, Quartier Chic 39, Mabenga 64, Cité Fonctionnaires et Moanda Centre 71, Quartier Commercial 190, Douane Moanda 16, CEG Moanda 125, CET Moanda 82, Ecole officielle 522, Ecole Catholique 939, Aviation 56, Village Lekolo Ferme 55, Ecole Protestante 123, SOTRAHO 121, Village Mayila 44 et Mipoundi IV 8.

---

(1) Renseignements communiqués par M. Michel, alors adjoint au Maire de Moanda et Directeur de la Formation professionnelle COMILOG.



Le centre de Moanda

Cet émiettement était ridicule, et un regroupement fut décidé le 31 mars 1970 par le Conseil municipal qui constitua une chefferie de 11 quartiers, ce qui est encore beaucoup, avec les dénominations suivantes: Bellevue, qui englobe Leyongassa, Mikouma, Mavendji-Posso, Djokoroundja et Mabanga; Comilog, qui regroupe les installations minières, les cités et la Mission catholique; Kabibi, qui veut dire "lieu de rencontre" c'est-à-dire Aviation; Bangombé, comprenant Ya, Lekolo II et Mayila; Makima avec Lekolo, Onkoula et Rond-Point; Mont Moanda, groupant Moanda, Youlou et Bangoussou; Miosso avec Fumier, Omoi et Moanda; Montagne, c'est-à-dire Montagne Sainte; Alliance réunissant Douanes, Garage Thomas, Station Avicole et S.E.E.G.; Administratif, soit Sous-préfecture, CET, Ecoles, Gendarmerie et Mairie; Commercial, où se trouvent les grands comptoirs: S.A.E.M., Hatton & Cookson, Mini Prix, Gabo Prix, Marangelis, B.I.A.O., Magamode et Poissonnerie. Une rectification, en date du 31 mars 1970, changeait les noms de deux quartiers: Leyima remplaçait Bangombé et Makima devenait Samba.

Un problème délicat fut celui de la désignation des chefs des 11 quartiers, car 27 des anciens devaient être sacrifiés. Une élection eut lieu avec bulletins de vote représentant l'emblème que s'était choisi chaque candidat à l'usage des électeurs illettrés (1). C'est ainsi qu'à Samba s'affrontaient la chope de Nkouka Virgile et la chapelle catholique d'Okoula François. Les élections eurent lieu en mars 1971. Mais, dans la vie courante, on continue à désigner les quartiers sous leurs anciens vocables. Les noms rappelant ceux de Libreville (2) comme Montagne Sainte, Derrière Hôpital, Petit Paris, Quartier Chic sont toujours utilisés.

C'est au recensement du 13 décembre 1971 que nous avons un premier aperçu de la populations des nouveaux quartiers. (3) Le plus important, Samba, où se trouve englobé l'ancien village de Moanda, compte 1 508 habitants. Il est peuplé essentiellement d'Obamba et de Batéké. En seconde position, Comilog, avec 1 355 habitants, auxquels il faut ajouter les cadres de la Compagnie, pour la plupart expatriés avec leur famille, soit 233 personnes, surtout des Français. Dans cette

---

(1) Sur l'initiative de M. Michel, qui dessina lui-même les emblèmes.

(2) Ces noms témoignent du prestige dont est entourée la capitale, ici comme au Congo (Le quartier Poto Poto à Mont Belo).

(3) Renseignements communiqués par M. Magnagna, Maire de Moanda.

POPULATION DE MOANDA PAR QUARTIERS

EN DECEMBRE 1971 ET DECEMBRE 1972

QUARTIERS	ETHNIES DOMINANTES	1971	1972
Administratif	mêlés	379	275
Alliance	Bandjabi Bahouandji	341	368
Bellevue	Bahoumbou Bandjabi	437	483
Comilog (employés)	mêlés	1355	1297
Comilog (cadres)	Expatriés français	233	233
Commercial	mêlés	296	428
Kabibi	Bahoumbou	92	185
Leyima	Batéké Bahouin	1146	839
Miosso	Bahouandji Obamba Batéké	1027	874
Montagne	Bandjabi	368	492
Mont Moanda	Bahouandji	704	809
Samba	Obamba Batéké	1508	1292
TOTAUX		7886	7505

cité industrielle, les ethnies sont très mélangées. Le quartier de Leyima, qui compte 1 146 habitants, est peuplé de Batéké et de Bahouin. Miosso (1 027 habitants) est composé de populations diverses mais toutes de la région du Haut-Ogooué: Bahouandji, Obamba et Batéké. Au quartier Moanda, les 704 habitants sont Bahouandji. A Bellevue (457 personnes) dominent Bahoumbou et Bandjabi. Le quartier administratif (379 habitants) accueille des gens d'origines diverses et beaucoup de Bapounou. A Montagne Sainte (368 h.) vivent des Bandjabi. Les 341 habitants du quartier Alliance sont Bandjabi et Bahouandji. Le tout petit Kabibi (92 habitants) héberge des Bahoumbou. Quant aux 296 du quartier commercial, ce sont pour la plupart des Musulmans venus d'Afrique occidentale (Mali, Sénégal et Cameroun surtout). On y trouve aussi des Grecs.

Au recensement de décembre 1972 apparaissent quelques différences dans les chiffres de population des quartiers. Certains ont progressé: ce sont Alliance qui a maintenant 368 habitants, Bellevue 483, Kabibi 183, Montagne Sainte 492, Mont Moanda 809, Commercial 428. D'autres ont vu le nombre de leurs habitants diminuer: Leyima qui n'en a plus que 839, Miosso 874, Samba 1 292, Administratif 275 et Comilog 1 297. Il n'est pas commode d'expliquer les raisons de ces changements, sauf pour le quartier commercial dont l'essor est normal dans une jeune ville industrielle. A l'exception de celui-ci, les quartiers en progrès sont parmi les moins importants. Ils ne se situent point au coeur de la cité; ils sont même souvent assez excentriques comme Bellevue, Mont Moanda, Kabibi. Tous sont peuplés d'hommes venus d'autres régions: il y a beaucoup de Bandjabi à Alliance, Bellevue, Montagne Sainte. Ce sont plutôt des villages où les nouveaux venus retrouvent des gens de la même race, souvent du même canton. Or les Bandjabi délaissent peu à peu les régions du Chaillu à l'écart des axes économiques nouveaux. On voit se dépeupler au Gabon la route de Koulamoutou; il est venu à Moanda des hommes des cantons de Pana, de Koulamoutou et de Lastourville. En 1975, 185 Bandjabi travaillaient à la COMILOG; leurs jeunes compatriotes veulent suivre leur exemple et viennent s'installer à Moanda avec l'espoir de trouver un emploi. Mais comment comprendre la baisse des populations des autres quartiers, en particuliers celles de Leyima, Miosso et Samba où résident beaucoup de Batéké? Une seule explication semble valable: le départ de ceux-ci à Franceville où se sont ouverts de nombreux chantiers et où ils sont plus proches de leur pays d'origine.

En totalisant les chiffres de population des quartiers, on connaît le nombre des habitants de Moanda en 1969 (8 226). Si on compare avec les totaux de 1971 (7 653 habitants) et de 1972 (7 342), on est loin de constater les progrès dont parle l'Administration municipale. (1)Celle-ci estimait néanmoins qu'en 1975 il y avait de 11 000 à 12 000 habitants dans la ville, sans la moindre justification de ces chiffres. Entre les 8 000 habitants environ de 1972 (si on ajoute les expatriés) et les 12 000 supposés, il paraît sage d'opter pour 10 000 environ, car il ya eu la progression naturelle et l'arrivée de nouveaux venus dans un secteur en plein essor bénéficiant du développement de l'économie de toute la région. Les travaux du nouvel aéroport de Mvengué, de l'aménagement de la route de Franceville qui a été goudronnée et du barrage de Poubara ont attiré les entreprises et les hommes. Quant au petit centre de l'uranium de Mounana, il n'a d'importance que par la mine: sur le plan économique général, il dépend de Moanda qui profite donc aussi de son développement.

L'étude des quartiers révèle, avec les vicissitudes démographiques de la ville, la variété des ethnies. Les populations dominantes appartiennent à la région du Haut Ogooué et à ses abords: ce sont des Obamba, des Bandjabi, des Bahouandji et des Batéké. De plus loin sont venus d'autres hommes comme les Fang, mais en petit nombre. On est frappé par les progrès constants du groupe Batéké qui n'a pas beaucoup de ressources sur ses plateaux sableux et vient en chercher à Moanda où il s'adapte avec dynamisme aux situations nouvelles. Un autre caractère, que l'on retrouve dans toutes les villes d'Afrique Noire, c'est le groupement des ethnies par quartiers, sauf lorsqu'il s'agit des cités ouvrières des grandes entreprises.

Différents par leurs populations, les quartiers le sont souvent plus encore par leur aspect. Dans cette ville en pleine croissance, il y a encore beaucoup d'espaces nus et quelque chose d'inorganisé, mais les vides se sont comblés assez vite, comme nous avons pu le constater, entre 1972 et 1975. Sur le pourtour, les quartiers apparaissent comme des villages, avec leurs petites maisons de bois qui se dispersent dans des enclos où s'ébattent poulets et canards. La cité ouvrière COMILOG s'impose au regard par son aspect que l'on retrouve identique dans tous les centres de la Compagnie. C'est un ensemble de

---

(1) Mais dans quelles conditions ont été faits les recensements?

cases peintes en blanc, vert et bleu, où l'on distingue trois types. Les plus anciennes ont une salle de séjour, deux ou trois chambres, une cuisine, un Water closet à la turque avec douche, un magasin et, dans la cour, un foyer abrité par un petit toit. Un second type, celui des maisons à un étage, est réservé aux ouvriers qualifiés: en bas la grande salle, les W.C. avec douche, la cuisine et une petite cour; en haut trois chambres. Les cases les plus récentes comportent une cour centrale avec, d'un côté salle de séjour et magasin, de l'autre deux ou trois chambres et, sur le côté, dehors mais à l'abri, foyer, évier, W.C. avec douche.

La cité des cadres a un aspect tout différent. Dans la partie basse, chaque petite maison, confortable et élégante, s'entoure d'un jardin. Sur les pentes du plateau, de fort jolies villas se disséminent dans la verdure et les fleurs. Elles jouissent d'une vue admirable sur l'ensemble de la ville, le rebord des plateaux et le rocher de Moanda. Dans ce quartier paisible, le mess COMILOG, avec restaurant, night club, piscine et tennis, est un coin de détente et de joie, digne d'une station touristique.

Seule, la cité commerciale présente l'aspect vraiment urbain avec ses écoles, la Mission catholique, une église très moderne, deux banques, des magasins comme Gaboprix, des comptoirs de type colonial tel Hatton & Cookson, alignés le long d'un voie principale, des bars et même des restaurants. Autour d'un grand marché couvert, dans une quarantaine de boutiques en bois, des commerçants musulmans offrent les objets les plus variés.

Un quartier administratif est sorti de terre pour remplacer les bâtiments provisoires des fonctionnaires et des élus municipaux. Sur une petite colline se dresse une nouvelle Mairie très vaste comprenant une salle de réception, une terrasse couverte, des garages et constructions annexes. Un route circulaire dessert l'ensemble qui est entouré d'une vaste zone encore champêtre mise en lotissement par parcelles de 20 sur 20 m au prix de 3 000 francs la parcelle.(Une villa y est réservée au Maire).

Sur une autre hauteur, le quartier de l'Hôpital connaît une certaine animation avec les voitures et les taxis qui amènent les familles des malades.

Moanda a un cimetière entretenu avec soin par la Municipalité. Les tombes sont réparties en deux groupes: adultes et enfants. Sur les

tertres de terre, une collection d'objets, pittoresque et touchante, rappelle ce que les défunts aimaient particulièrement: parapluies, verres, bouteilles de bière, dames-jeannes de vin, jouets.

Tous les quartiers, ainsi que les espaces de verdure qui les séparent encore, sont reliés par des routes goudronnées. L'aspect général de Moanda est donc bien celui d'une petite ville animée, dont le dynamisme et la volonté de croissance reflètent les activités de la population.

Une population laborieuse.

Les gens viennent à Moanda pour travailler. Ils y trouvent des possibilités nombreuses car les fonctions sont déjà multiples. La première est évidemment celle qui a donné naissance à la ville et qui demeure la base de son développement: la fonction industrielle. Moanda est avant tout une cité minière. Sur le rebord du plateau Bangombé, dans sa partie haute, sont rassemblées la mine de manganèse, la laverie, l'usine de concentration du minerai, la station de départ du téléférique et toutes les installations COMILOG (garages, ateliers, magasins, bureaux). Cette fonction en a entraîné d'autres. Il a fallu créer la Société d'Eau et d'Electricité du Gabon (S.E.E.G.) et la Société de Travaux du Haut Ogooué (SOTRAHO). La première a réalisé des adductions d'eau car la COMILOG ne pouvait plus suffire à l'alimentation d'une agglomération devenus importante. L'eau est pompée dans la M'Bérécé, remontée sur 4 kilomètres et ensuite canalisée. La distribution se fait au moyen de pompes installées par la Municipalité dans les différents quartiers de la ville. L'électricité a été fournie pendant longtemps par les groupes électrogènes COMILOG. Depuis la construction du barrage de Poubara, inauguré en août 1975, tout a changé car le courant provient de cet ouvrage et alimente la ville de Moanda (1), y compris

---

(1) L'énergie de Poubara était déjà distribuée en ville avant même l'inauguration du barrage. Celui-ci a été construit sur l'Ogooué, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Franceville. Dès 1975, il fournissait le courant à Franceville, Mvengué, Mounana et Moanda. Il doit bientôt alimenter Bakoumba et peut-être même M'Binda avec un accord entre le Gabon et le Congo. En amont, un super-Poubara est prévu pour alimenter une usine de ferro-manganèse, mais ce projet pose le problème de l'inondation de la région.

la COMILOG. La SOTRAHO, elle, est une entreprise générale de construction, matériel industriel, outillage et pièces détachées. Elle utilise le sable des marigots pour les travaux de maçonnerie. L'activité de cette société n'a cessé de croître car à Moanda on construit maintenant surtout en dur, et le plan d'urbanisme prévoit la démolition de nombreuses cases qui ne sont pas alignées sur les voies urbaines et leur reconstruction en matériaux solides. La SOTRAHO a contribué aux constructions administratives comme celle de la Mairie. Elle travaille aussi pour Franceville, cité en pleine expansion.

On peut rattacher à la fonction industrielle l'entreprise de travaux de peinture S.A.P.L.E. D'autres industries sont en projet: menuiserie, fabriques de meubles et d'agglomérés. L'artisanat local ressortit aussi au domaine industriel, malgré sa faible importance: il s'agit de menuisiers, de vanniers et de nombreux tailleurs dont dix paient patente.

Cette fonction industrielle, qui est à l'origine de l'agglomération et lui a permis d'éclipser un moment Franceville, a stimulé ou suscité les autres fonctions: agricole, commerciale, administrative, culturelle et même touristique. La fonction agricole continue à jouer un rôle. Moanda garde l'aspect d'un ensemble rural dans ses quartiers périphériques. La présence de l'agglomération a de plus stimulé l'activité des paysans des environs. Le long des routes, et en particulier dans la trouée du téléférique, les villages sont entourés de bananiers, palmiers, orangers, mandariniers, citronniers et safoutiers. Les hommes cherchent de plus en plus à planter des cocotiers depuis que la COMILOG a introduit cet arbre dans les jardins de Moanda. On cultive aussi le taro, la patate douce, le maïs, le manioc et un peu de café (Une usine de préparation du café fonctionne à Franceville). Le petit élevage traditionnel des moutons, chèvres et volailles n'a pas disparu. Tous les produits de la culture se vendent bien soit en ville, soit sur la route. La prospérité se manifeste par les revêtements de ciment des maisons neuves et l'achat de beaucoup de riz destiné à la consommation familiale. Dans les environs de Moanda se trouvent une station avicole, un ranch lancé par le F.E.D. et une ferme des "Volontaires du Progrès" avec des cultures et des vaches. Toutes ces créations sont dues naturellement à l'apparition d'une petite ville et au développement du pouvoir d'achat. Le progrès de l'agriculture est lié, en effet, à la fonction commerciale.

Après le rôle industriel, le rôle commercial tient la seconde place dans la cité du manganèse. Ce qui a permis son développement, c'est la présence d'une population de quelque 10 000 habitants, comprenant une bonne partie de salariés: fonctionnaires et employés des administrations, employés de la mine et des autres industries. A la seule COMILOG ou dans les services qui en dépendent travaillent 912 Gabonais dont les gains sont intéressants pour leur pays et qui jouissent d'avantages supplémentaires (logement, oeuvres sociales etc.). Ils ont de ce fait un pouvoir d'achat relativement élevé. Voici quelques idées de leurs salaires. La COMILOG emploie à Moanda 351 manoeuvres, dont le salaire tourne autour de 140 francs de l'heure. Les 55 ouvriers spécialisés gagnent environ 166 francs, les 67 chauffeurs au moins 207 francs et les 44 mécaniciens de 200 à 240. Dans les bureaux, un téléphoniste gagne 48 000 francs par mois, un commis de 37 à 58 000, un dessinateur peut arriver à 70 000 francs. Ce sont des sommes importantes pour l'Afrique centrale, d'autant plus qu'une bonne partie de la nourriture ne revient pas cher, les cultures des femmes (manioc, arachides et bananes) pourvoyant à la consommation familiale courante. La ration alimentaire des employés COMILOG s'élèverait à 3 000 et même parfois à 4 000 calories. Le pouvoir d'achat des cadres, surtout les expatriés, est naturellement encore supérieur. Le commerce bénéficie des salaires perçus par les travailleurs de Moanda, mais aussi des environs, car beaucoup d'acheteurs viennent des villages, notamment de l'une des proches stations du téléférique.

L'essor du commerce se traduit par le chiffre des importations, le nombre des commerçants, la diversité des magasins et des articles, l'animation du marché et l'activité des banques.

Les importations passent par la Société anonyme de Transit et Affrètement(S.A.T.A.). En 1974, les arrivées à Moanda ont été de 46 399 tonnes, se répartissant mensuellement comme suit: (1)

janvier	2 062 tonnes	juillet	2 215 tonnes
février	2 325 "	août	7 628 "
mars	3 006 "	septembre	3 951 "
avril	3 574 "	octobre	3 981 "
mai	3 442 "	novembre	6 558 "
juin	3 844 "	décembre	3 813 "

(1) Renseignements communiqués par M. Waterloo, Directeur de la S.A.T.A., fusionnée avec la SOCOPAO.

Au premier semestre 1975, on constate un gros progrès puisque, pour six mois seulement, le chiffre de 1974 est dépassé: les importations ont été de 54 224 tonnes, se répartissant ainsi:

janvier	2 431 tonnes	avril	13 061 tonnes
février	4 557 "	mai	20 380 "
mars	4 403 "	juin	9 392 "

Les articles d'importation sont très divers. Il s'agit surtout de ciment, de fer (venant par 200 tonnes), de bitume (par 1 000 tonnes), de magnésie et de soufre pour le traitement de l'uranium, de carburant arrivé de Port-Gentil via Pointe-Noire, de pylônes électriques et autre matériel de ce type, de pneus, de ravitaillement. Pour ce dernier, ce qui est important, ce sont les boissons (vin et bière par 30 tonnes), le sel, les farines provenant de la minoterie de Libreville, le riz, les pâtes, le lait concentré et autres conserves (il peut arriver à la fois 5 tonnes de boites de tomate, 13 tonnes de conserves de poisson), la margarine (2 tonnes à la fois), la viande fraîche d'Afrique Australe, le malt de Belgique et de France. Notons encore l'arrivée d'objets de verrerie, du contre-plaqué venu de Port-Gentil via Pointe-Noire et des matelas mousse de Douala. Parfois arrivent des masses d'objets très spéciaux, par exemple une tonne de manches d'outils.

Les marchandises arrivent par le train de Pointe-Noire, puis sont transportées par camions depuis M'Binda, au rythme de 12 à 15 véhicules par jour, transport assuré par les entreprises Matlowski et Poussard-Faucon. La maison Vicente se contente d'apporter des bouteilles vides et du malt destinés à être réexpédiés à la brasserie de Port-Gentil. Une faible partie de ce trafic (3 à 4 %) se fait par avion (par Air-Gabon et Lina-Congo).

Mais la S.A.T.A. est loin d'assurer à elle seule les importations de Moanda. La COMILOG en supporte une partie encore plus considérable à cause de ses besoins en matériel et en produits de ravitaillement pour son personnel. Quelques chiffres le mettent en évidence.

En 1974, il a été expédié, de Pointe-Noire à Moanda, pour le compte de la COMILOG, 176 741 tonnes de marchandises, réparties suivant les mois de manière assez inégale, comme il ressort du tableau ci-après.

janvier	10 837	tonnes	juillet	9 419	tonnes
février	29 365	"	août	14 025	"
mars	7 596	"	septembre	7 747	"
avril	16 043	"	octobre	27 644	"
mai	13 517	"	novembre	12 190	"
juin	15 805	"	décembre	12 553	"

Pour les 7 premiers mois 1975, on arrivait déjà à 90 163 tonnes

janvier	12 553	tonnes	mai	16 398	tonnes
février	1 160	"	juin	6 625	"
mars	8 277	"	juillet	19 308	"
avril	25 842				

Les grandes différences proviennent de l'arrivage d'engins très lourds.

A ces importations venues du Congo, il faut en ajouter d'autres, plus considérables, en provenance de divers pays étrangers, et qui ont donné en 1974 un total de 3 903 860 tonnes, selon la répartition suivante, où manque le mois de janvier:

février	83 057	tonnes	août	250 230	tonnes
mars	183 452	"	septembre	203 310	"
avril	169 730	"	octobre	197 867	"
mai	317 368	"	novembre	498 416	"
juin	337 486	"	décembre	1 407 463	"
juillet	255 481	"			

On enregistre aux entrées des voitures, des pièces détachées, du matériel de prospection, du carburant et des vivres. Ces derniers arrivent en particulier le jeudi de Bordeaux par avion-cargo de vivres frais, tous les mercredis par Lina-Congo depuis Pointe-Noire et une fois par semaine par avion-cargo de l'Afrique orientale (il s'agit surtout de viande). Un service de transit COMILOG à Pointe-Noire s'occupe à la fois des importations et des exportations de minerai. La Compagnie passe aussi par l'intermédiaire de sociétés comme Brossette et la S.C.K.N. (Société Commerciale du Kouilou-Niari).

C'est donc un trafic d'importations considérable qui a pour centre Moanda, avec un rôle de redistributeur sur Mounana et les villages de la région. Il traduit une forte demande de denrées alimentaires pour la population de salariés, un besoin de matériaux d'équipement lié à l'industrie du bâtiment et aux travaux d'installations électriques à la suite de la mise en fonction du barrage de Poubara.

L'essor du commerce se manifeste encore par le nombre des commerçants. Nous pouvons en avoir une idée en consultant le registre des patentes où l'on trouve deux catégories: celle des maisons importantes payant patente sur un rôle et celle des petits commerces soumis à un forfait. Dans le premier groupe, on voit de grosses sociétés dont les activités sont multiples. Le groupe Hatton & Cookson, par exemple, fait le commerce de gros dans trois magasins, possède une boutique de détail avec licence d'alcool et un chai à vin. La S.A.E.N. (Etablissements Nicolas) pratique le commerce de gros et aussi celui de detail dans trois magasins dont l'un est un libre-service dit "Central" et l'autre possède une licence d'alcool; cette firme a aussi une boulangerie et une station d'essence Mobil. La maison C.E.C.A.-Gadis pratique aussi plusieurs sortes d'activités, avec un organisme d'Intergros pourvu de l'indispensable licence d'alcool, et deux de détail, l'un dans le quartier administratif, l'autre dans le quartier commercial (libre service avec vente d'alcools). Le commerce de la viande au détail est assuré par la maison Diawara qui est une boucherie, et par la boucherie-charcuterie de la Compagnie Pastorale Africaine. On s'étonne de trouver deux importantes poissonneries dans cette petite ville continentale: Intermarée et la Poissonnerie de l'Océan. En ce qui concerne l'habillement, il y a aussi de gros établissements. Bata a ouvert une boutique de chaussures. Amigo (SOMATEX) pratique le commerce de détail des vêtements, de même que la Société Moanda Textiles (SOMOTEX). EDICOSECAB fait le commerce de détail des robes, vêtements et meubles. SAPLE et SOTRAHO possèdent aussi un commerce de détail, et la dernière a en plus un magasin général et un garage. Il existe un service de location pour les véhicules de tourisme et un transporteur de passagers (Augustin Ajavon). Au total, nous avons trouvé 17 commerçants payant patente sur un rôle mais, étant donné leurs multiples activités, ils détiennent un total de 29 établissements. COMILOG a d'ailleurs une boutique où l'on vend huile, poisson séché dans la cité ouvrière, et un Economat de type européen dans la cité des cadres.

Le nombre des petits commerçants est beaucoup plus considérable. Officiellement, ils sont 431 (1) parmi lesquels 141 musulmans et 28 femmes dont 2 musulmanes. On en trouve dans toute la ville mais avec forte prédominance dans le quartier commercial où ils sont 148. Ailleurs, nous avons pu en compter 31 à Samba, 20 à Leyima, 13 à Miosso, 12 à Bellevue, 11 à Alliance, 8 à Montagne Sainte, 2 à Habibi. Des commerçants ambulants paient aussi patente à Moanda. Les spécialités de ces boutiquiers, qui sont parfois aussi des artisans, sont très variées. On trouve par exemple 2 photographes, un coiffeur, une coiffeuse pour dames (Madame Frasson Botton), un sculpteur, un vendeur de masques et statues, un artiste ambulant, un garagiste, un marchand de disques, 2 menuisiers, 2 tenanciers de bar-dancing, un marchand ambulant de viande et poulet cuit. Mais il y a surtout des boutiques où l'on vend un peu de tout, dans de pittoresques étalages. Voici des exemples de stocks de quelques boutiques. Chez Mohamed Aberrhamane, on peut dénombrer 35 pantalons, 5 robes, 5 complets enfants, 5 fers à repasser, 2 chemises tergal, 35 cartons de savon, 48 boites de lait, 32 flacons de glycérine, 4 de brillantine, 24 tubes dentifrices, 32 pièges à rats, 3 matelas "éponges" (c'est-à-dire en mousse de nylon), 2 "valises diplomatiques" (c'est-à-dire des porte-documents). Abdoulaye Aberrhame, lui, a emmagasiné 30 pagnes, 10 foulards de tête, 7 robes, 275 brosses, 54 paquets de lessive "Omo", 7 torches électriques, 24 boites de concentré de tomate, de la glycérine et du riz. Chez beaucoup, on voit des stocks considérables de conserves de tomate, de lait, de "maquerels", de glycérine, de pommades, de riz et de pâtes.

L'animation du quartier du marché constitue une autre preuve de l'activité commerciale. Il s'y groupe beaucoup de petites boutiques en bois, un "Chic Gabonais", le "Restaurant-Café, Cuisine moderne de Maître Roméo" qui ont de nombreux clients, de même que, le soir, la "Maison du Plaisir Madame Lebeau", sur la grande rue. Cette animation se retrouve dans toute la ville autour des étalages en plein vent où des femmes vendent, dans des cuvettes, des fruits, de l'huile et des amandes de palme.

L'importance commerciale se traduit enfin par l'activité bancaire. Deux banques sont installées à Moanda: la B.I.C.I., toute récente (1975) et la B.I.A.O. qui joue le rôle essentiel. Voici, à

---

(1) Mais beaucoup de commerces modestes ne sont pas déclarés.

titre d'exemple, le montant des dépôts dans cette banque durant le premier semestre 1975: (1)

janvier	118	Millions de Francs		avril	96	Millions de Francs	
février	118	"	"	juin	121	"	"
mars	120	"	"	juillet	107	"	"

La baisse du mois d'avril s'explique par le paiement des achats de vêtements et de denrées à l'occasion de la Rénovation, grande fête du Parti unique gabonais. Celle de juillet est liée à la proche fête nationale de l'Indépendance du 17 août. Le nombre des comptes et leur nature est intéressant. Au mois d'août 1975, on comptait 80 comptes courants et il s'agissait surtout de commerçants; le nombre des comptes-dépôts s'élevait à 1 460 et parmi ceux-ci 110 étaient supérieurs à 200 000 francs. Il y avait en outre 117 comptes d'épargne pour un total de 26 000 000, ces derniers étant surtout alimentés par les économies des petits salariés. Par ailleurs, la Banque avait fait 11 000 000 d'avances pour la construction de maisons et leur ameublement.

La masse salariale est donc utilisée avec discernement et l'on voit apparaître l'esprit d'épargne. C'est une des conséquences de la nouvelle existence procurée aux habitants de Moanda grâce à la COMILOG.

L'animation de Moanda, l'importance de sa population expliquent le développement de ses fonctions administratives. Depuis janvier 1969, commune de plein exercice, elle est administrée par un Maire assisté d'un Conseil Municipal. Moanda est en outre le siège d'une Sous-Préfecture qui dirige la collectivité rurale (avec résidence du Sous-Préfet); de la Chambre de Commerce, de l'Inspection du Travail et d'un Bureau de Douanes, l'un des trois qui existent au Gabon; ce dernier, installé en 1968, est devenu Direction Régionale en 1972, mais il doit bientôt être transféré à Franceville, chef-lieu de la région du Haut-Ogooué, qui est actuellement l'objet d'un plan grandiose de développement.

La fonction administrative a ses prolongements dans le rôle médical et culturel de la cité. Moanda possède un Hôpital COMILOG de 53 lits avec une Maternité. En août 1975, un Hôpital administratif de 50 lits était déjà construit et devait bientôt accueillir les malades.

(1) Renseignements communiqués par Mme Hébrard, chef de l'Agence B.I.A.O. à Moanda.

Les écoles sont fréquentées par 2 000 à 2 500 élèves. Les établissements sont nombreux. Au titre de l'enseignement primaire, on compte un jardin d'enfants, l'école primaire officielle avec 700 élèves répartis en 43 classes et une annexe de cette école, les écoles de la mission catholique (600 élèves) et de la mission protestante (de 150 à 200). L'enseignement secondaire est assuré par un Collège d'Enseignement Général de 300 élèves, un Lycée Technique qui accueille 267 élèves et qui est prévu pour en recevoir 2 500, car il sera le lieu de formation des cadres économiques nécessaires au Gabon Méridional. De l'enseignement technique ressortit également le Centre de Formation Professionnelle de la COMILOG. L'importance de l'enseignement privé témoigne des activités religieuses de la ville. Trois cultes sont assurés dans une belle église catholique, oeuvre de l'architecte Vigor, un temple protestant et une petite mosquée. Les Cercles COMILOG enfin assurent les loisirs de tous ceux qui y adhèrent moyennant une modique cotisation: ils ont à leur disposition cinéma, bibliothèque avec salle de lecture, salle de jeux, salle d'alphabétisation et bar.

Ce qui surprend le plus dans les activités de cette cité laborieuse c'est que, ville minière, elle soit devenue un centre de tourisme. Pour le comprendre, il faut distinguer deux sortes de tourisme. Il y a celui des gens d'affaires, des administrateurs et des hommes politiques, venus pour la COMILOG ou d'autres entreprises, et qui s'attardent. Il y a celui des voyageurs venus des régions environnantes, du Gabon et du Congo, tout exprès en week end ou pendant de petits congés. Ce sont des nationaux, mais surtout des expatriés, travaillant en Coopération et dans les entreprises forestières. Leurs déplacements tiennent au désir de voir la mine de manganèse et son étrange paysage de terrils et celui de se détendre. Le mess COMILOG a une bonne réputation. On est assuré d'excellents repas et d'une agréable piscine. Quelques chiffres (1) donnent une idée de son importance. Les 18 chambres ne servent qu'aux passagers COMILOG, aux stagiaires ou aux invités de la Direction; elles sont toujours pleines. Le nombre moyen de repas par mois est de 1 300 à 1 450 et il y a beaucoup de consommations au bar. Les recettes sont celles d'un hôtel fréquenté. Voici celles des trois derniers mois de l'année 1974. En octobre, les recettes en espèces ont été de 1 481 860 francs, les recettes en chèques de 442 100,

---

(1) Communiqués par M. Aubert, gérant du mess.

les recettes en bons (1) de 3 269 115 francs, soit un total de 5 193 075 francs. En novembre, les recettes en espèces se sont montées à 783 535 francs, en chèques à 322 165 francs, en bons à 2 515 830 francs, et les repas "Salon et COMILOG"(2) à 1 165 470 francs, soit un total de 4 787 000 francs. En décembre, on note: espèces 828 600, chèques 793 090, bons 3 914 070, "salon" 2 456 951 et "Sainte Barbe" 1 787 585 francs. La forte augmentation du mois de décembre vient des festivités de Noël et de la célébration de la Sainte Barbe, fête des mineurs. Les activités du mess COMILOG sont finalement celles d'un hôtel qui, s'il n'avait rien à voir avec l'entreprise, aurait, aux dires de son gérant, un bénéfice net annuel de 12 à 15 000 000 de francs.

Les diverses activités de Moanda ont été permises par les voies de communication desservant la ville mais, à leur tour, par le jeu normal des interactions, elles ont entraîné le développement de celles-ci.

Un noeud de voies de communication.

Lorsque Moanda n'était qu'un modeste village, il y a une vingtaine d'années, aucune route importante n'y aboutissait; on n'y trouvait que de mauvaises pistes. A présent, la cité du manganèse est devenue un noeud de routes et un centre de transports aériens.

Il existait certes une vieille route allant de Koulamoutou à Lastourville au nord-ouest, à Franceville au sud-est. Elle se prolongeait bien vers Okondja et vers la frontière du Nord Congo et l'on pouvait aller à la rigueur de Koulamoutou à Mouila et Mayoko, mais par de très mauvaises pistes, souvent impraticables même aux voitures tous terrains. Actuellement, on peut aller sans trop de problèmes, sauf en saison des pluies sur un petit secteur, de M'Dendé à Koulamoutou, Lastourville et Moanda. La section de Moanda à Mounana, centre de l'uranium, qui dessert aussi le ranch d'Okouma, connaît un grand trafic. La route de Moanda à Franceville, entièrement goudronnée sur ses 70 kilomètres, est aussi très fréquentée par les transporteurs et par des services réguliers d'autocars, parce qu'elle dessert au passage l'immense aéroport

---

(1) Les bons sont signés par le personnel COMILOG qui paie à la fin du mois.

(2) Il s'agit de consommations et repas offerts par les autorités de la COMILOG à des invités ou des personnalités.

de Mvengué et parce que Franceville, chef-lieu administratif du Haut-Ogooué, connaît, de par la volonté gouvernementale, une grande expansion et doit, grâce à ses trois hôtels et ses nouveaux quartiers en construction, devenir à son tour un pôle économique. Mais la voie la plus importante bien que non goudronnée est encore l'excellente piste, entretenue avec soin par la COMILOG, qui suit le téléférique. Elle possède le gros avantage de déboucher sur le chemin de fer à M'Binda et d'unir le Haut Gabon forestier au Congo dont les ressources agricoles sont intéressantes. Un trafic très actif de petits transporteurs, de camionnettes et surtout de camions relie M'Binda et Moanda. Par cette voie est acheminé un ravitaillement considérable en vivres, comme le sucre de la SIACONGO, et en carburants venus de Pointe-Noire par le rail. Beaucoup de camions vont jusqu'à Dolisie après une halte à Mossendjo; ils rapportent des boissons, des denrées alimentaires et toutes sortes de marchandises. Le transport est assuré en premier lieu par l'entreprise Matlowski et en second par celle de Poussard et Faucon. C'est ce qui explique le rôle du poste douanier de Moanda. Dans l'autre sens, le trafic est moindre: pendant longtemps cependant, des moteurs et des pièces de rechange ont été expédiés aux ateliers COMILOG de Makabana pour y être réparés.

Pour les voyageurs, pour certaines marchandises, la combinaison rail-route est trop longue: il faut recourir à l'avion. Moanda est devenu centre de transports aériens grâce au terrain COMILOG bâti sur le plateau du manganèse à Kabibi. Cet aéroport a été dès le début l'outil indispensable à l'édification du complexe industriel. Une nouvelle aérogare a été construite à Mvengué sur la route de Franceville et elle dessert les deux agglomérations. De classe internationale avec une piste pouvant accueillir les DC 10, Mvengué sert aux déplacements exceptionnels et à l'approvisionnement de la région. Les avions d'Air Gabon y assurent le trafic avec Libreville le mardi et le jeudi. Mais il est surtout l'aéroport de Franceville. Pour Moanda, Kabibi demeure le plus utile avec un trafic régulier et actif. Jusqu'à l'ouverture de Mvengué, il assurait un service par jour dans les deux sens entre Libreville, Port-Gentil et Moanda, des services supplémentaires en fin de semaine, une liaison hebdomadaire avec Pointe-Noire et des escales sur plusieurs terrains de la région de l'Ogooué: Lambaréné, Lastourville, Franceville Okondja. Les vols du mardi et du jeudi ont été sup-

Air Gabon continue à assurer ses sevices du lundi, mercredi,

. L'avion de Lina Congo y arrive de Pointe-Noire et

repart le mercredi. Le "Cessna" de la COMILOG fait une liaison régulière hebdomadaire avec Makabana et Pointe-Noire, mais il s'agit d'un vol privé pour les besoins de la Compagnie.

Le trafic aérien effectué par Mabibi est allé croissant dans son ensemble entre Moanda, Port-Gentil et Libreville. Il est plus irrégulier avec Pointe-Noire. (1) Il y a d'abord progression de l'ensemble des voyageurs au départ de Moanda, comme le montrent quelques chiffres: 1 920 en 1966, 3 657 en 1968, 3 808 en 1969. De même, à l'arrivée: 1 782 en 1966, 2 976 en 1968, 4 071 en 1969. Le va-et-vient des passagers se fait surtout avec Libreville, et ensuite Port-Gentil et Pointe-Noire. En 1966, ils étaient 1 325 à se rendre dans la capitale du Gabon, 162 à Port-Gentil et 128 à Pointe-Noire; en 1968, 2 393 à destination de Libreville, 222 vers Port-Gentil et 417 vers Pointe-Noire; en 1969, 2 189 pour Libreville, 485 pour Port-Gentil et 240 pour Pointe-Noire. En sens inverse, ce sont les mêmes rapports. En 1966, sont partis de Libreville 1 316 voyageurs pour Moanda, au départ de Port-Gentil 188. En 1968, on en comptait 1 615 venus de Libreville, 212 de Port-Gentil, 510 de Pointe-Noire. En 1969, 1 895 passagers se sont envolés de Libreville, 569 de Port-Gentil et 395 de Pointe-Noire. Parmi ces voyageurs se trouvent des Gabonais qui vont voir leurs familles, mais surtout des étrangers, techniciens de la COMILOG qui partent en congé ou en reviennent, qui vont faire un séjour au bord de la mer ou qui se rendent pour affaires dans les villes de la côte.

Le fret est, lui aussi, allé croissant dans son ensemble au début à destination de Moanda, puis a diminué, ce qui s'explique par l'achèvement de l'équipement de la ville. Celle-ci a reçu 175 994 tonnes de marchandises en 1966, 585 536 en 1968, 323 296 en 1969. Le fret provient surtout de Libreville: 145 543 tonnes en 1966, 148 029 en 1968, 127 766 en 1969. Viennent ensuite: de Port-Gentil 27 483 tonnes en 1966, 179 890 en 1968, 67 773 en 1969; de Pointe-Noire 107 tonnes en 1966, 253 644 en 1968, 129 123 en 1969.

De son côté, Moanda expédie de petites quantités de marchandises: 36 011 tonnes en 1966, dont la moitié à Libreville. Grosse augmentation en 1968, avec 136 790 tonnes, dont la moitié destinée à Pointe-Noire. En 1969, sur 88 129 tonnes, la moitié est allée à Pointe-Noire et près du quart à Libreville. La progression du trafic avec

---

(1) Renseignements communiqués par M. Dubuisson, Directeur administratif de Transgabon.

MOUVEMENTS DES PASSAGERS A L'AEROPORT DE MOANDA

en 1966, 1968 et 1969

Passagers à l'arrivée

PROVENANCES	1966	1968	1969
Libreville	1 316	1 615	1 895
Port Gentil	188	212	509
Lambaréné	157	198	359
Lastourville	110	137	85
Franceville		10	323
Okondja	?	294	445
Pointe-Noire	?	510	395

Passagers au départ

DESTINATIONS	1966	1968	1969
Libreville	1 325	2 393	2 189
Port Gentil	162	229	485
Lambaréné	155	150	294
Mouila	23		
Lastourville	109	162	113
Franceville	7	20	211
Okondja	11	266	376
Pointe-Noire	128	417	240

TRANSPORT DE FRET DE L'AEROPORT DE MOANDA, EN KG

en 1966, 1968 et 1969

Marchandises à l'arrivée

PROVENANCES	1966	1968	1969
Libreville	145 543	148 029	121 766
Port Gentil	27 483	179 890	67 779
Lambaréné	2 238	1 003	3 248
Lastourville	623	1 032	237
Franceville		1 798	140
Okondja	20	140	1 013
Pointe-Noire	107	253 644	129 123

Marchandises au départ

DESTINATIONS	1966	1968	1969
Libreville	18 389	14 322	21 648
Port Gentil	5 438	2 997	5 080
Lambaréné	1 361	330	1 314
Mouila	56		
Lastourville	6 743	1 939	1 941
Franceville	1 012	254	9 361
Okondja	689	2 108	5 219
Pointe-Noire	1 913	114 900	43 586

Pointe-Noire vient des relations avec le port COMILOG et surtout de l'importance du ravitaillement local assuré par le Congo en poissons, crustacés, volailles et farines surtout.

Le trafic aérien connaît aussi une certaine activité entre Moanda et les petits centres de la région, surtout avec Lambaréné. Il s'agit là de passagers gabonais surtout, et aussi de quelques marchandises. Ce qui renforce l'importance du terrain d'aviation de Moanda, c'est qu'il était utilisé par Mounana centre de l'uranium. Il partage maintenant ce rôle avec l'aéroport de Mvengué.

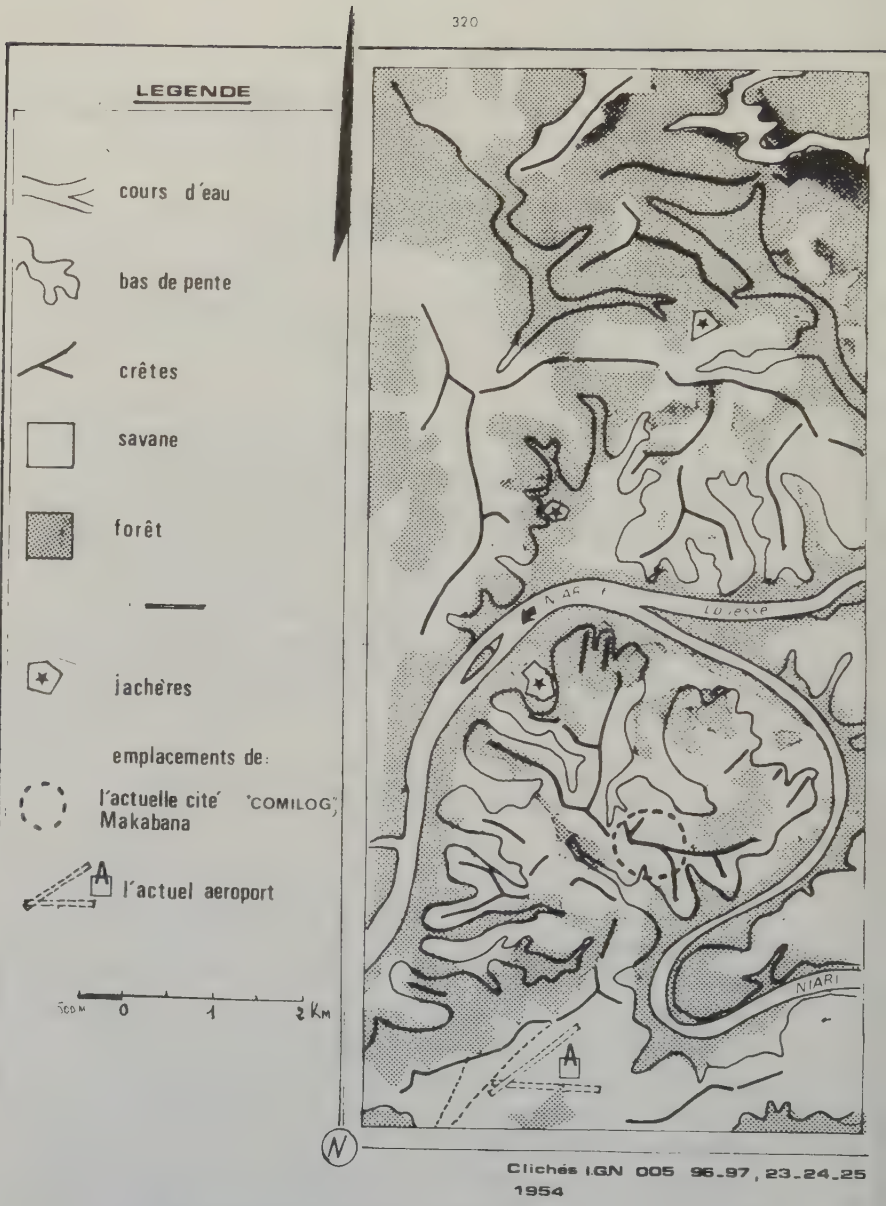
On peut conclure que Moanda, création récente de la COMILOG, est déjà une cité complète par ses aspects et ses fonctions. Son développement n'est pas terminé, car elle est un pôle d'attraction de la région du Haut Ogooué. Mais ne subira-t-elle pas bientôt la concurrence de Franceville qui a toutes les faveurs du gouvernement gabonais?

Moanda est un petit village transformé par l'exploitation du manganèse. L'histoire de Makabana est encore plus extraordinaire, car il n'y avait aucune espèce d'habitat sur le site où devait se développer la ville actuelle.

2) Le centre des ateliers du chemin de fer: Makabana.

L'arrivée à Makabana par les routes venant de Mont Belo ou de Dolisie est surprenante. En sortant de vastes savanes presque désertes, on voit apparaître, étagés sur un ensemble de collines, de petits groupes de jolies maisons. De nuit, l'impression de zone urbanisée est encore plus frappante avec l'éclairage électrique, si rare dans les campagnes congolaises. Le voyageur qui ne serait pas revenu dans la région depuis une quinzaine d'années ne reconnaîtrait pas le paysage: il n'y avait alors aucune case sur l'emplacement de Makabana, comme l'attestent les photos aériennes (1), et le poste français établi par les militaires au début du siècle n'était plus qu'un lointain souvenir. Nous nous trouvons donc bien en présence d'une agglomération qui ne doit son existence qu'à la COMILOG. C'est la décision des techniciens de la Compagnie de créer dans ce site une gare et des ateliers de chemin de fer qui a fait surgir en moins de dix ans une petite ville -

(1) Mission AEF 1954 n° 005-023 et 24



Clichés IGN 005 96-97, 23-24-25
1954

LE SITE DE MAKABANA AVANT COMILOG

AUCUN HABITAT, UNE OCCUPATION AGRAIRE TRÈS LACHE

champignon. L'essor commencé ne s'est pas arrêté et se poursuit. Les raisons en sont des conditions naturelles favorables à la création d'une gare.

Un site de gare au contact de régions différentes.

Ce sont des impératifs ferroviaires qui ont déterminé les constructeurs de la ligne, et c'était normal, à fixer leur choix sur Makabana comme emplacement d'une gare. Leur option se justifiait par la proximité des deux plus importants passages de rivière de la future voie ferrée (le Niari et la Loussé peu avant son confluent avec ce fleuve). La construction de deux viaducs, l'un de 117 mètres et l'autre de 175, allait nécessiter le rassemblement d'un matériel important et de nombreux ouvriers. On ne pouvait les réunir dans une zone basse (84 mètres d'altitude à la Loussé, 82 au Niari) et resserrée (1). Par contre, le vaste plateau aéré que devait traverser le rail et qui dominait le fleuve paraissait idéal pour des installations techniques considérables qui seraient utiles par la suite et pourraient faire de Makabana le centre de réparation du matériel ferroviaire. C'était aussi le dernier point commode avant la région accidentée des plateaux gréseux où le déboisement eût demandé un travail supplémentaire. Makabana avait enfin l'avantage d'être situé à peu près à la moitié du parcours total du manganèse entre Moanda et Pointe-Noire (191 kilomètres de Makabana à M'Binda et 267 à Moanda; 91 de Makabana à Mont Belo et 291 à Pointe-Noire).

Le site, ainsi choisi pour des raisons techniques, devait aussi convenir au développement d'une agglomération, et cela explique en partie l'essor rapide de la ville. Un des caractères essentiels de la situation de Makabana est d'être un contact de régions naturelles différentes: plaines calcaires herbeuses à vocation pastorale de la grande vallée du Niari, collines forestières des rives du fleuve, proximité du massif granitique du Chaillu riche d'okoumé, de limba et de fruits. Cette situation favorable aux échanges devait être encore valorisée par les ponts du chemin de fer enjambant les deux plus gros cours d'eau, ponts ouverts aussi aux voitures et aux piétons grâce à un système de signalisation du type des passages à niveau classiques avec garde-barrière.

---

(1) Archives COMILOG.

Le site même de la ville est assez étendu. C'est un ensemble de collines encadrées par une boucle du Niari. La pente est raide vers le nord du côté du fleuve; elle est douce, et le relief prend des allures de plateau, vers le sud et l'ouest où la petite rivière Minguengouélé coule vers le nord pour rejoindre le Niari. Les altitudes vont de 100 à 200 mètres. De ce fait, le climat est plus agréable que celui de la plaine voisine: il est moins chaud et surtout plus ventilé.

La place ne manque pas et les possibilités d'expansion sont encore très grandes. Cela explique le paysage actuel, qui est d'ailleurs celui de beaucoup de villes poussant autour d'un noyau organisé selon un plan d'urbanisme. La zone urbanisée appartient ici à la COMILOG; elle a été créée par la volonté de ses dirigeants qui en ont confié le soin à des techniciens et à un architecte de valeur, grand prix de Rome. Les populations, attirées par les perspectives du marché du travail, se sont installées un peu partout au gré des relations ethniques et familiales, d'où une certaine incohérence. Vue dans son ensemble, la petite cité apparaît constituée de groupes de villages séparés par des espaces vides couverts d'une maigre savane. Le lien, c'est la grande route qui, arrivant de Mont Belo, traverse Makabana avant de retrouver le cours de la voie ferrée se dirigeant sur M'Binda.

L'aspect urbain de Makabana se découvre dans l'apparence moderne et agréable des cités COMILOG, avec l'éclairage électrique, l'animation quotidienne d'un gros marché organisé et entouré de boutiques, la présence d'édifices publics: château d'eau, église en dur, écoles, poste, bâtiments administratifs, stade omnisport, hôpital, hôtel pour les cadres et piscine COMILOG. Ce qui fait défaut, c'est le lien d'habitat entre les différentes agglomérations (mais ne constate-t-on pas toujours la même lacune à Brasilia, ou à Canberra cité déjà ancienne?). Ce qui étonne certes, c'est l'aspect de village de Minguengouélé dans son ensemble, avec ses modestes cases de bois, ses toits de végétal bien souvent, ses poules et ses petits jardins. Cela n'empêche point les habitants de Makabana d'être fiers de vivre dans ce qui pour eux est une ville où, disent-ils, "on trouve tout", aussi bien les vêtements masculins à la mode que les pagnes multicolores des femmes, les bars-dancings avec entraîneuses que les églises catholique et luthérienne. Il y a de quoi satisfaire des populations nombreuses et variées.

Une population jeune et mêlée.

Un autre caractère urbain que Makabana possède à coup sûr, c'est le nombre de ses habitants, déjà important pour un pays sous-peuplé. Ses administrateurs prétendent même qu'ils dirigent la quatrième ville du Congo, après Brazzaville, Pointe-Noire et Dolisie, semblant ignorer que Jacob, ville-champignon elle aussi mais plus ancienne, a atteint les 30 000 habitants en 1970, dépassant Dolisie, cité de 18 à 20 000 personnes; ils oublient aussi que Mossendjo dépasse les 7 000 habitants. Mais leur opinion est intéressante: Makabana leur apparaît comme une vraie ville, plus que le vieux centre du Chaillu et surtout plus que Jacob qui a gardé un aspect rural.

Certes, la vitesse de peuplement de Makabana a été spectaculaire, si l'on pense qu'en 1957 son emplacement était à peu près vide d'hommes. C'est avec les travaux préparatoires de la COMILOG en 1958 qu'une agglomération se dessine; mais il ne faut pas tenir compte des chiffres des trois à quatre premières années, car il s'agissait d'ouvriers venus temporairement, ceux de la CITRA chargés de débroussailler le pays et établir les premières installations ferroviaires. A partir de 1962 seulement, date du début du trafic sur la voie ferrée, commence le peuplement normal: il y avait alors environ 700 personnes, chiffre énorme si on se rappelle qu'un village congolais ne compte guère plus de 200 habitants. En 1967, le chiffre de 3 061 est atteint: 1 605 hommes et 1 456 femmes. En 1969, nouveau bond en avant: 5 600 habitants pour toute l'agglomération, c'est-à-dire le centre et les villages alentour (Koutina, Maboukou, Yama, Makaka, Nyanga, Moukondo, M'Boté-Kolé, Mon Pays-Koukalayré, Ditombé, Natalila et Moukanga). En 1970, la seule cité compte 5 005 personnes (plus 1 106 pour les villages environnants précités). En 1974, on dénombre 6 754 habitants (3 577 du sexe masculin et 3 177 du sexe féminin).

Ce qui caractérise Makabana, c'est donc une population importée dans sa totalité. D'où venaient les hommes qui ont constitué cette nouvelle ville? Nous disposons, pour l'étude des origines des populations, des chiffres des monographies de l'Etat-civil (1) et d'une enquête plus restreinte faite en 1969 (2). Le travail des enquêteurs de l'O.R.S.T.O.M. en 1967 porte sur l'ensemble de Makabana,

---

(1) Dépouillées en 1967 par l'O.R.S.T.O.M.

(2) Enquête personnelle.

soit 3 061 personnes, dans les quartiers COMILOG, CITRA, Gendarmerie, PTT-Mission catholique, Aviation et Minguengouélé. La ville avait alors déjà son caractère actuel, mais les populations y étaient deux fois moindres. On est frappé d'abord, en étudiant ces documents, de la variété des origines des habitants, du nombre relativement important de ceux des régions proches, de la spécialisation professionnelle de certains groupes.

Variété d'origine: les gens proviennent de la vallée du Niari, du massif du Chaillu, du Mayombe et de Pointe-Noire, du Pool (en particulier Kinkala et Brazzaville), du Nord Congo et de l'étranger. Les chiffres importants concernent ceux des régions proches. 420 personnes sont nées dans la région, soit un pourcentage de 13,75. De Dolisie et du reste du district (en fait les alentours de Makabana) sont arrivés 399 habitants, soit 12,1 %. Cependant, en 1967, il y avait déjà beaucoup de jeunes nés à Makabana (339 soit 11,2 %). On est étonné de l'importance que continue à avoir la lointaine ville de Pointe-Noire avec 264 de ses représentants, soit un pourcentage de 8,55. Deux centres sont encore bien placés: Kibangou, chef-lieu du district voisin, dans une zone de dures savanes et de médiocres ressources, qui a envoyé 186 personnes (6,05 %) et Sibiti, en pleine difficulté avec la fermeture des exploitations forestières et la crise du palmier à huile (145 personnes soit 4,65 %). Il y a 95 étrangers dont le groupe le plus nombreux vient de Kinshasa (0,5 %).

Une enquête portant sur 742 habitants a été faite en 1969 dans les différents quartiers (Camp COMILOG, Camp Boys, Congo-Bois, Aviation, Gendarmerie, Minguengouélé). Elle donne des résultats très proches de la précédente, avec néanmoins des différences qui peuvent être imputées au nombre plus faible de sujets étudiés, bien plus qu'à la différence entre deux années. D'après cette enquête, c'est encore de Mossendjo que les masses les plus nombreuses sont arrivées: 148 soit 19,54 %. Makabana a maintenant des jeunes qui y sont nés en plus grand nombre (118 soit 15,9 %). Vient ensuite Kibangou avec 110 soit 14,82 %, et Dolisie (81, donc 10,91 %) en régression, mais il faut y inclure Makaka avec 36 personnes, ce qui fait un total de 117 (15 %). Il n'y a donc pas de changement notable. Par contre, les contingents de Pointe-Noire (16 personnes) ont beaucoup baissé. (1) Il faut noter

---

(1) Il est vraisemblable qu'une masse de main-d'oeuvre en chômage, habituée à travailler dans les chemins de fer, est venue de cette ville au début. Ne viennent ensuite que des isolés rejoignant des membres de leur famille ou de leur quartier.

les apports de Sibiti (21) et de Brazzaville (20) auxquels on peut joindre ceux de Kirkala (9) et du reste du Pool (19). Enfin le Nord Congo fournit 19 personnes, Madingou 18, Mouyondzi 13, Komono et Divénié 12, Loudima 11, Kouilou 9, Zanaga 7, Kindamba 6, Jacob 4, Mayoko 3, Madingou-Kayes 3 et Mayama 2. Les étrangers sont au nombre de 5.

Il est à noter que cette enquête plus restreinte comporte des insuffisances parce que les hommes interrogés font des erreurs, ont des oublis ou ne veulent pas toujours répondre avec précision. Nous aurions voulu, en 1970 et 1971, compléter et actualiser ce travail, mais nous n'avons pu, malgré nos efforts, avoir connaissance des monographies du P.C.A. Il en a été de même en 1975, bien que cette année-là nous ayons pu obtenir des renseignements un peu plus précis sur la population des quartiers.

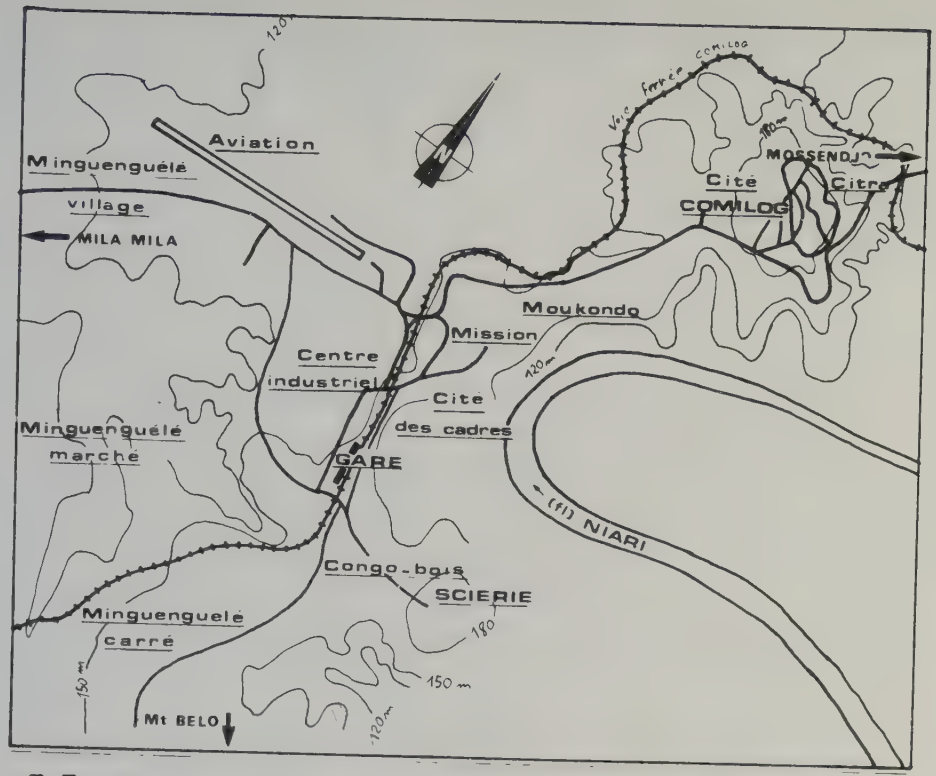
De toutes façons, les deux enquêtes aboutissent à établir la grande variété d'origine des habitants de Makabana, avec prédominance de ceux de la région, soit des distrits de Dolisie et Kibangou, de cette zone de savanes sèches où il n'y avait aucune possibilité de travail, soit de celui de Mossendjo, pays forestier de forte émigration depuis longtemps. De ces travaux ressort aussi le rôle de la qualification professionnelle pour certains des immigrés. C'est cette dernière qui a déterminé ceux qui viennent de fort loin ou qui les a obligés à ces déplacements. Du Nord Congo ne sont venus que des administrateurs, policiers entre autres, contraints par leur gouvernement, et des techniciens ou des cadres. Des agglomérations comme Dolisie, Pointe-Noire et les gares du Mayombe ont fourni des manoeuvres qui avaient travaillé au Congo-Océan ou des forestiers congédiés des chantiers du Mayombe. Quant aux hommes venus du Pool, ce sont souvent des artisans, menuisiers ou ébénistes en particulier, fiers de leur origine et de leur spécialité.

Il est intéressant aussi d'étudier les dates des mouvements de populations qui peuvent s'échelonner à partir de 1958. Nous avons des précisions sur 742 personnes. Les arrivées y sont comptées par chefs de famille; or une famille comprend en moyenne 4 à 5 personnes. En 1958, les arrivées sont à peu près nulles, mais en 1959 24 chefs de famille s'établissent à Makabana. C'est l'année 1960 qui détient le record avec 38 arrivées. Pour les années suivantes, l'immigration est plus faible: 13 en 1961, 10 en 1962, 13 en 1963, 12 en 1964, 23 exceptionnellement en 1965, 12 en 1966. Le déclin commence ensuite: 9 en

1967 et 3 en 1968. C'est donc le grand moment des chantiers CITRA qui a provoqué le plus gros appel de main-d'oeuvre. Les nouveaux venus sont moins nombreux ensuite, mais les populations préalablement arrivées n'ont pas quitté Makabana, ayant trouvé du travail ou espérant toujours en trouver et vivant en attendant soit aux dépens des parents et amis soit en faisant du petit commerce.

L'étude de ces statistiques permet de constater aussi que les hommes sont venus plus nombreux que les femmes, ce qui est normal. De Pointe-Noire, le pourcentage d'hommes est de 10 %, celui des femmes de 7,1. De Kibangou sont arrivés 6,3 % d'hommes et 5,8 de femmes. Naturellement, plus le centre d'exode est éloigné, moins nombreuses sont les femmes: elles ne viennent que plus tard, lorsque le chef de famille a trouvé une situation. Bien souvent cependant, l'intervalle de temps est faible: lorsqu'il s'agit de villages de la grande plaine du Niari. Inversement, 15 % de femmes et 12,5 seulement d'hommes sont originaires de Mossendjo: exode déjà ancien sans doute, les hommes ayant eu le temps de faire venir leurs femmes ou leurs fiancées. Pour le district de Dolisie, c'est-à-dire essentiellement ici les environs de Makabana, le pourcentage des femmes est de 14,4 et celui des hommes de 11,8: ce sont les chiffres normaux de la campagne. Il s'agit en effet de villages proches dont les familles entières, déménageant en pirogues, sont venues s'installer dans le quartier de Minguengouélé. De même, parmi les gens nés à Makabana, le pourcentage féminin l'emporte: 12,5 contre 9,9 du sexe masculin.

Hommes et femmes appartiennent à des tranches d'âge sensiblement les mêmes. Sur les enquêtes de l'O.R.S.T.O.M. ne figure aucun individu de plus de 60 ans. Ce sont les adultes qui dominent. Ceux qui sont nés à Makabana même sont des jeunes de moins de 18 ans (159 hommes et 180 femmes); on ne relève dans cette catégorie aucune personne dans la tranche d'âge de 18 à 60 ans, hormis deux femmes, nées peut-être dans un camp primitif de pêcheurs des bords du fleuve. Dans l'ensemble, ce sont encore les caractères démographiques des cités nouvelles qui se retrouvent ici: prédominance des hommes d'âge adulte venus chercher du travail; absence de personnes âgées; apparition, à ses tout premiers débuts, d'une catégorie de jeunes nés à Makabana avec sex ratio analogue à celle des villages. En 1974, la sex ratio se maintient favorable aux hommes qui sont 3 577 pour 3 177 femmes. C'est donc une preuve de la jeunesse de l'agglomération. Mais cette différence n'est pas la même



Makabana et ses quartiers

0 300 600 m

suivant les quartiers. Elle est particulièrement élevée dans les zones les plus pauvres du haut de la ville: 840 hommes pour 557 femmes dans le quartier "ex CITRA"; à ce quartier appartient le "Camp Boys" où arrivent les nouveaux venus en quête de travail et quelques nouveaux employés de la COMILOG dont les familles ne sont pas encore à Makabana. L'excédent masculin se retrouve dans les quartiers Oscar Charlie (415 pour 373), Industriel (307 pour 284), Congo Bois (192 pour 184) et Etrangers (184 pour 154). Par contre, les femmes sont plus nombreuses à Juliette-Roméo (284 et 375), à Minguengouélé Marché (489 et 551) et à Minguengouélé Carré (193 et 226). Il s'agit là, en effet, surtout d'une population originaire de la région, de Bakougni agriculteurs et petits commerçants. Leur démographie est celle d'un village traditionnel. On ne trouve d'ailleurs de parsonnes âgées que dans les quartiers de Minguengouélé (Marché, Carré et Village). Si l'on considère la démographie des villages dépendant du P.C.A. de Makabana, on observe à nouveau une répartition par sexe du type rural traditionnel: dans l'ensemble des 11 villages, on compte 543 femmes pour 485 hommes.

La grande variété des origines réflète la variété des ethnies. Le groupe Kongo l'emporte, représentant 48 % des ethnies sur une enquête portant sur 400 personnes. Dans ce groupe, les Bakougni sont les plus nombreux (69); puis 63 sont originaires du Pool (Lari en particulier), 21 Bakamba, 18 Yombé, 11 Badondo, 6 Babembé, 5 Vili. En dehors du groupe Kongo, on compte 72 Batsangui du district de Mossendjo, 52 Batéké, 31 Bapounou, 10 Baloumbou, 10 Bayaka, 8 Bandassa, 6 Bavoumbou, 3 Banzabi et 2 Bakota. Quelques ethnies du Congo du Nord sont aussi représentées (14) à côté d'un Camerounais et d'un Centrafricain. Dans tous les quartiers, on trouve des Bakougni, mais d'autres ethnies peuvent être dominantes dans cette localisation géographique.

Si l'on considère l'ensemble de Makabana, la population est essentiellement congolaise mais elle est venue d'un peu partout. A côté d'une dominante de Bakougni, se trouvent des Yombé et des gens de Pointe-Noire d'ethnies diverses, des originaires du Pool surtout Lari et des citoyens du Nord Congo. Indice de prospérité, on compte 275 étrangers en dehors des cadres COMILOG (34 expatriés en 1971): ce sont des Zaïrois(chauffeurs, aides-chauffeurs, aides-mécaniciens, boulangers etc.), des Centrafricains (23) et un certain nombre de commerçants musulmans, surtout d'Afrique Occidentale: 32 Maliens, 1 Sénégalais, 1 Ivoirien, 1 Camerounais et même, ce qui est rarissime, 1 Libanais musulman.

POPULATION DE LA VILLE DE MAKABANA EN 1974

QUARTIERS	SEXE MASCULIN				SEXE FEMININ				Totaux
	moins de 18	de 18 à 60	+ de 60	Totaux hommes	moins de 18	de 18 à 60	+ de 60	Totaux femmes	généraux
Oscar-Charlie	265	150	0	415	180	193	0	373	788
Juliette Romeo	148	136	0	284	220	155	0	375	659
4e CITRA	686	154	0	840	182	173	2	357	1 197
Moukondo	117	98	2	217	120	98	0	218	435
Industriel	195	112	0	307	158	126	0	284	591
Minguon-gouélé Marché	284	202	3	489	273	275	2	551	1 040
Minguen-gouélé Carré	86	106	1	193	95	127	4	226	419
Minguon-gouélé Village	174	110	0	284	147	137	3	287	571
Congo-Bois	106	85	1	192	87	96	1	184	376
Agents de l'Etat	114	58	0	172	98	70	0	168	340
Etrangers	44	139	1	184	64	90	0	154	338
Totaux	2219	1350	8	3 577	624	1 541	12	3177	6 754

POPULATION DES VILLAGES DEPENDANT DU P.C.A. DE MAKABANA EN 1974

VILLAGES	SEXE MASCULIN				SEXE FEMININ				Total général
	moins de 18	de 18 à 60	+ 60	Total hommes	moins de 18	de 18 à 60	+ 60	Total femmes	
Koutina	22	17	1	40	24	18	4	46	86
Mboukou	12	10	6	28	11	13	1	25	53
Makaka	54	38	11	103	50	48	11	109	212
Nyanga	17	7	1	25	20	14	0	34	59
Yama	22	21	4	47	29	26	7	62	109
Pont Niari	9	10	2	21	5	7	2	14	35
M'Boté Kolé	20	6	1	27	16	13	0	29	56
Ditombé	20	19	7	46	22	37	5	64	110
Matalila	29	36	5	70	24	39	7	70	140
Moukanda	11	8	1	20	10	10	0	20	40
Ponton	30	26	1	57	29	41	0	70	127
Totaux	246	198	40	484	240	266	37	543	1 027

Il est intéressant d'observer que des relations s'établissent entre les ethnies. C'est ainsi que des hommes de races différentes, mais venant de la même région éloignée comme celles du Nord Congo, sympathisent à la faveur d'un dialecte commun, le lingala. Des groupes différents du Sud Congo se rapprochent et des mariages se concluent. Mieux encore, le fait d'appartenir à une même grande entreprise comme la COMILOG est en train de créer une solidarité qui n'est pas seulement professionnelle, et des liens amicaux entre hommes et femmes venus de tout le Congo.

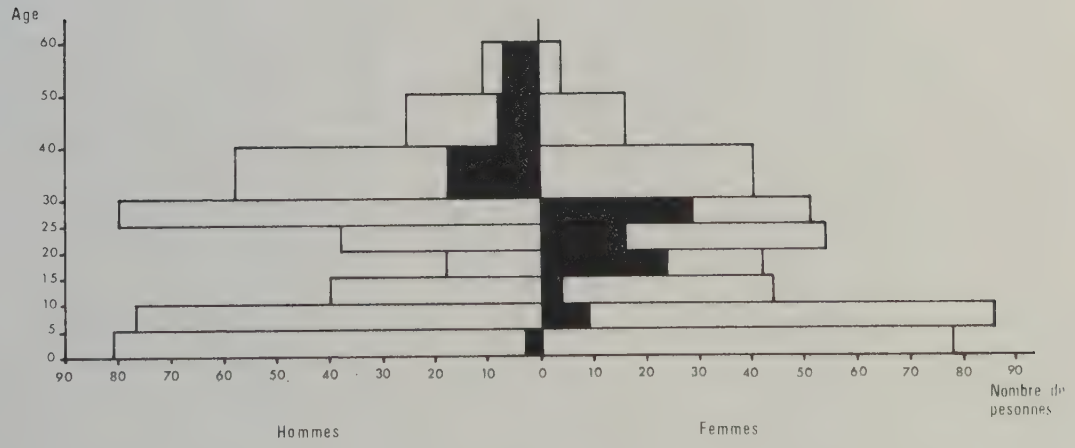
Ces populations, très variées pour une si petite ville, présentent dans leur ensemble les caractères démographiques d'une agglomération nouvelle si on considère le sexe et l'âge. La répartition par sexe est encore celle d'un ville récente. En 1968, on comptait à Makabana 1 456 femmes pour 1 605 hommes, sex ratio peu courante en Afrique Noire. Cette différence se remarque dans la plupart des quartiers: 170 hommes pour 170 femmes au Camp Boys, 129 pour 130 au Camp CITRA, 466 pour 473 au Camp commercial de Minguengouélé, 115 pour 145 au Camp COMILOG industriel, 433 pour 522 au Camp Minguengouélé. Par contre, il n'y a que 18 hommes pour 19 femmes au Camp Gendarmerie et 40 pour 52 au Camp Aviation. La pyramide des âges établie par B. Guillot, probablement pour 1966 (1) est significative de la prédominance du sexe masculin dans les tranches d'âge des adultes. En 1970, la sex ratio est toujours favorable aux hommes mais un peu moins, indice de l'évolution de la ville. Il y a alors 2 542 personnes du sexe masculin et 2 465 du sexe féminin.

La répartition par âges reflète la même évolution. D'après B. Guillot, le nombre des adultes de 25 à 29 ans est important (près de 10 %). L'immigration de filles de 15 à 19 ans est remarquable. Par contre, il y a très peu d'adultes au-dessus de 40 ans et pratiquement pas de personnes âgées: c'est donc une population jeune. En 1970, les hommes de 18 à 60 ans sont encore 1 258, mais il y a déjà un peu plus de moins de 18 ans (1 302). Quant aux femmes, elles sont 1 213 de 18 à 60 ans et 1 239 de moins de 18 ans. Presque pas de personnes âgées de l'un et l'autre sexe, et 7 % seulement de plus de 40 ans.

---

(1) Bernard GUILLOT: Le pays Bandzabi au nord de Mayoko et les déplacements récents de populations provoqués par l'axe COMILOG. Cahiers de l'O.R.S.T.O.M. IV 1967 p. 34.

Pyramides des âges



Makabana

En 1970, la population de Makabana n'avait donc pas encore atteint la stabilisation démographique, malgré une ébauche d'évolution. On peut constater trois catégories parmi les habitants: les très jeunes nés à Makabana, ceux qui sont déjà anciens dans le pays parce qu'arrivés de 1958 à 1965, les derniers venus dont la masse inorganisée est animée de mouvements continuels de va-et-vient. Alors que dans les deux premiers groupes les femmes sont nombreuses, elles sont très rares dans le troisième. Parmi ceux qui ne sont pas nés à Makabana, on découvre un triple aspect: nouveaux migrants qui ont suivi les déplacements de leur entreprise, comme les ouvriers de Congo Bois (ce sont alors des forestiers ou des techniciens du rail); étrangers à la région accourus d'un peu partout à la recherche de travail ou de quelconques profits; habitants des villages environnants qui se sont soit installés individuellement dans le nouveau centre soit déplacés en masse avec leur village afin de vendre plus facilement les produits de leurs cultures ou de leur pêche ou trouver des emplois d'aides ou de petits boys. Ce mouvement important et continu laisse entendre qu'il y a encore de grosses possibilités de travail à Makabana.

De multiples activités.

Ville née de la COMILOG, Makabana a pour fonction essentielle celle d'un centre ferroviaire, avec toutes les activités que cela comporte. Mais ce rôle en a entraîné d'autres. La ville peut maintenant s'enorgueillir de fonctions agricoles, commerciales, administratives, sanitaires et culturelles.

Le centre ferroviaire de Makabana commande toute la voie COMILOG. On y trouve les services COMIRAIL, c'est-à-dire ceux de l'exploitation du matériel et de la traction, des voies et bâtiments, des services administratifs et des services annexes.

Makabana est donc essentiellement le centre de réparation du chemin de fer; ce qui est très important si l'on considère que chaque jour circulent de M'Binda à Pointe-Noire 4 trains de manganèse avec wagons de voyageurs, 2 trains facultatifs et 3 trains grumiers, sans compter les 2 autorails C.F.C.O. qui ne sont pas pris en charge par la COMILOG. Le rôle des ateliers est d'autant plus important que Moanda et M'Binda y ont envoyé pendant longtemps leur matériel pour l'entretien et la réparation. On y révise les 22 locomotives tous les 125 000,

250 000, 375 000 kilomètres, et à 500 000 on procède à la révision générale. Des visites systématiques sont faites à 10 000 et 20 000 kilomètres. On contrôle, et éventuellement on répare, les 224 wagons ordinaires, les 268 wagons minéraliers et les draisines, celles-ci dans un petit atelier annexe. En 1970, on révisait encore à Makabana le matériel du téléférique. Les wagons minéraliers belges qui arrivent en pièces détachées sont montés sur place au rythme de un par jour. L'atelier dispose d'un simulateur pour détecter les pannes, d'un appareil à déceler les fissures, de trois ponts (un de 20 et deux de 10 tonnes), d'une potence pour la section électrique. Le garage a une grosse capacité de stockage de mazout (140 000 tonnes) car la consommation journalière est de 4 500 tonnes. L'atelier s'accompagne d'un magasin fort bien monté (en moyenne pour 500 000 000 de francs de pièces) avec un fichier sévère des entrées et sorties (22 000 fiches) car l'Etat congolais perçoit une taxe de 29 % sur les stocks.

Le parc de voitures nécessaire au fonctionnement des entreprises COMILOG est imposant: 60 camions et voitures de tourisme dont 30 Landrovers, 2 cars pour le transport du personnel, 4 tracteurs Caterpillar 58, 3 scrapers DW 20, 2 compacteurs, 2 niveleurs et 2 grues sur pneus. La Société, en effet, construit les routes qui lui sont utiles et celles qui peuvent contribuer aux loisirs de son personnel.

De telles installations entraînent une grosse consommation d'énergie. Elle est fournie par une centrale électrique où fonctionnent quatre groupes Baudoin de 375 kw qui alimentent en courant l'ensemble de la zone industrielle COMILOG et les cités d'habitation de la Compagnie.

Dans tous les ateliers, garages et magasins travaille un personnel nombreux et spécialisé ainsi que des ouvriers en formation professionnelle. Parmi ces hommes d'ethnies mélangées, les Lari sont très appréciés pour leur esprit ouvert et leur habileté.

Le rôle de centre ferroviaire a entraîné le développement de fonctions industrielles nouvelles. Elles sont liées aux compagnies forestières et à une entreprise de travaux publics. On peut y ajouter un artisanat assez actif lié à la présence d'une nombreuse population. Jusqu'à 1974, il y avait à Makabana trois sociétés forestières: Sathoud et Faucon dont la gare de Makabana expédiait les grumes, et Congo Bois qui avait installé une scierie dès 1960 afin de répondre à la demande en bois de CITRA et de la COMILOG. Cette compagnie prospectait

donc les forêts de la région et débitait les bois, sur une hauteur de la petite cité, dans une scierie importante entourée d'installations diverses: garage, pompe à essence, bureaux, logements des cadres. Au début, avec les chantiers de construction de la COMILOG, l'activité était grande. Si elle a baissé par la suite, elle n'en demeurait pas moins fort honorable, comme l'atteste la production des années 1966 (1 493 m3 de sciages), 1967 (2 995 m3), 1968 (2 555 m3). En 1972, une cinquantaine d'ouvriers travaillaient encore à Congo-Bois, entre les chantiers forestiers de N'Dolo et Mabafi et la scierie de Makabana. Avec la crise du bois, qui a entraîné par ailleurs la disparition des entreprises Sathoud et Faucon, le travail de la scierie a été fortement ralenti: en 1975, elle ne débitait plus que le bois des vieux stocks(1). Un seul espoir était alors celui d'une éventuelle commande de travaux pour le Congo-Océan.

La fonction industrielle se manifeste aussi à Makabana avec l'activité de l'Entreprise générale de Travaux Publics Krings. Celle-ci a son siège dans la ville, possède aussi des chantiers à Thomas, Mossendjo et une carrière de calcaire éloignée à De Chavannes, sur la voie ferrée du Congo-Océan (2). Cette entreprise a connu, elle aussi, des jours glorieux au début du développement de Makabana auquel elle a contribué. En 1967 encore, elle payait près de 10 000 000 de francs de salaires à 221 ouvriers africains et à deux employés expatriés. Quelques-unes des premières installations COMILOG ont été faites par M. Krings à qui la Compagnie minière fournissait les matériaux: ce sont le Centre Professionnel, deux fosses de locomotives, la station d'épuration de l'eau, le stade, des postes de sécurité, des villas d'Européens. Mais, en 1971, il n'y avait plus que 67 ouvriers dont le quart seulement vivait à Makabana. Maintenant les travaux ne sont plus aussi importants: on pouvait citer la commande, en 1973, du pont sur la Léboulou par la Compagnie Forestière FORALAC. M. Krings hésite à recruter des ouvriers quand il obtient une commande intéressante car le Syndicat s'oppose à ce qu'ils soient licenciés plus tard; aussi des clients se plaignent-ils de la lenteur des travaux.

---

(1) Renseignements fournis par M. Cabanel, chef des chantiers de Makabana et de la région.

(2) Renseignements dus à l'obligeance de M. Krings.

A côté de ces entreprises étrangères assez importantes, il existe un artisanat local. Le travail du bois est particulièrement actif: à Makabana travaillent plusieurs menuisiers dont trois sont en même temps ébénistes. Ce sont des Lari (Les Bakougni, disent-ils, ne veulent pas apprendre le métier). Ils habitent le quartier de Minguengouélé. Outre ces artisans du bois, cinq maçons, cinq tailleurs, trois matelassiers et un réparateur de radio prouvent l'importance de l'artisanat.

Le rôle de centre industriel a entraîné d'autres fonctions, dues à la clientèle et surtout à la forte densité de la population. Il a en particulier créé et stimulé le travail agricole nourricier. Makabana demeure malgré tout une bourgade de brousse. Pour expliquer la fonction agricole, il ne faut pas oublier que la première poussée démographique a eu pour origine l'établissement à Makabana des populations des villages environnants. Les paysans ne sont pas venus individuellement mais en masse, le village entier se déplaçant afin que les femmes puissent vendre plus aisément le manioc et l'arachide de leur récolte. Il est très difficile d'obtenir des précisions chiffrées car l'essentiel de cette production est consommée par les familles de cultivateurs. Voici néanmoins le résultat de quelques observations.

En 1969, sur 149 familles, 80 s'adonnent à des cultures, de manioc essentiellement, mais aussi de bananes, taros, ignames et arachides. Déjà en 1966, Makabana livrait 2 033 kilogs d'arachides en coques à l'O.N.C.P.A. qui les achetait à 49 vendeurs (1). Les cultures se font sur des parcelles assez réduites dont les dimensions vont de 10 à 2 400 m2. Dans 31 familles où se pratique la culture, ce sont des parcelles de 20 sur 20 qui sont les plus répandues (elles sont 34). Viennent ensuite celles de 15 sur 10 au nombre de 11, et de 25 sur 25 qui sont 10. On en dénombre 5 dans les dimensions 20 sur 15, 20 sur 10, 10 sur 10; 4 dans les catégories 30 sur 15 et 50 sur 30; 3 de 50 sur 50, 30 sur 60, 30 sur 20, 25 sur 20, 15 sur 8; 2 de 40 sur 20. Dans une seule famille, on cultive des parcelles de superficies variées: 20 sur 75, 30 sur 50, 40 sur 30, 25 sur 10, 10 sur 8, 10 sur 5, 20 sur 8, 40 sur 75, 40 sur 40, 8 sur 5. On remarque une grande et longue parcelle de 740 mètres de long sur 30 de large. Les cultures les plus répandues sont celles du manioc, de l'arachide, des ignames, taros et bananes. Dans le quartier Congo Bois par exemple, 22 parcelles sont

(1) Archives du district.

cultivées en manioc, 3 seulement en ignames, 2 en taros et une en bananiers. Au Camp COMILOG, 5 familles ont des plantations de manioc et bananiers. Dans le quartier de la Gendarmerie, le menuisier, ou plutôt sa femme, ensemence 3 900 m2 en manioc, arachides et bananiers. A Minguengouélé Village où les paysans sont nombreux, on constate la prédominance des champs de manioc et d'arachide (25 parcelles), de manioc seul (46 parcelles), de bananiers (8 parcelles). Ces cultures se pratiquent dans la campagne proche du quartier. Les profits tirés de cette agriculture sont loin d'être négligeables. En 1969, les bénéfices mensuels allaient de 750 à 8 400 francs. Les habitants de Makabana s'adonnant à l'agriculture obtenaient un revenu moyen de 4 197 francs par famille, s'ajoutant au bénéfice de la consommation à la maison.

A ces ressources, il faut joindre celles du petit élevage de case. Il est certes moins important dans cette ville que dans d'autres centres urbains comme Mossendjo. Mais il y a beaucoup de poules et de pigeons. Dans le quartier de la Gendarmerie par exemple, où les épouses de fonctionnaires ne cultivent pas la terre, 4 familles possèdent des volailles: 8, 12, 15 et 20 poules. Un maçon de Minguengouélé élève une quinzaine de pigeons.

La nouvelle ville reste donc encore un gros village dans certains quartiers où les activités des habitants sont essentiellement rurales. On peut évaluer à 53,68 % les familles qui ont des occupations agricoles, quelquefois partielles mais bien souvent uniques. Cela permet aux hommes d'attendre un éventuel emploi.

Les fonctions plus ou moins industrielles de Makabana, suscitées par le rôle de centre ferroviaire, ont à leur tour permis le développement des communications. Il peut sembler étonnant qu'un agglomération surgie du néant il y a une quinzaine d'années puisse jouer un rôle de noeud de voies. On admet en effet que les villes naissent aux points privilégiés des communications: or ici il n'existait rien. Mais le choix délibéré du site pour l'implantation artificielle d'une voie de transport nouvelle a provoqué la naissance d'une ville qui a entraîné à son tour la création de nouveaux modes de communication.

Makabana a été d'abord une station étape sur la voie du manganèse. Cela a suffi pour réveiller très vite un vaste territoire, pour sortir de leur létargie de gros villages endormis et surtout pour débloquer non seulement une région minière mais aussi de vastes forêts aux richesses intactes. A cette gare arrivent maintenant de multiples

marchandises pour une redistribution locale et parfois régionale. Il en part les grumes des chantiers des environs et les planches de la scierie de Congo Bois. Le transport des voyageurs est non moins important.

L'établissement de la voie ferrée a été précédé de l'ouverture ou de l'amélioration d'une route parallèle. Le rail suit ou recoupe des pistes importantes bien que nouvelles dans l'ensemble. La première est la grande route allant du PK zéro Mont Belo à Makabana, de tracé et structure admirable, voie de terre où l'on roule sans difficulté à 100 km-heure. Elle est utilisée surtout par les voyageurs pressés, commerçants, agents des cadres de la COMILOG désireux d'aller rapidement à Loudima et au-delà (à Jacob, voire même à Brazzaville). Cette route se poursuit par une autre se dirigeant vers le nord et passant à Thomas, Mossendjo, M'Binda d'où elle pénètre au Gabon pour atteindre Moanda. Le trafic y est important car elle est empruntée par les routiers gabonais de la région du Haut Ogooué qui viennent se ravitailler à Dolisie, leur pays étant orienté naturellement vers le Chaillu congolais (1). Una autre route issue de Makabana, plus ancienne mais qui a été refaite par la COMILOG, rejoint à Mila Mila la grande piste du Gabon qui va de Dolisie à Lambaréné et Libreville. Elle est utilisée par les commerçants, les forestiers et les particuliers qui s'approvisionnent ou vont se distraire dans la petite capitale du pays Kougni. Ainsi, trois routes importantes se rejoignent -elles à Makabana.

Ce rôle nouveau de centre COMILOG de premier ordre a rendu indispensable l'aménagement d'un petit aéroport bien entretenu et assez animé, car il permet les relations, dont certaines sont régulières et assurées par Lina Congo et l'avion de la COMILOG, avec Pointe-Noire, Dolisie, Moanda. Ainsi sont unies rapidement, dans les cas d'urgence, les villes extrêmes de l'exploitation COMILOG. Ce terrain d'aviation est aussi fréquenté par les forestiers, et c'est enfin une escale utile pour les pilotes des avions de tourisme partis de Brazzaville et se rendant au Gabon.

Ce rôle de noeud de communication se traduit pratiquement dans la vie courante par une certaine animation dans les bars et surtout au club COMILOG où les techniciens expatriés s'arrêtent pour consommer et se retrouver avant de regagner leur maison ou de reprendre la

---

(1) Le Congo est beaucoup mieux ravitaillé que le Gabon car c'est un pays de cultures et d'industries agricoles, qui dispose en outre d'un port commode, Pointe-Noire.

route: ils échangent alors les nouvelles de la région, se transmettent des messages et des paquets. Tout le monde se connait et on a l'impression d'une grande famille.

Ces nouvelles activités de Makabana se sont accompagnées d'une autre fonction, commerciale celle-là, qu'elles ont en partie suscitée et qui les a ensuite stimulées. Les facteurs du développement commercial de la ville sont en effet la facilité des communications, la présence d'une grande industrie moderne, l'importance numérique de populations venues de loin, qui n'ont pas toujours des terres de culture et doivent acheter leur nourriture, enfin le nombre important de salariés ayant des revenus réguliers, ce qui fait d'eux une clientèle sérieuse. La facilité des communications est due à la présence d'une gare, de trois routes et d'un aéroport. L'industrie est essentiellement liée à la voie ferrée. Pour son installation et son approvisionnement en matériaux, pièces de rechange, véhicules et mille autres choses, il a fallu un trafic important. C'est aussi cette industrie qui, exigeant une main-d'oeuvre nombreuse et provoquant une belle poussée démographique, a du même coup accru les nécessités de ravitaillement. Mais le plus important des facteurs de développement commercial est le nombre des salariés expatriés et surtout africains.

Les expatriés ne sont pas nombreux et vont souvent se ravitailler à Pointe-Noire et Dolisie, mais ils constituent tout de même une clientèle non négligeable. La Compagnie minière emploie trente cadres expatriés. En y ajoutant ceux de la Mission catholique, de Congo Bois, de l'entreprise Krings, des commerçants portugais, on arrive à 35 personnes, auxquelles il faut ajouter généralement femme et jeunes enfants (les grands poursuivent leurs études en France). Le total ne dépasse guère une cinquantaine de personnes.

L'essentiel de la clientèle est donc constitué par les Congolais. Parmi ces salariés, on a en premier lieu les fonctionnaires, car l'implantation de la COMILOG et le développement démographique qui l'a suivie ont rendu nécessaire dans la ville la création d'un Poste de Contrôle Administratif. Au chef de ce P.C.A. et à son personnel, il faut ajouter le receveur des Postes et deux autres agents, cinq gendarmes, les instituteurs, les agents du C.F.C.O. à la gare. Tous ces fonctionnaires appartiennent à une catégorie d'acheteurs relativement aisés car ils touchent des traitements réguliers et parfois élevés pour le pays: le brigadier de gendarmerie par exemple gagne environ 50 000 francs

par mois (1). Viennent ensuite les employés COMILOG de tous ordres. En 1957, ils étaient déjà 580, recevant un salaire mensuel global de 267 356 824 francs. En 1971, on en comptait 1 149, dépendant surtout de la COMIRAIL qui, pour le seul mois de novembre 1970, a distribué environ 10 570 000 francs. L'entreprise Krings donnait à ses employés 7 105 285 francs en 1967, et cette même année Congo-Bois 17 330 104 francs. Jusqu'à la crise du bois, les employés des Compagnies forestières Sathoud et Faucon, qui habitaient des villages plus ou moins incorporés à Makabana ou qui venaient souvent dans cette ville, constituaient eux aussi une intéressante clientèle. Enfin, il ne faut pas oublier que la présence d'une population salariée entraîne l'apparition d'autres emplois aux "soldes" régulières (2), ceux du personnel domestique: cuisiniers, boys, jardiniers, sentinelles, sans compter les serveurs des bars et restaurants. Une autre conséquence est la présence d'artisans comme les tailleurs, les ébénistes dont les revenus sont notables; et les paysans des villages des alentours, qui vendent les produits de leur récolte (manioc, arachides et fruits) au marché de Makabana, deviennent clients des commerçants de la ville auxquels ils achètent les conserves et les pagnes.

Une étude des budgets familiaux serait intéressante. Nous n'en trouvons malheureusement pas comme dans la vallée du Niari (3), mais nous disposons d'une enquête faite par l'O.R.S.T.O.M. en 1967, et de quelques observations personnelles. L'enquête porte sur 159 ménages et aboutit à un revenu mensuel global de 1 177 750 francs. Le revenu le plus bas est de 250 francs, le plus élevé de 62 500; la catégorie la plus répandue est celle des revenus de 10 000 à 20 000 et 45 ménages en font partie, soit plus du tiers; ensuite celle des revenus de 800 à 10 000 concerne 17 familles: ce sont des sommes relativement importantes pour la brousse congolaise.

Voici quelques exemples de salaires que nous avons pu noter personnellement, en 1970. Parmi les employés de maison, le plus bas salaire est celui que gagne un jardinier (3 500). Une sentinelle perçoit de 6 à 11 000 francs, un cantonnier 6 500, un manoeuvre COMILOG

---

(1) Salaire 1970.

(2) Le mot "solde", souvenir des militaires de la colonisation, est toujours employé couramment en Afrique Noire francophone.

(3) Yves DHONT: Les budgets familiaux dans les villages du Niari. O.R.S.T.O.M. 1965. Ronéoté.

10 000. Les salaires des techniciens sont naturellement plus élevés: un chauffeur gagne 12 500 francs, un soudeur 15 000, un téléphoniste ou un agent des télécommunications 20 000, un conducteur de grumier 31 000. Les fonctionnaires sont bien payés: un agent des P.T.T. de 21 à 26 000, un commis de la même administration 38 000, un gendarme débutant de 22 à 25 000, un gendarme de "première classe" 35 500, un "hors-classe" 44 000, ce qui explique pourquoi les épouses de gendarmes non seulement ne cultivent pas la terre mais emploient un petit boy.

L'étude de Dhont sur les budgets familiaux de la vallée du Niari peut être utilisée avec intérêt pour la connaissance des marchandises demandées. Des recoupements personnels permettent de constater des analogies frappantes. La clientèle recherche surtout les denrées d'alimentation (environ 32 %), les tissus et vêtements (37 %). Les produits vivriers achetés ne sont pas les mêmes suivant les ethnies. Les Bakougni, dont les femmes cultivent une terre qui est la leur, ne demandent pas au commerce local le manioc ou les arachides, non plus que les oeufs car ils ont leur élevage personnel. Les ouvriers de la COMILOG, lorsqu'ils sont Lari, sont mieux appréciés et mieux payés, parce que plus consciencieux; ils sont donc plus exigeants: il leur faut beaucoup de pain, du riz, de la viande, du poisson salé ou fumé. Ceux de la forêt, Banzabi, Bakota, Batsangui, consomment beaucoup de bananes et boivent volontiers du vin de palme. Dans l'ensemble, les travailleurs qui reçoivent un salaire régulier consacrent 33 % de leurs revenus à l'achat de produits alimentaires. Il s'agit d'abord et surtout d'alcools (bière et vin rouge), de poisson séché, de viande et de produits d'épicerie. Les non-salariés, comme dans la vallée moyenne du Niari, demandent beaucoup moins de boissons alcoolisées, un peu moins de denrées d'épicerie mais plus de poisson. Les salariés dépensent aussi une bonne partie de leur solde en vêtements. Ils ont la coquetterie des pantalons de tergal, des belles chemises de tissus imprimés, des chaussures confortables. Pour leurs femmes, il leur faut les pagnes de la meilleure qualité (ils refusent ceux de Kinsoundi (1)), les jolis foulards de tête, les sacs en matière synthétique, les parapluies de couleurs vives. Les autres postes budgétaires portent sur les dépenses en produits de toilette (savons, dentifrices, crèmes à raser) et de ménage (bougies,

---

(1) A Kinsoundi, quartier de Brazzaville, a été installée la première usine textile congolaise, grâce à l'aide technique chinoise.

allumettes, outillage, vaisselle, couvertures et une grande quantité de cuvettes émaillées de toutes tailles et de toutes couleurs). Lorsque les salaires le permettent, et c'est le cas en particulier pour les cadres de la COMILOG, on se livre à des dépenses plus importantes, du type que les sociologues appellent ostentatoires. Il s'agit de montres, transistors, lunettes noires (ou même non teintées, mais dont l'usage n'est pas destiné à améliorer la vue), appareils de photo, vélos, mobylettes et fusils. Une partie des achats se fait directement en France par correspondance avec des maisons comme la Redoute ou les Galeries lafayette. Mais c'est surtout le commerce de Makabana qui bénéficie de plus en plus d'une demande accrue et sous toutes ses formes.

Comme dans tous les centres urbains secondaires d'Afrique Centrale, les établissement de commerce sont dirigés par des hommes d'origines très diverses. Les Congolais s'adonnent surtout au petit commerce, ou bien sont gérants pour le compte d'étrangers, Portugais surtout comme les Sociétés Sebastiao et Valle. Ces hommes appartiennent à des populations très variées car la plupart sont venus chercher du travail et, n'en trouvant pas, ont monté de modestes commerces ou des étalages de fortune. Avec leurs premiers bénéfices, ils se sont peu à peu mieux équipés. Certains ont même bénéficié de l'appui financier des chefs de la région lorsqu'ils appartenaient aux mêmes ethnies. Nombreux sont déjà ceux qu'on appelle "Haoussas" en Afrique Centrale, et qui sont en réalité des Dioulas de l'Afrique de l'Ouest, musulmans originaires du Sahel, Maliens d'abord, Sénégalais ensuite. Avec eux, on voit quelques autres de leurs coreligionnaires venus du Tchad, du Nord Cameroun et même du Zaïre où leurs pères s'étaient établis au temps de la grande prospérité de ce qui était Léopoldville.

Le nombre des commerçants (1) est difficile à connaître. Beaucoup ne sont pas inscrits au P.C.A. et ne paient point patente. D'après une enquête personnelle, il y avait 65 établissements de commerce à Makabana en 1972. C'est un chiffre remarquable pour un centre de 5 000 habitants, dont une partie ne sont pas établis à demeure à cause des fluctuations du marché du travail (2).

---

(1) D'après les archives du P.C.A. et le Registre des patentes.

(2) Jacob, avec six fois plus d'habitants, avait au même moment 242 boutiques.

Parmi les formes de commerce auxquelles se livrent ces hommes d'origines variées, on peut distinguer, comme partout en Afrique Centrale et Occidentale, des magasins de type factorerie, de petites boutiques, des étalages en plein vent, des marchés. Mais on ne trouve pas de magasins vraiment nouveaux comme celui des chaussures Bata à Moanda ou à Jacob. Quatre magasins sont importants. Deux appartiennent à des Portugais, les maisons Sebastiao et Valle. Deux autres sont d'un type d'organisation différent: l'OFNACOM et l'Economat COMILOG. Les deux factoreries portugaises se ressemblent. Ce sont d'assez grands magasins comprenant une boutique avec les marchandises et un bar à côté du réfrigérateur. Les denrées sont d'une variété étonnante, depuis les matelas, couvertures, pagnes, linge de maison, vaisselle et articles de quincaillerie jusqu'aux denrées d'épicerie: poisson salé et fumé, conserves, vin, bière, liqueurs, apéritifs et surtout vivres "frais" dans une vitrine réfrigérée (jambon, pâtés, saucissons, fromages et beurre).

L'OFNACOM (Office National de Commercialisation) a été créé ici comme partout au Congo dans le cadre d'un début de socialisation. C'est une entreprise d'Etat faisant le gros et le détail. Les marchandises, venues surtout de Pointe-Noire, comprennent des boissons fabriquées dans cette ville (Bière Kronenbourg, eaux gazeuses), du riz, du sel, des conserves, du sucre et l'huile de la SIACONGO.

L'Economat COMILOG n'est ouvert qu'aux employés de la Compagnie et aux membres du club COMIRAIL qui paient une cotisation annuelle assez modeste. Cet établissement, avec un gérant congolais et son auxiliaire, possède une chambre frigorifique. Il peut donc vendre non seulement le beurre, le fromage et la charcuterie classique, mais aussi la viande de boucherie qu'on ne trouve, dans le Sud Congo, que dans les trois villes principales: Pointe-Noire, Jacob et Dolisie. C'est donc un privilège inestimable que de pouvoir acheter à l'Economat COMILOG.

A côté de ces établissements importants, on trouve un grand nombre de petites boutiques qui proposent toujours à l'acheteur des conserves (surtout sardines et lait concentré), du savon, des allumettes, des boissons, de menus objets utiles dans la vie courante et des pagnes. Certaines ont un réfrigérateur à côté d'un petit bar où l'on consomme surtout la bière et le vin rouge ordinaire. Partout se rencontrent de petits étalages où l'on vend l'huile de palme et "la bonne chikouangue", le piment, la "saka saka", le sel et, suivant la saison, les bananes, les oranges et les mangues. On peut aussi y trouver des oeufs et, avec beaucoup de chance, de la viande de chasse: macaque ou sibissi, plus rarement antilope.

Les bars et buvettes sont nombreux car les salaires réguliers permettent de se réjouir entre amis. Les femmes, avec leurs maris ou leurs "fiancés", ne dédaignent pas la fréquentation des bars et prennent un plaisir évident à consommer de la bière, parfois même du vin. Deux de ces bars, dont l'ameublement comporte des fauteuils, sont des dancings animés par des entraîneuses. Makabana compte aussi, ce qui est rare dans les petites villes, quelques restaurants. Deux sont du type européen, réservés aux membres des clubs COMILOG et à leurs amis: celui du personnel se trouve dans la cité Vigor non loin du château d'eau et dispose de quelques chambres. Le "mess " des cadres est élégant et confortable et comporte piscine, salle de jeux, salon, piano, billard. Les autres sont de petites boutiques de bois sur le marché, en particulier le "Sympathique Restaurant du Marché Moe Makosso".

Les activités commerciales ne sont pas seulement l'apanage des magasins. Elles animent aussi le grand marché, très fréquenté le matin. Il a une forme carrée. Tout autour, au long des rues qui l'encadrent, se trouvent les baraques de bois des "Haoussas", des buvettes, un menuisier marchand de meubles, toutes sortes de boutiques comme celle de "Paris iskoua" qui vend en demi-gros surtout des oignons et des poissons séchés. Au centre du marché, les femmes, accroupies auprès de leurs cuvettes ou assises derrière de grossières tables de bois, vendent safous, épinards, haricots par petits tas, chikouangue, foufou, noix de palme, piments, arachides, huile, minuscules tomates, oignons, oseille, herbes, graines de courge, tabac et poisson séché. Parfois, un attroupement se forme autour de la viande de chasse très rare et recherchée. Un petit marché se tient aussi sur la colline de la cité COMILOG, au-dessous du château d'eau. Les femmes y vendent les mêmes denrées, ainsi que de gros et lourds beignets. Elles se tiennent à proximité de la grande route pour avoir la clientèle des conducteurs de camions arrivant de Mossendjo, ainsi que celle des familles des malades de l'hôpital.

Ce qui frappe dans le commerce de Makabana et marque la différence avec la plupart des villes d'Afrique Noire francophone, c'est l'absence de grandes sociétés françaises: on ne trouve ici ni la C.F.A.O. ni la S.C.K.N. ni rien de semblable. La raison en est sans doute la naissance de l'agglomération après l'indépendance et la présence d'un Economat COMILOG qui serait un sérieux concurrent pour le grand commerce étranger.

L'activité générale, commerciale en particulier, a rendu nécessaire l'installation de postes d'essence. En dehors de ceux de la COMILOG et de Congo-Bois, il y en a trois qui étaient nationalisés en 1975. Ils ne fonctionnent guère que pour Makabana. Les dimanches et les jours fériés, le ravitaillement en carburant est à peu près impossible.

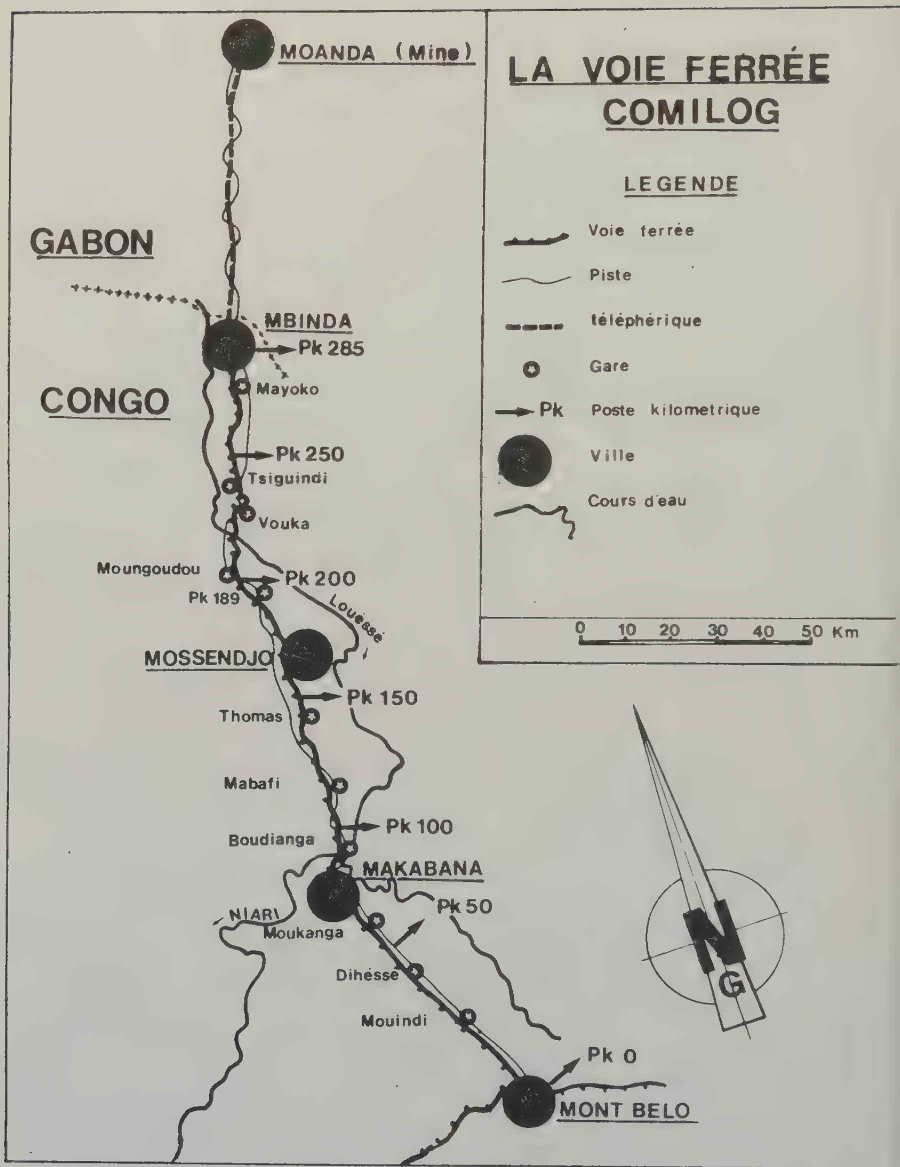
L'approvisionnement des établissements commerciaux est variable suivant l'origine et le caractère des commarçants. Les Diculas ont l'habitude de passer des commandes aux grossistes d'Afrique Occidentale à Abidjan et Cotonou, ou bien à Douala plus proche. Ils achètent aussi à Pointe-Noire et à Dolisie dans les grandes maisons locales fort anciennes comme la S.C.K.N.. Les boutiquiers congolais commandent le moins loin possible: c'est de Dolisie que provient l'essentiel de leurs marchandises. Quant aux tout petits commerçants, ils revendent souvent par unités des produits achetés dans les magasins de Makabana: sucre par morceaux, cigarettes par 2 ou 3; ou bien il s'agit de producteurs, femmes surtout, qui vendent leurs bananes, leur manioc et les oeufs de leurs poules.

L'origine des marchandises est confirmée par l'étude du trafic ferroviaire (1). La majeure partie est en effet apportée par le train. En 1967, la gare de Makabana enregistrait un trafic de 1 272 239 tonnes aux arrivées. Sur ce total, 96 425 tonnes étaient des produits d'alimentation, 9 730 des vêtements et tissus, 920 des cigarettes. Le reste, c'est-à-dire le gros tonnage (ce qui est normal car ce sont des produits lourds), consistait en véhicules, matériel pour autos, motos et cycles, bois, hydrocarbures et matériaux de construction. Une grande partie est destinée à la COMILOG et aux entreprises forestières.

Si on étudie de près les denrées alimentaires, on ne s'étonne pas de trouver en premier lieu vins et alcools (32 690 tonnes) demandés par les salariés. Viennent ensuite les produits de base de la nourriture, le riz (26 800 tonnes) et le manioc (4 910). La place relativement modeste tenue par le manioc, qui est la denrée majeure de consommation, est cependant normale: les femmes cultivent cette plante et la vente en échappe aux statistiques, d'autant plus que le manioc arrive rarement par le rail. L'importance du riz et des farines est par contre à souligner: elle traduit le mode de vie relativement élevé de population qui consomment beaucoup de riz et de pain. Le train n'apporte que fort peu de légumes locaux et de fruits (11 000 tonnes); mais ce sont des marchandises légères, et elles sont aussi produites et consommées en famille. Les huiles comestibles entrent pour 5 745 tonnes seulement car

---

(1) Renseignements C.F.C.O.



MOANDA (Mine)
LA VOIE FERRÉE
COMILOG
LEGENDE
Voie ferrée
Piste
téléphérique
Gare
Pk
Poste kilometrique
Ville
Cours d'eau
0 10 20 30 40 50 Km
GABON
CONGO
MBINDA
Pk 285
Mayoko
Pk 250
Tsiguindi
Vouka
Moungoudou
Pk 200
Pk 189
Louessé
MOSSENDJO
Pk 150
Thomas
Mabafi
Pk 100
Boudianga
MAKABANA
Pk 50
NIARI
Moukanga
Dihésse
Mouindi
Pk 0
MONT BELO
N
G

il y a consommation de la production locale d'huile de palme arrivant par camionnettes de la zone forestière voisine.

La provenance des marchandises apportées par le train est très variée; mais Dolisie joue un rôle capital de redistribution car cette ville est le siège d'importantes maisons de commerce qui n'ont pas essayé de s'installer dans la cité COMILOG. De la petite capitale du pays Kougni viennent en effet 112 574 tonnes de marchandises , dont 38 744 tonnes de denrées alimentaires (boissons, farines, riz, poisson fumé, séché ou salé). La ville et le port de Pointe-Noire assurent aussi une importante redistribution en boissons surtout alcoolisées. Par contre, les produits locaux du type huile, légumes et fruits arrivent de toute la région. L'huile est expédiée de la vallée moyenne du Niari et même du Plateau des Cataractes. Les objets manufacturés, les hydrocarbures et les matériaux de construction sont expédiés surtout de Pointe-Noire et un peu de Dolisie. Brazzaville fournit des vêtements et des tissus.

Le trafic par voie ferrée est le seul sérieusement contrôlable. Les autres sont difficiles à étudier. Un commerce important s'effectue dans la région par camions et camionnettes qui echappe à toute investigation. On ne peut avoir que quelques indications partielles sur telle ou telle denrée. C'est ainsi que l'O.N.C.P.A. (Office National de Commercialisation des Produits Agricoles) a acheté à Makabana à 49 personnes 2 033 kilogs d'arachides-coques valant 42 693 francs (1). Nous savons aussi que sur le marché il s'est vendu en 1967 160 kilogs de manioc, 28 de légumes, 14 de poisson séché et fumé, 1 de poisson frais. La faiblesse de ce dernier chiffre nous étonne et démontre l'insuffisance de la documentation; d'ailleurs le commerce de cette denrée se fait en dehors du marché, de case à case. Nous pouvons aussi avoir quelques renseignements sur les revenus des petits commerçants (2). C'est ainsi qu'au camp de Minguengouélé, sur 5 commerçants interrogés, les revenus avoués sont de 4 500, 10 850, 12 000 et 15 000, et même 30 000 francs par mois. Mais cela ne nous donne pas une idée précise des quantités de tel ou tel produit vendu. Les femmes du village de Minguengouélé font souvent le commerce de leur production: deux d'entre elles avouent un bénéfice de 30 000, ce qui paraît considérable, mais il est vrai que la chikouangue, les arachides et les bananes se vendent

(1) Renseignements O.R.S.T.O.M.

(2) Enquête personnelle 1970.

cher parce qu'elles sont très demandées et parce qu'il y a des mois improductifs.

On peut conclure que c'est le commerce qui a bénéficié le premier des installations COMILOG à Makabana. Mais n'est-ce pas toujours le premier indice du développement d'une nouvelle agglomération? Inévitablement, d'autres fonctions sont nées de la présence d'une nombreuse population, fonction urbaines "nobles", c'est-à-dire les fonctions administratives, scolaires, religieuses et sociales.

Siège de P.C.A., Makabana a son petit monde d'administrateurs qui s'occupent des problèmes municipaux. Ils projettent en particulier la construction d'un nouveau marché plus grand et plus ordonné que l'actuel; mais celui-ci, prévu dès 1970, n'était même pas commencé en 1975.

La scolarité primaire étant obligatoire pour garçons et filles, il a fallu bâtir des écoles. La COMILOG en a édifié deux pour l'administration municipale.

Makabana a une chapelle protestante et une Mission catholique avec une belle église. Elle assure la vie religieuse de plusieurs villages de la région, en particulier celui de M'Boté.

Quant aux réalisations sociales, elles sont l'oeuvre de la COMILOG, en faveur de ses employés mais aussi pour tous les habitants de la ville, qui bénéficient de soins et même de produits pharmaceutiques gratuits. Les ouvriers des compagnies forestières sont inscrits à la Sécurité Sociale. Au point de vue médical, un médecin est responsable non seulement de Makabana mais de tous les dispensaires COMIRAIL et il se déplace une fois par mois pour les contrôler. Dans la ville même se trouvent deux dispensaires et un hôpital. Le dispensaire de l'atelier est prévu pour les visites médicales de cas bénins et fonctionne tôt le matin. Celui de la ville a une salle de soins: on y donne de 160 à 400 consultations par jour. A l'hôpital, les installations sont modernes. Il comprend un magasin doté d'un stock important de produits pharmaceutiques, un laboratoire d'analyses, une salle de petite chirurgie et plâtres, une salle d'opérations avec appareil d'anesthésie et bistouri électrique, une salle de stérilisation, une salle de soins, trois salles d'hospitalisation avec 31 lits, une salle d'accouchements avec appareil de réanimation et une maternité de 8 lits (30 lits étaient prévus en 1971 à cause du nombre des accouchements qui étaient de 28 à 30 par mois). Sous la direction d'un médecin, le personnel compétent se compose d'un infirmier diplômé, d'une soeur infirmière, d'un infirmier accoucheur et d'une "matrone".

Sur le plan social, un ensemble culturel a été réalisé, destiné à instruire et récréer les employés de la Compagnie. Ce sont le Centre Ménager où les femmes peuvent apprendre à coudre et à mieux cuisiner, deux salles de projection cinématographique, un Centre Sportif où l'on peut pratiquer le judo, la boxe, le basket, le hand ball et le foot ball. Le stade, avec tribune, est éclairé la nuit. Les deux mess COMILOG sont doublés d'un hôtel de passage, pour les cadres et pour les employés. Un troisième a été ouvert en 1975, à l'intention des fonctionnaires en voyage; en fait, il est accaparé par le Parti Congolais du Travail. Une colonie de vacances destinée aux enfants du personnel de toute la voie ferrée COMILOG a été ouverte à Makabana; un petit trousseau et des objets de toilette sont fournis à chaque pensionnaire.

Après dix ans de fonctionnement de la COMILOG et à peine douze ans d'existence, la petite ville de Makabana était donc déjà pourvue d'une organisation et de services assez complets. Elle possède tous les aspects d'une ville-champignon, mais dont les caractères primitifs apparaissent toujours dans la structure des quartiers.

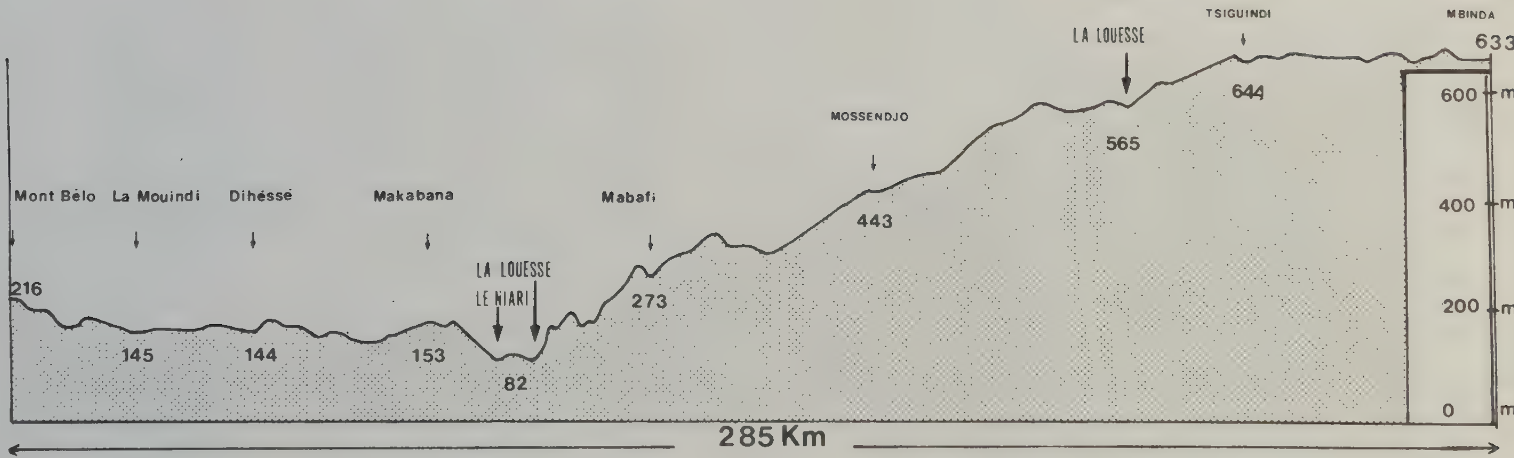
Un mélange de quartiers d'aspect hétéroclite.

Makabana s'est formé peu à peu, au fur et à mesure de l'établissement de la COMILOG: ce fait explique la genèse des quartiers.

Le Camp CITRA a été le premier à sortir de terre, car il logeait les nombreux ouvriers et employés de la Compagnie des Travaux, chargés de préparer le terrain aux installations futures et d'édifier voie ferrée, routes, gares et viaducs. Les cases en bois, confortables, s'élèvent toujours sur une colline au point le plus haut de Makabana; ce quartier primitif existe encore en effet et n'a pas changé de nom.

Au même moment s'est établi le Camp Congo-Bois, car le directeur de cette entreprise avait compris l'intérêt de construire une scierie qui fournirait le bois nécessaire à la CITRA et à la COMILOG; ce quartier, construit naturellement en bois, se trouvait très éloigné du Camp CITRA, son établissement étant fonction de l'emplacement des chantiers forestiers.

L'installation du Camp CITRA, en 1958, entraîna peu à peu la naissance du Camp Boys tout procho, sur une petite colline séparée de l'autre par un ravin peu profond. Des cases médiocres, bâties de guingois, y abritaient le personnel domestique des ingénieurs et employés aisés de la Compagnie de Travaux.



PROFIL EN LONG DU CHEMIN DE FER COMILOG

Ce fut ensuite l'apparition du Camp COMILOG, construit par les travailleurs de la CITRA sur les plans de l'architecte Vigor au sommet de la colline; celle d'une cité des cadres COMILOG, avec une zone industrielle et le Camp Gendarmerie comportant toute une zone administrative.

A partir de 1960, on vit pousser d'autres quartiers, spontanément, sans aucun souci de fonction ni d'urbanisme: véritables villages constitués par l'afflux d'hommes à la recherche de travail, "venant solliciter"(suivant leur propre expression). Ainsi naquirent le Camp Aviation et le Camp Minguengouélé, rejoignant le village du même nom, qui n'ont cessé de s'étendre. Ici d'ailleurs Makabana a absorbé d'anciens villages qui s'étaient rapprochés de la nouvelle agglomération pour y vendre le manioc et le poisson.

Les noms de tous ces quartiers ont été choisis spontanément ou donnés par les créateurs ou modifiés par l'Administration qui a procédé à des remaniements.

En 1970, les 5 005 habitants de Makabana se répartissaient entre 9 quartiers officiels, soit: Ex CITRA 611 habitants, Oscar Charles 648, Juliette Roméo 588, Madingou (en fait Minguengouélé) 1 302, Congo-Bois 364, Moukondo (quartier du P.C.A.) 409, Faucon Léganda 170, Sathoud Olivier 55, Quartier Industriel 316. Il manque 542 personnes du total si l'on additionne les chiffres de ces quartiers; ce sont des gens recensés à part: 309 étrangers et les agents de l'Etat.

En 1974, la population de Makabana atteignait 6 754 personnes réparties, selon le recensement du P.C.A. en quartiers un peu différents. On retrouve bien Ex CITRA avec 1 197 habitants, Oscar Charlie (sic) 788, Juliette Roméo 659, Moukondo 435, Congo-Bois 376, Quartier Industriel 591. Mais Faucon Léganda et Sathoud Olivier ont disparu. Quant à Minguengouélé, il se retrouve divisé en trois: Marché 1 040 habitants, Minguengouélé Carré 419 et Minguengouélé Village 571. Le reste de la population, soit 388 étrangers et 340 agents de l'Etat, est enregistré séparément.

On peut distinguer deux localisations géographiques des quartiers de Makabana, ceux des hauteurs et ceux de la région basse. Les premiers sont les plus anciens et généralement liés à la présence de la COMILOG. Ce sont essentiellement des zones résidentielles soit populaires (CITRA, COMILOG, Camp Boys) soit élégantes (quartier des cadres de la COMILOG)soit mêlées à des établissements de fonctions administratives

ou commerciales comme Moukondo. Dans la région basse se trouvent le Quartier Industriel et les "villages" africains: Congo-Bois, Minguengouélé.

Ces différents quartiers ont tous leur originalité propre. Il semble préférable de les étudier selon les dénominations populaires et non pas administratives récentes.

Le Camp CITRA, comme on l'appelle toujours, se ressent encore de ses origines. Perché sur la colline, avec une vue admirable sur une vaste région de savanes mêlées de forêts, il est toujours constitué entièrement de cases de bois mais vastes et confortables. Ses 1 197 habitants, employés de la COMILOG pour la plupart, savent qu'ils seront relogés en dur, mais ils ne sont pas mécontents de leur sort actuel. Leur aisance se manifeste dans l'aspect général du quartier: rues propres, maisons fleuries. C'est un coin paisible où les femmes vaquent tranquillement à leurs travaux ménagers. Il n'y a pas de commerçants ni de petits éleveurs.

Tout à côté se développe le Camp COMILOG, constitué par les quartiers Oscar Charles ou Charlie (788 habitants) et Juliette Roméo (659). Située aussi sur la colline, cette zone résidentielle est charmante, surprenante aussi avec ses cases très "Comilog" en forme de pagodes de couleur blanche, verte et bleue. Construites en dur avec sol en ciment, toit en tôle ondulée, elles ont de deux à quatre pièces suivant l'importance de la famille, soit une salle de séjour, des chambres, la cuisine et une cour petite mais abritée, avec W C, douches. Sur le devant, un petit jardinet orné de fleurs ou de plantes vertes selon le goût et l'ingéniosité de l'occupant. Toutes les cases ont l'éclairage électrique.

La population, composée de membres d'ethnies variées, est jeune avec prédominance masculine. A Juliette Roméo par exemple, il y avait en 1970 175 hommes de moins de 18 ans et 131 de moins de 60; les femmes, dans les mêmes catégories, sont respectivement 156 et 126. Aucune personne âgée. En 1967, B. Guillot écrivait: " (Ce camp) présente une sorte de caricature de ce que peut donner une immigration de jeunes travailleurs"(1) . A cette date, les adultes de 20 à 39 ans comptaient pour 57,3 % des effectifs. Il y avait peu d'enfants et seulement 3,2 % de plus de 40 ans. Quant à la sex ratio, elle était toute en faveur des hommes, les femmes ne représentant que 40'7 % du total.

---

(1) B. GUILLOT op. cit. p. 53.

Une enquête personnelle, portant sur 100 habitants de ce quartier, montre la variété des ethnies, mais avec prédominance de celles de la région où l'on a recruté des manoeuvres dès le début. On compte en effet 26 Bakougni, 11 Bapounou, 16 Batéké, 3 Bandzabi, 2 Babamba; mais il y a aussi 18 Basoundi, 4 Bakongo et Mbochi c'est-à-dire des gens du nord, venus de fort loin, donc des techniciens. Les chefs de famille sont tous employés de la COMILOG comme agents de télécommunications, chauffeurs, mécaniciens, aiguilleurs, employés de bureau. La plupart sont arrivés dès le début des travaux. Sur 24 chefs de famille dont nous connaissons la date d'installation à Makabana, plus de la moitié, soit 14, est venue de 1958 à 1960. Ceux qui sont arrivés plus tard sont des employés COMILOG mutés pour des raisons de service: par exemple un mécanicien venu en 1964 et un agent de télécommunications en 1966. (1)

Les habitants du Camp COMILOG gagnent des salaires intéressants allant de 12 000 à 31 000 francs par mois (en 1970). Les femmes Kougni ne dédaignent cependant pas de cultiver le manioc car elles sont dans leur pays et elles ont des terres. C'est le cas de 5 familles sur 29 étudiées. Les revenus sont augmentés par ceux du petit commerce. Dans une famille de Lari par exemple, le mari est mécanicien et la femme, aidée par un boy pour les gros travaux, tient une boutique d'épicerie avec réfrigérateur et boissons que l'on peut consommer sur place.

Cette aisance relative de la population se manifeste par le nombre et la durée des voyages familiaux, en particulier lors du congé annuel. On prend surtout le train, mais aussi parfois le taxibus, pour aller voir les parents dans leur résidence plus ou moins lointaine: à Kibangou, Mossendjo, Pointe-Noire et même Brazzaville; ce qui sous-entend l'apport de nombreux cadeaux vivriers (poulets, bananes, viande de chasse boucanée).

Le Camp COMILOG possède un château d'eau, dont les couleurs sont assorties à celles des maisons, et l'hôtel-restaurant des employés subalternes de la Compagnie. C'est en somme un quartier agréable, d'aspect original mais qui semble encore factice, comme étranger à la région. Il est essentiellement COMILOG.

---

(1) D'après le fichier du personnel COMILOG à Makabana.

Le petit Camp Boys porte un nom qui ne lui convient plus guère. Il s'y trouve certes encore, sur 30 chefs de famille, 9 boys-cuisiniers ou cuisiniers, un garçon de salle et 2 jardiniers. Mais on y voit aussi des employés du chemin de fer et des entreprises ferroviaires, des cantonniers et des commerçants. Ce sont des nouveaux venus qui s'installent souvent dans ce quartier en attendant de trouver mieux ou de pouvoir construire une case. Ceux qui appartiennent au personnel domestique sont parmi les plus anciens: 7 boys-cuisiniers venus de 1959 à 1961 "pour suivre le patron". Les techniciens sont arrivés plus tard.

On est frappé par le nombre des originaires des régions forestières: sur 124 personnes, on compte 56 Batsangui, 17 Yombé, 11 Bapounou. Le reste offre une grande variété de populations: 9 Batéké, 8 Bakougni et des Balali, Bahoumbou, Bandassa, Bayaka, Bakota, Batéké Lali. A cette variété correspond celle des lieux de naissance: 58 sont du district de Mossendjo, 19 de la région de Makabana, 13 de celle de M'Vouti; le reste vient de Kibangou, Zanaga, Dolisie, Sibiti, du Pool etc. L'étude démographique révélait en 1967 une population mixte de jeunes (59 % de 20 à 29 ans) et d'anciens installés en famille. Parmi les jeunes, peu de femmes (105 pour 164 hommes de 15 à 39 ans), ce qui est normal car ce sont souvent des nouveaux, venus "solliciter". Depuis, il y a eu une légère évolution. Beaucoup de femmes cultivent la terre (dans 22 familles sur 30) car les revenus sont plus faibles et il y a moins de salariés. Ici on ne se déplace guère, sauf les familles de techniciens et de boys qui prennent leurs vacances annuelles en même temps que celles de leurs patrons.

Situé un peu à l'écart sur une petite colline, le Camp Boys est fait de cases modestes. Sur 59 étudiées, toutes ont le sol en terre battue, 43 des murs en planches sciées, 16 en planches éclatées. Seul luxe: un toit en tôle ondulée pour 48 d'entre elles. Le quartier a une fontaine et quelques "commerces": 5 petites boutiques on l'on peut acheter les produits habituels tels que conserves, poisson salé, savon et pétrole. En 1975, un tailleur "Haute couture" s'était établi sur une place dans la partie basse du quartier, partie plus "urbanisée" grâce à une fontaine avec bassin.

Moins discrets et plus étendus sont les autres groupements: Congo-Bois, Gendarmerie, zone industrielle et surtout Minguengouélé.

Congo-Bois appartient à l'époque ancienne comme les quartiers précédemment étudiés, mais il n'est plus lié à la compagnie forestière qui lui a donné son nom car les employés de cette dernière logent où bon leur semble. Ce quartier a gardé de ses origines son aspect de campement de travailleurs avec ses cases de bois quadrangulaires uniformes et sans caractère. Les murs y sont en planches sciées (16 cases sur 22) ou éclatées (5); le toit en matériau végétal (12 cases), plus rarement en tôle ondulée; le sol en terre battue dans 18 maisons. Trois cases font exception avec leur toit fait de toile américaine, sans doute récupérée dans des surplus abandonnés par les Américains qui jouèrent un rôle dans l'édification des premiers bâtiments à Makabana. A côté de ces cases assez misérables, on en remarque quelques-unes coquettement peintes et d'autres plus récentes et d'aspect plus cossu.

Si l'habitat est modeste, cela tient à la condition des populations. Celles-ci appartiennent à des ethnies variées avec dominantes, là encore, de celles de la région. Sur 59 personnes interrogées, on trouve 14 Bakougni, puis des peuples du proche Chaillu (11 Batsangui, 11 Batéké), des Baloumbou (5), des Bayaka (4), Bandassa (3), Bapounou (3). En dehors des Bakougni, il y a donc essentiellement des populations forestières. On le constate aussi pour les lieux de naissance: 16 sont de Mossendjo par exemple. Tout cela n'a rien d'étonnant car beaucoup d'employés de la Compagnie forestière sont restés au camp par habitude et à cause de la proximité de la scierie. Ces hommes ont donc des salaires réguliers mais qui sont loin d'atteindre ceux des employés de la COMILOG: en 1970, un topographe gagnait à peine 10 000 francs, un scieur 9 300, un cubeur 6 000. Cela explique en grande partie que l'habitat soit modeste. A vrai dire, les gens ont trouvé des maisons toutes construites, et ils préfèrent consacrer le salaire au plaisir de la boisson plus qu'à d'autres dépenses. On comprend aussi la recherche de revenus supplémentaires. Les femmes, pour la plupart, cultivent le manioc, l'igname et parfois le taro et la banane, dont une partie pour la vente à Minguengouélé. Il y a des élevages de poules dans 5 familles.

Ce quartier monotone d'aspect est assez paisible. Un peu d'activité commerciale est cependant fourni par deux ou trois petites boutiques, des étals où se vendent l'huile et la chikouangue, trois bars dont le "Ringo Star" et une menuiserie. Une petite chapelle est le seul édifice qui vienne rompre l'uniformité. Le soir, le bar "La vie tranquille" avec son dancing crée une certaine animation.

Le Camp Gendarmerie est un peu particulier. Son nom ne veut pas dire grand chose. C'est un vaste quartier d'administration, où se trouvent aussi bien la Poste et les Ecoles que la Gendarmerie. On peut lui rattacher la Mission catholique avec son église. C'est donc un quartier un peu impersonnel mais dont le rôle est important. La population y est peu nombreuse: en 1968, on ne comptait guère plus de 12 familles. Les habitants sont des fonctionnaires (5 gendarmes, 5 employés des P. & T., ceux du Centre administratif et les instituteurs) et quelques autres employés. Les ethnies sont diverses, avec dominante de Lari, Bakamba, Bayaka et Batéké Lali. Beaucoup sont originaires du Pool (11 en 1968) ou sont nés à Makabana lorsqu'il s'agit des enfants.

L'aisance due à des salaires allant jusqu'à 53 000 francs (7 de plus de 20 000) explique la qualité de l'habitat qui est d'ailleurs lié à la fonction. Le tiers des cases est bâti en dur, le sol est en ciment dans la moitié d'entre elles et les deux-tiers ont un toit en tôle ondulée. Cette aisance explique aussi que dans trois familles seulement on cultive la terre: il s'agit alors de non-fonctionnaires (le menuisier et deux boys-cuisiniers). Les autres se contentent parfois d'un petit élevage de poulets pour la consommation domestique.

La pyramide des âges traduit une forte proportion de jeunes. La sex ratio varie selon les tranches d'âge, les femmes étant plus nombreuses entre 20 et 25 ans, les hommes l'emportant de 30 à 40.

Dans ce quartier banal mais aéré, l'église catholique, dans un espace élevé et verdoyant, domine le paysage. On remarque aussi une grande place vide, d'aspect inachevé, où se dressent les bâtiments de l'Administration.

Le quartier Moukondo, qui est apparu plus tard, est séparé du précédent par une zone peu étendue mais assez vide. Il y a quelques maisons d'habitation et surtout le bâtiment du P.C.A.. Ce secteur, traversé par la grande route, possède deux grosses boutiques appartenant à des Portugais, dont celle d'Alberto qui a remplacé Clemente en 1973.

Le Quartier Industriel ne ressemble à aucun des autres. Mais est-ce bien un quartier? Il présente en tout cas un double aspect. D'un côté, c'est une zone axée sur la voie ferrée avec gare, ateliers, garages, bureaux et fort peu de maisons. De l'autre, sur le plateau qui domine la voie, c'est une cité résidentielle, celle des cadres COMILOG. Là, des villas aux jardins fleuris s'éparpillent autour de ce qu'on appelle le mess: un ensemble comportant piscine, bar, restaurant, locaux

du Club pour les loisirs (billard, ping pong, cinéma, bibliothèque). Une petite école se trouve à proximité. Cette colline apparaît comme une oasis riante le jour, un petit paradis éclairé la nuit, qui s'anime surtout après 17 heures et les jours de congé. Cet ensemble apparaît aussi artificiel que le village de pagodes.

Le Camp Aviation, près du terrain qui lui donne son nom, n'est pas très étendu. Sur 40 personnes étudiées, l'ethnie locale est dominante avec 21 Bakougni. Puis 6 Batéké Lali, 5 Batsangui, 6 Bapounou, 2 Babamba et un étranger donnent une idée du petit éventail de populations venues à la recherche de travail ou de maigres profits. Beaucoup sont originaires de Mossendjo (15), région où l'on ne trouvait pas d'emploi il y a une quinzaine d'années. Les professions exercées sont diverses: quelques cultivateurs (ou plutôt cultivatrices), un commerçant, un tailleur, un conducteur, un scieur et beaucoup de sans-travail. Sur les 13 familles qui constituent le groupe des 40 personnes étudiées, nous en avons compté 7 qui reconnaissaient ne pas avoir d'emploi.

La rareté des salaires réguliers, les revenus médiocres se manifestent dans l'habitat. Aucune case en dur: toutes sont en planches éclatées (18) ou sciées (11). Deux seulement ont le sol cimenté. La majorité (23) sont couvertes d'un toit en végétal, ce qui est très rare dans les autres quartiers: 6 seulement arborent fièrement de la tôle ondulée. Les femmes de la moitié des familles ont des parcelles cultivées assez importantes qui permettent la subsistance.

Ce qui étonne dans la pyramide des âges, c'est le nombre des jeunes de moins de 15 ans. Ce sont les enfants des populations Kougni. Mais il y a un fort étranglement entre 15 et 20 ans et par contre une importance relative de la classe 25-30 ans (pyramide 1968). Les femmes sont plus nombreuses que les hommes. C'est donc en partie l'image d'un village traditionnel que l'on retrouve au Camp Aviation.

Le plus important quartier, de croissance ininterrompue, est celui de Minguengouélé. Il est situé dans la plaine, à l'ouest de la route de Mont Belo où il occupe une vaste étendue. C'est en grande partie le village de Minguengouélé qui s'est rapproché de Makabana et a été englobé dans la circonscription, tout autant que le camp de Minguengouélé qui avait fixé des travailleurs étrangers à la recherche d'un emploi. Ce quartier est le plus typiquement africain, le plus animé aussi avec le marché et de nombreuses boutiques. Minguengouélé comptait en 1970 1 302 habitants. Les femmes y sont un peu plus nombreuses que les

hommes 675 contre 628), ce qui caractérise une structure traditionnelle. Les jeunes constituent la classe d'âge dominante (655 de moins de 18 ans pour 638 dans la catégorie 18-60 ans). Fort peu de personnes âgées (16 seulement dépassent 60 ans). C'est donc une population de nouveaux arrivés, mais en partie seulement. Beaucoup de ceux-ci sont d'ailleurs du pays Kougni. Leurs femmes ont pu les suivre, ce qui a sauvé la sex ratio classique. Bernard Guillot, qui a établi la pyramide des âges, estime que Minguengouélé nous offre la répartition la plus équilibrée "avec une pyramide voisine de celle de Mossendjo" (1) Les populations sont venues des environs en familles. Il y a beaucoup d'enfants (40,2 de moins de 15 ans). La supériorité des filles de 15 à 19 ans et des jeunes garçons est moins accusée que dans les autres quartiers, et le creux entre 10 et 19 ans moins marqué.

L'importance du nombre de personnes originaires des environs est démontrée par les résultats d'une enquête portant sur 365 habitants du quartier. Elle révèle la présence de 241 Bakougni appartenant à l'ethnie locale. On compte ensuite 31 Bapounou (région de Divénié), 2 Balali, 18 Basoundi, 13 Bayaka, 12 Bakongo, 7 Babembé, 7 Babouissi, 6 Batéké; des Baloumbou, Batsangui, Badondo, Vili et quelques étrangers. Tous sont originaires du pays de leur race. Nous en trouvons 47 de Makabana (il s'agit des enfants), 36 de Makala et 5 du village de Minguengouélé, 89 de Kibangou, 61 de Dolisie, 4 de Loudima. Après ce nombre impressionnant de gens nés en pays Kougni (153), on note 36 originaires de Mossendjo, 11 de Dolisie.

Le tableau des professions à Minguengouélé traduit les caractères de ce quartier. Les cultivateurs (surtout des femmes) sont nombreux et ce sont les Bakougni de la région (36). Par ailleurs, pas d'occupation dominante: 7 commerçants déclarés, 5 menuisiers, 5 domestiques, 4 tailleurs, 4 chauffeurs, 3 manoeuvres, 3 matelassiers, 3 maçons, des chasseurs, un réparateur de radio et un "agent spécial" (!). Le nombre des sans-emploi, parasites "venus solliciter", est important.

La date d'arrivée des populations est intéressante à étudier. Elles sont venues très vite à partir de 1958. Sur 366 personnes, 12 se sont installées en 1958 et 1959; c'est l'année 1960 qui a vu le plus grand nombre d'arrivées (28); par la suite, l'apport a été léger mais

---

(1) D'après la date de l'article de B. GUILLOT (1967), la pyramide a dû être établie avec des chiffres de 1966.

régulier: 6 en 1961, autant en 1962, 7 en 1963, 2 seulement en 1964, 11 en 1965, 6 en 1966, 3 en 1967, 3 en 1968. Les premiers se sont logés à Minguengouélé Village; c'est après 1960 surtout que s'est peuplé le Camp.

Ce quartier, très animé et désordonné, est celui du commerce de type africain, avec de nombreuses petites boutiques et des éventaires au coin des rues ou devant les cases. C'est celui des coiffeurs, des tailleurs aux enseignes pittoresques (Descoutures au service de la Haute Couture), des menuisiers comme Simon dit "Du Palmier" qui affiche: "Aucun travail ne sera fait si le client n'y met pas foi", ou comme Boubaka Barbambé dit "Mivaquine", "menuisier spécial de meubles, travail, confort, et bien fait et magnifique". On trouve là encore: "Chez Monsieur X, les mauvais clients l'ont tué, Son frère." Ou encore "Chez Pasteur tailleur". On voit même des enfantillages dans le genre de l'inscription de l'Etablissement "Mitchell":"Ze souis un ami de tout le monde. Je ve le dire que zémé rire". C'est le quartier du marché dont l'emplacement est entouré de rues où se succèdent buvettes, bars, boutiques dont une belle, blanche et rouge, le grand magasin "Chic du Congo". C'est là aussi que se trouvent les postes d'essence et la plupart des magasins de pagnes et tissus des Musulmans d'Afrique Occidentale: ces derniers seraient environ 40, sans compter leurs familles, et ils ont l'intention de construire une mosquée lorsqu'un nouveau marché sera construit.

Partout apparaît le caractère à la fois régional et étranger de Minguengouélé. Dans ce village désordonné et souvent peu propre, les cases sont faites de matériaux variés. La grande majorité (132 sur 148) sont en bois, les autres en brique crue ou cuite; les toits sont de paille ou de tuiles de bambou (102) beaucoup plus que de tôles ondulées (46); le sol est en terre battue dans 129 maisons, contre 19 seulement où il est en ciment. L'habitat est donc assez misérable et arriéré dans sa majorité.

En conclusion, un quartier pittoresque, haut en couleur mais un peu incohérent. Il ne s'intègre pas dans le paradis de la COMILOG: la nuit, il est plongé dans l'obscurité. L'Administration, qui n'a pas à s'occuper de l'ensemble de Makabana, plus ou moins pris en charge par la Compagnie, s'est donc tournée vers cette zone de populations congolaises généralement sans attaches réelles avec la ville. Elle a conscience du caractère anarchique de ce quartier et a conçu des projets d'urbanisme en sa faveur. Le premier est celui de la création d'un nouveau marché.

Il aura 26 mètres de long sur 12 de large; une partie sera constituée de hangars avec banques pour la vente du poisson, de la viande de boucherie et de chasse; à l'intérieur sont prévues dix petites boutiques, et en avant un emplacement pour les petits étalages. La grosse difficulté est le manque de crédits. La COMILOG ayant déjà construit des écoles et des routes pour l'Administration, celle-ci n'ose pas demander davantage. Il est vrai que les prestations de la Compagnie sont importantes: essence gratuite pour les fonctionnaires, hébergement et nourriture des officiels par le mess COMILOG. Les Congolais ne peuvent non plus mésestimer la gratuité totale des soins médicaux et des produits pharmaceutiques à toute la population.

Depuis 1974, les services de l'Etat Civil du P.C.A. ont divisé en trois le quartier de Minguengouélé. Ils ont séparé du secteur du marché Minguengouélé Carré et Minguengouélé Village. Le premier est un petit quartier de forme carrée sur la route de Mont Belo. Les cases en bois sont assez jolies et il y a deux bars dont l'un en terrasse au milieu d'un jardinet enclos. On y compte 419 habitants avec prédominance de femmes (226) sur les hommes (193). C'est donc une structure traditionnelle. Il s'agit de gens de la région: des Bakougni agriculteurs. Minguengouélé Village constitue un quartier un peu excentrique sur la route de Mila Mila. C'est un ancien village de la Boucle du Niari qui a été absorbé par la nouvelle cité. Il est formé de plusieurs hameaux. Les cases sont de terre mais on en trouve quelques-unes en brique cuite avec toits de tôle. L'importance du quartier est attestée par la présence d'une chapelle catholique, d'un temple protestant et d'un petit commerce: trois boutiques et un petit marché de femmes vendant fruits et légumes dans des cuvettes de couleurs vives. La structure démographique faisait apparaître en 1974 une sex ratio assez équilibrée avec 284 hommes et 287 femmes. On peut en déduire qu'il n'y a plus de nouveaux arrivants des classes masculines de 18 à 40 ans.

Makabana est entourée de villages qui dépendant de son P.C.A.. On peut les considérer comme une sorte de banlieue plus ou moins lointaine, tant ils sont liés aux fonctions de l'agglomération. Au nombre de 10, ils totalisaient en 1970 1 106 habitants, mais n'étaient plus que 1 037 en 1974: cette baisse est à attribuer au départ d'employés des chantiers forestiers sur la route de Mossendjo, en raison de la crise du bois. La sex ratio est en faveur des femmes (543 pour 484 hommes), ce qui est naturel dans des villages anciens. Ils sont situés sur les

routes qui rayonnent autour de Makabana. Sur celle de Mont Belo, ce sont Ditombé et Moukanga. En direction de Mik-Mila se succèdent Makaka, Yama, Maboukou, Koutina, Nyanga. Sur la route de Mossendjo s'égrènent Moukondo, Matalila et Ponton. Quelques-uns de ces villages sont importants, tels Makaka, Matalila où une boutique vend des boissons. Les populations sont à dominante Kougni mais, sur la route de Mossendjo, on rencontre quelques étrangers à la région, forestiers pour la plupart, et quelques Babinga venus de la région de Komono.

Ces quelques pages ont tenté de brosser un tableau de Makabana, agglomération nouvelle, ville-champignon par excellence. Sur un lieu-dit, connu seulement par le souvenir d'un ancien et éphémère poste colonial français, on a vu surgir en moins de 10 ans et se développer une petite cité industrielle. Née de la décision de la Compagnie Minière de faire de cet emplacement une gare nantie d'ateliers de chemin de fer, Makabana allait exercer un grand rôle attractif et devenir très vite un groupement de gros villages africains érigés en quartiers. Aussi apparaît-elle encore comme tissée inégalement sur une trame trop vaste. En 1975, elle comportait encore plus de créations artificielles que de quartiers véritablement africains. On gardait toujours en la traversant l'impression de chantiers; et pourtant les installations industrielles, les cités ouvrières, les édifices techniques et résidentiels étaient construits et en fonction depuis longtemps. Ce qui manquait, c'était le fin maillage de l'occupation humaine soudant les quartiers, c'était l'animation dans les zones officielles. Il en résultait cette apparence d'inachèvement de ce qui était peut-être la cinquième ville du Congo.

Présentant des analogies dans leur rôle industriel, dans l'importance numérique de leur population, les deux centres industriels de la COMILOG ne se ressemblent pas dans leur aspect général. Moanda est mieux dessinée, mieux conçue, plus agréable. Elle demeure cité minière et toutes ses activités annexes (commerce, administration) découlent de sa fonction dominante. L'importance des gisements de manganèse exploités et de ceux en réserve, tous situés à proximité, lui assure une prospérité durable. Makabana, par contre, est liée essentiellement à la voie ferrée. Si le manganèse cessait d'être évacué par le Congo(ce qui n'est pas hypothétique puisque le chemin de fer Moanda- Santa Clara est prévu pour 1982), que deviendrait la petite ville surgie du néant? Il est vrai que sa situation est intéressante, en un point où le fleuve

peut être utilisable et surtout au contact de régions différentes: massif forestier au nord, savanes au sud. Peut-être pourra-t-elle se développer encore avec la mise en valeur agricole et surtout pastorale de la plaine de Dihessé. (1)

Des centres comme M'Binda et Mont Belo, Moanda et Makabana doivent leur importance et parfois leur existence à la Compagnie Minière de l'Ogooué. Mossendjo par contre apparaissait déjà avant 1962 comme une petite capitale régionale, un peu en sommeil certes mais ayant des fonctions administratives et commerciales. La création d'une voie ferrée et d'une route fréquentée devait contribuer largement à la tirer de sa torpeur et lui insuffler une vie nouvelle.

IV- MOSSENDJO, UN VIEUX CENTRE REVEILLE.

Il a fallu environ soixante ans pour que le petit poste de Mossendjo devienne centre urbain et véritable capitale économique du Chaillu occidental. Il le doit à des raisons à la fois historiques et géographiques.

Une création coloniale stimulée par une économie nouvelle.

La naissance et l'essor de Mossendjo sont liées d'abord à la colonisation puis, au début de l'ère de l'indépendance, à l'implantation de la COMILOG dans une région voisine.

C'est en juillet 1910 que la Société Concessionnaire d'Ongomo décide de déplacer sa factorerie de Tsibakala à Mossendjo. Le nom de cette Compagnie venait de celui de la forêt au nord de la région, dont les premiers occupants auraient été les Bangomo (en réalité ce seraient des Batéké). Elle avait obtenu en 1899 une concession dont les limites, peu précises, correspondaient à la rive droite de la Louessé jusqu'à la ligne de faîte séparant le bassin de cette rivière de celui de la Nyanga. La limite méridionale était le troisième parallèle (la C.P.K.N., autre société concessionnaire, se trouvant au-delà). Au nord, la limite coïncidait avec celle des domaines de la S.H.O.(Société du Haut-Ogooué). Les

---

(1) La COMILOG prévoit l'exploitation d'une autre mine, celle du plateau d'Okoumou, dont le manganèse sera exporté par le Gabon. Mais le minerai du plateau Bangombé continuera à être évacué par la voie congolaise.

installations de l'Ongomo se trouvaient à Tsibakala, au bord de la Louessé, à l'est de Mossendjo, un peu au sud des chutes de Mourala. La rivière y est certes large et navigable, mais coupée de cascades et de rapides qui la rendent inutilisable sur de longues distances. Les rives sont infestées de moustiques, de mouches tsétsé, de fourous et autres insectes désagréables ou dangereux. Pourquoi avoir choisi un tel endroit? Sans doute s'agissait-il de l'inexpérience des Européens, séduits par une belle vallée qu'ils pensaient comparable, avec son fleuve, à celles des pays tempérés. L'emplacement de Mossendjo, lui, ne connaissait pas de tels inconvénients, et il se trouvait dans l'un des secteurs les plus peuplés de l'ouest du Chaillu.

L'installation de l'Ongomo dans ce coin peu connu allait donner à Mossendjo une importance locale inattendue en en faisant le centre du commerce de l'ivoire et du caoutchouc. La Société achetait les défenses des éléphants tués par les Batéké et surtout par les Bakota de son territoire. Ce trafic ne devait durer que jusqu'en 1912, les ressources en ivoire étant vite épuisées par une chasse excessive et sans limites. Mais le commerce du caoutchouc devait se poursuivre. Mossendjo devient alors un village important dont la prospérité est liée à celle d'une Compagnie concessionnaire appréciée des populations à cause de son utilité et qui ne devait, de ce fait, rencontrer aucun problème.

Une seconde étape fut franchie avec l'installation des militaires. Le village fut alors érigé en Poste d'Administration (à partir d'août 1911). Les militaires venaient de Moutamba plus au sud, se déplaçant pour des raisons analogues à celles qui avaient fait abandonner Tsibakala par les directeurs de l'Ongomo: les rives insalubres de la Louessé, trop humides et envahies de moustiques et de tsétsé, les éprouvaient beaucoup. Mossendjo avait non seulement l'avantage d'échapper à ces inconvénients mais aussi celui d'être déjà devenue une agglomération active, donc plus agréable et où le travail administratif serait facilité par la présence ou le va-et-vient d'une nombreuse population. En effet, grâce aux travaux de la Compagnie concessionnaire, Mossendjo devenait noeud de communication (route Mossendjo-Tsibakala et route rejoignant Kibangou, N'Tima et Kakamoeka dans le Mayombe).

Si le village avait gagné en importance en devenant un poste militaire, il avait en revanche perdu sa tranquillité. Cette occupation inquiétait en effet les populations voisines, d'autant plus qu'il leur était difficile de se soustraire à l'impôt. L'hostilité des Batéké, Bakota et Banzabi devint violente à l'égard du poste, les Bakougni et les

Bapounou ne montrant par contre aucune velléité de résistance. (1)

L'histoire de Mossendjo est ensuite celle d'une région qui ne se transforme guère et n'offre aucune possibilité de profits à ses habitants en dehors des ressources agricoles traditionnelles, sans même des perspectives de débouchés pour celles-ci. Le dépeuplement du secteur, avec le départ des hommes à la recherche de travail dans les mines du Mayombe ou les chantiers du Congo-Océan, explique sinon la stagnation, du moins la très lente croissance du Poste, devenu pourtant le grand centre administratif de tout le Chaillu occidental (le district de Mayoko n'avait pas encore été créé). En 1954, Mossendjo comptait 1 262 habitants, chiffre bien modeste pour une préfecture dont dépendaient tant de villages et des ethnies aussi variées. Il faudra l'établissement de la voie ferrée de la COMILOG, à quelques kilomètres de là, pour bouleverser la structure de la petite cité. Les travaux préparatoires ont fait accourir les hommes qui se sont installés là où ils avaient le plus de possibilités de vie chez des parents ou des compatriotes en attendant de trouver du travail. (2) Le fonctionnement du chemin de fer, suscitant l'exploitation des forêts de la région, a accru l'importance de Mossendjo dont le chiffre de population a triplé en moins de dix ans et sextuplé en moins de vingt.

Les conditions historiques ont donc été favorables à cette ville qui par ailleurs ne jouissait pas de grands atouts géographiques.

Une situation quelconque mais un bon site de plateau.

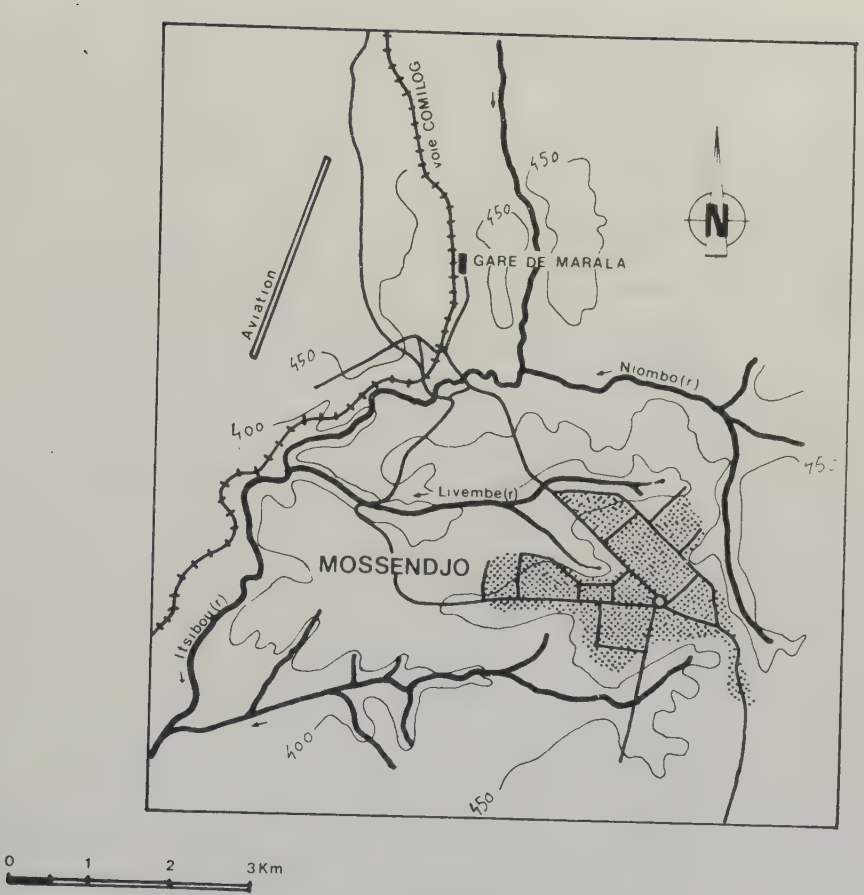
L'environnement naturel ne présente certes pas les mêmes avantages que celui de Makabana ou de Moanda. Il a cependant contribué largement au choix de la Compagnie de l'Ongomo et permis à Mossendjo d'accéder au rôle de petite capitale du Chaillu de l'ouest, de même que celui de Makabana a contribué à en faire le pôle d'attraction de la vallée du Niari.

La situation de Mossendjo est loin d'être exceptionnelle. Il s'agit certes d'une des zones les moins élevées du massif du Chaillu, mais elle ne présente pas de convergence de grandes voies de passage naturelles. Les axes de peuplement ont été notables dans cette région mais

---

(1) P. P. REY: op. cit. p. 328.

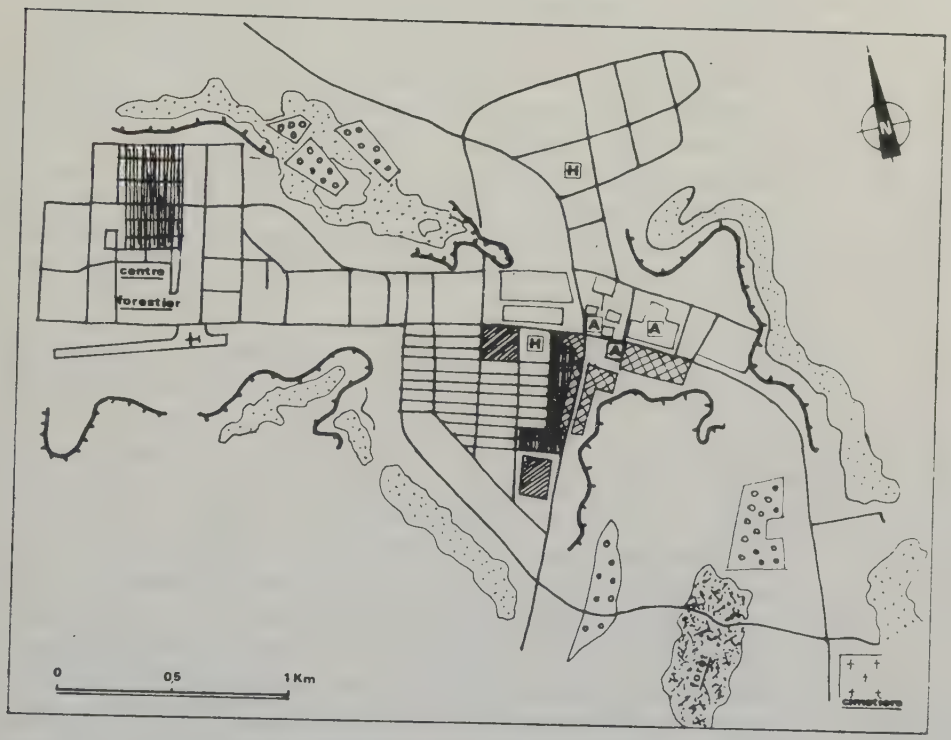
(2) Mossendjo était en effet un des quatre grands chantiers établis par CITRA.



Un site de plateau : Mossendjo

ils se sont déplacés au cours de l'Histoire, surtout à des époques récentes. Le seul élément favorable aux mouvements humains semble être la présence de la vallée de l'Itsibou, assez gros affluent de la Louessé. On peut d'ailleurs se demander si, pour des hommes de mode de vie plutôt primitif, des artères de circulation jouent un grand rôle, leurs déplacements s'effectuant sans difficulté le long des étroites pistes dégagées au sein de la forêt. Dans les éléments de la situation de Mossendjo, nous ne trouvons pas non plus l'avantage du contact de régions d'aptitudes économiques différentes, qu'il s'agisse du Chaillu ou des proches plateaux gréseux: la ville se trouve au milieu de la forêt dense avec ses bois, ses fruits, ses cultures de clairières, ses rizières; les ressources sont partout les mêmes. Le seul facteur vraiment notable dans la situation de la ville semble être le rôle de point de contact, de carrefour entre ethnies diverses: Batsangui, Batéké, Bakougni, Bapounou, Banzabi.

C'est en définitive le site qui présente de l'intérêt, aussi bien dans sa morphologie que dans son climat. Il s'agit d'un grand plateau granitique d'altitude modeste (450 à 500 mètres). Il est bordé par une dépression périphérique qui l'isole des zones de grès qui se trouvent au sud et à l'ouest du Chaillu, dépression empruntée à l'ouest par l'Itsibou, au nord et au sud par ses affluents comme le Niombo. Un autre affluent de l'Itsibou arrive du plateau même de Mossendjo. L'eau est donc abondante. Une bonne source jaillit dans la concession du Centre Forestier, et l'on peut atteindre aisément la nappe phréatique par pompage. Le site de Mossendjo est en train aussi de devenir plus complexe avec l'extension de la ville. Il comporte maintenant au nord une zone de collines où a pu se bâtir le quartier résidentiel de la gare de Marala, ainsi qu'une partie de la vallée de l'Itsibou où se glisse la voie ferrée et où l'on a construit le nouveau terrain d'aviation. Un autre avantage est l'abondance des matériaux de construction: granite, sable de l'Itsibou et de la Lissafi. L'emplacement est vaste, avec un relief assez doux qui permet de construire facilement une agglomération et de prévoir son extension. A l'origine, cependant, il semble que ce soit surtout la salubrité du lieu qui ait séduit commerçants et militaires exténués de vivre sur les bords malsains de la Louessé, en des époques difficiles où le confort à base de réfrigérateur, climatiseurs et insecticides puissants était absolument inconnu. Le plateau, dégagé depuis longtemps de sa couverture forestière, est sec et bien aéré. Le climat, grâce à un peu d'altitude et au voisinage de la grande sylve équatoriale, paraît relativement frais. En saison



LA VILLE DE MOSSENDJO

legende

REBORDS DU PLATEAU
ROUTES
H HOPITAUX
A ADMINISTRATION
EDUCATION
COMMERCE
INDUSTRIE ET DEPOTS
AGRICULTURE
JARDINS PARCS

Villien 1976

sèche, durant l'hiver austral, on fait du feu dans les maisons, qui ont parfois des cheminées où l'on peut brûler du bois (telles les demeures du Chef de district et des cadres du Centre Forestier, ainsi que l'ancienne case de passage où nous avons nous-même séjourné). La moyenne annuelle des températures est de 24°, mais en saison sèche (août et septembre) on peut enregistrer des minima de 15 et 16°. Les pluies sont abondantes (1 600 à 1 800 mm) et provoquent aussi un refroidissement de la température, même en dehors de la saison fraîche. Nous nous souvenons de journées de mai où un véritable crachin le matin et du brouillard le soir laissaient une impression de froid malgré la température relativement élevée. (1) Combien d'Européens n'ont pu se passer d'un vêtement de laine après la pluie et ont trouvé une seule couverture très insuffisante dans une case de passage évidemment très aérée, ce qui est par ailleurs très agréable!

Ce sont donc les avantages du site de Mossendjo, beaucoup plus que ceux de la situation assez médiocre, qui expliquent en partie le développement relativement rapide d'un centre urbain qui occupe avec bonheur un paysage harmonieux. Vue de loin, la petite ville semble perchée sur le bord du plateau qui domine la vallée de l'Itsibou. Lorsqu'on atteint le rebord de l'escarpement, dans le joli quartier verdoyant de la Résidence administrative, la vue s'étend sur de molles ondulations dominées à l'horizon par la falaise couverte de forêts que constitue le rebord du plateau. L'agglomération s'articule autour de quelques axes de circulation: routes de Mayoko, de Komono, ancienne route des Caravanes allant jadis à Kibangou. Comme bien des villes coloniales, Mossendjo s'est construite auprès d'un noyau européen administratif, qui se trouve rattaché à des "villages" africains où les hommes se sont groupés par affinités ethniques. Le Centre Administratif, un peu endormi, a tout le charme des cités anciennes, alors que les quartiers africains sont très animés, surtout auprès du marché. La vie intense que l'on y devine provient de la multiplication des fonctions avec l'afflux de populations diverses. Les rues sont larges, bien dégagées, et les plus importantes ont l'éclairage électrique depuis 1974.

---

(1) Le 27 mai 1969, à 8 heures: température 25°, taux d'humidité 92 %, crachin. Le 28 mai, même heure: 23°, 80 %. Le 29: 23° 96 %, crachin.

Une zone de contact d'ethnies très différentes.

La montée relativement rapide de la population est le fait important, lié à l'apparition de la COMILOG. Quelques chiffres en témoignent. En 1954, Mossendjo, nous l'avons vu, était un gros village de 1 262 habitants. En 1961, il atteignait 3 714 habitants: il avait donc triplé ses effectifs avec l'installation des chantiers de construction de la voie ferrée. Dès l'ouverture de celle-ci, l'ascension se poursuit, lentement mais sans à-coups: 4 600 habitants en 1965, 6 682 en 1969, et probablement plus de 8 000 en 1972. Nous ne pouvons toutefois admettre le chiffre officiel de l'Administration (10 196 pour 1971-72), car ce total est atteint, non seulement par le rattachement à l'agglomération de la gare de Maraba (1 444 habitants), ce qui nous paraît normal malgré son éloignement du centre, mais aussi par celui de plusieurs villages proches, mais qui sont tout de même séparés de la ville par de grandes étendues de savanes et ne peuvent se vanter de fonctions urbaines.

Une telle croissance ne s'explique que par l'immigration. Nous allons tenter d'étudier celle-ci en recherchant l'origine des populations.

La majeure partie des habitants, en effet, n'est pas originaire de Mossendjo. Ils ont été attirés par le marché du travail ou les bénéfices espérés dans une petite ville commençant à se développer. Sur 4 876 personnes que nous avons étudiées et qui vivaient en 1969 dans les 9 anciens quartiers, il n'y en avait que 1 518 de Mossendjo et la plupart d'entre elles étaient des jeunes. Il est donc intéressant de rechercher les incidences de l'installation de la COMILOG. Ont-ils vu le jour après 1959, date du commencement des travaux? Nous trouvons le chiffre de 900 naissances à partir de 1959; le nombre d'hommes et de femmes inscrits sur les registres de l'Etat-Civil de Mossendjo avant les premiers travaux de la COMILOG n'était donc que de 618: c'est dire le rôle joué par cette entreprise dans la démographie du poste. Jusqu'alors, les hommes abandonnaient ce qui n'était qu'un gros village; à présent ils y accourent. Au surplus, nous ne tenons pas compte dans ces chiffres de la population dite flottante (fonctionnaires, étrangers et commerçants d'Afrique surtout occidentale), sinon la proportion des naissances après 1958 apparaîtrait encore plus importante, comparée avec celle de l'époque antérieure.

Ces nouveaux venus sont originaires de pays très variés. Beaucoup sont de la région, des districts de Mossendjo et Mayoko. Ce fait explique que dans une enquête O.R.S.T.O.M. de 1966, basée sur les monographies du district, soit avancé le nombre impressionnant de 4 744 personnes nées à Mossendjo, alors que ce chiffre devait s'approcher de celui de la population totale de la ville. Il ne peut s'agir que de la région du Chaillu occidental faisant partie du district de Mossendjo. Les autres sont nés dans des régions plus éloignées du massif et cela concerne 146 personnes. Ou bien elles sont originaires de Dolisie (62), de Pointe-Noire (48), Komono (24), M'Vouti (24), Brazzaville (19), Kibangou (19), et aussi de Mayoko, Divénié, Kimongo, Mouyondzi ou du proche Gabon.

D'après nos recherches personnelles à une date postérieure, il y avait en 1970, à côté des 1 518 habitants nés à Mossendjo, 3 222 originaires de la région (le reste du district et une partie de celui de Mayoko) et 136 de pays plus lointains. Parmi eux, 58 provenaient de Pointe-Noire, 53 de Dolisie, 18 de Komono, 13 de Kibangou, 13 de Brazzaville, 8 de Divénié, 4 de Mayoko, 6 de Fourastié (village du Mayombe sur le Congo-Océan; de cette même région, on note aussi 3 habitants nés à Dimonika et 2 aux Sara). Ajoutons encore des Babembé de Mouyondzi et 6 émigrés du Gabon.

On retrouve donc toujours les mêmes pays d'origine dans les deux enquêtes et c'est normal à quatre ans de distance. Les personnes déplacées émigrent surtout de districts peu éloignés comme Komono, Kibangou, Divénié, Mouyondzi. Lorsqu'ils arrivent de plus loin, on constate qu'ils étaient installés auparavant au long d'une voie ferrée ancienne, le C.F.C.O., en général auprès des gares: c'est le cas de ceux de Brazzaville, Dolisie, M'Vouti, Fourastié et Les Sara. Ce peuvent être des techniciens du rail ou des hommes connaissant l'intérêt de celui-ci. Mais ce sont surtout des forestiers: les gares du Mayombe étaient des centres importants d'expédition des grumes, et la diminution ou la disparition de cette activité les a poussés à chercher du travail ailleurs mais dans un secteur rappelant celui auxquels ils étaient habitués.

Cette diversité des pays d'origine se reflète dans la variété des ethnies.

Nous avons vu que la situation de Mossendjo avait l'intérêt d'être celle d'une zone de contact de populations. La ville devenait ainsi un pôle d'attraction. Très tôt se sont différenciés des quartiers

fondés sur la distinction entre les ethnies: Batsangui, Banzabi, Batéké, Bakota, Bapounou et Bakougni. Dans les archives du district, on trouve les recensements par ethnies à la fois dans le District et au Poste. Cette étude ne prend d'intérêt que si l'on compare quelques chiffres. Nous pouvons le faire pour les années 1965, 1967 et 1970.

En 1965, sur un total de 4 333 personnes, vivaient à Mossendjo 2 654 Batsangui, occupant trois quartiers, 280 Batéké, 280 Bahoumbou, 262 Bakougni, 104 Banzabi. Les 753 restants constituaient une population flottante de travailleurs venus d'autres districts congolais et de commerçants, souvent étrangers, dont la race ne concerne pas le Poste étudié. Il y avait donc une très forte majorité de l'ethnie de la région même de Mossendjo, représentant un pourcentage de 61,25, ce qui est normal. Batéké, Bahoumbou et Bakougni venant ensuite figuraient chacun pour environ 6 % de la population, et les Banzabi pour 2,40 seulement, ce qui s'explique par leur fidélité à la région de Mayoko et, pour une partie d'entre eux, par la recherche de travail dans des régions éloignées.

Nous possédons ensuite des chiffres pour les années 1967 (relevés à l'O.R.S.T.O.M.) et 1970 (obtenus par notre enquête personnelle). Les comparaisons peuvent être pleines d'intérêt, mais les erreurs fréquentes dans les statistiques sont assez gênantes. De plus, il nous faut écarter de l'étude le quartier Manko Moïse, dit des fonctionnaires, sur lequel manquent beaucoup de renseignements. On y rencontre certes fonctionnaires et commerçants étrangers en grand nombre, mais il serait utile de connaître aussi la représentation des ethnies locales. Nous n'avons à ce sujet que fort peu de précisions et nous redoutons beaucoup de lacunes. Les seules indications que nous connaissions portent sur le chiffre de 322 habitants en 1970; dont 60 Batsangui, 22 Balali, 15 Bayaka, 13 Bakongo, 12 Banzabi, 6 Bakougni, 3 Batéké, 2 Babembé et 2 Vili. Cela fait 135 personnes, auxquelles il faut ajouter 32 étrangers, soit un total de 167. Il reste 145 personnes dont nous ignorons ethnie et provenance.

En 1967, le nombre total d'habitants (4 729) ne concerne donc que huit des neuf quartiers traditionnels, à l'exclusion du quartier Manko Moïse. On y dénombre 2 104 Batsangui, 446 Batéké, 343 Bakougni, 307 Bakota, 126 Banzabi, 107 Bahoumbou, 24 Bandassa. La diminution du nombre des Batsangui en chiffre absolu (550 de moins qu'en 1965) et en pourcentage (46,60 % au lieu de 61,25) est étonnante. Elle ne peut s'expliquer par le seul fait de l'absence du quartier Manko Moïse où les étrangers sont nombreux. Un erreur administrative doit être à la base d'une telle différence. Il est intéressant toutefois de noter la grande progression

des Batéké (9,42 %) et celle, plus modeste, des Bakougni (7,25). S'il y a un peu plus de Banzabi, il y a par contre moins de Bahoumbou.

La comparaison entre les années 1967 et 1970 est la plus valable car elle porte sur l'ensemble des mêmes quartiers. Nous avons nous-mêmes fait cette enquête, vérifié de très près les chiffres et procédé à quelques sondages. En 1970, le total des 4 549 habitants est légèrement inférieur à celui de 1967, ce qui semblerait curieux si on n'était pas à peu près convaincu qu'il y a eu des erreurs pour cette année-là. Néanmoins la comparaison reste intéressante dans l'ensemble pour les ethnies. Nous notons 2 677 Batsangui, 408 Batéké, 321 Bakota, 291 Bakougni, 139 Banzabi, 32 Bahoumbou, 17 Bapounou, 17 Bandassa. Le reste, soit 661 personnes, est constitué par des étrangers à la région (Vili, Babembé) ou au Congo (les prétendus "Haoussas"). Nous retrouvons les mêmes analogies, avec un fort pourcentage de l'ethnie régionale: 50,80 % de Batsangui qui sont en augmentation (+ 573). Les Batéké (8,96 %) continuent à tenir une place notable. Pour les autres "races", les taux sont sensiblement analogues: Bakota, Bakougni sont toujours plus nombreux que les Banzabi et Bahoumbou, ces derniers diminuant régulièrement depuis 1965.

Puisqu'il n'y a pas de changements considérables dans la répartition des ethnies et dans le nombre de leurs représentants, on est amené à conclure que le développement de la ville se fait avec des étrangers à la région ou les ressortissants d'autres Etats. Les premiers viennent de tout le Congo mais surtout de sa partie méridionale. Ils appartiennent en grande partie à la fonction publique et changent de poste automatiquement selon les besoins de la Nation. Beaucoup sont originaires de Pointe-Noire, Dolisie, Boko, Kinkala et tout le pays Lari, région où l'instruction populaire a été plus poussée que dans les forêts du Chaillu. Il y en a aussi de Divénié, Mouyondzi, Sibiti et du Mayombe. Les véritables étrangers sont des coopérants, des prêtres, des pasteurs, des religieuses et des commerçants. Avec l'africanisation des cadres, les coopérants sont de moins en moins nombreux: quelques Français travaillent au Centre Forestier, au C.E.G.. Lorsque fonctionnaient les services du B.D.P.A., ils dirigeaient cet organisme. Pendant trois ans, la direction de l'hôtel "Louessé Palace" a été assumée par des Français. Le médecin de l'hôpital a été iranien, puis français, ainsi que l'anesthésiste. Des Yougoslaves font partie des assistants techniques du Centre Forestier mis sur pied par le F.E.D.. Les prêtres des religions chrétiennes (Catholicisme, Luthéranisme et Armée du Salut), sont des Français, des Suédois et des Anglais; les religieuses qui s'occupent du Dispensaire et d'autres oeuvres sont françaises.

Quant aux commerçants, les plus anciennement installés représentent des maisons portugaises. La prospérité de Mossendjo en a attiré d'autres: Musulmans venus du Mali, du Sénégal, du Cameroun et du Tchad. Un certain nombre de Zaïrois exercent des professions diverses: employés de bureau, de magasins (car il y a multiplication des emplois avec le plus grand nombre de fonctions de la ville). C'est le flot de nouveaux venus des environs et d'un nombre plus réduit d'étrangers au district qui explique les caractères de la population en considérant le sexe et l'âge.

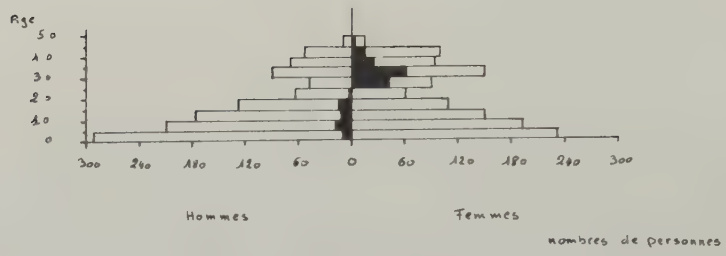
Si l'on étudie le "Grand Mossendjo" de l'Administration au point de vue de la sex ratio (1), on y trouve beaucoup plus de femmes que d'hommes: 5 352 pour 4 844, ce qui explique la persistance de la polygamie, qui n'est d'ailleurs pas exagérée (le taux de deux femmes par ménage est le plus courant). Cette disproportion n'est pas la même suivant les tranches d'âge.

Jusqu'à 18 ans, les garçons sont plus nombreux que les filles: 2 587 pour 2 366. Mais à partir de 18 ans les femmes l'emportent: 2 646 contre 2 020 dans la tranche des adultes, et 340 contre 237 dans celle de plus de 60 ans. Pour être plus précis, il faut considérer la répartition par tranches d'âge de 5 en 5 ans. Faute de données sérieuses sur le quartier Manko Moïse et sur celui de la gare, nous ne pouvons le faire pour le Grand Mossendjo, mais seulement pour l'ensemble des huit quartiers anciens, c'est-à-dire sur un total de 4 549 habitants, soit à peu près la moitié de la population de ce centre urbain (chiffres de 1970). Jusqu'à 25 ans, la sex ratio est en faveur des garçons (1 291 pour 1 157 filles) et la différence est particulièrement importante de 5 à 10 ans (351 pour 313). A partir de la tranche 25-30 ans, c'est un changement brutal avec 113 hommes et 160 femmes pour cette dernière catégorie. Cette proportion se maintient ensuite régulièrement, en particulier avec la surmortalité masculine des personnes âgées. Voici comment se présente la répartition par sexe:

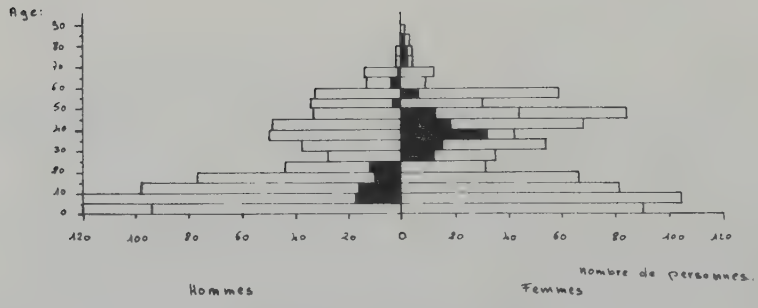
De 30 à 35 ans	113 hommes	160 femmes
de 35 à 40 ans	149 "	248 "
de 40 à 45 ans	146 "	205 "
de 45 à 50 ans	97 "	134 "
de 50 à 55 ans	102 "	94 "
de 55 à 60 ans	98 "	120 "
de 60 à 65 ans	39 "	30 "

(1) Archives du District.

Pyramides des âges



Mossendjo 1966



Mossendjo 1969

Il y a donc deux exceptions: un peu plus d'hommes de 50 à 55 ans et de 60 à 65 ans. Après 65 ans, la surmortalité masculine redonne l'avantage aux femmes. Pourquoi ces deux exceptions? Elles proviennent des quartiers Nzali Aaron, Bidongo et Mavoungou Bayonne où se trouvent, du moins pour les deux derniers, beaucoup d'étrangers au pays. Mais le problème ne s'éclaire pas pour autant car ces hommes ont dépassé l'âge où en Afrique on se déplace pour chercher du travail.

Mossendjo présente donc une structure traditionnelle avec prépondérance des femmes mais sans exagération. La raison en est l'augmentation rapide par suite de l'apport du district lui-même. Les femmes ont pu s'installer avec leur mari et continuer à cultiver leurs terres. Une légère correction à ce phénomène est due à l'arrivée d'étrangers sans femmes.

La répartition par âges est également d'un type assez classique. Dans le "Grand Mossendjo", elle est la suivante: 4 953 jeunes de moins de 18 ans, 4 666 adultes de 18 à 60 ans, un taux raisonnable de personnes âgées (577), indice d'une ancienne agglomération.(1)

Il nous est possible d'étudier, à la date de 1970, l'ensemble des huit quartiers dont nous avons vu la répartition par sexe, à l'exception de 61 personnes dont l'âge n'a pu être connu de nous. On remarque le nombre important d'enfants: 562 de moins de 5 ans, 674 entre 5 et 10 ans; et celui des adolescents: 537 entre 10 et 15 ans, 431 entre 15 et 20 ans. Dans les tranches d'âge suivantes, le nombre diminue sensiblement (224 de 20 à 25 ans, 176 de 25 à 30). Par contre, il y a un grand nombre d'adultes: 397 de 35 à 40 ans et 351 de 40 à 45 ans. C'est le signe de l'afflux de beaucoup de nouveaux venus pour qui la recherche du travail est devenus une nécessité familiale: les hommes, en effet, se marient tard, à moins d'être fils de chefs, et c'est donc après 30 ans qu'ils ressentent impérieusement le besoin de nouvelles ressources. Les chiffres de population ne tombent vraiment qu'après 60 ans.

Tels sont les caractères de la répartition par sexe et par âge de la population de Mossendjo, visibles dans la pyramide des âges de 1969. Il peut être utile de la comparer avec celle de Bernard Guillot qui doit être de 1966 (2). Celle-ci montre une répartition par âge très

---

(1) Archives du District.

(2) B. GUILLOT: Le pays Banzabi au nord de Mayoko et les déplacements récents de populations provoqués par l'axe COMILOG. Cahiers O.R.S.T.O.M. 1967 p. 52.

régulière "avec proportions normalement décroissantes": 44, 29, 18 et 4 %. Mais ceux qui sont qualifiés d'adultes jeunes, c'est-à-dire ceux de 20 à 39 ans, ne sont pas nombreux. Cela coïncide en partie avec le creux relatif des adultes de 20 à 30 ans de 1969, avec une légère atténuation de ce caractère. En 1967, la sex ratio est assez équilibrée avec 52,9 % d'hommes, sauf entre 35 et 59 ans. Il n'y a donc pas eu une grande transformation en 3 ans, mais une lente évolution. Le grand bouleversement démographique dû à la COMILOG a été ici important au début des travaux et de l'ouverture de la voie seulement.

Des fonctions assez traditionnelles.

Pendant fort longtemps, Mossendjo est demeuré le centre administratif d'une région agricole. Les occupations de ses habitants étaient celles de paysans. Elles le demeurent encore en partie.

Les hommes exerçant une fonction agricole étaient encore en 1968 21 % de la population. Quant aux femmes, elles continuent à jouer leur rôle traditionnel dans la culture, même si leur mari est un salarié aisé, à l'exception des épouses de fonctionnaires un peu importants lorsqu'elles ne sont pas de la région. Il est extrêmement difficile d'obtenir des renseignements précis sur cette fonction agricole de la ville, d'autant plus que c'est une production vivrière destinée avant tout à la consommation familiale.

Ce sont les Batsangui, donc les populations de la région, qui sont les plus favorisés, car les terres autour de la ville leur appartiennent. On cultive d'ailleurs largement sur le territoire de celle-ci. Mais les autres ethnies ont conservé leurs champs éloignés. Les Batéké, par exemple, vont à l'est au-delà de la Louessé, faisant 20 à 30 kilomètres et traversant la rivière en pirogue; les hommes abattent les arbres et chassent pendant que les femmes, qui logent avec les plus petits enfants dans des campements de culture, préparent le terrain et font les semailles (les enfants d'âge scolaire restent à Mossendjo). Partout ce sont les mêmes cultures vivrières qui sont pratiquées: manioc, taros, patates douces, paddy, bananiers.

Le Centre d'appui du B.D.P.A. se trouvait à Mossendjo, entre le Poste et la gare, et on y cultivait caféiers et légumes. Au Poste même, les hommes récoltent le vin de palme, en particulier celui des beaux arbres qui ombragent le quartier administratif. C'est dans le

Quartier I (ancien quartier Tchicou Marcel) que se trouve le plus grand nombre de cultivateurs. Autour des cases sont plantés arachides, manioc et maïs; bananiers, caféiers, safoutiers, orangers et mandariniers. Un groupement rural s'y est même organisé.

Une partie de la récolte est vendue directement sur le marché de la ville. (1) Les revendeurs sont rares. En 1968, on y a vendu 270 kg de manioc et de foufou, 100 kg de fruits et 35 de légumes (taros, oignons, tomates, petits piments-oiseaux, graines de courge, herbes diverses d'assaisonnement. Les marchands viennent surtout des quartiers Batsangui: 21 de Nzali Aaron, 10 de Mavoungou Bayonne, 8 de Tchicou Marcel. Par contre, le quartier d'Itsouhou Tsibou, de population kougni (227) et où ne vivent que 51 Batsangui, n'envoie qu'une vendeuse au marché. Il en est de même de Bidongo, quartier peuplé de Bakota.

La fonction agricole continue donc à jouer un rôle important. Elle est, avec celle de tout le district, à la base de la fonction industrielle de Mossendjo.

Le terme de fonction industrielle semble prétentieux. La ville possède cependant une rizerie, une industrie du bâtiment, une industrie du bois et tout un artisanat traditionnel. La rizerie a été pendant longtemps la seule activité industrielle. Construite en 1961, avec du matériel d'origine italienne, elle peut traiter 1 000 à 1 200 kg de paddy à l'heure. On y décortique le riz des campagnes de Mossendjo et Zanaga. Elle ne tourne pas à plein temps faute de matière première. Le rythme moyen de décortiquage varie de 5 à 3 tonnes par jour suivant que le riz est taré ou non, et cela en 12 heures de travail.

L'industrie du bâtiment est liée à la grande extension de la ville où beaucoup de cases sont construites en dur. Elle utilise souvent les matériaux locaux, en particulier les sables de la Lissafi, à 8 kilomètres de Mossendjo, sur un ancien chantier de l'Office Congolais d'Habitation qui a monté le Centre Forestier. Le tas de sable, sur la route, valait en 1970 1 000 francs et était emporté au rythme de 2 tas par camion.

La scierie appartient au Centre Forestier qui est un organisme de formation professionnelle, mais le travail du bois y dépasse un peu le stade de l'enseignement. Grâce aux crédits du F.E.D., les ateliers ont été dotés d'un outillage remarquable. La scierie est équipée d'une

---

(1) Rapport annuel 1968 du Secteur Agricole de Mossendjo.

tronçonneuse à chaîne, d'une grande scie (unique en Afrique!), d'une déligneuse à 4 lames et d'une pompe à pression pour fabriquer des panneaux. L'atelier d'affutage est pourvu de 3 affuteurs et d'autres machines. Quant à la menuiserie, elle est fort bien dotée de scies, tours et raboteuses. On travaille dans ces ateliers les meilleurs bois tropicaux, abattus par les équipes forestières dans la zone de Mapopo. Planches et poutres sont destinées à la confection de châlits pour le personnel du Centre et à la fabrication de meubles. L'objectif est de donner l'exemple en lançant la construction de solides maisons en bois, matériau du pays, comme celles qui ont été construites pour les cadres du Centre. L'atelier d'ébénisterie dépend aussi du Centre Forestier. On y confectionne des meubles remarquables qui sont parfois, grâce au travail d'un sculpteur de talent, de véritables oeuvres d'art.

Ce n'est donc qu'un embryon d'industrie moderne que l'on trouve à Mossendjo. N'était l'emploi de machines perfectionnées, on pourrait penser que l'ébénisterie s'apparente plutôt au travail artisanal. Ce dernier ressemble à celui de toutes les autres villes ou gros villages d'Afrique Centrale. Il est représenté par une grande quantité de minuscules boutiques. Les tailleurs sont nombreux; ils ont parfois dans leur atelier 2 ou 3 machines à coudre; on en comptait 6 en 1972. Dans le quartier commerçant travaillent 2 matelassiers, 2 menuisiers, des maçons: dont ce spécialiste en forage des fosses d'aisance qui affiche: "Ici chez Iroul. Soumarin de W.C. 7 mètres. De 6 à 12 heures".(1) Des mécaniciens réparent les voitures dans deux ateliers, dont le plus important est celui de la S.C.K.N., les vélos dans deux ateliers. Deux artisans réparent les transistors, dont l'un s'intitule fièrement: "Chez James Mocky, au petit coin de l'électronique, radioréparations". Quelques tisseurs de nattes offrent de petits tapis en rabane, confectionnés avec les fibres des palmiers-raphias des rives de la Louessé.

Mossendjo, on le voit, n'est pas un centre industriel comme Makabana avec ses ateliers de chemin de fer ou comme Moanda et ses mines de manganèse, car ses activités n'ont jamais été liées directement à celles de la COMILOG. Elle est un peu à part et ne fait que subir les contrecoups de l'énorme dynamisme de la puissante Société. Par contre, ses activités commerciales sont très développées, plus encore que celles des deux villes nées de la COMILOG, sans doute parce qu'elle était déjà centre

---

(1) 7 mètres étant la plus grande profondeur de fosse septique réalisée par lui.

commercial et que ses boutiques ne subissent pas la concurrence des économats de la COMILOG.

Le développement de la fonction commerciale, qui est d'ailleurs à l'origine de la ville, est dû à de nombreuses conditions de plus en plus favorables. Ce sont la facilité des communications, la variété relative des ressources régionales et surtout la présence d'une nombreuse clientèle.

Mossendjo n'apparaît certes pas comme un noeud de communications à l'égal de Makabana. Néanmoins, la ville est située dans une zone relativement facile d'accès, à proximité de la rivière Louessé et sur le chemin du Haut-Gabon. Elle dispose de liaisons routières importantes: routes de Makabana et de Mayoko, route de Komono avec possibilité de continuer sur Sibiti, Mouyondzi et Zanaga. Des voies de moindre importance se dirigeaient sur Massoété, Bandakoumou et Itsotsou au sud(1); Marala et le bac de Mourala sur la Louessé à l'est; sur Pemo avec prolongations en chemins forestiers, donc provisoires, à l'ouest. Ce qui manque encore c'est, dans ce secteur, une liaison directe avec Divénié et l'accès au pont de la Nyanga sur la route du Gabon. On voit donc, en considérant la carte, un éventail de communications routières autour de Mossendjo. En réalité, il ne faut pas se leurrer sur le rôle de la petite ville dans ce domaine. Seules trois routes comptent vraiment: celle de Komono, celle de Makabana et celle de M'Binda. Mais ces deux dernières ne font que doubler la voie ferrée dont elles suivent le tracé d'assez près. Un des secteurs où elles s'en éloignent le plus est précisément celui de Mossendjo, situé à 5-6 kilomètres à vol d'oiseau à l'est du chemin de fer et à une distance à peu près égale de la station de Marala devenue la gare de Mossendjo. C'est ce qui explique le maintien d'une vieille piste entre la route et la voie ferrée qui suit cette dernière et que la COMILOG peut utiliser pour l'entretien du rail.

Le chemin de fer passe donc à proximité seulement de Mossendjo mais il n'en reste pas moins que c'est lui qui, par son influence sur la région, a réveillé ce petit centre bien endormi. La station de Mossendjo a un double rôle, celui de gare COMILOG et celui de gare du C.F. C.O.. Elle est un instrument important du commerce(2). Les

---

(1) Mais, en 1975, cette route n'était praticable que sur une distance minime, comme on le verra avec l'étude des déplacements de villages.

(2) Archives du C.F.C.O.

tonnages expédiés ont connu une progression régulière depuis 1963, année qui a suivi l'ouverture de la voie du manganèse. En 1963, partaient de la gare de Marala 6 920 tonnes à la descente et 240 à la montée: il s'agissait surtout de bois. Les quantités reçues, par contre, étaient beaucoup moins importantes: 30 tonnes à la descente, 340 à la montée: c'était toujours essentiellement des grumes. Les marchandises reçues ont progressé et c'est ce qui est intéressant: 270 tonnes à la descente et 1 495 à la montée, soit plus du tiers d'augmentation en un an. C'est l'indice d'une population croissante aux revenus appréciables qu'il faut ravitailler. Quant à l'augmentation globale, elle est presque t r i p l e : 7 620 tonnes en 1963 et 21 570 en 1964. Le trafic consiste en exportation de bois et importation de produits vivriers, de carburants et autres biens de consommation. L'année 1967 est encore plus significative. Au départ de Mossendjo ont descendu 44 684,765 tonnes de marchandises et monté 582 855 tonnes. A l'arrivée, on a enregistré 2 063.195 tonnes et une grande variété de produits.

Dans les exportations, le bois tient un rôle considérable: pour le seul mois de décembre 1971, les divers exploitants forestiers du secteur ont évacué 11 400,000 tonnes de grumes par la gare Marala. Cependant, à partir de 1974, il y a un fléchissement des expéditions et la baisse s'accentue: 2 736 415 tonnes en janvier 1975 et 1 584,609 tonnes en juillet de la même année. Le chemin de fer n'a pas déçu les espoirs qu'on mettait en lui. Sa seule présence, entraînant l'apparition des compagnies forestières, a donné à la ville un rôle nouveau et permis le développement de son commerce. L'évolution de 1974-75 est liée à un facteur étranger: la crise mondiale du bois.

La ville de Mossendjo dispose d'un autre moyen de communication: au début des travaux COMILOG, elle a été dotée d'un aérodrome secondaire de type C, fréquenté surtout par les forestiers. En 1971 a été ouverte une piste de trois kilomètres, située à 7 kilomètres du Poste et établie avec l'aide de tous les exploitants forestiers dont c'était l'intérêt. Normalement, un avion de l'armée populaire doit y atterrir deux fois par semaine, le lundi et le samedi, mais l'horaire en est très irrégulier. Les avions assurent quelques transports de voyageurs, celui des malades ou des blessés dans les cas sérieux. Ils apportent surtout des vivres frais de Pointe-Noire et des médicaments en cas d'urgence.

Le commerce de Mossendjo dépend donc d'un triple mode de communication, mais il a été surtout stimulé par le chemin de fer.

Un autre facteur de développement du commerce est la variété relative des productions régionales. Certes nous sommes ici en plein domaine d'une économie forestière tropicale classique. Mais il y a des différences d'altitude dans le massif du Chaillu, favorables ou non au caféier par exemple. La forêt disparaît aussi au bénéfice d'immenses savanes provenant de très anciens défrichements. On trouve donc, à côté des fruits, du riz, du café et des tubercules de la forêt, le manioc et l'arachide de la savane. Ces produits vivriers sont drainés par Mossendjo, le plus gros centre local, pour y être vendus ou redistribués. De même, la chasse, importante en forêt, alimente un commerce actif au marché de la ville.

Néanmoins, c'est la présence d'une nombreuse clientèle qui est le facteur le plus important du développement des échanges du poste. On y compte beaucoup d'étrangers à la région ou au pays qui n'ont pas de terres à cultiver et doivent acheter les denrées vivrières. Ce sont généralement des salariés aux gains réguliers et parfois importants. Parmi eux, de nombreux fonctionnaires: le Chef de District avec tous les administrateurs, les gendarmes, enseignants, postiers, les cadres et employés du Centre Forestier. Les mandats émis à Brazzaville en direction de Mossendjo sont une preuve de l'importance globale des traitements: 20 974 847 francs en 1966. La ville de Dolisie elle-même expédie une somme du même ordre, en paiement surtout de leurs employés par les maisons de commerce. Pointe-Noire joue le même rôle avec une émission de 5 095 172 francs. (1) La clientèle des commerçants de Mossendjo comprend aussi les forestiers du district qui se ravitaillent dans cette ville: ceux-ci peuvent sans doute, grâce à leurs "Cessna", faire directement leurs achats de vivres frais à Dolisie ou Pointe-Noire; mais les bars, restaurants et dancings de Mossendjo les comptent comme clients, surtout quand ils viennent festoyer en fin de semaine. Les transporteurs routiers gabonais, qui font étape avant de gagner Dolisie ou M'Binda, constituent une clientèle intéressante, de même que les employés de la gare, cheminots COMILOG ou C.F.C.O.. Enfin, les gens du pays qui vendent bien les produits de leur culture contribuent au commerce local dont ils sont à la fois les pourvoyeurs et les clients.

Mossendjo est donc une petite agglomération dont les 10 000 habitants, jouissant de revenus relativement élevés et surtout réguliers, peuvent se permettre un mode de vie inhabituel dans le Chaillu. Cette

---

(1) Renseignements communiqués par le service des P.T.T.

clientèle est à l'origine de l'activité et des formes diverses du commerce de la cité.

Car la progression de la fonction commerciale a eu pour conséquence la diversification des formes de commerce. Cette progression apparaît remarquablement régulière depuis l'établissement de la voie COMILOG. C'est ainsi qu'en 1966 nous comptons 26 commerçants d'après le registre des patentes. Ils sont 52 en 1967 et 60 en 1968. (1) Ces chiffres sont en réalité insuffisants. Les commerçants sont beaucoup plus nombreux car ils essaient d'échapper aux taxes en évitant les déclarations. Les vendeurs du marché, avec des impôts modestes allant de 2 000 à 4 000 francs, font l'objet d'un régime spécial.

Nous retrouvons à Mossendjo les grandes catégories de commerce habituelles à l'Afrique Noire: grosses maisons de type factorerie, moyennes boutiques, sans compter les commerces spécialisés comme les boulangeries, les photographes, les coiffeurs, les bars-dancings et les postes d'essence.

Les gros magasins sont de plus en plus nombreux. De 11 en 1966, ils passent à 19 en 1967 et 20 en 1969. Les propriétaires en sont essentiellement des Portugais, mais il y a aussi quelques maisons françaises et africaines. Les Portugais sont installés depuis longtemps. Au début des activités COMILOG, en 1965, 7 boutiques portugaises monopolisaient le commerce de demi-gros et de détail. En 1972, elles sont 8: celles de Dinis, Medeiros, Moura, Oliveira, Ramos, Ribeiro, Sebastiao et Valle. Ces factoreries se ressemblent toutes. Nous en étudierons quatre: celles de Ribeiro, Sebastiao, Moura (2) et Oliveira.

Le propriétaire des magasins Ribeiro demeure à Dolisie. Un gérant congolais dirige à Mossendjo cette affaire déjà ancienne. Il vend énormément de choses hétéroclites: denrées alimentaires du type conserves, pâtes, poisson salé, vin et bière; de la quincaillerie, des tissus de pagne; des vêtements, couvertures et chaussures; des articles de toilette. Les marchandises arrivent de Dolisie par camion le 15 de chaque mois. La clientèle est essentiellement congolaise (quelques Européens seulement) et vient parfois de villages situés à 50 kilomètres à la ronde; elle demande surtout de la bière, du vin et du poisson salé. Le

---

(1) Registre des patentes au Bureau du Trésor.

(2) Pour les maisons Ribeiro, Sebastiao, Moura, l'enquête a été réalisée par Suzy et René Guth en 1970.

grand moment des ventes, c'est la période de Noël et du Jour de l'An où les Africains achètent énormément de boissons, tissus et pantalons. Le chiffre d'affaire tourne autour de 200 000 à 400 000 par mois. Le seul frein à l'essor du magasin serait l'insuffisance de marchandises faute de place: c'est pourquoi en 1972 le Directeur envisageait l'agrandissement de son local. L'établissement Ribeiro est donc l'exemple d'une entreprise d'implantation ancienne et qui progresse régulièrement.

La maison Sebastino est du même type, mais avec un magasin assez petit. Un Portugais la dirige avec sous ses ordres deux Batéké. Les marchandises sont variées et il faut noter des tonneaux d'huile et d'essence. Un grand réfrigérateur permet le fonctionnement d'un bar où l'on conserve bière, limonade, vin et même Sylvaner. Les marchandises arrivent de Pointe-Noire et Brazzaville par train et camion. La clientèle, essentiellement africaine, est importante, d'où l'intention d'agrandir le magasin (en 1970) malgré le pessimisme engendré par le déplacement inévitable des chantiers forestiers.

La maison Moura, elle, ne s'est implantée à Mossendjo qu'en 1969. C'est une gérance africaine pour le compte de Portugais, avec 7 employés de diverses ethnies (Batéké, Basoundi, Banzabi, Babembé et même un Cabindais). On y vend des vêtements et tissus, objets de toilette, conserves variées, vin et bière, boissons de qualité (Beaujolais, Mâconnais, Muscadet, Cognac, Cointreau), des jouets, des appareils et du matériel de photo. Un grand réfrigérateur permet la consommation de boissons fraîches. Le bénéfice était en 1968 de 1 million pour l'année: encore insuffisant, aux dires du gérant, à cause de l'installation récente obligeant à constituer des stocks. Cette même année, il était acheté pour 44 855 000 francs de produits et vendu pour 41 212 446 francs. La clientèle est surtout africaine, mais on compte cependant 25 Européens attirés par les marchandises de marque. Les plus grosses ventes ont lieu à la rentrée des classes en octobre avec les vêtements pour enfants et les articles de papeterie; à Noël et au moment de la fête du 1er Mai où s'achètent des vêtements neufs pour le défilé traditionnel. L'époque la plus mauvaise est le mois de juin avec le départ des maîtres habitant les villages, et aussi d'ouvriers et employés pendant leurs vacances. Nous avons donc, avec la maison Moura, l'exemple d'une affaire nouvelle mais dont l'essor est rapide.

Les établissements Oliveira sont anciens, et les plus importants de tous. Leur croissance est remarquable. Un magasin Oliveira existait

à Mossendjo en 1966. A partir de 1967 il y en a trois, avec pompe à essence (sans compter une succursale à la gare de Thomas), ce qui explique qu'il y ait 12 employés au total. Ceux-ci se recrutent parmi les ethnies locales: Batsangui, Bapounou et Banzabi. Les marchandises sont les mêmes que celles des autres factoreries, mais avec une variété plus grande encore: denrées alimentaires, textiles jouets, quincaillerie etc.. On peut y acheter des électrophones à pilos, des montres, des chapeaux, des conserves fines (quenelles, fonds d'artichauts), des liqueurs, apéritifs et vins de qualité. Les stocks s'empilent dans deux grandes salles. Les marchandises fragiles arrivent par camion; vin, bière, poissons et farines prennent le train. La clientèle est africaine bien sûr, mais c'est aussi le magasin préféré des Européens. Les articles les plus demandés sont toujours le vin, la bière, les poissons séchés, le riz, la farine, les pommes de terre, les oignons et les concentrés de tomate. Les gros achats s'effectuent à Noël, au 1er Mai et en août au moment de la fête de l'Indépendance. Le chiffre d'affaires est en progression: de 3 millions en 1967, il est passé à 3 ½ puis à 4 millions par mois en 1970, chiffres qui concernent l'ensemble des magasins, y compris celui de Thomas.

Parmi les autres magasins notables, non portugais ceux-là, il faut citer la S.C.K.N., CAPREC et 4 maisons africaines. La S.C.K.N. est très importante, surtout pour le commerce de demi-gros, et possède un atelier de réparation de voitures. Elle dépend de Dolisie, dont le Directeur fait des tournées régulières à Mossendjo. CAPREC a sa direction à Pointe-Noire. Il est intéressant de constater l'apparition de grosses boutiques congolaises, dont les établissements Taty. Leurs capitaux proviennent surtout des bénéfices des exploitations forestières, elles-mêmes conséquence de l'établissement de la voie COMILOG. Leurs propriétaires ne sont généralement pas des gens du Chaillu, mais des Vili de la région de Pointe-Noire.

Dans la catégorie des commerces importants se placent les postes d'essence. Certains dépendaient des maisons de commerce comme ceux d'Oliveira et de Medeiros, mais en dehors de ces deux établissements il y avait en 1968 un poste A.G.I.P. et deux stations TOTAL. En 1975, toutes les stations-services étaient nationalisées: il s'agissait de TOTAL, appartenant jadis à l'entreprise Poussard, d'HYDROCONGO ex A.G.I.P. et du dépôt HYDROCONGO de la gare. Les maisons Oliveira et Medeiros ne vendaient plus alors que du pétrole. Medeiros avait cependant le droit d'avoir du fuel pour sa boulangerie.

Parmi les commerces, il faut signaler aussi l'entreprise de transports Poussard et celle d'un loueur de fonds.

Une preuve plus grande encore du développement de Mossendjo est le nombre de magasins assez modestes. Les boutiques moyennes, qui étaient 12 en 1966, sont passées à 18 en 1967 et 25 en 1968. On suit cette progression intéressante dans le paiement des patentes, quoique beaucoup de ces établissement ne soient pas enregistrés: ce sont en général les derniers apparus dont les propriétaires attendent l'ultime délai pour la déclaration au Trésor. Dans cette catégorie de magasins, on peut acheter surtout des conserves, des boissons et quelques objets d'utilité courante comme des savons, des bougies, des allumettes et des cigarettes. La plupart de leurs gérants ont la licence des boissons alcoolisées et l'on peut y consommer sur place. Ce sont alors des buvettes.

Les commerces spécialisés sont naturellement beaucoup plus rares. Parmi eux, il faut mentionner six boulangeries. Le pain est fabriqué dans quatre seulement, mais l'une d'entre elles possède trois magasins de distribution. Les bars se trouvent partout. En 1971, nous en avons compté 12 au Poste et deux à la gare. En 1975, ce nombre s'était maintenu. Certains se doublent d'une épicerie comme le "Bar Patience". Les plus fréquentés sont les dancings comme le "Sentimental Bar, avec musiques, avec élégantes". Il y a même un Dancing Bar Epicerie. Près du marché, deux buvettes de thé et de café sont destinées à la clientèle musulmane du quartier commerçant. Mossendjo s'enorgueillit de 5 restaurants, à vrai dire modestes. Ce sont: "Au bon goût de tous", "Congo Clair", "Papa Mouton", le "Restaurant Café Thé chez Deloup" et "Beaucoup merci au bon café". Il y a surtout un hôtel, le "Louessé Palace", qui comporte un bar meublé et décoré avec goût, un restaurant et huit chambres climatisées avec salle d'eau dans chacune d'elles. On peut trouver aussi des chambres à louer dans une maison appartenant à un forestier congolais. Deux établissements se consacrent au jeu de baby foot et une salle analogue se trouve auprès de la gare Marala. Pour compléter la liste des commerces spécialisés, il reste à citer la Pharmacie Populaire, la Librairie Catholique,(1) le Studio Photo "Petits poids" et un kiosque vendant des disques.(2)

---

(1) Elle avait disparu en 1975.

(2) Le Studio Photo est devenu le "Studio Pop"en 1975.

Le commerce ne se borne pas aux magasins grands et petits, spécialisés ou non. On le trouve un peu partout dans la ville, sous la forme d'une multitude de petits étalages devant les maisons, où l'on vend de l'huile et du vin de palme, des arachides, des bananes, des oranges, des oeufs, du sucre au détail.

Bien plus important est l'ensemble constitué par le marché. Il se trouve au coeur de ce que l'on appelle le quartier commercial. Il est entouré de nombreuses boutiques et d'étals en bois, abrités, où se vendent tissus, pagnes, vêtements, articles de lingerie, objets de toilette, fausses perruques et bijoux de pacotille. Les commerçants sont pour la plupart des Maliens ou des Sénégalais, de même que ceux qui font le commerce des étoffes sur la place même du marché dans des échoppes de bois. Le centre de la place est occupé par une quarantaine de femmes accroupies auprès de leurs cuvettes ou des nattes sur lesquelles s'étalent les marchandises. Elles proposent l'huile et les amandes de palme, la ciboulette, la chikouangue et le foufou, les feuilles de manioc, les petits oignons, les piments-oiseaux, le poisson séché, les arachides, la viande boucanée, les feuilles pour les sauces. Quelques petits étals offrent cigarettes "Brazza", savonnettes, vernis à ongles, peignes, miroirs, crêmes de beauté, articles de mercerie courante, petites cuvettes émaillées. Une clientèle de Congolaises élégantes, femmes de fonctionnaires surtout, se presse autour de ces éventaires.

Il est difficile de chiffrer de façon précise ce qui se vend au marché de Mossendjo. Voici cependant une évaluation de 1968, en valeur: 5 200 francs de manioc, 350 de foufou, 1 055 de légumes, 2 330 de fruits, 2 600 de poisson séché, 7 600 d'articles d'épicerie et autres.(1)

Cet aperçu ne peut se terminer sans quelques mots sur le commerce du quartier de la gare. Ce dernier est un peu à part, vu son éloignement du Poste. Il n'en est pas moins très actif à cause de l'importante clientèle des cheminots et de certains forestiers, ce qui explique la présence d'un restaurant "Près du rail", du bar-dancing Nzikou, d'un café et de 7 boutiques où se vendent les denrées habituelles du type conserves, boissons alcoolisées, cigarettes et pagnes. Là aussi on retrouve les petits éventaires où les femmes vendent les produits de leur culture et revendent certains objets très demandés comme les cigarettes et le sucre au détail.

---

(1) Archives des Services agricoles.

La fonction commerciale a entraîné en partie un début de rôle touristique. Celui-ci est encore embryonnaire. Le tourisme pourrait trouver dans le pays des facteurs très favorables. Le climat est plus agréable et plus salubre que dans la majeure partie du Congo. La région est belle avec ses montagnes couvertes d'une forêt magnifique, ses rivières imposantes coupées d'innombrables rapides ou chutes, comme celle de Mourala. Les vacances de Noël et de Pâques attirent les jeunes coopérants. Mais l'équipement hôtelier est encore insuffisant malgré le "Louessé Palace" et la possibilité de trouver des chambres à louer et des chambres de passage dans des organismes qui veulent bien en prêter. Ce qui nuit aussi au tourisme, c'est la difficulté d'accès aux chutes qui sont pourtant très spectaculaires. Il faut noter cependant que Mossendjo est une étape vers le Haut-Gabon, ce qui est susceptible de favoriser le développement touristique.

Les fonctions administratives et spirituelles de Mossendjo sont en partie à l'origine du développement de la cité. Mossendjo est la capitale administrative d'une grande partie du Chaillu occidental et des plateaux qui l'entourent. Ce qui a entraîné un rôle scolaire, médical et religieux notables.

Bien qu'amputé de sa partie septentrionale devenue autonome, le district dont Mossendjo est le chef-lieu comptait 23 000 habitants en 1965 et 28 345 en 1972. Ces chiffres, qui nous paraissent faibles, ne le sont pas dans un pays sous-peuplé, d'autant plus que les distances compliquent les tâches administratives. Tout un personnel est donc chargé de gérer à la fois l'ensemble de la circonscription et la ville de Mossendjo qui n'a pas de municipalité. Du Chef de district dépendent aussi plus ou moins les employés du Trésor, de la Subdivision des Travaux Publics, du Secteur Agricole, de la Prison et de la Gendarmerie. Le bureau des Postes et Télécommunications est actif, si l'on en juge surtout par l'arrivée de nombreux mandats (pour près de 50 000 000 en 1966). Il y a un siège de l'O.N.C.P.A. qui doit gérer la rizerie, acheter les produits agricoles du district et assurer le ravitaillement en eau par camions-citernes des quartiers qui en sont dépourvus, ou même de toute la ville lorsque le château d'eau est en panne, chose fréquente.

La fonction enseignante est importante, comme il se doit dans une petite métropole régionale. Dès 1965, les écoles primaires étaient fréquentées par 2 052 garçons et 1 324 filles. Un Collège d'Enseignement Général a été créé; il comptait 328 élèves en 1970. Les filles peuvent

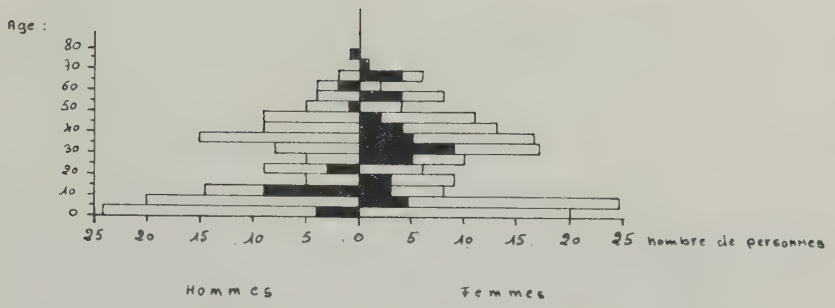
aller dans un centre professionnel. Ville de la forêt, Mossendjo possède le Centre National Forestier, chargé de la formation de techniciens et de cadres pour les exploitations de tout le Congo. Cet établissement compte 45 élèves qui font deux années d'étude, 108 ouvriers, 11 cadres africains et 6 experts européens. Il dispose d'un parc de voitures et camions notable. Il compte un internat, des bureaux dont un de cartographie et photos aériennes, des salles de classe.

La fonction médicale existe. Le Centre Hospitalier dispose de 90 lits. Il donne de 3 000 à 6 000 consultations par mois. La moyenne mensuelle des consultations prénatales est de 140, celle des postnatales de 160, celle des accouchements de 50. Les malades viennent parfois de 15 kilomètres. Le personnel est nombreux, mais insuffisant: à côté des directeurs administratifs, on note un médecin et une anesthésiste qui sont des coopérants, un assistant sanitaire, deux infirmiers diplômés, 4 infirmiers, 2 matrones et une quinzaine d'autres employés. L'insuffisance du Centre médical pour les besoins de la population a fait décider la création d'un Hôpital dont la première pierre a été posée en 1971. Les bâtiments étaient achevés en juillet 1975 mais l'aménagement intérieur à peine commencé. Les bâtiments sont vastes et comprennent cinq pavillons: contagieux, hospitalisés, opérations (2 blocs, une salle radio), maternité et administration. Il y a un laboratoire, une pharmacie, des garages, un groupe électrogène, un château d'eau, une morgue. 170 lits seront répartis dans des chambres de 1 à 6 lits. On a prévu 3 médecins, dont deux Français et un Congolais, un assistant sanitaire, une anesthésiste et un laborantin français.

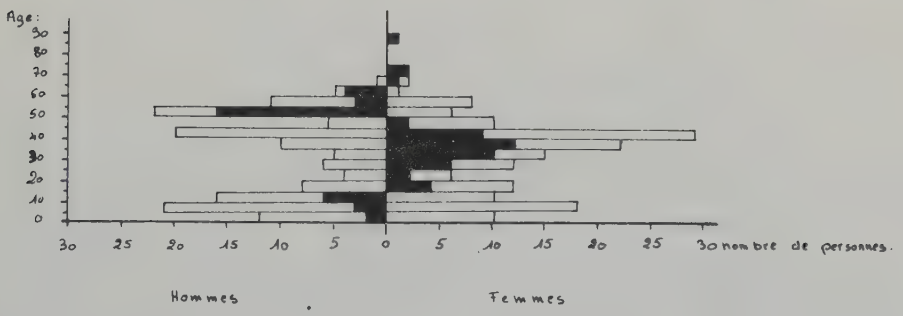
Rassemblement d'hommes de croyances diverses, Mossendjo est un centre religieux, avec une Mission catholique pourvue d'une grande église, d'une librairie et d'un dispensaire tenu par des religieuses, une Mission protestante disposant d'un temple, mais moins important (le centre du Protestantisme est le village de Madouma sur la route de Komono).

Au point de vue culture et loisirs, il existe peu de chose. Le cinéma, dans lequel un forestier congolais avait investi ses économies, n'a pas fonctionné longtemps. Au Centre Forestier existe un petit club auquel tous les citadins peuvent adhérer en payant une cotisation; il organise des projections de films deux fois par semaine, des parties de boules, des apéritifs, et il dispose d'une jolie piscine.

Pyramides des âges



Mossendjo quartier Batéké (M'Bani Pascal 1969)



Mossendjo quartier Bakota (Bigondo 1969)

Par toutes ces fonctions diversifiées, Mossendjo apparaît bien comme une petite capitale du Chaillu congolais. Certaines de ses fonctions caractérisent de plus en plus certains quartiers, sans qu'il y ait pour autant apparition d'un zoning. C'est ce que l'on discerne en étudiant les différents quartiers de la ville.

Des quartiers en plein remaniement.

A partir de 1971, l'étude des quartiers a présenté une difficulté nouvelle, à la suite d'un remaniement des circonscriptions. Primitivement, il y avait 8 quartiers, désignés du nom de leur chef: Tchicou Marcel, Nzali Aaron, Mavoungou Bayonne, Moukilingomo, Nzila Ngoro, Bidongo, Itsouhou Tsibou, Mbani Pascal. Puis leur nombre a d'abord été ramené à 6, mais on y a ajouté un septième quartier, celui de la gare qui est très excentrique. Il est préférable de suivre l'ordre actuel, d'autant plus que ce découpage va guider le développement de l'agglomération prévu par le Gouvernement.

Le quartier 1 correspond à l'ancien secteur de Tchicou Marcel. Celui-ci, un Tsangui, est retraité des Douanes, né en 1908 et monogame, ce qui peut étonner de la part d'un homme ayant des revenus. Son remplaçant, arrivé on s'en doute par la politique, est un peu plus jeune seulement (né en 1912) et, malgré ses opinions "socialistes scientifiques", n'en est pas moins pourvu de trois femmes. C'est, lui aussi, un retraité (ex commis des S.M.F.).

Le quartier commence au sud sur la route de Komono et va jusqu'à la rivière Lissafi. Sa population ne suit pas une courbe ascendante comme on aurait pu le croire, du moins depuis cinq ans. Le recensement du 1er décembre 1967 donnait un total de 1 047 habitants, se dénombrant comme suit: 354 garçons et 220 filles de moins de 18 ans, 151 adultes hommes et 283 femmes de 18 à 60 ans, 21 personnes âgées du sexe masculin et 18 femmes. En 1969, des calculs personnels aboutissent à un chiffre de 982 habitants. En 1972, il n'y en a plus que 907; mais le district rattaché à ce quartier les villages de Ndelo (309 habitants) et Mbamba (106), ce qui donne un total de 1 322. Comment expliquer la diminution de population du quartier 1 proprement dit? C'est difficile à déterminer. Une étude détaillée des habitants à la date de 1969, où nous avons un certain nombre de renseignements, permettra peut-être de découvrir une raison qui échappe à première vue.

Cette année-là, sur 982 habitants, le tiers presque (300) est né à Mossendjo. L'ethnie dominante est celle des Batsangui (821) suivie de fort loin par les Batéké (112), les Bakota (47) et les Bakougni (2). La pyramide des âges révèle un étranglement de 1939 à 1949. A partir de 1949, ce sont les hommes qui dominent, surtout de 1959 à 1964. Selon les tranches d'âge, on trouve un nombre inférieur de filles jusqu'à 15 ans (210 contre 237). Par contre, les femmes sont ensuite les plus nombreuses: de 20 à 40 ans, elles sont 122 pour 88 hommes, et de 40 à 60 ans 163 pour 89 hommes.

En 1972, nous retrouvons la même structure: 433 hommes et 474 femmes, mais avec sex ratio en faveur des hommes dans la tranche de moins de 18 ans (211 femmes pour 244 hommes), et en faveur des femmes dans la tranche de 18 à 60 ans (220 femmes et 144 hommes).

C'est en définitive un quartier de type traditionnel, peuplé de Batsangui venus des environs avec leurs familles, d'où l'importance des femmes. Sur un échantillon de 200 personnes du quartier, 72 sont nés à Mossendjo et 94 dans le reste du district (une quarantaine de villages comme Mounguembé, Louangou, Massangou, Tsibakala, Mayala, Mayoné etc.); les rares allogènes viennent de Pointe-Noire (11), Dolisie (8), Brazzaville (2) et diverses régions.

Un peu excentrique, le quartier 1 est peuplé surtout de cultivateurs. Ceux-ci sont 89, s'adonnant à des cultures de manioc, arachide, maïs, bananiers, caféiers, safoutiers, orangers et mandariniers; leur importance est telle qu'ils ont un groupement rural. Après les cultivateurs viennent les manoeuvres (23), les artisans (7 menuisiers, 5 maçons, un mécanicien, un scieur, un conducteur, un tailleur, un forgeron, un charpentier); et une grande diversité de métiers: 5 sentinelles, 6 boys, 8 chauffeurs, des commis, enseignants, commerçants, employés COMILOG, chasseurs et même catéchistes. N'oublions pas que toutes le femmes pratiquent la culture.

Le quartier garde l'aspect d'un village, avec ses petites cases encloses à cause des poules ou des cultures. Les maisons sont en bois surtout: 87 de ce type, dont la couverture est végétale (7 seulement ont de la tôle ondulée). 38 maisons seulement sont en briques crues, dont 15 ont un toit de tôle. C'est donc un habitat de gens peu fortunés. Les cases sont d'ailleurs petites: 153 n'ont qu'une pièce, 148 en possèdent deux et 5 seulement plus de trois. Les commerces ne sont pas nombreux. Une petite boutique offre des denrées alimentaires et quelques étals vendent des produits de culture.

Des problèmes se posent: problème de l'éclairage (qui existe d'ailleurs pour la majeure partie de la ville), et surtout problème de l'eau qui se trouve très bas, ce qui oblige les ménagères à de pénibles déplacements.

Le recensement de 1971-72 a rattaché au quartier 1 de Mossendjo deux villages Batsangui voisins: N'Delo et M'Bamba qui comptent respectivement 309 et 166 habitants. Là aussi nous retrouvons la structure démographique traditionnelle, avec prédominance des femmes sur les hommes de 18 à 60 ans (91 femmes contre 62 hommes à N'Delo, 30 pour 18 à M'Bamba). Mais il nous semble difficile d'annexer ces deux agglomérations à Mossendjo.

Le quartier 2, dit "Mozart", est l'ancien domaine de Nzali Aaron; il dépend maintenant de Moussienga Antoine. Comme le quartier 1, il a pour axe la route de Komono. Il renferme la plus grande place de Mossendjo, centre du quartier administratif colonial: sur celle-ci en effet, et autour d'elle, se trouvent des bâtiments administratifs comme la gendarmerie, la prison, le Trésor, la résidence du Chef de district, l'ancienne case de passage jadis demeure du sous-préfet. Des villas se dispersent sur les belles pelouses ombragées de palmiers.

La population est en progression constante. Une enquête O.R.S.T.O.M. qui semble dater de 1967 avance le chiffre de 566 habitants. En 1969, le chiffre de population s'élevait à 670. En 1970, nous avons trouvé nous-même 763. En 1972, nous avons constaté avec étonnement que ce dernier chiffre avait doublé: 1 411 personnes. Cette anomalie pourrait s'expliquer par un recensement du personnel administratif, mais il n'en est rien car celui-ci est toujours compté à part sous la rubrique "population flottante" dans l'ensemble de la ville.

Nous connaissons d'une façon correcte la démographie du quartier 2 en 1970. Jusqu'à l'âge de 15 ans les garçons sont plus nombreux que les filles (175 pour 152). Ensuite le rapport s'inverse: dans la tranche d'âge de 35 à 40 ans, il y a même 39 femmes pour 14 hommes, et dans celle de 40 à 45 ans elles sont 26 pour 19. La structure traditionnelle de la démographie de ces populations nous est connue pour 1972 de façon plus superficielle, mais l'allure d'ensemble n'a pas changé: dans la catégorie des moins de 18 ans il y a plus de jeunes gens (373) que de jeunes filles (308); par contre, le groupe 18-60 ans compte beaucoup plus de femmes (354) que d'hommes (277); un nombre relativement important de personnes âgées montre que les vieux demeurent dans ce quartier comme dan un village, sans doute parce qu'ils sont chez eux depuis longtemps.

Ces populations sont en majorité Tsangui. En 1970, nous comptions dans ce quartier 632 représentants de cette ethnie, accompagnés de 44 Bakougni, 12 Batéké, 6 Bapounou, 3 Bakota, 3 Bahoumbou, 2 Banzabi, 2 Babembé, 2 Vili. Fort peu sont nés à Mossendjo: 176 seulement, dont 94 avant 1961, et 64 à partir de 1963, c'est-à-dire au moment où fonctionnait le chemin de fer COMILOG. Les autres viennent de Pointe-Noire (11), Dolisie (10), Divénié (4), Brazzaville (2) et surtout de l'ensemble du district de Mossendjo. La pyramide des âges s'étrangle à partir de 1939 jusqu'en 1949. Puis les hommes dominent, surtout de 1952 à 1954.

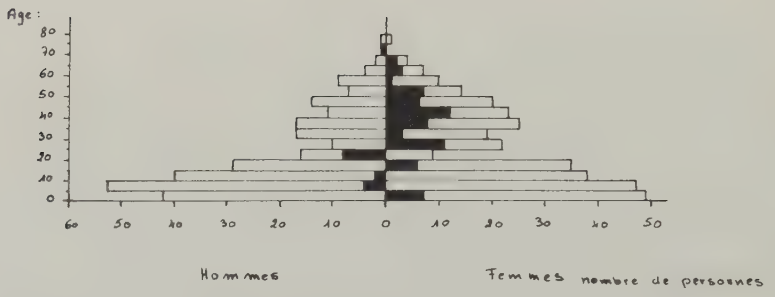
Les professions sont variées. En 1970, sur un total de 703 personnes, on dénombre 16 agriculteurs (sans compter les femmes qui sont à peu près toutes cultivatrices), 11 manoeuvres, 7 menuisiers ou charpentiers, 5 maçons, des tailleurs, commis, dactylos, chauffeurs, ferrailleurs, cantonniers, domestiques, commerçants et un agent COMILOG.

Une certaine aisance se manifeste dans l'apparence des maisons, plus confortables que celles du quartier 1. Le nombre de pièces est plus élevé aussi: 139 en ont 3 et 36 plus de 3. Les maisons de bois demeurent les plus nombreuses comme il est naturel en forêt: on en compte 96 avec toutes, sauf une, un toit végétal. Mais il y a aussi 40 cases en briques crues et 38 en briques cuites; parmi les premières, 16 ont un toit de tôle, et il y en a 35 dans la seconde catégorie: ce qui traduit des ressources relativement importantes.

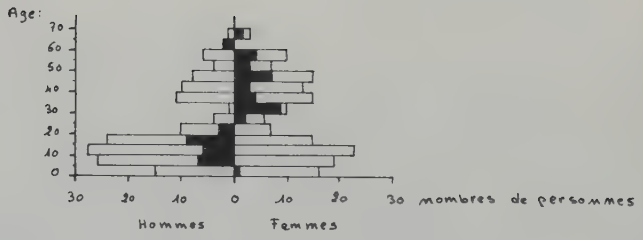
Le quartier donne l'apparence d'une grande animation, à cause de la présence de bâtiments administratifs et de quelques commerces: 4 petites boutiques vendent des conserves, des boissons et des produits d'entretien. Mais ce secteur, qui est le plus élégant de Mossendjo, connaît cependant un gros problème, celui de l'eau. Il n'y a pas de château d'eau: à l'époque coloniale, un petit réservoir surmontait le toit de chaque villa d'Européen, alimenté par un camion-citerne qui passait chaque jour. L'extension du quartier a été prévue et on y a construit l'hôpital et 5 chalets en bois pour loger les médecins.

Le recensement de 1972 a associé à ce quartier les villages de Boukama (8 habitants), M'Boumou (60), Likama (60), Mouvendzé (21), Ngouélé (16) et Mouila (47). Les populations y présentent un type démographique classique, mais il n'y a pas de personnes âgées, ce qui paraît étonnant.

Pyramides des âges



Mossendjo quartier Bapounou (Nziba Mgoro 1969)



Mossendjo quartier Bacougni (Itsouhou-Tsibou 1969)

Le quartier 3 réunit les deux anciens quartiers de Moukilingo-mo Joseph et Itsouhou Tsibou François, qui ont perdu leurs fonctions au bénéfice du seul Moundanga François. Limité au sud par la rue où se trouve le "Loussé Palace", il finit à la rivière Makengué. C'est le quartier du commerce, secteur le plus animé, le plus pittoresque et le plus bruyant de Mossendjo.

Jusqu'en 1971, date de la réunion administrative de Moukilingomo et Itsouhou Tsibou, il est préférable d'étudier séparément les deux anciens quartiers au point de vue démographique. Moukilingomo a connu au temps de la COMILOG une croissance légère. En 1967, il comptait 116 habitants avec prédominance des femmes (65 pour 51), à peu près tous Batsangui. En 1968, la population atteint 124 habitants et en 1969 136. Pendant cette dernière année, la sex ratio demeure favorable aux femmes: 71 pour 53. En 1970, sur 137 habitants, il y a 73 femmes. Le quart environ (31) seulement est originaire de Mossendjo et parmi eux 23 y sont nés à partir de 1962, date du début de la COMILOG. Ce sont pour la très grande majorité des Batsangui. Ils exercent des métiers divers: 17 manoeuvres, 8 cultivateurs (sans compter les cultivatrices), 2 menuisiers, 3 maçons, 2 chauffeurs, 2 sentinelles et un cuisinier.

Itsouhou Tsibou était aussi un quartier modeste. On y comptait en 1967 265 habitants et une sex ratio défavorable aux hommes (124 contre 141 femmes). En 1970, nous trouvons 308 habitants (le recensement n'en donne que 283) dont 159 femmes. Jusqu'à l'âge de 15 ans, les garçons sont pourtant plus nombreux que les filles, et cette différence demeure dans la tranche de 15 à 30 ans où les hommes sont 38 et les femmes 28. Il y a donc de toute évidence arrivée de jeunes hommes venus de l'extérieur à la recherche de travail. D'ailleurs, sur les 308 habitants de 1970, 129 seulement sont nés à Mossendjo; les autres appartiennent au reste du district d'abord (près de 150), puis à des régions plus ou moins lointaines: 10 de Dolisie, 5 de Pointe-Noire, 2 de Brazzaville, de Kibangou, du Nord-Congo et du Gabon.

Les habitants de ce quartier sont essentiellement des Bakouni (à l'exception de 17 Batsangui, 5 Bapounou et un Mbochi). Les professions sont variées: 16 cultivateurs (sans compter les femmes), 8 menuisiers et charpentiers, 3 manoeuvres, 3 tailleurs, 2 enseignants, des commerçants, scieurs, cuisiniers, peintres, un photographe, un chasseur, 2 "anciens combattants". Mais l'étude démographique des deux anciens quartiers Moukilingomo et Itsouhou Tsibou n'en donne qu'une idée imparfaite, car la

population de commerçants, très importante, y est comptée à part sous la rubrique "population flottante".

En 1971-72, les deux quartiers réunis atteignent 1 201 habitants. Le sexe féminin (627 femmes) continue à dominer (524 hommes). Le recensement à cette date donne 301 garçons de moins de 18 ans et 336 filles, 215 adultes hommes et 332 femmes, 17 vieillards (8 hommes et 7 femmes). Cette population comporte aussi, en dehors des Batsangui et Bakougni dominants, beaucoup d'étrangers, Africains musulmans et Portugais surtout: on peut considérer en effet que les 103 Sénégalais, Maliens et autres Dioulas de Mossendjo, ainsi qu'une partie des 50 ressortissants du Zaïre, se trouvent dans le quartier 3 où ils s'adonnent au commerce.

Le quartier 4 a pour chef Marouby Gui Marcel, qui dirige l'administration des anciens quartiers de Nzila Goro et Bidongo. Ce quartier est limité par une large rue qui, passant derrière le marché, le sépare du quartier 3 et aboutit à la case du Parti, par la rue de la Mission catholique et la rivière Mabongué. Comme pour le précédent, l'étude de ce quartier s'impose en deux parties: avant et après l'année 1971.

Avant 1971, il faut, là aussi, étudier à part les deux quartiers anciens de Nzila Goro et Bidongo. La démographie de Nzila Goro n'est pas originale. En 1967, on y comptait 561 habitants, avec plus de femmes (298) que d'hommes (263). L'année 1968 révèle un chiffre analogue (562), mais en 1969 on constate une très légère baisse (549) qui ne dure pas: en 1970, c'est une brusque reprise avec 584 habitants, parmi lesquels les femmes dominent (313 pour 271 hommes). Dans la catégorie des moins de 15 ans, le nombre d'hommes (134) et de femmes (135) est à peu près le même. Mais, de 15 à 35 ans, les femmes prennent le dessus (64 pour 54) et cette disproportion va en s'accentuant ensuite. Les personnes âgées sont peu nombreuses: 8 hommes et 12 femmes dépassent 50 ans.

Le nombre élevé des femmes s'explique par l'origine de la population, essentiellement locale. 282 habitants de Nzila Goro sont en effet nés à Mossendjo et la majeure partie des autres dans le district; ne font exception qu'une trentaine de personnes venues de Dolisie (12), Kibangou (10), Mouyondzi, Kinkala, Brazzaville et Pointe-Noire. L'ethnie dominante est celle des Bapounou. En 1970, ils étaient 521; venaient ensuite 13 Batsangui, 13 Bakougni et 2 Bakota seulement.

Les professions des habitants de Nzila Goro rappellent celles de tous les quartiers déjà étudiés à Mossendjo: en 1970 29 cultivateurs, femmes non comprises, des travailleurs du bâtiment (11 maçons, 6 peintres,

2 charpentiers), des manoeuvres (7), des commerçants (9), des chauffeurs (4), des conducteurs, mécaniciens, gardes, jardiniers, tailleurs, scieurs, menuisiers, chasseurs, boys et sentinelles, un enseignant, un juge coutumier, un boulanger et 3 agents COMILOG.

La démographie de Bidongo, autre partie du quartier 4, rappelle beaucoup la précédente, avec une progression très légère mais nette. En 1967 et 1968, il y avait 294 habitants, dont 140 hommes et 154 femmes. En 1969, quatre personnes de plus seulement. En 1970 se produit un bond en avant: 313 habitants (164 femmes et 149 hommes). Comme partout, dans la tranche des moins de 15 ans, les filles (38) sont moins nombreuses que les garçons; mais elles l'emportent ensuite largement: 30 contre 18 de 15 à 30 ans, 66 pour 35 de 30 à 45 ans. 12 personnes âgées seulement (6 hommes, 6 femmes).

Les habitants de Bidongo sont à dominante Bakota (288) en 1970, avec quelques Bahoumbou (38) et 3 Bandiabas. 66 parmi eux sont nés à Moesondjo, la plupart après 1959 (40) et même 1961 (32), ce qui dénote une fois de plus l'influence de la COMILOG. La plupart des autres sont originaires du district, à l'exception d'une vingtaine nés à Mvouti (8), Bolisie (5), Kibangou (4), Komono (4), Brazzaville et Pointe-Noire. Leurs occupations sont toujours les mêmes: 36 agriculteurs, 8 manoeuvres, 8 domestiques, 6 chauffeurs, 4 menuisiers, des maçons, forgerons, conducteurs, scieurs, commerçants et un assesseur du Tribunal.

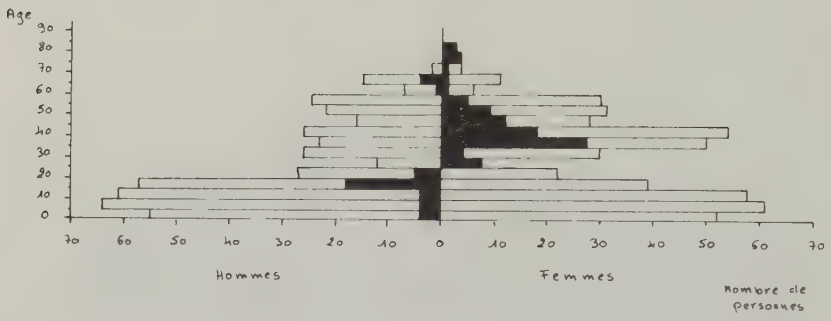
L'habitat de Bidongo révèle une certaine aisance puisqu'une trentaine de cases de brique crue ou de bois ont une couverture en tôle ondulée. Les commerçants ne sont pas nombreux mais il faut signaler cependant une petite boutique, une buvette et un tailleur.

Après 1971, le quartier 4 est constitué. Le chiffre de sa population (1 145) est supérieurs à celui des deux anciens quartiers réunis (855 en 1970). Les hommes sont moins nombreux que les femmes: 568 pour 577, avec 117 personnes âgées. Il faudrait ajouter à ces chiffres quelques commerçants étrangers recensés à part.

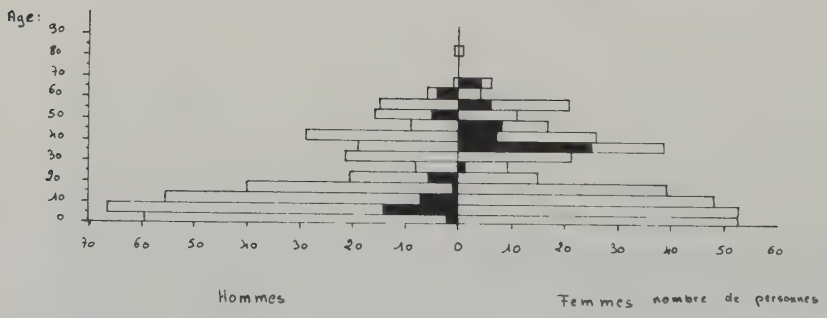
Le quartier, populaire, est très animé, surtout la nuit aux environs des deux bars. Une enquête personnelle sur 276 cases montre des revenus corrects. Certes, 90 maisons sont en briques crues, mais parmi elles 30 ont un toit en tôle ondulée. Sur les 135 cases en bois, matériau normal des peuples de la forêt, 13 ont une couverture de métal, 38 sont faites de briques cuites.

Au quartier 4, le recensement de 1972 a rattaché le village de Mounguembé peuplé de 119 personnes (54 hommes et 65 femmes).

Pyramides des âges



Mossendjo quartier Batsangui (Tchicon Marcel 1969)



Mossendjo-poste quartier Batsangui (Nzali Aaron 1949)

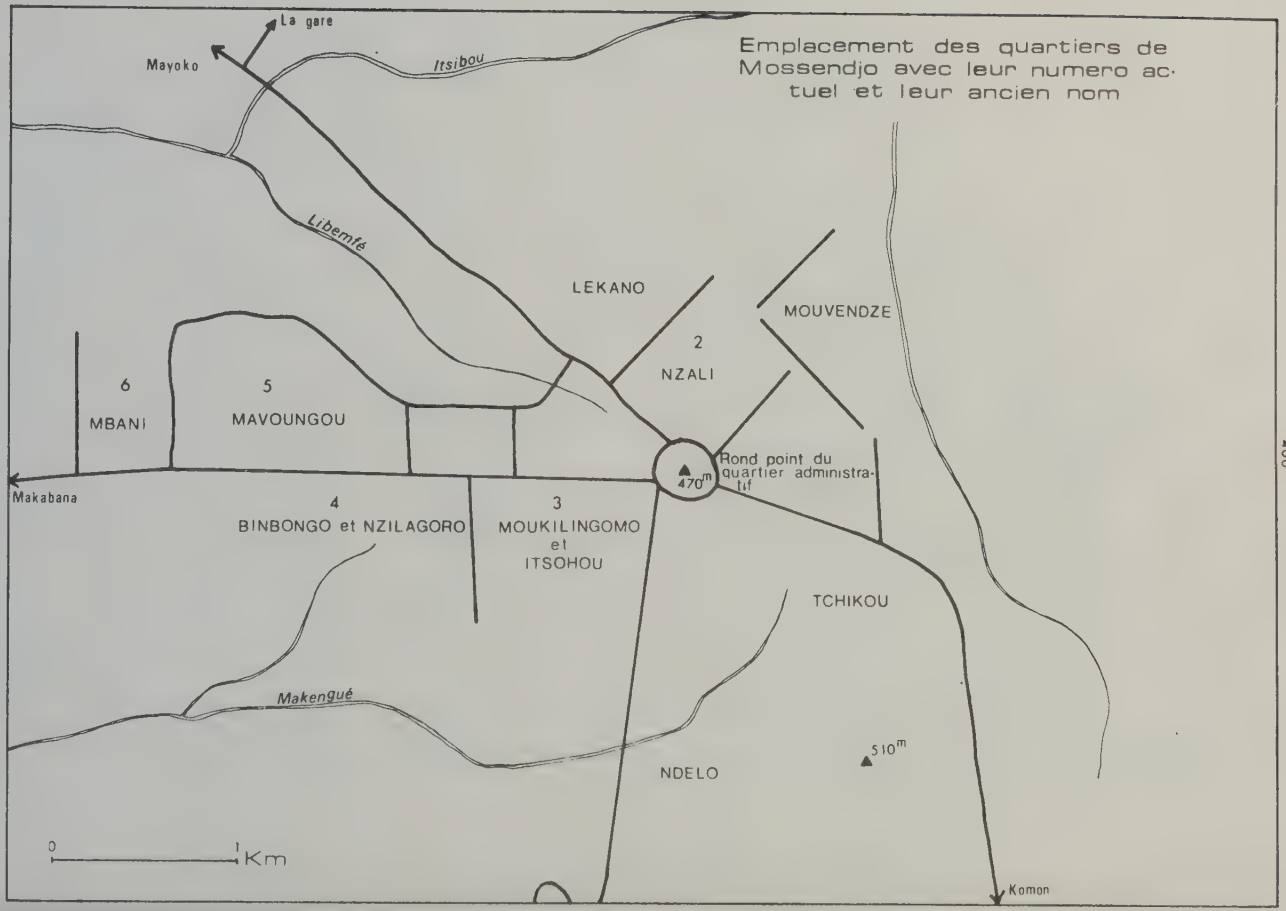
Le quartier 5 est limité par la route de la Mission et une rue perpendiculaire, entre celle-ci et le Collège d'Enseignement Général. Dépendant jadis de Mavoungou Bayonne, il a pour chef Ngoyi François. C'est un quartier peuplé. En 1967 déjà on y comptait 1 162 habitants, dont 503 du sexe masculin et 659 du sexe féminin. Au recensement de 1962, le chiffre de 1 252 est atteint, ce qui semble exagéré (les 1 163 n'ont pas dû être dépassés). En 1970, l'Administration enregistre 1 169 habitants, dont une proportion plus forte d'hommes que de femmes (603 contre 566), ce qui indiquerait un afflux récent de population qui est en contradiction avec les données de 1969. Enfin, en 1972, il y a régression: 990 habitants, dont 461 du sexe masculin et 529 du sexe féminin. Ce changement est inexplicable et en parfaite contradiction avec les données de 1970. On se rend compte une fois de plus des difficultés des évaluations démographiques en Afrique Noire.

La population du quartier 5 est originaire de la région. Ce sont des Batsangui, sauf une dizaine de Bapounou (5), Batéké, Bahoumbou et Bakota qui sont surtout des femmes ayant épousé des Batsangui. Parmi eux, 383 seulement sont nés à Mossendjo, dont 255 après 1958: c'est dire encore l'influence de la COMILOG sur la démographie des pays où elle est installée.

Les professions sont toujours orientées vers le travail de la terre: 31 cultivateurs (sans compter les femmes), mais aussi beaucoup de manoeuvres (25), des maçons (17), des scieurs et menuisiers (27), des domestiques (13), tailleurs (8), des techniciens (ajusteurs, mécaniciens, réparateurs), des commerçants. On trouve aussi comme dans tous les villages des chasseurs, des colporteurs et des catéchistes.

Ce quartier, que les gens du pays appellent toujours Mavoungou Bayonne, présente une certaine animation autour de la Mission catholique qui comprend une grande église, 3 bâtiments en briques avec toits de tôle et une librairie qui n'est pas exclusivement religieuse et a été fermée en 1975. Les maisons des Batsangui sont en matériau végétal courant: 97 sont en bois, dont 16 seulement couvertes de tôle ondulée. 51 sont en briques crues et 27 en briques cuites. Les toits de tôle, au nombre de 41, dénotent une certaine aisance. Trois petites boutiques offrent des conserves, boissons, vêtements et produits d'entretien.

Dans la réorganisation de 1972, le village de Yombo a été rattaché à ce quartier. Il n'est peuplé que de 81 habitants avec une proportion plus grande de garçons de moins de 18 ans et de femmes de plus de 18, ce qui est un fait normal à Mossendjo.


Emplacement des quartiers de Mossendjo avec leur numero actuel et leur ancien nom
La gare
Mayoko
Itsibou
Libemfé
LEKANO
MOUVENDZE
2
NZALI
6
MBANI
5
MAVOUNGOU
Rond point du quartier administratif
470m
Makabana
4
BINBONGO et NZILAGORO
3
MOUKILINGOMO et ITSOHOU
TCHIKOU
Makengué
NDELO
510m
0
1 Km
Komon

Le quartier 6, qui se soude au précédent, est limité par la route de Makabana, étroite artère rectiligne bordée de palmiers, et par la rivière Livembé. Il se trouve un peu en dehors de l'agglomération et comporte de grands espaces verts, en particulier un terrain d'atterrissage. C'est l'ancien fief de M'Bani Pascal; le chef en est actuellement Makité Louis. En 1967, on y dénombrait 279 habitants (151 femmes et 128 hommes). En 1969, il atteignait le chiffre de 290 et en 1970 celui de 301, dont 138 hommes et 163 femmes. Le nombre de personnes âgées (20) dénote une structure de village campagnard. Au recensement de 1972, nous trouvons avec étonnement sur les registres le chiffre de 867 personnes, avec toujours prédominance du sexe féminin (487) sur le sexe masculin (380) et une proportion de vieillards moindre (28). Pourquoi une telle poussée? Il est difficile d'en trouver la raison, sinon dans des erreurs de comptes administratifs.

C'est le quartier Batéké. Sur les 301 habitants de 1970, on ne comptait que 7 Batsangui, 5 Bakougni, un Koumbou et un Pounou. 82 seulement étaient nés à Mossendjo, dont 7 à partir de 1960 et 55 à partir de 1963, ce qui est encore une preuve de l'influence de la COMILOG. La plupart des autres sont originaires du district, sauf une dizaine provenant de Dolisie, Brazzaville, Komono et M'Vouti.

Les professions ne varient guère: 27 cultivateurs, 11 manoeuvres, 6 tailleurs, des chauffeurs, domestiques, menuisiers, maçons, et des employés COMILOG.

Ce secteur de la ville est celui de l'enseignement secondaire et technique: Collège d'Enseignement Général, Centre Professionnel de Filles, Centre National Forestier. Une grande extension est prévue: terrain de sport, village de chalets pour le personnel du Centre Forestier, grand marché couvert, avec tout autour des lotissements de 300 m2 (20x15) en cours de vente depuis 1971.

A ce quartier, la réorganisation administrative de 1972 a ajouté les villages de Lifouta (107 habitants dont 49 hommes et 58 femmes) et de Malembo (119 habitants avec un gros excédent de femmes: 72 contre 47).

Le quartier 7 est à part, excentrique, car c'est celui de la gare de Mossendjo, toujours appelée gare Marala du nom du village où elle s'est installée. L'implantation COMILOG seule est à l'origine de cette agglomération, qui a commencé à se former autour de la gare en 1962 avec des employés de la Compagnie. En 1966, les recensements ne

portent encore que sur 29 habitants. Mais, dès 1969, nous en trouvons 325 (144 hommes et 181 femmes). Cette proportion montre le caractère local de cette population. Le 26 janvier 1972, le quartier 7 compte d'une part 346 habitants (155 hommes et 191 femmes) et d'autre part les 416 personnes du village COMILOG, c'est-à-dire les employés et leur famille. Ces derniers sont originaires de régions diverses, parfois lointaines. Ce qui frappe, c'est que leurs enfants sont nés dans des villes ou des villages de gares. Prenons quelques exemples. Tel chef de famille employé COMILOG a une femme et quatre enfants nés à M'Vouti (gare du C.F.C.O. dans le Mayombe). Tel mécanicien de Léopoldville (l'actuelle Kinshasa) a pris femme à Banda (gare C.F.C.O.), a quatre enfants qui ont vu le jour à Makabana (gare COMILOG). Un autre, né à Itsotso près de la future voie ferrée COMILOG, a pris femme à Mossendjo où il a eu cinq enfants. Un chef poseur est né en 1929 à Loudima, où le C.F.C.O. devait passer quelques années plus tard: ses enfants sont de Pointe-Noire terminus du C.F.C.O., Dolisie gare importante, M'Binda et Mossendjo stations de la COMILOG. Un sous-chef poseur, originaire de Bandakoumou ainsi que sa femme, a deux enfants nés à Dimonika près du Congo-Océan, et quatre autres à proximité de la voie COMILOG.

Le quartier 7 présente un double aspect. Lorsqu'on arrive du poste de Mossendjo, on aperçoit deux villages de collines qui se font face, séparés par une dépression où se trouvent la gare et les quais d'embarquement des grumes. Le plus petit est modeste et désordonné: une dizaine de cases de planches éclatées, deux ou trois maisons de briques, quelques petits éventaires qui présentent du pain, des bananes, de la chikouangue, des amandes de palme, des oeufs, et enfin un petit restaurant-café en bois "Près du Rail" qui vit d'une clientèle de cheminots. L'autre village est la cité COMILOG avec ses cases blanches, vertes et bleues, et le château d'eau qui assure l'alimentation de chaque maison. Il a remplacé le village Nianga qui s'est déplacé en 1958 de l'autre côté de la rivière M'Bama en prenant le nom de Matara. Ce dernier est Tsangui, mais on y trouve aussi des Lari, Bakota, Bapounou, Batéké et Banzabi venus à la recherche de travail ou de profits. Les cases, au nombre de 250, sont en général en planches éclatées avec toits de tôle: la plus belle est celle d'un forestier africain avec son toit en double pente. L'ensemble est agrémenté de petits jardins fleuris.

Les habitants du quartier 7 ont des ressources variées et souvent régulières. Ce sont les salaires des employés de la COMILOG et du C.F.C.O., les revenus de la terre (cultures de maïs, manioc, patates, taros, arachides, arbres fruitiers), d'un petit élevage de volailles, de la chasse et d'un peu de pêche dans les rivières des alentours. Il y a un modeste artisanat de menuisiers (une dizaine) et de tailleurs (4). Le commerce surtout est actif à cause de la clientèle des cheminots. On compte 7 boutiques, un café, une "case de jeux" (flippers), le dancing Nzikou. Le quartier a une Mission catholique avec une chapelle, et une école; le bâtiment délabré de cette dernière a été remplacé en 1974 par une vaste construction, un peu isolée sur le plateau, où se trouvent six classes (CM 1, CM 2, CE 1, CE 2, CP 1, CP 2). Entre cette école et la gare a été aménagé un grand terrain de sport.

L'administration a rattaché à ce quartier, vivant de la COMILOG, toute une série de villages qui en dépendent plus ou moins. Ce sont ceux de Nyanga (166 habitants), Marala (156), Moulamba (199), Boumoye (51), Moussanda (54), Ninanga II (14), Litsandou II (42); ce qui fait, pour l'ensemble de l'agglomération vivant dans l'orbite de la gare, un total de 1 444 habitants.

En conclusion, le centre urbain très secondaire de Mossendjo est devenu un petite ville. Il le doit incontestablement à la COMILOG puisqu'à la veille de l'installation de cette dernière, le pays se vidait de ses populations de toutes les ethnies. On se rend compte de cette transformation à l'essor démographique qui s'accentue à partir de 1956 et surtout de 1967 à 1972; à l'afflux d'hommes nouveaux en quête de travail. On le constate avec l'importance prise par les grosses maisons portugaises, le nombre des stations-service, la multiplication des petits et moyens commerces congolais, l'énorme progrès de la fonction médicale. L'aisance croissante de la population a entraîné le développement de la ville. Certains quartiers, aux abords du nouvel Hôpital et derrière la Mission catholique, ont été lotis. Les parcelles ont été achetées sans problèmes pour y construire des cases mieux placées et plus confortables que les anciennes. Un secteur a même été appelé, en langage populaire, le "quartier capable" parce que les maisons seront obligatoirement construites en dur par des hommes "capables" de le faire c'est-à-dire ayant les moyens financiers liés à un bon salaire.

C'est donc une ville en pleine expansion qui se présente à nous, et le vieux petit centre administratif prend des allures de capitale économique d'une bonne partie du Chaillu occidental.

Le problème est maintenant de savoir si cette prospérité peut être durable, car elle se fonde essentiellement sur l'exploitation de la forêt. Celle-ci est vulnérable, dépendant à la fois de la demande de bois, c'est-à-dire de la conjoncture internationale et des réserves qui s'épuisent et ne peuvent se reconstituer que très lentement. Dès 1972, le déplacement des chantiers commençait à s'effectuer à la fois vers l'est (Zanaga) et surtout vers le nord (le Gabon). Depuis cette date, une crise du bois très sérieuse touche le Chaillu occidental. Le développement de Mossendjo ne peut qu'en être arrêté.

* * *
* * *

Le développement de la vie urbaine est donc la conséquence la plus visible de l'établissement de la Compagnie Minière de l'Ogooué. Quatre villes ont surgi au milieu des campagnes du Niari et du Gabon, et le petit centre secondaire de Mossendjo s'est considérablement développé. Un esprit nouveau commence à animer des régions longtemps coupées des contacts avec le monde moderne, et il a gagné peu à peu la société rurale.

Q U A T R I E M E P A R T I E

L A T R A N S F O R M A T I O N D E L A V I E R U R A L E

L'apparition de la vie urbaine en des régions où elle était inconnue a été une des conséquences spectaculaires de l'installation de la COMILOG au Gabon méridional et au Sud-Congo. Moins frappante, mais tout aussi considérable a été l'évolution de la campagne. L'influence directe des nouvelles voies de circulation, le rayonnement des villes suscitées par elles ont provoqué des changements matériels visibles et peut-être bouleversé de vieilles mentalités.

Ces transformations se manifestent de plusieurs manières: le déplacement des villages, qui n'est pas un phénomène nouveau en Afrique Centrale mais que l'économie minière et forestière a provoqué à une échelle encore inconnue; une véritable révolution dans la démographie rurale; des modifications dans les activités paysannes. Le seul problème est de savoir si ces changements ont été profonds et risquent d'être durables. L'étude de quelques types de villages devrait permettre d'essayer de répondre à une telle question.

I- LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES.

Un habitat rural anciennement installé.

Une des conséquences spectaculaires de l'installation de la COMILOG a été, aussi bien au Congo qu'au Gabon, le déplacement de l'habitat rural. Les hommes sont allés vers les nouveaux axes routiers et ferroviaires.

Les migrations de villages ne sont pas un fait récent. Elles ont de multiples raisons, différentes selon l'ampleur des mouvements. Les petits déplacements s'expliquent par des soucis d'hygiène, de technique agricole ou de traditions sociales. Un vieux village peut changer de site sans aller très loin, pour fuir les moustiques, les cafards, les rats ou les parasites qui ont proliféré dans les cases, les puces surtout. Le départ est quelquefois décidé par le conseil des chefs de famille, parce que les sols sont épuisés aux alentours et que les femmes auraient à faire de trop longs trajets pour cultiver des terres fertiles. La mort du chef entraîne aussi l'abandon du village qui se reconstitue ailleurs. Des brouilles dans le clan peuvent amener une sécession et la création de hameaux isolés. Ces petits déménagements sont courants et personne n'y fait attention.

Les grandes migrations ont été liées aux événements historiques. Avant le XIXe siècle, les déplacements avaient pour raisons le refus de la guerre, le repli devant des envahisseurs même pacifiques, la fuite devant les chasseurs d'esclaves. A l'époque coloniale, les hommes essayaient d'échapper au travail forcé, aux réquisitions de toutes sortes, aux impôts. Ils évitaient donc les axes de circulation. Des mouvements inverses pouvaient être imposés par l'Administration qui fixait les villages sur les routes importantes pour des raisons à la fois intéressées et humanitaires: intéressées car il y était plus facile de lever les impôts, de surveiller les populations et prévenir les révoltes, d'orienter vers des cultures nouvelles; humanitaires car il s'agissait de scolariser les jeunes, de veiller à l'hygiène et à la santé grâce à des équipes ambulantes d'infirmiers assistant un médecin de la ville voisine, qui procédaient aux vaccinations et au dépistage des grandes endémies comme la trypanosomiase et la lèpre. Les paysans obéissaient péniblement à ces ordres de migrations qu'ils n'avaient pas

décidées eux-mêmes. Ils étaient souvent contraints par des chefs de district autoritaires: d'où ces villages au nom évocateur comme celui de Tsiengué Commandé qui se trouvait sur la route de Mayoko à Koulamoutou entre Poungou-Poungou et Ngoubou-Ngoubou (1). Mais, une fois les contrôles terminés, la peur disparue, ils regagnaient les anciens villages, quitte à revenir plus tard de leur plein gré sur la piste nouvelle parce qu'on ne les y obligeait plus et qu'ils avaient compris l'intérêt de la situation. Au lendemain de la dernière guerre mondiale, les villages se sont souvent rapprochés des marchés du travail, devenus plus importants à la suite de l'attention nouvelle portée à l'Afrique Equatoriale par la Métropole. Partout s'ouvraient, en effet, des mines dans le Chaillu, des chantiers forestiers, des domaines de grande culture moderne comme les plantations de la SOFICO. On s'est installé aussi sur les routes de grand trafic comme celle de Dolisie au Gabon.

Ainsi, lorsque la paix a été établie et qu'il n'y a plus eu de contraintes administratives, les villages se sont-ils déplacés spontanément vers les routes favorables à leurs intérêts, avec les possibilités de commerce ou de travail qu'elles offraient, et aussi parce qu'elles permettaient un accès plus rapide au dispensaire ou à l'hôpital dans les cas d'urgence. N'oublions pas enfin que cette ancienne et durable instabilité a été facilitée par la fragilité de l'habitat: les cases, faites de matériaux légers, sont reconstruites tous les trois à cinq ans; les couvertures de palmier ou de chaume ne résistent pas toujours à une saison des pluies; les meubles sont rares et le déménagement est facile. Mais actuellement les constructions en dur avec toits de tôle se multiplient. Les paysans dont les revenus ont augmenté achètent de vrais lits, des tables, des fauteuils cannés, des armoires et des réchauds à gaz butane. Ces progrès dans le confort ne vont-ils pas entraîner une fixation plus grande des villages? Il est remarquable également que des fonctionnaires de la ville, policiers, maîtres d'école, se font construire dans leur pays d'origine une belle maison pour leur retraite; auront-ils un jour le désir de partir? Il est vrai cependant que ce phénomène, que nous avons observé plusieurs fois, n'apparaissait que dans des villages proches de la voie ferrée ou, en dehors de notre secteur, dans des campagnes à économie de plantations comme celles proches de Mouyondzi dans le pays Bembé, où les hommes sont fixés par les caféiers entourant les agglomérations.

---

(1) Carte I.G.N. au 1/50 000. Feuille Mossendjo 2A 1959.

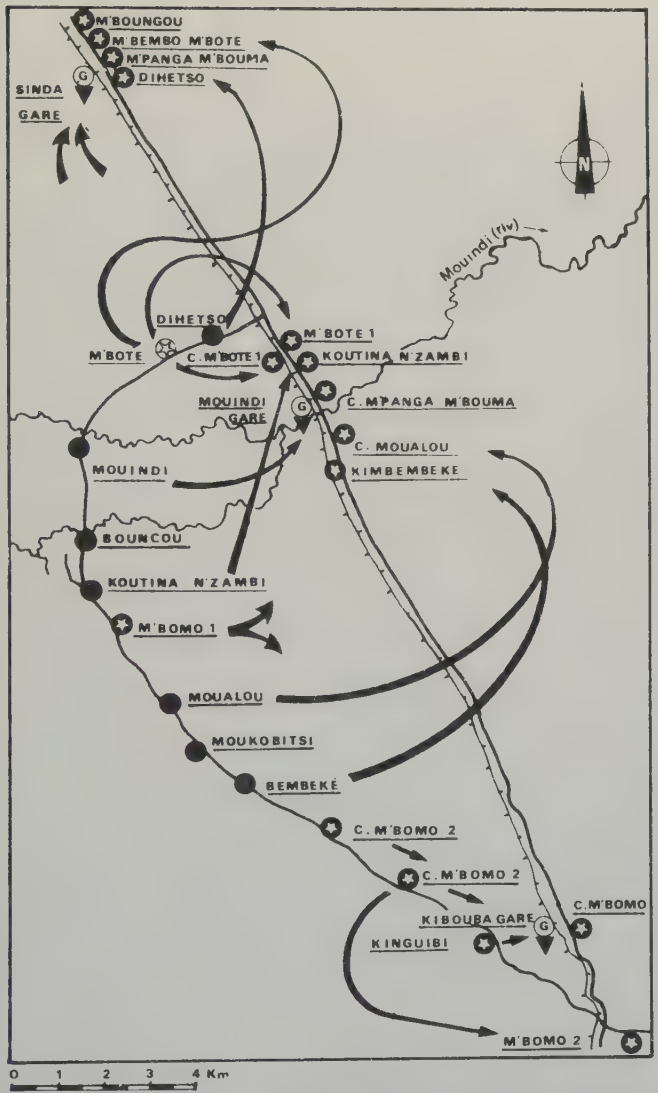
Des grands déplacements du passé, nous avons une idée assez précise en certains points du secteur soumis actuellement à l'influence de la COMILOG. Les mouvements se sont faits soit vers de nouveaux axes de circulation, soit vers des exploitations minières. Voici quelques exemples de la première catégorie.

Les villages de la route de Mayoko à Koulamoutou sont venus de deux anciennes pistes, l'une au sud-ouest l'autre plus à l'est. Sur la carte de 1955, on les voit encore figurer avec le qualificatif "ancien", car ils n'étaient pas encore totalement abandonnés. Ce sont les anciens Mbigou, Makoungo, Moussésé, Pakakoubou, Moubika, Mayenguélé, Bouloupessé, Malimba, Mandjada et Poungou sur une des pistes; Koko et Moukinda sur l'autre (1).Ils sont donc nombreux. D'autres pourraient encore être cités en exemple dans ce secteur. Plus au sud, sur une piste à l'est de Mossendjo, demeure le souvenir de villages désertés. Ils sont inscrits sur la carte (2): ce sont les anciens Missiélé, Makomé, Moukouba, Disandza. Il n'en reste plus que des traces de tombes dans des clairières broussailleuses. Il en est de même dans une zone au nord-est de Mossendjo, actuellement vide (à l'exception de quelques exploitations forestières dont les routes sont établies sur de vieilles pistes). Là se trouvaient les "anciens" Vouka, Marala, Youlandzami, Malléké, Ndanda, Moupoupa, Boungou, Bambidi, Bandzoko (3).

D'autres déplacements se sont effectués vers des exploitations minières. Ce fut le cas de Bounienguélé et Lékamba qui sont allés plus à l'est, sur une route de l'or, celle des chantiers de Bakoudou (4). Certains se sont aussi déplacés depuis la route de Koulamoutou pour s'installer sur la piste aurifère des régions de Koumbi et Madounzi (5). D'après les dires de Bandjabi de la région, employés du Téléférique, les anciens villages se seraient déplacés depuis le tracé de l'actuelle route du Téléférique sur la piste de Bakoudou. Nous ne le pensons pas. Mais, en certains points, d'anciennes pistes, comme au sud celles de Bitolo ou Missinguingui et au nord celles de Djangatébé, Bikomi ou Lémania, recoupent la route COMILOG et l'on peut supposer qu'il s'agit

---

(1) Carte I.G.N. au 1/50 000. Feuille Mossendjo 2A 1955.
(2) Carte I.G.N. au 1/50 000. Feuille Mossendjo 4D 1955.
(3) Carte I.G.N. au 1/50 000. Feuille Mossendjo 4B 1955.
(4) Carte I.G.N. au 1/200 000. Feuille Franceville SA 33 VIII.
(5) Carte I.G.N. au 1/200 000. Feuille Koulamoutou SA 33 VII.



Les déplacements de villages vers l'axe Comilog depuis la route de M'Bomo . 1962 - 1975

de villages qui se trouvaient à ces futurs carrefours.

Les hommes obéissaient donc déjà spontanément à l'appel de nouvelles pistes ou de centres d'intérêt récents. Le grand évènement a été, coïncidant avec le début de l'époque de l'Indépendance, la construction par la COMILOG de la route Moanda-M'Binda et de la voie ferrée M'Binda-Mont Belo doublée par une bonne piste. On a vu alors se déclencher un mouvement général d'abandon des voies à l'écart, au profit de l'axe nouveau. Des villages entiers furent littéralement capturés car les migrations prenaient vite un caractère collectif. Les hommes, en effet, obéissaient aux mêmes mobiles: la recherche du profit pouvant être obtenu par le travail dans les chantiers, les gares et les usines, par les facilités de vente des produits de l'agriculture, de la chasse et de la pêche, et par le petit commerce.

L'attraction exercée par l'axe de circulation de la COMILOG a été un peu différente de celles des routes de jadis où les villages se déplaçaient vers n'importe quel point de la piste, de préférence le plus rapproché de leur ancien site. Ici, il y a eu certes peuplement au long d'un axe linéaire, mais avec certaines zones favorisées: centres industriels comme Moanda, Bakoumba, M'Binda, Makabana; gares comme Tsinguidi, Mossendjo, Thomas, Mabafi, Boudianga, Dihessé, Mont Belo. C'est donc un peuplement en chapelet avec grains plus ou moins gros, plus ou moins espacés.

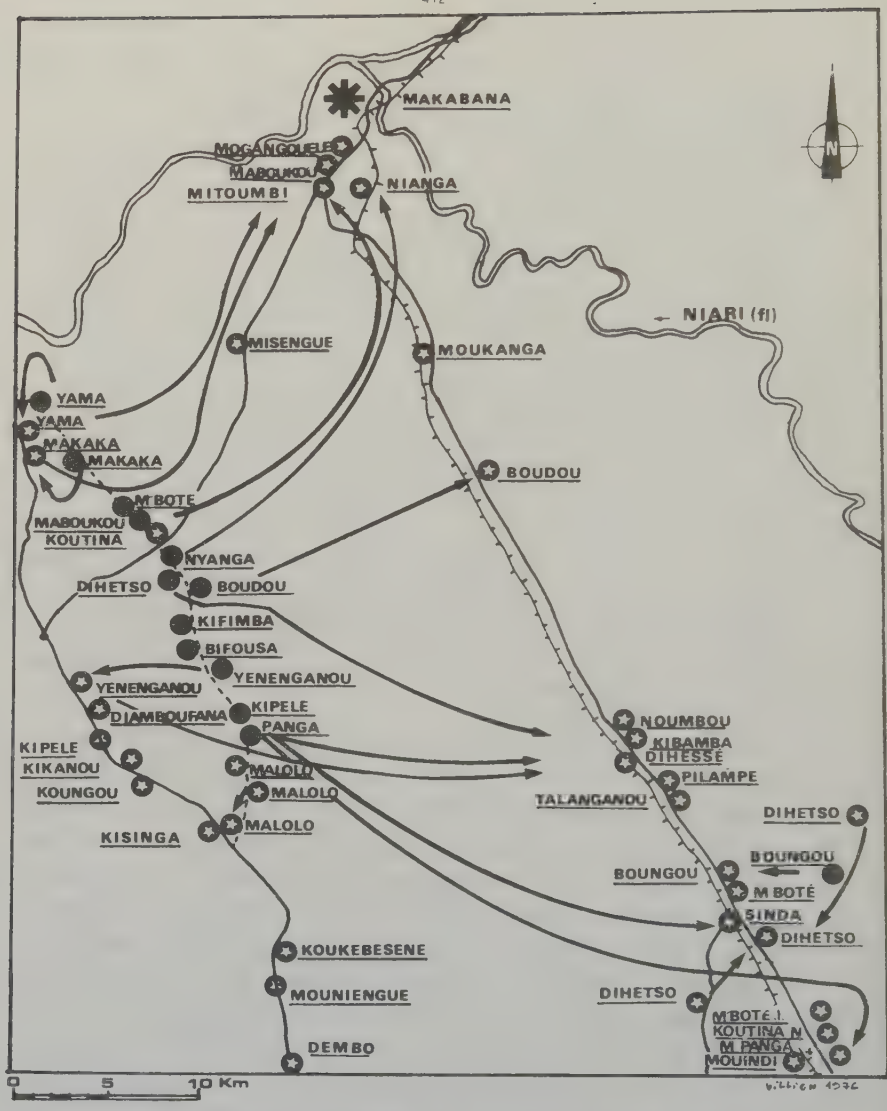
Les départs en direction de cet axe linéaire, et plus particulièrement des points d'attraction, se sont effectués de diverses manières. Ils ont pu avoir pour origine des villages éloignés les uns des autres, peuplés d'hommes d'ethnies différentes, aux occupations diverses. Il s'est alors produit des déplacements confus, inorganisés, mais touchant toujours certaines collectivités: un hameau en entier, une grande famille par exemple. Ces migrations se faisaient toutes vers un même point d'attraction. C'est ainsi que Moanda a bénéficié de l'apport des populations des villages environnants sur une distance assez éloignée, pouvant atteindre 20 kilomètres. Le village de Moanda lui-même est descendu d'une colline dans la plaine voisine. On a vu arriver du nord les gens d'Omoy, et du sud, depuis la route de Franceville, ceux de Lékolo et de Mayila. La cité de Moanda réunit maintenant les villages de Mabinga, Makouma, Ya et Djokoroundja qui ont fini par être incorporés dans la nouvelle agglomération dont ils constituent des quartiers. Cette concentration est donc une perte pour la vie rurale: moins d'agriculteurs, moins de produits de la terre.

Moanda constitue un des grains remarquables du chapelet de peuplement. Makabana en est un autre. Les gens du village de Minguengouélé avaient été contraints par l'Administration coloniale à s'installer sur la route du Gabon en 1936. Lorsque Makabana est devenu le plus grand chantier de construction de la nouvelle voie ferrée, le village a regagné son secteur d'origine. Il s'est rapproché du centre des travaux pour que ses habitants puissent vendre plus facilement les poissons pêchés dans le Niari, et il a fini par être rattaché à la nouvelle cité. Des habitants de Koutina, pêcheurs eux aussi dans la région des lacs Malengué, Sinda, Mboté, sont venus pour une cause analogue. Leurs cases se sont agglomérées à celles de Minguengouélé avant de former le village d'Itombé. De même Yama et Makaka, qui se trouvaient sur la route du Gabon, sont-ils allés s'établir sur les bords du fleuve à proximité de Makabana, puis se sont rapprochés de la ville dans laquelle ils ont été intégrés. Là encore ces migrations ont constitué une perte de substance pour la vie rurale.

A côté de ces mouvements multiples convergeant vers de gros foyers d'attraction, d'autres déplacements se sont produits. Des villages ont quitté les bordures d'une piste ancienne pour s'établir sur le rail ou sur les voies de la COMILOG, sans pour autant perdre leur autonomie et leur personnalité.

Ces transformations géographiques de l'habitat ont obéi à des lois communes et se sont accomplies en trois ou quatre phases. Ce furent d'abord des départs individuels d'hommes entre 18 et 40 ans, recherchant du travail et attirés par les nouveaux centres miniers ou ferroviaires. Puis vinrent des exodes familiaux, quand les premiers migrants, ayant trouvé un emploi, revenaient dans leur village chercher leur famille ou leur fiancée. Une troisième phase fut celle des départs en masse, avec déplacement d'une partie des villages qui se dédoublaient alors, les personnes âgées demeurant sur place. Parfois enfin l'abandon total du premier site a constitué une dernière phase de cette évolution.

De tels changements ont eu des répercussions multiples. Répercussions démographiques par la concentration de la population et de plus fortes densités rurales le long de l'axe COMILOG, avec une structure différente de la pyramide des âges (beaucoup d'hommes jeunes et adultes, moins de femmes que d'hommes, peu ou pas de personnes âgées); répercussions économiques par l'abandon total, dans les régions désertées, de



LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES DEPUIS LA ROUTE DU GABON

Routes

Voie ferrée

Sens du deplacement

Ville

Villages abandonnées

Villages

l'infrastructure préexistante: anciennes pistes dégradées, obstruées, impraticables, ponts effondrés, bacs supprimés: un retour intégral à la nature sauvage avec la prolifération de gibier qui l'accompagne.

Tels sont les aspects généraux de ce phénomène de migration. Nous l'étudierons mieux en suivant les hommes dans leur déplacement, soit au long des pistes parallèles à l'axe COMILOG ou le recoupant et qui étaient jadis les voies de circulation essentielles, soit sur les routes forestières qui n'auraient jamais été ouvertes sans la voie ferrée et les gares.

Dans la plaine du Niari, on constate la désertion plus ou moins complète de deux routes: la piste de M'Bomo-M'Boté au sud, l'ancienne route du Gabon au nord-ouest.

Une migration arrêtée: celle des villages de la route de M'Bomo.

Au sud de la grande dépression dite de la Boucle du Niari, un secteur était resté relativement peuplé, celui d'une ligne de villages bordant une piste qui rejoignait la route de Loudima au sud et finissait par se perdre plus ou moins dans une région de lacs et de marécages au nord-est. Sur les cartes au 1/50 000 éditées en 1954-55 (1), ce chemin est jalonné par les villages de Kinguimbi, M'Bomo (en quatre hameaux), Bembiké, Koutina-Nzambi, Boungou, Pangala, M'Boté, Dihetso. Sur un croquis paru en 1961 (2), le tracé du rail est figuré ainsi que la route en projet qui doit le longer. Le village de Koutina-Nzambi a déjà changé de site et se trouve près de l'emplacement du futur chemin de fer où il est complètement installé depuis 1960. D'autres agglomérations ont suivi cet exemple: M'Boté en 1964 et Moualou partiellement en 1965 (3). Au cours des années suivantes, on a vu se déplacer vers l'axe COMILOG les habitants de M'Bomo II, Bembiké, Moukobitsi, Moualou, Boungou, Mouindi, M'Boté et Dihetso. En 1975, des villages avaient complètement disparu: Bembiké, Moukobitsi, Moualou, Koutina-Nzambi, Boungou, Mouindi et Dihetso.

---

(1) Carte I.G.N. Feuilles Dolisie 2B et Kibangou 4D.

(2) Croquis I.G.N. au 1/200 000. Feuille Kibangou SA 33 XIX.

(3) Nous avons effectué des passages réguliers dans ce secteur à partir de décembre 1965 et constaté les déplacements.

Mais si la voie ferrée et la belle route qui la suit ont attiré les agglomérations, celles-ci n'ont pas toutes disparu sur la vieille piste. Il y reste bien souvent les personnes âgées ou celles qui n'ont rien à espérer d'une migration. Seuls les jeunes et les adultes sont partis avec leurs familles vers les abords des gares où ils espèrent trouver des emplois et des possibilités de commerce. Leurs femmes continuent à aller cultiver leurs anciens champs, et les cases abandonnées servent de campement de culture. La rupture n'a donc pas été complète entre l'ancien et le nouvel habitat. Les villages se sont parfois dédoublés et les terres n'ont pas été délaissées. C'est une première phase dans l'histoire du déplacement des villages, qui s'explique fort bien dans le cas d'une route dont la mise en service est assez récente, postérieure même au fonctionnement du chemin de fer. Cependant ce stade, si nous le comparons à l'évolution d'autres pistes, devrait être déjà dépassé. S'il ne l'est pas, c'est probablement pour deux raisons. La première est que la vieille route est assez rapprochée de la voie ferrée et bénéficie de ses avantages. La seconde est l'attrait particulier de la terre dans un secteur d'argiles de décalcification donnant de bons sols, ainsi que l'abondance de l'eau. L'humidité des fonds de dolines est très appréciable en saison sèche. La fertilité permet les cultures maraîchères donnant des revenus notables: elles y ont tendance à supplanter le manioc et l'arachide.

Un fait nouveau a commencé aussi à stabiliser la situation et à empêcher de nouvelles migrations: c'est l'ouverture du ranch de la Dihessé en 1974. Relativement proche de l'ancienne route bien que situé sur l'artère COMILOG, ce dernier est susceptible de procurer du travail et surtout des débouchés au commerce des légumes et sa présence peut jouer un rôle dans l'économie villageoise. Dès juillet 1975, il était évident que les agglomérations demeurées sur l'ancienne route: Kinguibi, M'Bomo II et M'Bomo I, commençaient à bénéficier de sa création. Kinguibi, village d'une vingtaine de cases de forme carrée, frappe par sa propreté et son air de richesse: on y remarque quelques belles maisons de briques cuites, à toits de tôle, aux volets et portes en bois peint, dont une crépie de blanc. La chapelle protestante s'enorgueillit d'une chaire ornée d'une croix et de bancs à quatre places. De cette agglomération dépend un hameau d'une vingtaine de cases carrées, à toits de tôle pour la moitié d'entres elles, souvent entourées d'une clôture. Certes une partie des habitants de Kinguibi est allée à Mondzassi sur la voie

ferrée et certains à Kibouba, mais cet exode semble terminé et quelques-uns sont mêmes revenus de M'Bomo. Il en résulte un certain équilibre.

M'Bomo II est aussi un village bien vivant. Il comprend quatre groupes de maisons. Dans le premier, une trentaine sont faites de briques cuites et leur toit est de chaume; le second est formé de trente-cinq cases et d'une chapelle; les autres ne sont que de petits hameaux mais leur aspect est prospère. Beaucoup d'habitants de M'Bomo II sont allés à Kibouba où se trouve une station de la voie ferrée. Cette migration semble aussi s'être arrêtée.

Il en est de même à M'Bomo I aprés quelques départs pour Mouindi. C'est un gros village et sa renaissance s'amorce en fonction du ranch de la Dihessé. On y trouve école, dispensaire, chapelle catholique et boutique. Quelques jeunes sont employés au ranch qui est relié au village par une large piste perpendiculaire à la voie ferrée.

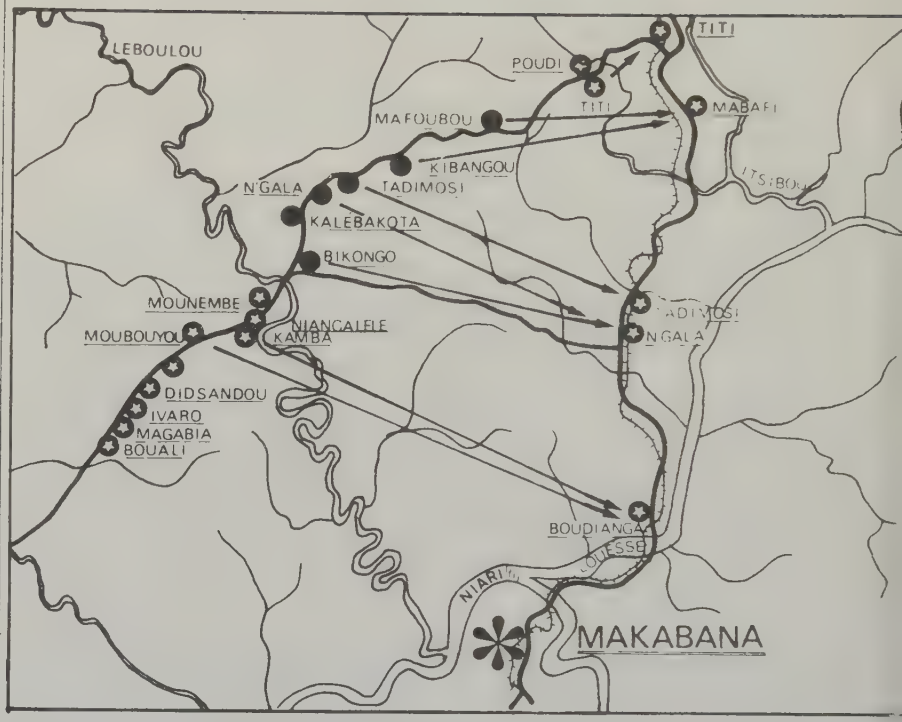
Par contre, plus au nord, la route est déserte, abandonnée. L'ancien M'Boté est vide. Tous ses habitants se trouvent dans des villages situés sur la route ou près du rail; l'un d'eux est même devenu la résidence provisoire des administrateurs du ranch, leur centre de matériel avec leur atelier et leur garage.

Plus complexes ont été les déplacements à partir de l'ancienne route du Gabon.

Le va-et-vient des villages de l'ancienne route du Gabon.

L'ancienne route du Gabon partait de Dolisie, suivait à peu près le tracé de la route actuelle dans sa première partie, mais elle obliquait à Kisinga vers le nord-est, franchissait la petite chaîne de Malolo pour en suivre le pied oriental, pénétrant ainsi dans la zone qui devait plus tard être intéressée par le chemin de fer du manganèse. Longeant les plantations de la SOFICO (1) et parcourant une région de petites collines, elle débouchait sur l'actuelle route de Makabana à Mila Mila. L'ouverture de cette piste avait attiré une série de villages C'étaient entre autres Malolo, Pangui, Kipélé, Yénengangou, Bifousa, Kifimba, Koudoulou, Boudou, Tsoumana Moutsandou, Elissalde, Nyanga et,

(1) Société des Fibres Coloniales.



LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES VERS L'AXE COMILOG DEPUIS LA ROUTE TITI - KIBANGOU . 1962 - 1972

LEGENDE

COURS D'EAU

ROUTES

VOIE FERRÉE

VILLE

VILLAGES

VILLAGES ABANDONNÉS

SENS DE DEPLACEMENT DES VILLAGES

au-delà de la piste de Makabana qu'elle croisait alors, Koutina, Maboukou et M'Boté. Dans sa partie nord, avant qu'elle arrive au Niari, franchi par un bac à Tatoukila, on y trouvait Kayi et M'Boté Kola. Ces agglomérations, sauf les deux dernières allées plus à l'ouest, sont portées sur la carte au 1/200 000, édition de mars 1961 (1). Nous avons le chiffre de population de la plupart d'entre elles en 1949. Leur nombre d'habitants était modeste: 43 à Malolo, 46 à Kifimba, 74 à Koutina et 89 à Yama, mais déjà important pour le Congo à Boudou (175), Yénenganou (162), Maboukou (144) et Makaka (114). C'étaient donc des villages bien vivants.

Au moment de l'ouverture de la nouvelle grande route du Gabon, située plus à l'ouest, quelques-uns de ces villages se sont dédoublés, comme Malolo et Yénenganou, ou se sont transportés au complet sur la nouvelle artère, tels Yama et Makaka. Ces larges déplacements étaient justifiés par l'importance du trafic sur la route gabonaise, avec la possibilité de vendre aux routiers bananes, oranges et produits de chasse, et aussi par la proximité de l'école et du dispensaire de Mila Mila.

A partir de 1962 et jusqu'en 1964, un autre grand exode s'est produit, vers la voie COMILOG cette fois. Certains villages sont allés à Makabana, comme Nyanga et Maboukou. On a même vu revenir de la nouvelle route du Gabon, pour se rapprocher de la cité COMILOG, Yama et Makaka. D'autres se sont déplacés sur Moukanga et surtout Dihessé. En 1964, Dihetso, M'Boungou I et M'Panga-M'Bouma ont abandonné la route du Gabon pour celle de la COMILOG: les habitants de cette dernière agglomération se sont installés dans deux campements, l'un à Mouindi et l'autre près de Sinda. Peu à peu, les vieux villages se sont vidés et dès 1969 il n'y avait plus personne sur l'ancienne route du Gabon entre Malolo et la route de Makabana à Mila Mila. En 1972, nous avons, en Landrover, suivi très difficilement ce chemin, souvent impraticable, disparaissant au milieu de broussailles et de hautes herbes; nous avons pu compter dix villages ou hameaux en ruines, dont il ne restait que quelques murs de briques envahis par une végétation exubérante, et quelques espaces un peu dégagés où les antilopes laissaient les traces de leurs sabots. Bientôt ces vestiges dérisoires disparaîtront totalement sous l'effet des grandes pluies tropicales; et si la piste peut encore être retrouvée,

---

(1) Kibangou Feuille SA-33-XIX.

c'est uniquement parce qu'elle est parfois empruntée par les chasseurs ou par ceux qui vont cueillir les mangues et les oranges des vergers abandonnés.

L'histoire des villages de l'ancienne route du Gabon n'est donc pas simple. Les raisons de cette complexité sont multiples, liés à des faits d'ordre naturel et à des événements nationaux. La vaste plaine est un lieu de passage important, mais une contrainte existe, la nécessité de traverser un grand fleuve souvent impétueux, ce qui réduit les tracés des routes possibles. Ce sont alors les hommes qui ont décidé de l'emplacement exact de celles-ci selon leurs intérêts. Dolisie étant la seule ville de la région et son centre administratif, la route du Gabon devait nécessairement y avoir son point de départ. Le premier tracé, qui étonne (pourquoi franchir par une petite gorge la chaîne escarpée de Mafolo?), a été choisi à cause des vastes plantations de la SOFICO. Plus tard, on s'est aperçu des inconvénients de ce parcours lorsqu'on a voulu créer une grande voie inter-Etats: la gorge de Mafolo serait impraticable en saison des pluies. Les villages ont donc été sollicités par deux routes différentes unissant Dolisie au Gabon, jusqu'au moment où une autre attraction s'est imposée, très puissante, celle de l'axe COMILOG. Le résultat a été l'abandon quasi total de la première route du Gabon (sauf le site même de Mafolo à cause du Centre des enfants délinquants, puis d'une Station forestière), au profit à la fois de la nouvelle route à l'ouest et de l'axe ferroviaire situé à l'est.

Tous les villages ainsi capturés sont allés peupler un secteur vide d'hommes en 1958, celui traversé par la nouvelle voie ferrée.

Une concentration des hommes sur la voie COMILOG de Mont Belo à Malabana.

Une voie routière et ferroviaire de près de 100 kilomètres a été la ligne d'attraction des villages de la piste de M'Bomo au sud, de l'ancienne route du Gabon au nord et de chemins transversaux un peu partout. Le peuplement s'est concentré particulièrement en des points favorisés qui sont les gares de Mouindi, Sinda et Dihessé. Dans la partie méridionale, les villages sont tous venus de l'ouest. Ce sont M'Bomo II au débouché de la route de Loudima, le campement M'Bomo en face de Kibouba petite halte de chemin de fer, Mouindi avec plusieurs groupes de villages autour de la gare: Kimbembéké, Mouafou, le campement de M'Pangu-M'Bouma, Koutina Nzambi et M'Boté I. Un autre centre est la gare de Sinda

avec en face les quatre agglomérations de Dihetso, M'Panga-M'Bouma, M'Bombo-M'Boté et M'Boungou I. Quelques villages s'égrènent ensuite: M'Boungou, Nitoumbi, Talanganou, Boudou et Moukanga, ou forment des satellites de la gare de Dihessé comme Pilampé, Kibamba Tetsi, Noumbou. Beaucoup se sont déplacés depuis l'ancienne route du Gabon et parfois de la nouvelle. D'autres sont arrivés de pistes moins importantes, perpendiculaires à la voie ferrée. Le chemin aboutissant au lac Sinda desservait jadis un village sur une colline dominant le lac, dont il reste encore des boqueteaux de manguiers et de palmiers; il s'est installé au carrefour de l'ancienne piste qui se raccordait à la route de M'Bomo (1) et il y est resté. Son développement est lié à la construction et au fonctionnement du rail; il s'est alors doublé d'un campement de pêcheurs au nord-ouest du lac, car la vente du poisson était facilitée par les voies de communication nouvelles. Les gens du village de Malengué, proche du lac du même nom, ont émigré entre Mouindi et Mont Belo (1).

Sur une piste qui desservait le campement forestier de la SOFORMA à N'Dolo, un village proche de celui-ci a été complètement abandonné et ses habitants se sont repliés sur Dihessé. Ceux de Zonangui partent à M'Boté et ceux de M'Boté II s'en vont à Mouindi. Le cas de Talanganou est un peu particulier. Ses occupants, venus de la route du Gabon à 27 kilomètres de Dolisie, ont maintenant tendance à se rapprocher de Dihessé. Cette dernière agglomération est devenue un point important de convergence où l'on est arrivé de M'Bomo, de Malolo, Talanganou et M'Bouyou, de Mouniengué et Dombo sur la route du Gabon, bien que cela ait posé et pose encore beaucoup de problèmes pour les cultures et pour l'eau: les champs, menacés d'ailleurs par les plantations de l'OMAF, sont très éloignés; l'eau manque à cause de l'enfoncement progressif, semble-t-il, de la nappe phréatique, et il faut aller la chercher soit au lac Malengué, situé à 7 ou 8 kilomètres et d'accès mal commode, soit à la rivière Bibouaboua, au pied des collines de Dibihindou, à une douzaine de kilomètres.

Ainsi la nouvelle route de Mont Belo à Makabana a-t-elle été entièrement peuplée par des hommes venus d'assez loin, de l'ouest surtout. Mais, à part quelques habitants des gares, originaires de régions sans aucun lien avec le secteur qui nous concerne, il y a homogénéité

---

(1) D'après les propos tenus par les anciens habitants.

TRAFIC EN TONNES AU POSTE DE LA LEBOULOU (AXE KIBANGOU-MOSSENDJO)
de juin 1958 à mai 1959

Enquête routière F. Ganon (I.M.S.E.E.)

Vers Mossendjo

	Juin		Juillet		Août		Septembre		Octobre		Novembre		1er Sem.	
	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.
Nombre	109	49	103	33	71	23	54	25	51	20	71	22	459	172
Cap.utile	561	60	576	35	363	28	289	30	281	17	386	25	2456	195
Tonnage transport.	325	35	352	20	233	11	209	12	210	8	296	10	1625	96
Passagers	713	181	754	113	529	71	473	89	464	49	418	44	3351	547
Nature du chargem.														
Marchand. boutiques	93	4,5	133	0,5	71,5		90,5	3	85,5	2,5	84	3	557,5	13,5
Hydrocar.	35		81,5		70		53,5		66,5	1	85	1	391,5	2
Ciment	24	0,5	34,6	1,5	9	1,5	10	1,5	14		53		144,5	5
Matériaux de const.	29,5		24,5		5		8				16		83	
Fers, ac. tôles	7,5										5		12,5	
Mat.techn.			27	7,5	15,5		7				13,5	1	63	8,5
Bag. Rav. personnel	25	18,5	15,5	8	32	9,5	15	7	12	4	17	4,5	116,5	51,5
Divers	96,5	10,5	2,5	2	6				1,5	0,5	7		113,5	13
Coef. remp.	57,8	58,3	61,1	57,1	64,2	39,3	72,3	40	74,6	47,1	76,5	40	66,2	49,2

	Décembre		Janvier		Février		Mars		Avril		Mai		1er Sem.	
	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.
Nombre	66	42	63	35	51	40	58	53	73	34	106	29	417	243
Cap.utile	346	48	332	42	262	47	302	60	388	37	544	34	2174	268
Tonnage transport.	236	15	242	12	195	12	219	19	295	11	366	20	1553	89
Passagers	497	106	496	137	392	124	426	161	651	83	659	97	3101	708
Nature du chargem.														
Marchand. boutiques	88	3	88	1,5	77		85	7,5	89	3,5	175	9	602	24,5
Hydrocar.	35		81,5		79		30	1	64		97		411	2,5
Ciment	20		20		11		31	1,5	62		20		164	1,5
Matériaux de const.	1	1		0,5			8		4		12		25	1,5
Fers acier tôles	2		3								12		17	
Mat.techn.	12	2,5		1,5			34		29	1	8		83	5
Bag. Rav. personnel	19	5,5	13	8,5	8	5,5	17	8	14	6	11	11	82	44,5
Divers	9	1	9		3	5,5	4						25	6,5
Coef. remp.	68,2	31,2	73	28,6	74,4	25,5	72,5	31,7	76	29,7	67,2	58,8	74,4	33,2

ethnique: les gens sont des Bakougni, dont le plus grand nombre appartient à des villages de la Terre M'Bomo.

La région située au nord de Makabana était tout aussi déserte que la précédente en 1958, entre les actuels PK 98 et 130. Elle s'est aussi transformée au détriment de la route Kibangou-Titi.

Une route désertée en voie de renaissance: celle de Kibangou à Titi.

En quittant la grande vallée du Niari, la voie ferrée suit un tracé plus commode que celui de l'ancienne route administrative: elle escalade le plateau et s'y maintient, alors que la première suivait les sinuosités de vallées comme celle de l'Itsibou, évitait le franchissement des grands cours d'eau comme le Niari et la Louessé et cherchait à unir entre eux les chefs-lieux de district, comme Mossendjo et Kibangou, par la voie la plus courte. C'est ce qui explique pourquoi la route ancienne recoupe l'axe nouveau, dont elle s'éloigne carrément à partir de Titi, allant non pas en direction du sud mais du sud-ouest.

Cette route a connu trois phases dans son histoire: une première de prospérité, une seconde de déclin aboutissant à sa disparition presque totale, et depuis 1973 une phase de résurrection.

La prospérité du début venait de ce que cette voie desservait de nombreux villages. On y trouvait entre autres Manzanga, Poudi, Titi, M'Boumba, Bakoussou, Mafoubou, Kongolo, Kibangou (petit village n'ayant rien de commun avec le chef-lieu de district), Tadimosi, Kalibakota, N'Gala, Bikongo, Loussougou village de passeurs, Mounombé, Moubouyou, Mayabia et bien d'autres plus à l'ouest. Le franchissement de la rivière Léboulou se faisait par un bac très fréquenté. C'est grâce à celui-ci que nous avons une idée précise de l'animation de cette route. En effet, en prévision de la construction du barrage de Sounda dans le Mayombe et de l'inondation de la région de Kibangou par la remontée des eaux du Niari qui en serait une des conséquences, des enquêtes ont été faites de juin 1958 à mai 1959 sur le trafic des pistes. En ce qui concerne la route Kibangou-Titi-Mossendjo, les observations avaient lieu au poste du bac de la Léboulou où tous les passagers devaient remplir un questionnaire. La lecture du rapport qui en résulte révèle l'importance du trafic à cet endroit. Cependant celui-ci était

cette année-là exceptionnellement grossi par les mouvements de véhicules de la COMILOG apportant du matériel pour la construction de la voie ferrée (1). Ce rapport, optimiste, faisait remarquer que cette Compagnie, devant rester dans le pays, contribuerait à stimuler le secteur et que par conséquent l'activité de la route se maintiendrait. Le trafic étudié était considéré dans le rapport comme celui d'une région de 100 000 habitants (en y comprenant l'axe Mossendjo-Komono). Ce chiffre de population nous paraît fortement exagéré: en l'évaluant à la moitié, on est encore généreux.

Le trafic était de 5 646 tonnes, se décomposant en 3 363 tonnes se dirigeant sur Mossendjo et 2 283 sur Kibangou, soit un pourcentage de 59,56 dans le premier sens et 40,44 dans le second. Le transport était assuré essentiellement par des camions et des pick up. Dans la direction de Mossendjo, les camions assuraient 68,6 % du tonnage total; vers Kibangou, la proportion était de 48,6 %. La prédominance de ces véhicules s'explique par les travaux de la COMILOG. L'importance plus grande des transports en direction du Chaillu était normale car il s'agit d'une région éloignée de la côte d'où arrivaient les objets manufacturés: les véhicules circulaient donc chargés aux deux-tiers vers le nord et à moitié vers Kibangou.

Outre les camions et les pick up, passaient en moins grand nombre des véhicules légers du type station-wagon et très rarement des voitures de tourisme car la route était difficile et assez mauvaise. Sur les 206 véhicules légers, 100 allaient à Kibangou et 106 à Mossendjo: le trafic était donc sensiblement le même. Les voitures administratives comptaient pour 9 %. Les transports en commun étaient assurés par les petits cars de la maison Barbier. On a compté 15 558 passagers, dont 7 873, soit 50,6 %, dans le sens Kibangou-Mossendjo, et 7 685, soit 49,4 % , dans le sens contraire. Ainsi, en ce qui concerne les transports par véhicules légers, il y avait à peu près égalité dans les deux directions.

Le trafic moyen mensuel s'élevait à 470,5 tonnes, faisant apparaître un plafond en mai, juin et juillet: c'est le moment de l'exportation des arachides et, en contrepartie, avec les disponibilités

---

(1) GANON: Enquête routière de Kibangou. Organisation de la région industrielle de Kouilou. Doc. ronéo 77 pages et annexes. Juillet 1959 I.N.S.E.E.

monétaires des paysans, celui de l'approvisionnement des boutiques en produits variés du type conserves, boissons et tissus. Le mois de novembre se distinguait aussi par une légère reprise due aux commandes en prévision des fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Si on groupe par catégories les tonnages transportés, on remarque la prépondérance des marchandises destinées aux boutiques: 1 197,5 tonnes, soit 21,22 %. Viennent ensuite les hydrocarbures (807 tonnes soit 14,29 %), les produits agricoles (601,5 tonnes soit 10,65 %), les bagages et colis personnels (581 tonnes, soit 10,29 %), les matériaux de construction (454 tonnes, 8,05 %), les arachides (355 tonnes, 5,93 %), les palmistes (291 tonnes soit 5,15 %) et le matériel technique (259 tonnes, 4,59 %). La part des tonnages COMILOG est impossible à évaluer car elle ressort des postes hydrocarbures, matériaux de construction et matériel technique.

Vers Mossendjo, le trafic était dominé par les marchandises destinées aux boutiques (35,61 %) et les hydrocarbures (23,99 %). Dans l'ensemble du trafic, les produits d'importation constituaient 73 %. Un fait a frappé les enquêteurs I.N.S.E.E. de 1959: aucun trafic de bois de Mossendjo à Kibangou, alors que celui-ci était important sur la route du Gabon au passage de Kibangou; cela prouve qu'à cette époque l'exploitation du bois était inexistante dans le massif du Chaillu.

Ainsi, à la veille du fonctionnement de la voie ferrée de la COMILOG, la route Kibangou-Titi montrait tous les signes d'une activité incontestable. Les nombreux villages exportaient leurs arachides et leurs palmistes par cette voie, en recevaient les denrées d'épicerie et les pagnes. On peut s'imaginer les petits éventaires offrant aux routiers fruits, noix et vin de palme et parfois viande de chasse boucanée. Le rapport Ganon prévoyait le maintien d'un trafic intéressant à cause de la présence de la COMILOG. C'est le contraire qui s'est produit à partir de 1962, date qui a inauguré une deuxième phase dans l'histoire de la vieille route. La voie ferrée et la route nouvelle qui la suit ont opéré une impressionnante capture de villages. Les hommes, à l'exception des vieillards, ont été attirés par les perspectives de travail. Peu à peu, les populations se sont déplacées vers le sud-est pour s'établir sur le chemin de fer ou s'en rapprocher. Les villages situés dans la partie occidentale de la route, soit entre la Léboulou et Kibangou, sont allés vers la gare de Boudianga. Les autres se sont dirigés tantôt vers le croisement de l'ancienne route avec l'axe COMILOG, tantôt sur

la voie ferrée et il y a eu concentration autour de la gare de Mabafi. Dans le secteur de Boudianga se sont établis les habitants de Moussitoubouala, Doukébesséné, Moubouyou et M'Gala; dans celui de la gare de Mabafi ceux de Mafoubou, Tadimosi et Moukoungoulou; au croisement ceux de Titi, Poudi, Manganza, Tsougou, Likomé, Kongolo, Bikongo et Koko. Cet exode s'est fait peu à peu. Des centres comme Mafoubou ont perdu lentement leurs populations. Likomé II a vu baisser ses effectifs de 79 en 1962 à 62 en 1966, tous agriculteurs nés avant 1950. Les habitants de Kongolo passaient de 55 en 1963 à 26 en 1966. Puis les départs se sont accélérés et des villages entiers, comme Tadimosi, Kibangou et Mafoubou, ont quitté ce qui était la route administrative. Nous l'avons parcourue en janvier 1971. On y retrouvait encore quelques hameaux de Poudi et Titi, mais plus à l'ouest c'était le désert: seules quelques maisons en ruines témoignaient de l'ancien habitat. La piste, que les Travaux Publics ne se souciaient plus d'entretenir, était fort mauvaise et finissait par se perdre dans les broussailles. Le bac de la Léboulou, que l'on ne pouvait plus atteindre que par une piste de 22 kilomètres partant de l'axe COMILOG au PK 110, dans les environs de M'Gala, avait perdu sa raison d'être et il n'y avait plus de passeurs. Le vieux ponton était utilisé cependant par les employés de l'entreprise FORALAC dont les chantiers se trouvaient au sud-ouest de la rivière. L'ancienne route n'était praticable et bordée de villages que dans ce secteur et jusqu'à Kibangou. Mais, pour des voyageurs se rendant de Titi à Kibangou, il fallait faire le grand détour par Makabana et Pont du Niari, soit 110 kilomètres de plus. Le seul espoir était alors la construction d'un pont sur la Léboulou par les forestiers; mais on pensait aussi que cela n'arrêterait pas le déclin de l'ancienne route car, à partir de ce pont éventuel, les forestiers emprunteraient le raccord avec le PK 110.

Dans cette deuxième phase de l'histoire de la route Titi-Kibangou, l'ouverture du chemin de fer de la COMILOG avait donc entraîné un tel déplacement de villages que cette artère avait été vidée de ses populations et abandonnée. Seuls des chasseurs (car la région est giboyeuse) et des femmes venant cultiver leurs anciens champs la fréquentaient encore. Impraticable aux voitures, vouée à la disparition totale, elle offrait un grand contraste avec la voie nouvelle, jalonnée de villages aux bandes d'enfants rieurs. Cependant, une troisième phase, imprévisible, a commencé en 1974 dans l'histoire de la route et nous en avons été les témoins lors d'un voyage effectué en août 1975. La cause

du changement a été l'établissement d'une scierie Dupont-FORALAC auprès de l'ancienne route. Pour les besoins de ses chantiers et leur liaison avec son entreprise, M. Dupont a construit un pont en dur sur la Léboulou et refait entièrement la piste Kibangou-Titi: celle-ci est devenue une large et excellente route qui aboutit à la gare de Mabafi en passant par Titi. Une partie du village de N'Gala a fait alors sa réapparition sur son premier site; il est peuplé de quelques Bapounou faisant du commerce avec les ouvriers de la scierie auxquels ils vendent le manioc cultivé par les femmes et la viande de leur chasse. On a vu surtout des gens de villages de l'axe COMILOG revenir sur leur ancienne piste et se mêler aux gens du Campement FORALAC qui atteint le chiffre de 1 000 à 1 200 habitants. C'est donc un va-et-vient qui a tendance à s'opérer dans ce secteur.

Sur la grande route de la COMILOG, qui s'était peuplée au détriment de la route Titi-Kibangou, s'est greffée en 1972, au PK 121, une piste forestière de Congo-Bois. On pouvait croire alors qu'elle allait capturer des populations possédant des terrains de culture ou de chasse sur son parcours ou attirées par la facilité de la pêche dans l'Itsibou, rivière assez poissonneuse. Il y avait déjà un hameau au début de ce chemin et un campement de pêcheurs auprès de la rivière. Les migrations de villages pourraient se faire même au détriment de la route allant de Mossendjo à Komono dans le secteur de Yaya: en effet, la piste débouche dans la réserve forestière de Mapopo; or les villages qui se sont déjà déplacés de cette région y possèdent leurs terres traditionnelles. Mais la crise du bois a enrayé cette possible évolution. La Société Congo-Bois a abandonné son chantier de Mapopo et démonté son campement. C'est donc en définitive le seul axe ferroviaire qui concentre ici la population.

Ce sont donc essentiellement les déplacements de villages entre Makabana et le carrefour de Titi qui ont donné de la vie à la route COMILOG. Il en a été de même au nord de ce secteur, sur 35 kilomètres environ, jusqu'à Mossendjo. Là encore, les conditions géographiques ont été transformées. C'est l'ancienne route administrative Itsotso -Mossendjo, secteur de celle de Kibangou à Mossendjo, qui est cette fois concernée.

TRAFIC EN TONNES AU POSTE DE LA LEBOULOU (AXE KIBANGOU-MOSSENDJO)

de juin 1958 à mai 1959

Enquête routière F. Ganon (I.N.S.E.E.)

Vers Kibangou

	Juin		Juillet		Août		Septembre		Octobre		Novembre		1er Semest.	
	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.
Nombre	103	42	50	24	62	26	53	25	50	24	62	26	453	163
Cap. util.	532	53	263	20	323	30	268	27	263	20	323	30	2369	183
Ton. transporté	311	28	123	6	145	9	134	9	123	6	145	9	1250	75
Passagers	662	163	563	55	423	80	564	100	563	55	423	80	3597	538
Nature du chargem.														
Arachides	114		45		5	1							164	1
Palmistes	26		28,5		24,5		13		16		32,5	0,5	140,5	0,5
Prod.viv.	5	1,5							2,5	0,5	8		15,5	2
Ebène	27,5		33,5		20		20		19		7		127	
Huil. vég	7,5								5,5		11		28	
Riz	18		40,5		40,5	0,5	25						124	0,5
Fibres	32		65		5								103	
Mat. techn			5		14		4,5	1,5			20		43,5	1,5
Bag. ravit. person.	20,5	16	17,5	3,5	19,5	8	19	6	25,5	4	17	7	119	44,5
divers	42	9	88	4	25,5	5	24,5	1	27,5	1,5	26,5	1	234	21,5
Coef. remp	58,5	52,8	58,3	34,8	48,7	50	49,8	33,3	46,8	30	44,9	30	52,7	41

	Décembre		Janvier		Février		Mars		Avril		Mai		2e Semestre	
	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.	cam.	p.u.
Nombre	57	35	56	40	53	41	63	44	65	29	98	41	392	230
Cap.utile	292	40	298	44	268	53	329	44	357	34	509	40	2053	255
Tonnage transp.	124	6	124	14	112	14	90	6	123	4	316	15	899	59
Passagers	431	135	406	156	406	151	401	94	455	95	541	125	2640	756
Nature du chargemt														
Arachides											169	1	169	1
Palmistes	28,5		19,5		24		22		26		30		150	
Prod.viv.											5,5	3,5	5,5	3,5
Ebène	31		10		23	0,5	10		32		32		138,	0;5
Huil.vég.	13		6		10		15		4		6		54	
Riz														
Fibres														
Mat.techn	4		13	7,5	2	1,5	1		17,5		8		45,5	9
Bag. rav. personnel	10	4	13	5	15	9	17	5	21	3,5	17	9,5	93	36
Divers	15,5	1,5	42,5	1	17	2,5	16	0,5	11		23	1	125	6,4
Coef.remp	42,4	15	41,6	31,8	41,7	26,4	27,3	13,6	37,1	11,8	62,1	37,5	43,8	23,1

Une route qui se meurt: celle d'Itsotso à Mossendjo par Masoété.

A la veille de l'implantation de la COMILOG, la route desservant Kibangou et Titi se poursuivait à l'est du grand axe actuel. Ceux qui l'empruntaient traversaient l'Itsibou grâce à un bac très utilisé et la voie remontait, assez rectiligne, vers le nord jusqu'à Mossendjo, jalonnée de nombreux et populeux villages. A partir de 1962, à 5 ou 6 kilomètres à l'ouest, s'établit la voie ferrée, suivie assez étroitement par une route en bon état (en saison des pluies cependant, le secteur entre Thomas et Itsotso comprenant des bas-fonds argileux est particulièrement mauvais). Une capture de trafic devait inévitablement s'opérer, la vieille piste ne pouvant pas résister à une telle concurrence. On a donc vu peu à peu se déplacer les villages.

Ceux-ci se groupaient en trois Terres: Bandakoumou au sud, Masoété au centre, Mouila au nord. Du sud au nord s'échelonnaient Mounoumbouba, Bandakoumou, Lokomo, Dziengo, Dandi, Mitouba, Mayango, Modibo, Masoété et N'Dolo. Ces agglomérations étaient peuplées essentiellement de Bakougni, sauf dans la partie septentrionale où se trouvaient aussi des Batsangui.

Le déplacement de ces villages s'est effectué peu à peu. Lors d'un voyage en mars puis en octobre 1968, la route nous est apparue pleine d'animation dans sa partie nord, où des pistes transversales venaient la rejoindre. Villages et hameaux occupaient de belles clairières et étaient entourés d'orangers, palmiers et bananiers. A Dandi, on cultivait le café, le riz, l'arachide et le manioc. Masoété était un gros village entouré de cédrats, avec une école où se rendaient les enfants des agglomérations de la route. Mais, plus au sud, après avoir traversé la Lébama, on rencontrait beaucoup de villages abandonnés; Seul Bandakoumou, au milieu d'une savane aux palmiers clairsemés, présentait encore une certaine animation. La route, non entretenue, se terminait par une pente rapide creusée d'ornières jusqu'au bac de l'Itsibou. Deux ans plus tard, en 1970, il n'était plus possible d'aller au-delà de Masoété, et en 1975 l'ancienne route s'arrêtait à Mouila. Elle était en fait abandonnée au profit de l'axe COMILOG.

Les villages se sont déplacés suivant trois directions préférentielles: ceux du nord se sont plus ou moins repliés sur Mossendjo; ceux du centre ont émigré dans le secteur de la gare de Thomas; les plus

méridionaux se sont dirigés vers le carrefour d'Itsotso .

Itsotso a en effet attiré tous les habitants de la Terre Bandakoumou, et certains sont allés même jusqu'à Thomas. Mounoumbouba par exemple, de population Kougni, fait partie maintenant des cinq quartiers d'Itsotso . Les villages de Bandakoumou, Ibeni III, Nzingou et une partie des gens de Lokomo se sont établis sur la voie COMILOG, à Itsotso en particulier. Ceux de Dziengo, Dandi et Mitouba ont élu domicile à Thomas mais il reste quelques habitants dans les villages. Sur les 789 personnes que comptait la Terre Bandakoumou en 1965, il n'en reste plus guère au long de l'ancienne piste.

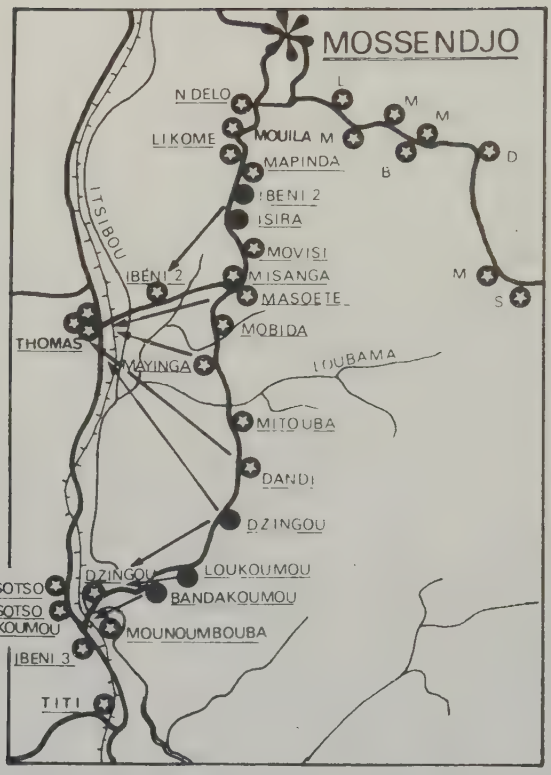
Les villages de la Terre Masoété ont subi la forte attraction de la gare de Thomas ou de ses environs. Ce fut le cas d'Ibeni et de Mapinda. Issira s'est installé un peu au nord d'Itsotso . Les villages demeurés sur l'ancienne route ont commencé un déclin continu et spectaculaire à partir de 1965: tels Likomé, Masoété, Mougongo, Movissi et Missinga. A Likomé, en 1965, il y avait 76 habitants; dès 1969, ils n'étaient plus que 43: les femmes étaient parties à Makabana pour chercher un mari ou du travail, ce qui explique que dans ce vieux village le sex ratio ait été paradoxalement favorable aux hommes. A Masoété, la décroissance a été très forte: les 204 Batsangui et Bapounou de 1965 étaient devenus 69 en 1970. Parmi ceux qui restaient, la moitié appartenait à un groupe d'âge dépassant la quarantaine et l'on constatait l'absence totale d'enfants. Même déclin à Mougongo dont l'effectif passait de 101 en 1965 à 81 en 1970. Ceux qui demeuraient sur place étaient nés avant 1950, dont la moitié avant 1930: ils avaient donc plus de 42 ans en 1972. Les émigrés s'étaient rendus dans les gares de la COMILOG. Quant à Misanga, il avait en cinq ans perdu le quart de sa population. Dans la partie nord de la Terre Masoété, les villages s'étaient raréfiés. A Mounguembé, complètement déserté, les habitants ne venaient que pour travailler sur leurs plantations saisonnières de manioc et de cacao.

La Terre Mouila offre la même évolution. Ibeni I , tombé de 50 habitants en 1965 à 33 en 1969, disparaît ensuite totalement. Ibeni II a décliné durant la même période de 63 à 46 habitants puis a été complètement abandonné en 1970. Issira est passé de 92 à 79 habitants, Mapinda de 104 à 79, la plupart âgés de plus de quarante ans. Le tout petit Mapinda II a connu la même baisse d'effectifs à cause du départ des femmes: en 1969, elles restaient 6 sur 18 personnes.

Cet abandon des villages a eu de multiples conséquences. L'école de Masoété a été formée pour la rentrée 1970 et les rares enfants habitant encore sur la vieille piste ont dû aller s'instruire soit à Thomas soit à Titi. Le bac de l'Itsibou a été supprimé. Faute d'entretien, la route entre Masoété et cette rivière était devenue très mauvaise avec des ponts dans un état inquiétant. Par contre, de nouvelle pistes ont été ouvertes, faisant le raccord entre la voie de la COMILOG et le vieux chemin, facilitant ainsi la capture de la population. C'était le cas entre Masoété, Ibeni I et Thomas. Ces routes récentes, oeuvre des forestiers, étaient fréquentées et régulièrement nivelées. Les abords de Mossendjo ont vu se constituer une sorte de petite banlieue. Le paysage s'est donc complètement transformé avec, d'un côté, la solitude, les ornière et les broussailles, de l'autre les gros villages qui s'égrènent en chapelet, entourés de cultures de bananiers et de clairières de défrichement de plus en plus étendues.

Une mise au point au milieu de l'année 1975 montre une accélération du phénomène d'abandon de l'ancienne route administrative et, en liaison avec la crise du bois, la désertion des bretelles de raccordement unissant ce secteur à la voie COMILOG. Il ne reste plus, sur la route principale de jadis, que le village de Mouila avec ses cases de bois à toits de palmes, au milieu des palmiers et des bananiers. Le chemin est très mauvais, étroit, envahi par l'herbe, cerné de près par les bambous, les fougères et les parasoliers. Les rares survivances d'activité sont dues à un Portugais astucieux construisant un huilerie, qui exige le sable de la Lissafi et la collecte pour essais des noix de palme, abondantes dans la région: ce sont d'ailleurs les difficultés économiques, liées à la crise du bois, qui ont entraîné un renouveau de l'exploitation des palmiers, car il faut trouver des revenus. Les malafoutiers sont nombreux; ils construisent de petits abris où des grappes de calebasses pendent sous le toit. Les paysans eux-mêmes consentent à récolter les noix de palme car l'huile manque et elle est très chère.

C'est donc une véritable émigration de villages que l'on constate depuis les anciennes routes vers l'axe COMILOG entre Mont Belo et Mossendjo. Le phénomène n'a pas connu une telle ampleur au nord de cette ville car la route existait déjà jusqu'à Mayoko. Néanmoins, l'importance plus grande que cette artère a acquise avec l'ouverture de la voie ferrée



LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES VERS L'AXE COMILOG

1962 - 1972

LEGENDE

COURS D'EAU

ROUTES

VOIE FERRÉE

VILLE

VILLAGES

VILLAGES ABANDONNÉS

SENS DE DEPLACEMENT DES VILLAGES

0 1 2 4 6 8 10 Km

a provoqué une attraction plus vive et par suite des déplacements depuis des régions plus lointaines. Elle a aussi conféré à la route Mossendjo-Komono qui ne longe pas le chemin de fer un rôle nouveau, celui de prolongement vers le sud-est de la grande artère principale.

Le réveil de la route Mossendjo-Komono.

La vieille piste unissant les deux centres administratifs de Mossendjo et de Komono ne suit pas la voie ferrée. On aurait pu croire qu'elle ne jouerait qu'un rôle secondaire et se viderait en grande partie au bénéfice de Mossendjo devenue gare forestière. Deux raisons expliquent la nouvelle prospérité de cette artère. La première est qu'elle relie à l'axe COMILOG une région relativement peuplée et où les paysans s'adonnent à la culture commerciale du paddy. La seconde est qu'elle a permis à d'importantes entreprises forestières comme celles d'Harmand et de SIDETRA d'évacuer leurs grumes par la gare de Mossendjo. Cette route a donc fixé les villages et provoqué l'augmentation de la population.

Là aussi cependant, la mobilité de l'habitat était une tradition. Beaucoup d'anciens, nés dans les années 1910-1912, que nous avons interrogés, se souviennent que leur village avait autrefois changé de site. Malgré l'imprécision de leurs propos, on parvient à localiser les anciens emplacements. La plupart se trouvaient sur une piste utilisée par l'ONAF dans le permis forestier du Centre National de Mossendjo situé à Mapopo. C'était le cas de Bitsandou, Gongodo, N'Gouélé, Mitélé. Ces agglomérations anciennement déplacées bénéficient maintenant de la proximité de la petite capitale du Chaillu et de la station ferroviaire de Mamla. Ils sont donc devenus plus importants et continuent d'attirer les hommes d'ethnies variées.

Plus à l'est sur cette route, c'est-à-dire au-delà du bac de la Louessé, on pouvait cependant craindre une régression démographique. Il n'en a rien été. Les villages que l'on trouve sur le croquis I.G.N. de 1961 (1) entre la Louessé et la Lébama s'étaient eux aussi déjà déplacés. Nianga était venu de 6 kilomètres au sud et beaucoup d'autres de pistes traversant la forêt au nord. C'était le

(1) Croquis I.G.N. au 1/200 000. Kibangou feuille SA 33 XIX.

cas de Moussana arrivé vers 1935, de Mouyala, Bitolo, Nzabi, Omoy, Minyaya. Le bouleversement de la région dû à l'établissement des chantiers forestiers a précipité le mouvement. Il ne reste même plus de traces sérieuses des anciennes cases dans la forêt. Les femmes utilisent encore les vieilles pistes où elles ont toujours des plantations, les hommes vont cultiver le paddy dans les bas-fonds marécageux: c'est tout. Par contre, les villages le long de la route donnent une impression d'activité et l'on est frappé par le nombre des enfants qui acclament joyeusement les étrangers de passage.

Au milieu de l'année 1975, cette impression demeure. Les villages n'ont pas changé. La route est devenue large et belle à l'est du bac de la Louessé: elle a en effet été aménagée par les soins de l'entreprise SIDETRA qui effectue elle-même depuis deux ans l'évacuation de son bois sur la gare de Mossendjo (1). Un pont a été construit sur la M'Poukou à 6 kilomètres au nord du bac de la route de Komono, avec un chemin de raccord sur celle-ci. Les autorités du district, conscients de l'importance du trafic local, procèdent aussi à l'élargissement de la route à l'ouest de la Louessé et vont établir un pont solide sur la Lissafi, non loin de Mossendjo.

On voit donc que l'influence de la voie ferrée s'exerce parfois très loin, empiétant même sur un district, celui de Komono, qui n'est absolument pas concerné par elle. Nous allons constater, au nord de la ville de Mossendjo, des phénomènes plus complexes et différents de ceux que nous avons étudiés à propos des anciennes routes du Gabon et de Kibangou. Ici s'exerce d'une manière particulièrement intense l'influence de l'exploitation forestière.

Des migrations de villages vers les chantiers forestiers au nord de Mossendjo.

Dans le massif boisé du Chaillu au nord de Mossendjo, l'influence directe de la voie ferrée n'a pas été aussi marquée que dans le secteur méridional: la route existait déjà à proximité. Par contre, le nombre et l'importance des exploitations forestières a suscité des migrations de villages assez nombreuses.

---

(1) Jusqu'en 1973, elle recourait aux services de l'entreprise Poussard.

Là encore la mobilité de l'habitat était traditionnelle. Beaucoup de villages avaient déjà été déplacés plus ou moins par l'Administration coloniale et établis sur la route qui allait faire partie de l'axe COMILOG à partir de 1962. Quelques-uns de ces groupements provenaient de deux longues pistes à l'est de la Louessé, où sur les cartes se retrouvent parfois leurs noms avec le qualificatif "ancien" (1). Les autres sont originaires d'une piste plus courte au sud (2).

Les deux longues pistes n'en formaient d'abord qu'une qui, partant de Mossendjo, prolongeait au nord l'ancienne route administrative et desservait les villages de N'Guélé, Likana, Mouvendzé. Après un bac sur la Louessé, elle se dédoublait: vers le nord-est, elle passait par Missiélé, Moukouba, Disandza, Matsolo, Kogno, Bangadi et Bambidi; vers le nord, à partir de Mouvendzé, elle se poursuivait par Makomé, Diangolo, Moussinga, Kibala, Bandzoko, Kano, Moupoupa, Marata, Vouka, Lissoukou où elle rejoignait la route actuelle entre deux campements Avoine. Quant à la piste courte, elle se greffait, à Dziakakoto, sur l'actuelle route de Komono. Le début en existe toujours: nous avons essayé de la suivre mais elle est très vite envahie par une dense végétation de forêt secondaire et devient impraticable. Elle desservait les villages de Bissouakami, Tsibakala et aboutissait au gîte d'étape de Mourala en amont des chutes.

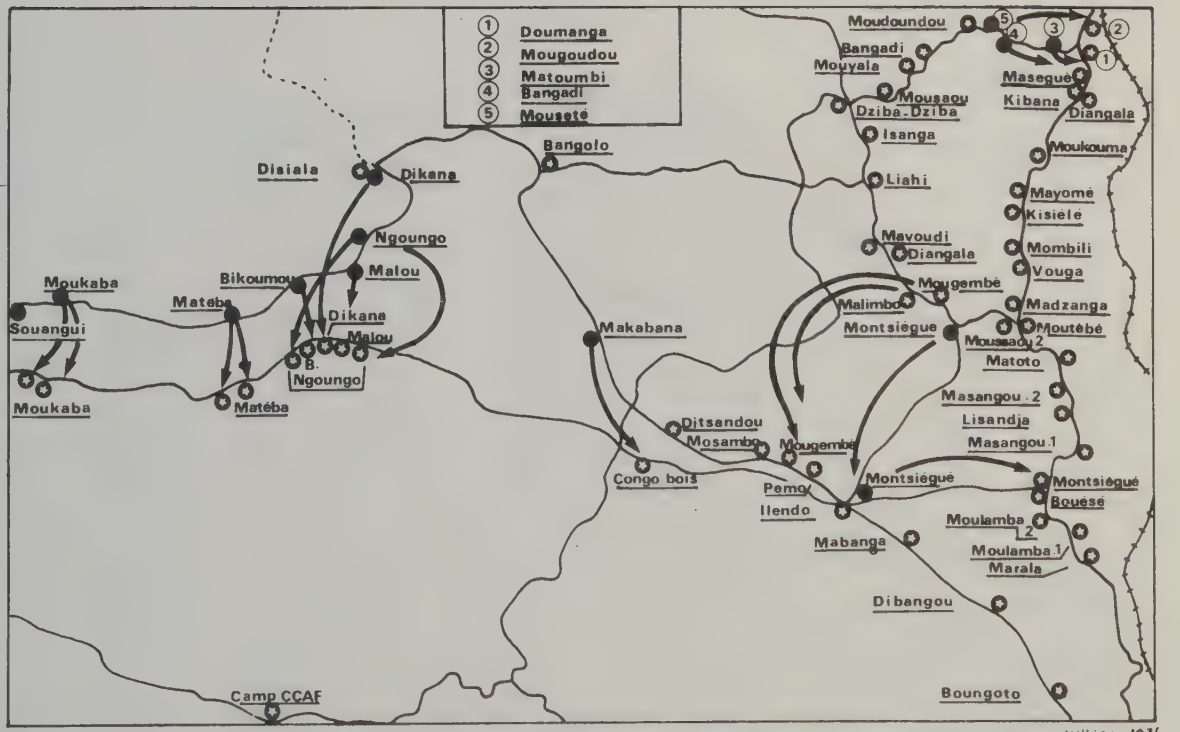
Sur la grande route, se trouvaient donc au moment de l'installation de la COMILOG des villages venus depuis peu de temps. Ils ont été simplement renforcés après 1962, du moins dans la majeure partie des cas. Cependant, aux abords de Mossendjo, on rencontre un certain nombre d'agglomérations qui ne sont pas mentionnées sur les cartes au 1/200 000 et au 1/50 000: ce sont Malembo, Moukambo, Binanga II, Boumoy et Litsandou. Les villages venus des pistes à l'est de Mossendjo ont parfois conservé leur nom: Mouvendzé, Diangolo, Marata, Vouka.

Les mouvements actuels, de faible ampleur, se sont effectués vers la voie ferrée lorsqu'elle s'éloigne un peu de la route. Le village de Marala est devenu le quartier de la gare de Mossendjo: il a pris une telle importance qu'on ne peut plus l'étudier en tant que village: avec les hameaux qui s'y sont accolés, c'est un centre aux multiples ethnies et à la fonction très particulière.

---

(1) Carte I.G.N. au 1/50 000 Mossendjo 4b Feuille SA 33 XIII 1957.

(2) Carte I.G.N. au 1/50 000 Mossendjo 4d


1 Doumanga
2 Mougoudou
3 Matoumbi
4 Bangadi
5 Mousété
N
Moudoundou
Bangadi
Mouyala
Mousaou
Dziba-Dziba
Isanga
Liahi
Mayoudi
Diangala
Mougembé
Malimbou
Montsiégué
Moussadou 2
Matoto
Masangou 2
Lisandja
Masangou 1
Montsiégué
Bouésé
Moulamba 2
Moulamba 1
Marala
Dibangou
Boungoto
Masegué
Kibana
Diangala
Moukouma
Mayomé
Kisiélé
Mombili
Vouga
Madzanga
Moutébé
Bangolo
Disiala
Dikana
Ngoungo
Malou
Bikoumou
Matéba
Souangui
Moukaba
B. Ngoungo
Makabana
Ditsandou
Mosamba
Congo bois
Pemo
Ilendo
Mabanga
Camp CCAF
Villien 1976
Les déplacements de villages vers les pistes forestières
0 1 2 4 6 8 10 Km
Voie ferrée
Pistes
Sens du déplacement
Villages
Villages abandonnés

Un cas spécial est celui d'une piste établie pour permettre la construction de la voie ferrée. Eloignée de la route normale entre Maraba et Nzima, elle suit le rail. On aurait pu croire qu'elle allait supplanter l'ancienne route. En réalité, un seul village s'y est établi dans la section nord et y est demeuré bien que la piste fût devenue par endroit presque impraticable.

L'axe COMILOG, dans le secteur Mossendjo-Mayoko, n'a pas tellement connu de migrations de villages. Par contre, des mouvements importants se sont produits sur des pistes parallèles ou transversales desservant des exploitations forestières. Celles-ci ne devant leur existence qu'au chemin de fer qui est leur débouché immédiat, on peut considérer que ces mouvements sont une conséquence indirecte de l'établissement de la COMILOG.

Sur la route allant de Mossendjo au bac de Mourala et, au-delà de la Louessé, d'une part au chantier Desbrosses, d'autre part à celui de la Société Forestière Georges Thomas, se sont constitués les villages de Ouvendzé, Mitsouélé et Boungou, attirés par le trafic des forestiers avec les possibilités de travail pour les hommes et surtout de vente de manioc et d'arachides pour les femmes.

Les migrations les plus remarquables se sont dirigées vers la route du chantier Congo-Bois de Pémo qui est perpendiculaire à l'axe COMILOG et le retrouve à Obouessé. Cette piste, à l'ouest, rejoint les chemins des forestiers qui aboutissent à Thomas (comme le C.C.A.F.); elle est reliée depuis 1971 à Divénié: c'est dire son importance. Elle a attiré deux séries de villages.

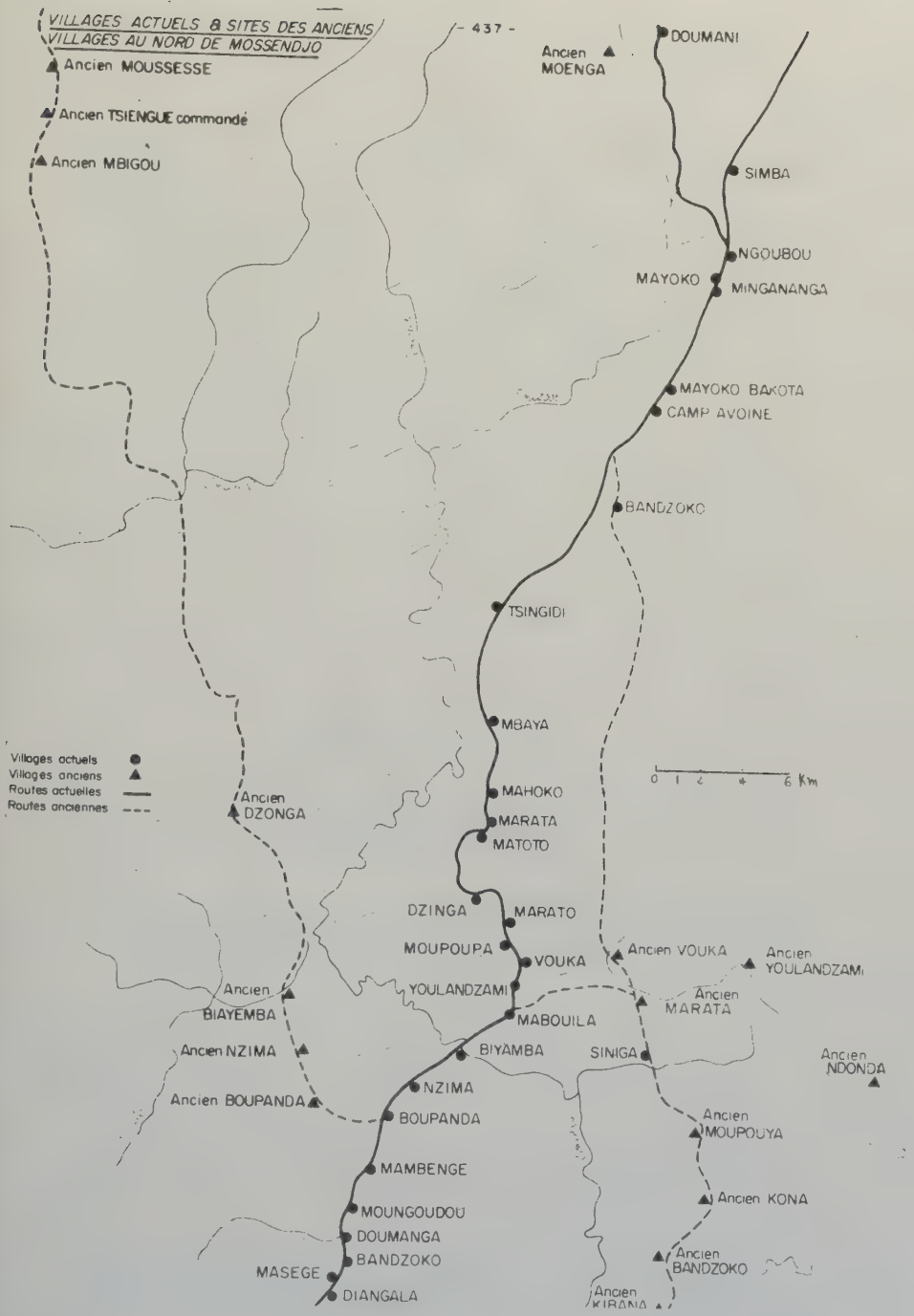
La première série comprend ceux qui se trouvaient précédemment sur une piste allant de Madzanga (sur la grande route de Mayoko) à Dziba Dziba. Là Moutsiégué a été complètement abandonné ainsi que deux hameaux de Mounguembé (l'un d'une dizaine de cases, l'autre de 6) et un hameau de Malembo. En 1970, dans le secteur oriental de la piste Congo-Bois, entre Pémo et Obouessé, on retrouvait entre autres les villages de Moutsiégué, Mounguembé et un hameau représentant le quart des habitants de Malembo. Le premier était entouré de bananiers et de plantations de tabac. Mounguembé apparaissait comme un gros village d'une soixantaine de cases avec deux "moutébé" (1). Ses habitants, cultivant arachides, manioc et paddy, ravitaillaient Mossendjo (30 à 40 tonnes de paddy en 1970).

---

(1) Cases à palabre.

La deuxième série de villages a été attirée dans la partie occidentale de la route Congo-Bois: ce sont N'Goungo, Bikoumou, Dikama, Matéba, Moukaba et Itsoka. Ils provenaient tous d'une piste située légèrement plus au nord, desservant un "paysanat" c'est-à-dire un groupement coopératif rural et se poursuivant ensuite dans la région de Divénié. La route forestière Congo-Bois est appelée à être abandonnée avec l'épuisement des exploitations, à moins que le Gouvernement congolais ne décide sa continuation jusqu'à Divénié; mais c'est un problème financier. En outre, les villages sont contraints de s'en éloigner à cause de la politique de regroupement le long de certaines voies prioritaires; ici il s'agit de l'axe COMILOG. La plupart des agglomérations, en particulier celle d'Ilolo, vont être regroupées au carrefour de la piste de Pémo et de la route de Mossendjo.

La piste Congo-Bois de Pémo a donc attiré les hommes. Mais depuis 1974 il n'en est plus ainsi. La mévente des bois africains a obligé cette Société à fermer ses chantiers: un seul gardien veille sur le garage, l'atelier et le campement de Pémo. On a vu alors s'établir un mouvement de déplacement d'ouest en est, donc en direction de l'axe COMILOG. Les villageois de Makabana se sont indument logés dans les bonnes cases des forestiers de Pémo. Les habitants de Moutsiéké se sont décidés à obéir aux consignes de regroupement auxquelles ils étaient hostiles. Ils se sont installés sur la route de Mossendjo à Mayoko au carrefour d'Obouessé. Il se trouve donc maintenant à ce croisement une agglomération assez importante et animée. Un rivière jadis déserte est fréquentée par les femmes qui y lavent leur linge et par les enfants qui s'y baignent. Nous avons même vu un commerçant musulman étaler sur le sol sa marchandise: pagnes et tricots pour la saison "froide". En 1975, il ne subsiste plus sur l'ancienne piste de Congo-Bois que les villages de Mounguembé et de Pémo au milieu des bananiers et des arbres fruitiers. Moutsiéké est envahi par les herbes. La route s'est transformée en une piste étroite, non entretenue, bordée d'un fouillis de parasoliers et de fougères du type "bifida". Il n'y a plus guère de circulation automobile, ce qui explique que l'on puisse encore acheter des oeufs et même de la viande de chasse là où elle était introuvable il y a deux ou trois ans. C'est donc encore une route où un va-et-vient s'amorce. Si la crise du bois s'atténue, un mouvement inverse peut se produire à nouveau. Mais en définitive c'est l'axe COMILOG qui bénéficie des nouveaux déplacements de villages au détriment des bretelles qu'il avait suscitées.


VILLAGES ACTUELS & SITES DES ANCIENS VILLAGES AU NORD DE MOSSENDJO
- 437 -
Ancien MOUSSESSE
Ancien TSIENGUE commandé
Ancien MBIGOU
Ancien MOENGA
DOUMANI
SIMBA
NGOUBOU
MAYOKO
MINGANANGA
MAYOKO BAKOTA
CAMP AVOINE
BANDZOKO
TSINGIDI
MBAYA
MAHOKO
MARATA
MATOTO
DZINGA
MARATO
MOUPOUPA
VOUKA
Ancien VOUKA
Ancien YOULANDZAMI
YOULANDZAMI
Ancien MARATA
MABOUILA
BIYAMBA
SINIGA
Ancien NDONDA
NZIMA
BOUPANDA
Ancien MOUPOUYA
MAMBENGE
Ancien KONA
MOUNGOUDOU
DOUMANGA
BANDZOKO
Ancien BANDZOKO
MASEGE
DIANGALA
Ancien KIBANIA
Ancien DZONGA
Ancien BIAYEMBA
Ancien NZIMA
Ancien BOUPANDA
Villages actuels
Villages anciens
Routes actuelles
Routes anciennes
0 1 2 4 6 Km

La région de Dziba Dziba n'a pas été dépeuplée comme on aurait pu s'y attendre, à cause des chantiers forestiers: ceux de la S.E.I.C., de Batchi Paulin et de Zassikoko Laurent. Dans la réorganisation administrative, le déplacement de ce gros village n'est pas prévu. Mais gardera-t-il son importance lorsque les réserves forestières seront épuisées? Les groupements humains auront alors vraisemblablement tendance à rejoindre l'axe COMILOG dans les régions de Doumanga et surtout de Moungoudou, à cause de la présence d'une gare forestière active.

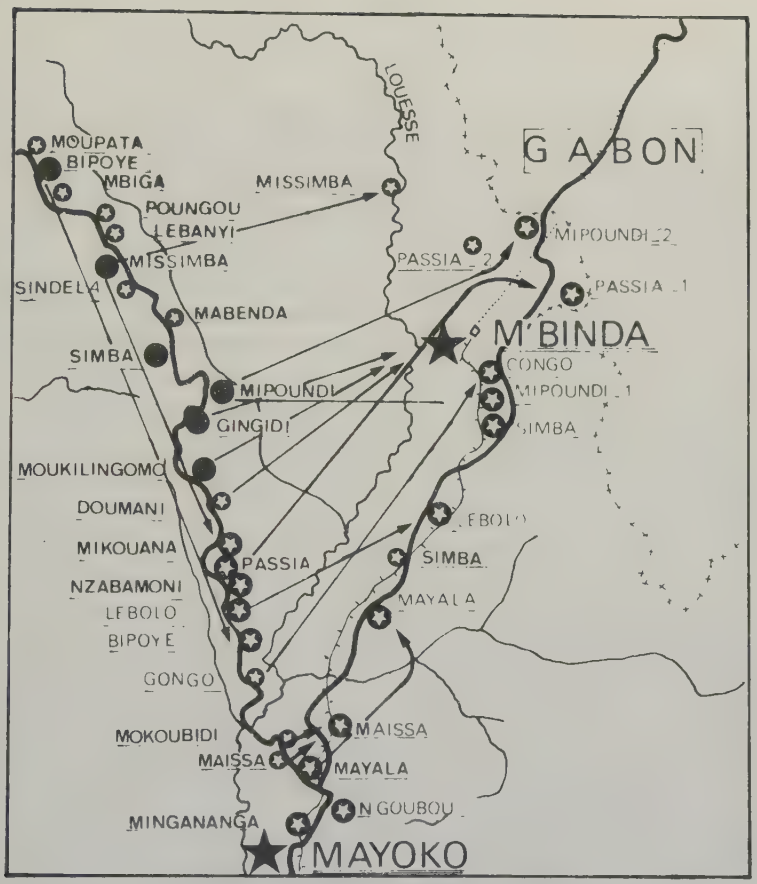
Si nous revenons sur le grand axe à la fois ferroviaire et routier de la COMILOG au nord de Moungoudou, nous constatons peu de changements car il y a coïncidence dans ce secteur avec une ancienne route bordée de villages. Sur la carte I.G.N. de 1960, il n'est porté aucune agglomération de part et d'autre de cette voie, ni à l'est ni à l'ouest. Rien n'a été modifié, mais il y a une plus grande concentration démographique autour des gares comme Tsinguidi. On aurait pu s'attendre à un fort regroupement de populations près de Mayoko, chef-lieu d'un nouveau district. Ce ne fut pas le cas. Cette localité est en effet trop proche du nouveau centre actif de M'Binda, et d'autre part les installations de sa gare ne permettraient pas l'embarquement des grumes. Mayoko a finalement été victime d'une capture des populations et des activités économiques au bénéfice du terminus à la fois du téléférique et de la ligne COMILOG. A Mayoko, nous sommes à la charnière des nouveaux grands déplacements de villages qui ont bouleversé la structure démographique au nord de ce petit centre.

La capture des villages de la route de Koulamoutou.

Tout comme l'ancienne route du Gabon ou la voie administrative Mossendjo-Kibangou par Kiesselé et Titi, l'artère Mayoko-M'Binda a vu un important détournement des villages qu'elle a captés au détriment de l'ancienne route de Koulamoutou. Ce phénomène a été remarquablement étudié en 1967 (1). L'évolution qui a suivi cette date jusqu'en 1972 n'a fait que confirmer cette étude. Pourquoi une telle ampleur de déplacement des villages de l'ouest vers l'est?

---

(1) B. GUILLOT: Le pays Bandzabi au nord de Mayoko. Cah. O.R.S.T.O.M. IV 1967.



N

LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES VERS L'AXE COMILOG DEPUIS LA ROUTE DE KOULAMOUTOU

0 1 2 4 6 8 10 Km

LEGENDE

- TÉLÉPHERIQUE
- VOIE FERREE
- ROUTES
- COURS D'EAU
- PETITES VILLES
- SENS DE DEPLACEMENT DES VILLAGES
- VILLAGES
- VILLAGES ABANDONNES

V. Il. en 1975

La raison essentielle est une capture de trafic. Il y avait à l'ouest une route importante unissant Mossendjo à Koulamoutou dans le Haut-Gabon, jalonnée de nombreux villages peuplés par deux groupes de Banzabi: les Tsengui dans la partie méridionale de la route, les Mihonho plus au nord. Ils pouvaient vendre facilement le surplus de leur production agricole, soit au Gabon soit dans la région de Mayoko. Mais la construction d'une nouvelle route et surtout d'un chemin de fer a détourné le trafic. Les habitants des villages, qui ne voyaient plus guère passer de camions et qui connaissaient l'importance de la nouvelle voie comme source possible de travail, se sont alors déplacés vers celle-ci, soit individuellement soit par groupes entiers. Le mouvement s'est fait en général en direction du nord-est, vers le grand pôle d'attraction de M'Binda.

Les déplacements se sont effectués à partir de 1958 suivant trois secteurs. Le premier est celui de l'extrémité méridionale de la route de Koulamoutou. Il y avait là deux villages: Mayissa et Mokoubidi. Ils ont été complètement abandonnés et reconstruits à 2 ou 3 kilomètres à l'est, sur la nouvelle voie.

Un deuxième secteur est celui de la route de Koulamoutou compris entre le bac de la Louessé et Doumani. Là six villages ont disparu: Simba, Kongo, Bipoye, Lébolo, Boudinga, Nzalamoni. On les retrouve sur la voie COMILOG; ils se sont déplacés vers le nord-est sur des distances allant d'une dizaine (Kongo, Lébolo) à une vingtaine de kilomètres. D'autres se sont dédoublés: Passia, Mipoudi, Mikouania.

Le troisième secteur commence à Doumani. Tous les anciens villages sont demeurés en place, mais certains de leurs habitants sont partis et ont construit un nouveau groupement au nord-est, près de M'Binda: tels Doumani, Mipoudi, Missimba.

Ces grandes migrations en ont provoqué d'autres sur la route même de Koulamoutou. Les vides ont été comblés par un mouvement du nord au sud. Des villages comme Ngoubou-Ngoubou, Bipoye et Lébégni se sont rapprochés de la gare de Mayoko. Enfin, sur l'axe COMILOG lui-même, on assiste à un mouvement vers le nord: c'est le cas pour Ngoubou et Mayala.

Aux raisons habituelles ayant entraîné ces mouvements, il faut en ajouter d'autres. Certes comme partout, les jeunes sont attirés par la perspective de travail sur la nouvelle voie et les anciens par

celle de débouchés pour les produits agricoles, les uns et les autres par la présence d'écoles et de dispensaires. Mais ce qui est particulier à ce secteur c'est, nous révèle B. Guillot (1), le caractère "foncier" du déplacement. Les terres de la route de Koulamoutou sont en effet épuisées. Or les habitants des villages en possèdent d'anciennes qui se sont régénérées après un long repos et qui se trouvent justement aux alentours de M'Binda. C'est la raison du déplacement très rapide vers le nord-est: il n'aurait été, semble-t-il, que facilité ou hâté par l'établissement de la voie COMILOG.

Ces mouvements sont loin d'être terminés, si l'on en juge par l'éclatement de villages comme ceux de Passia et Mipoudi, qui n'ont rien à voir avec les nouvelles artères. Ils sont dus comme toujours aux nécessités agricoles, mais aussi à des dissensions familiales. Tous les villages déplacés appartiennent d'ailleurs aux Batsengui, dont les terres sont situées de part et d'autre de la route COMILOG; les Mihonho qui n'ont pas cet avantage se contentent de se rapprocher de Mayoko.

On peut se demander si les villages qui ont changé de place présentent les mêmes caractères démographiques qu'auparavant. Ils ont dans l'ensemble gardé leur structure traditionnelle, comme en témoigne la pyramide des âges de Passia en 1967 (2). Par contre, le quartier de Doumani à M'Binda a l'allure d'une agglomération nouvelle (beaucoup d'hommes jeunes), avec néanmoins une différence: la grande proportion des femmes de 20 à 39 ans. Ce sont de toute évidence des ménages de Banzabi qui se sont installés. Ils sont originaires de Doumani, mais ils ont parfois déjà séjourné hors de leur pays: 19 sur 30 ont travaillé au Gabon, à Dolisie et à Pointe-Noire. Ils sont revenus à cause des possibilités de travail.

La conséquence démographique la plus marquée de ces mouvements est la baisse de la population dans certains secteurs et son accroissement dans d'autres. La diminution est sensible sur l'axe de Koulamoutou. La partie nord est la plus touchée car les villages se vident soit au profit de M'Binda soit au bénéfice de la partie méridionale de la route. Moungoudou nord est tombé de 505 habitants (en 1970) à 472 en 1971. Ses occupants ont émigré soit à Poto-Poto, quartier de M'Binda (38 habitants y sont originaires de Moungoudou nord), soit à Likoumou entre

---

(1) B. GUILLOT ibid.

(2) B. GUILLOT: Le terroir de Passia p. 30.

Tsinguidi et Mayoko, village nouveau peuplé de 48 habitants en 1971. Alors que Ngoubi-Ngoubi demeure stationnaire, l'ensemble des 8 villages dépendant administrativement de Poungou est en diminution, passant de 628 habitants en 1970 à 454 en 1971. C'est dire combien le processus s'accélère. Dans ce groupe, Bipoyo est particulièrement atteint: 50 habitants en 1970, 19 en 1971. Une partie de sa population s'en est allée à M'Binda et une autre, soit 28 personnes, a créé une nouvelle agglomération dans le secteur de Doumani en 1971; les populations de cette dernière région ont augmenté, passant pour l'ensemble de 495 habitants en 1970 à 531 en 1971, à cause de cette descente des Mihonho en direction de Mayoko.

La population du centre de Simba, le plus méridional, est à peu près stationnaire, avec 238 personnes pour l'ensemble des villages de Mibamba, Simba I et Mayala. Ce dernier est cependant en décadence notable, passant de 98 à 77 habitants en une année, car il se dépeuple au profit du secteur plus septentrional de l'axe COMILOG.

Si l'ancienne voie de Koulamoutou a perdu ses populations, c'est parce que celles-ci se sont établies dans la région de M'Binda, où la nouvelle cité est en train de supplanter le chef-lieu de district lui-même.

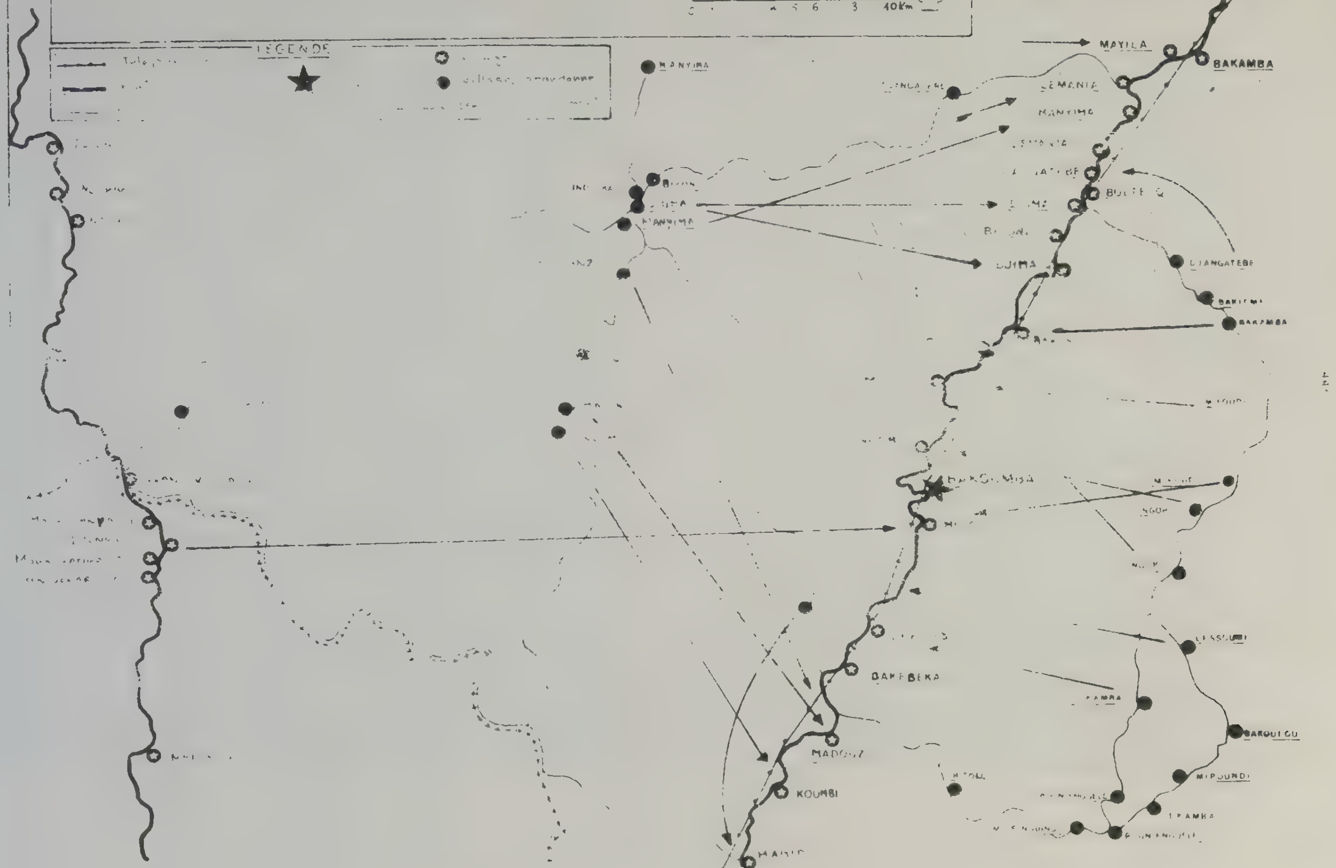
Le va-et-vient complexe des populations de la route du téléférique.

Dans le secteur gabonais de la COMILOG se retrouvent les traditions de nomadisme constatées au Congo. La frontière entre Gabon et Congo est d'ailleurs artificielle: le paysage et les ethnies sont les mêmes de part et d'autre dans le massif du Chaillu. Les populations ont l'habitude de se déplacer en groupes sur des distances assez courtes et elles s'installent toujours sur l'axe économique du moment.

Avant l'ouverture de la route de Mayoko à Moanda (1958-59), le Sud Gabon n'était pas vide. Les Bandzabi et les Batsangui, groupes frères, auraient vécu (1) au long d'une piste dont le parcours général serait celui de la voie suivant le téléférique (sauf entre Mayila et Doumay où elle évitait l'abrupte descente dans le ravin de la M'Bérécé

(1) D'après des propos recueillis auprès des Anciens dans les villages de la région de Bakoumba.

LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES VERS LA ROUTE DU TELEPHERIQUE



en passant à flanc, plus à l'ouest). Cette artère de peuplement avait été abandonnée, semble-t-il, dans les années 40, au bénéfice de deux pistes de recherche de l'or. L'une, à l'est, se raccordait avec la précédente par trois bretelles, à Bakoumba, à Djim et au sud de Lessoumi. L'autre, à l'ouest, rejoignait la route actuelle par une bretelle arrivant à Lémania. On ne revenait sur la piste abandonnée que pour chasser au filet et avec des chiens, pour cueillir les fruits des manguiers et des safoutiers des anciens villages, pour pêcher au panier dans les torrents, et l'on passait la nuit sous des abris de feuillage (1).

Ce déplacement des populations a été provoqué par l'installation de chercheurs d'or français qui employaient les hommes et achetaient aux femmes les produits agricoles destinés à ravitailler leurs campements. Les villages étaient donc nombreux sur ces deux pistes.

Sur celle de l'est s'échelonnaient, en partant du sud, les villages de Bitolo, Missiguingui, Bounienguélé, Lékamba en deux agglomérations, Bakoudou, Lessoumi, les deux hameaux de Ngobi et les doubles agglomérations de Mipoudi, Bakamba, Bakiémé et Diangatébé. Ces villages étaient prospères. Les hommes travaillaient sur les chantiers de la Société Minière de Bitolo, de l'exploitation aurifère Robin à Tsiangatébé, Koudou et Bakoudou. Du camp de Koudou, ouvert en 1950, sortaient chaque année plus de 41 kilogs d'or. De celui de Bakoudou, on extrayait de 25 à 31 kilogs; 100 Africains y travaillaient et un Européen venait de temps en temps contrôler le travail (2)

Les cultures traditionnelles des femmes pourvoyaient à l'alimentation familiale: manioc, taros, ignames, arachides des champs en clairières; légumes (gombo, oseille, aubergines, tomates, oignons et piments) en cultures de cases. Le surplus était vendu aux ouvriers, ainsi que la viande fumée de chasse, très demandée dans les chantiers. Un petit artisanat se maintenait à cause de la clientèle: tisseurs de pagnes de raphia, tailleurs, vanniers, potiers et même des forgerons qui fabriquaient encore des couteaux, haches, cognées et matchettes

---

(1) Des employés du téléférique nous ont raconté que ces expéditions familiales étaient une des joies de leur enfance.

(2) BAUD, dans le Rapport sur la feuille Franceville Ouest au 1/50 000 p. 43, indique les chiffres suivants pour Koudou: 1951 41,640 kilogs; 1952 41,725; 1953 41,635.

avec le fer de la région; mais ils étaient de plus en plus supplantés par des colporteurs vendant des pagnes et autres tissus, du savon, des allumettes, du sel et des outils de coutellerie. L'école se trouvait au lieu de résidence du chef de canton; celle de Mipoudi fut néanmoins transférée à Ngobi et un instituteur gabonais y faisait classe. Il n'y avait pas de dispensaire, mais les guérisseurs utilisaient les plantes locales; une fois par an venaient des infirmiers et le médecin, à pied ou en tipoye, pour vacciner et évacuer les malades les plus graves (lépreux, sommeilleux).

Cette économie prospère de forme archaïque ne devait pas durer à cause de la fermeture des chantiers, non par manque d'or mais parce que le prix de sa vente ne variait pas alors que les charges devenaient de plus en plus lourdes pour les exploitants européens (augmentation des prix de la main-d'oeuvre et des produits vivriers, vols d'or sur les chantiers difficiles à contrôler). L'abandon, commencé en 1955, se généralisa en 1960.

La piste de l'ouest a vécu à peu près la même histoire. Cet axe avait été suscité par l'installation des exploitations d'or d'André Champroux au sud et de Roger Buffier au nord, qui ont fonctionné de 1945 à 1955. Elles se localisaient dans les régions de Pana, Boumou, Bitsabanga, Moukoungna et Mayima. Les villages étaient nombreux là aussi. C'étaient, en partant du sud, Mamidi (sur une piste assez proche de la route COMILOG actuelle) et plus à l'ouest Koumbi, Madounzi, Lémanissa, Mayima, Djima, Moukoundjoka et Bikoni; un hameau de Mayima était isolé au nord sur un mauvais sentier. Une bretelle aboutissant à Grand Village unissait la piste de l'or à la route de Koulamoutou. La liaison avec les sentiers de l'est se faisait par un chemin passant à Lémania et arrivant à Diangatébé. Les prospecteurs d'or avaient amélioré leur route qui était accessible aux camions: ceux-ci allaient au Congo et traversaient la Louessé par un bac à 10 kilomètres au nord de Mayoko.

Il régnait dans ce secteur une grande activité. La vie que l'on menait dans les villages était la même que dans ceux de la piste orientale. La cessation de l'exploitation de l'or y entraîna les mêmes conséquences, d'autant plus qu'un nouvel axe de circulation, celui du téléférique, allait attirer les hommes de toute la région.

C'est au moment où se fermaient les derniers chantiers aurifères que se construisit la route du téléférique du manganèse, à partir

de 1958. L'ouverture de nombreux chantiers travaillant au déforestage de ce secteur boisé amorça un mouvement de migration. Au début, les hommes assez jeunes quittèrent les villages, qui finirent eux-mêmes par se déplacer. En 1968, restaient encore quelques hameaux dépeuplés sur la piste de Bakoubou. En 1975, il ne subsiste plus un seul village. La piste de l'est est envahie par la végétation, les femmes ne vont même plus cultiver leurs anciens champs trop éloignés, seuls les chasseurs la fréquentent encore car il y a des buffles et beaucoup d'antilopes. La piste de l'ouest est désertée aussi mais elle a été ouverte de nouveau en 1974 par les géologues du Service de Prospection de la COMILOG(1).

Le déplacement des villages s'est fait à la fois depuis l'est et l'ouest. D'une manière générale, ceux de l'est se sont installés dans la partie méridionale de la route COMILOG, ceux de l'ouest dans la partie septentrionale. Il y a néanmoins une zone de mélange.

Au sud de la route, une grande partie des villages de la sous-préfecture de Bakoumba sont originaires de la région aurifère de Bakoudou. Ce sont ceux de Yamaka, Mamidi, Mipoudi I et II, Bakouba, Lessoumi, Ngobi, Bounienguélé et Diangatébé. Ils sont peuplés de Banjabi, Batsengui et Bawandji.

Au nord s'égrènent des villages venus de l'ouest, de la région de Koulamoutou: Manyima, Lémania, les deux hameaux de Mayila, Linzoumi, le village de Konda mêlé à un hameau de Linzoumi, et Djema. Les populations sont Banjabi et Batsengui.

Un mélange d'agglomérations venues des deux pistes s'est effectué au sud de Babéka, où Mamidi est originaire de l'est tandis que Madounzi, Kombi et Poundi se sont déplacés de l'ouest. Cela s'explique par un infléchissement de la piste de l'ouest et l'existence d'un chemin de raccord assez court aboutissant sur l'actuelle voie COMILOG.

Ainsi la route actuelle, qui a attiré les hommes de contrées différentes, se trouve-t-elle jalonnée de nombreux villages: il y en a 29 sans compter les importants campements des sous-stations du téléférique. On est frappé par l'animation de cette voie, surtout si on la compare à la belle route goudronnée qui relie Moanda à Franceville: cette dernière en effet possède quelques villages (4 ou 5) avant le pont de la Lébombi qui marque la fin de l'attraction de la COMILOG, mais apparaît ensuite singulièrement déserte à l'exception du nouvel aéroport de

---

(1) Renseignements de M. Delorme, géologue à la COMILOG.

Mvengué; la vie ne reprend qu'aux abords immédiats de la petite capitale régionale.

On notera aussi avec intérêt un autre déplacement de populations plus lointaines vers l'axe du téléférique. Déjà, au temps des explorations Buffier et Robin, la piste de Mayina avait attiré les gens de la piste de Koulamoutou. Il ne s'agit pas encore de déplacement des villages, à l'exception de celui de Moukoungna qui s'est installé dans le canton de Mipoundi. C'est un mouvement plus diffus: les hommes vont à Bakoumba et dans les sous-stations; leurs familles les suivent, d'autant plus que leur région d'origine n'est pas éloignée, que leurs femmes peuvent aisément rendre visite à leurs parents et que les ethnies sont les mêmes: Bandzabi et Batsangui. Ils sont venus en particulier de Diengo, Pana, Ngombo, Malaba, Njongo, Tsenguénista, Moukoungna et Grand Village. On compte, en 1975, une vingtaine de travailleurs du téléférique, soit une centaine de personnes en tenant compte des familles, qui sont originaires du canton de Pana (1). On peut se demander si ces migrations ne vont pas s'amplifier et si les villages de ce secteur de la route de Koulamoutou ne vont pas émigrer, comme ils l'ont fait dans la partie sud proche de M'Binda, pour se rapprocher du grand centre COMILOG.

C'est donc une idée de migrations perpétuelles des populations que l'on peut retenir en conclusion de ce chapitre des déplacements de villages. Mais ce mouvement ne peut que se stabiliser sur des routes présentant un puissant attrait économique, comme c'est le cas de l'axe COMILOG.

Mieux encore, cette stabilisation risque d'être définitive. Les réserves de manganèse sont considérables à l'échelle mondiale. Leur épuisement ne peut se faire qu'à une échéance qui ne concerne pas la génération actuelle ni la suivante. L'évacuation du minerai continuera à s'effectuer en partie par la voie congolaise car il y va de l'intérêt de tous. On peut donc envisager des villages fixés pour très longtemps sur certaines routes et il en résultera pour eux une amélioration incontestable de bien-être et de culture.

---

(1) D'après le fichier COMILOG.

II- BOULEVERSEMENT DE LA STRUCTURE DES POPULATIONS RURALES.

L'appel des villes au détriment des populations paysannes de la région et même d'autres zones plus éloignées, les déplacements des villages qui en ont été la conséquence ont constitué une sorte de révolution dans les savanes de la plaine du Niari et les forêts du Chaillu. Il devait en résulter un bouleversement de la structure démographique rurale, très évident parfois, plus discret souvent, mais qui n'en est pas moins impressionnant. Ce bouleversement s'est traduit par une concentration de la population sur l'axe COMILOG où les densités sont plus fortes que dans les anciens secteurs de peuplement; par un changement dans les caractères démographiques: sex ratio et répartition suivant les âges; par l'arrivée de populations nouvelles et par un mélange, donc un rapprochement des ethnies dans les villages des gares ou ceux qui en sont proches.

Des densités plus fortes sur l'axe COMILOG.

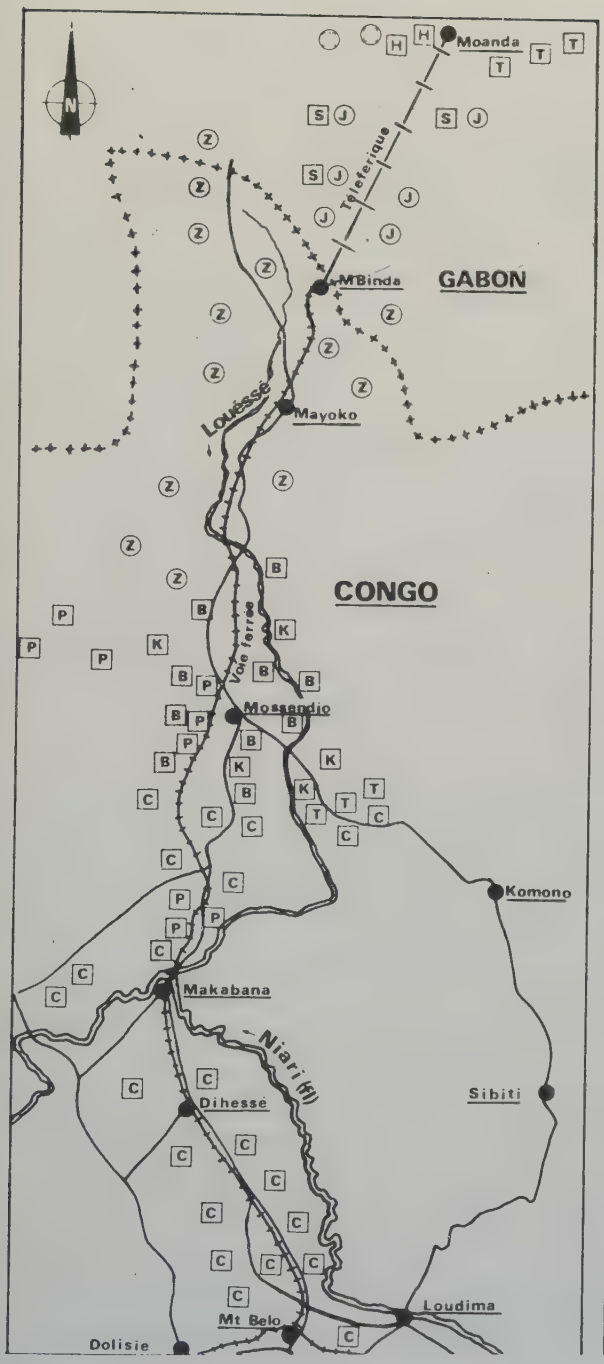
Les modifications dans la répartition se constatent de prime abord et sans études statistiques avec le paysage de villages plus nombreux, le grouillement des foules enfantines aux abords des stations, une animation humaine que l'on ne retrouve pas sur les anciennes pistes. Ces impressions sont confirmées par les chiffres, malgré le manque de rigueur et les incertitudes des plus officiels. Nous allons étudier des exemples de zones où la documentation est plus sérieuse et que nous avons pu vérifier (1).

Dans le secteur de la vallée du Niari, depuis le croisement de la piste de Loudima avec l'artère COMILOG, au long de celle-ci jusqu'aux "faubourgs" de Makabana, l'accroissement du nombre d'habitants est remarquable. Il s'agit pourtant d'une région encore vide (1,2 habitants au km2) (2) mais où les populations se sont massées sur cet axe

---

(1) Cette étude est faite à partir des monographies de l'état-civil et d'enquêtes personnelles.

(2) Alain AUGER: Les problèmes humains posés par le projet de ranch d'élevage de bovins dans la plaine de Dihessé 1970 p. 4.



La repartition des ethnies en 1972

0 10 20 30 40 50 km

LEGENDE

- Obamba
- Bandjabi
- Bandzabi
- Batéke
- Batsengui
- Batsangui
- Bakota
- Bacougni
- Bapounou
- Bahouandji

essentiellement, à tel point que nous avons pu y évaluer une densité linéaire de populations rurales de 22 habitants au kilomètre. En 1957, donc cinq ans avant l'ouverture de la voie ferrée, il y avait 588 habitants dans les villages de la terre de Kimanza Panga, sur la route de Loudima à proximité du futur chemin de fer(villages de Bamanganzo, Kimanza Panga, Paka et Youlou Mayéko). Leur nombre passe à 611 en 1965. Mais cette évolution n'est pas la même pour toutes les agglomérations. Sur la terre Kimanza Panga, ce sont les villages les plus proches de la voie ferrée qui en bénéficient. Alors que Bamanganza et Paka ne progressent pas, diminuent même très légèrement, la population de Kimanza Panga augmente un peu, passant de 128 à 147, et celle de Youlou Mayéko, de 137 en 1957, arrive à 163 en 1965.

Sur la terre M'Bomo, tous les villages proches du rail ont vu leur population s'accroître. C'est le cas de M'Bomo II, déjà installé au commencement de la route menant à Loudima. C'était en 1949 un village notable de 191 habitants. Mais le dépeuplement de la boucle du Niari s'accélère à cette époque et en 1960 il n'y avait plus que 180 personnes. La population de M'Bomo, qui était de 230 en 1965, monte à 364 en 1971. Sa prospérité vient de la vente des produits maraîchers grâce au chemin de fer.

Ce sont les anciens villages de la route de M'Bomo en particulier qui ont alimenté la population des gares, mis à part les chemiots qui appartiennent à la catégorie des "flottants" venus de tout le Congo. Etudions ces petits groupements en fonction des gares qui sont, en allant du sud au nord, celles de Kibouba, Mouindi, Sinda, Dihessé et Moukanga.

La gare de Kibouba, qui n'est pas mentionnée dans les recensements du district de Loudima, n'en avait pas moins 46 habitants en 1970. Ils sont venus de M'Bomo pour vendre plus facilement, nous ont-ils dit, leurs oignons et leurs tomates aux routiers et surtout aux voyageurs des trains. Le peu d'importance du hameau tient à ce que Kibouba n'est qu'une halte sur la voie ferrée, sans aucun bâtiment, un simple panneau indiquant la station. Il n'en est que plus curieux de voir au long du rail un véritable petit marché aux légumes au moment du passage du train.

Mouindi-gare a une autre importance. Autour de la station se sont installés ou développés plusieurs villages et campements, donnant au total 372 personnes en 1970. Il s'agit de Kimbembéké, des deux

POPULATION DES VILLAGES DE LA TERRE M'BOMO EN 1971

VILLAGES	Sexe masculin			Sexe féminin			TOTAUX		
	- de 18	de 18 à 60	+ de 60	- de 18	de 18 à 60	+ de 60	Hom.	Fem.	Ensemb.
M'Bomo I	98	87	1	104	72	2	186	178	364
M'Bomo II	67	57	5	87	48	8	129	143	272
M'Bomo III	16	17	1	13	10	1	34	24	58
M'Bembo-M'Boté	6	11	1	8	4	0	18	12	30
Kibanda Kouni	9	6	1	13	5	1	16	19	35
Mitoumbi	13	12	1	15	8	0	26	23	49
M'Bougou I	17	16	0	11	14	2	33	27	60
Kimbembéké	13	19	2	27	11	0	34	38	72
Dihetso	13	7	0	8	8	1	20	17	37
M'Bomo II 2	3	5	0	7	6	0	8	13	21
Tsinzambi	9	10	0	11	8	10	19	29	48
Dihessé gare	8	9	0	12	7	0	17	19	36
Quartier Faure	17	13	0	19	8	0	30	27	57
Quartier Bacongo	87	61	2	72	48	7	150	127	277
Quartier Manianga	61	27	0	39	36	1	88	76	164
Quartier Babembé	9	13	0	8	11	0	22	19	41
Quartier Bakougni	11	18	0	13	11	0	29	24	53
Ditoumba	8	6	0	4	7	0	14	11	25
Nsitou (Dihessé)	3	5	0	3	4	1	8	8	16
Moutéki Holo	9	10	0	15	9	1	19	25	44
M'Boté II	11	12	0	3	6	0	23	9	32
Kimbambatetsi	38	34	0	46	18	1	72	65	137
Pilambé	9	8	0	11	6	1	17	18	35
Noumbou (Dihessé)	8	10	3	13	5	4	21	22	43
Moudilou	3	6	0	5	6	1	9	12	21
Passipé	9	8	0	12	10	0	17	22	39
M'Boté I	33	41	1	39	24	1	75	64	139
M'Boungou I	13	18	3	17	13	0	34	30	64
Koutina-Nzambi	6	7	0	5	4	1	13	10	23
Kinguimbi	32	39	3	33	29	6	74	68	142
Moukombitsi	15	16	0	13	12	0	31	25	56
Moualou	19	24	2	12	19	3	45	34	79
Panga Bouma	13	14	1	13	15	1	28	29	57
Talanganou	7	9	4	8	5	1	20	14	34

campements de Moualou, de Mouindi-gare, des campements des "Flottants" et de M'Panga-M'Bouma, de Koutina-N'Zambi, de M'Boté I et des deux campements de M'Boté II. Six de ces villages s'alignent sur le rail à l'ouest de celui-ci, quatre sont situés sur la route à l'est.

Kimbembéké, d'après les recensements du district, a connu une progression notable depuis 1962, date du premier passage des trains; les habitants étaient alors 41 et sont passés à 51 en 1963, 62 en 1966, 71 en 1968; nous en avons dénombré 73 en 1972 (1). Le campement de Moualou, dit Moualou II - Mouindi, présente dans les monographies administratives une population estimée à 41 habitants en 1970; nous n'en avons compté que 35 en 1972: il n'y avait pas eu beaucoup de changement, puisqu'ils étaient 31 en 1967 et 1961; le chiffre de 70 apparaît comme un maximum. M'Panga-M'Bouma est un campement dû au déplacement d'un village depuis l'ancienne route du Gabon en 1964. En 1966, on y comptait 52 habitants; ils étaient 56 en 1970, 58 en 1971; nous n'en avons découvert que 49 en 1972. Koutina-N'Zambi s'est déplacé en totalité depuis la route de M'Bomo en 1960 au moment des travaux de construction de la voie ferrée; les habitants n'étaient que 7 en 1962, mais on assiste ensuite à une progression régulière: 15 en 1963, 18 en 1965 et 21 en 1969; le problème pour nous est de n'en trouver que 19 en 1971, alors qu'Alain Auger affirme qu'ils étaient 92 en 1970. M'Boté I s'est déplacé en totalité en 1964; en 1965, les monographies permettent de lui attribuer 124 habitants, et en 1966 142 habitants. Le recensement de 1970 (Auger) n'en comptait que 116, et en 1971 nous en estimions nous-même 139. Quant au village de Mouindi, il se compose d'un campement de "flottants" et d'un Centre rural. Le premier, où habitent les employés de la COMILOG, groupait 12 habitants en 1970 et 1971. Le Centre était autrement important: au recensement Auger de 1970, il n'avait que 21 habitants, alors que les statistiques du district avancent le chiffre de 77 pour 1972.

Malgré les incertitudes et parfois même les contradictions dans les chiffres de recensement, il n'en demeure pas moins que la gare de Mouindi est devenue le noyau d'une nébuleuse notable dans l'immensité désertique de la boucle du Niari. Alain Auger lui donnait au total 372 habitants en 1970 (2). Nous arrivons nous-même au chiffre de 404 en 1972.

---

(1) Le recensement de 1970 dont parle A. Auger ne donne que 34 habitants.

(2) A. AUGER: Les problèmes humains posés par le projet de ranch... p. 9.

Il s'agit donc d'une progression notable et qui nous semble valable. L'établissement du ranch de Dihessé devait encore accentuer cet essor démographique en 1974, où l'on aurait atteint un chiffre de pointe de 1 500 personne, mais avec une retombée rapide inévitable en 1975.

La gare de Sinda est devenue elle aussi un pôle d'attraction. Mais les villages qui s'en rapprochent ne sont pas éparpillés en nébuleuse comme à Mouindi. Ils s'alignent tout au long de la route, donc à l'est de la voie ferrée. Ce sont Dihetso, M'Panga-M'Bouma, M'Bombo-M'Boté et M'Boungou I. Le premier est un ancien village replié depuis la route de M'Bomo. Sa population suit une courbe régulièrement ascendante, sauf pour l'année 1970, ce qui nous étonne: 26 habitants en 1965, 17 en 1970, 37 en 1971. Il est vrai que nous n'avons trouvé que 30 personnes en 1972. M'Panga-M'Bouma, venu de la route du Gabon en 1964, s'est vidé peu à peu au bénéfice du campement du même nom installé à côté de la gare de Mouindi; peuplé de 53 habitants en 1965, il n'en avait plus que 5 en 1972. La courbe des populations de M'Bombo-M'Boté est irrégulière et il y a des contradictions dans les chiffres: 19 habitants en 1966, 16 en 1970 d'après le recensement de l'O.R.S.T.O.M. (1), 30 en 1971 dans les monographies du district. A M'Boungou I, nous trouvons les mêmes incertitudes: 61 habitants en 1966, 42 en 1970 d'après A. Auger (1), ce qui est une baisse notable mais le recensement officiel de 1970 avance le chiffre de 60. Ce qui est important, c'est d'essayer de dégager des progressions par grands ensembles. Or, de part et d'autre de Sinda-gare s'égrènent sur la route des villages et des hameaux dont le nombre total d'habitants atteignait 80 en 1970 pour Alain Auger et 132 pour nous en 1972. C'est peu certes, mais il n'y avait aucune agglomération dans ce secteur dix à douze ans auparavant. De toutes manières, malgré les contradictions entre les recensements officiels et officieux, il y a augmentation du nombre d'habitants.

Le cas le plus intéressant est celui de la troisième des gares étudiées, celle de Dihessé qui se trouve au carrefour de la route de Malolo. Bien que n'ayant pas atteint, de loin, le développement qu'espéraient des chercheurs de l'O.R.S.T.O.M., elle a rassemblé des populations d'horizons différents, de la route de M'Bomo, de la région de Malolo et de l'ancienne route du Gabon. Certes, Dihessé-gare (17 habitants

---

(1) A. AUGER ibid. p. 9.

en 1965) n'en a que 44 en 1972, mais auprès d'elle les différents villages qui constituent la nouvelle agglomération groupaient 66 personnes l'année suivante: ce sont Noumbou-Dihessé qui, de 33 habitants en 1968, passe à 40 en 1972, et N'Sitou-Dihessé qui ne compte plus que 9 personnes en 1972. C'est un cas particulier, dit-on. Le village se dépeuple: ses habitants vont travailler à la SIACONGO (1), Loudima-gare, Mont Bako et Makabana; les filles se marient à Dolisie, Jacob et Noumbou. A Pilampé, la population, qui était de 22 habitants en 1966, atteignait 35 en 1971. Notons enfin qu'une partie des résidents du village de N'Delo, qui étaient surtout des Babinga, s'est retirée à Dihessé, où ils étaient 35 en 1970. C'est donc finalement un total de 88 personnes qui gravitent autour de Dihessé, et peut-être davantage si nous y ajoutons les Babinga de N'Delo.

Au nord de la gare de Dihessé, une modeste station a été ouverte plus récemment, celle de Moukanga où il y avait 50 personnes en 1970. Non loin, le hameau de Boudou, replié de l'ancienne route du Gabon, peut apparaître comme un satellite.

D'autres villages se sont étalés sur l'axe COMILOG, mais en dehors des gares. Ce sont par exemple Moudilou et Talangnanou situés sur la grande route. Le premier ne progresse certes pas: 19 habitants en 1966 et 1967, 20 en 1968 et 1969. En 1970, il avait même retrouvé son chiffre de 19 et l'avait conservé en 1972. La progression du second n'est pas spectaculaire: de 28 habitants en 1966, il montait à 34 en 1971. Aux abords de Makabana, d'autres agglomérations contribuent à l'accroissement des densités de la région étudiée. Ce sont Koutina (79 habitants), Maboukou (78), Yama (98), Makaka (221), Nyanga (71), Moukondo (113) et M'Boté Kolé (47). Ce qui fait, au nord de Dihessé, un total de 757 habitants. Enfin, d'autres villages se sont établis en gros dans l'axe COMILOG, mais un peu à l'écart, sur des bretelles comme celle qui mène à l'ancien campement de N'Delo. C'est le cas de M'Boté II qui a progressé de 19 habitants en 1965 à 22 en 1966 et 45 en 1972; et cependant ce village se dépeuple plus ou moins au bénéfice de la gare de Mouindi. Il en est de même du hameau de Zouangui, proche de M'Boté en allant sur N'Delo, et dont les habitants émigrent peu à peu vers M'Boté

---

(1) Exactement à l'ancienne Société Sucrière du Niari de Loudima qui fait partie de la Société Industrielle et Agricole du Congo (SIACONGO) dont le centre se trouve à N'Kayi, ex Jacob.

pour se rapprocher de la COMILOG. Les jeunes surtout ont de plus en plus tendance à abandonner les villages où se maintient la vie rurale traditionnelle avec toutes ses contraintes.

Nous arrivons ainsi au total de 1 665 habitants le long de l'axe COMILOG de la vallée du Niari en 1971-72, pour les seules populations des villages, donc à l'exception des deux centres semi-urbains de Mont Belo et Makabana.

En comparaison, la région vraiment à l'écart du rail apparaît singulièrement vide. Les populations qui n'ont pas encore quitté les villages antérieurs à l'installation de la voie ferrée sont peu nombreux. Il y en a sur l'ancienne route de M'Bomo, vieux secteur rural. Là, M'Bomo II avait 268 habitants en 1972 et Moulou II 79 cette même année (alors qu'il en comptait 16 en 1968). Kinguimbi (142 habitants en 1971) se maintient probablement parce qu'il n'est pas loin de la voie ferrée. Mais cela ne fait guère au total plus de 489 habitants sur la route qui concentrait, à la veille de l'ouverture du trafic ferroviaire, toutes les activités de la boucle du Niari. En dehors de cette piste, il ne restait en 1972 que Malolo où la station forestière, avec une dizaine de cases, et le Centre de rééducation de la jeunesse délinquante maintenaient quelques habitants: ce dernier avait 19 élèves qui nécessitaient la présence de quelques éducateurs (1) A côté de cette population flottante s'était maintenu un village qui bénéficiait de ce voisinage pour la commercialisation de ses récoltes. Il se trouve au carrefour, fort peu visible maintenant à cause des broussailles, de l'ancienne route du Gabon.

On peut conclure que, dans le secteur de la vallée du Niari allant de la route de Loudima jusqu'aux premiers hameaux de Makabana, la voie ferrée a entraîné la concentration des hommes et une densité rurale linéaire de 22,2 habitants par kilomètre, sur une distance de 75 kilomètres. Cette concentration humaine est bien supérieure à celle qui existe dans l'ensemble de la région, bien qu'il soit matériellement impossible de comparer des densités linéaires avec des densités au kilomètre carré. Ce peuplement n'est pas régulier mais en chapelet aux grains plus ou moins gros. Les plus importants sont ceux des gares: Mouindi surtout avec 272 habitants, Sinda avec 132 et Dihessé avec 88, les stations de Moulounga (50 habitants) et Kibouba (46) ayant une importance

(1) En 1975, le Centre de Rééducation n'existait plus à Malolo.

moindre à cause de leur situation ou de leur établissement récent. Si l'on considère l'ensemble des populations, en y ajoutant celles du centre semi-rural de Mont Belo et celles de la petite ville de Makabana dont les fonctions sont encore en partie agricoles, soit 7 865 personnes au total, on arrive à une densité linéaire de 80, sur 98 kilomètres. C'est une preuve évidente du regroupement des hommes sur l'axe COMILOG.

Ces profonds changements de densités de population, liés à des regroupements autour des gares et à une migration auprès de la voie COMILOG, nous allons les retrouver de Makabana à Mossendjo, dans la zone des collines et plateaux qui enveloppent le massif du Chaillu.

Entre le pont de la Louessé sud et la ville de Mossendjo, en effet, la voie ferrée, suivie de la route qui épouse à peu près son tracé, est jalonnée d'agglomérations assez nombreuses. Elles sont plus étendues, avec parfois des aspects de nébuleuses, auprès des gares. Pôles d'attraction, celles-ci ont vidé rapidement les anciennes pistes. Les villages se sont groupés à leurs abords, et entre ces groupes agglutinés se déroulent de longs secteurs de route presque déserte. Ces gares sont, en partant du sud, Boudianga, Mabafi et Thomas.

Proche de la Louessé et du viaduc qui la franchit, Boudianga est une toute petite station avec quelques cases COMILOG où logent 12 employés et un village de 51 habitants. Elle a surtout un rôle de régulation: manoeuvres et attente des convois de grumes ou de manganèse. Cette modeste gare n'en a pas moins attiré des villages, dont certains se trouvaient sur la route de Kibangou. Il y a là trois agglomérations: Moussitoubouala (95 habitants), Boukébesséné (116) et Moubouyou (104). Nous pouvons y rattacher les 52 habitants de N'Gala, village d'implantation plus ancienne qui se trouve à mi-chemin entre les gares de Boudianga et Mabafi. C'est donc un total de 450 personnes qui s'alignent au long de la voie COMILOG sur une quinzaine de kilomètres, soit une densité linéaire de 30 au kilomètre.

Lorsque cesse l'attraction de la gare de Boudianga, commence assez vite celle de Mabafi: à vrai dire on peut se demander si celle-ci ne s'exerce pas aussi sur le village de N'Gala. Mabafi a un gros avantage sur Boudianga: elle dispose de beaucoup de place et la voie n'y est pas en remblai: elle a pu de ce fait se prêter aux installations forestières et les grumes y sont entreposées. Mabafi est à l'origine de l'apparition de trois groupements: l'un dans l'axe de la gare, les autres

DISTRICT DE MOSSENDJO AXE DE MAKABANA RECENSEMENT DE 1971 ET 1972

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOT.
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
NYANGA	Nyanga	29	18		21	35		103
	Ngouélé	37	26	1	29	45	5	143
	Boungoto	19	12	1	18	17		67
	Mabanga	19	13	1	17	25	1	76
	Dounguila	26	22	1	16	26	4	95
	Isombo	40	37		33	46	4	160
	TOTAL	170	128	4	134	194	14	644
POPO	Popo I	96	40	2	84	65	2	289
	Popo II	9	7		7	7		30
	Nyono	31	14	1	20	30		96
	Mouvendzé	61	39	2	54	71	5	232
	Itabi	23	16		12	21	1	75
	Ilendo	19	12		10	12		53
	TOTAL	239	130	5	187	206	8	775
GARE THOMAS	gare Thomas	98	71	5	101	98	25	398
	Kanga II	8	5		7	8		28
	Issira	10	19	2	12	30	3	76
	Ibeni I	5	8		5	9		27
	Nzanza	1	6		2	6		15
	Ibeni II	4	13		9	16	2	44
	Nziengo	20	15		14	21		70
	Ibangou	1	5	1	3	6		16
	Ndandi	13	12		6	14		45
	Kanga I	56	40	1	41	67	6	211
	Matadi	86	6		5	7		22
	Massouété	36	25	4	30	41	2	138
	Ngouanga I	5	4		4	9	2	24
	Mapinda I	12	22	1	14	24		73
	Missanga	3	4		5	9		21
	Mouvissi	21	15		14	19	1	70
	Mibouba	22	20	1	14	29	2	88
	Mahinda	15	24		15	23		77
	Ngouanga II	27	25		22	26	3	103
	Moudiba	17	15		14	20		66
	Likomé	13	9	1	7	13		43
	Moungongo	24	11	1	15	23	1	75
	Massouka	5	7		6	7		25
	Comilog	64	67		46	54		231
	TOTAL	486	448	17	409	579	47	1986

DISTRICT DE MOSSENDJO AXE DE MAKABANA RECENSEMENT DE 1971 ET 1972
(suite)

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOTAL
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
ITSOTSO	Itsotso	30	29		27	23		109
	Mounoumbouba	37	28		32	51	4	152
	Ibéni III	16	27	1	9	21	1	69
	Dzingou	34	31	1	26	34	2	128
	Loukoumou	12	4		5	8		29
	Bandakoumou	14	18	2	18	28	1	81
	Itsotsokoumou	11	8	1	9	11		40
	TOTAL	154	139	5	126	176	8	608
TITI	Titi	12	15	1	6	11	2	46
	Poudi I	12	14		11	23		65
	Poudi II	17	17		25	18	1	78
	Manganza	20	31	1	16	30	2	102
	Nzanda	8	8		7	15	3	41
	Tsougou	18	14		21	19	1	73
	Likoné	12	8		11	16		47
	Kibangou	4	5		4	9		22
	Kongolo	12	8		8	11	1	40
	Bikongo I	15	12		27	16		70
	Bikongo II	2	4	1	1	7		15
	Koko	3	5	1	7	7	2	25
	TOTAL	140	141	4	144	182	13	624
GARE MABAFI	Gare Mabafi	91	87	4	71	105	5	363
	Mafoubou	16	20		10	19	2	67
	Tadimossi	9	9		5	16		40
	Moukoungoulou	22	20		20	24	1	87
	Employés Comilog							
	TOTAL	138	136	4	107	164	8	557
GARE BOUDIANGA	Gare Boudianga	16	8	1	4	21	1	51
	Moussitoubouala	21	22	1	23	28		95
	Doukébesséné	28	31	2	17	35	3	116
	Moubouyou	31	23	2	19	27	2	104
	Ngala	11	16	1	13	20	1	62
	Employés Comilog	2	9			1		12
	TOTAL	109	109	7	76	132	7	440

à des carrefours routiers tout proches. Près de la gare, qui compte elle-même 363 habitants, se sont installés des villages venus généralement de l'ancienne route administrative. Ce sont Tadimosi (40 habitants), Moukoungoulou (87) et Mafoubou qui, après avoir eu 103 habitants en 1961, 131 en 1964 et 1965, 115 en 1969, n'en possédait plus que 67 en 1972. Ces fluctuations ne doivent pas nous étonner puisqu'il s'agit d'une agglomération liée à des activités forestières forcément irrégulières. C'est donc un total de 557 habitants qui subissent l'influence directe de Mabafi. Le deuxième groupement s'est constitué autour du village de Titi, vieux centre de l'ancienne route mais proche du croisement avec l'axe COMILOG et peu éloigné de la gare, où les paysannes vendent leur manioc, leurs arachides et leurs légumes aux ouvriers de la Compagnie FORALAC. Titi a progressé, passant de 52 habitants en 1962 à 79 en 1969, mais a subi en 1972 une baisse rappelant celle de Mafoubou. Elle entraîne dans son orbite Poudi I (65 habitants), Poudi II (78), Mbanganza (102) qui est presque sur la voie ferrée, N'Zanda (41), Bougou (73) et Likomé (47). Cela faisait en 1972 un total de 512 habitants. Le troisième groupe est celui d'Itsotso . L'origine en est le croisement de l'ancienne piste, peu après le bac de l'Itsibou, avec la voie COMILOG. A ce carrefour sont venus s'établir des villages de la vieille route dans le secteur Itsibou-Mossendjo: il était plus intéressant pour eux de rejoindre une zone de trafic important et de ne plus avoir à utiliser un bac incommode. Cette nébuleuse comprend les villages d'Itsotso . (109 habitants), N'Zingou (128), Ibéni III (69), Mounoumboumba (152), Itsotsokoumou Kougni (40), Itsotso Pygmées, Loukoumou (29) et Bandakoumou (81). On arrive au total appréciable de 608 personnes, ce qui explique l'animation de ce centre. La gare de Mabafi est à 10 kilomètres et les femmes peuvent y vendre leur manioc et leurs fruits au passage de la micheline.

La gare de Thomas n'avait pas été prévue dans les plans COMILOG. Oeuvre des forestiers, elle est moins ancienne. Elle a cependant acquis un rôle plus considérable que celui de Boudianga et de Mabafi. Centre du trafic du bois, elle a contribué au déplacement de nombreux villages et à une modification importante de la démographie de la région. Le peuplement de la gare de Thomas et des villages voisins s'est fait au détriment de la vieille route des caravanes d'où la plupart des villages sont partis, où la population des très rares qui sont restés a fortement diminué et où les densités sont actuellement très faibles. La population

s'est concentrée à la gare de Thomas et dans les villages qui en dépendent. En 1972, cette gare avait 398 habitants, sans compter un quartier d'employés de la COMILOG avec leurs familles, soit 231 personnes. Avec des agglomérations voisines comme Kanga I (211), Massouété (138), N'Gouanga II (103) et quelques autres villages, le groupement atteignait le chiffre de 1 986 habitants.

On peut estimer aussi que les villages dépendant du centre de Popo (289 habitants) et qui totalisent ensemble 773 personnes, ainsi que les quatre hameaux qui entourent Nyanga, soit un ensemble de 644 habitants, se sont établis sur l'axe COMILOG à cause de l'intérêt de la route et des facilités de commerce soit à la gare de Thomas au sud soit à Mossendjo au nord.

Ainsi, entre le pont de la Louessé sud et les abords de Mossendjo, dans une zone vide en 1958 car elle n'était servie par aucune route, se sont installés une cinquantaine de villages avec une population de 4 204 personnes en 1972, soit une densité linéaire de 60 au kilomètre de voie ferrée. Par contre, le reste de la région est vide. Presque complètement abandonnée est l'ancienne route des caravanes soit à l'ouest dans la partie sud de la région soit à l'est dans la partie nord. Ne subsistent que les villages situés au croisement de la voie COMILOG comme Titi ou ceux proches de Mossendjo comme Mouila, ainsi que, dans le secteur restauré par FORALAC, un village et le campement des employés de la scierie. On ne trouve aucun groupement humain sur les pistes partant l'une du PK 105 et l'autre du PK 110 en direction de la Léboulou (sur 22 kilomètres pour cette dernière). La piste traversant la Loufigna au PK 121 est déserte et elle n'aboutissait qu'à un chantier forestier, celui de Congo-Bois lui-même fermé en 1975. La belle route se dirigeant, depuis Thomas, vers Loubetsi sur la grande artère du Gabon, longue de 116 kilomètres, n'a que peu de villages: en dehors de celui de N'Tadi, on n'y rencontre guère que des campements de cultures, des chantiers forestiers et trois groupements de Babinga; et encore, s'il demeure quelques activités et quelques hommes, c'est bien parce que cette piste débouche sur la voie COMILOG à la gare de Thomas.

Le contraste est donc frappant entre ces régions vides d'hommes et le double ruban de la route et de la voie ferrée où s'alignent les villages soit isolés soit surtout rassemblés en nébuleuses autour

DISTRICT DE MOSSENDJO AXE DE KOMONO RECENSEMENT DE 1971 ET 1972

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOTAL
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
MADOUMA	Madouma	57	28	3	49	31	1	169
	Louangou	78	34	2	44	[illegible]	2	215
	Mbouissi	10	7	1	11	10	1	40
	Mayala I	35	24	2	27	31	10	129
	TOTAL	180	93	8	131	127	14	553
LITSANDOU	Litsandou	18	23	3	27	40	1	112
	Mayala II	36	20	3	35	25	4	123
	Massouka	41	22	2	19	21	2	107
	Sala I	32	16		27	23	2	100
	Mouyombé	50	22	1	39	38	2	152
	Diangatébé	53	24		32	40		150
	Mapinda II	6	7		2	5		20
	Tsibakala	12	9	1	4	14		40
	Ndama	27	20	3	18	30		98
	Ngongodo	26	23	1	26	29	1	106
	Makaga II	12	7		16	16	1	52
	TOTAL	313	193	14	246	281	13	1060
NGOUELE	Ngouélé	20	29		28	33		110
	Sala II	1	1			1		3
	Ivélé	6	6	1	1	8		22
	Mitélé	32	20	1	25	31	1	110
	Loukélo I	51	96	1	39	57	2	186
	Loukélo II	7	9		12	12	1	41
	Makaga I	13	9		8	21	1	52
	TOTAL	130	110	3	113	163	5	524
NGOKANA	Ngokana	21	24	1	22	37	2	107
	Mouyabi	9	10		5	15	1	40
	Moudounou	3	12	2	5	16	2	40
	Youlandzami	2	7		1	4		14
	Matadi II	13	22	1	9	32	1	78
	Madingou	8	11		12	10		41
	TOTAL	56	86	4	54	114	6	320

DISTRICT DE MOSSENDJO AZE DE KOMONO RECENSEMENT DE 1971 ET 1972
(suite)

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOT.
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
MIKOUBOU	Mikoubou	22	39	1	22	55	1	140
	Moubilangomo	4	5		3	7		19
	Moutamba	32	17	1	21	24	1	96
	Ngonogo	10	5	2	7	9		33
	Mavounoungou	5	5		4	4		18
	Mbomo	12	10	1	5	8		36
	Mbayi	4	17	1		19	1	31
	Moubrana	13	23	1	20	31	4	92
	Moukoungoulou	9	7		4	9		29
	TOTAL	111	128	7	95	166	7	514
YAYA	Yaya	55	34	3	55	62	3	212
	Mavoula	13	21	1	11	15	1	62
	Makaka III	22	17		18	31	2	90
	Nyanga	30	16	1	21	31	1	100
	Kingouomo	2	11		4	7	1	25
	Mambouka II	9	14		10	16	1	50
	Boundzouka I	20	16	1	22	33		92
	Tsiélélé	11	4		7	5		27
	Boundzouka II	5	2		6	2		15
	TOTAL	167	135	6	154	202	9	673
MOUYALA	Mouyala	44	26		38	46	3	157
	Ipini	43	38	2	40	47		170
	Bitolo	24	25		26	26	2	113
	Omoye	22	20		18	26	2	88
	Mingaka	71	39	1	49	78	1	239
	TOTAL	204	148	3	171	233	8	767
NZABI	Nzabi	83	62	2	91	98	2	338
	Kikouma	22	26	2	22	28		100
	Bitolo II	11	7		7	9		34
	Nyoumba	11	17		9	20	1	58
	Bibaka	34	18		19	28	1	100
	TOTAL	161	130	4	148	183	4	630

des gares: Thamas avec 1 986 habitants, Mabafi (557), Boudianga (450), ou auprès des carrefours de l'ancienne et de la nouvelle route: Itsotso (608) et Titi (512).

Dans le massif du Chaillu, autour de Mossendjo et de Mayoko, se retrouvent les mêmes contrastes, avec des densités plus fortes sur les artères COMILOG.

En étudiant les déplacements de villages, nous avons constaté que ceux-ci ne s'étaient pas seulement orientés vers la voie ferrée ou la route qui la suit. Ils avaient pu être attirés par des bretelles de cet axe ou maintenus sur d'anciennes pistes voisines à la faveur des nouvelles activités engendrées par le chemin de fer. Des pistes forestières débouchant sur des gares ont suscité quelques implantations. Des routes bordées de vieux villages somnolents ont été réveillées par une économie liée à la présence des centres ferroviaires et ont vu leurs populations se maintenir ou même s'accroître. Ces bouleversements démographiques ont donc affecté en milieu rural des artères différentes.

La route de Komono apparaît au départ de Mossendjo comme une sorte de prolongement de l'axe COMILOG. Cette piste, tracée vers 1935, était déjà avant 1958 notablement peuplée et jouait un rôle de liaison important entre les deux chefs-lieux de district du Chaillu. Elle était bordée de nombreux villages entourés de cultures importantes, et la production du riz y avait été adoptée par les hommes. L'ouverture des chantiers COMILOG, puis la voie ferrée, a encore vivifié cette économie. Il faut en effet ravitailler Mossendjo en manioc et en riz; une autre clientèle d'autre part est celle des ouvriers des chantiers forestiers (SIDETRA, Harmand) qui expédient leurs grumes à la gare de Mamba-Mossendjo. Enfin une partie de la jeunesse des villages, les jeunes filles surtout, s'est installée à Mossendjo, et il en résulte des échanges et des visites qui animent la région et enrichissent les propriétaires des petits cars locaux.

Toutes ces transformations expliquent l'importance du peuplement. En 1972, sur 68 kilomètres de route, s'échelonnaient 29 villages totalisant 5 041 habitants, soit une densité linéaire de 65 habitants par kilomètre de route, légèrement supérieure donc à celle de la voie Mossendjo-Makabana, bien qu'il n'y ait point ici de gares polarisant le peuplement. Les habitants ne se répartissent pas de la même manière que

DISTRICT DE MOSSENDJO. AXE DE MAYOKO. RECENSEMENT DE 1971 ET 1972

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOT.
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
OBOUESSE	Oboueссé	23	24	1	25	33	2	108
	Massangou	35	29	1	31	43	1	140
	Moutsiéké	48	28	1	55	41	4	177
	Mounguembé	14	20	1	16	31	7	89
	Malembo II	36	17	4	17	32	5	111
	Matoto	13	13		10	17	3	56
	Binanga I	8	16	1	2	19	3	49
	TOTAL	177	147	9	156	216	25	730
PEMO	Pemo	45	27	3	44	39	9	167
	Moussandou	9	6		5	8		28
	Biroungou	22	17	1	17	18	5	80
	Makabana II	47	28	5	34	34	3	151
	Litsandou II	8	6		1	1		16
	Boungolo	23	19		10	29	1	82
	TOTAL	154	103	9	111	129	18	524
KISSIELE	Kissiélé I	32	46	4	36	71	4	193
	Kissiélé II	7	12		7	17		43
	Kani	11	7	1	4	12	1	36
	Lissandza	9	18		12	20	3	62
	Moutébé	6	7		9	9		31
	Moukoula	4	8		4	13	1	30
	M'Vouka III	16	20	2	9	20	3	70
	M'Vouka Pygmées	7	12		3	8		30
	Moumbili	8	18	1	5	15	2	49
	Massala	22	22	3	20	30	3	100
	Indouo	4	8		4	12	3	31
	Bango	6	14	2	10	11	3	46
	Kabala		4			6		10
	Mayomé	9	27	2	3	25	4	70
	Moukouma	7	20		13	17	2	59
	Mandzanga	17	17		21	17	5	77
	TOTAL	165	260	15	160	305	34	937

DISTRICT DE MOSSENDJO.AXE DE MAYOKO.RECENSEMENT DE 1971 ET 1972.
(suite)

CENTRES	Villages	Sexe masculin			Sexe féminin			TOT.
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	
MOUNGOUDOU	Moungoudou	31	32	1	18	38	2	122
	Doumanga	12	20	5	11	33	6	87
	Mambengué	26	19	2	23	35	1	106
	Malibala	5	6		5	9		25
	Dikoulou I	4	5			6	1	16
	Dikoulou II	7	10	1	8	16	1	43
	Matoumbi	12	27		8	30	3	80
	Moussaou I	4	8		8	7	1	28
	Moussaou II	5	9	3	3	11	3	34
	Mbambidi	13	13		5	18		49
	Moudounou	11	24	1	6	32	5	79
	Moussété II	2	5	4	2	6		19
	Mboungou	7	21	8	6	29	6	77
	Yamba	2	10	1	3	9	3	28
	Diangala	8	18	1	5	17		49
	Ngouélé	11	15		6	22	5	59
	Massiégué	8	14	1	4	13	2	42
	Bandzoko	10	20	1	4	31	4	70
	Kibana	8	17		13	22	3	63
	Kana	22	25	1	10	34	4	96
	Ndanda	63	9		4	14	1	91
	Bangadi I	7	4	1	1	17	3	33
	Bangadi II	5	8		2	10		31
	Mouyala	7	10		7	15	2	41
	Employés Comilog	28	29	1	10	19	1	88
	TOTAL	318	378	32	172	499	57	1456
BOUPANDA	Boupanda	39	52	9	30	65	20	215
	Youlandzami	8	20	1	12	29		70
	Biyamba	27	39	2	15	50	6	139
	Dzima	4	63	17	31	70	21	206
	Bangadi III	4	15	1	5	18	1	44
	Moussété II		11			10		21
	Mambengué II	7	11	4	6	21	4	53
	TOTAL	99	211	34	99	263	52	748

sur une voie ferrée. Ce sont les anciens villages qui forment les taches de fortes densités: tels Madouma qui, à 4 kilomètres de Mossendjo, en est presque devenu une petite banlieue, Yaya avec sa grande école et son terrain de football, Mouyala, Bitolo, Nzabi, Omoy et Minyaya. Quelques chiffres montrent que la répartition des populations y est assez régulière: Loumgou 215 habitants, Litsandou 112, Loukélo 186, Ngokana 107. Sur le rail par contre, des vides importants séparent les noyaux de fortes densités que sont les gares: il n'y a guère de villages entre Makabana et Boudianga, et au sud de Mabafi on a une impression de vide; ces deux exemples ne sont pas les seuls.

La route Mossendjo-Mayoko présente des caractères encore différents. C'est d'abord, comme celle de Komono, une ancienne piste déjà peuplée par des déplacements de populations venues surtout de l'est, qui occupaient des villages au-delà de la Louessé. C'est ensuite, comme la route de Makabana à Mossendjo, une artère suivie par le rail, mais pas toujours d'aussi près, à tel point que la COMILOG maintient le passage sur une piste utilisée lors de la construction de la voie ferrée et qui part de la route principale vers l'est dans la région de Marala. Ainsi le peuplement s'explique-t-il à la fois par l'ancienneté et par des activités nouvelles qui ont mis fin à l'exode déploré par tous les administrateurs dans les années 50.

La répartition du peuplement présente trois aspects: des densités peu élevées mais régulières en grains de chapelet qui sont les vieux villages, des taches importantes autour des gares, un peuplement plus dense à proximité de la petite ville de Mossendjo. Les anciens villages ont bénéficié de l'arrivée des populations d'anciennes pistes comme celle menant à Dziba Dziba ou celles de la route de Moungoudou nord dans le district de Mayoko. De plus, des regroupements ont été imposés par l'Administration au profit de l'axe COMILOG. Parmi les centres les plus importants que nous trouvons, on peut citer Ombouessé, Boupanda, Kissiélé, Mayoko. Autour d'Ombouessé (108 habitants) gravitent les villages de Massangou (140), Matoto (56), Binanga (49). Kissiélé I, peuplé de 193 habitants, est entouré de Moukoula qui en a 50, Bango 46, Mayomé 70, Moukouma 59 et d'autres encore. Boupanda, avec 215 personnes, a dans son orbite Youlandzani 70, Biyamba 126 et Nzima 229: soit un total de 758 habitants.

Les vieux villages s'égrènent assez régulièrement de Mossendjo à Vouka. Ils deviennent moins nombreux ensuite et on ne les retrouve qu'aux alentours des gares. La présence de celles-ci a en effet entraîné des densités plus fortes: on le constate autour de Moungoudou, Vouka, Tsinguidi et Mayoko, centres de véritables nébuleuses.

La station de Moungoudou est devenue, pour l'Administration du district, le centre de regroupement de 24 villages avec un total de 1 405 habitants. A Moungoudou même vivent 122 personnes, auxquelles il faut ajouter les 88 habitants du quartier COMILOG (les cheminots et leurs familles). Parmi les villages satellites les plus importants, il faut noter Manbengué (106 habitants) Doumanga 87, Matoumbi 80, Madoumou 79, M'Boungou 72 et M'Gouélé 59.

Vouka, petite gare forestière de 104 habitants, est entourée d'un groupe de villages qui lui doivent leur vitalité: Makoko 187, M'Vingha 108, M'Boungou I 93 etc. On arrive ainsi à un total de 1 271.

Lorsqu'on a quitté Vouka en direction de Mayoko, on traverse une zone déserte avant de découvrir Tsinguidi, qui frappe par son importance relative. Le village est peuplé de 288 habitants, la gare forestière de 178. Alentour, les grosses agglomérations qui en dépendent plus ou moins sont Matoto avec 187 habitants, M'Baka 140, M'Baye 203, Kibiha 184. Ce sont finalement 1 388 personnes qui se groupaient en 1971 autour de Tsinguidi.

Cette année-là, le centre de Mayoko-gare comptait 384 habitants avec des villages comme Moukobidi (113), Nyoubou (65). Mais la gare ne peut se dissocier du Poste administratif, village de 169 habitants autour duquel s'éparpillent des hameaux ou autres quartiers, avec un ensemble de 833. C'est ainsi une zone de densité qui réunit 1 217 habitants.

Malgré des secteurs assez vides comme ceux qui isolent Tsinguidi et qui correspondent généralement à un relief plus accidenté, les villages sont donc nombreux au long de la grande route qui unit Mossendjo à Mayoko et à M'Binda, formant autant de taches de plus fortes densités. Le rôle polarisant des gares est particulièrement frappant. La densité linéaire est remarquable pour ces régions qui se dépeuplaient régulièrement aux environs de 1958: elle est de 66,5 et sa seule raison est la présence de quatre gares qui ont permis l'exploitation forestière du Chaillu.

Toujours le long de cette route, un autre secteur est densément

peuplé. C'est celui où se maintient l'influence de Mossendjo et de la gare Mamla jusqu'à 8 à 10 kilomètres du Poste. On y trouve près de 1 000 habitants, mais il est difficile de les dissocier de la petite capitale administrative; les fonctionnaires du district l'ont bien compris qui ont rattaché au centre urbain les villages qui apparaissent comme une sorte de banlieue.

L'attraction de la voie ferrée s'exerce aussi d'une manière indirecte, en dehors de l'axe COMILOG, sur des routes où les villages se mouraient mais qui ont été revivifiés par des activités nouvelles créées par la proximité du rail. Il s'agit donc d'artères transversales. Sur ces routes perpendiculaires à l'axe Mossendjo-Mayoko, des gares comme celles de Mamla, de Moungoudou et de Vouka ont permis l'exploitation forestière et contribué ainsi à susciter un peuplement plus dense le long de pistes comme celles de Pemo et de Dziba Dziba, où les chantiers forestiers jouent le même rôle attractif que les gares.

La route de Pemo se greffe sur l'axe COMILOG à Obouessé. Elle va vers l'ouest et dessert surtout les exploitations de Congo-Bois. On y trouve 530 personnes, dont le groupe le plus considérable habite les villages de Pemo (167 habitants), Makabana II (148), Bongolo (82) et Birogou. Ces localités ont bénéficié de l'arrivée de populations d'une piste plus au nord, se dirigeant vers Lihahi (1).

Il en est de même d'une route partant de Doumanga et qui dessert Dziba Dziba, Lihahi et Indzendi, car trois des exploitations forestières, dont une était alors très importante (la S.E.I.C.), se trouvaient dans les environs. Cela explique que cette région montagneuse et un peu à l'écart possède de gros villages. Le centre de Dziba Dziba compte 554 habitants, y compris les 275 de cette localité. Celui d'Indzendi en groupe 427; ceux de Moulemba et Lihahi respectivement 330 et 513. Sur 32 kilomètres de bonnes routes, la densité linéaire atteint 57 au kilomètre, ce qui étonne dans ce secteur. Il est vrai que, tout à côté, de nombreux chemins sont abandonnés, vidés au profit de Pemo et de Doumanga. Et la route desservant les gros villages dont nous avons parlé est vide dans son raccord avec Doumanga, vide aussi au-delà d'Indzendi vers l'ouest.

---

(1) L'entreprise Congo-Bois ayant formé provisoirement son chantier de Pemo en 1975, il doit en résulter quelques départs. Le village de Moutsiégué s'est notamment replié à Obouessé sur la route de Mayoko.

Nous retrouvons les mêmes oppositions dans le secteur gabonnais (1) de la COMILOG. Mais il nous a été impossible, faute de documentation sûre, d'établir des chiffres précis de densités. Nous avons tout de même pu évaluer à 20 au kilomètre la densité linéaire sur les 90 kilomètres de route qui séparent les derniers "faubourgs" de M'Binda des premiers de Moanda. En comptant le petit centre semi-urbain de Bakoumba, on arrive à une densité linéaire de 27. Tout est concentré sur la route du téléférique. Un coup d'oeil sur la carte des déplacements de villages révèle le vide de part et d'autre. Les anciens villages des pistes de l'or ont complètement disparu. Il en est ainsi sur les pistes autour de Moanda. Les seules agglomérations notables sont sous l'influence de cette petite ville et apparaissent comme des dépendances. Les rapports ville-campagne sont particulièrement développés sur le plan économique et humain.

L'étude des densités linéaires apparaît donc intéressante. Elle traduit l'influence, directe ou indirecte, de la voie ferrée. Mais elle révèle aussi le rôle d'un passé encore récent. La vallée du Niari, de Mont Belo à Makabana, vide d'habitants il y a une quinzaine d'années, a certes beaucoup changé mais n'en a pas moins la plus faible densité linéaire rurale (22,2 au kilomètre) de la voie COMILOG. Par contre, dans le massif du Chaillu, le grand axe Komono-Mayoko connaît des densités supérieures à 60. Or cette région voyait depuis une vingtaine d'années converger des ethnies diverses. Elle se trouvait être le lieu de rassemblement de populations à la recherche du mieux-être et qu'attirait la proximité du poste administratif de Mossendjo. Cela explique la présence de nombreux villages, dont beaucoup avaient été déplacés depuis la région orientale d'au-delà de la Louessé par la volonté des administrateurs coloniaux. L'établissement de la COMILOG n'a fait qu'accélérer d'abord et surtout stabiliser ces anciens mouvements de population. Mais il a aussi modifié les caractères démographiques de la région sur un plan qualitatif.

---

(1) Enquête et évaluations personnelles.

PREDOMINANCE DU SEXE FEMININ

DANS LES VILLAGES TRADITIONNELS

DU DISTRICT DE MOSSENDJO EN 1971

CENTRES	Hommes	%	Femmes	%
Itsotso	298	49,01	310	50,99
Titi	285	45,67	339	54,33
Dziba Dziba	255	46,02	299	53,98
Indzendi	194	45,53	233	54,57
Lihahi	239	46,58	274	53,42
Madouma	281	50,81	272	49,19
Litsandou	520	49,05	540	50,95
Ngouélé	243	46,37	281	53,63
Ngokana	146	45,62	174	54,38
Mikoubou	246	47,85	268	52,15
Yaya	308	45,29	372	54,71
Mouyala	355	46,28	412	53,72
Nzabi	295	46,82	355	53,18
Obouessé	335	45,61	397	54,39
Pemo	266	50, 18	264	49,87
Kissiélé	440	46,85	499	53,15
Moungoudou	678	48,25	727	51,75
Boupanda	344	45,38	414	54,62
Moulamba	158	47,87	172	53,13
TOTAUX et MOYENNES	5 884	45,87	6 602	54,13

PREDOMINANCE DU SEXE FEMININ

DANS LES VILLAGES TRADITIONNELS

DU DISTRICT DE MAYOKO EN 1971

CENTRES	Hommes	%	Femmes	%
Simba	105	45,45	126	54,55
Doumani	237	44,63	294	55,37
Poungou	305	48,56	323	51,44
Ngoubou Ngoubou	355	47,14	398	52,76
Moungoudou Nord	218	43,16	287	56,84
Nantimba	43	50,58	42	49,42
Mbougou I	31	33,33	62	66,66
Moupoupa	25	43,86	32	56,14
Totaux et Moyennes	1 319	45,75	1 564	54,25

INEGALE REPARTITION DES SEXES

DANS LES VILLAGES DE LA PLAINE DU NIARI EN 1970

CENTRES	Hommes	%	Femmes	%
Kimbembéké	35	53,03	31	42,97
Panga Bouma	24	47,66	27	52,94
Koutina Nzambi	9	47,37	10	52,63
Moualou	32	42,10	44	57,90
Moualou II	19	57,57	14	42,43
Dihessé Nsitou	6	50	6	50
Dihessé Gare	17	53,12	15	46,88
Mboté II	7	24,13	22	75,87
Dihetso	15	50	15	50
Totaux et Moyennes	164	47,13	184	52,87

Une répartition différente des sexes et des âges.

Ces populations plus denses ne sont évidemment pas toutes originaires de la région. Beaucoup de gens sont des immigrants. Cela explique que les caractères démographiques soient différents de ceux que l'on constate habituellement dans ces pays. Ils le sont dans le pourcentage des femmes par rapport aux hommes et dans la répartition par âges.

Une sex ratio plus équilibrée, c'est ce qui frappe d'abord et révèle un compromis entre les secteurs d'économie traditionnelle, où les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes, et les centres nouveaux ou rénovés où elles sont au contraire plus rares. Au long de l'axe COMILOG, la sex ratio demeure favorable aux femmes en régions rurales mais la différence est peu importante. Aux abords des gares par contre, la situation s'inverse quelquefois. Ainsi s'atténue, dans les pourcentages d'ensemble, ce déséquilibre frappant entre les sexes propre aux campagnes congolaises et qui est une des raisons essentielles de la persistance de la polygamie.

Une étude des recensements de 1971-72 (1) permet d'établir des pourcentages intéressants, à condition de procéder par comparaison. L'analyse des pourcentages d'ensemble des districts révèle la prédominance du nombre des femmes. Dans celui de Mossendjo, on trouve 47,96 % d'hommes et 52,04 de femmes. Dans celui de Mayoko, les proportions sont de 47,68 et 52,32. Les rapports sont donc sensiblement les mêmes dans ces deux circonscriptions traversées entièrement par la voie COMILOG.

Les statistiques font apparaître les différences de répartition des sexes au long des routes importantes. Dans les villages des pistes longeant la voie COMILOG, les femmes sont un peu moins nombreuses: 50,43 % sur l'axe Mossendjo-Malambana, 50,99 sur celui de Mossendjo-Mayoko. Par contre, sur la route de Komono, où les densités sont fortes mais où les villages vivant de l'agriculture ont gardé leurs anciennes structures, le pourcentage se rapproche de celui du district: 48,02 d'hommes et 51,98 de femmes. Il est significatif aussi que, par petites régions, les chiffres soient différents si une partie du secteur se trouve en bordure de la voie ferrée et une autre partie éloignée de celle-ci. Sur la

(1) Archives des districts de Loudima, Mossendjo et Mayoko.

SEX RATIO DES PETITES GARES

DES DISTRICTS DE MOSSENDJO ET DE MAYOKO EN 1971

GARES	Hommes		Femmes	
	Nombre	%	Nombre	%
Boudianga centre	225	51,13	215	48,87
gare	25	49,02	26	50,98
gare COMILOG	11	91,66	1	8,33
Ensemble	261	51,88	242	48,22
Mabafi centre	278	49,91	279	50,09
gare	182	50,13	181	49,87
Ensemble	460	50	460	50
Thomas centre	951	47,88	1 035	52,12
gare	174	43,71	224	56,29
COMILOG	131	56,71	100	43,29
Ensemble	1 256	48,03	1 359	51,97
Moungoudou village	64	52,48	58	47,52
COMILOG	58	65,99	30	34,01
Ensemble	122	58,09	88	41,91
Vouka gare	18	60	12	40
village	53	49,07	55	50,93
SIDETRA	112	52,58	101	47,42
Ensemble	183	52,14	168	47,86
Tsinguidi gare	102	57,30	76	42,70
centre	758	47,46	839	52,54
village	123	42,70	165	57,30
Ensemble	881	46,73	1 004	53,27
Mayoko village	184	47,91	200	52,09
gare	20	55;55	16	44,45
poste	400	48,02	433	51,98
Ensemble	604	48,20	649	51,98

seule route de Mayoko par exemple, le pourcentage de femmes est de 50,99, ce qui est peu élevé; mais si l'on considère toute la région, avec la piste de Dziba Dziba, la proportion se relève à 51,10.

Mais ce qui provoque le plus de disparités avec l'ensemble des chiffres des districts, ce sont les populations des petites gares COMILOG. Voici quelques exemples. A la gare de Mabafi, le sex ratio est équilibrée: 50,13 % d'hommes, 49,87 de femmes. A celle de Dihessé, les hommes l'emportent nettement: 53,12 % contre 46,88. La gare de Mayoko compte 55,55 % d'hommes et 44,45 de femmes. A la gare Thomas, les pourcentages sont de 56,71 et 43,29 et à Tsinguidi de 57,30 et 42,70. A Moungoudou, le déséquilibre au détriment des femmes s'accuse: 59,23 % d'hommes et 40,77 de femmes (et même 65,99 pour 34,01 si l'on ne considère que le village COMILOG). A Voulu-gare, il y a 60 % d'hommes alors que dans le village ils ne sont que 49,07 %. La gare de Boudianga a un pourcentage masculin de 70,34 et,si on ne considère que le quartier COMILOG, de 91,66.

Dans toutes les gares donc, à l'exception de Mabafi où règne l'équilibre, les hommes sont plus nombreux que les femmes. Plus la gare est importante, plus ce déséquilibre s'accroît en général (sauf à Boudianga). L'exemple de Moungoudou, gare COMILOG et forestière active, est remarquable. Ces hommes plus nombreux, ce sont des nouveaux venus à la recherche de travail. Ce n'est que lorsque leur situation s'est stabilisée qu'ils font venir leurs femmes ou épousent quelque fille de leur village qui vient les rejoindre.

Ces pourcentages prennent tout leur sens si on les compare à ceux des villages qui ne sont pas des gares de l'axe COMILOG et à ceux des villages éloignés de la voie ferrée. On en a le témoignage sur la piste de Koulamoutou, que les populations délaissent de plus en plus au bénéfice de la route de Mayoko à M'Binda. L'ensemble des localités du centre de Simba a un pourcentage de femmes de 54,55 %, du centre de Doumani de 55,37 et de celui de Moungoudou nord de 56,78. Ainsi, à mesure que l'on s'éloigne de la voie ferrée, le nombre des femmes s'accroît (sur le rail, au centre de Mayoko-Poste, leur pourcentage n'est que de 51,98).

Nous retrouvons le même phénomène, mais moins accusé à cause de la présence de chantiers forestiers, sur les pistes desservant la région de Dziba Dziba. Le groupe des villages du centre de Dziba Dziba a un pourcentage de femmes de 53,98, celui de Lihahi de 53,52 et celui

POPULATION DES VILLAGES NZABI

DU NORD-OUEST DU DISTRICT DE MOSSENDJO

(en 1971)

CENTRES	VILLAGES	S. masculin			S. féminin			TOTAL
		-de 18	18-60	+de 60	-de 18	18-60	+de 60	
Dziba Dziba	Dziba Dziba	65	55	15	54	72	14	275
	Makabana	11	10	4	7	20	4	56
	Issanga	20	19	4	27	30	5	105
	Lihahi	12	8	2	12	14	5	53
	Irogo	18	11	1	16	18	1	65
	TOTAL	126	103	26	116	154	29	554
Indzendi	Indzendi	54	51	8	58	70	14	255
	Mboutou	9	16	3	9	20	1	58
	Banguinga	13	18	2	17	20	1	71
	Moussitou	11	8	1	10	11	2	43
	TOTAL	87	93	14	94	121	18	427
Moulamba	Moulamba	27	27	4	24	43	3	128
	Mabala	28	21	6	16	32	1	104
	Ndengué	25	20	0	19	30	4	98
	TOTAL	80	68	10	59	105	8	330
Lihahi	Lihahi	63	42	6	54	70	5	240
	Moulimbakoussou	18	12	2	10	26	3	71
	Mavouadi	35	33	3	30	47	4	152
	Diangala	15	8	2	10	13	2	50
	TOTAL	131	95	13	104	156	14	513

d'Indzondi, le plus éloigné du rail, de 54,57. Rappelons qu'à peu près à ce niveau, au village de Moungoudou, la sex ratio n'est pas favorable aux femmes (47,42 %). Elle l'est pour l'ensemble des agglomérations du centre de Moungoudou, mais avec un pourcentage plus faible (51,75) que sur les pistes de Dziba Dziba, Lihahi et Indzondi.

Sur la route Mossendjo-Makabana, les centres d'Itsotso et de la gare Mabafi ont respectivement 50,99 et 50,09 % de femmes, alors que celui de Titi, légèrement en retrait de la voie ferrée et demeuré d'économie traditionnelle, compte 54,33 % de femmes. Dans la plaine du Niari, alors que les agglomérations en bordure du rail comme Moudou II (42,43 % de femmes) et Dihossé (46,88 %) ont une sex ratio favorable aux hommes, le village de M'Boté II, sur une piste transversale de l'axe COMILOG et qui se vide de ses habitants, a gardé une population essentiellement féminine (à 75,87 %). Il y a certes des exceptions, mais elles sont rares et s'expliquent aisément: c'est le cas des villages du centre de Pemo avec 49,87 % de femmes, à cause de l'exploitation forestière Congo-Bois où travaillent des hommes étrangers au pays.

Ainsi, dans les villages plus ou moins tributaires d'une économie nouvelle liée à la voie COMILOG, la sex ratio est-elle plus normale. Le déséquilibre peut même être en faveur des hommes, et la "valeur" de la femme s'en trouve alors accrue. Mais en outre, la répartition des sexes par classes d'âge est différente de celle des agglomérations traditionnelles. C'est ce qui nous allons essayer de démontrer.

Parallèlement au bouleversement de la sex ratio, on constate des changements notables dans la structure des pyramides des âges en milieu rural. Cela est particulièrement sensible chez les femmes. Dans l'ensemble des districts de Mossendjo, Mayoko et dans la partie de celui de Loudima intéressant la voie COMILOG, il y a, nous l'avons vu, prédominance du sexe féminin. Il s'agit de déterminer si cette supériorité numérique se constate à tous les âges de la vie ou si elle varie selon des tranches d'âge déterminées (1).

Dans le district de Mossendjo, des recensements suffisants, vérifiés par enquêtes personnelles, permettent d'étudier ce problème.

---

(1) Les tranches d'âge étudiées ici seront celle des moins de 18 ans (les jeunes), celle des adultes de 18 à 60 ans et celle des personnes âgées (plus de 60 ans).

Le pourcentage des femmes y atteint 52,04 %. Les plus nombreuses entrent dans la tranche de 18 à 60 ans (54,42 %). Les jeunes de moins de 18 ans ne représentent que 40,39 %. Quant aux personnes âgées, il y en a fort peu (5,19 %) et c'est normal. (1) En milieu assez traditionnel, comme c'est le cas des villages de la route de Komono, le pourcentage des femmes de plus de 60 ans est très bas (2,49 %), tandis que celui des jeunes est de 42,10 et celui de l'ensemble des adultes de 55,41. En analysant les groupements de villages autour d'un centre, on constate que celui de Madouma proche de Mossendjo possède une proportion plus forte de femmes âgées (5,15 %), sans doute à cause de la présence d'un dispensaire. C'est là aussi que le nombre des jeunes filles (48,16 %) est plus important que celui des adultes (46,69 %). Est-ce la proximité de Mossendjo qui les a retenues à la campagne? Cela semble être la seule explication.

Un ensemble de villages demeuré vraiment traditionnel car éloigné des gares, c'est celui qui gravite autour de N'Zabi. Le taux de vieillards y est très faible (1,19 %). Par contre, les adultes sont en majorité (54,63 %). Les femmes sont donc restées dans leur pays d'origine; elles y meurent peu âgées à cause d'un travail harassant, du manque d'hygiène et de l'absence de surveillance médicale. Dans le village même de N'Zabi qui est peuplé de 338 habitants, on note une forte proportion de femmes dans la classe des adultes (98 en tout), d'où un taux important de polygamie.

Sur l'axe Mossendjo-Mayoko, soumis directement à la COMILOG mais flanqué de bretelles en pays forestier, nous découvrons un pourcentage plus élevé de femmes adultes (59,69) et davantage de vieilles femmes (7,77 %). Si nous étudions des ensembles de villages dont le centre est sur la voie ferrée comme Moungoudou, nous y découvrons la plus forte proportion de femmes adultes (68,64 %). Le pourcentage de celles ayant dépassé 60 ans y est conforme à la moyenne de l'ensemble (7,84). C'est la classe des jeunes qui est relativement déficitaire. La raison en est le petit nombre de familles installées depuis longtemps dans le pays. Beaucoup de femmes de plus de 18 ans sont venues seules comme entraîneuses dans les bars ou pour faire du petit commerce. Les villages gravitant autour des centres éloignés de la voie ferrée comme celui d'Indzendi ont par contre 40,34 % de jeunes filles, 51,93 % d'adultes et 7,73 % de femmes âgées. Sur la route de Mossendjo à Makabana où le rôle de la voie ferrée

(1) Il s'agit là, comme pour l'étude de la sex ratio, des chiffres de recensement de 1971-72.

POPULATION DU DISTRICT DE MOSSENDJO

POURCENTAGE PAR TRANCHES D'AGE EN 1971

MOSSENDJO POSTE	Centres et villages	Sexe masculin			Sexe féminin		
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60
	Quartiers et pop. flottante	53,41	41,70	4,89	44,21	49,44	6,35
	Exploitants forestiers	27,95	71,51	0,54	41,20	58,80	0
	Ensemble	40,68	56,60	2,71	42,70	54,12	3,17
ROUTE DE MAYOKO	Obouessé	53,15	44,15	2,70	39,75	54	6,25
	Kissiélé	37,50	59,09	3,41	32,07	61,12	6,81
	Pemo	57,90	38,72	3,38	40,15	53,03	6,82
	Moungoudou	38,05	57,23	4,72	23,52	68,64	7,84
	Boupanda	44,82	47,52	7,66	23,91	63,53	12,56
	Lihahi	54,81	39,75	5,44	37,96	56,93	5,11
	Dziba Dziba	49,41	40,39	10,20	38,80	51,50	9,70
	Indzendi	44,84	47,94	7,22	40,34	51,93	7,73
	Moulamba	50,63	43,04	6,33	34,30	61,05	4,65
	Ensemble	45,79	48,82	5,39	32,54	59,69	7,77

POPULATION DU DISTRICT DE MOSSENDJO

POURCENTAGES PAR TRANCHES D'AGE EN 1971

(suite)

ROUTES	Centres et villages	Sexe masculin			Sexe féminin		
		moins de 18	de 18 à 60	plus de 60	moins de 18	de 18 à 60	plus de 60
ROUTE DE MAKABANA	Nyanga	56,29	42,38	1,33	39,18	56,73	4,09
	gare Thomas	51,10	47,11	1,79	39,52	55,94	4,54
	Itsotso	51,68	46,64	1,68	40,65	56,77	2,58
	Titi	49,12	49,48	1,40	42,48	53,68	3,84
	gare Mabafi	49,64	48,92	1,44	38,35	58,78	2,87
	gare Boudianga	48,44	48,44	3,12	35,35	61,39	3,26
	Popo	63,90	34,76	1,34	46,63	51,37	2
	Ensemble	52,93	45,37	1,70	40,50	55,91	3,59
ROUTE DE KOMONO	Madouma	64,06	33,09	2,85	48,16	46,69	5,15
	Litsandou	60,19	37,12	2,69	45,55	52,04	2,41
	Ngouélé	53,50	45,27	1,23	40,22	58	1,78
	Ngonaka	38,36	58,90	2,74	31,03	65,52	3,45
	Mikoubou	45,12	52,03	2,85	35,45	61,94	2,61
	Yaya	54,22	43,83	1,95	42,19	55,34	2,47
	Mouyela	57,46	41,69	0,85	42,07	56	1,93
	Nzabi	54,58	44,07	1,35	44,18	54,63	1,19
	Ensemble	55,22	42,73	2,05	42,10	55,41	2,49

s'exerce partout, on dénombre 55,91 % d'adultes, 40,50 % de jeunes filles et 3,59 % de vieilles personnes.

Peut-on trouver des lois d'ensemble à cette répartition des femmes par catégories d'âge? Cela paraît difficile. Les variations d'un village de type coutumier à un village influencé par la COMILOG sont très nuancées car d'autres facteurs interviennent localement. D'ailleurs, au bout de dix ans de fonctionnement de la voie ferrée, la démographie a eu tendance à se rapprocher de la normale. On peut simplement constater qu'en milieu traditionnel la proportion de femmes de 18 à 60 ans varie de 51,93 % à 65,52 % pour un ensemble de 44 villages totalisant 3 525 habitants. Celui des moins de 18 ans va de 31,05 à 42,19 %. Quant aux vieilles femmes, leurs pourcentages sont très inégaux, passant de 1,78 à 9,70. Normalement, les paysannes âgées demeurent dans les anciens villages, mais ce qui est variable c'est leur taux de mortalité lié à une vie plus ou moins misérable, à la présence ou l'absence d'un centre médical: dès qu'il existe une importante mission religieuse catholique, protestante ou salutiste, on constate une baisse de la mortalité; c'est tout simplement parce que ces missions possèdent un dispensaire et que les soeurs ou les missionnaires surveillent l'état de la santé de leurs ouailles.

Il est intéressant d'étudier quelques villages de gares, ou proches de la voie ferrée, afin de rechercher si l'on y découvre des traits communs. Ces agglomérations sont celles de Moungoudou, Mabafi, Boudianga et Thomas. Les taux des filles de moins de 18 ans varient de 14,82 % (Boudianga) à 45,37 (Thomas). Un tel éventail paraît curieux; à notre avis, le pourcentage de Boudianga semble anormalement bas: ailleurs on ne trouve pas de taux de moins de 31 %. Quant aux adultes, on constate dans leur catégorie de très grands écarts, allant des 46,91 % de Thomas aux 81,48 % de Boudianga (mais cette dernière localité apparaissant comme une exception, il vaut mieux parler des 64,77 % de Moungoudou). Les personnes âgées sont les mieux représentées à Thomas avec 7,72 %. L'examen des pourcentages des classes d'âge féminines dans 4 gares COMILOG ne permet pas de conclusions générales. On demeure assez perplexe: il est normal qu'il n'y ait pas, ou fort peu, de personnes âgées dans les villages-gares; mais pourquoi sont-elles relativement nombreuses à Thomas? Peut-être parce que les familles de localités voisines s'y sont installées et que le dispensaire COMILOG est ouvert à tous.

Dans le groupe des hommes, plus instructifs vont nous apparaître leurs chiffres de population comparés à ceux des femmes par tranches d'âges. Il s'agit de déterminer ainsi le sex ratio d'une manière plus précise et plus détaillée.

L'ensemble du district de Mossendjo comptait en 1972, sur 28 345 habitants, 6 928 hommes de moins de 18 ans, 6 269 dans la tranche de 18 à 60 ans et 498 de plus de 60 ans. Les femmes se répartissaient en 5 960 de moins de 18 ans, 8 031 d'âge adulte et 766 ayant dépassé 60 ans. On constate donc un plus grand équilibre chez les hommes entre la classe des jeunes et celle des adultes. Les femmes, nettement moins nombreuses que les hommes jusqu' à 18 ans, les dépassent ensuite de beaucoup. Les femmes âgées sont un peu plus nombreuses que les vieillards, ce qui entre dans le phénomène mondial de la surmortalité masculine.

Au long des grands axes routiers où se concentrent les populations, on retrouve les mêmes traits d'ensemble. L'intérêt de la route de Komono est d'offrir des villages d'un type assez traditionnel. Les hommes jeunes y sont plus nombreux que les jeunes filles (55,22 % et 42,10 %). A l'âge adulte, la proportion s'inverse: 42,73 % d'hommes et 55,41 de femmes. Les vieillards sont en nombre sensiblement égal (2,05 et 2,49 %). Sur l'axe nord du district (qui comprend non seulement la route de Mayoko suivant la voie ferrée mais aussi les bretelles de Pono et Dziba Dziba desservant des chantiers forestiers), la prédominance du sexe masculin dans la classe des moins de 18 ans est accusée: 45,79 % contre 32,54 % de femmes. Par contre, 48,82 % d'hommes sont nettement en état d'infériorité en face de 59,69 % de femmes de 18 à 60 ans. Il y a toujours un peu plus de femmes que d'hommes chez les vieillards (7,77 du sexe féminin, 5,39 du sexe masculin). Sur l'axe Mossendjo-Malabana très influencé par la COMILOG, les jeunes hommes représentent 52,93 %, les jeunes femmes 40,50 %. On retrouve la prédominance du sexe féminin dans la classe adulte: 55,91 % en face de 45,37 % d'hommes. Les personnes âgées sont encore surtout des femmes (3,59 % contre 1,70 % d'hommes).

Pour essayer de mieux déterminer une possible influence COMILOG, une comparaison s'impose entre les milieux traditionnels et les villages de gares. Les villages anciens choisis sont Mouyala et Indzendi. A Mouyala, il y a une forte proportion masculine chez les jeunes: 62,86 contre 43,68 %. L'inverse apparaît dans la tranche d'âge des adultes: 37,14 %

d'hommes et 52,87 % de femmes. Aucun homme ne dépasse 60 ans, mais 3,45 % de femmes appartiennent à cette catégorie. A Indzondi les différences entre les deux sexes sont moins accusées: 47,79 % de garçons pour 40,84 % de filles; 45,13 % d'hommes adultes et 49,30 % de femmes de la même catégorie; 7,08 % de vieillards et 9, 86 % de femmes âgées.

La situation est-elle la même dans des gares comme Moungoudou, Mabafi, Thomas et Boudianga? A Moungoudou les jeunes de moins de 18 ans l'emportent sur les filles (48,36 % et 31,82 %). A Mabafi les proportions sont de 50 et 39,23 %; à Thomas de 53,11 et 45,37 %; à Boudianga de 50 et 14,82 %. Il y a donc régulièrement une différence importante en faveur des hommes, particulièrement à Boudianga qui se distingue une fois de plus. Dans la tranche d'âge de 18 à 60 ans, les pourcentages se renversent à nouveau. On enregistre à Moungoudou 50 % d'hommes et 64,77 de femmes; à Mabafi 47,80 et 58,01; à Boudianga 47,22 et 81,48; à Thomas 45,25 et 46,91 (différence minime); à Tsinguidi 44,12 et 47,37 %. Dans ces mêmes localités, la catégorie des personnes âgées comporte toujours un peu plus de femmes: 3,41 % contr 1,64 à Moungoudou; 2,76 et 2,20 à Mabafi; 3,70 pour 2,78 à Boudianga; 7,72 pour 1,64 à Thomas où la différence est frappante.

Allons-nous découvrir les mêmes caractéristiques dans le district de Mayoko? D'après le recensement de 1971, le nombre des jeunes gens et des jeunes filles était plus rapproché que dans les autres districts: 1 293 dans le premier groupe, 1 166 dans le second. Les hommes âgés de 18 à 60 ans étaient moins nombreux (1 673) que les femmes (1 965). Dans la catégorie des vieillards se retrouve, comme partout dans le monde, la même prédominance féminine: 290 hommes seulement en face de 441 femmes.

L'étude de la sex ratio par tranches d'âge est intéressante si l'on compare des milieux traditionnels à ceux qui ont été touchés par les influences nouvelles. Nous avons pu établir des pourcentages pour trois groupements de villages représentant trois aspects de la vie rurale: Moungoudou nord demeuré à l'écart de l'axe COMILOG, Tsinguidi-gare création COMILOG et Tsinguidi-village représentant une situation intermédiaire. A Moungoudou nord, la prédominance masculine est accusée chez les jeunes (43,10 % pour 27,61 %). La situation est inversée, mais sans exagération, de 18 à 60 ans: 50 % d'hommes et 58,39 % de femmes. Les femmes âgées sont toujours plus nombreuses que les vieillards (6,90 %). A Tsinguidi-gare, les caractères sont différents: 55,88 % de jeunes hommes et 52,63 % de jeunes filles; 44,12 % d'adultes du sexe masculin et 47,37 du sexe féminin (là encore l'écart est moindre); quant aux personnes âgées, il n'y en a pas.

A Tsinguidi-village, dans la tranche d'âge des moins de 18 ans on compte 52 % de garçons et 48 % de filles; pour les adultes, les femmes sont très largement plus nombreuses, avec un pourcentage de 62 contre 38; il en est de même au niveau des personnes âgées: 65 % de femmes et 35 % seulement d'hommes; on est d'ailleurs surpris du nombre important de gens de cette catégorie: 25 femmes et 14 hommes sur un total de 288.

Si nous cherchons au hasard d'autres exemples dans le district de Mayoko, les résultats demeurent sensiblement les mêmes. Les villages du centre de Mayoko-gare comptaient en 1971: 70 jeunes gens et 58 jeunes filles, 97 adultes hommes pour 108 femmes, 17 vieillards et 34 femmes âgées. En 1970, dans le groupement de villages dépendant de Vouka, on pouvait faire des constatations analogues: 222 jeunes hommes, 196 jeunes femmes; 364 adultes du sexe masculin et 397 du sexe féminin; 40 vieillards et 52 femmes âgées. Il y a néanmoins des différences moindres dans la sex ratio suivant les âges. Elles proviennent de la situation démographique de quelques unités rattachées à Vouka: Vouka-gare, chantiers forestiers de SIDETRA, SOCOBOIS et Mavoungou.

Sur l'ensemble de 8 villages traditionnels autour de M'Goubou-M'Goubou, on trouvait en 1970, pour un total de 753 personnes: 128 jeunes gens et 107 jeunes filles, 179 hommes adultes et 230 femmes, 48 hommes de plus de 60 ans et 61 femmes.

On peut conclure que la grosse différence entre gares et villages traditionnels est que le déséquilibre de la sex ratio est moindre dans la classe d'âge des adultes en milieu ferroviaire qu'en milieu ancien. C'est normal, car il y a des hommes venus de l'extérieur à la recherche de travail qui n'ont pas encore fait venir leur famille: ainsi se trouve atténué le déséquilibre en faveur des femmes que l'on constate en milieu traditionnel.

Ces modifications qualitatives de la démographie des pays de la COMILOG proviennent de l'afflux des hommes d'origines fort différentes. Cette évolution est donc liée parfois à des modifications dans la répartition "ethnique". Elle a aussi entraîné des mélanges dont les conséquences peuvent être importantes dans l'évolution des moeurs.

Des changements dans la répartition des ethnies.

Toutes les régions dont la vie a été plus ou moins modifiée par l'installation de la Compagnie Minière de l'Ogooué sont peuplées d'ethnies très variées et l'ont toujours été, semble-t-il, depuis fort longtemps; ce qui ne veut pas dire qu'il y ait eu des mélanges. Ces régions ont vu depuis 1962 l'arrivée en masse de populations d'origines diverses et particulièrement les hommes de deux ethnies qui étaient peu ou pas représentées: les Batéké dans le secteur de Moanda, les Bapounou dans celui de Boudianga. Elles ont connu aussi, dans certains villages proches des stations ferroviaires des rapprochements de "races" inhabituels.

Cette évolution ne peut se comprendre sans un bref rappel historique. Nous avons vu comment s'était effectuée la mise en place des ethnies. Avant l'implantation de la COMILOG et depuis une vingtaine d'années, les populations avaient peu bougé. Le seul mouvement, qui les affectait d'ailleurs toutes, était le départ des hommes jeunes et adultes vers les chantiers de travail de la côte ou du Mayombe, où bien souvent leurs fiancées ou leurs femmes venaient les rejoindre. L'étude de la répartition des ethnies vers 1958 est permise par les documents des archives des districts de Loudima et de Mossendjo qui en donnent des tableaux précis. L'Atlas de l'O.R.S.T.O.M. en a dressé en 1965 un tableau qui ne tient pas encore compte des nouvelles transformations et nous est donc utile pour les années précédant l'ouverture des chantiers COMILOG.

Ce qui frappe c'est que deux ethnies accaparaient alors des secteurs bien déterminés aux extrémités du futur axe COMILOG: les Bakougni et les Bandzabi. Les premiers, cultivateurs, pêcheurs et commerçants avisés, étaient installés dans la vallée du Niari depuis Mont Belo jusqu'à Makabana (1) et même au-delà sur les plateaux entre Makabana et Mossendjo. Les Bandzabi se trouvaient dans l'actuel district de Mayoko et au Gabon où ils prennent le nom de Bandjabi et se mêlent aux Batsengui, race apparentée. Entre ces deux zones et suivant les secteurs, régnait un mélange de "races" mais avec parfois une dominante.

Voici comment se succédaient ces ethnies, en allant du sud au nord. Les Bakougni, vivant dans la boucle du Niari et sur les plateaux de la route de Mossendjo jusqu'à Masoété, étaient ensuite remplacés par

---

(1) Ils étaient 3 412 dans la boucle et aux environs de Loudima, d'après G. SAUTTER (De l'Atlantique au fleuve Congo p. 630).

les Bahoumbou jusqu'à Mossendjo. Les Bapounou occupaient les villages de Popo, Mouvendzé, Nyono et Ilendo sur une piste au sud-ouest de Mossendjo. Cette dernière petite ville était le fief des Batsangui; leur domaine s'étendait sur la route de Komono jusqu'à la M'Poukou et sur celle de Mayoko où alternaient des villages Batsangui, Bahoumbou et Batéké. Au sud, sur la route de Komono mais à l'est de la M'Poukou, se succédaient Bahoumbou, Batéké et Bambamba. Dans une petite enclave autour de Dziba Dziba dominaient les Bandzabi. Au long des vieilles pistes entre la frontière gabonaise et Moanda, les villages étaient Bandjabi et parfois Batsongui. Enfin, autour de Moanda se trouvaient les Obamba et les Bahouandji; d'autres ethnies, venues plus récemment, s'étaient établies dans la région mais leurs représentants étaient moins nombreux: tels étaient les Bavoumbou, Bapounou et Baloumba arrivés de l'ouest, de la région de Divénié surtout. Quelques villages Babinga existaient dans les zones forestières.

La répartition générale n'a pas beaucoup changé. Mais certaines populations se sont déplacées à partir de 1958 vers le futur axe COMILOG où sont entrepris de grands travaux. Le mouvement s'est accentué après 1962 lorsque roulaient les premiers trains du manganèse et que commençaient à s'ouvrir des chantiers forestiers. Les Bakougni s'installèrent de plus en nombreux sur les plateaux des régions de Titi, Mounouboumba et Masoété. Les Bakota du groupe Bandassa abandonnèrent les forêts à l'est de la Louessé pour bâtir leurs villages sur les grandes pistes qui les rapprochaient de la voie COMILOG. Les Babinga, malgré leur farouche esprit d'indépendance, furent attirés par les exploitations forestières où ils trouvaient des emplois de pisteurs conformes à leur goût et à leur parfaite connaissance du monde sylvestre.

La situation demeure compliquée entre Mossendjo et la limite du district de Mayoko où alternent des villages Batéké (comme Maléké, Marata), Bahoumbou (comme Mayomé, Moukouma, Misséké), Batsangui (comme Obouessé, Mambengué, dernière agglomération de cette ethnie sur la route nord) et Bandzabi (comme Doumanga et Boupanda). Entre Mossendjo et Makabana se succèdent des agglomérations tantôt Batsangui (Bougoto, Nyanga, Dounguilé), tantôt Bakougni (Ibéni I, Maniémo), tantôt Bakota ou Bahoumbou(tels Ibéni II, Issira et Nyala). Chacun vit dans son village ou son groupe de villages, mais on peut estimer que ce mélange d'agglomérations de populations diverses a été développé par l'attraction de la route COMILOG ou de ses grandes brotelles.

Ce qui est nouveau, c'est l'apparition en certaines régions de deux ethnies qui ne s'y trouvaient pas: les Batéké et les Bapounou. Les Batéké sont descendus de leurs plateaux sableux à l'est et au sud de Franceville, où ils n'avaient que de médiocres ressources, pour bâtir des villages autour de Moanda où ils vivent d'agriculture et de petit commerce. Faute de renseignements précis, il est difficile d'en évaluer le nombre, d'autant plus qu'il y a parmi eux un certain va-et-vient. Quant aux Bapounou, leur histoire est plus complexe. Si nous remontons à l'année 1939, nous en trouvons 2 653 dans le district de Mossendjo. Ils vivaient tous au sud-ouest du chef-lieu, occupant de gros villages comme Mouvendzé (394 habitants) et Popo (281). En 1948, leur nombre, loin d'avoir augmenté par le jeu normal des naissances, est tombé à 2 455. En 1951, c'est une chute brutale à 1 038. Les rapports de l'Administration coloniale signalent alors le départ massif des hommes de cette tribu qui vont travailler à Dimonika dans le Mayombe et y font venir leurs familles. Or en 1967, après cinq ans de fonctionnement du chemin de fer, les recensements les évaluent à 2 285 et ils ne sont plus localisés en un seul secteur mais en différentes régions. La majeure partie est installée sur la route de Mossendjo à Makabana où on en compte 2 018. Ils occupent les mêmes villages mais qui se sont déplacés vers le sud, tels Issembo, Donguila, Mouvendzé et Popo. Leur nombre a été renforcé par l'arrivée de compatriotes de la région de Divénié. D'autres Bapounou se dispersent dans des villages Batsangui de la même région. Il y en a par exemple 26 sur 53 habitants à Mouvissi, 2 sur 77 à Moungongo, 8 à Likomé. Le fait le plus intéressant est l'apparition de Bapounou dans un secteur où il n'en existait pas, sur la route de Mossendjo à Makabana entre Mabafi et le pont de la Louessé, région d'ailleurs absolument vide auparavant. Comment s'expliquer leur arrivée? Elle est liée à la construction de la voie ferrée qui a entraîné une importante capture des villages de la route entre la Léboulou et Kibangou. Les anciennes cartes montrent tout un chapelet de villages que nous savons Bapounou par les documents des archives (1), dans une région où les Bakougni constituaient la population dominante. Les Bapounou se sont installés d'autant plus facilement sur la voie COMILOG qu'aucune chefferie n'y revendiquait la terre au nord de Boudianga.

---

(1) Archives du district de Kibangou.

En 1972, dix ans après le début de l'activité du chemin de fer, les Bapounou sont un peu moins nombreux qu'en 1967: 2 091 au total. Cependant, la zone nouvellement occupée par eux n'a pas souffert de cette évolution, bien au contraire. On en compte 378 dans les villages de Boudianga, Moussitoubouélé, Doukébesséné et Moubouyou. Cette baisse générale qui affecte la région au sud de Mabafi peut sembler curieuse. Mais y a-t-il eu réellement diminution? Ce n'est pas certain car beaucoup de Bapounou étaient employés dans les chantiers forestiers: or un remaniement des statistiques en 1970-71 a fait compter à part les ouvriers des entreprises forestières sans apporter de précisions sur leur origine. Dans le district de Mossendjo, ils étaient 1 288 en 1972, dont 339 dans la partie méridionale de la circonscription (1). Etant donné qu'un employé des chantiers entraîne avec lui en moyenne deux à cinq membres de sa famille, il doit être facile de retrouver les 194 personnes disparues, avec même quelques unes de plus représentant les excédents de naissances en cinq ans, dans les différentes entreprises de la région. Depuis la crise du bois, la situation est en train d'évoluer mais nous n'avons découvert aucune nouvelle donnée intéressante. Le secteur de Boudianga n'a pas été touché, lui, car il bénéficie de l'activité de la scierie et de toute l'exploitation FORALAC, ainsi que de la proximité de Malenbana qui constitue un débouché important pour les produits agricoles comme les arachides, la chikouangue et les fruits. Où iraient d'ailleurs les Bapounou, même touchés par la crise? Peuples de la forêt, ils ne s'en éloignent guère et il n'y a plus de possibilités nouvelles dans les autres pays forestiers.

Ainsi des Bapounou, quittant le territoire de Divénié, se sont peu à peu glissés dans la région soumise à l'influence de la COMILOG, surtout sur les plateaux à l'est de la Léboulou et sur la route de Thomas à Mossendjo. Nous en avons même rencontré dans la plaine du Niari aux abords de Dihessé lorsque cette gare était le débouché des grumes de la SOFORMA, mais ce n'était là qu'une installation épisodique et exceptionnelle.

De tous ces mouvements de populations, quelques chiffres donneront une idée plus précise, ceux de 1956, de 1963 et de 1967. Voici, à la première date, la répartition des principales ethnies dans le district de Mossendjo qui comprenait alors tout le secteur de Mayoko. Les

(1) Archives du district de Mossendjo.

Bandzabi, au nombre de 8 964, étaient les plus nombreux. Venaient ensuite 6 920 Batsangui, 3 292 Bahoumbou, 3 125 Batéké, 2 018 Bakougni, 1 899 Bapounou, 576 Bakota et 798 Babinga (ces derniers étant très difficiles à recenser, ce dernier chiffre ne peut être qu'approximatif). Dans ces nombres ne figurent pas ceux des personnes qualifiées de "flottantes" du poste de Mossendjo qui sont 1 823 (fonctionnaires, militaires, commerçants, étrangers et coopérants) d'ethnies diverses, ni ceux du campement Avoine groupant 87 ouvriers dont beaucoup appartenant à des ethnies de la forêt, non loin de Mayoko. Ainsi deux ethnies l'emportaient incontestablement en 1956: les Bandzabi et les Batsangui.

Nous retrouvons encore en 1963, un an après le fonctionnement du chemin de fer, deux groupes dominants, mais avec un changement. Les Batsangui étaient encore plus nombreux (9 703) mais les Bandzabi (3 582) étaient supplantés par les Bapounou au nombre de 8 365. Aucun miracle dans cette évolution: la région de Mayoko, peuplée des seuls Bandzabi, a été détachée du district de Mossendjo. Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est qu'il y a 6 466 Bapounou, que les Bakougni connaissent une progression notable (3 153 au lieu de 2 018) ainsi que les Batéké (4 204 au lieu de 3 125). Nous sommes d'accord sur la progression raisonnable de ces deux dernières populations très dynamiques et attirées par les possibilités nouvelles de la région. Par contre, nous restons sceptique sur une aussi forte croissance du nombre des Bapounou, bien que cette ethnie de la forêt ait été attirée par l'exploitation du bois.

En 1967, à l'exception des Bapounou qui ne sont plus que 2 131, ce qui confirme notre incrédulité à l'égard du chiffre de 1963, les populations n'ont pas sensiblement changé. On trouve 9 182 Batsangui, 1 732 Bandzabi (diminution due vraisemblablement à un déplacement vers le district de Mayoko où cette ethnie domine), 863 Bakota et, on progression, les Bakougni (3 136), les Batéké (4 124)et les Bahoumbou (1 609).

Cette répartition des ethnies se traduisait en 1956 par les pourcentages suivants (rappelons que le district de Mossendjo était plus étendu à cette date): 31,45 % de Bandzabi, 24,28 de Batsangui, 11,55 de Bahoumbou, 7,46 de Batéké, 7,08 de Bakougni, 6,66 de Bapounou, 2,80 de Babinga, 2,02 de Bakota et 6,70 de "Flottants". En 1963, les Batsangui prennent inévitablement la tête avec le pourcentage de 30,74. Les Bapounou suivent (26,50) mais très provisoirement, les Batéké sont bien placés (13,32) ainsi que les Bandzabi (11,35). Viennent ensuite les Bakougni

(9,99), les Bahombou (5,14) et les Bakota (2,93). Il y a des changements en 1967. La supériorité des Batsangui s'affirme (40,31 %), les Batéké progressent (18,11 %) ainsi que les Bakougni (13,77), les Bahoumbou (7,06) et même les Bakota (3,79); au détriment des Bapounou (9,36 %) et des Bandzabi (7,60 %).

Faut-il tirer des conclusions profondes de cette évolution? Certes les Batsangui, qui sont chez eux, sont en tête largement et à cette date de 1967, le chef de district est l'un des leurs, constatation qui est loin d'être négligeable car ils sont particulièrement retenus au pays si les autorités administratives sont de leur groupe. La progression des Bakougni et des Batéké semble un fait durable, étant donné le comportement ambitieux et la souplesse d'adaptation de ces ethnies. Par contre Bapounou, Bakota, Bahoumbou peuples de la forêt certes, mais venus souvent de régions éloignées et qui ne se sentent pas chez eux dans les pays de la COMILOG, risquent de n'être là que pour un temps, suivant les profits de l'heure.

Les déplacements de certaines ethnies vers l'axe COMILOG demeurent en effet souvent temporaires, surtout lorsqu'il s'agit de populations sylvestres. Par contre d'autres groupes, qui se consacrent surtout à l'agriculture et au commerce restent dans leurs nouveaux villages. Dans l'ensemble, ce sont les chantiers forestiers qui ont déplacé beaucoup de monde, ce qui explique qu'à l'intérieur de la boucle du Niari, zone de savanes, les Bakougni soient restés les maîtres. Quelles qu'elles soient, ces populations émigrent souvent par villages entiers; mais il peut y avoir mélange des ethnies dans les exploitations du bois, dans les villages de gare comme Boudianga, Moussitoubouala, Boubougou, où voisinent Bakougni et Bapounou.

En dehors des ethnies, congolaises ou gabonaises, il convient de signaler que les étrangers africains sont plus nombreux que jadis; ce sont des Maliens, des Sénégalais, des Camerounais, tous commerçants musulmans, et quelques Zaïrois. Il y a encore des Français dans les nouveaux centres urbains (Makabana, Mossendjo, M'Binda, Moanda) où ils sont cadres, techniciens COMILOG, dirigeants d'entreprises forestières, coopérants, missionnaires. Et les commerçants portugais sont toujours aussi nombreux.

En conclusion, la création de l'axe COMILOG a suscité des mouvements de populations multiples et notables. Ils ne doivent pas nous étonner car ils sont dans la tradition même de peuples qui n'ont jamais été attachés à la terre par la propriété individuelle ni par des constructions solides: les cases doivent être régulièrement refaites après les grandes pluies. Cela permet de comprendre ces grands déplacements en chaîne: les Bandzabi, surtout ceux de la région de Dziba Dziba, descendent vers Mossendjo ou remontent sur Mayoko. Les Bakota prennent la place des premiers. D'autres ethnies arrivent d'un peu partout pour fuir des régions isolées, sans possibilité de travail, et gagner des lieux où l'on peut espérer trouver des emplois et moins de contraintes. La répartition des différentes races a donc été quelque peu modifiée. Certes, les grandes divisions subsistent. Mais si beaucoup de migrations se sont faites par groupes entiers, beaucoup d'autres ont eu lieu de manière individuelle (nous avons même découvert deux Lari dans le misérable hameau d'une clairière à une vingtaine de kilomètres à l'est de Mossendjo). Des hommes qui s'ignoraient sont entrés en contact. Des populations timides comme celles des Babinga le sont moins maintenant. Des mélanges se produisent parfois. Ce sont des conséquences très importantes pour les sociologues mais aussi pour les géographes.

L'établissement de la Compagnie Minière de l'Ogooué dans des contrées isolées du Gabon et du Congo méridional a donc entraîné un bouleversement profond de la démographie rurale par un regroupement des populations sur un axe linéaire nord-sud, par des changements des rapports numériques traditionnels entre les sexes et par un début de rapprochement des ethnies. Il a contribué ainsi au façonnement de l'unité nationale souhaitée par les gouvernements et donné une valeur plus importante à la femme.

III- LES TRANSFORMATIONS DES ACTIVITES PAYSANNES.

Les déplacements de villages en aussi grand nombre, leur installation sur le même axe général, les rapprochements entre des populations différentes ont eu pour conséquences inévitables des modifications dans l'économie rurale. L'apparition de nouveaux débouchés pour les produits de la terre ne pouvait que renforcer cette évolution. Celle-ci se manifeste dans tous les aspects traditionnels de la vie campagnarde: dans l'agriculture vitale bien sûr, mais aussi dans des formes secondaires de production en cette partie de l'Afrique centrale comme l'élevage, la chasse et la pêche. Le gros problème est de déterminer l'importance et la profondeur de ces transformations.

1) La faible évolution d'une agriculture vivrière.

En 1962, une exploitation minière et un chemin de fer se sont mis à fonctionner, desservant des centres actifs. L'agriculture en a-t-elle subi la répercussion? S'est-elle vraiment transformée dans les pays soumis à leur influence? Pour le déterminer il convient, après avoir fait la part des conditions naturelles et humaines, d'étudier les changements réels ou possibles avec la stimulation des nouveaux débouchés.

Des conditions naturelles inégales mais des techniques uniformes et désuètes.

Le développement en latitude sur 400 kilomètres environ n'apporte pas une très grande variété dans le climat, qui demeure partout de type tropical humide. Néanmoins, les influences australes plus ou moins marquées selon le rapprochement avec l'Equateur, le relief montagneux du Chaillu entraînent des nuances importantes pour les cultures. Le climat est certes toujours pluvieux mais avec une intensité variable des précipitations et une répartition plus ou moins inégale de celles-ci. Les sols présentent également une certaine diversité car ils sont le résultat de l'action du climat sur des roches mères tantôt cristallines tantôt sédimentaires, qui subissent de façon

inégale le lessivage des grandes pluies équatoriales.

Dans cette étude, nous sommes contraints de distinguer trois zones, dominées par des conditions naturelles quelque peu différentes: la région gabonaise très arrosée, de relief et de sols variés; le massif accidenté du Chaillu soumis à des pluies énormes et dont les sols proviennent de la désagrégation d'un ensemble granitique ou gréseux; la grande plaine du Niari, aux "hivers" d'une surprenante aridité et dont les sols dérivent soit de calcaires, soit plus rarement d'argiles.

La région de plaines et de plateaux escarpés de Mounda et de Franceville présente une pluviosité moyenne annuelle de 1 900 à 2 000 mm avec une grande saison sèche marquée et une petite saison sèche de 15 jours en janvier-février. L'humidité relative demeure forte et les températures élevées (moyenne annuelle de 26 °). Les irregularités interannuelles des pluies sont un autre fait à prendre en considération pour la vie rurale.

Sous ce climat pluvieux et chaud, les sols sont sujets à une altération poussée des minéraux, à la diminution rapide de leur richesse chimique et à une évolution de la matière organique. On note la prépondérance presque exclusive de la kaolinite et des hydroxydes dans la partie argileuse. Les formations superficielles actuelles se sont constituées aux dépens de cuirasses et de sols anciens (1). Elles apparaissent généralement comme la superposition de deux matériaux différents. A la base se trouve une ligne d'éléments grossiers qui peuvent être des gravillons ferrugineux, des débris de schistes indurés en plaquettes, des cailloux de quartz, matériaux reposant sur un horizon d'altérations ou sur une roche encore saine. Au dessus reposent des "manteaux de recouvrement" constitués de terre fine et qui ne sont pas uniformes. Le couvert végétal en particulier a une grande influence sur les caractéristiques de la matière organique et du PH. Le défrichement de la forêt vient perturber les conditions initiales en arrêtant la formation de la matière organique, le sol n'étant alors plus aussi riche et se rapprochant de celui de la savane.

---

(1) GUICHARD: Etude pédologique du ranch d'Okouma O.R.S.T.O.M. Libreville déc. 1974.
Et du même: Etude pédologique des plateaux Lékédi. Rapport préliminaire Libreville sept. 1974.

Telles sont les conditions générales de la formation des sols de la région de Moanda. Dans leur ensemble, ceux-ci ont subi une évolution qui est responsable de leur pauvreté. Tous manquent de calcium par rapport au potassium et au magnesium. Il faut en distinguer trois catégories, reposant sur des roches saines différentes: les sols bruns, ocre-rouge et jaunes. Les premiers, brun-rouge ou brun-jaune, proviennent de la décomposition de calcaires dolomitiques argileux. Ce sont les plus riches mais ils sont très rares dans le secteur étudié. Les sols ocre-rouge reposent sur les schistes manganésifères argileux. Ils ont une bonne structure et conviennent aux cultures arbustives comme le caféier. Les sols jaunes recouvrant schistes et argilites et les sols ocres surmontant les grès sont les moins favorables à la culture. Fragiles, ils doivent être travaillés avec ménagement; on ne peut les laisser découverts et leur culture est peu valable sur les pentes où l'érosion par les eaux sauvages est intense. Ils conviennent à l'élevage beaucoup plus qu'à l'agriculture.

En somme, les sols recouvrant les grès et les schistes de la région de Moanda et des abords de Mounana et de Franceville ne sont vraiment propices à l'agriculture que dans les cuvettes où ils sont protégés. Leur exploitation est plus délicate sur les plateaux. Les paysans connaissent d'ailleurs les différences entre les terres: les plateaux n'ont pour eux pas d'intérêt; par contre, les dépressions ont toujours porté les grandes cultures de tubercules, et ils utilisent les pentes schisteuses pour les caféiers et les bananiers.

Dans le massif du Chaillu et les plateaux qui l'entourent, les sols apparaissent différents, aussi bien sur les séries de la Bouenza que dans le massif cristallin. Les sols du Bouenzien se développent sur des grès, sur des argilites renfermant plus de 50 % d'argile et sur des tillites dont la teneur est de 60 %. Ces formations présentent une couche humifère sur une litière de débris organiques, couche qui comporte une infiltration d'humus plus ou moins lessivé. Cet horizon recouvre la roche mère. La réserve minérale de ces matériaux de base est peu importante (moins de 8 mèq) et leur stock de bases échangeables aux environs de 1 mèq. Le PH des horizons supérieurs est bas (de l'ordre de 4). Il augmente très légèrement en profondeur. Les teneurs en matières organiques sont très variables (3 à 6 %). L'utilisation de ces sols en matière agricole est fonction de l'ancienneté du couvert végétal. Il faut éviter les

jachères récentes et faire attention à la dégradation rapide des sols de texture légère.

Les sols dérivés du granite occupent la majeure partie de la zone élevée, sauf dans un secteur de la région de Mayoko. Ce sont des formations argilo-sableuses de couleur jaune dont la morphologie est simple. Leur teneur en argile est de l'ordre de 50 %, alors que celle en sable ne dépasse pas 30 %. Il s'agit de sols ferrallitiques fragiles dont la réserve minérale est faible, ne dépassant pas 8 mèq. La somme des bases échangeables est plus faible que dans les sols dérivant des roches de la série de la Bouenza. Les PH des horizons superficiels sont souvent inférieurs à 4. Sur certains granites, comme ceux à amphiboles avec sols plus rouges, on observe une réserve minérale légèrement plus importante: le PH y est de l'ordre de 4,5. Bref ce sont toujours dans leur ensemble des sols chimiquement pauvres et assez délicats à utiliser en raison de leur agrégation plus ou moins stable.

Dans cette zone cristalline ou gréseuse peu favorisée, il y a cependant quelques terres privilégiées d'origine alluviale. Leur réserve minérale est plus importante que celle des formations environnantes: supérieure à 8 mèq. Le PH a des valeurs moyennes de 5 et peut aller jusqu'à 6. Les alluvions sont utilisées suivant le niveau de la nappe phréatique. Ce sont souvent les sols à paddy, ceux des bas-fonds inondables.

On peut conclure que les sols issus des granites sont peu fertiles. Leur utilisation en culture pérenne implique nécessairement une couverture à base de légumineuses (Pueraria).Ils peuvent néanmoins supporter les caféiers si les conditions climatiques s'y prêtent.

Dans la plaine du Niari, les formations pédologiques sont d'une grande variété. Elles comprennent des sols argilo-sableux et des terres alluviales plus ou moins hydromorphes (1). Les sols argilo-sableux à sablo-argileux proviennent du schisto-gréseux ou, dans la boucle du Niari, d'alluvions anciennes. Leur structure n'est pas très favorable à l'agriculture, comprenant en profondeur des hydroxydes de fer et un PH peu élevé (bien que légèrement supérieur à celui des sols de plateaux assez réputés comme ceux de la région de Mouyondzi). Les

---

(1) BRUGIERE: Etude pédologique de la vallée du Niari. Paris O.R.S.T.O.M. 1953.

sols hydromorphes peuvent être caractérisés par un engorgement temporaire d'ensemble et une importante accumulation humifère superficielle. Avec leurs horizons profonds en voie de concrétionnement (fer, manganèse et parfois silice), ils sont inutilisables au point de vue agricole (1). Par contre, les sols à engorgement temporaire de profondeur sont moins épais mais, avec des horizons inférieurs mieux drainés, ils peuvent permettre des utilisations particulières comme les cultures maraîchères et, dans la région de M'Bomo, le tabac.

Les sols alluviaux sont nombreux dans la boucle du Niari, le long d'anciens lits fluviatiles ou en bordure des lacs actuels. Des surfaces importantes sont occupées par des terrasses alluviales, des nappes de fond de vallée et des épandages de gravillons. Cette catégorie de sols alluviaux est la plus intéressante au point de vue chimique à cause d'une réserve minérale importante et relativement équilibrée pouvant atteindre 40 mèq, des taux de bases échangeables plus ou moins en relation directe avec cette réserve minérale, des teneurs en matières organiques qui peuvent être élevées, un complexe absorbant présentant une capacité d'échanges satisfaisante et un degré de saturation élevé. Aussi, les PH ont-ils des valeurs inhabituelles dans la vallée du Niari: 7 et parfois plus. Il y a enfin une bonne alimentation en eau. Les possibilités agricoles sont donc satisfaisantes, à condition de procéder à des aménagements. Pour se livrer à des cultures intensives, il faut, suivant le secteur, soit l'irrigation soit le drainage.

En dehors de ces grandes formations pédologiques, il convient de mentionner quelques sols moins répandus. Ce sont des formations superficielles, comme celles qui se trouvent entre le massif de Kanga Tima et la plaine environnante et qui sont des accumulations de piedmont constituées de matériaux soit argileux soit argilo-sableux. Elles donnent les terres de culture de Koutina et Maboukou (2). Le matériau de base des sols y est une argile jaune de nature kaolinique. Le milieu végétal joue un rôle important. On distingue un humus forestier à minéralisation rapide et un humus de savanes où les acides fulviques sont en plus grande quantité et migrent plus profondément. Dans les zones basses, une accumulation superficielle de matières organiques modifie la qualité des sols.

---

(1) GUILLEMIN: Les facteurs physiques du milieu conditionnant la production agricole de la République du Congo.

(2) BOCQUIER, DE BOISSEZON, KALOGA: Reconnaissance pédologique de la zone de Mifitsingui I.E.C. Brazzaville 1959.

En définitive, le milieu naturel de la vallée du Niari comporte pour l'agriculture des sols convenables, parmi lesquels les sols colluviaux de bas de pente et ceux à engorgement temporaire présentent les meilleures caractéristiques physico-chimiques. Les cultures tropicales vivrières telles que le manioc et l'arachide peuvent s'en accommoder à condition de migrer souvent pour que le sol se reconstitue. Le seul inconvénient est celui d'un climat un peu trop sec, avec toujours les difficultés créées par la grande irrégularité interannuelle des pluies. C'est pourquoi les pédologues continuent à estimer que la vocation de toute la boucle du Niari est éminemment pastorale, d'autant plus qu'il s'y trouve de nombreuses réserves d'eau sous forme de lacs et de rivières.

Tels apparaissent, en cette étude sommaire, les facteurs naturels, plus ou moins favorables, à la mise en valeur agricole. La question est de savoir si les paysans ont essayé d'améliorer les conditions physiques, celles du sol en particulier, depuis que l'ouverture de la voie COMILOG a élargi leur horizon et leurs connaissances par une plus grande circulation des hommes et des idées. Les agriculteurs des régions concernées, dont le sol est assez ingrat, ont-ils modifié leurs méthodes, employé plantes de couverture et engrais vert, utilisé des engrais que le train pouvait facilement apporter? Il faut se rendre à l'évidence. Les femmes continuent à s'adonner aux cultures traditionnelles avec le même outillage désuet et la pratique de longues jachères. Les hommes, qui s'occupent des arbres fruitiers ou se consacrent à des plantations nouvelles comme celle du paddy,n'ont rien changé à leurs méthodes, ou si peu. Les efforts du B.D.P.A., très dynamique en particulier dans la région de Mossendjo, ont abouti à un échec total. Les tentatives de culture attelée avec des animaux qu'il prêtait n'ont eu aucun succès: le bétail a fini par disparaître lorsque le personnel de cet organisme, expatrié, a eu terminé sa tâche. Il en a été de même pour les essais de plantation de caféiers en vue d'introduire des variétés intéressantes: les plantes sont en train de dépérir depuis que l'organisme initiateur a été supprimé. Dans la vallée même où les paysans auraient pu subir l'influence des grandes plantations voisines de style européen, il n'y a pas eu beaucoup de changements.

Les raisons de cet immobilisme sont diverses: ce sont surtout

les carences de l'Administration, l'esprit de routine, le manque d'argent. Dans certains secteurs, l'Administration n'a pas su prendre la relève du B.D.P.A. dont elle avait hérité. Les fonds ont été dilapidés (1). La peur du changement, le maintien de la routine, qui font partie des habitudes campagnardes du monde entier, demeurent plus vivaces ici où ce sont surtout les femmes, arriérées et sans instruction, qui s'adonnent au travail de la terre. Enfin les paysans manquent d'argent pour acheter de bonnes semences et des engrais dont ils n'ont pas toujours compris l'utilité.

La voie COMILOG n'a donc pas réussi à moderniser les pratiques agricoles. Mais elle a pu jouer un rôle dans d'autres domaines, ceux qui dépendent uniquement des hommes. Une agriculture peut ne pas rénover ses techniques mais produire davantage sous la pression de la demande. La présence d'une route et d'une voie ferrée permet l'évacuation des produits de l'agriculture; celle de nombreuses gares, de petits centres industriels actifs et d'agglomérations nouvelles procure des débouchés importants, développe l'activité des marchés. Des centres comme Mont Bolo, Makabana, Mossendjo, M'Binda et Moanda ont besoin d'un gros ravitaillement. Il s'y trouve des hommes qui n'ont pas tellement modifié leurs habitudes alimentaires et qui sont demandeurs de chikouangue, de bananes plantains, d'ignames de fruits, d'huile de palme, de légumes, de piments et autres condiments. Il s'agit donc de savoir si les débouchés nouveaux ont vraiment entraîné un nouvel essor de l'agriculture. Cette stimulation a-t-elle profondément joué malgré les obstacles naturels du relief et de la forêt? A-t-elle trouvé une main-d'oeuvre suffisante, féminine surtout, pour une augmentation de la production?

Cette recherche ne peut se faire que par l'étude des statistiques des grands secteurs administratifs de la zone desservie par la voie COMILOG. Cette méthode semble à première vue artificielle. Il n'en est rien car les circonscriptions correspondent à peu près à des régions naturelles. La zone ressortissant des districts de Dolisie et surtout de Loudima coïncide avec la grande plaine sèche du Niari. Le

---

(1) En août 1975, le nouveau Directeur des Services Agricoles l'a reconnu et déploré devant nous.

vieux district de Mossendjo correspond à une zone de plateaux et de massifs très arrosés, mais aux terres médiocres. Le jeune district de Mayoko, d'altitude plus marquée, a un climat très humide favorable au café. La zone gabonaise, au relief plus complexe et au climat très pluvieux, se caractérise par son ancien isolement et le sous-peuplement qui pèse malgré tout sur son économie. Chacune de ces régions administratives a donc sa personnalité physique propre. Mais toutes présentent, depuis l'installation de la COMILOG, des traits communs liés à de nouvelles facilités économiques.

Une nouvelle production, celle des légumes, dans la plaine du Niari.

Il est bon de rappeler que la longue plaine du Niari entre Mont Belo et Makabana, bien que située à proximité du Congo-Océan qui en longe son extrémité sud, n'en souffrait pas moins d'un isolement relatif dans les années 50 à cause de l'état effroyable des pistes en saison des pluies. Vide d'homme, loin des centres importants, elle n'était guère exploitée: à tel point que, contrairement à la coutume, il se trouve une zone d'une vingtaine de km2 n'appartenant à aucun clan (1). Elle pâtissait d'ailleurs du manque de débouchés. Au moment de la construction de la voie ferrée, on y trouvait surtout, en quelques secteurs isolés, des cultures vivrières classiques comme le manioc et le maïs, et quelques cultures destinées en grande partie à la commercialisation, telle l'arachide dont on faisait pousser deux variétés: la "rose" et surtout la "rouge de Loudima" préférée à cause de sa résistance à la sécheresse. Le marché s'en tenait tous les 12 du mois au Poste de Loudima, ce qui montre l'attraction du vieux centre administratif de la région. Une partie du maïs était également commercialisée: la vente avait lieu les 15 du mois à Loudima-Gare, le maïs étant destiné à être expédié par le chemin de fer Congo-Océan. En 1951, sur l'ensemble des marchés de Loudima, il s'était vendu 85 000 kg de maïs, 40 000 kg de manioc, 220 000 de chikouangue, 20 000 de haricots, 70 000 de paddy, 6 000 de patates douces, 2 000 de pommes de terre, 3 000 d'oignons et 50 000 de bananes, commerce très honorable. Mais ces chiffres sont ceux concernant toute une région débouchant sur Loudima et non pas seulement

---

(1) A. AUGE op. cit. p. 18.

Photographies IGN : 005. 352, 353, 354.

LA CULTURE EN PAYS DE SAVANE

LEGENDE

Route

Villages

Forêts

Jachères

Cultures

0 1 2 3 4 Km

ceux du secteur étudié, sauf pour une part minime que les statistiques ne révèlent point.

Il n'y avait que deux centres actifs d'agriculture moderne: la ferme de la Mouindi et le centre de la SOFICO. A la Mouindi, on se proposait, dans un but social et psychologique, de convertir à une vie meilleure de jeunes chômeurs de la capitale, de transformer leurs mentalités en leur donnant le goût du travail de la terre, et en même temps d'établir des villages extra-coutumiers. Au début, l'entreprise a eu un succès considérable. Il fallut sélectionner les candidatures. Les élus avaient l'instruction du niveau du Cours Moyen de 1ère année mais ils avaient été renvoyés de l'école en raison de leur âge. En août 1956, 100 jeunes chômeurs étaient arrivés, dont 30 de Bacongo, quartier Lari de Brazzaville. On construisit d'abord des cantonnements, puis on procéda à des essais de cultures (arachides, tabac, agrumes, ananas) et de petit élevage en association avec l'agriculture. La première campagne agricole a donné des résultats encourageants mais le fonctionnement de la ferme était jugé coûteux par l'Administration. Les anciens citadins ne s'accoutumaient pas: on a vu peu à peu les jeunes gens partir, la superficie plantée en arachides diminuer, le matériel se dégrader. Le paysannat de la Mouindi était en pleine décadence alors que le chemin de fer COMILOG fonctionnait déjà (1). Nous avons pu constater en décembre 1965 de nombreux tracteurs se rouillant sur place, alors que d'immenses étendues plantées d'arachides étaient cultivées à la houe par un personnel insuffisant.

Quant à la SOFICO (Société des Fibres Coloniales), elle tentait à Malolo l'adaptation de plantes textiles, coton et autres, dans ce pays qui n'en produisait pas. Les hommes qui n'émigraient pas à Dolisie ou à Pointe-Noire allaient y chercher du travail.

On a observé, depuis 1965, une évolution générale et parfois une véritable révolution agraire liée aux nouveaux moyens de communication. L'évolution générale se marque par une plus grande activité des marchés des produits de culture traditionnels. C'est ainsi que pour l'année 1965-1966 la vente des arachides dans quelques villages a donné des revenus intéressants. A M'Bono-M'Boté, 12 paysannes ont vendu 259 kg d'arachides-coques pour 5 439 francs. A Koutima, 64 vendeurs ont gagné

---

(1) Etienne OKO: Les filières para-coopératives au Congo-Brazzaville 1969 Chapitre II.

68 586 francs pour 3 266 kg. A Koungou-Malolo, le rapport a été de 27 426 francs pour 1 806 kg et 42 vendeurs. A M'Boungou-M'Bona, 60 femmes ont vendu 2 272 kg d'arachides au prix total de 47 712 francs. En 1974, dans le district de Loudima, la production d'arachides a été de 60 tonnes et celle de maïs de 40 tonnes. Ces estimations ont été faites dans les gares et sur les marchés: il faut préciser que ceux-ci concernent la gare COMILOG quand il s'agit de Mont Belo; la plupart des autres centres de collecte sont hors du secteur étudié mais ils en drainent une partie des produits.

Quant à la révolution, elle se manifeste de trois façons: à la ferme de la Mouindi, à la SOFICO, et surtout par le développement des cultures maraîchères. La ferme de la Mouindi est devenue un centre coopératif desservi non seulement par le chemin de fer mais par la belle et large piste qui le suit depuis 1966 et à laquelle elle est reliée par une courte bretelle. Cet établissement s'est spécialisé en partie dans des plantations de manguiers greffés (116 sur un hectare en 1967) et de bananiers (1 500 en une vaste parcelle en 1969). Ce qui est nouveau, c'est que les bananiers ne sont pas mêlés au manioc et que les arbres fruitiers sont alignés en plantations modernes au lieu d'être cultivés un peu partout en bosquets autour des villages comme le font les paysans (procédé qui apporte au paysage charme et agrément au détriment des rendements.) Autre nouveauté: la disparition de la SOFICO, compensée par l'établissement à Malolo de plantations de pins et d'eucalyptus dépendant de la station forestière de Loudima, ce qui a stimulé aux environs la culture du manioc acheté par les ouvriers; et par la création du Centre de Rééducation des jeunes délinquants installé dans les anciens locaux de la SOFICO.

Mais la grande transformation de la région vient du développement des cultures maraîchères, lié directement à l'apparition de la voie ferrée qui a permis l'exportation des légumes. La route joue aussi son rôle: on trouve en vente aux abords des villages des cuvettes d'oignons, d'échalotes, de tomates et de fruits. Cette production nouvelle est celle des localités de Mont Belo, Kibouba, Kimbembéké, Moualou, M'Panga- M'Bouma, Koutima-N'Zambi, M'Boté I, Dihetso, M'Bombo-M'Boté et M'Boungou I. Une étude d'Alain Augé nous donne de sérieuses précisions sur la vie agricole de ces villages où se cultivent, à côté du manioc, de l'arachide et

---

(1) Alain AUGE: Les problèmes humains posés par le projet de ranch d'élevage des bovins dans la plaine de Dihessé 1970 p. 29.

Surfaces cultivées et cultivateurs dans le groupement de Mouindi d'après Auger (Village Coopératif excepté).

LOCALITES	HOMMES		FEMMES		TOTAL	
	Surfaces cultivées	CULTrs	Surfaces cultivées	CULTrices	Surfaces cultivées	CULTrs
M'Boté I	273 800	28	742 900	41	1 016 700	69
Koutina-M'Zanbi	191 900	15	212 600	27	404 500	42
Campement Flottants	43 600	7	41 400	6	85 000	13
Campement de la gare	5 100	2	35 000	3	40 100	5
Campement M'Panga-M'Boum	74 775	17	162 900	16	237 675	33
Campement Moualou	50 475	8	274 700	12	325 175	20
Kimbembéké	48 400	6	216 600	17	265 000	23

xxxxxxxx
xxxxxxxx

L'arboriculture dans le groupement de Mouindi (d'après Auger).

	M'Boté I	Koutina M'Zanbi	Ct Flot.	Ct gare	M'Panga M'Boum	Moualou	Kimbembéké
palmiers	753	395	22		22	72	92
avocat.	84	40	19		39	13	34
manguiers	737	431	31	1	154	87	142
safout.	70	17	26		29	31	41
orangers	152	209		1	74	70	65
mandarin.	3	12			65		
citron.	8	8					9
pamplem.	5	13			89		
papayers	8	2			8		8
goyaviers	33	11			1		5
cocotiers	1				1	1	1
corosol.		2					
badamiers							2
anacard.							4

du maïs traditionnels, le pois d'Angole, les oignons, tomates, courges, aubergines, ignames et pommes de terre. L'arachide est produite en deux cycles annuels liés à la grande et à la petite saison des pluies, souvent en association avec le maïs et les courges. Ces légumes occupent les terres alluviales de vallées, ce qui explique l'importance de cette culture au long de la rivière Kibouba, ainsi que les argiles noires d'une plaine d'inondation s'étendant au pied des chaînes de Mont Belo et de M'Bamba, d'où la possibilité de rencontrer des cultures maraîchères en "champs de savanes". Ce sont des produits essentiellement commercialisés où les oignons d'abord, les tomates ensuite jouent un rôle essentiel. Le petit village de Kibouba est un exemple typique de cette nouvelle exploitation. Les hommes s'y consacrent exclusivement, aménageant des jardins sur les alluvions de la rivière Kibouba. Chacun cultive en moyenne 2 754 m2, soit en 1970 un total de 22 030 m2 pour 8 hommes. Dans les autres villages, la surface moyenne cultivée est de 7 875 m2 par agriculteur, mais leurs revenus sont inférieurs à ceux de Kibouba à cause du rapport moindre des tubercules et des céréales, comparé à celui des légumes. Les rendements des oignons sont de 20 tonnes à l'hectare (16 pour le manioc). On plante aussi des choux et des salades (Batavia). Les femmes continuent de pratiquer les cultures traditionnelles: elles sont 13 à faire du manioc (1) et de l'arachide en des champs beaucoup plus étendus que les jardins (236 000 m2 au total). Ce succès des productions maraîchères s'explique par des revenus plus intéressants (oignons 126 francs au m2, tomates 98) que ceux du manioc (16 francs), du maïs (7) et de l'arachide (5). Le manioc cependant occupe toujours les 4/5 des surfaces exploitées car il est la nourriture de base de la population.

Dans les autres villages de cultures maraîchères, l'étendue des superficies mises en valeur est plus grande qu'à Kibouba, mais les rendements sont plus faibles. Cela provient de la présence de terres moins fertiles et aussi de façons culturales plus négligées. Voici quelques exemples de ces exploitations: à M'Boungou I, 9 hommes mettent en valeur 56 300 m2 et 10 femmes 132 100 m2; à Moualou (que nous choisissons parce qu'il y a 8 exploitants hommes comme à Kibouba) c'est une surface de 50 475 m2 qui est mise en valeur, donc presque le double de celle de Kibouba.

---

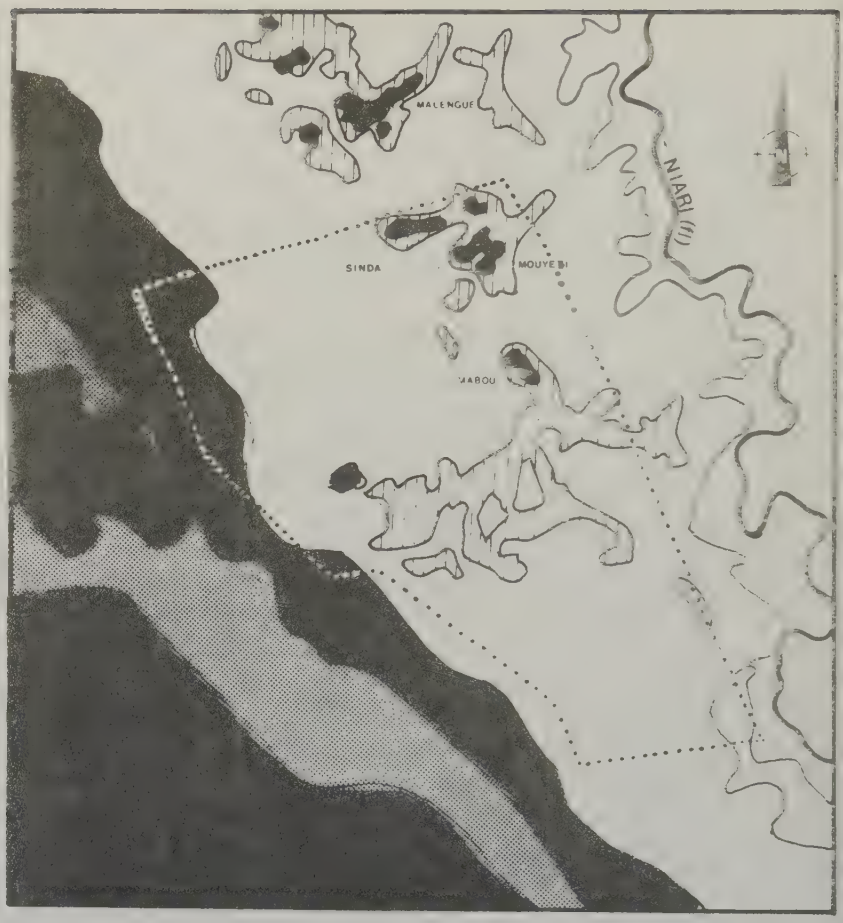
(1) En 1975, le manioc a été atteint de maladie (cochenille).

Les cultures maraîchères sont difficilement chiffrables dans l'ensemble de la zone COMILOG car les statistiques concernent le district de Loudima tout entier. Nous trouvons, pour l'année 1974, 4 tonnes de haricots, 3 de tomates et 5 d'oignons. Les points de collecte sont, pour les tomates et les oignons, Mont Belo, Dihessé, Mouindi et Favre (sur ces 4 points, 3 sont situés dans le secteur de la COMILOG). Il faut y ajouter M'Bomo I et II qui sont considérés comme les grands centres de l'oignon. Les haricots sont plutôt récoltés dans la région de Loudima.

Voici un tableau des quantités vendues par les producteurs (en tonnes) et des prix pratiqués (en C.F.A.) sur les marchés du district de Loudima pendant le 1er semestre 1975:

Denrées	janv.	févr.	mars avril mai	juin	Total	Unité observée	Prix de l'unité
manioc en chikouangue	2	2,5	12	8,5	25	1 kg	de 50 à 100
manioc en farine	1	2	7,5	4,5	15	sac de 50kg	3 000
igname			5,8	2,5	8,3	tas	100
haricots		1	0,9		1,9	petit verre	10
bananes plantains	3	4	11,5	5	23,5	tas	50
oignons	2	1	3,5	4	10,5	tas	50
tomates	1,5		0,1	0,2	1,8	tas	20
piments	1	0,5	0,6	0,4	2,5	tas	10
aubergines	0,3		0,8		1,1	tas	10

Les cultures maraîchères ont donc révolutionné l'économie rurale de la région, fait la prospérité de nombreux villages et donné de l'activité aux petites gares de Sinda, Mouindi, Kibouba et Mont Belo.



0 1 2 4 6 Km

PLAINE DE DIHESSÉ

CARTE PÉDOLOGIQUE

LEGENDE

- Lac
- Fleuve
- Limite du projet de ranch
- Sols faiblement ferrallitiques issus du schisto-greseux.
- Sols faiblement ferrallitiques modaux.
- Rankers d'ercsion lithiques sur calcaires et dolomies.
- Sols hydromorphes et sols faiblement ferrallitiques erodes

V. Lelan 1975

Les arbres fruitiers sont une autre ressource de cette région, où ils trouvent des sols favorables et maintenant des débouchés. Ce sont des cultures d'hommes qui se font autour des villages. Elles sont récentes, étant donné l'installation nouvelle des agglomérations venues sur la voie ferrée COMILOG. De 1965 à 1970, les paysans ont planté 6 500 arbres achetés aux pépinières de Loudima (I.F.A.C) et de Dolisie. Plus des 3/4 sont des manguiers, des orangers et des palmiers. Mais il y a aussi 13 % d'avocatiers et de safoutiers. Le reste est constitué par des mandariniers, pamplemoussiers et citronniers, papayers, goyaviers, cocotiers et corosoliers. Les quatre localités desservies par la gare de Sinda disposent de 1 658 arbres fruitiers; les sept villages et campements qui débouchent sur celle de Mouindi en ont 4 053; ceux qui dépendent de la gare de Kibouba en possèdent 749: ce qui fait un total de 6 460(1).

On peut en conclure que, dans les villages desservis par les gares de Sinda, Mouindi, Kibouba, comme dans l'agglomération de Mont Belo, l'influence de la voie ferrée est non seulement certaine mais prépondérante. En suscitant l'apparition des cultures maraîchères et l'extension des arbres fruitiers, elle a du même coup fait sortir de leur oisiveté les hommes qui se sont mis à jouer un rôle dans l'agriculture, la part des femmes demeurant tout de même dominante. Les villages ont vu leurs revenus augmenter sensiblement car, avec le train, ils peuvent vendre leurs produits dans les villes importantes où la demande est grande. Cette vente à Mont Belo, Makabana, Dolisie, Pointe-Noire et même Brazzaville se fait soit par l'intermédiaire de revendeurs soit directement par les producteurs qui prennent le train avec leurs denrées de longue conservation comme le maïs, le manioc, les oignons et les pommes de terre. Les producteurs sont favorisés par le coût uniforme du transport: 200 francs le sac de marchandises quels que soient le poids et la distance. Ils attendent d'avoir un nombre important de sacs pour aller vendre le plus loin possible, là où les prix sont les plus élevés. C'est ainsi que le sac de 80 kg de maïs coûte 2 000 francs au village, 2 500 à Jacob et Dolisie, 3 500 à Pointe-Noire, 5 000 à Brazzaville. Le sac de 80 kg d'oignons, vendu 6000 francs sur place, s'enlève à 7 000 à Dolisie, 7 500 à Pointe-Noire et 8 000 dans la capitale.(2)

---

(1) A. AUGER op. cit. p. 25
(2) A. AUGER p. 34

C'est donc la voie ferrée qui a déterminé la prospérité des villages avoisinant quatre gares COMILOG de la plaine du Niari, prospérité récente car les déplacements de populations sont postérieurs à 1962 et même à 1965. Cependant cette transformation n'a pu se produire dans ce secteur que grâce à d'autres influences: physiques, c'est-à-dire liées au nombre de bonnes terres alluviales; humaines aussi, car il est significatif que l'essor des cultures maraîchères n'existe qu'à proximité de Loudima, centre d'expériences agricoles nouvelles, à proximité de domaines européens (aujourd'hui disparus en majorité mais dont l'exemple demeure), en particulier de l'exploitation Caisso qui s'était lancé dans les cultures maraîchères avant de se consacrer surtout aux pommes de terre.

Ce sont peut-être là les raisons qui expliquent que l'influence de la COMILOG n'ait pas été aussi importante et n'ait que fort peu modifié les structures traditionnelles agricoles au-delà de Sinda. La gare de Dihessé est bien endormie lorsqu'elle ne sert plus à l'exportation des grumes. L'influence COMILOG se fait surtout sentir avec la présence assez proche de Makabana où l'on peut vendre les excédents de manioc, d'arachides et de bananes. Déjà des villages se sont rapprochés du nouveau centre industriel, ce qui explique le manque de populations rurales au-delà de Dihessé et surtout de Mouranga. L'importance du centre consommateur de Makabana s'est marqué dès 1965 où 49 vendeurs ont écoulé 2 033 tonnes d'arachides-coques sur ce marché pour le prix total de 42 693 francs, sans compter 80 kg d'arachides décortiquées pour le prix de 2 480 francs provenant de 2 vendeurs. A Minguengouélé, la même année, 58 vendeurs ont vendu 1 876 kg pour 39 396 francs et l'année suivante 3 357 kg pour une somme de 70 497 francs.

Des précisions sur le manioc seraient encore plus évocatrices, mais il est impossible de les avoir à cause de la dispersion de ce commerce qui garde un caractère très familial et officieux.

Les chiffres de la production de l'ensemble des villages ressortissant du P.C.A. de Makabana sont intéressants, car ils font ressortir une certaine diversité due à la demande d'une clientèle de type urbain. Voici le tableau de cette production (en tonnes) au deuxième trimestre 1975.(1)

---

(1) D'après les archives du district de Loudima.

PRODUITS	Avril	Mai	Juin
Chikouangue	8 460	8 900	8 700
Foufou	4 750	5 000	4 300
Plantain	5 000	5 200	4 700
Poissons frais	3 300	3 000	2 500
Poissons fumés	1 000	900	800
Viande fumée	traces	traces	traces
Huile de palme	700	650	760
Noix de palme	500	440	580
Légumes (piments, tomates, aubergines).	180	210	170
Légumes en feuilles (manioc, épinards)	700	620	800
Oignons, ail, échalotes	400	360	380
Fruits	1 400	1 600	1 830

C'est donc à la fois le maintien de la diversité habituelle et une spécialisation maraîchère bien localisée qui caractérisent l'agriculture de la boucle du Nkari aux alentours de la voie COMILOG. Elle doit incontestablement ces caractères à la facilité nouvelle des moyens de transport.

Le paddy a été introduit vers 1930. A partir de 1941, l'Administration a encouragé sa culture par tous les moyens, malgré la résistance passive des populations. Les semences sont issues de celles de Yangambi au Zaïre, du type 902 à cycle court (120 jours). C'est un riz pluvial, mais les rizières qui se dispersent dans tout le district n'obéissent pas aux mêmes conditions de localisation. Autour de Bouganda où elles sont fort nombreuses, on en compte 50 (sur 81) situées aux têtes des vallées des petites rivières, qui sont à sec de juillet à octobre mais pleines d'eau aux saisons des pluies. Sur la route de Konono, 42 % des rizières environ occupent des bas-fonds dont la moitié sont inondés; le reste est cultivé sur les versants, donc en régime uniquement pluvial. On constate en outre que les emplacements sont différents suivant les ethnies: les Batéké sèment le paddy dans les bas-fonds, les Bapounou sur les versants, les Batsangui et les Bandzabi en terrain hydromorphe à 80 % (1). Les bas-fonds permettent une culture continue. Dans les champs non inondés, le travail se fait après avoir abattu les arbres et défriché. Il se pose alors le problème de l'envahissement par la végétation herbacée, lorsqu'il n'y a plus le couvert forestier; le travail du sol devient difficile à des populations qui n'y sont pas habituées et ne disposent pas d'outils suffisants. Le riz est aussi cultivé en assolement avec l'arachide et le pois d'Angole, plante de couverture qui protège le sol du lessivage des pluies tropicales et devient engrais vert au moment de la préparation du champ, après la récolte des pois (2).

Malgré son intérêt commercial, la production du riz est en forte baisse et connaît de grandes variations, comme en témoignent ces quelques chiffres de tonnages: 227 en 1950, 20 en 1962, 200 en 1963, 86 en 1964, 236 en 1965, 490 en 1967, 137 en 1968. Les causes de ces fluctuations ne tiennent ni aux conditions naturelles ni à la nouvelle économie née de la COMILOG. Les responsabilités en incombent à la mauvaise organisation des marchés et au manque de sérieux de l'O.N.C.P.A.. Les paysans sont découragés par des retards considérables dans le paiement des produits ramassés depuis 5 mois au moins, contre des bons qui

---

(1) Selon le témoignage de la Direction du B.D.P.A.

(2) Au domaine Saint-Gabriel, près de Madingou, dans la grande vallée du Niari, l'assolement se fait avec le stylosanthes, plante de couverture, engrais vert qui est aussi utilisé comme pâturage.

attendent toujours d'être honorés. Ils se plaignent aussi du non-respect du calendrier des marchés: celui-ci ne peut être suivi car les agents chargés de la commercialisation se trouvent sans disponibilités financières pendant deux à trois mois, en dépit des demandes et des réclamations faites à la direction de l'O.N.C.P.A.; les cultivateurs nous l'ont bien souvent affirmé et les chefs de district, navrés de leur impuissance, nous ont confirmé ces carences. Une autre cause de la baisse de production du paddy tient au fait que c'est une culture d'hommes: si ces derniers se trouvent du travail, il s'en désintéressent, comme ce fut le cas en 1962 avec l'activité des chantiers de la COMILOG.

A côté de ces cultures importantes, il en est d'autres qui sont loin d'être négligeables: ce sont les cultures arbustives, l'une vivrière celle du bananier, l'autre commerciale celle du caféier. Les bananiers, surtout les plantains dont les fruits non sucrés sont consommés en légumes, jouent un rôle considérable dans l'alimentation, presqu'aussi important et parfois même plus que le manioc pour les peuples de la forêt. C'est en octobre que les femmes procèdent à la plantation, mettant en terre des rejets et des fragments de rhizomes portant des bourgeons, et cela sans alignement. La récolte commence sept mois après. Le rendement est d'un régime par nouveau plant. Chaque bananier donne au bout d'un an plusieurs rejets et le champ produit ainsi pendant quelques années. On se contente d'un sarclage de temps en temps. D'autres semis sont pratiqués dans l'intervalle des bananiers: de courges et d'arachides surtout. Beaucoup de bananiers entourent les villages, plantés parfois sur des fosses où ont été enfouies les ordures ménagères.

Avec la banane légume, notons l'importance, dans la consommation, de l'igname, cultivé en association avec d'autres plantes. Il est également mis en terre en octobre (sous la forme d'éclats de tubercules ou de fragments prélevés près du collet du tubercule), à une profondeur de 5 à 10 centimètres, sans alignement. Les tiges grimpent le long des branches laissées sur le sol. La récolte, qui commence environ neuf mois après les semailles, dure plusieurs mois.

Autre culture importante du district de Mossendjo, celle du caféier occupe de vastes superficies. Elle a été développée au Congo de 1936 à 1939, sous les directives du Gouverneur général Reste qui fit distribuer des plants dans les villages. Les rendements sont faibles car les conditions naturelles ne sont pas favorables: la saison sèche est

trop longue et trop fraîche et rend la floraison défectueuse. Les espèces adoptées sont le "Robusta" du Kouilou et le "Robusta" de Boukoko d'origine centrafricaine. La plantation d'un hectare nécessite de 350 à 850 journées de travail, l'entretien et la récolte 65 jours. Le café est rentable au bout de trois ans. Il faut énormément de soins: fumure naturelle si possible, sarclages fréquents pour que la forêt n'étouffe pas les arbustes, et cela sans dénuder le sol. Le caféier souffre aussi de maladies ou de champignons.

Ces difficultés ont expliqué l'abandon bien souvent des plantations de caféiers à partir de la guerre de 1940. Mais cette culture a été à nouveau stimulée à partir de 1964 par le B.D.P.A.. Celui-ci, dans sa station d'appui technique à trois kilomètres de Mossendjo, sur un plateau en bordure de l'Itsibou, a procédé à des essais d'"Arabica" de Mouyondzi et de 32 autres variétés d'"Arabica" dont les espèces ont été recherchées en Ethiopie. Certaines de ces variétés produisent deux fois dans l'année. En 1965, le nombre de plants recensés était de 344 279, dont 95 788 autour de Nzabi et 32 548 dans le secteur de Boupanda.

Il n'est pas aisé de trouver les chiffres de production du café dans les archives du district. Voici cependant quelques tonnages de cerises sèches: 26,345 tonnes en 1962, 34,110 en 1963, 55,600 en 1965, 60,000 en 1968. Il y a donc eu progression continue. Mais il semble bien qu'avec le départ des services du B.D.P.A. et malgré l'intérêt apporté à cette culture par M. Lissouba (1), une décadence se soit amorcée. Trop de plantations vieillies ne sont pas renouvelées. Les regroupements des villages contribuent à l'abandon de nombreuses surfaces, car les hommes à qui incombe cette culture se refusent aux longs et réguliers trajets nécessaires à l'entretien de cette plante très exigeante. Nous les avons plusieurs fois entendu se plaindre de ces déplacements imposés par l'Administration, en particulier dans les régions de Lihahi et de Pemo (2). Nous avons vu de nombreuses plantations envahies par une végétation désordonnée, et il nous est apparu que la culture des caféiers semblait plus soignée sur le plateau Bembé autour de Mouyondzi.

---

(1) Ancien Premier ministre, Maître de Conférence de biologie à l'Université de Brazzaville et originaire de la région.

(2) C'est une des raisons avancées par les opposants aux déplacements des villages décrétés par le Gouvernement congolais.

Les arbres fruitiers sont nombreux et variés dans la région forestière. On les trouve en bosquets, autour des villages surtout. Ce sont aussi des cultures d'hommes. Les agrumes dominent: on 1965, on en dénombrait dans le district 15 801, soit 4 185 orangers, 6 161 mandariniers, 4 642 pamplemoussiers, 813 citronniers. Les autres espèces sont les avocatiers (1 814), les safoutiers (5 059), les kolatiers (1 605), les cocotiers (457) importés de la côte et qui s'accomodent mal du sol lorsqu'il est argileux, et les manguiers (953). Les régions où les arbres fruitiers sont particulièrement nombreux sont celles de Nzabi et de Boupanda, comme l'attestent les chiffres du tableau suivant.

Orangers	1 344	1 271	2 615
Mandariniers	2 113	2 015	4 128
Pomelos	1 782	1 293	3 075
Citronniers	281	142	423
Avocatiers	619	541	1 160
Safoutiers	1 519	2 340	3 859
Kolatiers	581	176	757
Cocotiers	79	86	165
Manguiers	104	292	396
	NZABI	BOUPANDA	Total

Les palmiers à huile ne manquent pas mais il s'agit de palmeraies naturelles, non de plantations. Ces arbres sont d'un rendement médiocre, et souvent victimes de maladies comme la pourriture du coeur. La longue saison sèche donne, semble-t-il, des températures trop fraîches pour eux. Jadis, on ramassait les régimes de noix de palme; maintenant, les hommes ne veulent plus monter sur les arbres. On laisse donc tomber les fruits et on en extrait les palmistes. La production de palmistes était de 341,039 tonnes en 1950 et celle d'huile de palme de 15 tonnes. En 1962, l'huilerie de Mossendjo a dû s'arrêter faute de matière première. En 1965, on a produit 392 tonnes de palmistes. Certains hommes grimpent cependant volontiers dans les palmiers pour les inciser et recueillir le vin de palme: ce sont les "malafoutiers" qui ne manquent pas dans le district; en 1965, la production de vin était de 10 000 hectolitres autoconsommés et 10 000 commercialisés.

Que conclure sur l'évolution de l'agriculture dans le district de Mossendjo après l'installation de la voie COMILOG? Elle ne semble pas avoir été bouleversée dans ses méthodes et ses productions. Les techniques restent les mêmes, par routine et manque d'argent. Il serait certes facile de vendre bien davantage avec le chemin de fer. Mais les femmes, qui n'ont ni le temps ni la force de produire des suppléments de manioc et d'arachides très demandés, se contentent du marché local où la vente est sans problème. Quant aux cultures commerciales, cultures masculines, elles n'ont pas bénéficié du nouveau stimulant pour des raisons diverses: plutôt que de se livrer à un travail méticuleux, les hommes préfèrent se reposer ou aller à la chasse: la viande se vend au prix fort sur le marché de Mossendjo, car il n'y a pas de boucherie dans cette ville depuis l'échec de l'établissement de Joseph Mavoungou.

On a donc l'impression que dans ce secteur l'agriculture n'a été que médiocrement stimulée par les bouleversements dus à l'économie nouvelle ferroviaire et forestière, ce qui n'a pas été le cas dans la vallée du Niari entre Mont Belo et Dihessé. On peut penser que les vieilles routines l'ont emporté dans le massif du Chaillu plus isolé, plus arriéré, alors que la reconversion a été plus facile dans la plaine proche des exploitations modernes.

Les seuls secteurs actifs ont été ceux organisés ou encadrés par le B.D.P.A.. Ce dernier, qui avait ses bureaux au Poste de Mossendjo, disposait d'un Centre d'appui technique créé en octobre 1964 non loin de

la ville, d'une superficie de 50 hectares. On y trouvait des logements, hangars, séchoirs à tabac. On pouvait y admirer en 1969 le joli potager du Directeur, un technicien français, contenant salades, haricots verts, poireaux, aubergines, tomates, épinards, carottes, fraises, et un grand poulailler. L'expérimentation avait porté dès le début sur le riz, l'arachide, la canne à sucre, le caféier, le stylosanthes, le pois d'Angole, le tabac et le "Guatemala grass" (plante fourragère). Mais, si 30 hectares étaient consacrés à la culture, 19 étaient réservés à des essais d'élevage: 30 boeufs de race N'Dama, pesant chacun 250 kg environ, achetés à la SAFEL (1) de Jacob en vue de la traction attelée, de petites vaches noires de la race "lagune" (métisse de Baoulé et de N'Dama), des "lagunes" noires et blanches et une vache blanche pâturant l'herbe locale ou le stylosanthes. Il y avait également une vingtaine de "lagunes" et de N'Dama métissées de Bororo (à grandes cornes) et pesant en moyenne 400 kg.

Le B.D.P.A. avait aussi procédé à deux opérations d'encadrement: à Boupanda et à Nzabi. A Boupanda, secteur de 4 899 hectares en 12 villages, il s'agissait de cultiver du paddy, des arachides, des agrumes et des caféiers. A Nzabi, sur 4 635 hectares, étaient pratiquées les mêmes cultures (caféiers, agrumes et autres arbres fruitiers) avec en plus une palmeraie.

En 1969, le Centre d'appui menait de front trois activités essentielles: l'élevage en vue de la culture attelée, le tabac et surtout le café. Pour le tabac, les agronomes faisaient alors des essais de Maryland avec et sans potasse, et il y avait un séchoir à tabac. Cette oeuvre du B.D.P.A. allait malheureusement être compromise après le départ des techniciens. D'une manière générale, on a assisté, de 1969 à 1974, à un déclin rapide, pour des causes diverses: d'abord essentiellement une carence administrative, ensuite l'attrait du travail lié à l'exploitation forestière. Les déficiences ou les malversations de l'Administration sont à l'origine de la liquidation de l'oeuvre du B.D.P.A.. Les essais ont été abandonnés, les animaux (boeufs et porcs) abattus, le matériel et les fonds se sont volatilisés. L'incompétence administrative est aussi la cause de la mauvaise commercialisation des produits: le paysan, découragé de ne pas voir un écoulement régulier de son paddy ou de son café, a fini par abandonner la culture. Enfin, les services agricoles négligent les traitements phytosanitaires indispensables dans certains cas.

---

(1) Société Africaine d'Elevage, nationalisée depuis et devenue la SONEL (Société Nationale d'Elevage).

Les cultivateurs peuvent être lassés par les déficiences des autorités. Mais certains ont aussi préféré chercher du travail sur les chantiers forestiers où la paie est régulière, ou même faire du petit commerce de revente auprès des camps de main-d'oeuvre ou dans les centres urbains comme Mossendjo. Cela explique le déclin de la production dans certains domaines.

L'arachide, par exemple, est en baisse catastrophique. Sa production, de 550 tonnes en 1968, passe à 272 tonnes en 1970 et à 92 en 1974, livrées sur le marché. La cause profonde en est la commercialisation défectueuse: on ne peut l'expliquer autrement puisque l'arachide est la spéculation favorite des femmes.

Le café serait une culture de grande importance si sa commercialisation était régulière. La production avait suivi une progression continue depuis 1962,où elle était de 26,345 tonnes, jusqu'en 1968 où elle atteignait 60 tonnes. Nous trouvons pour 1972 le chiffre étonnant de 538,460 tonnes et en 1973 celui de 17,703 (1). De toute façon, nous constatons une baisse énorme. Comme dit le rapport des Services agricoles pour 1974, "le paysan, s'attendant voir son produit écouler avant la fin de l'année dernière, est resté plaintif et insatisfait".

Seul, le paddy ne donne pas de déboires. Et cependant sa production a baissé depuis 1971 où elle était de 374,672 tonnes. En 1974, le chiffre de 132,895 tonnes semble donner satisfaction aux administrateurs qui notent: "La courbe de production du paddy va toujours croissant". Actuellement, les paysans sont pour la plupart dans leurs champs de paddy pour lutter contre les mauvaises herbes, les oiseaux et les "marmottes" (2). Ce commentaire étonne quand on examine les tonnages des productions du district de 1969 à 1974.

En réalité, les résultats de la production agricole ont paru insuffisants. Les services agricoles du district ont essayé de la stimuler par l'organisation des groupements ruraux et la création des "Champs du Parti". Les groupements ruraux sont au nombre de 74(3). L'encadrement

---

(1) On peut se demander si une virgule n'a pas été mal placée pour le chiffre de 1972, le total de 53,460 paraissant plus normal.

(2) Il s'agit des "sibissi".

(3) Renseignements de M. Jean-Philippe Goma, chef du Secteur agricole de Mossendjo.

est fait par les services agricoles dont les agents sont implantés sur les axes routiers: un à Yaya (route de Komono), un à Boupanda (route de Mayoko), un à Titi (route de Makabana) que l'on envisage de placer à Boudinga afin de faciliter ses déplacements. Le but est de développer la pratique du travail en groupe. C'est ainsi que le défrichage avec abattage individuel à la hache se ferait par groupes qui achèteraient une tronçonneuse et pourraient la louer à d'autres. Les machines seraient entretenues par des stagiaires ayant fait leur apprentissage avec les forestiers et seraient contrôlées par le Centre National Forestier. Un petit fonds de crédit est mis par le Gouvernement à la disposition des groupements ruraux afin d'acheter des machines. Un autre objectif est de vaincre la monoculture (sous-entendu du paddy) comme culture commerciale.

Quant aux "Champs du Parti", mis en oeuvre sur tout le territoire congolais, ils dépendent des Jeunesses, des Femmes du Parti et des Syndicats. Ils sont dirigés par le P.C.T.(1), avec la collaboration du Service Agricole. A Mossendjo, l'ensemble devait couvrir 50 hectares, mais le Directeur des Services prévoyait d'abord le défrichement de 4 hectares (car la culture se fait à la main) sur lesquels on sèmerait du paddy, des arachides et du manioc (2). Cependant, après le remaniement gouvernemental de la fin 1975, on apprit que la politique des Champs du Parti était abandonnée. L'expérience s'était faite d'une manière plus sentimentale que technique. Incompétence et manque d'organisation avaient entraîné plus de dépenses que ne pouvait en justifier une production future que l'on prévoyait fort médiocre.

Malgré un certain déclin, le district de Mossendjo apparaît comme une zone agricole importante qui devrait connaître des progrès dans l'avenir, grâce à l'impulsion nouvelle donnée par l'Administration, la remise en ordre dans les méthodes de commercialisation de l'O.N.C.P.A. et la clientèle possible de la SIACONGO pour les arachides. Cette région en aurait grandement besoin car la crise du bois la prive par ailleurs de ressources considérables.

---

(1) Parti Congolais du Travail.

(2) Renseignements fournis par M. Jean-Philippe Gomo.

Une agriculture médiocre ou en régression de Mayoko à Moanda.

Les caractères généraux de l'agriculture pourraient être les mêmes dans le district de Mayoko et dans le Chaillu gabonais, avec des sols et un climat analogues et les mêmes populations de Banzabi. Mais au Congo l'administration a fait un plus gros effort et, si une partie de l'oeuvre entreprise a été abandonnée, s'il y a régression, il n'en reste pas moins que la vie rurale est beaucoup plus active dans le district de Mayoko que dans les cantons de Bakoumba et de Moanda.

C'est le B.D.P.A. qui s'est efforcé de stimuler et même de rénover le monde rural, sans d'ailleurs vraiment y parvenir. Il avait instauré une politique de travail par groupements ruraux: 19 gérés par un Conseil d'Administration qui s'occupait de la collecte des produits et devait ensuite regrouper les parcelles. Vainement: la collecte ne pouvait réussir que si la commercialisation était bien organisée, ce qui n'était pas le cas car elle dépendait obligatoirement de l'O.N.C.P.A.; par ailleurs, dans ce monde en perpétuel mouvement, les paysans ne comprenaient pas l'utilité d'un remembrement. Le B.D.P.A. est parti, les groupements ont subsisté: en 1972 on comptait, pour 27 villages, 484 adhérents, mais tous étaient des "vieux".

Un fait intéressant à signaler: le Centre d'Enseignement Supérieur de Brazzaville, promu au rang d'Université en 1972, s'occupe à Bâdzoko d'une pépinière de plants de café "Arabica" et de cacao, installée par le B.D.P.A. et qui reste l'objet de la sollicitude de M. Lissouba, Doyen de la Faculté des Sciences à cette époque.

Pour les cultures, nous retrouvons les grandes catégories habituelles: cultures vivrières de tubercules et de légumes, cultures commerciales d'arachide, de riz et de café, plantations surtout vivrières d'arbustes, arbres fruitiers et palmiers à huile..

Parmi les tubercules, le manioc tient encore la première place car il est à la base de l'alimentation des Congolais. Pour cette raison, il est difficile d'en connaître la véritable production dont la plus grande part, celle destinée à la consommation familiale, est incontrôlable. En 1968, le rapport agricole du district mentionne une production de 2 300 kg de chikouangue, c'est-à-dire de manioc amer roui préparé, et de 2 600 kg de foufou, soit de farine de manioc. En 1970, on constate

CULTURES EN FORET DANS LA REGION DE MAYOKO

IGN 040 84-85 86

CULTURES

JACHÈRE

FORÊT

0 1 2 Km

BAS DE PENTE

ROUTE

VILLAGE

U.H. en 1975

un réel progrès avec 2 525 kg de manioc roui, 10 000 kg de chikouangue et 1 400 kg de foufou. Cela donne pour chacune de ces années le total de 4 900 kg en 1968, 14 025 kg en 1970 et 90 075 kg en 1971. Si les contrôles administratifs ne comportent pas trop d'erreurs, nous nous trouvons donc devant une étonnante progression, qui est essentiellement celle de chikouangue: ce qui peut paraître vraisemblable car la chikouangue s'achète en quantité énorme sur les marchés et la progression démographique des centres industriels comme M'Binda est à l'origine d'une grosse consommation.

Les autres tubercules que les populations achètent sont les ignames, les patates douces et les taros. Nous manquons de statistiques régulières les concernant. Le rapport de 1968 sign le 300 kg d'ignames, 600 de patates douces et 600 de taros. Celui de 1970 parle des taros seulement (400 kg) et ensuite on ne mentionne plus que le manioc: celui-ci, de vente plus facile, a acquis la préférence des femmes qui cultivent ces plantes.

La quantité de légumes produite nous est également mal connue car ils sont destinés surtout, eux aussi, à la consommation familiale. Parmi les plus courants se trouvent les courges, les aubergines africaines, qui n'ont rien de commun avec les aubergines ordinaires (elles sont toutes petites et vertes), les tomates, oignons, piments et toutes sortes d'herbes utilisées comme condiments. Les rares statistiques à ce sujet sont très vagues. Le rapport de 1968 mentionne dans la production vivrière 1 700 kg de légumes. Celui de 1970 parle des aubergines (700 kg) et des légumes (5 200 kg). Celui de 1971 signale que 80,7 tonnes de légumes divers ont été vendus, ce qui pourrait apparaître comme une progression à condition de savoir ce que comprennent exactement ces "divers légumes".

Les cultures surtout commerciales connaissent une faveur très irrégulière, dans le district de Mayoko comm dans celui de Mossendjo, et pour les mêmes raisons. La production de l'arachide est très ancienne. Culture de femmes, uniquement vivrière à l'origine, elle est devenue ensuite surtout commerciale. Elle connaît une courbe ascendante jusqu'en 1969; mais à partir de 1970 c'est une baisse spectaculaire, comme en témoignent quelques chiffres: en 1962 ont été produites 53,610 tonnes d'arachides décortiquées, en 1963 68,140 tonnes, en 1964 88,896 tonnes,

en 1965 102,177 tonnes, en 1968 227,398 tonnes, en 1969 299,238 tonnes, mais en 1970 142,413 tonnes (et 1,800 d'arachide de bouche) et en 1971 127,177 tonnes . La forte diminution des dernières années ne doit pas faire oublier que le dernier chiffre est tout de même plus élevé que ceux de la période 1962-1965. L'arachide apparaît comme une culture traditionnelle qui a été stimulée par l'économie nouvelle lui offrant des débouchés et des moyens de transport. Mais ces progrès n'ont pas duré. La crise semble due à la mévente et au manque de sérieux de l'O.N.C.P.A.

Le paddy, tout comme dans l'ensemble du Chaillu, est devenu une des productions importantes. Sa faveur a été plus grande dans le district de Mayoko que dans celui de Mossendjo. Alors qu'en 1948 sa culture n'avait pas progressé autour de Mossendjo, Yaya et Titi, il connaissait un essor rapide à Mayoko. Les Bandzabi abandonnaient l'arachide dont les rendements n'étaient pas bons pour se consacrer à cette culture encore neuve et plus de 9 000 bons cultivateurs s'y seraient adonnés, malgré les difficultés de la surveillance des champs sur lesquels s'abattent des nuées d'oiseaux au moment de la maturation des épis. La récolte de 1948 atteignait 700 tonnes. A Mayoko se tenait le 22 de chaque mois un marché actif de l'arachide et du paddy. En 1947, il s'était vendu 28,710 tonnes de riz et seulement 16,59 tonnes d'arachides. En 1948, les chiffres étaient respectivement 91,962 et 4,454. Ainsi se marquait avec évidence le succès croissant du paddy au détriment de l'arachide. A Moungoudou nord, le 23 du mois, il se vendait au marché 94,150 tonnes en 1947 et 150,775 tonnes en 1948.

Mais cette progression devait être éphémère. En 1962, la récolte s'effondrait à 4,55 tonnes et la remontée qui suivit ne devait jamais atteindre l'importance de la production des années 50: en 1963 34,024 tonnes, en 1964 34,820, en 1965 55,458 tonnes. Cette dernière année, on a encore aménagé 51 nouvelles plantations. C'est ensuite une production fluctuante liée parfois aux conditions climatiques (1). En 1968, 3,197 tonnes seulement sortent sur le marché, pour une valeur de 68 346 francs. En 1970 par contre sont vendues 110,648 tonnes pour 2 102 412 francs. Mais en 1971 la vente ne porte que sur 90 tonnes.

Ainsi, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, la production de paddy est loin de s'accroître. D'après les rapports administratifs, la cause essentielle de cet abandon vient encore des retards de la commercialisation par l'O.N.C.P.A.. Alors que tout est réuni pour la vente de ce

---

(1) Les saisons sèches particulièrement marquées sont défavorables à la culture du paddy.

produit (consommateurs nombreux bénéficiant des salaires réguliers du secteur COMILOG, facilité des transports par le train), il suffit de la négligence d'un organisation commerciale pour freiner, voire faire disparaître une production intéressante dans une région encore défavorisée.

Le café a été, lui aussi, une culture très importante. Il a été développé comme à Mossendjo, encouragé, stimulé par l'installation des pépinières de Bandzoko. On constate une progression régulière jusqu'en 1965. Puis, à partir de 1968, commence la décadence, comme le démontrent quelques chiffres de production de cerises sèches en tonnes: 7,781 en 1962, 9,170 en 1963, 13,600 en 1964 et 21,295 en 1965. En 1965, on a fait de nouvelles plantations: 42 en champs et 65 autour des villages. Le café est cultivé dans tout le district mais les vergers de caféiers sont plus importants dans certains centres ruraux. A Moungoudou nord, on a récolté en 1945 21,25 tonnes de café, à Poungou 12,14 tonnes, à Simba II 0,983 tonne , à Malambo 0,962, alors qu'à M'Binda on n'a vendu que 0,329 tonne et à Mayoko 0,542. Il est significatif que ce sont les villages de l'axe ancien, c'est-à-dire la route de Koulamoutou, qui étaient les plus gros producteurs en 1965. Et puis, comme pour le paddy, nous constatons à partir de 1968 une baisse étonnante. En 1968, la vente n'est plus que de 14,455 tonnes. En 1970, on trouve le chiffre de 6,553 tonnes mais, nous dit le rapport, il n'y a pas eu de commercialisation du café: ce tonnage avait été livré en 1968 à l'O.N.C.P.A. qui avait donné des bons en échange; le paiement a été effectué avec deux ans de retard. Le rapport de 1971 ne parle du café que pour signaler qu'il est plus ou moins abandonné.

A quoi est due cette défaveur? Plusieurs causes peuvent l'expliquer. Une raison générale: le café ne manque pas dans le monde, surtout l'espèce "Robusta" qui est une des richesses rurales de la Côte d'Ivoire et du Ghana. Ce qui est le plus demandé, c'est le type "Arabica". Si les essais de cette variété, en cours à la station de Bandzoko, se révélaient prometteurs, le marché mondial pourrait devenir intéressant pour les cultivateurs Bandzabi. Une autre raison, qui vaut pour tous les produits agricoles, est la commercialisation défectueuse par l'Office National. Les paysans, nous l'avons vu pour la récolte de 1968, doivent attendre jusqu'à deux ans le paiement de leurs ventes. La plante exigeant beaucoup de travail, il est normal que les cultivateurs ne s'y consacrent plus guère, se contentant de cueillir les cerises des vieilles plantations

pour les besoins familiaux et quelques menues ventes locales. Beaucoup ont en outre complètement abandonné leurs caféiers se trouvant sur la route de Koulamoutou délaissée, nous l'avons vu, au profit de l'axe COMILOG. La politique de regroupement des villages, enfin, a été fatale à beaucoup de plantations.

En a-t-il été de même des cultures fruitières situées autour des villages? Celles-ci apportent de l'ombre et bénéficient de la protection de leurs propriétaires. Les agrumes dominent. En 1965, on a même tenté d'en augmenter le nombre,en multipliant les plants en pépinières pour 1 600 mandariniers et 780 orangers. En 1970, la production était de 700 kg. Les fruits se vendent facilement le long des routes et à M'Binda. Parmi les arbres fruitiers répandus, le safoutier se rencontre dans la plupart des villages. On en a planté en pépinière en 1965 (21 jeunes plants) et sa production était de 400 kg en 1970. Il est apprécié des routiers qui en font des brochettes grillées au feu de bois. Les avocatiers ne manquent pas: on en a planté 13 en pépinières en 1965, mais nous n'avons pas trouvé de chiffres de production. Enfin les ananas se sont beaucoup répandus. En 1970, il en a été récolté 500 kg en plantations vivrières et 650 kg ont été commercialisés. Ce succès est de toute évidence lié à un centre consommateur important comme celui de M'Binda. On en vend aussi au Gabon dans les cités COMILOG. Nous sommes cependant étonnés de trouver une production de 7 400 kg en 1971, dénotant un progrès extraordinaire (1).

Les palmiers poussent également un peu partout, soit autour des villages, soit dans les forêts ou au bord de la Louessé. Il y en a plusieurs variétés. Les plus répandus sont les palmiers à huile. Il en a été planté 1 100 en 1965. En 1968, la commercialisation a porté sur 1 600 kg de noix de palme. En 1970, à côté d'une production de 2 050 kg de noix, il y a eu 2 300 kg d'huile. Les cocotiers ont été introduits et 27 ont été plantés en 1965; mais le pays ne leur convient pas tellement. Les palmiers sont exploités aussi pour le vin, qu'il s'agisse du palmier normal dont on tire la "tsamba" ou du palmier-raphia donnant le vin ("tombé") très apprécié des cheminots si l'on en juge par sa vente aux abords des gares où les femmes l'apportent en grosses dames-jeannes. En 1970, 49 900 kg de tombé étaient vendus pour l'intéressante somme de 1 247 500 francs.

---

(1) Mais peut-on se fier une fois encore aux statistiques?

Si l'on mentionne encore, à côté des cultures importantes étudiées, le maïs (6 300 tonnes en 1971) et la canne à sucre , on constate que, malgré leur déclin, les cultures du district de Mayoko sont encore appréciables. La région gabonaise du téléférique, par contre, ne connaît qu'une agriculture médiocre.

Région de peuplement insuffisant, le secteur gabonais n'a guère qu'une petite agriculture traditionnelle. Dans le canton de Bakoumba, les femmes ont des plantations de manioc et d'arachides, de taros et d'ignames. Les cultures de cases fournissent oignons, tomates, oseille, aubergines et concombres. Les hommes s'occupent des arbres fruitiers qui entourent les villages, des bananiers en particulier. Ils cultivent un peu de café et de canne à sucre dont ils tirent un vin assez alcoolisé. Ils exploitent aussi le vin des palmiers, appelé ici "toutou". Dans le canton de Moanda, la situation est la même, mais il y a eu tant de plantations autour de la ville que les terres sont maintenant épuisées et qu'il faut aller cultiver de plus en plus loin.

Sauf pour la vente du vin de palme aux travailleurs, on ne voit pas que la COMILOG ait stimulé la vie rurale. Il y a eu cependant des tentative plus modernes, liées directement à cette entreprise. Celle-ci a des plantations de bananiers près du Rocher de Moanda: les fruits sont destinés au ravitaillement des équipes de prospection des géologues qui emportent des vivres pour leurs séjours en brousse. La COMILOG a aussi contribué à la création d'une ferme sur la route de Franceville près du pont de Miosso, mettant en valeur une centaine d'hectares d'ananas, de bananes et de cultures maraîchères. Cette exploitation a été reprise par la F.A.O. avec des Hollandais. Mais des erreurs ont été commises: la ferme est trop loin du centre de consommation (17 kilomètres), la terre n'est pas fertile, il n'y a pas de villages aux environs où l'on pourrait trouver de la main-d'oeuvre. Actuellement, la S.A.T.E.C. veut faire des plantations de manioc et bananes et a procédé à des essais (à Pointe-Noire). Signalons enfin qu'un maraîcher cultive des légumes à Moanda (près de la Douane): on peut avoir des salades et autres légumes frais du pays.

Les autorités gabonaises ont conscience de l'insuffisance de la vie agricole. On a organisé dans chaque circonscription administrative une collectivité rurale qui regroupe les villages sous l'autorité d'un président. Il y a donc quelques efforts, mais il nous a été impossible d'obtenir des précisions statistiques.

Quelle conclusion générale peut-on apporter à cette étude de l'agriculture?

Nous pensions, au début de notre enquête, découvrir de grands bouleversements dans ce domaine. Nous sommes obligés de répondre par la négative. On constate certes de petites révolutions, avec les cultures maraîchères de la plaine de la Dihessé; mais c'est à peu près tout. Bien plus: la production agricole, qui aurait pu être stimulée par de nouveaux débouchés et une plus grande facilité de transports, connaît un recul certain. Le mouvement de progrès esquissé au début de la présence de la COMILOG ne s'est pas poursuivi, bien au contraire. Pourquoi?

Les raisons sont multiples. Ce sont d'abord des raisons locales invoquées par les Administrateurs: carence des fonctionnaires chargés de la commercialisation, manque de main-d'oeuvre résultant de l'embauche des hommes dans les centres industriels ou les compagnies forestières, ce qui est valables surtout pour le paddy et le café, cultures masculines.

Pour les cultures vivrières comme le manioc et l'arachide, cultures de femmes, la baisse de la production serait due à la scolarisation des filles, qui ne peuvent plus aider leurs mères à la plantation.

Mais il y a une raison plus générale: la mévente, non seulement au Congo mais sur le plan international, de l'arachide et du café qui se heurtent à une terrible concurrence. Mais comment comprendre alors qu'en 1975 on ne trouvait pas d'huile sur le marché de Brazzaville, l'huilerie de M'Kayes ne fonctionnant pas à plein rendement faute de matière première?

Ainsi, parmi les activités paysannes, l'agriculture joue toujours le premier rôle. Mais, à côté, les hommes complètent leur revenu par d'autres occupations traditionnelles, moins importantes.

2) Des activités secondaires traditionnelles.

De même que l'agriculture, les activités secondaires du monde rural, la chasse, la pêche et le petit élevage, n'ont pas évolué dans leurs formes.

Une étude de la chasse et de la pêche n'est pas facile faute de précisions statistiques, ce genre d'activités échappant généralement aux contrôles administratifs. On peut distinguer cependant trois secteurs distincts: la région gabonnise, le massif du Chaillu congolais, la plaine du Niari.

Au Gabon, il semble que le gibier soit encore nombreux, par comparaison avec le Congo. Est-ce la conséquence d'un sous-peuplement plus marqué? Ou bien les interdictions de chasser à certaines époques sont-elles mieux respectées? Nous ne saurions le dire. Les plateaux du manganèse, inexploités pendant longtemps, constituaient des pâturages à buffles. Ceux-ci ont évidemment déserté le plateau Bangombé et le plateau Okoumé trop parcourus, mais on en rencontre sur les autres plateaux. Les lions subsistent encore dans la région, en particulier sur le plateau Okoumé, ainsi que des panthères sur les plateaux Batéké.

Les villageois cherchent le gibier pour leur nourriture et vendent parfois un peu de viande sur les marchés. Les cadres de la COMILOG pratiquent aussi la chasse comme sport du dimanche. Dans le canton de Bakoumba, les paysans vont à la chasse sur les anciennes pistes où ils trouvent des "sibissi", des buffles rouges et beaucoup d'antilopes.

La pêche se pratique dans l'Ogooué, la Lébombi et de nombreux torrents. Mais nous n'avons obtenu aucune précision à ce sujet.

Dans le massif du Chaillu congolais, tout le monde se plaint de la disparition du gibier. Cependant les cahiers des districts parlent toujours de la chasse. Dans le district de Mayoko, on avait en 1955 concédé 307 permis de petite chasse et 5 seulement de grande chasse. Il est vrai que, si les éléphants sont encore nombreux dans le massif forestier, leur chasse est un sport difficile et dangereux, et l'Administration limite le nombre des bêtes à abattre. Avec ou sans permis, les Bandzabi ne se gênent pas pour traquer l'antilope ou le sanglier; la viande en est vendue à M'Binda, Mayoko et Tsinguidi.

La Louessé et ses affluents sont des rivières poissonneuses. Dans beaucoup de villages, ce sont les femmes qui vont y pêcher en saison sèche, lorsqu'elles n'ont pas de travaux agricoles. Elles le font à la ligne ou en se servant de nasses. A Tsinguidi, on attrappe les silures dans la Louessé. A Mayoko, les hommes vont la nuit à la rivière et emploient le filet.

Dans le district de Mossendjo, la chasse est toujours importante, mais il faut aller de plus en plus loin des villages. Nous avons rencontré des Batéké et des Bakota du Poste de Mossendjo qui parcouraient une vingtaine de kilomètres à pied pour aller chasser sur leurs anciennes terres; ils restaient parfois une semaine dans des campements sommaires et ne revenaient qu'avec une provision suffisante de viande qu'ils avaient boucanée pour la conserver. Le nombre de permis de chasse donne une idée de l'importance de cette occupation, d'autant plus qu'il existe de nombreux clandestins. En 1965, on avait délivré 308 permis de petite chasse, 32 de moyenne et 23 de grande chasse (éléphants, buffles). Les Babinga, assez nombreux, se servent d'un filet, de pièges et de couteaux; les chasseurs des autres ethnies ont aussi des fusils. En 1965, 20 tonnes de gibier ont été consommées dans les familles (1) et 40 commercialisées. Sur ces dernières, 17 tonnes concernaient les éléphants, dont la chasse est sévèrement contrôlée; nous avons vu le chef de district de Mossendjo ne pas hésiter à se déplacer pour voir si une capture avait été régulière: il est vrai que l'Administration a droit aux défenses de l'animal et tout finit par s'arranger.

Pendant longtemps, dans ce même district, on ne chassait que pour les peaux d'antilopes et pour l'ivoire. En 1950, les rapports commerciaux inscrivaient 14 857 peaux de "gazelles" (en réalité petites antilopes), 48 725 kg d'ivoire produit par la chasse des Européens et 31 700 kg par celle des Congolais. Actuellement les chiffres nous manquent. La chasse se fait surtout pour approvisionner en viande les chantiers forestiers et les marchés de Mossendjo et Moungoudou. Avec la fermeture des exploitations forestières, on trouvait en 1975 plus aisément du gibier dans les villages éloignés, en particulier sur les anciennes pistes qui se meurent.

---

(1) Ce chiffre de consommation familiale nous paraît difficile à vérifier.

La pêche se pratique dans la Louessé et dans la plupart des rivières. Nous avons vu des campements de pêcheurs près des chutes de Mourala sur la Louessé, au bord de l'Itsibou dans la région de Mabafi, auprès des rapides de la Mandoro sur la route de Mourala à Vouka. Les pêcheurs affirment n'avoir aucun problème de vente. De même que la viande de chasse, les poissons frais ou fumés s'enlèvent facilement sur les marchés de Mossendjo ou de n'importe quelle gare (Thoms, Moungoudou par exemple).

Dans le district de Mossendjo a été introduite la pisciculture. Il y avait en 1961 533 étangs (région de Mayoko comprise) qui étaient exploités, mais 375 avaient été abandonnés. Le centre de pisciculture et alevinage de Mossendjo dirigeait ces exploitations. Quatre ans après, en 1965, il n'y avait plus que 84 étangs "chargés" et 240 qui ne l'étaient plus. En 1970, nous avons rencontré au Poste de Mossendjo une mission de techniciens spécialistes de pisciculture qui venaient évaluer les possibilités et les besoins de la région avant de procéder à l'alevinage. Dans le district de Mayoko, les étangs étaient préparés depuis 1970 mais on attendait les alevins. En 1971, les rapports administratifs, rappelant le bon départ de la pisciculture, se lamentaient que les bassins ne fussent toujours pas ensemencés. Le développement de cette exploitation serait évidemment une bonne chose: la viande de chasse se fait rare, et le poisson revient moins cher.

Dans la vallée du Niari, la chasse reste importante. Cette région est en effet demeurée longtemps isolée; elle conserve des secteurs sauvages, inhabités, en forêt comme en savane. Dans la région des collines qui dominent le Niari, permettant des échappées sur de vastes paysages, on ressent une impression de profond isolement et de solitude poignante. Les réserves de faune n'existent pas, à part un petit périmètre dans les environs de Makabana près de la Rivière Bleue: on peut y voir les traces des éléphants auprès des points d'eau et, avec un peu de chance, rencontrer une antilope sur la piste. Ailleurs, la chasse n'est soumise qu'à la réglementation datant de l'Administration coloniale. Celle-ci n'étant guère observée, la faune risque de disparaître. A l'est de la plaine vivent des éléphants, des buffles (petits buffles rouges de forêt), des antilopes, des gorilles, toutes sortes de singes et autres petits animaux. Dans les fleuves et les lacs, nombreux sont les caïmans et les hippopotames (lacs Malengué, Mabengué, Mouyébi,

M'Boté, mare M'Pounzou). De 1960 à 1963, les chasseurs ont tué 80 caïmans dans le lac Sinda pour en vendre les peaux à une tannerie de Brazzaville. On chasse surtout les antilopes, les buffles, les sibissi, civettes, mangoustes, macaques et des oiseaux(perdrix et pintades en particulier). La chasse se fait au fusil mais, quand il s'agit de Babinga, ceux-ci prennent les antilopes au filet et les poignardent au couteau. Ils ont aussi de petits chiens de chasse. Leur domaine a été longtemps la région de savanes coupées de forêts qui borde le cours du Niari. Ils ont eu aussi un campement à N'Dolo, qu'ils ont abandonné après le départ de la Compagnie forestière SOFORMA où quelques-uns d'entre eux étaient employés comme pisteurs. La chasse est individuelle maintenant. Les grandes chasses collectives, au cours desquelles on emprisonnait les bêtes dans un cercle de feu qui allait se rétrécissant, ont été abandonnées dans la plaine du Niari après le grave accident de 1967 qui coûta la vie à dix habitants de Kimanza M'Pounga brûlés vifs (1).

Il est impossible d'avoir de sérieuses précisions chiffrées sur les résultats de la chasse. Au dire de tous, elle est fructueuse. Les habitants de M'Boté II comme ceux de Mouindi nous ont affirmé trouver de la viande de buffle, antilope et sibissi sans difficulté. Ils considèrent que la région est avantageusement ravitaillée et qu'ils n'ont que peu d'achats à faire à la ville (Dolisie). Sur le marché de Makabana se vendent de l'antilope et du singe. Partout, au long de la piste, on peut acheter des "macaques" rapportés par les chasseurs.

Cette activité procure donc des ressources appréciables et une meilleure alimentation dans la vallée du Niari. Mais elle se fait sans règles, d'une manière sauvage. De magnifiques régions très giboyeuses se vident peu à peu de leurs animaux. On voit encore certes, en survolant le pays à basse altitude, de petits troupeaux d'éléphants dans la région des lacs et aux abords du fleuve. Mais le temps est déjà loin (cela se passait pourtant encore en 1955) où buffles et antilopes traversaient la piste dans la région de Dihessé ou allaient boire au lac M'Boté aujourd'hui presque à sec. Il est à prévoir que l'installation du ranch de la Dihessé précipitera encore l'évolution. Ce secteur est encore giboyeux mais on n'y rencontre déjà plus de buffles ni d'éléphants dans la limite du ranch.

---

(1) A. AUGER: op. cit. p. 33.

Tout comme la chasse, la pêche est active dans la vallée du Niari, à cause des conditions naturelles favorables et de la persistance de vieilles traditions. Outre le fleuve, la région comporte un ensemble de rivières, qui souvent se perdent, et un grand nombre de lacs et d'étangs souvent très poissonneux. Sur le bord du fleuve, où le courant est parfois très rapide, se blotissent des campements de pêcheurs: l'un est proche de N'Dolo, d'autres sont à proximité de Makabana. Au campement de la Rivière Bleue, les pêcheurs vont en pirogues jusqu'au Niari, dont ce cours d'eau est un affluent, pour y pêcher surtout les "missala", sortes de délicieuses écrevisses qui se vendent au prix fort dans la cité voisine. A défaut des lacs Mabengué, Malengué, Mouyébi et M'Boté, délaissés à cause des hippopotames et où on ne peut d'ailleurs opérer qu'à l'hameçon faute de profondeur, on pêche surtout dans le lac Sinda, aux eaux profondes, sans hippopotames et d'où les caïmans ont été chassés en 1960-1963. Les pêcheurs doivent une redevance de 50 % au chef de village de M'Boungou I propriétaire du lac, ce qui leur paraît abusif. Ils ont un campement de 6 cases contenant des lits, des nattes, des torches électriques et des transistors, et possèdent 8 pirogues à deux places. Parmi les 8 ou 10 pêcheurs, la moitié sont des étrangers au pays: un Dondo de Mindouli, un Cabindais (dont la femme est Kougni), un couple Yombé; les autres sont des Bakougni. La pêche se pratique à la ligne et au filet. Les poissons sont vendus fumés. Les clients viennent des villages voisins, de Makabana, Loudima et Dolisie. En 1972, la brochette de 12 carpillons coûtait 100 francs. La vente rapportait à un pêcheur de 20 à 30 000 francs par mois. La pêche a toujours été importante chez les femmes Bakougni de la vallée, surtout à la saison sèche. Son caractère n'a pas beaucoup changé mais l'on peut craindre que la transformation de l'économie de la vallée ne lui soit fatale, surtout sur les rives du lac Sinda devenu un des centres du ranch de la Dihessé.

Parmi les activités secondaires du monde rural, la chasse, qui était jadis la principale occupation des hommes, a beaucoup décliné: le gibier devient de moins en moins abondant et les hommes cherchent d'autres occupations; seuls les Babinga font toujours de la chasse leur activité essentielle. Les autres populations n'y recherchent qu'une petite occupation de complément. Quant à la pêche, son rôle est encore moindre, sauf chez les rares groupements spécialisés, comme c'est le cas d'un certain nombre de Bakougni de la plaine du Niari. Mais, si l'on trouve encore

des hommes ne vivant que de la chasse comme les Babinga, ou de la pêche comme quelques Bakougni, on ne rencontre pas de populations de pasteurs. L'élevage n'est en effet qu'un modeste appoint et se fait sans aucune technique. On a vu cependant apparaître un nouvel aspect d'élevage de type moderne sous la forme de ranching, alors que la pêche et la chasse n'ont pas évolué.

L'élevage traditionnel existe dans tous les villages, mais il ne mérite pas le nom d'élevage car les animaux se nourrissent de leur mieux sans l'intervention des hommes.

Dans la partie gabonaise de notre étude, cet élevage est insignifiant: il s'agit de poules et poulets dont personne ne s'occupe sinon pour recueillir les oeufs minuscules ou parfois pour tuer une volaille lorsqu'un cadeau s'impose pour honorer une personnalité.

Dans le district de Mayoko, l'élevage de basse-cour est relativement important. En 1970, on y dénombrait 8 316 poulets, 1 626 canards et 95 pigeons. En 1971, les chiffres n'étaient pas très différents: un peu plus de poulets (8 750) mais un peu moins de canards (1 647). On voyait aussi dans tous les villages gambader des caprins (486 en 1970, 490 en 1971) sous la forme de petits cabris, et des ovins (189 en 1970, 198 en 1971). On a même essayé d'introduire des cobayes: il y en avait 28 à M'Binda en 1970 (1).

Sous l'influence du B.D.P.A., on a tenté l'acclimatation des bovins. En 1970, un paysan élevait 8 boeufs en liberté totale, et 3 autres de ces animaux se trouvaient au groupement de M'Binda pour la culture attelée. Si les statistiques ne sont pas erronées, il y a eu baisse depuis 1963, année où la région comptait 30 bovins (mais seulement 6 ovins) et plus encore depuis 1968 (36 bovins et 8 ovins).

Dans le district de Mossendjo, comme partout, les villages ont des poulets, des canards parfois, des cabris, des moutons, quelques porcs. Bien avant l'implantation de la COMILOG, ce petit élevage n'était pas négligeable. En 1947, les rapports du district mentionnent 1 332 chèvres, 673 moutons et des porcs. Il est vrai que le district englobait les actuelles régions de Mayoko et de M'Binda. Nous ne trouvons pas de dénombrement dans les rapports administratifs depuis 1962 mais nous savons que

---

(1) Ces statistiques proviennent des Services Agricoles du district et semblent dues à l'initiative des techniciens du B.D.P.A..

le B.D.P.A. a essayé d'améliorer l'élevage de basse-cour en installant des poulaillers. Un groupement a été créé à Mossendjo avec un roulement de 400 poulets. Les participants faisaient en 1969 environ 2 000 francs de bénéfice par mois, ce qui était pour eux un gros encouragement.

L'élevage des bovins a été également tenté pour la culture attelée. En 1968, il était pratiqué par quelques groupements ruraux inexpérimentés mais l'absence de parcs à bétail entraînait d'interminables palabres à cause de la dévastation des cultures vivrières par les animaux. En 1971, on comptait encore 37 vaches et 35 taureaux distribués en 6 groupes, mais le problème était celui de l'étable et de l'enclos. Avec le départ du B.D.P.A., on assiste à une véritable liquidation: boeufs et porcs sont abâttus, le matériel est abandonné. Le rapport annuel du responsable du service agricole de Mossendjo pour l'année 1974 mentionne 260 poulets de race améliorée dont 173 "ont été liquidés" par le Centre d'Appui technique du service au début de l'année au prix de 500 francs l'unité. Un nouveau départ était envisagé en 1975 par le nouveau responsable. Il a fait repeindre la porcherie et commandé trois femelles et un mâle. Il souhaitait des crédits pour l'achat de 10 porcs. Un poulailler était prévu avec 250 poussins destinés à devenir des poulets de chair: en août 1975, ils avaient été demandés à l'élevage de Dolisie; les revenus devaient permettre de constituer un petit fond pour développer l'élevage. Tout revenait à un problème de crédits.

Dans la plaine du Niari, l'élevage est certes modeste, mais utile car il ne coûte rien aux paysans, les bêtes se nourrissant elles-mêmes de l'herbe ou des ordures ménagères. Il y a dans les villages surtout des poules, des canards, des pigeons, quelques moutons, cabris et cobayes. Dans 12 localités situées entre Kibouba et le nord du village de Sinda, les chercheurs de l'O.R.S.T.O.M. ont dénombré 1 128 poules, 47 canards, 30 pigeons, 12 cobayes et 11 moutons (1). Les poules se trouvent partout, mais c'est à Koutina Nzambi et M'Boté qu'il y en a le plus grand nombre: 183 et 291. Les canards se rencontrent dans 5 villages, mais un seul a des pigeons: le Campement de M'Panga M'Bouma (26). Nous avons vu des pigeonniers dans d'autres villages, à M'Boté II en particulier. Ce qui frappe le plus, c'est l'absence de porcs et le petit nombre de moutons. Ces derniers sont par contre plus nombreux dans la région de Mont Belo. Les poulets et les oeufs sont destinés surtout à être

(1) A. AUGER op. cit. p. 31.

offerts en cadeaux. Il est difficile de découvrir des statistiques sur cet élevage de case; mais il est peu important si on le compare à celui du plateau Bembé où il y a énormément de porcs et de chèvres. On ne trouve pas non plus, comme dans la région de Kimongo, le petit élevage individuel de bovins, alors que la plaine du Niari s'y prêterait parfaitement. Ces constatations ont d'ailleurs été faites par les pédologues et les agronomes dans la plaine du Niari comme sur les plateaux de la région de Franceville.

A côté de ces formes traditionnelles de la vie rurale, est apparu un élevage absolument nouveau qui un jour peut-être contribuera à la prospérité de certains de ces pays.

3) Un élevage moderne: le ranching.

Le grand élevage n'existait pas dans les pays traversés par la voie COMILOG. Cependant la présence de vastes savanes en pays vide d'hommes allait donner l'idée d'implanter celui-ci d'une manière rationnelle. L'expérience a été réalisée récemment aux deux extrémités de la région étudiée: au nord, près de Moanda, au ranch d'Okouma; au sud, non loin de Mont Belo, au ranch de la Dihessé.

Un élevage de plateau: Okouma.

Dans la région de Moanda, la COMILOG a fait naître des centres de consommation importants autour de la mine et le long du téléférique, donc des besoins énormes en viande de boucherie. On pouvait alors envisager la création d'un élevage moderne. Le Directeur de la COMILOG lui-même a songé à l'établissement d'un ranch sur les bords de l'Ogooué où s'étendent de vastes savanes. Mais c'est plus à l'ouest que devait voir le jour l'unique réalisation de ce projet. Les premières initiatives remontent à 1966 où l'on a décidé l'installation, sur le plateau d'Okouma, de la "ferme d'élevage de Moanda", financée par les crédits du F.E.D.. Le terrain a été prêté gratuitement par la COMILOG. Le ranch actuel n'a été créé qu'en avril 1971 par décret de l'Office Gabonais d'Amélioration et de Production de la Viande(OGAPROV) afin de mettre au point une technique d'élevage par l'amélioration du pâturage

naturel, la conduite du troupeau et la formation du personnel. Il était établi entre Moanda et Mounana et desservi par une piste secondaire grimpant sur le plateau d'Okouma. Limité au nord par la Lékédi, à l'est par une ligne nord-sud à deux kilomètres du lac Oukoumadoubou, au sud-ouest et au sud par le rebord abrupt du plateau. L'aménagement en a été fait par les soins de la COMILOG.

L'emplacement du ranch a été choisi en raison de conditions naturelles très satisfaisantes: relief assez plat, sol convenable, climat humide, rivières nombreuses et bien alimentées, dense végétation herbacée. Les inconvénients légers qui apparaissent dans une étude de détail peuvent aisément être corrigés.

Le relief est celui du plateau d'Okouma, un des quatre grands ensembles manganésifères de la région. L'altitude moyenne du plateau qui se dresse au-dessus des vallées de la M'Bérécé et de la Lékédi est de 600 mètres. Les rebords, au sud et au sud-ouest, présentent des cuestas dominant les dépressions de plus de 200 mètres. A l'est, la dénivelée est plus douce. Le plateau, recouvert d'une assez forte épaisseur (5 m.) de sols très perméables, est protégé de l'érosion par ceux-ci comme s'il s'agissait d'une roche dure. Il présente une morphologie ancienne de surfaces étagées, mamelonnées ou aplanies. Sur la partie supérieure, un réseau hydrographique fossile a été capturé par l'érosion régressive(1). C'est donc un relief assez mou où il sera facile d'aménager des parcs d'élevage.

Les sols, convenables pour des pâturages, sont de deux sortes: ceux recouvrant les grès du nord-est et les sols à pisolithes du manganèse; mais leurs qualités sont sensiblement les mêmes. Ils sont pauvres en bases. Leur PH va de 5,4 à 5,8. La teneur en potassium est médiocre mais le taux de phosphore est suffisant. Leurs qualités de texture et de friabilité sont bonnes. Leur perméabilité les rend sensibles à la sécheresse marquée de juin à septembre. Ils sont vulnérables à l'érosion sur les surfaces inclinées et lorsqu'ils sont dénudés. L'élevage devra donc éviter les régions en pente et il faudra veiller à reconstituer la végétation après le pacage. Mais dans l'ensemble le tableau est satisfaisant pour les fonctions envisagées.

---

(1) GUICHARD: Etude pédologique du ranch d'Okouma O.R.S.T.O.M. Libreville déc. 1974.

Le climat ne peut être étudié que par les observations des stations les plus proches: Franceville dont le total annuel de précipitations est de 1 862 mm, et Moanda qui en reçoit 2 032. Cette dernière station nous paraît celle qui présente le plus d'analogies avec Okouma: plus grande proximité, altitude comparable sur le bord du plateau. Le taux annuel de 2 000 mm au moins de précipitations est très normal. Il pleut surtout en mars, octobre et novembre. La sécheresse sévère de juin à septembre, avec 30 mm seulement en juin, 0 en juillet, 15 en août, doit être prise en considération pour l'installation d'un élevage. Il est vrai que l'humidité relative (moyenne annuelle de 80 %) demeure forte en cette saison où elle est même maximale de mai à juillet. L'eau tombe donc en abondance sauf durant 3 mois. Le problème est alors de connaître le comportement des cours d'eau.

Les rivières ont une alimentation satisfaisante. Le plateau d'Okouma est drainé au sud-ouest et au nord par la M'Bérécé, affluent de la Lékédi, à l'est par des torrents tributaires de l'Ogooué. Dans le ranch même se trouve le lac Oukoumadoubou, retenu par une barre rocheuse (cuirasse). En saison des pluies, ses eaux demeurent claires (1). On ne sait s'il est alimenté par des sources ou par la nappe phréatique elle-même qui affleurerait au fond. Pendant huit mois, les rivières ont des eaux très abondantes. A partir du mois de juillet, leur niveau commence à baisser partout sérieusement; en août une partie des sous-affluents est à sec. L'eau ne manque donc pas, mais un problème de saison sèche peut se poser, bien que la présence du lac soit rassurante à cette époque.

Le ranch dispose d'une dense végétation herbacée. Un élément favorable est en effet la faible étendue des forêts qui ne couvrent que 410 hectares, soit 20 % de la superficie de l'exploitation. Ces forêts sont disposées en galeries le long des rivières ou sur les pentes abruptes du versant sud qui sont inutilisables pour la pâture. La savane arbustive règne. Elle est du type à Hyparrhenia diplandra à faciès riche avec dominante d'espèces fourragères (Hyparrhenia diplandra et Schizachyrium platyphyllum). Elle comprend deux strates herbacées: une de 1m,20 à 1m,80 de hauteur (Hyparrhenia diplandra, Hyparrhenia familiaris, Hyparrhenia Lecomtei, Andropogon, Loudetia et Panicum) qui recouvre 30 à 60 % du sol; la deuxième strate, basse, formée de Cyperacées et

---

(1) GUICHARD ibid.

d'espèces non graminéennes, ne dépassant pas 80 cm de hauteur mais pouvant recouvrir 70 % du sol d'un épais tapis. Les espèces les plus représentées sont, dans l'ordre suivant (1), pour la strate herbacée: Hyparrhenia diplandra, Schizachirium platyphyllum, Andropogon schirensis, Loudetia arundinacea; et pour la strate arbustive: Annona arenaria, Bridelia ferruginea, Hymenocardia acida, Psoros-permum febrifugum.

L'herbe domine. La plus répandue (Hyparrhenia diplandra) n'est malheureusement pas très appréciée des bovins. Mais surtout, la végétation recèle des dangers redoutables. Ce sont, en savane, la présence d'une tribu de lions et, en forêt-galerie, des glossines vectrices de trypanosomiase (en 1963, en saison des pluies, les glossines étaient infectées à 40 %).

Malgré de légères restrictions, les conditions naturelles sont favorables à l'élevage. Elles ont été utilisées du mieux possible, comme il apparaît à l'étude de la structure de l'exploitation.

Au moment de l'établissement du ranch, une première option s'imposait: le choix de la forme d'élevage. On pouvait ensuite établir l'infrastructure de l'exploitation, puis y installer le bétail. Le choix devait se faire entre l'élevage extensif avec des troupeaux en semi-liberté, surveillés de loin par quelques bergers, et l'élevage intensif demandant plus d'installations et plus de personnel. La première forme présentait de gros inconvénients, surtout dans un milieu où l'élevage n'en est qu'à ses débuts: maladies difficiles à déceler et à traiter, et le bétail risquait d'être une proie facile pour les fauves. On a donc opté pour l'élevage intensif et l'on a procédé à des constructions. La savane a été débarrassée de ses arbustes. Les bâtiments du ranch se sont élevés près du lac. On a aménagé les surfaces hautes du plateau où l'on doit maintenir le troupeau, car sur les pentes le sol est trop facilement lessivé. L'ensemble a été morcelé en blocs de parcelles closes de fils de fer barbelé, avec couloirs pour accéder aux parcs de tringe et de détiquage des animaux. Le ranch fut divisé en blocs de 60 hectares, comprenant chacun 4 parcelles de 15 hectares.

Le problème de l'eau a été facilement résolu grâce à la présence de rivières bien alimentées. 17 kilomètres de tuyaux souterrains relient 3 motopompes installées dans des points d'eau des forêts-galeries à des châteaux d'eau préfabriqués placés en position haute. L'eau redescend

---

(1) GUICHARD op. cit. p. 35.

par gravité dans les abreuvoirs des parcelles: ce sont des cylindres de tôle de 2 mètres de haut, ouverts au sommet, où l'eau est stockée dans une grande poche plastique. L'aménagement a été rapide: au bout d'un an, 500 hectares de parcelles étaient organisés.

Il fallait ensuite prévoir les herbages. Bien sûr, Hyparrhenia diplandra est une bonne plante fourragère mais, outre qu'elle est peu goûtée des animaux, il en reste des "refus" qu'il faut couper. On l'a donc associée au Stylosanthes gracilis qui peu à peu remplacera la végétation naturelle. Cette plante, nous l'avons vu, constitue un excellent recouvrement protégeant le sol du lessivage par les grandes pluies; elle est pâturée en vert entre 23 et 35 centimètres de hauteur.

Le premier troupeau a été installé en 1971. Il comprenait 300 bovins, 300 génisses et vaches de la Société Gabonaise d'Elevage (SOGEL). Au début, il y avait 650 à 680 têtes de bétail, mais 140 animaux ont été dévorés par les fauves (il a fallu tuer 43 lions pour venir à bout de ce fléau). Le but est d'arriver à 1 000 têtes, dont 800 femelles d'un taux de fécondité de 70 %. Les bêtes sont de race N'Dama, mais la direction du ranch a fait venir des reproducteurs étrangers pour créer des métis de plus grande taille et obtenir ainsi un meilleur poids de viande.

Pour la répartition des vaches, on se base sur la notion que l'unité de bétail tropical est de 250 kilogrammes à l'hectare. Sur le ranch, on a tablé sur 2 hectares par bête, soit 120 par bloc, séjournant une quinzaine de jours sur une parcelle: la N'Dama, lente à pâturer, doit y rester jour et nuit. Le sevrage et la castration des jeunes animaux se font entre le septième et le huitième mois. On procède à l'écornage afin d'éviter les accidents. Le troupeau passe au "deeping tank" chaque semaine pour être débarrassé des tiques.

C'est un Français qui dirige le ranch. Le gros problème, pour lui, est la formation des bouviers à qui il faut apprendre à ne pas crier ni exciter les bêtes: ils sont envoyés maintenant en stage en France et en Belgique. Un autre problème est la surveillance médicale du troupeau. Celle-ci est faite très sérieusement. En 1973, on a décelé des cas de brucellose responsable d'avortements. Le gros souci est la protection contre la trypanosomiase: on utilise la prévention chimique avec insecticides et on procède au débroussage partiel des forêts-galeries proches de la Lékédi.

Le ranch d'élevage d'Okouma était donc bien parti et fonctionnait de façon satisfaisante. Mais, au moment du grand démarrage, il est menacé dans son existence même. En effet, le manganèse du plateau d'Okouma doit être bientôt exploité pour alimenter les exportations par voie ferrée à partir de 1982. Il faut donc chercher un autre emplacement car les démarches juridiques entreprises par l'Administration du ranch pour son maintien sur le plateau d'Okouma n'ont aucune chance de réussite devant les grandes nécessités économiques de l'Etat, et d'autant plus que le terrain n'a été que prêté par la COMILOG.

Pour un nouvel emplacement, la direction de l'Office Gabonais de Production et Amélioration de la Viande a envisagé le choix d'un des plateaux voisins: ils ont vraisemblablement de grandes ressemblances physiques avec Okouma et l'avantage de leur proximité faciliterait le déplacement du troupeau et des installations préfabriquées. L'O.R.S.T.O.M. a été chargé de l'étude pédologique de cette région (1) et les layons établis à partir des installations du lac l'ont facilitée. Un survol à basse altitude a permis de repérer les plateaux Lékédi sud et de voir entre cet ensemble et celui d'Okouma des écoulements d'eau suffisants. La morphologie de ces plateaux est du même type que celle de la zone du ranch. Ils font partie d'une "séquence en marches d'escalier" entre le plateau Okouma atteignant 606 mètres et la Lékédi à 300 mètres. La surface subhorizontale est très légèrement inclinée et ils sont symétriques par rapport à l'axe de la rivière qui les sépare. Il y a là 670 hectares utilisables pour l'élevage (20 hectares de parties plates sur le petit plateau qui culmine à 541 mètres, 450 et 200 hectares sur les autres plateaux qui ne dépassent pas 480 mètres.

L'hydrologie est satisfaisante, avec 3 axes de drainage, dont ceux de l'Antsountou et de la Lékédi; l'écoulement de cette dernière est permanent, ce qui est appréciable en saison sèche. La végétation comporte quelques forêts-galeries et surtout la savane arbustive aux herbes de 2 mètres au maximum. Suivant les terrains, on distingue trois aspects de la savane. Sur les arpélites, les groupements sont à base d'Hyparrhenia, Pobeguinea et Schizachyrium; les arbustes sont peu nombreux; la strate haute est clairsemée alors que la strate moyenne est très dense. Sur les jaspes, on retrouve les mêmes formations, avec en plus Andropogon;

---

(1) E. GUICHARD: Etude pédologique des plateaux Lékédi sud. Rapport préliminaire. Libreville sept. 1974.

Pobeguinea atteint une forte densité et il y a beaucoup plus d'arbustes. Sur les grès, Hyparrhenia diplandra domine; Schizachyrium qui est abondant donne un recouvrement assez dense. On a donc des plantes bonnes fourragères comme Schizachyrium et Hyparrhenia. Pogeguinea par contre ne vaut rien. Les savanes sur jaspes et ampélites sont les moins bonnes. On se retrouve donc sensiblement avec le même type de végétation qu'à Okouma et les mêmes nécessités d'améliorer les pâturages avec le Stylosanthes.

Il est vraisemblable que la réinstallation du ranch se fera sur les plateaux Lékédi sud. Les dirigeants de la Compagnie Minière de l'Ogooué ont décidé de procéder à l'aménagement du nouveau ranch dans un but d'utilité sociale.

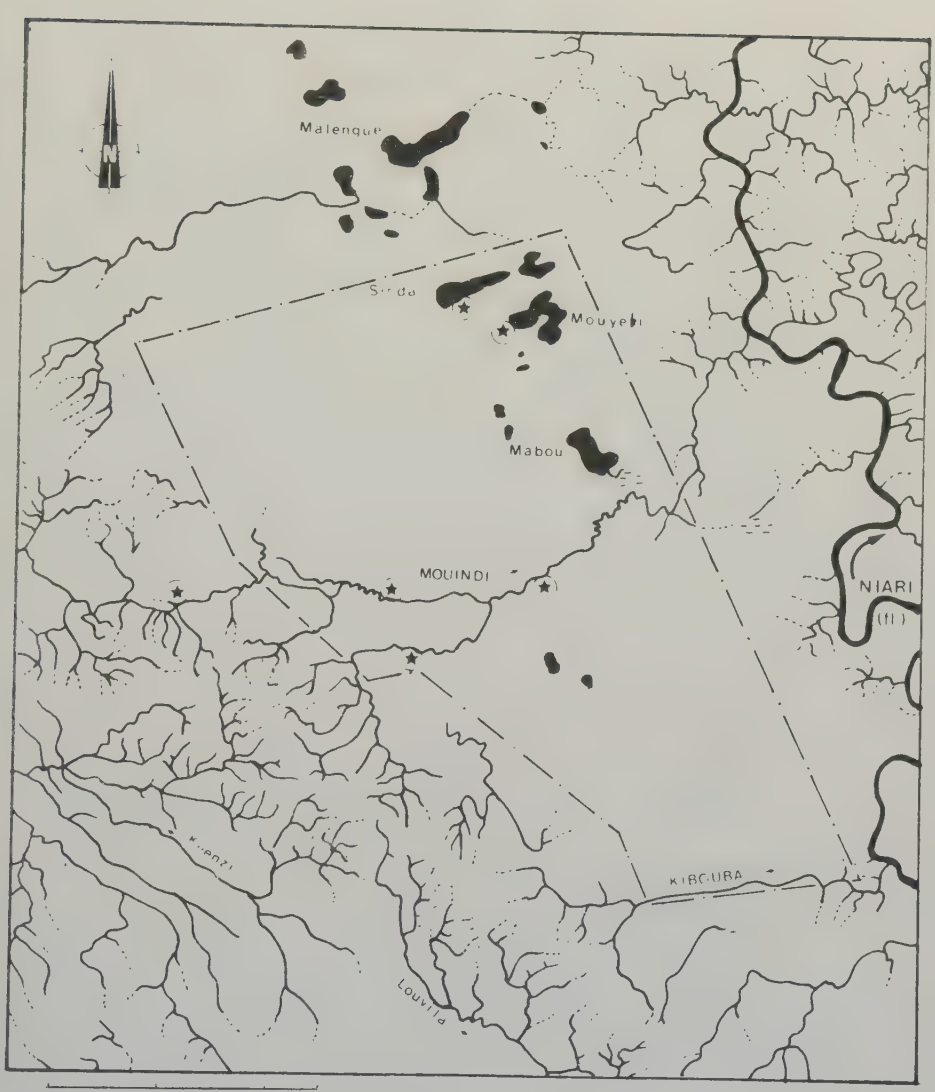
Un élevage de plaine: Dihessé.

L'idée de tenter l'élevage des bovins dans la vallée du Niari est ancienne: toute la vallée et ses abords, depuis Mindouli jusqu'à Kimongo en passant par De Chavannes et Madingou, ont connu des expériences de ce genre. Mais il est incontestable que la présence de la voie ferrée et de la route COMILOG a rendu plus facile une telle entreprise dans le secteur de Dihessé. Au surplus, le voisinage des centres de consommation importants que sont les gares COMILOG de Mont Belo et surtout de Makabana rendait le projet plus séduisant encore.

Le gouvernement congolais a donc prévu la création d'un ranch et a demandé des études à ce sujet, en particulier à l'O.R.S.T.O.M. qui a publié un rapport en 1970 (1). On envisageait alors d'utiliser 31 000 hectares pour l'élevage intensif des bovins. Dans le périmètre choisi seraient englobés 7 villages et 5 campements desservis par les gares de Kibouba, Mouindi et Sinda. Il faudrait veiller à réserver des terres aux autochtones et prévoir une juste indemnité pour les expropriations. Les populations de cette région ne pouvaient qu'être bénéficiaires car elles vendraient plus facilement les produits de leurs cultures, les légumes en particulier. L'organisation du ranch se ferait autour d'un point central et de 6 camps logeant 500 salariés et leurs familles. Chaque camp

---

(1) Alain AUGER: Les problèmes humains posés par le projet de ranch d'élevage de bovins dans la plaine de Dihessé. 48 pages ronéo.



PLAINE DE DIHESSÉ : HYDROLOGIE

LEGENDE

Cours d eau

Lac

Station limnimetrique

Limites du futur ranch

VILLEN 75

correspondrait à une unité de 5 000 hectares. Le point central, qui serait sans doute installé au bord du lac Sinda à cause de l'agrément du site, comporterait les bureaux, les ateliers, les magasins et les maisons des cadres. Plus tard serait construit un abattoir industriel à proximité de la gare de Mouindi. L'eau serait fournie par la rivière Mouindi et des prises d'eau établies dans les collines qui séparent la plaine lacustre du cours du Niari. On prévoyait jusqu'à 30 000 vaches lorsque le ranch atteindrait son plein développement.

La première étape dans la réalisation du ranch a été franchie en 1974-1975, en utilisant au mieux les conditions naturelles qui, lors des premières études, apparaissaient satisfaisantes, notamment celles de pédologie de Brugière (1). A l'expérience, elles se sont révélées moins bonnes. Favorables apparaissent toujours le relief très plat, les sols convenant à la pousse de l'herbe, une dense végétation de graminées. Mais, sur le plan climatique, l'existence d'une saison sèche provoque un problème de l'eau que l'on n'avait pas prévu dans toute sa gravité.

Le relief est celui d'une vaste plaine monotone dans des calcaires marneux. Cette région est la plus basse de la boucle du Niari, avec des altitudes de 130 à 150 mètres. Elle apparaît surtout comme une étendue plate qui se déprime à peine dans des zones marécageuses ou lacustres. La plaine est certes bordée à l'est par une bande de collines de calcaires oolithiques ou marneux, mais c'est en une zone étroite située à la bordure du ranch, et son dénivelé n'est pas tel qu'elle ne puisse un jour être utilisée pour le pacage à cause de l'intérêt du voisinage du fleuve.

Le fait essentiel, ce sont des sols convenables pour des pâturages. Il y en a de deux sortes. Au nord-est, couvrant une partie des collines, ils ont une texture argileuse et des qualités de perméabilité et de rétention d'eau. Mais leur aspect chimique n'est pas très favorable. Leur PH, de l'ordre de 5, baisse rapidement avec la mise en culture, comme on a pu le constater dans les champs de manioc. Leur teneur est bonne en acide phosphorique, mais faible en calcium et en potasse. S'il s'agissait de productions agricoles, de tels sols seraient évidemment sans intérêt; il n'en est pas de même pour les herbages.

---

(1) BRUGIERE: Etude pédologique de la vallée du Niari 2 volumes Paris O.R.ST.O.M. 1953.

Dans la majeure partie du territoire du ranch s'étendent des sols alluviaux. Ils entourent les nombreux lacs, ils occupent d'anciens lits fluviaux et des nappes marécageuses disparues. Ils sont valables à cause de leur réserve minérale et de leur richesse en matières organiques; leur PH peut atteindre 7.

Ainsi, dans leur ensemble, les terres sont riches en argile, de bonne perméabilité et de PH correct pour les pâturages. Mais leurs réserves sont faibles. Les travailler en saison sèche est dangereux pour leur structure et il est bon de les protéger par des plantes de couverture en saison des pluies en cas de dénudation. Bref, et c'est la conclusion des pédologues, leur vocation n'est pas agricole à cause de leur fragilité, mais elle est pastorale, d'autant plus qu'ils conviennent merveilleusement à la savane.

La savane couvre en effet la région à perte de vue, une savane épaisse, arbustive, où dominent Hyparrhenia diplandra, Annona arenaria et Bridelia ferruginea. Le tapis herbacé, de haute taille, atteint 3 à 4 mètres. Au bord des lacs et de leurs exutoires, auprès des chenaux qui les relient, la végétation est de type marécageux. Le tapis herbacé est plus dense, les buissons et les arbustes serrés et il y a des prairies flottantes. On remarque la présence de Cyperus papyrus. La végétation forme des auréoles en s'éloignant de l'eau. Il y a dominante dans la partie la plus humide de Leersia hexandra. Sur le sol spongieux pousse une grande variété de plantes comme Mimosa asperata, Andropogon gabonensis, Hyparrhenia diplandra au tapis serré, et comme arbustes Bridelia ferruginea. L'herbe domine donc mais, comme nous l'avons vu pour le ranch d'Okoumi, Hyparrhenia diplandra n'est pas tellement appréciée des bovins.

Cette région de savanes présente quelques bosquets sur les sites d'anciens villages, sur les rives des lacs, celles du Sinda en particulier, et des galeries forestières le long de la Mouindi, du Nkari et dans certains vallons des collines; ces forêts abritent quelques mouches porteuses de la trypanosomiase, ce qui doit être pris en considération dans une exploitation pastorale.

Mais c'est le climat, très sec pendant quatre mois, qui apparaît comme l'inconvénient majeur. Il a été étudié de près en utilisant les proches stations de Loudima et celles plus récentes de Nkolo. Il a fait l'objet d'observations précises de 1970 à 1971. Malheureusement, les deux années 1973 et 1974 ont dépassé les prévisions les plus pessimistes, avec moins de 900 mm de précipitations, ce que l'on n'avait pas

DEMOGRAPHIE COMPARLE DES VILLAGES
DE LA PLAINE DE DIHESSE ET DE LA ZONE DU RANCH
Pourcentages pour 1 000 habitants, d'après AUGER

Données démographiques	Villages congolais	Plaine de Dihessé	Zone du ranch
Sexe masculin	449	469	466
Sexe féminin	551	531	534
TOTAL	1 000	1 000	1 000
+ de 60 ans	61	59	59
40-59	217	260	295
20-39	257	195	161
moins de 20	465	486	485
TOTAL	1 000	1 000	1 000

STRUCTURE PAR SEXES ET CLASSES D'AGES DE LA POPULATION
DE LA PLAINE DE DIHESSE ET DE LA ZONE DU RANCH, D'APRES AUGER

Classes d'âges	Plaine de Dihessé				Zone du ranch			
	Chiffres absolus		pour 1 000		Chiffres absolus		pour 1 000	
	SM	SF	SM	SF	SM	SF	SM	SF
60 - 79	47	58	26	33	10	19	21	38
50 - 59	132	134	76	77	47	35	94	70
40 - 49	62	124	36	71	20	45	40	91
35 - 39	25	35	14	20	12	19	24	38
30 - 34	44	45	25	26	7	12	14	24
25 - 29	30	49	17	28	4	12	8	24
20 - 24	56	57	32	33	7	8	13	16
15 - 19	74	79	42	45	23	12	46	24
10 - 14	111	129	64	74	24	36	48	72
5 - 9	132	117	76	67	37	29	75	59
- de 5	107	100	61	57	41	39	83	78
TOTAUX	820	927	469	531	232	266	466	534
	1747		1 000		498		1 000	

osé envisager. Le débit des cours d'eau s'en est ressenti: en 1975, les constatations étaient catastrophiques avant même la fin de la saison sèche. L'hydrologie n'a été étudiée de façon précise que pendant un an, ce qui s'est révélé nettement insuffisant (1). On avait trouvé sur la Mouindi un étiage absolu de 73 litres-seconde au pont sur la route près de Koutina et de 91 litres en amont (il y a des pertes dans le calcaire). Au confluent avec le Niari on trouvait 155 litres, à cause sans doute de la nappe proche et de résurgences. Quant aux lacs, certains sont fortement asséchés sur les bords de juillet à septembre; mais on comptait ici sur les nappes souterraines, car la décrue des lacs est moindre à partir de juillet. Or, en 1974 et 1975, les résultats ont été pires. Nous avons vu nous-même à la fin août 1975 la Mouindi complètement à sec à l'est de la route, au niveau de Koutina. Le lac Mabou n'avait plus d'eau: c'était une étendue spongieuse couverte d'herbes.

Les conditions naturelles, bonnes quant au relief, aux sols et à la végétation, présentent donc des caractères inquiétants à cause de la sécheresse. Comment abreuver les troupeaux? Une faible compensation: il y a moins de mouches tsé tsé qu'on ne le pensait.

L'établissement d'un ranch exige d'un part la facilité à trouver des terres de pâture, d'autre part de la main-d'oeuvre locale. Ici la terre ne manque pas. Une vaste zone demeurait toujours inculte; c'est à peine si quelques chasseurs la parcouraient en saison sèche. Les villages sont rares, leurs habitants peu nombreux, ce qui suppose moins de terres à réserver à la culture paysanne. La densité de population n'était en juillet 1970 que de 1,2 au km2 et le projet de ranch ne concernait que 498 personnes. Les conditions humaines se présentaient donc comme correctes sur le plan des terres.

Mais ce qui était un avantage dans ce domaine apparaissait comme une faiblesse quant on envisageait le recrutement du personnel du ranch. Sur les 498 personnes, les hommes étaient peu nombreux, surtout les jeunes. La moyenne d'âge de la population, où les adultes de 40 à 59 ans dominaient, était de ce fait plus élevée que celle de l'ensemble du Congo. Cette insuffisance de main-d'oeuvre masculine obligeait à envisager un recrutement plus éloigné. Dans toute la zone peuplée au long de la route, on arrivait

---

(1) POUYAUD: Etude hydrologique de la plaine de Dihessé. Rapport sur la période du 15 mai 1970 au 15 mai 1971. O.R.S.T.O.M. Brazzaville.

à un total de 1 250 personnes, mais les caractères démographiques étaient les mêmes: insuffisance d'hommes jeunes (1). Il devenait donc nécessaire de rechercher la main-d'oeuvre au-delà du secteur de la voie ferrée, dans toute la boucle du Niari. Mais ce que l'on avait cru être un problème ne l'a nullement été. Aucune prospection n'a été nécessaire. Dès les premiers travaux d'aménagement du ranch, des immigrants accouraient: Bakougni, Batéké, Lari. Beaucoup venaient de Mont Belo où la carrière de ballast de chemin de fer avait été abandonnée par Champroux son propriétaire. Bref, en février 1975, au lieu de 500 personnes, on en comptait 1 500 à Mouindi. Beaucoup de ces nouveaux venus étaient munis de certificats de travail datant de la période 1955-1965; ils avaient donc été recrutés dans les chantiers du Mayombe et, à partir de 1958, dans ceux de la CITRA et de la COMILOG. D'autres arrivaient avec l'espoir de faire du commerce ou de vivre aux crochets de ceux qui étaient embauchés. On s'aperçut assez vite que certains de ces étrangers au pays étaient peu intéressants. L'accroissement de population, loin d'être un avantage, devenait une gêne car les nouveaux arrivants réclamaient des terres, cassaient les clôtures et tuaient même les vaches comme s'il s'était agi de buffles ou d'antilopes. Il a fallu un coup de semonce de la Présidence de la République (avec envoi d'un hélicoptère) pour que tout rentre dans l'ordre. Beaucoup d'immigrants, ceux dont les intentions étaient loin d'être pures ou qui n'avaient pas la conscience tranquille, sont alors repartis.

Malgré tout, les conditions de création du ranch étaient assez favorables. Il fallait seulement les utiliser avec discernement, et d'abord dans le choix même du site. Le périmètre adopté est plus étendu que celui des premiers projets: 64 000 hectares, dont 40 000 à exploiter, et une extension prévue sur 12 000 hectares. Le projet de l'exploitation étant un de ceux de la Banque Mondiale, il est financé par des crédits B.I.R.D. qui ont permis l'achat des bêtes et les constructions (2). Au départ, le troupeau comprend 1 100 têtes, le but recherché demeurant toujours l'effectif de 30 000 bovins. On a opté pour la race N'Dama résistante à la trypanosomiase. 800 bêtes viennent du Zaïre, les autres

---

(1) A. AUGER op. cit. p. 5

(2) Les renseignements sur la création et l'organisation du ranch nous ont été fournis par M. Prat, chargé de son administration.

du Congo, en particulier de la Société Nationale d'Elevage (SONEL) où elles étaient tombées à l'état sauvage, ce qui nécessite une complète rééducation. Les vaches zaïroises avaient été écornées au moment du sevrage pour éviter des accidents.

Pour l'organisation du ranch, un énorme travail de viabilité a été effectué: 15 kilomètres de pistes de latérite avec clôtures, 200 kilomètres de pare-feux qui servent aussi de routes et dont 60 kilomètres sont clôturés. Le quadrillage est régulier, sauf deux pistes sinueuses aboutissant au Niari. On arrive maintenant sans difficultés au bord de tous les lacs, non seulement le Sinda déjà accessible mais aussi le Mabengué, le Mouyébi et la mare Mabou, ainsi qu'à un lac où vont s'abreuver les troupeaux de buffles et qui se trouve près de la Mouindi, tout à fait à l'aval de celle-ci.

L'ensemble du ranch est divisé en parcs de 250 hectares dont 80 plantés en stylosanthes. Dans chacun paissent 250 bovins. Les herbes ont été couchées et les animaux sont peu à peu déplacés sur le terrain, qui est engraissé du même coup.

Le problème de l'eau vient de la profondeur de la nappe phréatique, située à 45 mètres au moins. Les bêtes vont boire à la Mouindi, mais celle-ci s'assèche: on voit les traces des sabots dans la boue durcie. En août 1975, des travaux étaient entrepris en vue de rapprocher le troupeau des lacs comme le Sinda qui est assez profond et garde beaucoup d'eau en toutes saisons.

Enfin, l'entretien sanitaire du bétail constitue un autre problème. Il existe un bain détiqueur de 20 000 litres; un autre, de capacité analogue, devait être terminé en septembre 1975. Les animaux sont amenés aux bassins par des couloirs étroits qui les obligent à traverser le bain. C'est là une opération essentielle à cause de la pyroplasmose, maladie communiquée par les tiques.

Le personnel du ranch de la Dihessé est composé de 130 travailleurs permanents, sur les 400 prévus pour le plein fonctionnement. Les employés sont recrutés localement. La plupart des cadres sont des expatriés fournis par la Coopération française: un Directeur général qui est vétérinaire, un Directeur technique qui est ingénieur agronome, un Administrateur comptable formé à l'Ecole des hautes Etudes Commerciales, un chef de travaux, un zootechnicien responsable du troupeau, un mécanicien. Ils ont des homologues congolais, dont un agronome qui s'occupe d'établir des plantations d'eucalyptus, et un vétérinaire qui était attendu en 1975.

Les centres d'habitat sont encore provisoires. Sur la route, près de la gare de Mouindi, on a construit un petit bureau et un dispensaire. Au village de M'Boté, les cadres sont logés dans des cases assez rudimentaires précédées d'une paillote agréable pour se détendre et prendre des rafraîchissements. En août 1975, il existait six de ces maisons et trois étaient en construction. Un petit château d'eau et un groupe électrogène contribuent au confort de ces installations. Le centre résidentiel restera-t-il dans ce village? Très probablement: on semble avoir abandonné l'idée de le bâtir au bord du lac Sinda, ce que déplorent les coopérants.

Le matériel est surtout destiné aux travaux publics et aux transports: 2 camions, 4 Toyota, une 404, 2 bulldozer, un tracteur Renault.

Le ranch a donc pris réellement forme. L'ancien paysage a été complètement transformé, au détriment de sa beauté. Alors qu'en 1972 l'accès à certains lacs était une véritable exploration, un immense territoire est à présent entouré de clôtures, traversé de longues pistes poussiéreuses en un gigantesque et morne quadrillage. Seules les collines et les approches du Nkari conservent leur aspect de solitude sauvage, parfois grandiose lorsque la vue porte très loin au-delà du fleuve.

On est étonné aussi de l'animation qui règne maintenant sur la route vers la gare de Mouindi. Le ranch n'en est cependant qu'à ses tout premiers débuts. Lorsque le problème de l'eau aura été résolu, l'exploitation pourra développer son troupeau et révolutionner la vie des populations dans les villages proches.

Ainsi les pays de savanes traversés par les voies de la COMILOG ou touchés par ses installations ont-ils vu apparaître une forme d'économie rurale jusque là inconnue. Inévitablement, il doit en résulter une mentalité nouvelle chez les paysans, qui contribuera à tirer de leur torpeur des régions défavorisées.

IV- L'INEGALE EVOLUTION DES VILLAGES.

L'étude de la vie rurale dans les pays où s'impose l'influence économique de la COMILOG nous a révélé de grands mouvements de populations pour l'occupation de l'espace, avec des déplacements de villages vers les voies et les centres établis par cette entreprise. Cependant, il ne s'agit pas là de phénomènes inconnus en Afrique Centrale. Ce qui l'est, par contre, c'est leur ampleur et leur caractère d'unité. Ils ont désorganisé au Gabon les anciennes pistes de l'or au profit de la route suivant un téléférique. Ils ont mis en marche des hommes, puis des agglomérations, vers un même axe ferroviaire et routier. Autre élément inhabituel: la persistance de la raison de cet ébranlement général. L'exploitation du manganèse, et par conséquent son évacuation à travers le massif du Chaillu et la boucle du Niari, peut durer encore un siècle et entraîner la fixation de groupements qui avaient toujours été plus ou moins nomades.

Il s'agit de savoir si cette localisation actuelle des hommes, avec toutes les influences qu'elle comporte sur eux, a provoqué de profondes mutations. La vie des paysans en a-t-elle été réellement changée, et comment? Elle a pu l'être par une modification des structures agraires et de l'habitat rural, par l'établissement de nouveaux rapports d'échanges et celui de liens avec les villes, par un bouleversement des structures sociales.

Les structures agraires ont-elles évolué, aussi bien sur le plan social du régime et de la répartition des terres que sur celui des techniques? L'habitat s'est-il modernisé, le plan des villages s'est-il modifié? La création dans les campagnes de moyens de transports modernes a-t-il provoqué une désorganisation des anciens circuits commerciaux et l'apparition d'intermédiaires inhabituels, nationaux ou étrangers? Ces bouleversements dans l'espace ont-ils créé ou développé des rapports villes-campagnes; entre les petits centres urbains que sont les foyers industriels et les gares, et les villages devenus parfois de véritables satellites? Les idées qui circulent inévitablement ont-elles pénétré les mentalités paysannes, fait évoluer les moeurs et du même coup les structures sociales? Ce sont de multiples problèmes qui se posent. C'est après l'étude de villages choisis parmi des ethnies différentes, en des milieux géographiques divers, que nous pourrons essayer de répondre à ces questions.

Cette recherche doit être facilitée par l'établissement d'une typologie des villages touchés de loin ou de près par les activités de la COMILOG. Dans cet effort de classification, quelques grands traits peuvent nous guider. Il s'agit d'abord de déterminer si ces agglomérations, qui ont quitté leurs sites primitifs pour gagner l'axe COMILOG ou les bretelles forestières qui en dépendent, sont uniformes dans leur aspect, leurs modes de vie et leurs activités; et, s'il y a des différences, sur quelles bases on se fondera pour les distinguer.

On pense d'abord que les ethnies peuvent être à l'origine de la variété. Certes, mais il semble que la coexistence dans une même région a provoqué des rapprochements et que le déroulement des travaux de la terre voit se renforcer des pratiques communes chez des ethnies qui ne sont pas toujours d'accord sentimentalement. D'autres raisons interviennent donc, en dehors des variétés ethniques, raisons qui sont inhérentes aux activités mêmes de la COMILOG ou n'en dépendent que d'assez loin. On est amené, dans cet essai de typologie, à ne s'appuyer sur les différences de "races" que d'une manière secondaire. Nous allons étudier des villages Batéké, Bakota, Bapounou, Batsangui, Bandzabi, Bakougni, Bandjabi et Batsongui, c'est-à-dire relevant de huit ethnies de la région, mais nous découvrirons également des diversités fonctionnelles, amenant des contrastes entre des villages de même ethnie, comme N'Dengué et Mayoko tous deux Bandzabi, ou comme Itsotso et Mouindi où les Bakougni représentent la population dominante. La variété pourra venir aussi de la présence d'une gare, d'une industrie, d'un centre d'élevage moderne, d'une plantation, de la proximité d'un chantier forestier, de l'emplacement sur une route plus ou moins fréquentée, de la présence ou du voisinage d'établissements religieux, scolaires ou sanitaires. Tout dépend de la situation dans un secteur favorisé ou non et par conséquent de la présence d'une voie de communication plus ou moins active. On peut dans cet ordre d'idée distinguer quatre catégories de villages par ordre décroissant d'importance. ce sont les villages de gares; les villages unis par la route à un centre économique proche; les villages des grandes voies de passage; enfin ceux des bretelles de l'axe COMILOG.

Les agglomérations des gares sont les plus développées. Tolles sont celles de Mayoko, Mabafi, Boudianga, Dihessé, Mouindi. Parmi les villages de régions particulièrement prospères et qui demeurent en pleine activité se trouvent Mipoundi, à côté de Bakoumba la grande station du téléférique, et la plupart des agglomérations rurales qui se

succèdent au long de celui-ci, ou sont proches de Makabana sur la grande route allant de cette ville au pont de la Louessé. Une troisième catégorie possède moins d'avantages, mais les groupements qui la constituent ne déclinent pas à cause de leur situation sur les grandes artères de trafic. C'est le cas de Matoto, Boupanda, Moukouma, Obouessé, Kanga, Itsotso ,pour n'en citer que quelques-uns. Par contre, les villages de bretelles peuvent connaître des vicissitudes et risquent même d'en avoir de plus grandes s'ils sont situés sur des pistes forestières. Ces bretelles sont: la route de Koulamoutou où l'on rencontre Doumani, Sindela; la piste de Dziba Dziba avec Lihahi, Indzendi; celle de Pomo dont les villages commencent à se replier sur la route Mossendjo- Mayoko par ordre de l'Administration et parce que Congo-Bois a fermé son chantier; celle de Komono avec Madouma, Yaya, Nzabi.

Parmi ces nombreuses agglomérations, nous en retenons quelques-unes, à la fois représentatives de la variété des ethnies et de situations différentes avec un environnement qui s'oppose comme celui de la forêt et celui de la savane.

1) Villages de gares.

Deux villages sont intéressants parmi ceux dont l'activité a été stimulée par la présence d'une gare. Mais, alors que Mayoko, situé au coeur du massif du Chaillu et peuplé de Bandzabi, ne progresse plus, Mouindi, dans la vallée du Niari, habité essentiellement de Bakougni, est en pleine ascension.

Mayoko, village nzabi moderne et complexe.

Entre les très nombreux centres ruraux installés dans la zone d'influence de la COMILOG, celui de Mayoko a connu une évolution particulière. Village traditionnel modeste, il a pris de l'importance avec les exploitations aurifères et surtout avec sa promotion au rang de chef-lieu d'un nouveau district. Il a bénéficié de l'ouverture de la voie ferrée et de la route COMILOG à ses débuts. Il perd peu à peu son rôle de centre régional à cause de la concurrence de M'Binda, petite cité frontalière où se rejoignent téléférique et voie ferrée, devenue

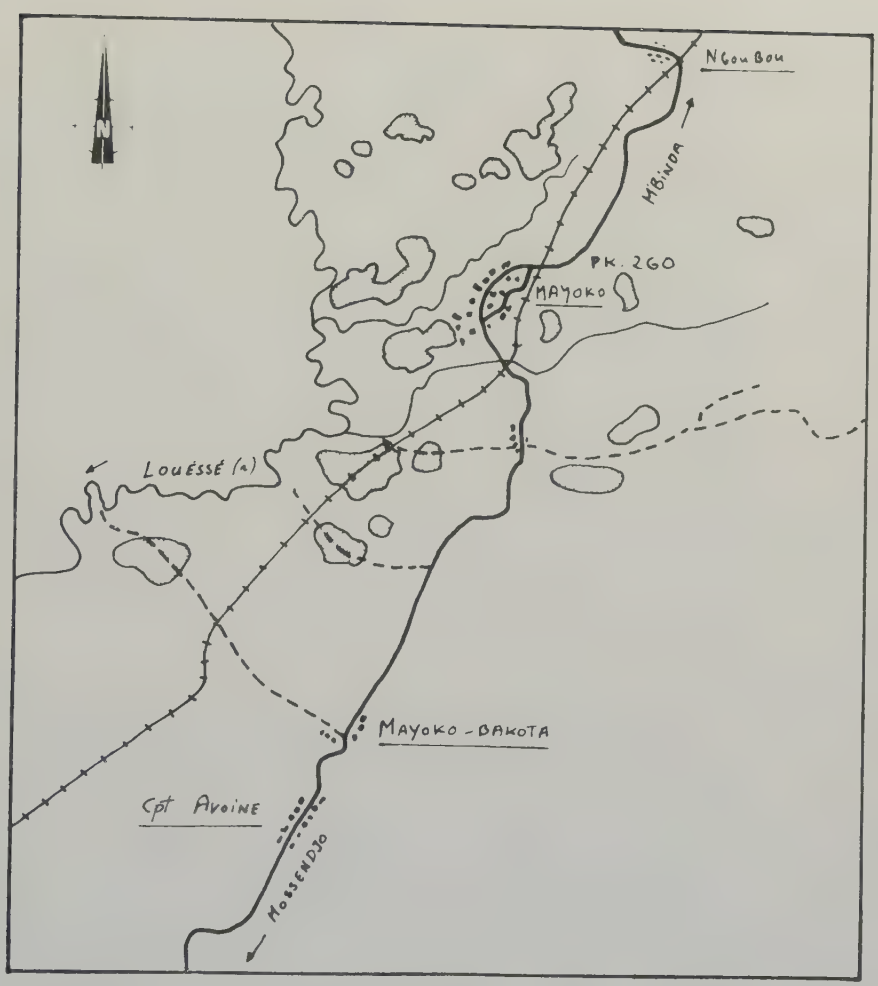
Poste de Commandement Administratif, possédant un Bureau des Postes et Télécommunications dont Mayoko est complètement dépourvu.

L'aspect de l'agglomération n'est d'ailleurs pas celui d'un important chef-lieu de circonscription administrative. Lorsqu'on arrive à Mayoko par le sud, on est frappé de la beauté du paysage forestier barré à l'horizon par le Mont Lékoumou, et par l'agrément de ce village promu à un rôle important par un gouvernement désireux d'alléger la tâche des fonctionnaires du vaste district de Mossendjo et de stimuler l'économie de la zone septentrionale du Chaillu congolais. Le petit quartier administratif qui constitue le centre du village, bâti sur le modèle des cités coloniales de jadis, s'organise autour d'une place rectangulaire. Les bâtiments du District et du Trésor s'y font face, voisinnant avec les maisons en dur où logent les fonctionnaires; un mât arbore les couleurs nationales.

Dans le village proprement dit, on compte 54 cases de terre ou d'écorce; 19 d'entre elles ont un toit de tôle, les autres sont couvertes de tuiles de bambou ou de paille. Les cases à palabre, que les Bandzabi appellent "moulébé", sont en bois avec toit végétal. Un peu à part se trouvent l'école, le dispensaire et une petite église desservie par les missionnaires catholiques de M'Binda; le temple protestant est à 3 kilomètres plus au nord dans un autre village.

Les fonctions administratives de Mayoko lui ont donné quelque importance et ont stimulé le commerce avec la présence de salariés jouissant d'un certaine aisance. Dans les six boutiques tenues par les gens du pays se vendent surtout des boissons mais aussi des conserves, du savon, des bougies, des allumettes et des pagnes. Chaque jour, un marché se tient sur la place; les femmes, accroupies auprès de leurs cuvettes émaillées, offrent des fruits, de la chikouangue, des piments, du vin de palme en bouteilles et parfois de la viande de chasse, très appréciée car on ne trouve aucune bouchorie dans la région.

Le village doit en grande partie son aspect riant à ses conditions naturelles. Il est situé en plein massif du Chaillu, dans une dépression en contrebas de la barre rigide du Mont Lékoumou, dont l'aspect anguleux est dû à la présence des roches dures d'une enclave métamorphique au sein du granite. Le climat est fortement pluvieux (autour de 1 800 mm de précipitations annuelles comme à M'Binda), relativement frais à cause de l'altitude (650 m). La Loussé, qui coule à 3 kilomètres du village, est un vrai torrent, de même que son petit affluent la Lépia, à



SITUATION DU VILLAGE DE MAYOKO

LEGENDE

- Route
- voie ferrée
- Ancienne piste
- cours d'eau
- Clairière de culture

villien 1976

environ 500 mètres. Sur ce paysage règne la forêt dense, à peine trouée de clairières de cultures.

D'abord, Mayoko aurait occupé un site bien plus à l'est.(1) Un premier déplacement l'a fait s'installer à Tsousianoumba, à 3 kilomètres du site actuel, où le village devait s'installer en 1933, sur la route de Koulamoutou nouvellement ouverte; ce dernier changement étant plus ou moins commandé par les autorités coloniales désireuses de regrouper les populations sur les axes de communication. L'emplacement nouveau était donc situé sur la grande route allant de Mossendjo à Koulamoutou (Gabon). Cette situation s'est encore améliorée avec l'ouverture des voies COMILOG. Mayoko s'est trouvé à 5 kilomètres d'une bifurcation routière (route de Koulamoutou en direction du nord-ouest, route de M'Binda, Moanda et Franceville en direction du nord) et à moins d'un kilomètre de la petite station de Mayoko-gare au PK 260. Par la route et par le chemin de fer, le double terminus du téléférique et de la voie ferrée ne se trouve qu'à 25 kilomètres. Le village a donc été guidé dans le choix de son site par des conditions historiques d'abord traditionnelles. Il a bénéficié ensuite d'une évolution économique moderne, ce qui explique l'accroissement du nombre de ses habitants.

En 1972, le poste de Mayoko comptait 169 personnes. Parmi eux, un tiers avait moins de 15 ans (54). Les hommes (62) l'emportaient sur les femmes (53). C'était la sex ratio d'une région où arrivaient des hommes recherchant du travail, ce qui s'expliquait par la présence d'exploitations forestières comme celle de Dupont d'Aubeville (celui-ci avait ouvert pour son entreprise une large piste au nord-est de Mayoko). Nous savons, sans pouvoir avancer de chiffres, qu'en 1975 la fermeture des chantiers forestiers a déjà provoqué le départ de quelques nouveaux venus.

L'ethnie dominante est celle des Bandzabi, mais il y a aussi quelques Bakota originaires d'un village situé à 8 kilomètres au sud, et quelques Batéké avec lesquels les gens du pays peuvent contracter mariage. Des Babinga vivent dans un petit hameau à 1 kilomètre.

Les structures sociales demeurent traditionnelles. Les Bandzabi sont groupés en clans subdivisés en nzo et le nzo en lignages. La succession est du type matrilinéaire: à la mort du mari, la femme doit épouser le frère du défunt; si elle refuse, les parents doivent rembourser la dot. Le prix de cette dernière a plutôt augmenté: de 50 000

---

(1) D'après le témoignage des anciens du village.

à 100 000 francs. Cette somme est accompagnée de cadeaux variés: pièces d'étoffe, vin de palme, bière, whisky et parfois d'objets anciens fabriqués avec le minerai de fer de la région: haches, marteaux, matchettes et bracelets. (Seuls les chefs qui ont accumulé ces biens, ou leurs fils, peuvent faire de tels présents).

La polygamie continue à régner. Chaque ménage compte au moins deux femmes: c'est le cas en particulier du chef de district, instituteur Lari. Certains chefs possèdent dix épouses. La raison de cette persistance demeure le maintien de la vie agricole, pour laquelle la main-d'oeuvre féminine est indispensable, et la relative richesse des anciens qui peuvent accaparer les femmes. Les hommes jeunes, à moins d'appartenir aux familles de chefs, sont voués au célibat.

Mayoko en effet, bien que chef-lieu de district, demeure un vrai village dont les habitants sont en majorité des cultivateurs. D'ailleurs, s'il en est qui se consacrent à un autre métier, leurs femmes s'adonnent au travail de la terre. Les structures agraires n'ont guère changé. Le chef de terre disposait autrefois des biens fonciers. Depuis 1971, il a été remplacé par le président du comité de village. Mais, à Mayoko, c'est le chef de terre lui-même qui a été élu à cette fonction: c'est donc toujours lui qui autorise les étrangers à cultiver dans les limites de sa circonscription ou qui peut retirer cette autorisation. En fait, les refus sont inconnus, d'autant plus que l'autorisation entraîne un geste de reconnaissance sous forme de cadeau. En forêt, où le travail de dessouchage est difficile, l'accueil est très libéral; le choix des champs se fait à l'amiable entre les cultivateurs, mais on garde le droit de cultiver les clairières que l'on a défrichées une première fois.

Les champs sont cultivés dans deux secteurs: à l'ouest du village où des sentiers mènent à la Louessé; à l'est dans des clairières dont beaucoup se trouvent sur une ancienne piste, jusqu'à 6 kilomètres de l'agglomération. Le défrichement se fait en juillet-août, au moment de la saison sèche. Les hommes abattent les arbres pour dégager une clairière et les femmes brûlent la végétation, qui est enfouie au moment des premières pluies. La terre est préparée en septembre, les semailles et plantations se font en octobre et novembre. Il s'agit de manioc, maïs, taros, ignames, courges, arachides et aubergines. Les cultures sont souvent associées: le manioc avec les courges et les aubergines; les arachides avec les aubergines, le gombo, l'oseille, le maïs et les épinards.

Les champs ont besoin de sarclages répétés: ceux-ci s'effectuent en janvier-février, puis en avril-mai pour le manioc, en novembre-décembre pour le maïs, en décembre et janvier pour l'arachide. L'arachide rose de Loudima est récoltée à partir du 15 février, l'arachide locale, dite "nzabi", après le 15 mars. La récolte du manioc a lieu 15 mois à deux ans après la plantation. Les champs de manioc et d'arachide sont laissés en jachère pendant deux ans au moins.

Les hommes font aussi quelques cultures: le café, le paddy et le tabac. Le café et le tabac sont plantés autour du village. Les champs de paddy sont préparés en octobre, dans des bas-fonds humides, éloignés parfois de près de 15 kilomètres: les paysans construisent alors des campements de culture, aux abris rudimentaires en bois et feuillages, qui servent également pour la chasse. Ce sont les hommes aussi qui s'occupent des arbres fruitiers autour du village: bananiers, safoutiers, orangers, mandariniers, pamplemoussiers; il n'y a pas de manguiers, car leurs fruits ne mûrissent pas en altitude. Les cultures de case des femmes sont du type traditionnel: quelques légumes (haricots, aubergines, courges) et condiments (gombo, oseille et piment). Nous avons vu aussi quelques cultures maraîchères dans un champ isolé.

La vie rurale comporte d'autres activités. Les hommes vont à la chasse: antilopes et sangliers sont nombreux. Ils pêchent au filet, la nuit, dans la Louessé, rivière très poissonneuse. Ils récoltent le "tombé", vin du palmier-raphia qui pousse sur le bord des cours d'eau, surtout la Louessé.

Récoltes, produits de la cueillette et de la chasse servent à la nourriture familiale. Les excédents alimentent un petit commerce intéressant qui se fait soit directement au marché soit par l'intermédiaire de l'Organisation Nationale de la Commercialisation des Produits Agricoles (O.N.C.P.A.). Les carences de cet organisme expliquent l'abandon du café.

Les activités rurales prédominent donc, mais il en est d'autres.

L'influence, directe ou indirecte, de la COMILOG se manifeste par la présence au village de Mayoko d'hommes exerçant des métiers qui autrefois ne s'y pratiquaient pas. Il ne faut évidemment pas parler des fonctionnaires du district ni de l'écrivain public dont les services sont utilisés par les paysans ayant affaire à l'Administration. Il y a aussi

quatre charpentiers, trois menuisiers, un scieur, un mécanicien, un manoeuvre, un peintre, un maçon. Des hommes, surtout les Bakota, travaillent dans les chantiers forestiers; mais ils sont actuellement touchés par la crise du bois. Des habitants de Mayoko sont partis à M'Binda et reviennent de temps en temps au village avec des cadeaux.

Les salaires des fonctionnaires, des forestiers, de tous les ouvriers expliquent qu'il puisse y avoir cinq commerçants dans le pays.

Il faut noter enfin la présence d'un orpailleur qui continue à chercher l'or des alluvions, jadis exploité par l'entreprise Avoine jusqu'à la mort accidentelle de son propriétaire. (1)

Le village de Mayoko a donc subi l'influence de l'installation de la COMILOG. Celle-ci lui a d'abord été bénéfique. Mais une évolution se produit. L'agriculture, qui s'est peu modifiée, est en train de régresser, sans que cela soit lié au rôle de la voie ferrée. Plus grave encore: l'attraction de M'Binda est telle que Mayoko perd peu à peu son rôle de petite capitale régionale. Si cette agglomération est demeurée un village, c'est surtout à cause de cette concurrence. Mayoko risque même de se voir enlever un jour ses fonctions administratives au profit de sa rivale.

Au pays des Bakougni: les groupements ruraux de Mouindi.

Mouindi, dans le district de Loudima, comme Itsotso dans celui de Mossendjo, est formé d'un ensemble de villages qui traduisent bien l'influence de la COMILOG. Il lui doit son site même et une grande partie de ses modes de vie, tout en demeurant soumis aux conditions physique et humaines de la région: une vaste plaine, de saison sèche marquée et vide de populations.

Les villages et campements qui gravitent autour de la gare de Mouindi se trouvent dans la grande plaine de la boucle du Niari. A 6 ou 7 kilomètres à vol d'oiseau, s'allonge à l'ouest la petite chaîne de Dibyindou, prolongement de celle de Mont Belo, qui ne dépasse guère 400

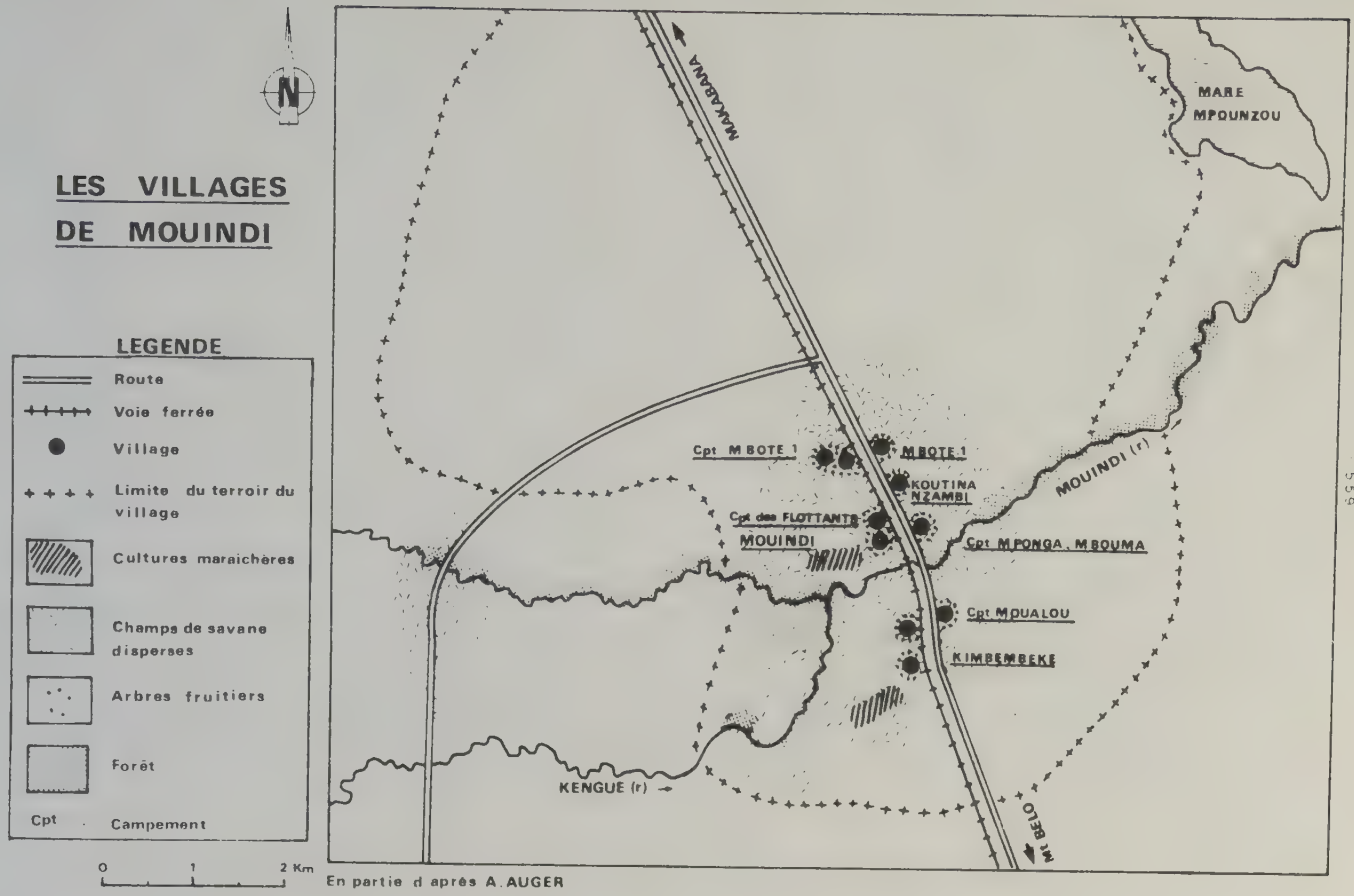
(1) Les orpailleurs sont devenus très rares. Il en existe encore un dans le district de Mossendjo à l'est de la Louessé, ainsi qu'un chercheur de diamants.

mètres d'altitude. La rivière Mouindi, venue de ces hauteurs avec son affluent la Kengué, traverse la plaine d'ouest en est pour rejoindre le Niari, encaissé derrière des collines. Le climat est chaud et humide, mais la sécheresse de juin à septembre est particulièrement accentuée. Aussi les petites rivières et les lacs ou marigots proches manquent-ils d'eau à cette époque. La végétation est celle d'une savane à hautes herbes, pauvrement arbustive sauf sur les rives de la Mouindi bordée d'une forêt-galerie. Les sols, à dominante calcaire, sont la proie d'une érosion karstique normale. Les bas-fonds, remplis d'argiles de décalcification, apparaissent très favorables aux cultures.

De l'espace, des terres planes et assez fertiles, un climat humide avec le seul inconvénient d'une grande aridité, ce sont des conditions naturelles relativement bonnes. En est-il de même des conditions humaines? Les hommes sont-ils assez nombreux pour le développement économique du groupe des villages de Mouindi? La réponse se trouve dans l'histoire du peuplement de la région qui dépend lui-même des déplacements de villages.

Pendant longtemps, ce secteur de la vallée du Niari a été vide, pour des raisons diverses: fuite devant les risques de portage, épidémie de la maladie du sommeil, peu d'attrait de ces étendues trop sèches, éloignées des centres urbains. Les populations Bakougni s'étaient installées sur la route du Gabon au nord-ouest et sur la piste de M'Bomo au sud-ouest. Ce sont les premiers travaux d'aménagement de la voie ferrée puis de la route qui ont entraîné les déplacements des hommes. Ceux-ci sont venus d'abord des villages de la route de M'Bomo: Koutima-Nzambi en 1960, M'Boté en 1964, une partie de Moualou en 1965. D'autres sont arrivés de plus loin, de la route du Gabon, comme les habitants de M'Panga-M'Bouna en 1964.

Le mode des déplacements de villages a contribué à fixer la nature du site du groupement rural de Mouindi. L'élément primordial a été l'emplacement de la gare, choisi par les techniciens de la COMILOG. Tout s'est ordonné par rapport à la station ferroviaire. Mais le rail est doublé d'un grand axe routier, COMILOG lui aussi: il unit la plaine fertile des grandes cultures modernes qui s'étend de Loudima à Dé Chavannes, à la petite ville récente de Makabana, point de contact entre la vallée du Niari et le massif du Chaillu. A Mouindi en outre, l'ancienne piste de M'Bomo vient rejoindre par une courte bretelle la route COMILOG.


LES VILLAGES
DE MOUINDI
LEGENDE
Route
Voie ferrée
Village
Limite du terroir du village
Cultures maraichères
Champs de savane disperses
Arbres fruitiers
Forêt
Cpt Campement
0 1 2 Km
N
MAKABANA
MARE MPOUNZOU
Cpt M'BOTE 1
M'BOTE 1
KOUTINA NZAMBI
Cpt des FLOTTANTS
MOUINDI
MOUINDI (r)
Cpt M'PONGA . M'BOUMA
Cpt M'DUALOU
KIMBEMBEKE
KENGUE (r)
M'BELO
En partie d après A. AUGER

C'est donc un carrefour qui est apparu récemment. Ce croisement de routes, proche d'une petite gare, a donné une certaine importance à ce qui n'aurait pu être qu'un village comme tant d'autres. L'histoire de ce groupement de villages,né d'une station ferroviaire et du déplacement de populations venues à des moments différents,explique le dessin d'ensemble de l'agglomération.

Les villages du groupement se répartissent de chaque côté de la rivière Mouindi, soit au nord soit au sud, et de part et d'autre de l'axe COMILOG, à l'est ou à l'ouest. Ainsi se sont constitués trois ensembles gravitant autour de la gare.

Au nord de la rivière et à l'est de la route se trouvent les campements de M'Panga-M'Bouma et de la gare, ainsi que le village de Koutinna-N'Zanbi. Plus au nord, le village de M'Boté I, à l'est, fait face à un campement à l'ouest du rail. Au sud de la Mouindi, les deux campements de Moulou sont installés de part et d'autre de la voie, tandis que le village de Kimbembéké se situe à l'ouest. Le village coopératif de Mouindi a été bâti très à l'ouest: ses terres sont à cheval sur la rivière et s'étendent au sud jusqu'à son affluent la Kongué.

Le groupement de Mouindi apparaît original à plus d'un titre. Redevable de sa naissance à la voie COMILOG et à une gare, il rassemble des agglomérations diverses: un petit centre ferroviaire, des campements de travailleurs étrangers à la région (les "flottants"), des villages traditionnels de Bakougni émigrés de l'ouest vers un secteur à possibilités économiques plus importantes, un centre coopératif créé de toutes pièces, issu d'une ancienne ferme où l'on essayait de convertir à une existence rurale salubre les jeunes chômeurs sortant d'internats de la capitale.

Le plan de ces agglomérations est simple, de forme rectangulaire. Elles s'allongent au bord de la route si elles sont situées à l'est, elles s'égrènent le long du rail lorsqu'elles se trouvent à l'ouest. Les maisons sont rectangulaires, avec toit à deux pans, une ou deux portes et des fenêtres assez petites, munies de volets si elles sont assez vastes. Les matériaux sont la brique sèche ou la brique cuite, et pour les toits le chaume ou la tôle ondulée. Mais la maison "en dur" (briques cuites) avec couverture de tôle, signe de richesse, est encore très rare.

En 1970, la répartition des maisons selon les matériaux était la suivante (1). A M'Boté I, sur 78 cases, on en comptait 70 de briques séchées, 6 de briques cuites et une de planches; tous les toits étaient en paille. L'ensemble Koutina-N'Zambi, M'Panga-M'Bouna et Campement de la gare était constitué de 70 maisons, dont 62 en briques séchées avec couverture de paille sauf une (toit de tôle), 6 étaient en planches et toit de tôle ondulée, la seule en dur avait bien entendu une couverture de tôle. Au Campement des "Flottants", on comptait 9 cases de briques séchées dont 6 couvertes de paille et 3 de tôle; une case de planches à couverture de tôle. Enfin le groupe de Kinbembéké et du Campement de Moulou, sur un total de 39 maisons, en comportait 36 en briques séchées avec couverture végétale, 3 en briques cuites dont deux à toit de tôle.

Dans tous ces villages, les "mbongui" ou cases pour les réunions des hommes sont très rudimentaires: un simple toit de paille reposant sur des piquets de bois; parfois une barrière de bois empêche les animaux d'importuner ceux qui discutent des affaires du clan. Pas de missions religieuses, mais de modestes chapelles à couverture végétale, avec une croix et des images pieuses, desservies par un simple catéchiste, comme c'est le cas à M'Boté I.

Ces petites agglomérations apparaissent bien calmes et rustiques. Les enfants qui accourent à l'arrivée de l'étranger, les poules et les cabris qui s'enfuient donnent seuls un peu d'animation. Auprès de la gare cependant, la vie est assez animée. Le secteur le plus éveillé est la petite place en bordure de la route où se trouvent le bureau et le dispensaire du ranch de la Dihessé, signalés à l'attention par le drapeau congolais.

Le centre de Mouindi est situé en territoire kougni mais le village coopératif, la présence de la gare, l'établissement d'un ranch ouvrant des perspectives nouvelles ont attiré les populations et des gens d'autres ethnies. En 1970, on comptait 462 habitants se répartissant comme suit (2): M'Boté I 116, Koutina-N'Zambi 92, Campement

---

(1) A. AUGER: Les problèmes humains posés par le projet de ranch d'élevage de bovins dans la plaine de Dihessé Brazzaville nov. 1970 pp. 15, 16 et 17.

(2) A. AUGER ibid. p. 9.

de M'Panga-M'Bouma 56, Campement de la gare de Mouindi 21, Campement des "Flottants" 12, Campement de Moualou 41, Kimbembéké 34, Village coopératif 90. On aimerait connaître l'évolution de ces populations, mais les recensements sont loin d'être sûrs et il y a des contradictions. Prenons quelques exemples. A Kimbembéké, les statistiques officielles font passer la population de 42 en 1951 à 54 en 1963 (on note ici l'influence de la COMILOG) et à 71 en 1968. En 1970, le district donne le chiffre de 68; mais l'enquête O.R.S.T.O.M. (1) ne parle que de 34 personnes la même année. Par contre, les recensements et l'enquête O.R.S.T.O.M. aboutissent à peu près au même total que le district pour l'ensemble gare, "Flottants", Moualou: 77 d'un côté, 74 de l'autre.

En 1970, la structure de la population était assez traditionnelle. D'après Auger (2), dans la zone du futur ranch il y avait, en 1970, 266 femmes pour 232 hommes (les habitants de Mouindi constituent l'essentiel de cette population). L'excédent féminin se plaçait entre 25 et 50 ans. Un léger excédent masculin se manifestait de 0 à 10 ans, de 15 à 20 ans et de 50 à 60 ans (ce dernier étonne). Les recensements à la même époque manquent parfois de précision, le sexe n'étant pas toujours mentionné. On compte pour l'ensemble de Mouindi, à l'exclusion du Village coopératif, 192 hommes contre 164 femmes en 1970. Cet excédent masculin paraît assez normal, étant donné la présence de la population de "flottants" de la gare et des campements. La grosse différence avec les chiffres de l'O.R.S.T.O.M. vient de ce que ceux-ci y englobaient des villages traditionnels. Cependant, il nous est impossible de conclure de façon sérieuse.

Parmi les ethnies auxquelles appartiennent les habitants de Mouindi en 1970-1972, les Bakougni dominent, mais les "flottants" sont d'origines diverses et viennent parfois de loin, comme nous le révèle leur lieu de naissance. On en trouve de Mouyondzi (Babembé), de Mayama (Batéké Lali), de Kindamba (Bassoundi), de Pointe-Noire et de Diosso (Vili), de Gamboma (M'Bochi), de Brazzaville. Sur 77 habitants de la gare et des campements, on note, à côté de nombreux Bakougni venus de Loudima, Dolisie, Jacob, quatre personnes originaires de Mayama, huit de Brazzaville, deux de Kindamba, une de Diosso, Gamboma, Pointe-Noire, Mouyondzi et trois venus du Zaïre.

---

(1) AUGER ibid. p. 9.

(2) AUGER ibid. p. 6 et 7.

Avec la création du ranch de Dihessé en 1973, le chiffre de population de Mouindi a brusquement quadruplé, s'élevant à 1 500 en février 1975. Depuis le printemps de cette année, certains ont abandonné un secteur qui ne leur apportait pas ce qu'ils avaient souhaité. On estime à environ 1 000 personnes les habitants du groupement: il y a eu un apport plus important d'étrangers à l'ethnie locale, en particulier des Lari et quelques Batéké.

Nous n'avons de renseignements précis que sur les habitants de Mouindi originaires de la région, tous Bakougni, grâce à un recensement fait par le Comité de village le 30 mars 1975. Il y avait alors 562 personnes: 307 hommes, 168 femmes et 255 enfants. La prépondérance de l'élément masculin est tout à fait significative de l'arrivée récente de populations à la recherche de travail et qui ont laissé leurs familles dans les villages, généralement pas très éloignés: beaucoup viennent en effet de Mont Belo.

Si nous considérons les occupations professionnelles des habitants des villages de Mouindi, nous remarquons que ce sont surtout des agriculteurs. Les femmes se consacrent entièrement à la culture, ainsi que près de 76 % des hommes (1). Mais il y a aussi les chasseurs qui font des expéditions dans la grande savane de l'est jusqu'au Niari, où l'on trouve encore des buffles et des antilopes. Certains vont aussi pêcher dans la Mouindi et les lacs, du moins le lac Sinda qui n'a plus d'hippopotames. Le secteur tertiaire compte un nombre étonnant de travailleurs pour un groupement rural. Cela est dû d'abord à la COMILOG, comme en témoignent les chiffres de 1970. Il y avait alors les agents de la gare(6) et quelques artisans dont la présence était liée à celle des salariés de la voie: deux tailleurs, deux scieurs, un chauffeur, un menuisier et un maçon; d'autres artisans tiraient leurs ressources essentielles de l'agriculture. A ces travailleurs se sont ajoutés à partir de 1974 les employés du ranch: 6 cadres expatriés et leurs familles, 2 agronomes congolais, les chauffeurs, les bergers, les employés de bureau, soit en tout 130 travailleurs.

L'influence de la COMILOG a donc été au départ déterminante de la répartition des professions à Mouindi. En même temps, par l'implantation d'une clientèle salariée et par les facilités d'évacuation des produits, elle a stimulé la production agricole et le développement de la vie rurale.

---

(1) A. AUGER: op. cit. p. 21.

La vie rurale demeure en effet essentielle. La terre appartient à la communauté; elle est partagée entre les clans dont les chefs résident à Koutima-N'Zambi, M'Panga-Bouna, Moualou et M'Boté. Chose assez rare: une zone de 20 km2, tout à fait à l'est, n'est revendiquée par aucun clan: c'est que les Bakougni des villages de Mouindi sont venus de l'ouest depuis peu et, sauf ceux de l'ancienne route de M'Bono, ils ne possédaient aucune terre dans cette région, depuis longtemps particulièrement déserte. Peu de terres sont encore cultivées, ce qui explique que l'établissement du ranch n'ait pas entraîné de gros problèmes. Mais il risque de s'en poser désormais, et c'est pourquoi les habitants se défendent contre les étrangers qui réclament des champs à cultiver.

L'agriculture bénéficie de bonnes conditions générales: des terres plates, un sol assez bon, en particulier les argiles de décalcification des dolines. Elle est stimulée par les voies de communication (route et chemin de fer) qui permettent la vente des produits. Un esprit moderne de rénovation et de progrès semble animer les gens du groupement. Ils se sont associés et ont fait défricher des champs par les tracteurs de l'Action de la Rénovation Rurale. D'où un double aspect de l'agriculture: traditionnelle ou semi-mécanisée (pour les produits commercialisés).

Dans le domaine de la culture traditionnelle, rien n'a changé si l'on considère les méthodes de travail. La terre est préparée en saison sèche par les feux de savane ou les brûlis dans les clairières des forêts-galeries. Les semailles ou les plantations se font au début de la saison des pluies. En octobre-novembre, on sème l'arachide et le manioc; en novembre, on plante l'igname et les arbres fruitiers comme les agrumes et les ananas; novembre et décembre sont consacrés aux pois d'Angole et aux bananiers. Les plantes à deux récoltes annuelles sont semées plus tard en second cycle: l'arachide, dont le champ est préparé en février, est semée au milieu du mois de mars, de même que le maïs. Les récoltes s'échelonnent au long de l'année suivante: janvier-février les arachides du premier cycle, février-mars le maïs du premier cycle, juin à août les ignames, haricots et arachides du second cycle, septembre-octobre le pois d'Angole. Le manioc est récolté au bout de 17 mois à partir des mois d'octobre et novembre. L'ananas, planté en novembre, donne ses fruits 19 mois après, donc en juin. Pour les agrumes, il faut attendre 5 ans et la première récolte se fait de mai à septembre.

L'étendue des surfaces cultivées est la plus considérable dans

la zone concernée par le ranch. Dans le groupement des villages de Mouindi, elle est de 2 374 150 m2 pour 205 cultivateurs. Ce sont les femmes qui travaillent la partie la plus vaste: 1 686 100 m2 pour 122 femmes. Hommes et femmes ne se consacrent toujours pas aux mêmes productions quoique, dans ce secteur, on puisse constater une évolution étonnante. Les femmes cultivent le manioc, l'arachide, les tubercules comme l'igname ou le taro, et des légumes ou condiments autour du village (cultures de cases) comme le piment, la ciboulette et l'échalote. Les hommes s'occupent des arbres fruitiers et des palmiers. Mais hommes et femmes s'adonnent aux cultures maraîchères pour la commercialisation: tomates, oignons et échalotes surtout, qu'ils vendent aux voyageurs du rail ou de la route. Cette production, permise par l'établissement de la voie ferrée COMILOG, est d'un bon rapport, ce qui explique son succès général.

Parmi les cultures principales, le manioc occupe 41 % des surfaces cultivées. Il est maintenu pendant 5 ans dans le même champ car les sols lui conviennent. Les rendements sont bons: Auger les estime à 12 tonnes à l'hectare, alors qu'ils ne sont que de 3 à 4 dans les campagnes autour de Brazzaville. L'arachide est la seconde culture traditionnelle. Elle est souvent associée au maïs, aux courges et à l'igname. Le rendement est supérieur pour le premier cycle: 2 à 3 tonnes à l'hectare (moins de 1 en deuxième cycle). Les cultures maraîchères sont disposées en plates-bandes exploitées à tour de rôle (jachère d'une année).

Les arbres fruitiers constituent un revenu notable. Ils ont été installés autour des villages vers 1964-1965 avec des plants venus des pépinières de Loudima et de Dolisie. Manguiers, orangers et palmiers dominent (les 3/4 environ). Puis viennent les safoutiers et les avocatiers. Le défaut de ces vergers de village est que les arbres sont trop serrés et peu soignés. Dans le village coopératif, ce défaut n'existe pas. On y cultive entre autres des manguiers greffés et des bananiers occupant une seule vaste parcelle, alors que dans les villages ces plantes sont éparses dans les champs de manioc. Au total, on compte environ 4 053 arbres fruitiers et palmiers dans le groupement rural de Mouindi.

Les champs sont situés en savanes sauf quelques clairières pratiquées par les hommes dans les forêts-galeries de la Mouindi et où ils font des cultures très variées: maïs, arachides, tabac, légumes, quelques tubercules et des bananiers. Dans les villages, le petit élevage traditionnel de poulets (787), de canards (36) et de pigeons apporte quelques ressources supplémentaires.

Mouindi offre donc l'exemple d'une vie agricole nouvelle, puisque l'ensemble des villages qui le constituent s'est installé dans ce secteur après l'établissement de la voie ferrée. A côté des produits traditionnels, d'importantes cultures maraîchères sont destinées à la commercialisation. Celle-ci se pratique par la gare de Mouindi où l'on vend fruits, tomates et oignons aux voyageurs des trains et dans les petites villes voisines de Mont Belo et de Makabana. Les paysans attendent d'avoir un nombre important de sacs d'oignons et de manioc pour aller les vendre à Pointe-Noire ou à Brazzaville, car le prix du transport ferroviaire est le même par sac, quelle que soit la distance. Dans les grands centres, le prix de vente est plus élevé et le bénéfice plus considérable. C'est aussi une occasion d'aller à la ville.

On peut affirmer en conclusion que les villages de Mouindi doivent leur existence et leur économie à la voie COMILOG. Leur prospérité, renforcée avec la création du ranch de Dihessé, ne peut être que durable.

2) Un village de région d'économie active: Mipoundi I.

Mipoundi I doit son site actuel et une partie de ses ressources à l'existence de la COMILOG. C'est un de ces villages qui se sont déplacés au gré des courants économiques de l'époque sans que leurs conditions naturelles en aient été spécialement affectées. Il possède une certaine importance comme résidence du chef de canton, dont dépendent 25 villages (1).

Rien ne s'impose dans l'aspect de cette petite agglomération qui s'aligne en village-rue de part et d'autre de la large route qui suit le téléférique. Les maisons rectangulaires sont en briques séchées, parfois en briques cuites. Le toit à deux pans est généralement de tôle, signe d'aisance. Une barrière de bois isole un enclos autour des plus grandes cases. A l'intérieur, le sol est de terre battue. Les meubles

(1) Ce sont les villages Bandjabi de Lovira, Misinga, Oumbi, Mandidi, Mandjoudi, Bouniangala, Lesoumi, Lekamba, Bivoumi, Mikouagna et Binyra; les villages Batsengui de Linnanissa, Mipoundi II, Oumbi, Mandidi, Mandjoudi, Mipoundi III, Mipoundi II Moukoudzoula, Bikeni, Djinn II, Bikoni II; les villages Bahoundji de Gobi et Bakouba.

sont rares, à part les matelas en mousse de nylon dont l'usage se répand. Les notables sont naturellement mieux pourvus. Celui de Mipoundi, qui est Chef de canton, vit dans une case spacieuse dont le sol est cimenté; la vaste salle de séjour est agrémentée d'une table basse, de deux fauteuils cannés et de chaises de bois pour l'accueil des visiteurs; sur une sorte d'étagère, un petit réchaud de deux feux à gaz butane apporte la seule note moderne; le portrait du Président de la République rappelle les fonctions du maître de maison. L'ensemble du village apparaît très propre, bien balayé mais un peu triste malgré quelques fleurs et les arbres environnants. Pas d'école: les enfants doivent aller au village voisin à un kilomètre ou au Collège d'Enseignement Général de Bakoumba. Mais il y a une modeste boutique avec les denrées traditionnelles dont le vin et la bière, mais sans réfrigérateur.

En somme, Mipoundi I apparaît comme un village bien entretenu mais assez impersonnel. Cette impression vient peut-être des conditions naturelles, en particulier d'un site assez uniforme.

Le site primitif de Mipoundi I se trouvait plus à l'est, à environ 18 kilomètres de l'emplacement actuel, sur une piste desservant les exploitations aurifères de l'entreprise Robin. Au moment de la fermeture des mines d'or, les villages se sont repliés sur la route nouvelle de M'Binda à Moanda. Mipoundi I, pour sa part, s'est alors installé à une trentaine de kilomètres de la cité du manganèse, près du terrain d'atterrissage de la COMILOG à Gobi. Il se trouve entre deux stations du téléférique dont celle de Bakoumba, à 8 kilomètres, qui est le grand centre de l'administration et du fonctionnement du téléférique du manganèse.

Le déplacement vers l'ouest n'a rien changé aux conditions géographiques du village. Il est toujours situé dans le massif cristallin du Chaillu gabonais, à une altitude légèrement plus élevée (600 m au lieu de 550) et proche, non de la Lébombi mais de son affluent la Bidoungi, toutes deux assez modestes torrents. Le relief est celui d'un ensemble de plateaux granitiques mollement ondulés, couverts par la forêt dense.

Nous sommes en effet en pleine zone équatoriale (1° 47' de latitude sud). Le climat est toujours chaud, mais tempéré par l'altitude (moyenne thermique annuelle de 24°). La pluviosité est forte (en moyenne 2 150 mm de précipitations à la station de Bakoumba à 8 kilomètres). La régularité climatique est cependant rompue de juin à septembre par une saison sèche et relativement fraîche marquée: pendant cette période, à

part quelques rares averses (30 mm de pluies en juin, 10 en juillet et 15 en août), il ne pleut pas. Le village est alors envahi par la poussière rougeâtre que soulèvent les camions roulant à vive allure sur la grande piste. L'humidité relative n'en demeure pas moins importante. Pour une moyenne annuelle de 81 %, elle atteint même 98 % en saison sèche: elle se traduit par un ciel gris et triste, ou des brouillards matinaux; les hommes ont une impression de froid et se chauffent en allumant des feux. L'humidité est évidemment renforcée par le voisinage de la grande sylve, qui se reconstituerait vite au long de la route et de la tranchée du téléférique si on ne procédait pas à un entretien constant.

Mipondi est donc un village de la forêt, et pourtant son aspect n'en témoigne guère, mais la vie de ses populations le rappelle.

Le village est peuplé de 80 habitants, de religion catholique ou protestante. Ce sont essentiellement des Batsengui, et des Bandjabi leurs parents de race avec lesquels ils peuvent contracter mariage: le Chef de canton est lui-même issu d'un père Bandjabi et d'une mère Batsengui. La polygamie continue à régner et les enfants sont nombreux, malgré la stérilité qui devient le gros problème des familles et de l'Etat gabonais. Tel notable, âgé d'une cinquantaine d'années, a trois femmes qui lui ont donné l'une sept enfants, la deuxième quatre et les dernières deux; il a encore trois autres enfants hors mariage. La tradition se maintient dans le coût de la dot qui a peu changé: de 50 000 à 100 000 francs sans compter les cadeaux en bière, vin de palme, whisky et pagnes.

Les activités professionnelles des habitants du village n'ont pas varié. Il y a d'abord et essentiellement l'agriculture. Les femmes sont toutes cultivatrices, les hommes se livrent à certaines cultures: celles qui se prêtent à la commercialisation. L'établissement de la COMILOG a eu pour conséquence le départ de quelques hommes avec leurs familles, mais ils ne sont pas loin et reviennent régulièrement rendre visite à leurs parents. Comme ils sont disséminés dans les proches stations du téléférique, nous avons pu les dénombrer. De 1961 à 1965, 13 sont entrés à la COMILOG. Parmi eux, les plus âgés sont nés en 1918, 1927, 1928 et 1931. Ces ouvriers ne sont pas qualifiés, sauf un jeune sorti de la Formation Professionnelle de Moanda et qui est mécanicien. La plupart sont mariés et pères de famille. On trouve donc à Mipoundi des ouvriers du téléférique; il faut y ajouter un commerçant. Mais ce n'est que l'exception. Ce sont les activités rurales qui sont importantes.

Cette vie rurale n'a rien d'original. On retrouve chez les Batsongui et les Bandjabi les mêmes méthodes agraires que chez leurs frères Bandzabi du Congo.

Sur le plan du régime foncier, la propriété individuelle n'existe pas. Le chef de village répartit les champs entre les cultivateurs. En fait, ce sont les femmes qui s'entendent entre elles. En forêt d'ailleurs, on ne conteste pas l'utilisation traditionnelle du champ au premier qui l'a dessouché. Si un étranger veut cultiver un lopin de terre, il lui faut l'autorisation du Chef, qui la lui donne sans difficulté, recevant en retour des cadeaux, notamment de poulets.

Dans la préparation du sol, les hommes effectuent les grands travaux de débroussage et d'abattage des arbres (car nous sommes en forêt). Les femmes incendient les broussailles, enfouissent les cendres, font les semailles, entretiennent les champs et récoltent les produits. Les hommes se réservent quelques cultures: celles du tabac, de la canne à sucre dont ils tirent un vin assez sec, et du café. Ce sont eux aussi qui exploitent le vin de palme appelé ici "toutou" (c'est le "tombé" des Banzabi congolais). Enfin les hommes s'occupent des arbres fruitiers entourant le village: safoutiers, orangers, mandariniers, bananiers.

Les cultures des femmes sont les plus importantes. Elles se font dans des champs de dimensions très variables suivant la configuration du terrain et la nature de la forêt. Il en est de petits, de forme carrée de 30 sur 30 m environ. La plupart sont cependant rectangulaires, mesurant 100 à 200 m de long sur une quarantaine de large. Les plus vastes sont assez éloignés: à 3 kilomètres et davantage, toujours à l'est, aux abords de l'ancienne piste où était situé le village primitif (1).

Les cultures sont généralement associées mais avec une dominante: manioc ou arachide. Le manioc occupe à peu près les trois-quarts de la superficie des champs qui s'étalent, hirsutes et irréguliers, sur les plateaux et les pentes des collines. Le défrichement se fait surtout au mois d'août, après le passage des grands feux, assez impressionnants la nuit, que les populations allument dans les plaques de savane et les clairières de la forêt. Avec les premières pluies importantes, fin septembre et surtout octobre, les femmes procèdent au bouturage du manioc. La récolte aura lieu dix-sept mois plus tard. Au bout de trois ou quatre

---

(1) Voir carte des déplacements de villages sur la route du téléférique p. 443

ans, on laisse la terre se reposer pendant cinq à sept ans: le manioc épuise le sol et la terre ne manque pas dans cette région sous-peuplée. Au manioc sont associées les aubergines et les courges, dont les graines sont prélevées au début de la récolte.

Après le manioc, les arachides constituent la seconde culture importante. Elles sont semées en jachère forestière sur des espaces plats. Souvent les paysannes les mêlent à des ignames, des taros, du maïs, des cannes à sucre et des bananes-plantains. Les arachides appartiennent à la variété locale dite "Nzabi" au Congo. Son cycle va de novembre à avril. On trouve aussi quelques arachides de Loudima.

Les femmes pratiquent les "cultures de cases" en jardinets auprès du village. Il s'agit surtout de légumes et de condiments: oseilles, minuscules aubergines, concombres, tomates, oignons, piments et gombo. Devant les maisons, des touffes de citronnelle doivent éloigner les moustiques et servir à faire des infusions.

Tous les produits récoltés sont transportés par les paysannes dans des hottes à bandeau frontal ("pondji"). Ils sont consommés en famille ou vendus à Bakoumba: les femmes se rendent à pied dans ce petit centre avec de lourds fardeaux de bananes, chikouangue, légumes, vin de palme et vin de canne. Une entreprise procède au ramassage du café; en 1974-1975, cependant, personne n'est venu pour la collecte, si bien que les hommes ont tendance à ne pas développer cette culture; ils s'en contentent pour la consommation personnelle et un peu de vente à Bakoumba.

L'agriculture joue donc un rôle important pour le village. Elle n'a pas de problème de débouchés car les centres COMILOG manquent de fruits et de légumes locaux. Les revenus sont complétés par un peu de pêche dans les rivières et surtout par la chasse aux antilopes et au petit gibier.

Telles sont les occupations et la vie des habitants de Mipoundi I. Ce village, qui s'est installé volontairement sur le grand axe de la COMILOG, dépend de l'influence de cette entreprise, directement ou indirectement. Directement car certains de ses habitants travaillent au téléférique; indirectement puisque les cultivateurs vendent leurs produits aux cités ouvrières. Ils se font ainsi des bénéfices appréciables qu'ils consacrent à l'achat de biens de consommation de type moderne: conserves, vin et bière, tissus et vêtements, transistors et matelas de nylon; ou au paiement de la dot.

La transformation économique notable de Mipoundi I a-t-elle entraîné une évolution sociale, un bouleversement dans les traditions? On ne peut trop s'avancer dans ce domaine mais il est indéniable que les hommes ont évolué. Ils sont plus ouverts à la vie du monde extérieur. Ils ont conscience d'une certaine sécurité matérielle du lendemain et des progrès de la lutte contre la maladie. Ils redoutent moins la mort parce qu'il y a à Bakoumba le médecin et l'hôpital COMILOG. A cause de tout cela ils ont l'impression d'appartenir à une société puissante et ils en sont fiers. Les moeurs sont cependant toujours les mêmes. Le régime du matriarcat se maintient. La polygamie n'a pas régressé: bien au contraire car l'augmentation des revenus permet le paiement de nouvelles dots assez onéreuses. Le chef de famille,et plus encore celui du clan,possède toujours certains privilèges et une grande autorité, dont personne ne peut encore s'affranchir.

3) Sur les grandes voies de passage.

Un modeste village Bahoumbou: Moukouma.

Moukouma est un petit village de la route de Mossendjo à Mayoko et M'Binda. Il se trouve à 35 kilomètres de la capitale du Chaillu occidental. Rien ne frappe dans son aspect. On ne le remarque même pas lorsqu'on passe rapidement en voiture. C'est en effet une minuscule agglomération, d'un seul côté de la route, à l'est. Il se tient modestement à l'écart, à l'abri d'une clôture, avec ses petites maisons de terre séchées couvertes de tuiles de palmier, ses trois cases à palabres ("moandza"), simples abris supportés par des piquets de bois. Pas d'école: les enfants vont soit à Kiosselé soit à Moungoudou où se trouvent aussi le dispensaire et la gare les plus proches. Pas de boutique. Le seul bâtiment marquant est une petite chapelle catholique dont s'occupe un catéchiste et où un missionnaire de Mossendjo vient de temps en temps dire la messe.

On peut se demander si Moukouma, établi en plein sur le grand axe de la COMILOG, a été transformé dans sa structure et dans sa vie par les nouvelles activités de la région, du moins autant que les conditions physiques de son milieu peuvent le permettre. Le cadre naturel du village est de peu d'intérêt. La situation est bonne sur la route principale allant de Mossendjo au Gabon, mais le site n'a rien de remarquable, sur

un des plateaux cristallins du massif du Chaillu, à 531 mètres d'altitude. Celle-ci, et l'environnement forestier, tempère légèrement le climat qui demeure néanmoins chaud. Les pluies sont abondantes, de l'ordre de 1 600 mm. La saison sèche de juin à septembre est très prononcée. Beaucoup de petites rivières coulent aux alentours; la plus proche est la Ngoyunn, affluent de la Lenonyi. Tout autour du village règne la forêt dense, trouée de clairières de défrichement plus ou moins anciennes.

Le village s'est en effet déplacé plusieurs fois au cours de son histoire, depuis les rives de la Louessé où il se trouvait, à une vingtaine de kilomètres à l'est. Les migrations ont eu lieu en 1945, 1952 et 1965 (1). Les premières ont été volontaires: les habitants ne voulaient pas être dominés par les Betsangui comme ils l'avaient été jadis par les Batéké. C'est l'Administration qui a imposé le dernier déplacement. Le village est donc maintenant sur la route de Mayoko, qui date de 1942 et se poursuit d'une part sur Koulamoutou et d'autre part sur M'Binda depuis l'installation de la COMILOG. Il est assez éloigné de la voie ferrée qui passe à 4 km 500.

La population est peu nombreuse. Les 59 habitants comprennent 19 femmes, 22 hommes et 18 enfants de moins de 18 ans; donc une sex ratio favorable aux hommes, ce qui démontre des influences nouvelles. Parmi les adultes, 12 (6 hommes et 6 femmes) ont dépassé 60 ans. Aucun d'eux n'est originaire de Moukoumn alors que, sur les 41 restants, 28 sont nés dans le village et quelques autres pas très loin (à Mayoné par exemple). Tous sont des Bahoumbou, branche des Bakota peuple de la forêt.

Les déplacement de leur site, la vie moderne n'ont rien changé dans leurs traditions. Ils sont soumis au régime social du matriarcat. La plupart des ménages sont polygames avec deux, trois, parfois quatre femmes. Le système de la dot est toujours le même mais le taux de celle-ci a augmenté, ce qui est un signe de ressources plus importantes: elle va de 50 000 à 200 000 francs (dans le cas de femmes déjà mariées). Si l'on gagne davantage à Moukoumn, c'est que des occupations ou des ressources nouvelles ont vraisemblablement fait leur apparition.

Le travail des habitants n'est cependant pas très varié. Quelques hommes sont employés dans les chantiers forestiers et au chemin de fer (à la gare de Moungoudou). La vie rurale domine mais elle est stimulée par de nouveaux débouchés. La terre appartient toujours pratiquement au chef du clan bien que ce soit légalement le président du comité de village, délégué du chef de district, qui détienne tous les pouvoirs.

---

(1) Renseignements obtenus des Anciens du village et des Missionnaires de Mossendjo.

Il n'y a d'ailleurs de problème que lorsqu'il s'agit d'autoriser un étranger à cultiver un champ, ce qui est très rare dans le cas d'une agglomération loin des gares ou des villes.

Les terres cultivées se trouvent surtout à l'est, aux abords d'une ancienne route désaffectée qui suit le chemin de fer. Les plus éloignées peuvent être à 10 kilomètres. Comme toujours, les hommes se bornent à abattre les arbres, à enlever les souches, bref à aider au débroussage. Ils font aussi quelques cultures comme celles du paddy et du tabac.

Les champs sont préparés en septembre, à la fin de la saison sèche où l'on brûle les herbes. Les semailles ou les plantations ont lieu en octobre-novembre pour le manioc, le taro, l'igname, le maïs et l'arachide; en décembre pour le paddy. Les récoltes d'arachide et de maïs sont faites en février-mars, celles de riz en mai, de taro et d'igname en juillet-août. Le manioc n'est mûr que quinze mois après la plantation. La jachère dure deux ans pour les champs où l'on a cultivé l'arachide, cinq ans pour le riz, dix ans pour le manioc, plante exigeante et dont le cycle végétatif est long. Le paddy est cultivé dans les fonds marécageux, fréquents aux abords des rivières. Il doit être très surveillé à cause des dégâts que font les petits oiseaux appelés "mange-mil".

Au village et tout autour se pratiquent les cultures de cases et s'étendent les vergers. Les premières sont inexistantes en dehors du tabac et de quelques taros. Mais il y a des caféiers, bananiers, orangers, mandariniers et pamplemoussiers.

Les produits de la récolte servent à la nourriture des gens du village. Les excédents sont vendus à l'Office National de Commercialisation et de Production Agricole. D'autres ressources s'ajoutent à celles de l'agriculture: la pêche et la chasse. Hommes et femmes s'en vont pêcher au panier ou au filet dans les petites rivières du secteur et jusqu'à la Lenogni et même la Loussé où le poisson abonde. Les hommes chassent volontiers et vont pour cela en forêt, sur leurs anciens domaines au-delà de la Loussé. Ils vivent alors dans de petits campements de feuillages et reviennent avec une provision suffisante de gibier dont ils ont boucané une bonne partie de la viande. Celle-ci est consommée en famille, une partie en est vendue sur la route ou au marché de Moungoudou. Nous avons nous-même acheté une petite antilope au passage dans un village des environs.

Modeste à tous les points de vue, le village de Moukoumi n'en présente pas moins une personnalité parmi les agglomérations qui se trouvent dans le domaine d'influence de la COMILOG. Il a certes gagné sur le plan ressources, mais sa vie n'a guère été modifiée et ses populations n'ont pas connu de brassages ni de transformations sérieuses. Peut-être en sera-t-il autrement lorsque les enfants des années 1972-1975 atteindront l'âge adulte.

Un village Bapounou déplacé: Kanga.

Le village de Kanga présente l'intérêt d'être l'image d'une agglomération qui s'est déplacée vers le nouvel axe économique, celui de la COMILOG, sans aucune pression administrative. C'était une agglomération assez banale et elle l'est demeurée dans son aspect.

Kanga se disperse en plusieurs hameaux sur la route de Mossendjo à Makabana. Il est à 17 kilomètres de la capitale du Chaillu occidental et tout proche de la gare de Thomas, dans une région de plateaux gréseux de 400 m d'altitude que traverse la petite rivière Issombo, affluent de l'Itsibou. La forêt règne tout autour. Kanga a connu jadis deux déplacements. Il se trouvait d'abord sur la route de Divénié, à l'ouest de Mossendjo. Il s'est installé ensuite sur une artère devenue importante, plus à l'est, au-delà de l'Itsibou, sur l'ancienne voie administrative de Mossendjo à Titi et Kibangou. Il est revenu plus à l'ouest en 1960, au moment de la construction de la voie ferrée COMILOG, ce qui n'a rien changé à son environnement général ni à son climat chaud et humide (environ 1 500 mm de pluies annuelles).

Situées sur une pente, les maisons sont disposées parallèlement à la route qu'elles dominent très légèrement. Elles sont petites, rectangulaires, construites en terre séchée ou en planches éclatées, couvertes de tuiles de bambous de l'Itsibou. Les deux cases à palabres, que les Bapounou nomment "dissamba", sont faites de piquets de bois supportant un toit végétal.

L'importance relative du village se marque par la présence d'une chapelle catholique et de deux boutiques tenues par des gens du village, où se vendent les boissons alcoolisées, les cigarettes et allumettes, les sardines, le savon, les pommades et produits de beauté, marchandises demandées par des clients jouissant d'une certaine aisance.

Il se tient d'ailleurs un marché en plein vent le dimanche; nous y avons vu un Musulman vendeur de pagnes et de vêtements d'enfants. Le seul inconvénient, pour les habitants de Kanga, est l'éloignement relatif des écoles et dispensaires qui se trouvent à Thomas et à Mossendjo.

Le village est habité par des Bapounou, peuples forestiers, dont dépendent ici quelques Babinga. Ils ne sont pas nombreux dans le district de Mossendjo car ils viennent de la région de Divénié. A Kanga, ils sont 211, dont 114 femmes et 97 hommes. La répartition par tranches d'âge était en 1972 la suivante: 56 personnes du sexe masculin de moins de 18 ans, 40 de 18 à 60 ans, 1 de plus de 60 ans; 41 femmes de moins de 18 ans, 67 de 18 à 60 ans, 6 de plus de 60 ans. Les adultes (107) sont donc plus nombreux que les jeunes (97). Les femmes l'emportent sur les hommes en quantité. C'est la structure d'un village traditionnel. Son déplacement est en effet déjà ancien. On ne trouve pas, en dehors des deux commerçants, d'autre profession que celle d'agriculteur. Mais certains ont quitté le village afin d'avoir un emploi dans des chantiers forestiers, à la COMILOG ou dans l'Administration.

Pour ceux qui sont restés, la vie ne semble pas avoir tellement changé. Le système social demeure celui du matriarcat: la famille de l'épouse hérite des biens et ce sont les beaux-frères ou les neveux qui doivent épouser les veuves. Le prix de la dot n'est pas élevé: entre 20 000 et 30 000 francs. La polygamie se maintient donc mais sans excès. Dans chaque ménage, il y a deux ou trois femmes, alors que le chiffre normal était cinq il y a une dizaine d'années.

L'agriculture demeure essentielle. Les champs, nous a-t-on dit, appartenaient jadis au chef de terre; maintenant ils ne sont à personne! C'est une curieuse interprétation: le sol a toujours été bien commun; en cas de litige dans la répartition, le chef de clan réglait les problèmes; cette tâche incombe à présent au président du comité de village. Au point de vue administratif, Kanga a été rattaché au centre "gare Thomas" où vivent 1 986 personnes; le chef de ce centre a donc une certaine importance.

Les champs ne sont pas éloignés, à un ou deux kilomètres à l'est en moyenne, surtout aux abords de l'ancienne route. Mais on en cultive aussi à l'ouest, dans l'axe de la piste de Loubetsi où se trouvent les anciennes clairières de défrichement du premier site de Kanga. Les cultures sont faites partout en clairères. Les hommes s'occupent du café, de la canne à sucre et d'un peu de paddy sur les pentes (à la différence des

Bandzabi et Batsangui qui le cultivent dans les bas-fonds marécageux). C'est un riz pluvial. Les femmes se consacrent aux grandes cultures vivrières. Sauf pour le paddy semé en décembre, les plantations ont lieu en octobre et novembre. Les arachides et le maïs sont récoltés fin mars, le riz en mai, l'igname et le taro en juillet-août. C'est à partir de septembre que le manioc peut être déterré, quinze à dix-sept mois après son bouturage. Les cultures sont souvent associées: l'igname, la courge et le maïs avec le manioc; l'arachide est semée sous le maïs ou le manioc. Les plantations de bananiers sont nombreuses et étendues dans les clairières de la forêt. Les arbustes donnent des bananes-plantains, base de la nourriture, et de petites bananes vertes très savoureuses. Autour du village, il y a aussi des bananiers et de nombreux arbres fruitiers: manguiers, safoutiers, goyaviers, orangers et mandariniers. Les cases sont entourées de petites plantations d'ananas. Au bord de la route, de petites claies de fruits et de noix de palme que les camionneurs achètent au passage.

La chasse est beaucoup pratiquée: on prend des antilopes rouges et noires, des phacochères et des porcs-épics. La pêche est une occupation passagère, une distraction de jeunes sur les rives de l'Itsibou.

Les excédents de récolte sont vendus au marché du village ou à celui de Thomas. L'O.N.C.P.A. collecte le paddy, le café et les arachides.

Ainsi, le village de Kanga doit son site actuel à la COMILOG puisqu'il s'est déplacé pour s'établir sur l'axe routier et ferroviaire construit par cette entreprise. Ses activités se ressentent-elles de la présence de celle-ci? Oui, en ce sens que, créatrice d'agglomérations, la COMILOG a stimulé la production locale par la demande de produits vivriers. Chikouangue et fruits sont vendus par les femmes au marché de la gare de Thomas, ainsi que la viande de chasse. Il en résulte des bénéfices certains qui à leur tour permettent des achats aux boutiques du village et la prospérité de celles-ci. Mais, en dehors de ces progrès économiques légers, peu de transformations se sont révélées dans le domaine social.

Un regroupement de villages aux ethnies mêlées: le centre rural d'Itsotso.

Itsotso nous paraît être une des agglomérations rurales les plus significatives de l'influence de l'axe COMILOG à la campagne. Elle lui doit ses nouvelles conditions générales de situation, son extension, son aspect et ses transformations.

Itsotso est en fait un regroupement de villages qui se disperse sur un plateau gréseux aux vastes horizons. Il domine la vallée fortement encaissée de l'Itsibou que cette rivière descend rapidement de gradins en gradins par une série de chutes, dont une des plus belles se trouve à 2 kilomètres du village. Le sol est sableux, recouvert souvent de débris de cuirasses se désagrégeant en gravillons ferrugineux. Ceux-ci, sur une pente assez raide, ont contribué à la formation de minuscules cheminées des fées que les gens du pays considèrent comme une curiosité inexplicable. La végétation est celle d'une vaste clairière de défrichement où s'est installée la savane à fougères mélangées de parasoliers, d'anthocleista et d'aframmon. Au loin s'impose le liseré de la forêt dense. Ce paysage donne l'impression d'une zone de contact forêt-savane. En réalité le climax est forestier. Les températures sont régulièrement élevées, les pluies abondantes. Nous ne disposons pas de chiffres dans ce domaine, mais le climat est comparable à celui de Mossendjo. On peut l'estimer cependant un peu plus chaud à cause de la différence d'altitude (400 m au lieu de 550) et moins humide pour des raisons de latitude et d'altitude. La quantité de précipitations annuelles doit être de 1 500 à 1 600 mm.

L'environnement naturel d'Itsotso n'a rien d'original mais il est loin d'être défavorable. L'intérêt réside dans des conditions humaines qui ont évolué suivant trois étapes. C'est en 1937 que la petite localité Kougni s'est déplacée pour s'installer sur la grande route de Mossendjo à Dolisie par Titi et Kibangou, à 40 kilomètres au sud du chef-lieu de district du Chaillu occidental. Tout près du bac permettant de franchir l'Itsibou, elle disposait d'un site favorable aux échanges. En un second temps, à partir de 1960, la situation du village est devenue bien meilleure avec la construction du rail et d'une route qui lui est parallèle, croisant à Itsotso même l'ancienne voie administrative. On a vu les hommes affluer d'un peu partout, en particulier de la vieille piste, dans ce village-carrefour qui prenait de l'importance et se diversifiait.

En un troisième temps, la position de carrefour qui a contribué à la fortune du nouveau centre rural est en voie d'évolution. Vidée de ses habitants au bénéfice d'Itsotso, l'ancienne route a été complètement délaissée pour l'axe COMILOG. Tous les villages, sauf celui de Mouila aux abords de Mossendjo, en ont disparu; elle est impraticable aux véhicules et le bac de l'Itsibou n'existe plus. De surcroît, à 4 kilomètres au sud, la bifurcation sur Titi a perdu de son importance avec l'abandon de la route de Kibangou par les populations. En 1972, celle-ci était envahie de broussailles et, si le bac de la Léboulou existait encore, il n'y avait plus de passeurs. Le carrefour d'Itsotso n'avait donc conservé que peu d'importance, car les deux chemins transversaux aboutissant à la grande route ne desservaient plus que des localités proches comme Bandakounou à l'est, Titi à l'ouest.

Une quatrième phase a commencé en 1974 avec le dégagement par la compagnie FORALAC de la route de Titi et la construction d'un pont sur la Léboulou. A l'heure actuelle, Itsotso garde l'avantage de la présence de l'axe COMILOG, recoupé par deux voies de peu d'importance, et le voisinage de la gare de Mabafi.

Cette histoire du village et les conditions nouvelles de sa situation expliquent son aspect un peu particulier. Itsotso en effet se disséminc en petites agglomérations ou quartiers, séparées par des espaces vides mais toutes en bordure de la grande route. Elles correspondent, l'une au village primitif, les autres à des localités de la vieille piste dont elles ont conservé les noms. Ce sont: Itsotso, doublé d'un hameau Babinga dit Itsotso-Pygmées, Itsotsokounou, Mouncumbouba, Bandakounou, Loukounou, N'Zingou et Ibéni III. Deux de ces agglomérations, Itsotso et Mouncumbouba, se trouvent à l'est de la route, en partie sur le rail et sur la piste rejoignant l'Itsibou. Les autres quartiers s'alignent à l'ouest de la voie ferrée. Ils se ressemblent tous.

Les maisons sont en planches éclatées couvertes de tuiles de palmier. Quelques exceptions: cinq sont en briques adobes dont une à toit de tôle. Une quinzaine, construites en dur, toutes pareilles, frappent par leur laideur: ce sont les vestiges d'un campement COMILOG qui a été transféré à la gare de Thoms. Les trois cases à palabres dites "moanza" sont faites de piquets de bois et de gaulettes supportant des tuiles végétales. Au carrefour de la piste allant vers l'est, on remarque sur le bord de la grande route une jolie chapelle catholique. Un

missionnaire de Mossendjo vient parfois y célébrer les offices; un catéchiste s'occupe de son entretien et y réunit les nombreux fidèles le dimanche. On compte aussi dans le village quelques protestants: une partie d'entre eux adhérait jadis à la secte des Zéphyrins de Pointe-Noire que l'on appelait aussi "bougistes" (1). Pas d'école ni de dispensaire: il faut aller à Titi, à 6 kilomètres. Une boutique appartenant à un Congolais est assez bien achalandée: on y trouve du vin, des poissons séchés, des sardines, du lait concentré et les menus objets indispensables comme le savon et les allumettes. Malgré l'importance de l'agglomération et sa situation, il n'y a pas de marché car personne n'y viendrait faute de gare, nous a-t-on dit. Ce n'est d'ailleurs pas la raison exacte: il y a la concurrence des villages-gares de Mabafi et de Thomas, qui explique cette confusion. Les paysannes vont donc vendre le produit de leurs récoltes à la Micheline qui s'arrête à Mabafi, à 6 kilomètres. Elles se plaignent d'avoir à faire ce long trajet et réclament un arrêt facultatif du train. C'est que le commerce des produits agricoles est une bonne ressource, quelle que soit leur ethnie.

La variété des ethnies du centre d'Itsotso est un caractère frappant. Le village est en territoire Kougni; mais le domaine des Batsangui n'est pas très loin, au nord, sur l'ancienne piste: les villages repliés à Itsotso étaient Bakougni ou Batsangui. Les perspectives nouvelles, l'exploitation des bois ont attiré depuis les forêts de l'ouest des Bapounou avec quelques Babinga. Ces populations variées ont cependant des affinités. Il y a mariage dans les deux sens entre les Bakougni hommes ou femmes d'une part et les Batsangui et Bapounou des deux sexes d'autre part. Ce mélange des ethnies est ici une des conséquences des modifications de vie dues à la COMILOG.

L'étude de la structure démographique révèle le caractère complexe de cet ensemble de villages. En 1972, le centre d'Itsotso comptait 608 habitants dont 310 femmes. Le sex ratio en faveur de celles-ci témoigne d'une structure traditionnelle. Cependant, dans la tranche d'âge des moins de 18 ans, les jeunes gens sont plus nombreux (154) que les jeunes filles (126). Pou de personnes âgées: 8 seulement. Tout cela est classique et révèle un village traditionnel. Mais en est-il ainsi dans tous les quartiers? Avons-nous, avec ces chiffres d'ensemble, une image exacte de la réalité?

---

(1) Ce terme vient du culte rendu à Nzambi-bougie, culte célébré à la lumière de 6 bougies.

Si nous étudions la sex ratio par quartier, nous constatons que, dans les agglomérations de Mounoumbouba, Bandakoumou et Ibéni, le sexe féminin l'emporte: 65 hommes et 87 femmes à Mounoumbouba, 34 et 47 à Bandakoumou, 28 et 41 à Ibéni III. Or ces villages se sont déplacés de l'ancienne piste: ils sont restés démographiquement presque inchangés. Mais à Itsotsokomou il y a équilibre: 20 personnes de chaque sexe. Et le nombre des hommes l'emporte à Itsotso (59 pour 50 femmes), à Dzingou (66 pour 62), à Loukoumou (16 contre 13). On peut penser que les hommes y sont venus à la recherche de travail ou de profits, ce qui n'a pu se faire, sauf pour Itsotso déjà sur l'axe COMILOG, qu'après le déplacement des villages depuis l'ancienne route.

Une autre constatation intéressante est celle de l'évolution du nombre des habitants. Certains quartiers montrent une décroissance rapide depuis 1967, alors que d'autres restent aussi peuplés. Dans le premier cas, il s'agit de villages non encore déplacés et qui se vident au profit du secteur ferroviaire; mais lorsque le village s'installe sur l'emplacement d'Itsotso cette hémorragie cesse. Prenons quelques exemples. Ibéni III a vu sa population décroître de 99 en 1967 à 83 en 1969 et 69 en 1970. En 1972, le nombre est le même car depuis deux ans le village a changé d'emplacement. De même Dzingou est passé de 140 en 1967 à 128 en 1969 et 125 en 1970. Depuis, le déclin est terminé: 128 habitants en 1972. A Bandakoumou, de même, la population a commencé à régresser sérieusement après 1967, tombant de 129 à 100 en 1969, 95 en 1970, puis 81; il y a maintenant stabilisation. Par contre Mounoumbouba, dont le site jouxte presque la voie ferrée, n'a pas connu ce déclin: peuplé de 149 habitants en 1967, il en avait 152 en 1972. Ainsi, l'installation de villages sur le site d'Itsotso a arrêté la décroissance de leur population et parfois amorcé une nouvelle remontée.

Une étude des professions d'Itsotso fait apparaître des caractères nouveaux. A côté des ruraux traditionnels vivent des hommes dont les activités peuvent sembler inhabituelles dans les campagnes congolaises. Au quartier d'Itsotsokomou habitent un manoeuvre et un employé COMILOG; à Dzingou un manoeuvre, une sentinelle, un aide-conducteur; à Ibéni un menuisier, un soudeur, un boy et un enseignant, à Mounoumbouba un commerçant, deux manoeuvres, deux tailleurs, un menuisier et un aide-maçon. Bref on dénombre dans le centre d'Itsotso quatre manoeuvres, deux menuisiers, deux tailleurs, un employé COMILOG, une sentinelle, un aide-conducteur, un soudeur, un aide-maçon, un boy, un moniteur, un commis,

un enseignant, un commerçant (celui qui tient la boutique). Nous ne parlons pas des cinq passeurs, évidemment puisque le bac ne fonctionne plus. C'est donc au total une grande variété pour un village du Chaillu. Elle ne tient qu'à la présence de la voie ferrée: sept personnes au moins en dépendent pour leur travail et, s'il y a des tailleurs et des menuisiers, c'est parce qu'ils trouvent une clientèle relativement aisée de salariés ou de paysans.

L'influence de la COMILOG se révèle aussi à l'étude du lieu de naissance des populations. Certes la majorité est originaire de la région. Mais il y a des habitants du centre qui viennent de loin. On en trouve dans tous les quartiers. A [illegible], trois sont nés à [illegible], un à Makabana, un à Dimonika et un à Pointe-Noire. Cinq habitants d'Ibéki III sont originaires de Mossendjo, quatre de Dimonika et deux de Pointe-Noire. A [illegible], il y a trois familles venues des [illegible], une de Mossendjo, une de Pointe-Noire. Quatre personnes de Mbinda sont inscrites à l'état civil de Mossendjo et deux à celui de M'Vouti. En faisant le total, on voit que, sur les 600 habitants d'Itsoteso, dix sont venus de Mossendjo, cinq de Dimonika, quatre de Pointe-Noire, trois des [illegible], trois de [illegible], deux de M'Vouti, un de Makabana. On constate, une fois de plus, que ces localités sont toutes situées sur une voie ferrée: partout, sur l'axe COMILOG, on rencontre des gens originaires des stations du Congo-Océan. Les populations d'Itsoteso apparaissent marquées dans leur origine, dans leurs ethnies parfois et leurs occupations, par l'influence de la voie ferrée COMILOG qui a attiré les hommes.

Mais, en dehors de ces faits d'ordre démographique, nous ne pouvons guère constater une modification du comportement des hommes. C'est toujours le régime du matriarcat et de la polygamie, avec une moyenne de deux à trois femmes par ménage. La dot cependant est un peu moins élevée qu'en des pays plus isolés comme l'Ongué, village Nzebi; elle est en moyenne de 40 à 50 000 francs, mais pour les jeunes 20 000 peuvent suffire. Dans les cas exceptionnels, rien n'est changé: la dot atteint toujours 100 000 francs.

Si les habitants du centre d'Itsoteso peuvent avoir des professions inhabituelles dans les campagnes du Chaillu, la vie rurale ne continue pas moins à l'emporter. D'ailleurs les femmes de ceux qui travaillent à la COMILOG sont aussi cultivatrices. La terre appartient à la communauté mais, pour des raisons politiques, le vieux système de la chefferie a été

aboli. La terre Bandakoumou a disparu et son chef a été remplacé par le Président du Centre d'Itsotso; celui que nous avons connu en 1972 faisait preuve d'un grand zèle politique. En réalité rien n'a changé. Les femmes choisissent leurs champs. L'autorité du président ne joue que si des étrangers à la région (c'était le cas des Bapounou) lui demandent la permission de cultiver des terres du village. Les Batsangui nouveaux venus n'ont pas de problèmes car ils dépendaient aussi du chef de la terre Bandakoumou et ils continuent à entretenir leurs champs de la vieille route qui ne sont pas très éloignés.

Les cultures se font sur jachère forestière. Les champs les plus éloignés se trouvent à 5 ou 6 kilomètres, parfois davantage lorsqu'il s'agit du riz. Il y a toujours des plantations autour des villages abandonnés. Les hommes procèdent au débroussage. Le rythme des cultures est plus poussé que chez les Banzabi et les Batsangui, avec occupation du sol de 3 à 5 ans et une jachère de 5 ans (jadis elle était de 10 ans). La terre est préparée à la fin de la saison sèche et les semailles se font au début de la saison des pluies: manioc et taro en octobre-novembre, arachides, maïs et igname en novembre, riz en décembre. Les récoltes d'arachide et de maïs ont lieu en février-mars, celles de riz en mai, d'igname et de taro en juillet-août, de manioc en septembre. Les cultures pratiquées par les femmes sont donc celles de toute l'Afrique centrale: manioc, taro, igname, maïs et arachides. Une sorte d'assolement biennal est la règle.la première année, les femmes sèment des arachides avec des pois d'Angole ou bien un mélange de maïs, igname et courges. La deuxième année, elles bouturent des plants de manioc, souvent en association avec des bananiers. La forme des champs est rectangulaire et assez trapue.

Les hommes se consacrent à quelques cultures: le paddy, le tabac et les arbres fruitiers. Les champs de riz peuvent se trouver à 10-15 kilomètres, dans les bas-fonds marécageux, sur les sols hydromorphes proches de l'Itsibou, en contre-bas des villages à l'est. Le tabac, les avocatiers, les manguiers, les safoutiers, les mandariniers et les orangers entourent le village actuel et les sites abandonnés. Il y a beaucoup de bananiers car leurs fruits sont très demandés par les voyageurs de la micheline. Par contre, alors que jadis il y en avait beaucoup, les caféiers se font rares à cause de la difficulté de la commercialisation. Les camions de ramassage de l'O.N.C.P.A. ne passent que très irrégulièrement.

Les paysans se plaignent d'être payés en bons dont le remboursement est très long.

Les cultures de cases sont celles des condiments (gombo, piment, ciboulette) et de légumes comme l'oseille et les petites aubergines locales. Des ressources complémentaires proviennent des poulets et des cabris qui s'élèvent tout seuls, de la pêche et de la chasse. Les hommes pêchent dans l'Itsibou et vont à la chasse dans la forêt avec des filets et des fusils.

Toutes ces productions alimentent un petit commerce actif, surtout de fruits et de chikouangue.

Ainsi, l'influence de la COMILOG a marqué fortement Itsotso. Elle a entraîné le façonnement d'un nouveau village, aux quartiers multiples, aux ethnies plus variées, aux occupations diverses. Ce petit centre donne une impression d'animation et d'ouverture plus grande sur le monde extérieur que beaucoup d'autres villages situés loin de la grande artère de circulation nouvelle. Néanmoins, depuis la crise du bois qui a entraîné une diminution des activités de la région, Itsotso non seulement ne se développe plus mais a tendance à s'endormir. Cette agglomération doit toutefois continuer à survivre à cause de sa situation sur un axe de grande circulation et dans une region de possibilités agricoles intéressantes.

4) Sur les routes transversales de l'axe COMILOG.

Le long des bretelles raccordées à l'axe COMILOG se trouvent encore des villages. Ils subsistent à cause de l'influence indirecte de la grande compagnie qui a suscité l'apparition de chantiers forestiers ou parce qu'ils se situent sur des voies administratives. Trois peuvent retenir notre attention: N'Dengué, proche d'une grande exploitation de bois; N'Zabi, sur une route unissant deux chefs-lieux de district et de plus rajeunie par l'économie forestière; Madouma, grande banlieue d'une cité vivifiée par les activités dues à la COMILOG.

N'Dongué, village nzabi de type traditionnel.

L'étude d'un village nzabi, à 25 kilomètres de la voie ferrée, dans une région isolée mais à proximité de nouveaux chantiers forestiers dont l'existence est liée au rail, doit nous permettre de rechercher jusqu'où peut s'étendre l'influence de la COMILOG et de quelle manière elle s'exerce encore.

Il s'agit pourtant d'une bien modeste agglomération. Elle compte une trentaine de cases en planches éclatées ou en argile, aux toits de tuiles de palmier dont le matériau est récolté sur les bords de la Nyanga, à 25 kilomètres, et qui sont fabriquées sur place au village. Les bâtiments collectifs sont peu nombreux. La chapelle catholique dont s'occupe un catéchiste est desservie par un "Père" qui vient de M'Binda de temps en temps avec tout son matériel (lit de camp et moustiquaire) dans une camionnette: c'est alors une sorte de fête au village. Les deux "mbongui" ou cases à palabres sont construites en bois (piquets et gaulettes entrecroisées) avec une couverture végétale. Il n'y a pas d'école: les jeunes enfants vont à Dziba Dziba, à une dizaine de kilomètres, et en reviennent le vendredi soir; les plus grands vont à Moungoudou, à 25 kilomètres. Pas de dispensaire: le plus proche est celui de Moungoudou. Mais il y a deux boutiques, ce qui est beaucoup dans ce coin perdu, qui appartiennent à des gens du village, cultivateurs aussi. On y vend les articles les plus demandés partout, soit du savon, des cigarettes, quelques conserves, du pétrole, des articles de lingerie et des pagnes. Le marché se tient le jeudi; c'est un jour de grande animation pour la localité car les travailleurs des chantiers forestiers viennent s'y approvisionner: ils y trouvent la chikouangue et le foufou, les taros, bananes et ananas et surtout la viande de chasse.

Cette animation du marché vient de la situation du village. N'Dongué se trouve à 65 kilomètres de Mossendjo, sur une ancienne piste unissant Dziba Dziba à Divénié d'une part, Dziba Dziba à la gare de Moungoudou d'autre part. Un important tronçon de la route a été élargi et refait par les entreprises forestières. L'environnement est assez monotone car il s'agit d'un plateau gréseux de 600 mètres d'altitude moyenne, dans la zone de contact des sédiments avec le massif cristallin. C'est aussi la région de partage des eaux entre la Nyanga et le Niari. A deux kilomètres de N'Dongué, la rivière Mollo se dirige vers la Nyanga

à l'ouest; à 5 kilomètres environ, la Lénogni est tributaire du bassin du Niari. Le climat est fortement pluvieux avec des moyennes annuelles difficiles à préciser faute d'observations mais certainement plus élevées que celles de Mossendjo à cause à la fois de la latitude et de l'altitude; elles doivent être vraisemblablement de l'ordre de 1 700 à 1 800 mm. Les températures peuvent être relativement fraîches. Des brouillards, des nuages qui traînent bas, du crachin accentuent l'impression de froid, surtout en saison sèche de juin à septembre où le ciel est voilé le jour et où les températures nocturnes sont inférieures à 20°. L'humidité explique l'extension de la forêt dense ("pindi") ou surtout très secondarisée ("bwédi") qui entoure le village. Ce dernier est lui-même situé dans une zone de clairières à fougères ("ibanga"), sur un sol comportant une couche d'humus peu épais couvert d'une litière grossière. Cet humus repose sur un horizon gravillonnaire de débris de cuirasses. C'est dans ce cadre que N'Dengué s'est installé en 1956 après un faible déplacement (1 kilomètre seulement) provoqué par la vétusté des cases. Ses habitants ont préféré rebâtir dans un lieu propre, vide de détritus mais peu éloigné des plantations d'arbres fruitiers entourant l'ancien village, aujourd'hui complètement disparu.

La population de N'Dengué n'a pas tellement varié en nombre pendant les huit années (1963 à 1970) pour lesquelles nous possédons des recensements. Elle a oscillé entre 76 personnes en 1965 et 94 en 1963. On constate par contre une légère évolution de la sex ratio. Au début, celle-ci était favorable aux femmes (50 pour 44 hommes). En 1964, le rapport s'est inversé avec 42 femmes pour 47 hommes et ce n'est qu'en 1969 et 1970 que les représentants du sexe masculin ont perdu l'avantage du nombre (44 contre 46 ou 45). Actuellement, il faut donc parler de sex ratio équilibré, ce qui n'est pas conforme à la structure d'un village traditionnel. Cette évolution fait penser à un apport d'immigrants. Une étude des dates et lieux de naissance doit permettre de le savoir.

Une bonne partie des habitants est née à N'Dengué (37 sur 94) ou dans les environs (Indzondi, Moulamba, Dziba Dziba etc.). Quelques-uns ont des origines plus lointaines: deux viennent du Gabon, un de M'Binda, un de Tsinguidi, deux de la région de Divénié (Boundoukou, Moubenga) et trois de Mossendjo. Ce sont d'ailleurs tous des Banzabi. On peut estimer que le village s'est grossi d'un apport de nouveaux venus mais que, sauf une dizaine, ceux-ci sont originaires de villages proches. C'est apparemment l'attraction des chantiers forestiers voisins qui a attiré ces

immigrants (sauf quatre tout jeunes dont les mères ont pu aller accoucher à l'hôpital ou aux dispensaires de M'Binda et Mossendjo, ce qui est encore un signe du rôle de l'axe COMILOG).

Cependant les habitants de N'Dongué n'exercent pas des professions salariées. Ils sont tous cultivateurs à l'exception de deux commerçants. Ils ont été attirés par la perspective de vendre aux employés des compagnies forestières comme la S.E.I.C.

La proximité d'une région bouleversée par la COMILOG, les rapports avec des hommes venus d'ailleurs ne semblent pas avoir modifié les coutumes du village. La polygamie règne et le gain d'un peu plus d'argent ne peut que la renforcer au profit des plus riches. Dans chaque ménage, il y a deux ou trois femmes. Le prix de la dot est modéré malgré l'équilibre de la sex ratio: le taux le plus bas est de 40 000 francs avec divers cadeaux (whisky, dame-jeanne de vin de palme, caisse de bière etc.) et le plus élevé de 100 000, mais en cas de divorce seulement. La propriété individuelle n'existe pas. Le chef de terre, jadis responsable, a perdu ses attributions au profit d'un président de comité de village de caractère politique représentant le chef de district, c'est-à-dire l'autorité gouvernementale; son rôle est d'ailleurs médiocre dans ce domaine, sauf lorsqu'un étranger désire cultiver la terre: l'autorisation n'est donnée par lui que moyennant cadeau. Mais ce cas ne semble pas s'être produit. Il n'y a pas de changement non plus dans l'organisation sociale fondée sur un système de parenté et de succession de type matrilinéaire. L'habitant du village est en fait possesseur de la terre qu'il défriche et cultive; il ne perd pas ce droit pendant les courtes périodes de jachère.

La vie rurale ne présente rien d'original à N'Dongué où l'on retrouve les méthodes agraires d'Afrique centrale et quelques particularités qui sont le fait des Banzabi. Dans le travail agricole interviennent les hommes et surtout les femmes. Les premiers accomplissent les gros travaux de débroussaillage et s'adonnent à quelques cultures, non traditionnelles essentiellement: celles du paddy, de la canne à sucre, du café, du tabac et des arbres fruitiers. Les femmes préparent la terre en incendiant le sol. Elles enfouissent les cendres et procèdent aux plantations ou aux semailles, car elles sont le symbole de la fécondité.

Il y a deux grandes catégories de cultures suivant leur emplacement: celles des cases et celles des champs. Les cultures de cases se

font autour du village. Elles ne sont pas très importantes, sauf celles des arbres fruitiers. Il s'agit de plantes médicinales du type infusion comme la citronnelle, d'herbes magiques et de légumes, peu variés: minuscules aubergines africaines, épinards, piments, gombo, ciboulette et autres condiments. Les hommes cultivent le tabac, la canne à sucre, des ananas, des bananes à fruit sucré ("létoto"), des bananes-plantains ("léko") et des safoutiers. Les plantations de caféiers sont petites et s'insèrent dans la ceinture de bananiers, d'arbres fruitiers et de palmiers.

Les champs sont cultivés par les femmes, qui y font généralement des cultures associées, mais avec une dominante. C'est ainsi que l'on en trouve quatre principales à N'Dongué: manioc, arachide, maïs et riz. Le manioc est la culture vivrière de base; il occupe près de la moitié des champs. Ceux-ci s'étendent sur le sommet arrondi des collines et sur les étendues plates. Ils ont une forme massive et irrégulière. Le défrichement a lieu surtout en juillet et août dans cette région de forêts secondaires qui n'ont pas été cultivées depuis longtemps. Il commence en août dans les clairières où la terre ne s'est reposée que pendant 4 ou 5 ans. Généralement, la jachère dure 5 à 7 ans car le manioc, plante exigeante, épuise le sol. Ce sont les hommes qui font le débroussaillage: ils taillent le sous-bois à la machette et abattent les grands arbres en coupant le tronc au raz du sol ou un peu au-dessus des contreforts, soit à environ un mètre. Les femmes prennent le relais en mettant le feu à la fin de la saison sèche, lorsque la terre et la végétation ne sont plus gorgées d'humidité. Avec les premières pluies, en octobre et novembre, elles procèdent au bouturage du manioc, labour pénible et délicat au milieu de l'amoncellement des souches et des branches, que l'on respecte pour assurer la protection du sol contre le lessivage des grandes averses. En même temps, elles sèment des graines de courge une année, des aubergines l'année suivante. Le travail se fait à l'aide d'une sorte de houe, le kosso, qui permet de creuser des trous. Un premier sarclage dégage les jeunes plantes des mauvaises herbes au mois de janvier, un second en avril. Parmi les variétés de manioc les plus utilisées ici, on trouve surtout l'irongo à feuilles vertes. La récolte a lieu quinze mois après le bouturage. Les femmes rapportent les tubercules dans des hottes ou de grandes cuvettes. Un partie est mise à rouir dans la Mollo ou dans ses affluents. Les courges associées au manioc sont récoltées de juin à août. Elles sont alors disposées en petits tas sur des feuilles

de bananiers. Après la première pluie, on attend trois ou quatre jours pour les casser et prélever les graines que l'on met à sécher devant les cases. Les aubergines sont ramassées en mars et la graine enlevée en avril.

Les arachides occupent une place importante. On les sème en champs sur jachère forestière, près du site des anciens villages dont le sol est riche, sur des terres humides à la place d'anciennes plantations de paddy. On choisit des espaces plats ou des pentes modérées. Les hommes procèdent à la coupe à la matchette des fougères et du recrû forestier récent à partir de juillet et jusqu'en septembre. Les champs sont assez petits et plus réguliers que ceux de manioc. Les femmes sèment en novembre dans de petits trous. Les arachides sont surtout d'une variété locale dite nzabi. On cultive fort peu la"rose de Loudima". D'autres plantes sont souvent associées à l'arachide: aubergines, maïs, courges, canne à sucre, petits pois, ignames, épinards, oseille de Guinée, gombo. Les sarclages se répartissent sur décembre et janvier. C'est en avril que l'on récolte l'arachide nzabi, en février-mars la "rose de Loudima". L'arrachage se fait de la main gauche pendant que la droite gratte le sol avec une houe pour récupérer les gousses détachées et en faire de petits tas. Les cultivatrices ramassent le tout dans des hottes (pondji) à bandeau frontal pour les apporter au village. Parfois elles les laissent dans le champ à l'abri de tas de branchages et de feuilles. Les fanes pourrissent sur le sol puis sont enfouies comme engrai vert. Une deuxième culture va alors occuper le champ, où l'on aménage des buttes pour y planter soit du tabac très serré et qui poussera très haut, soit des bananiers, des patates ou des arachides de deuxième cycle. Ces dernières doivent être semées en février: elles succèdent donc, comme dans la vallée du Niari, à la "rose de Loudima". Lorsque tout a été récolté, il ne reste que les bananiers et les cannes à sucre lorsqu'il y en avait.

Le maïs n'est pas une culture aussi importante que le manioc ou l'arachide. Les hommes s'en occupent. Ils le plantent en régions humides, près des rivières et des marécages, dans des champs de forme trapue. Les semailles se font en octobre avant les premières pluies, en plantations serrées et irrégulières. Un sarclage léger nettoie le champ en novembre. La récolte a lieu suivant les besoins: le cultivateur cueille souvent un seul épi pour son repas de midi sur place. Des courges ou des arachides peuvent être associées au maïs, mais il s'agit alors de cultures de femmes.

Les champs de paddy occupent les fonds marécageux du bassin supérieur des petits affluents de la Mollo, les bords de cette rivière ou ceux de la Bilionaga. Ce n'est pas un riz d'inondation, mais un riz pluvial dont les semailles ont lieu avec les grandes pluies en novembre et décembre. D'autres cultures moins importantes contribuent à varier l'alimentation. Ce sont la canne à sucre, le taro, l'igname; ces deux derniers tubercules sont plantés en novembre et récoltés d'avril à juin. Les hommes font de l'alcool avec la canne. Ils s'occupent des palmiers pour en récolter les amandes et surtout le vin ("tombé") qui est recueilli dans des dames-jeannes; les malafoutiers les transportent suspendues à une latte en équilibre sur l'épaule.

L'agriculture joue donc un rôle essentiel. Elle est à la base de l'alimentation du village et permet en outre quelques bénéfices par la vente à l'Office National de la Commercialisation et de la Production Agricole à Mossendjo. Il s'agit surtout de riz et de café car les fruits et le manioc, sous la forme de chikouangue et de foufou, s'écoulent sur le marché du jeudi.

Les paysans ont quelques ressources supplémentaires avec la pêche et la chasse. La pêche dans la Mollo est une occupation des femmes qui utilisent des nasses. La chasse est pratiquée par les hommes qui prennent civettes, phacochères, antilopes de toutes variétés. Le gibier est vendu à Mossendjo.

Telle est la vie des habitants de M'Dongué. A-t-elle été transformée sous le contre-coup de l'installation de la voie ferrée? La gare la plus proche, Moungoudou, est reliée au village par une bonne piste de 25 kilomètres. Son influence a été indirecte: cette gare sert essentiellement de débouché aux forestiers du plateau de Dziba Dziba. Elle a permis l'exploitation de la S.E.I.C., proche de M'Dongué. Or les travailleurs de cette entreprise fréquentent le marché de ce village et achètent la chikouangue, les arachides, les bananes, la viande de chasse. Le surplus de la production est vendu facilement à Mossendjo, centre revivifié par la COMILOG. Les Banzabi du secteur ont donc des ressources intéressantes liées à l'existence du rail. De là à conclure à une transformation des moeurs paraît difficile. On peut cependant estimer que les enfants de M'Dongué qui terminent leurs études à l'école de Moungoudou apprennent à y connaître des modes de vie nouveaux, des populations différentes, des idées qui n'étaient pas celles de leurs familles. Il en résultera une

inévitable évolution dans l'existence des leurs lorsqu'ils retourneront dans leur village.

Mais le village va-t-il se maintenir? En 1975 on pouvait en douter. La crise du bois, le départ de la S.E.I.C. lui ont enlevé une partie de sa raison d'être. Un grand débouché des produits agricoles a disparu. La région, que ne traversent plus camionnettes et grumiers, entre dans une demi-léthargie. Le village ne sera-t-il pas tenté de descendre dans la plaine et de s'installer sur la route COMILOG? Ce serait assez vraisemblable.

Nzabi: village Batéké

sur une route ancienne débouchant sur l'axe COMILOG.

Situé à 62 kilomètres de l'axe COMILOG, mais sur la route de Komono qui en est une des bretelles, le village Nzabi de la terre du même nom est peuplé de Batéké, dont l'ethnie a été longtemps dominatrice dans le Sud-Congo. Il est intéressant de rechercher si les activités de la Compagnie du manganèse ont eu quelques répercussions sur le mode de vie de ses habitants.

Le cadre de Nzabi n'a pas toujours été tout à fait le même. Il se trouvait auparavant plus au nord dans la forêt. Le déplacement s'est effectué entre 1932 et 1935, lorsque l'Administration coloniale a décidé l'installation des villages sur la route ouverte entre Mossendjo et Sibiti en passant par Komono. La même politique a été reprise en 1971 lorsqu'a été décrété le regroupement des agglomérations du secteur en deux gros centres: Mouyala et Nzabi, qui devaient donc bénéficier de cette politique. Le village actuel est situé dans une zone de plateaux, à 470 mètres d'altitude, près d'un affluent de la M'Poukou qui coule à 8 kilomètres à l'est. Tout autour, se développe la forêt dense, coupée dans sa partie méridionale de vastes clairières-savanes. Le climat est chaud et pluvieux, avec la saison sèche marquée de juillet à septembre.

L'aspect de Nzabi est assez banal. Il s'aligne de part et d'autre de la route et compte une cinquantaine de cases rectangulaires. Celles-ci sont de deux sortes. La majorité est faite de terre pétrie supportée par des piquets ou des planches éclatées, avec des toits en épaisses tuiles de palmier fabriquées sur place. Les autres, une quinzaine, sont en

briques cuites et parmi elles cinq ont un toit de tôle. Les quatre cases à palabres (mbongui) sont en bambous cueillis au bord de la rivière Lébama. Le nombre des cases en dur révèle la prospérité du village, sans doute liée à l'agriculture (il y a un hangar qui appartient au B.D.P.A.). L'importance de la localité se traduit par la présence des lieux de culte de trois confessions (Catholique, Protestante, Armée du Salut), d'une école avec cours préparatoire de première et deuxième années et cours élémentaire de première année. Les enfants peuvent poursuivre leurs études à Yaya, à 16 kilomètres, où existe un cycle complet jusqu'au cours moyen de deuxième année. Il n'y a pas de dispensaire mais celui de Yaya est relativement proche. Deux boutiques sont tenues par des gens du pays, offrant les marchandises habituelles: vin et bière, savon, cigarettes, allumettes, pétrole, huile d'arachide et pagnes. Les employés du chantier forestier de SIDETRA viennent s'y ravitailler: c'est ce qui explique leur importance, tout autant que le nombre des habitants.

Car Nzabi est un village peuplé: 338 habitants en 1971: c'est beaucoup au Congo. Sur ce chiffre, 147 hommes et 191 femmes: donc sex ratio défavorable au sexe masculin, ce qui est l'indication d'une structure traditionnelle. Par grandes tranches d'âge, cette population se décompose comme suit: 83 hommes de moins de 18 ans, 62 de 18 à 60 ans, 2 de plus de 60 ans; 91 femmes de moins de 18 ans, 98 de 18 à 60 ans, 2 de plus de 60 ans. Les jeunes dominent donc: plus de la moitié (174) a moins de 18 ans.(1)

En 1973, on constate une légère augmentation du nombre d'habitants, avec le total de 342, se répartissant ainsi: 75 hommes de moins de 18 ans, 75 de 18 à 60 ans, 5 de plus de 60 ans; 89 femmes de moins de 18 ans, 86 de 18 à 60 ans, 12 de plus de 60 ans. La population est donc un peu moins jeune, sans doute par vieillissement naturel. Il semble que le léger accroissement qui s'est produit en deux ans se soit fait au bénéfice des hommes adultes.

Depuis la réforme administrative, Nzabi est devenu le centre d'un groupement de villages (Kibouma, Bitolo II et Bibeko) totalisant 632 personnes. C'est donc là que réside le président chargé de la répartition des terres de l'ancien canton. A part cette différence, imposée par le Gouvernement, les coutumes n'ont pas changé. La polygamie règne avec deux à trois femmes dans chaque ménage, parfois quatre ou cinq. Cela s'explique aussi par le déséquilibre de la sex ratio. Mais jadis

---

(1) Archives du district de Mossendjo.

il y avait jusqu'à une dizaine d'épouses par ménage car la vie était moins chère et surtout plus grande était la puissance des vieux chefs qui accaparaient les femmes. La dot n'a pas augmenté: 40 à 50 000 Fr, 70 à 100 000 pour une femme déjà dotée.

Si l'on excepte les deux commerçants, les instituteurs et les catéchistes, les habitants de Nzabi sont tous des agriculteurs. Leurs champs se trouvent partout autour du village, et plus particulièrement dans la zone de son ancien emplacement sur la M'Poukou, à environ trois kilomètres, ainsi qu'à proximité de la Lébama, à six kilomètres au nord. L'éloignement a rendu nécessaire la construction de campements qui servent à la fois aux cultivateurs et aux chasseurs. Les champs de manioc se trouvent à un ou deux kilomètres; par contre ceux de paddy sont éloignés de dix et même de quinze kilomètres. Pour le paddy, la recherche de lieux humides explique cet éloignement. La culture du riz et du tabac appartient aux hommes, ainsi que le soin des caféiers, des arbres fruitiers et la récolte du vin de palme.

Le débroussaillage s'effectue à la fin de la saison sèche. Le champ est préparé en octobre. Ce mois-là, avec les premières pluies, on bouture ou on sème manioc, taros, ignames, maïs et arachides. Les tubercules sont plantés sur des buttes, l'arachide dans des sillons. Le paddy est semé en bas-fonds à partir du 25 septembre. Les récoltes de riz, maïs et arachide se font en février-mars; celles de taro et manioc (après les 17 mois nécessaires pour ce dernier) toute l'année. La jachère qui suit les cultures des plantes gourmandes comme le manioc ou le paddy dure de 4 à 5 ans.

Au village, les cultures de cases sont faites par les femmes (oseille, aubergine, maïs et piment). On y fait pousser aussi du tabac. Tout autour du village, quelques caféiers, bananiers et beaucoup d'arbres divers donnent des fruits pour la consommation familiale et la vente (avocats, safous, orangos, pamplemoussos, citrons, mandarines et kolas).

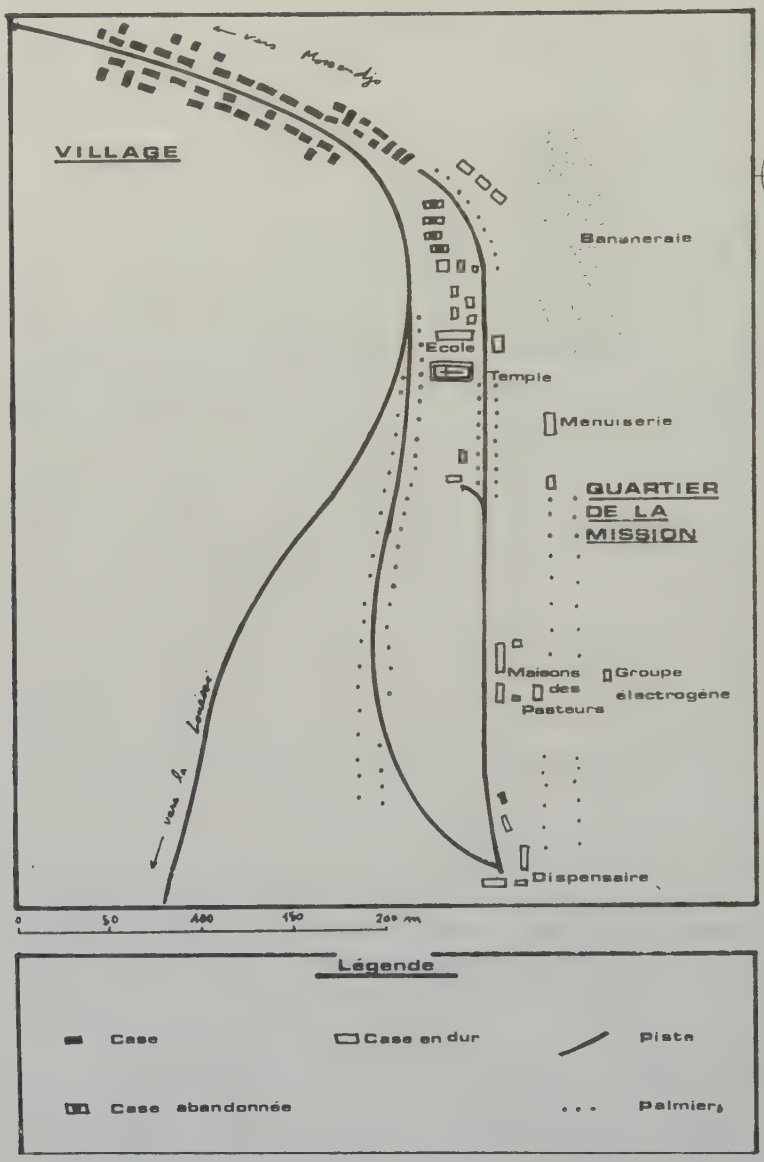
Aux ressources de l'agriculture s'ajoutent celles de la cueillette de quelques petits fruits, de la pêche et de la chasse. La pêche se pratique surtout en saison sèche, époque où les femmes peuvent établir plus facilement des barrages et dévier l'eau des cours d'eau. Elles ramassent alors les poissons restés dans la vase. Elles les prennent également au panier. Les hommes vont pêcher à la ligne dans la Lébama ou la M'Poukou.

La chasse demeure une grande occupation masculine. Elle se fait au fusil ou avec des filets de lianes. Le gibier est encore abondant dans ces forêts assez éloignées des centres urbains. La présence de vastes clairières-savanes est à l'origine de la diversité de la faune: les bêtes (antilopes buffles, éléphants) ont besoin des herbages de la savane mais aiment se reposer à l'abri de la forêt. On trouve aussi beaucoup de petit gibier: rats palmistes, porcs-épics et de nombreux singes.

Les produits de l'agriculture servent à la consommation familiale mais il y a aussi à Nzabi des surplus importants. Nous y avons vu en 1971 une sorte de silo où l'on emmagasinait le paddy destiné à être vendu à l'Office National de Commercialisation des Produits Agricoles. Les excédents de manioc ou de chikouangue, les bananes, les fruits de toutes sortes, la viande de chasse sont achetés par les ouvriers du chantier forestier de SIDETRA. Ceux-ci viennent aussi passer leurs soirées dans le village pour se distraire et ils consomment le vin et la bière dans les boutiques. Les forestiers du chantier Harmand, situé au-delà de la M'Poukou, s'arrêtent aussi à Nzabi, surtout les conducteurs de grumiers.

Ainsi l'exploitation de la forêt, elle-même conséquence de l'ouverture de la voie ferrée COMILOG, a été d'un grand profit pour le village de Nzabi, avec la clientèle de 117 salariés de SIDETRA et des 70 de l'entreprise Harmand. Mais, à partir de 1974, une évolution s'est produite avec la crise du bois. Le chantier d'Harmand a été fermé; quant à SIDETRA, elle a dû licencier à peu près la moitié de son personnel: au lieu de 187 salariés, il n'y en a plus que 60 dans la région. Les produits agricoles ont perdu une partie de leur débouché et les boutiques de leur clientèle.

Pour Nzabi, l'installation de la COMILOG, si elle n'a pas changé les moeurs de façon appréciable, a du moins indirectement stimulé l'économie du pays. Mais d'autres facteurs interviennent ici dans ce domaine, qui peuvent rendre éphémère cette influence.



Le village de Madouma

Un village de Batsangui, centre religieux: Madouma.

Le village de Madouma présente une double originalité. Il est le centre d'une mission protestante établie par un pasteur suédois de bonne renommée locale à qui il doit son rôle social aussi bien que spirituel. C'est aussi une grande banlieue de Mossendjo dont il est éloigné de 4 kilomètres, sur la route de Komono. Il apparaît de plus en plus comme une dépendance de la petite ville, placé de ce fait dans l'aire d'influence de la COMILOG. Mais on peut se demander si, du fait de son caractère particulier et de son éloignement relatif de la voie ferrée et des chantiers forestiers, il en a vraiment subi le contre-coup.

Situé dans la zone des plateaux cristallins du massif du Chaillu, à 470 mètres d'altitude, Madouma jouit du même climat que Mossendjo. L'humidité y est forte toute l'année, les précipitations abondantes (environ 1 700 mm), mais il y a une saison sèche et fraîche marquée de juin à septembre. La chaleur règne sans excès à cause de l'environnement forestier. Le village est en plein dans la zone boisée mais les clairières sont très nombreuses et anciennes aux alentours.

Entouré d'une vieille plantation de palmiers, Madouma a un aspect qui rappelle un peu celui des petites cités coloniales. Il apparaît très ordonné, propre, orné d'agréables massifs de fleurs. Deux quartiers fort différents le constituent. Au nord, c'est l'agglomération traditionnelle, un village-rue de part et d'autre de la route de Komono. Les cases sont en planches éclatées avec couverture de tuiles de palmier. La plupart sont petites. Quelques-unes, assez hautes, sont précédées de modestes "vérandas", sortes de terrasses couvertes. Le "mbongui", lieu de réunion des hommes, est fait de piquets de bois, gaulettes et toit de chaume. Au sud et uniquement à l'est de la route, se trouve le quartier que l'on pourrait qualifier d'administratif, par comparaison avec celui des villes coloniales. Les bâtiments religieux et scolaires s'alignent au bord d'une allée ombragée de beaux palmiers à huile et parallèle à la route, à laquelle elle est raccordée par un chemin ombragé. C'est la partie importante du village avec le temple, les maisons et le bureau du pasteur et de ses auxiliaires, l'école, le dispensaire, la menuiserie, le groupe électrogène et une curieuse maison abandonnée. Les cases sont toutes de briques cuites, avec toits de tôle, au milieu d'une profusion de rosiers et de bougainvilliers.

La population appartient à l'ethnie de la région, celle des Batsangui. On notait cependant, en 1972, 5 Batéké, un Bandassa, un Bayaka. Le village ne se serait pas déplacé et il existait bien avant l'arrivée des missionnaires. Cependant, sur les recensements de 1936,(1) il n'existe pas, alors que figurent les villages proches de Loango et Mayala, avec respectivement 226 et 91 habitants. Il en est de même en 1951, où figurent Mayala (88 habitants), Loango (134) et Bouissi (110). Actuellement, Madouma est situé entre Loango et Bouissi. Nous supposons qu'il faisait partie administrativement de l'une des deux agglomérations et que c'est la mission protestante qui lui a valu son autonomie.

Au recensement du 8 janvier 1970, Madouma comptait 165 habitants, qui se répartissaient, par grandes tranches d'âge, entre 88 hommes (57 de moins de 18 ans, 28 de 18 à 60 ans et 3 de plus de 60 ans) et 77 femmes (47 jeunes, 29 adultes et une âgée). Sur le total, 18 seulement sont nés à Madouma: ce sont des jeunes dont le plus âgé avait 22 ans et dont 12 avaient moins de 10 ans. Ceux qui ne sont pas originaires du village viennent soit de villages voisins comme Ndélo (15), Mayala (3), Mbouissi, Loango (7). De Tsibakala, village d'une piste de la forêt conduisant aux chutes de Mourala, sont arrivées deux familles, soit un total de 11 personnes. 43 sont nés à Mossendjo, mais la raison peut en être la présence d'un hôpital avec maternité dans cette ville, du moins pour quelques-uns.

Une enquête personnelle, effectuée en avril 1971, ne donne pas les mêmes chiffres que ceux du recensement de 1970. Nous avons trouvé seulement 116 habitants, dont 47 adultes et 69 enfants.

Les activités des habitants de Madouma sont liées en partie au caractère original de ce centre. En 1971, y habitaient 11 étudiants ou élèves, un pasteur et 4 catéchistes, un instituteur, un infirmier, un garçon de salle, un cuisinier, un scieur et un militaire, sans compter les commerçants de quatre boutiques vendant sardines, sel, sucre, bonbons, huile, poissons salés, cigarettes, pétrole. Mais les activités demeurent essentiellement rurales, et il s'agit surtout d'une agriculture de subsistance.

La vie rurale connaît la même organisation que dans tous les villages de la région. Le Président du comité de village a remplacé le chef de la terre Lissafi dans son rôle assez théorique de distributeur des champs. Les femmes cultivent manioc, ignames, taros, patates douces,

---

(1) Archives du district de Mossendjo.

courges, aubergines, arachides, maïs, canne à sucre, bananiers dans des clairières de la forêt à l'est du village. Elles associent en général le maïs ou le manioc aux arachides et aux courges. Les hommes sèment un peu de riz dans les bas-fonds humides. Autour du village poussent des arbres fruitiers: manguiers, orangers, mandariniers, citronniers, safoutiers, avocatiers, goyaviers, papayers et même cocotiers. Cette grande variété a été due, à l'origine, aux influences occidentales. Les étrangers désiraient le développement de toutes les cultures fruitières possibles. Derrière les cases, on plante le tabac et, fait étonnant, il y a des poulaillers pour un élevage rationnel des volailles.

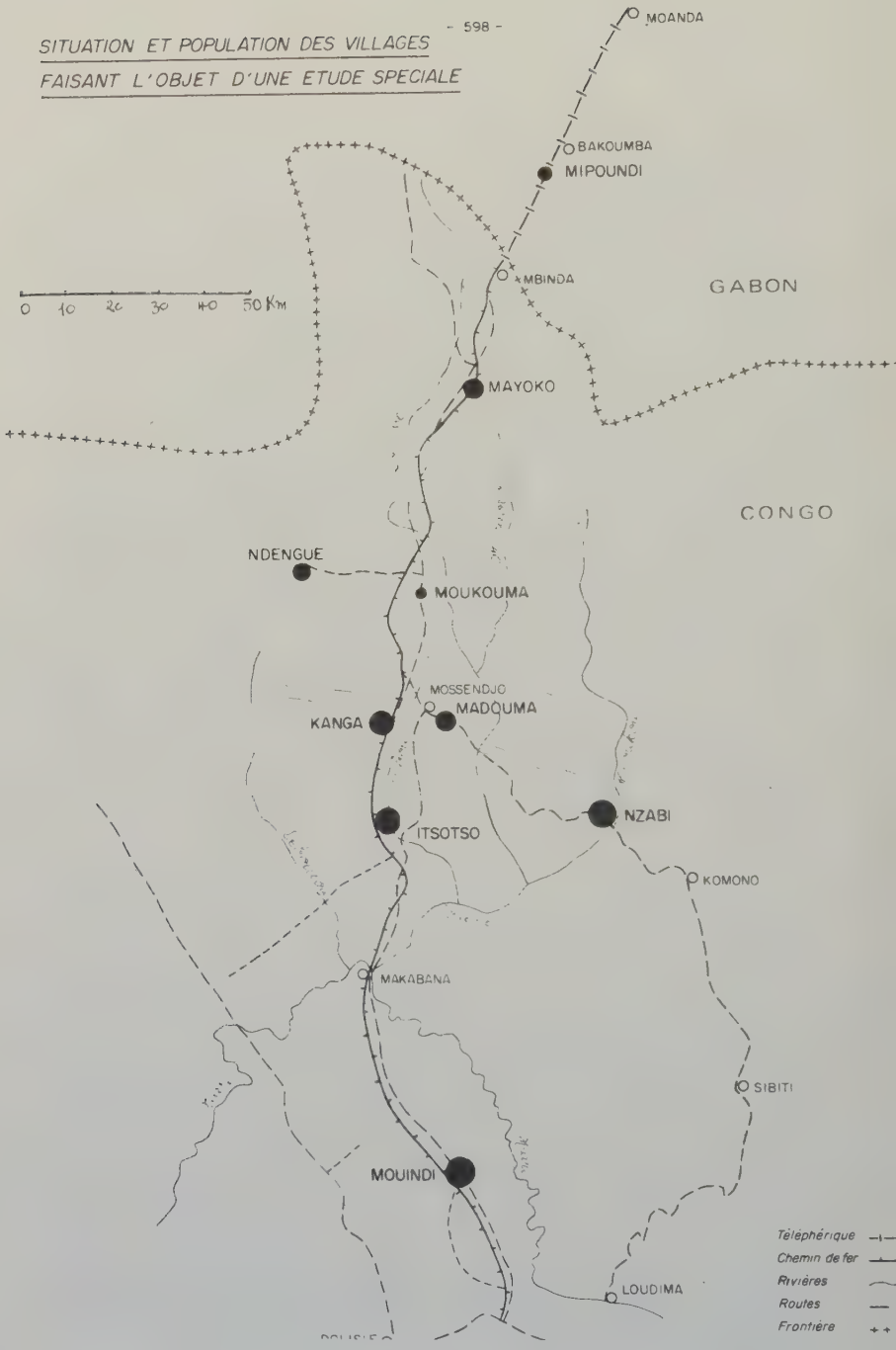
La pêche n'est plus pratiquée par les adultes. C'est la grande préoccupation des jeunes au moment des congés scolaires. Ils vont jusqu'à la Louessé à une quinzaine de kilomètres. La chasse est devenue difficile car les animaux sauvages désertent une forêt trop exploitée, et le gibier de la région a été décimé. Mais, si les grandes battues de jadis ont disparu, les hommes continuent à traquer le gibier à petite échelle, à l'aide de pièges.

La cueillette des fruits sauvages (maboudi, ntoundou et nzika) se fait pour la vente au marché de Mossendjo. Quelques malafoutiers récoltent le vin de palme très apprécié dans les villages, bien que réprouvé par les pasteurs. Le surplus des récoltes (arachide, riz et fruits) est vendu à la ville.

Telle est l'existence assez banale des habitants de Madoumi. Nous nous trouvons ici en présence d'un centre animé par la religion et fier de l'être. Mais les circonstances politiques ne lui sont pas favorables et l'enseignement a été nationalisé, ce qui a porté atteinte au prestige et à l'influence du clergé luthérien. Il semble que le village soit moins animé et connaisse un certain déclin.

La COMILOG a-t-elle joué un rôle dans ce secteur?. Le village, pas plus que les localités voisines, ne lui doit rien, ni dans ses origines ni dans son site. L'influence de la Compagnie se fait sentir à Mossendjo, ville toute proche dont elle a développé le rôle attractif. Les gens partent à la ville et ceux qui restent se considèrent comme faisant partie de cette dernière. L'importance du centre religieux ayant beaucoup diminué, ils n'ont plus rien qui les rattache solidement à leur village. Madoumi devient de plus en plus une dépendance de la capitale du Chaillu.

SITUATION ET POPULATION DES VILLAGES
FAISANT L'OBJET D'UNE ETUDE SPECIALE



5) Une meilleure qualité de la vie sans bouleversements sociaux.

L'étude de ces quelques villages représentatifs de la diversité des régions plus ou moins soumises à l'influence de la COMILOG doit permettre de tenter une réponse aux nombreuses questions qui se posent, sur l'évolution sinon les bouleversements du monde rural après l'installation d'une compagnie étrangère de type capitaliste. Ces problèmes concernent les structures agraires, l'habitat rural, l'alimentation, les courants d'échanges, les rapports ville-campagne, les moeurs et les structures sociales.

La première question d'importance dans la vie d'une communauté rurale est de savoir si les structures agraires dans leurs multiples aspects, aussi bien sociologiques que techniques, ont subi des transformations. Sur le plan de la répartition des terres, rien n'a été changé au Gabon. Le chef de canton est seul habilité à autoriser les étrangers à cultiver dans son domaine. Il est vrai que cette autorité administrative est confiée au chef du clan. Au Congo, il y a eu des modifications qui sont indépendantes des influences de la COMILOG. Il s'agit d'une réforme administrative générale d'inspiration politique qui enlève ses prérogatives au chef de clan en matière agraire, pour les confier au Secrétaire du Parti Congolais du Travail qui s'intitule pompeusement Président de la Cellule. Ainsi, nous a-t-on dit, la terre n'appartient plus à personne, mais au Peuple. En réalité, la terre a toujours été propriété collective du clan et elle le demeure même si le responsable a un autre nom. Bien souvent d'ailleurs, les villageois élisent le chef de terre Secrétaire du Parti et ils continuent en pratique de reconnaître l'autorité du chef traditionnel. L'organisation clanique n'a pas disparu. Si nous prenons l'exemple de la plaine de Dihessé, il existe toujours là le grand clan Babamba Kanda, divisé en trois sous-clans dont les responsables sont Antoine Nsakala, Germaine Kiboudou et Alphonse Houakissa Niati (1). Le nouveau problème est évidemment un besoin accru de terres au long de l'axe COMILOG. La boucle du Niari, vide jadis et où certains espaces n'étaient revendiqués par aucune communauté, tel un triangle de terre à l'ouest du cours inférieur de la Mouindi, est occupée peu à peu par les hommes. Dans certains secteurs, il a même fallu entreprendre une politique de défense.

(1) Carte des propriétés foncières du futur ranch de Dihessé. A. AUGER 1970.

C'est le cas à Mouindi où la création du ranch a donné du prix à la terre. Des étrangers affluant dans le village et qui en faisaient la demande se sont vu refuser l'autorisation de cultiver. Le système classique n'a donc pas disparu. On l'a même vu se développer dans des régions où certaines ethnies nouvellement venues ont accaparé à leur profit des terres que personne ne revendiquait et y ont organisé une occupation collective traditionnelle. C'est ce qui s'est produit dans un petit secteur entre Boudianga et Ngala où se sont installés des Bapounou de l'axe Mibangou-Titi.

Les anciennes structures sociales de l'agriculture demeurent donc bien vivantes, mais cela ne peut être un obstacle à des novations dans les productions agraires car les femmes, qui choisissent pratiquement leurs champs en respectant les coutumes des voisines, demeurent libres de cultiver comme bon leur semble. Cependant les nouvelles productions sont extrêmement rares. La grande exception est celle des maraîchages qui se sont répandus dans la seule vallée du Niari entre Mont Belo et Dihessé à deux légères exceptions près (quelques planches de légumes à Mayoko et deux jardins de légumes à Moanda et ses environs). Evidemment, les cultures maraîchères destinées à la commercialisation ont été développées en raison de la facilité de leur exportation par le train et à cause de la proximité de centres de consommation comme Dolisie et Makabana. On aurait pu penser que des cultures d'introduction ou de développement relativement récents comme celles du paddy, du café, auraient bénéficié des conditions nouvelles. Au contraire, c'est leur déclin qui est frappant. Les raisons sont à chercher en dehors du rôle de la COMILOG. Ce sont l'incurie de l'Administration chargée de la commercialisation et, sur le plan mondial, le peu d'intérêt attaché au café du type "Robusta" déjà surabondamment produit en Côte-d'Ivoire. Et surtout ces denrées ne concernent pas le trafic local qui s'intéresse au manioc, aux fruits, aux arachides, à l'huile et au vin de palme, aux légumes et en particulier les oignons et les tomates. Pour le riz et le café, il est plus commode de les acheter déjà conditionnés aux boutiques locales qui se les procurent dans les maisons de gros occidentales du type S.C.K.N. Le Nescafé ivoirien entre autres est d'un usage plus facile et c'est lui que l'on sert dans tous les bars-dancing, buvettes, petits restaurants et mess COMILOG des ouvriers, accompagné le matin de tartines de margarine (dite beurre) ou de pâté.

Les nouvelles cultures sont donc rares, mais les anciennes pourraient avoir de meilleurs rendements. Les techniques agraires ont-elles évolué? Elles peuvent l'avoir fait par sélection des semences, apport d'engrais, nouvelles méthodes dans le travail de la terre. Le bilan dans ces trois domaines n'est guère positif. Il y a certes parfois le souci d'avoir de meilleures semences, mais ce n'est pas nouveau. Déjà en 1930 l'Administration coloniale avait fait des distributions officielles de graines. La station d'essai de Loudima-Kaléla est à l'origine de nouvelles variétés d'arachide dont l'une, la "rose de Loudima", a supplanté de plus en plus les espèces locales comme la "nzabi", bien que l'on en trouve encore dans les champs de part et d'autre de la frontière Congo-Gabon. Dans les villages de la route du téléférique, au Gabon, on cultive la "rose de Loudima" et l'on est en droit de penser que cette diffusion est liée aux nouveaux moyens de circulation. Ce sont encore les stations expérimentales, et il s'agit cette fois de celle des fruits, qui ont aidé aux progrès des cultures de vergers dans la vallée du Niari, où se sont répandus des plants sélectionnés à Loudima. Un petit effort a pu dans ce domaine être constaté dans la région de Mouindi où les arbres sont moins serrés, donc de plus haut rendement. On peut attribuer cette meilleure technique à l'influence du Centre coopératif où les plants sont régulièrement espacés. Une autre nouveauté est la vogue des cocotiers dans les villages autour de Moanda, à l'imitation des jardins des villas de la COMILOG. Un effort apparaît dans le domaine des cultures maraîchères mais, celles-ci étant d'introduction récente (1), il n'y avait pas à lutter contre de vieilles routines. Les légumes sont disposés en longues plates-bandes régulières. La terre est fertile sur les argiles de décalcification des régions de M'Bono, Kibouba et Mouindi, mais elle s'épuise vite et l'engrais, même s'il était connu, coûterait trop cher. Il faut donc un repos de la terre: celui-ci est obtenu par une jachère d'une année (une plate-bande sur deux est cultivée). La nouveauté intéressante, c'est qu'il n'y a pas de séparation stricte des sexes pour les cultures maraîchères: hommes et femmes s'y adonnent pour la commercialisation.

---

(1) Les militaires et les missionnaires avaient des jardins potagers, en particulier au Poste de Loudima. Mais le grand exemple a été donné par la plantation Caisso, en vue de la commercialisation, à Loudima.

Sur le plan du petit élevage, le B.D.P.A. a essayé de répandre l'élevage rationnel des poulets de chair, mais il n'en reste plus grand chose. Les techniques agraires ne se sont pas transformées non plus par l'emploi d'un outillage amélioré. Les essais de culture attelée ont connu un échec total: c'est toujours la houe qui est employée. D'ailleurs l'utilisation des tracteurs même dans les groupements coopératifs a abouti à un insuccès général faute d'entretien du matériel (1). Il y a encore toute une éducation à faire. Les paysans ne peuvent acquérir rapidement de nouvelles techniques et il faudrait des stations de réparation des machines, ce qui est beaucoup trop onéreux. On note donc avec intérêt qu'à Mouindi les gens du village se sont associés pour faire défricher des champs destinés aux cultures commerciales par les tracteurs de l'Action de la Rénovation Rurale.

Dans le domaine de la culture traditionnelle, l'évolution a donc été très médiocre. L'élément nouveau peut être la stimulation de la production par une demande accrue de manioc, d'arachides et de fruits de la part des employés de la COMILOG et des habitants des nouveaux centres urbains. Mais là le rôle essentiel joué par les femmes, déjà accablées de besognes, a limité cet accroissement. D'autres facteurs ont souvent même entraîné une baisse de la production agricole. Ce sont la scolarisation obligatoire pour les filles et le départ des jeunes femmes dans les centres urbains et les gares où elles préfèrent vivre de la prostitution plutôt que d'être contraintes à un travail exténuant sous les ordres de la première épouse de leur vieux mari. Les hommes oisifs ne manquent pas à la campagne: dans tous les villages, on peut les voir paresser ou palabrer sous les "mbongui". Ils voudraient bien trouver une occupation mais ils se refusent au travail de la terre jugé dégradant pour eux en dehors de certaines cultures.

Les structures agraires ont peu évolué et c'est normal. Elles sont, comme partout dans le monde, tellement liées aux mentalités paysannes qu'il faudrait un grand bouleversement ou une contrainte grave pour qu'il en soit autrement.

---

(1) Nous avons, en 1966, rencontré à Loudima une mission soviétique composée d'un interprète et d'un mécanicien, venue tout exprès de Moscou pour réparer des tracteurs livrés depuis peu par leur pays. Ils étaient stupéfaits et navrés à la vue de l'état du matériel.

Le deuxième problème qui se pose, relativement à la vie actuelle des campagnes, est celui d'une modification possible de l'habitat rural. Avec les perpétuels déplacements on peut s'attendre à un changement du plan des villages. L'amélioration des revenus doit aussi avoir une influence sur l'usage des matériaux de construction. La forme même des cases de boue séchée qu'il faut rebâtir tous les quatre ou cinq ans peut subir des influences nouvelles. Pour essayer de découvrir de possibles modifications, il est indispensable de classer les villages traditionnels. Cette typologie se fonde sur une distinction de base: celle des villages de savane et de forêt.

En savane, l'habitat est assez groupé. Il y a généralement une agglomération principale, où peut se trouver suivant son importance une boutique, une chapelle, une école, voire un dispensaire; et quelques hameaux très proches. Dans les espaces vides plantés d'arbres fruitiers prennent place de petits groupes de tombes fleuries d'amaryllis. Le plan est simple. Les maisons s'alignent au bord de la route qu'elles regardent soit d'un seul côté, soit de part et d'autre. En arrière, sur une autre file, se trouvent de petits greniers et parfois des pigeonniers. Les villages de carrefour sont un peu plus étalés, avec parfois une sorte de place centrale. Il peut y avoir des dispositions moins simples, telle celle du petit village de Zonangui, dans la boucle du Kiari, où les huit maisons sont alignées en trois rangées. Il existe aussi en pays Kougni des villages jointifs, voisins mais distincts, séparés par une clôture de bois et n'ayant ni le même nom ni le même chef.

Les petites agglomérations en bordure de la route se succèdent assez régulièrement, tous les deux à trois kilomètres par exemple sur l'ancienne route du Gabon et sur celle de M'Bono. Ce qui est nouveau en savane c'est la disposition des villages regroupés autour des foyers d'attraction que sont les gares. C'est le cas à Mouindi, Sinda, Dihessé. Les intervalles qui séparent ces petites nébuleuses sont plus grands que les espacements entre les anciens villages. Il y a onze kilomètres entre la gare de Kibouba et Kimbembéké, premier village du groupe de Mouindi. Six kilomètres séparent M'Boté I, dernière localité de ce centre, et Dihetso, première de celle du foyer de Sinda. Il y a quatre kilomètres entre les nébuleuses de Sinda et de Dihessé, quinze pour arriver à Boudou et neuf pour Moukanga. Les différences sont frappantes sur les cartes des déplacements de villages depuis la route de M'Bono et celle du Gabon.

Fait nouveau, la présence de "campements" dans ces groupes, le campement étant une sorte d'annexe du village principal situé ailleurs, peuplé essentiellement de travailleurs salariés.

Dans la zone forestière, les villages ont toujours été plus morcelés, formés d'un grand nombre de petits hameaux dont certains, quand il s'agit des Babinga, se tiennent à l'écart, soigneusement cachés. La plupart du temps, tous s'allongent au bord de la route, soit d'un seul côté, soit de part et d'autre. Ils comprennent une file ou deux de maisons. L'espacement des villages était très variable selon la région: tous les deux à trois kilomètres de Mossendjo à Komono et de Mossendjo au bac de la Louessé nord, tous les quatre à cinq kilomètres de ce bac à Mayoko, tous les deux à trois kilomètres sur l'ancienne piste de Mossendjo à Itsotso.

La disposition des villages en file au bord des routes demeure frappante, sauf pour ceux des Babinga. On constate cependant là aussi une évolution. Comme en savane, des regroupements se sont effectués autour des gares, mais ils sont moins spectaculaires. Ces foyers sont Boudianga, Mabafi, Thomas surtout. Bien que dépourvu de station ferroviaire, le carrefour d'Itsotso est devenu un centre d'attraction. Entre ces groupements, il faut faire souvent quatre à cinq kilomètres avant de trouver des maisons. Le plan des villages aussi a pu être modifié pour les sites de carrefour ou pour les agglomérations rurales les plus importantes. A Obouessé, centre de regroupement au débouché de la piste Congo-Bois, il y a deux files de cases perpendiculaires à celles, plus anciennes, parallèles à la route. A Thomas, l'agglomération, d'abord en bordure de la voie et de la route, a dû s'étager sur la colline. A Mayoko, lié cependant à la route et au rail, le plan demeure ramassé; il s'agit de l'influence normale du site d'un petit plateau dominant la route nationale et il a été nécessaire d'ouvrir une voie de dessorte de l'agglomération: c'est une évolution vers un plan de ville. A Tsinguidi, trois quartiers se distinguent nettement: l'un aligné le long de la route de Mossendjo à M'Binda, un camp COMILOG entre rail et route et un campement ONAF près de la voie ferrée. Autre changement: les villages Babinga ne se dissimulent plus autant (1).

---

(1) Nous en avons rencontré de bien visibles, de 1970 à 1972, au bord de la piste Loubetsi-Thomas.

L'habitat rural a donc évolué si l'on considère la situation des villages et leur disposition. Ces changements peuvent faire préjuger d'une transformation dans les formes des maisons et dans leurs matériaux de construction. En savane, les maisons sont normalement faites de terre séchée au soleil ou de briques cuites dans des fours qui se dressent partout dans les villages avant la saison des pluies. Elles sont rectangulaires avec un toit de chaume à double pan, sans aucun caractère. En forêt, le matériau dominant est la planche éclatée avec le toit en tuiles de palmier. Parfois on trouve l'écorce martelée, en particulier chez les Bakota: nous avons vu des villages dont les maisons étaient entièrement bâties en ce matériau, entre autres un hameau de dix cases entre la Loucssé et la Mandoro, un village près de Mouraba et un hameau appelé Voula sur la rive ouest de la Mandoro. A côté de ces cases de type traditionnel apparaissent de plus en plus des maisons en "dur" couvertes de tôle. Les boutiques sont en général couvertes ainsi pour la protection des marchandises. Les exemples de ces améliorations sont nombreux; retenons-en quelques-uns. A M'Boté II, village de Bakougni en savane, deux cases sur vingt sont en briques cuites dont une à toit de tôle, portes et volets peints en vert. A M'Boté I, six maisons seulement sont en briques cuites sur un total de 78. A part deux cases en "dur" et couvertes de tôle, les 89 cases de Kimbambéké et de Mouaiou sont en matériaux rustiques. Le long de l'ancienne route de M'Bomo qui est très proche de gares permettant l'expédition des légumes, nombreuses sont les belles maisons, signe d'aisance des habitants. A Kinguimbi par exemple, sur une vingtaine, on en dénombre cinq en briques cuites, toit de tôle, volets et portes en bois peint de couleurs agréables: l'une d'elles a même été entièrement crépie. Un hameau dépendant de ce village possède dix cases sur vingt à couverture de tôle. A M'Bomo II, la trentaine de maisons qui constituent l'agglomération sont bâties en briques cuites mais les toits sont en chaume, sauf un en tôles rouges. Dans un petit groupe de maisons voisin où tout est bâti en briques cuites et chaume, une case se distingue par sa couverture de tôle et ses volets rouges. Il y a donc, sur la route de M'Bomo, non seulement un souci de constructions solides mais aussi une recherche d'esthétique qui se traduit par l'emploi de peintures de couleurs vives.

Il serait facile, mais fastidieux, de donner une quantité d'autres exemples de cette évolution de l'habitat, significative d'une

prospérité permise par la voie ferrée. On peut évaluer à 10 % en savane, à 7 % en forêt, le pourcentage d'habitat modernisé. En forêt, en effet, les transformations ont été moindres, car le bois du pays est un excellent matériau et il serait assez aberrant de construire "en dur". Le progrès se marque ici essentiellement dans la toiture. Les tôles sont beaucoup employées et l'on comprend leur utilité dans des régions de forte pluviosité. Il n'y a cependant guère d'évolution sur les bretelles de l'axe COMILOG où l'habitat, lié aux chantiers forestiers, est incertain et éphémère; la route de Komono est une exception. On trouve en forêt un pourcentage de 5 à 6 de toits de tôle; ils sont de règle pour les boutiques. L'habitat un peu particulier des Babinga évolue légèrement. Certes les petits abris de feuillages sont toujours la majorité, mais ils sont bâtis avec un peu plus de soin: sur la route COMILOG, on peut trouver, à côté de villages de Batéké ou de Bakota, des cases de bois à toit de feuillage de forme rectangulaire où vivent des Babinga.

Ces progrès dans la solidité de la construction s'accompagnent d'une recherche de confort intérieur et d'agrément. Le mobilier fait son apparition chez les gens aisés: lits, matelas en mousse de nylon, tables, chaises, armoires, petits réchauds, moustiquaires de tulle blanc, bleu ou rose. La maison s'entoure de massifs de canas et d'amaryllis et de petites plantes grasses du genre euphorbe ou cactus. Le souci de l'esthétique du village, très répandu dans la vallée du Niari depuis De Chavannes jusqu'à Loudima, a fait son apparition dans la boucle du fleuve. Les cases à palabres, les maisons s'abritent sous des bougainvilliers aux fleurs éclatantes. Au Gabon, de petits cocotiers disposés avec art poussent dans les villages. Les petits cimetières sont ornés de fleurs, surtout d'amaryllis. Dans la plaine, les tombes sont parfois en céramique, ou pointes de vives couleurs avec de petites statues naïves.

On peut donc estimer que sur le plan de l'habitat rural il n'y a pas eu de véritable révolution, mais des changements dans la répartition des villages qui ont tendance à se grouper autour des gares, une diversification du plan des localités les plus importantes, des progrès dans la construction, le souci du confort intérieur et de l'agrément du village.

Les progrès du confort de l'habitation amènent à se poser le problème de l'alimentation. La nourriture est-elle plus abondante, plus variée? A-t-elle subi des influences étrangères?

Les régions étudiées ne souffraient pas de sous-alimentation au moment de l'établissement de la COMILOG. La terre ne manque pas. Le climat permet partout les arbres fruitiers. La forêt dispose de ressources abondantes. Or cette dernière était la partie peuplée, comparée à la boucle du Niari, région la plus pauvre, habitée seulement dans le secteur fertile de la route de M'Bomo, au sud-ouest. Dans toute la région où se manifeste maintenant l'influence de la COMILOG, on trouve le manioc et d'autres tubercules, les bananes, les arachides et le maïs, sans compter le riz dans le Chaillu. Lacs et rivières sont riches de poissons et de missalas. Une enquête nutritionnelle faite en 1956 dans le district de Mossendjo (1) donne alors l'assurance d'une bonne alimentation, sans malnutrition protidique, avec tout au plus une carence en vitamine D, la vitamine C étant fournie par les fruits. Cette nourriture assez équilibrée se traduisait par un état général satisfaisant: pour les hommes, un poids moyen de 55 kg et une taille moyenne de 1m,65; pour les femmes 45 kg et 1m,55. La santé était bonne: pas de bilharziose, fort peu de tuberculose. Les maladies courantes n'étaient pas liées à l'alimentation mais soit aux endémies tropicales comme le paludisme soit aux parasitoses habituelles (ascaris 72 % puis ankylostomes 11 %). Les affections pulmonaires aiguës jouaient un rôle prépondérant dans la mortalité infantile, mais parce que les enfants sont nus et barbotent dans l'eau lorsqu'il fait frais. Quant aux lépreux, ils n'étaient plus que 200 sur 27 000 habitants.

Cet état a peu changé. L'alimentation s'est plutôt améliorée et quelque peu diversifiée. Ce sont les femmes qui préparent les repas soit séparément (chez les Bakota chacune a son foyer) soit en s'aidant mutuellement; chaque épouse peut aussi cuisiner un plat distinct. Le chef de famille et les grands fils choisissent leur part et vont souvent manger sous le "mbongui" en compagnie des voisins. Les petits enfants restent avec les femmes et, comme elles, puisent dans la calebasse ou la cuvette commune. Le repas principal a lieu le soir; les restes serviront au petit déjeuner. Au cours de la journée, on grignote des grains de maïs ou d'arachides, des fruits au hasard de la cueillette.

---

(1) Médecin-Commandant BASCOULERGUE et Pharmacien-Commandant BERGOT : Enquête nutritionnelle dans le District de Mossendjo juillet-août 1956 Exemplaire dactylographié 43 pages 1 carte.

Le manioc, sous forme de chikouangue, tient le rôle du pain. Le plat essentiel est souvent une sorte de bouillie de bananes-plantains, de taros, de patates ou d'ignames. La viande est accomodée en sauce avec des herbes ou simplement bouillie. On utilise l'huile de palme tirée des noix bouillies puis écrasées. L'igname peut aussi être cuit sous la cendre chaude, de même que la banane chez les Banzabi. La banane pelée est aussi parfois réduite en pâte que l'on mélange à de la pâte d'arachide ou des graines de courge. On consomme également l'arachide crue ou grillée. Les poissons peuvent être consommés en sauce ou cuits sous la cendre, dans des feuilles de manioc. On mange des crevettes de rivière, des grenouilles. Tous ces mets continuent à être consommés sans grands changements.

Cependant, dans les villages proches des centres urbains comme Mossendjo, Makabana, ou dans ceux qui avoisinnent les gares, on se procure du pain, considéré comme une vraie friandise. Le petit déjeuner à l'occidentale se répand car on trouve ce qu'il faut dans les boutiques: Nescafé, sucre et lait concentré. La margarine, appelée beurre, est alors très appréciée en tartines, de même qu'un pâté chinois, vendu bon marché au Congo. Partout, on aime les sardines en conserve et les fromages du type crême de gruyère. Une denrée très demandée est le concentré de tomates qui permet d'accomoder facilement viande et poisson: il se vend généralement en petites boîtes au Congo, mais on en trouve au Gabon en boîtes de 500 grammes ou même de 1 kilo. Enfin le gros vin rouge de marque SOVINCO ou GABOVIN, les bières locales (Primus et Kronenbourg), les limonades de toutes sortes, le coca cola sont de plus en plus demandés par les paysans qui en ont les moyens.

Cette évolution dans les habitudes alimentaires, ainsi que les progrès dans le confort matériel, sont forcément liés aux échanges. Ces derniers se sont-ils vraiment transformés dans leur nature, leurs formes, les chemins qu'ils utilisent?

Au moment de l'installation de la COMILOG, les échanges se faisaient au village même, de village à village avec des marchés réguliers, par des intermédiaires colporteurs ou boutiquiers. Ce système était parfaitement organisé et il est répertorié dans les archives de la colonisation. Dans les villages, tout un commerce s'effectuait. Les femmes offraient à la vente le surplus de leur récolte, dont elles emplissaient des calebasses ou des cuvettes devant leur case. Ce système existe encore

et s'est même développé avec la clientèle des routiers sur des pistes devenues importantes et fréquentées par les forestiers, les grumiers, les commerçants des villes, les fonctionnaires, voire les touristes. Rares sont les villages où l'on ne trouve pas, sur de rustiques étalages en bordure de la piste, des régimes de bananes, des arachides, des ananas, des noix et du vin de palme, parfois du gibier (macaques, porcs-épics, sibissi) et dans la vallée du Niari des oignons ou des tomates dans des paniers ou de grandes cuvettes. De plus, si une gare est proche, un marché s'organise sur le quai à chaque passage de train. Les gens d'Itsotso vont à Mabafi, ceux de la route de M'Bomo à Kibouba ou à Mouindi, ceux de la route de Loudima à Mont Belo.

Les marchés réguliers entre villages étaient souvent importants. Ils se tenaient à date fixe et pouvaient n'être consacrés qu'à une production. Ils existent toujours en s'adaptant à la vie nouvelle, ou ils ont disparu avec le déplacement de certains villages. Le marché du dimanche à Libabi demeure important avec la clientèle des forestiers. Le village Tsangui de Ngouélé a son marché une fois par an en saison sèche pour le paddy, le café et les arachides. A Mitélé, agglomération Tsangui de la route de Komono, le marché a lieu deux fois par an au milieu de la saison sèche et en saison des pluies; on y vend paddy, arachide et café qui sont entreposés dans deux hangars. Pour l'arachide, les marchés sont particulièrement organisés. En 1961, dans le district de Mossendjo (1), ils avaient lieu en avril. Sur la route de Komono, c'était le 4 à Nzabi, Yaya, Ngoualka et Naka; le 5 à Ngougondo, Litsandou, Loangou. Sur la route dite Bapounou, au sud-ouest de Mossendjo, le marché se tenait le 6 à Popo, Boungoto, Kanga. Le 7, étaient concernés Mayoko, Boupanda, Dziba Dziba. Le 8, un peu au nord de Mossendjo, c'étaient Narala, Moutsiéké, Kissiélé, Moungoudou. Le 10 avril, c'était au tour de Youlandzami, Matoto, Tsinguidi et Mayoko; le 11, de Malembo, Doumani, Simba, Poungou, Ngoubou-Ngoubou et Moungoudou nord sur la route de Koulamoutou. Enfin le 12, les transactions se faisaient, sur la route de Kibangou, à Ndélo, Mapinda, Massouété, Bandakoumou et Titi. Depuis, la disparition de certaines routes, le déplacement de beaucoup de villages, l'organisation réglementée et obligatoire des achats d'arachide par l'O.N.C.P.A. ou la SIACONGO ont entraîné la disparition de la plupart de ces marchés. Par contre, les marchés non spécialisés se maintiennent: le 21

(1) Archives du district.

de chaque mois à Ngoubou Ngoubou, le 22 à Mayoko, le 23 à Moungoudou nord, le 27 à Yaya, le 28 à Titi. Ils sont fermés en août et septembre à cause de la préparation des cultures. Dans la plaine du Niari, le calendrier des marchés de l'arachide est organisé par les Secteurs Agricoles de Dolisie et de Loudima (1). Ils sont prévus généralement du 26 au 30 novembre pour Matalila, Minguengouélé, Koutina et Boudou, le 7 novembre à Malolo, le 12 à M'Bomo. Les marchés de palmiste se tiennent en avril à Minguengouélé, Boudou et Malolo.

Dans ces marchés se rencontraient beaucoup d'intermédiaires: transporteurs venus des villes voisines, représentants des grosses maisons de commerce du type de la S.C.K.N., employés des services d'achat de la SIAN. Les produits de la région forestière étaient concentrés à Mossendjo, ceux de la vallée à Dolisie. Actuellement, pour l'arachide, le café et le paddy, le monopole de l'achat en est réservé à l'O.N.C.P.A., ce qui n'empêche pas un certain trafic clandestin. Les marchés n'ont donc plus ni l'importance ni l'intérêt de jadis.

Les circuits commerciaux anciens de vente se sont modifiés. Jadis, les produits agricoles allaient des marchés locaux vers quelques rares centres urbains ou semi-urbains: Franceville et Koulamoutou au Gabon, Mossendjo, Loudima et surtout Dolisie au Congo. Actuellement, le ramassage se fait souvent dans les petites gares ou dans quelques marchés. Le transport a lieu vers les gros centres COMILOG: Moanda, Bakoumba, M'Binda, Mossendjo, Thomas, Makabana et Mont Belo.

Les achats des paysans ne suivent pas les mêmes circuits. Les centres d'expédition sont plus variés: ce sont Pointe-Noire, Dolisie et Jacob; et les points de redistribution sont plus nombreux: Mont Belo, Makabana, Mossendjo, M'Binda et Moanda. Les intermédiaires ont aussi parfois changé. Jadis, il y avait surtout des "colporteurs" qui parcouraient les villages. Il n'en existe plus que pour les tissus, vêtements, objets de parure et ce commerce n'est tenu que par les "Haoussas", en réalité Dioulas du Mali et du Sénégal. On en voit à Nyanga, à Obouessé, dans des villages gabonais, offrant en début de saison sèche des couvertures, des pulls et des polos, des foulards. Ils se déplacent en vélo sur les mauvaises pistes ou empruntent les camionnettes locales qui font office de transports en commun.

---

(1) Archives des districts de Dolisie et de Loudima.

Dans de nombreux villages, ils ont maintenant la concurrence des petites boutiques tenues par des gens du pays. Il s'en trouve une à Matadi, Matalila, Yaya, Itsotso, Simba, Gongodo, Bitsandou, Boudianga, Mipoundi I. Dihossé et Mitélé en ont deux. Les petites gares, telles Mouka et Moungoudou, en possèdent trois, dont une se double d'un dancing. Tous ces magasins offrent des boissons, des conserves, quelques pagnes, et ont souvent un petit bar avec frigidaire à pétrole. La plus grande prospérité des villages est donc bénéfique pour le petit commerce local et ne favorise pas le commerce étranger comme on aurait pu le redouter. Les colporteurs musulmans ne sont pas plus nombreux qu'autrefois. Les Portugais se cantonnent dans les villes et les grosses gares comme Thomas et Moungoudou, où la maison Olivoira a une succursale tenue par un Congolais. C'est d'ailleurs plutôt à une clientèle de cheminots que sont destinées les boutiques.

Les activités nouvelles, l'aisance plus grande des paysans ont favorisé le développement des rapports ville-campagne. Celui-ci est d'abord fonction de l'évolution de la géographie urbaine locale. Jadis, il n'y avait, dans tous les pays étudiés, qu'un seul petit centre semi-urbain, Mossendjo. C'était le point d'attraction des villages du Chaillu congolais. La boucle du Niari, le Chaillu gabonais et le bassin de Moanda dépendaient de cités extérieures à la région: Loudima et Dolisie, Lastourville et Franceville. L'économie moderne liée à l'exploitation du manganèse a entraîné l'éclosion de petites villes-champignons: Mont Belo, Makabana, M'Binda, Bakoumba et Moanda. Vers elles se sont tournés les courants d'échanges et ils se développent d'autant plus que les ressources des paysans ont augmenté et leur fournissent des raisons sérieuses d'aller à la ville, de voyager, ce qu'ils aiment beaucoup. Les rapports ville-campagne vont alors s'amplifier dans tous les sens et par des moyens variés.

Les déplacements sont facilités par la voie ferrée. Chaque jour, un train de voyageurs circule dans les deux sens entre M'Binda et Mont Belo; il est généralement bondé de clients dont la plupart font le plus souvent de petits trajets, de gare à gare. Sur les routes circulent les camionnettes des petits transporteurs, chargées de personnes et de marchandises, fleurant la banane et la chikouangue. Un service journalier de car, par exemple, fonctionne entre Mossendjo et Komono, faisant l'aller le matin et le retour l'après-midi avant 18 heures, moment de l'arrêt des

bacs. Les grumiers se chargent de petites commissions. Les habitants des villages proches des centres urbains utilisent des vélos lorsque la piste n'est pas trop mauvaise, en journées sèches bien entendu. Beaucoup de paysans font aussi du stop, trouvant un prétexte pour attendrir le touriste ou le commerçant de passage: ils vont presque toujours à l'hôpital ou au dispensaire et parfois une partie de la famille juge bon de les accompagner.

Les relations ville-campagne présentent des aspects divers: commerciaux, administratifs, familiaux. Les relations commerciales font partie des échanges normaux des villages. Lorsque ceux-ci sont proches d'un centre urbain, les femmes vont à pied à la ville, leur cuvette de marchandises sur la tête, pour les vendre au marché. Les boutiquiers des villages viennent s'y approvisionner. Inversement, certaines maisons de commerce organisent des tournées de ravitaillement des épiceries rurales: c'est le cas d'Oliveira de Mossendjo. Ils livrent des approvisionnements importants de boissons alcoolisées surtout, en particulier au moment des fêtes de Noël ou de l'Indépendance (en août dans les deux Etats). Les villageois vont aussi à la ville pour certains achats: vêtements, articles ménagers, objets de luxe du genre transistors.

Les relations de type administratif viennent de la nécessité de certaines démarches ou du recours à certains services, dans des centres urbains qui possèdent les rouages de l'Administration et les services publics de tous ordres. Ces rapports sont d'autant plus fréquents que les villages, à l'encontre de ceux de France, ne sont pas des entités administratives. Il n'y a pas de municipalités. Seuls sont compétents les Postes de Commandement Administratifs et les Chefs-lieux de district au Congo, les Préfectures et les Sous-Préfectures au Gabon: ce sont Makabana, Mossendjo, Mayoko, M'Binda, Bakoumba et Moanda. On doit donc aller à la ville pour demander un jugement supplétif (rectification d'état-civil), des papiers nécessaires du type carte d'identité, des attestations, des demandes d'exonération d'impôts. Les secrétaires du P.C.T. (au Congo) qui se trouvent dans les villages se rendent à Mossendjo, à Makabana et à M'Binda pour y recevoir des directives politiques ou assister à des réunions.

La ville, c'est aussi le centre des Postes et Télécommunications qui n'existent pas à la campagne (il n'y a même pas de Poste au village de Mayoko pourtant chef-lieu de district). On y va donc pour retirer un

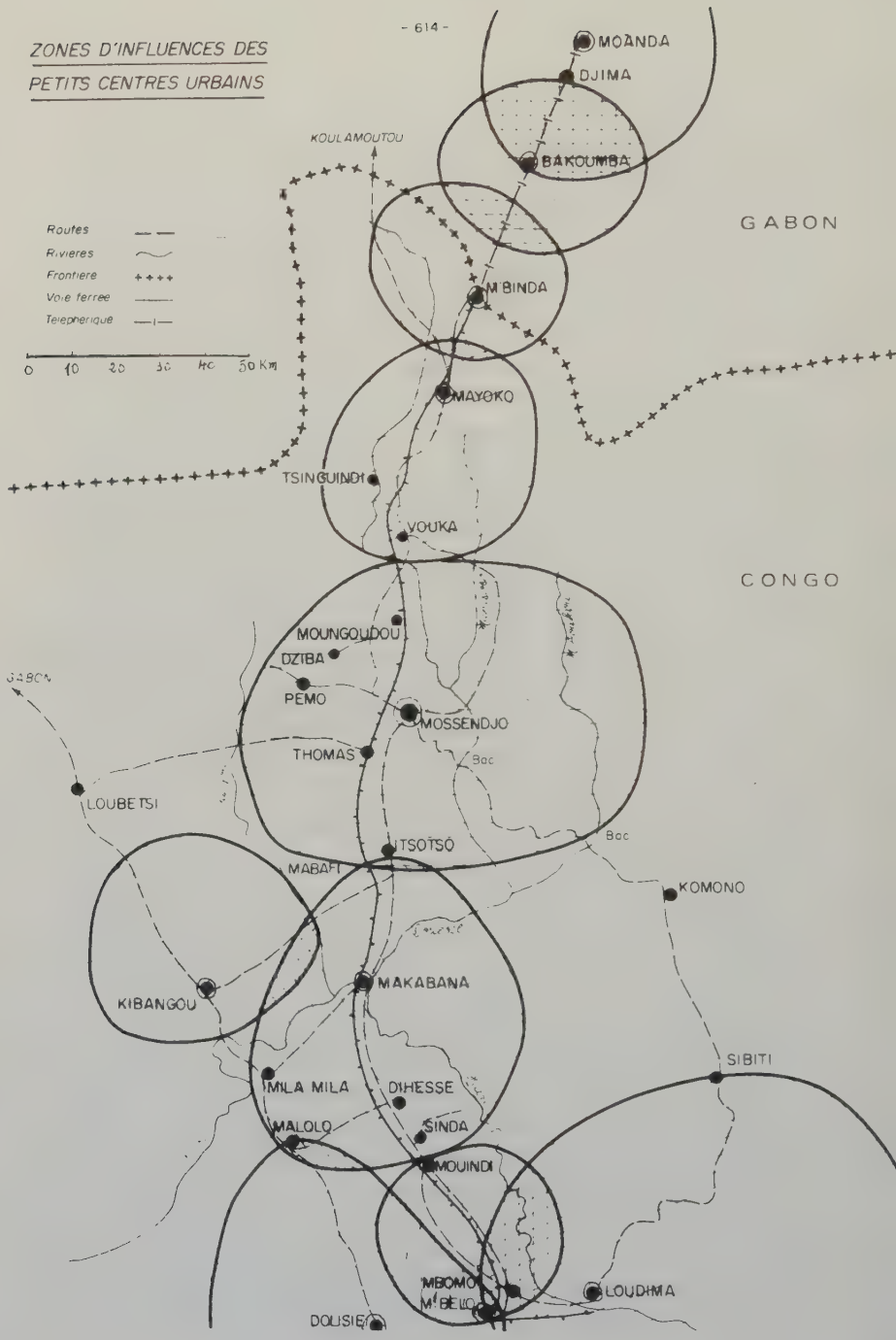
colis (provenant souvent des Galeries Lafayette, de la Redoute ou des 3 Suisses), encaisser un mandat ou en expédier un, faire un dépôt à la Caisse d'Epargne ou, s'il s'agit de Moanda, à la B.I.A.O..

La ville est le centre des études. Les villages proches y envoient leurs enfants à l'école primaire. Les C.E.G. accueillent des élèves venus d'assez loin: s'il n'y a pas d'internat, ceux-ci logent chez des parents ou des amis; chaque fin de semaine, ils vont au village et en reviennent avec leur provision de manioc et de fruits.

La ville, c'est enfin le centre médical, ce qui lui confère une importance particulière. On y va pour les maladies sérieuses, les opérations, les accouchements. C'est le cas pour Mont Belo, qui a deux dispensaires dont un COMILOG; Makabana qui possède un dispensaire et le meilleur hôpital de la région; Mossendjo où, à côté de l'ancien Centre hospitalier, a été ouvert un hôpital moderne, M'Binda où l'on vient d'agrandir l'hôpital; Bakoumba et Moanda.

Les relations ville-village ont aussi un caractère familial. Le paysan va à la ville voir ses enfants qui y travaillent. Inversement, les femmes mariées à la ville rendent visite à leurs familles, apportent des cadeaux et reviennent avec des poulets, de la chikouangue et des fruits. Jadis, elles préféraient aller accoucher chez leur mère; cela ne se fait plus, sauf sur les pistes écartées de l'axe COMILOG. Enfin les hommes jeunes des villages émigrent vers la ville dans l'espoir d'y trouver du travail et une vie plus indépendante.

L'étude des relations ville-campagne, qui se sont développées et parfois même créées, permet de découvrir les zones d'attraction des petits centres de la COMILOG. Mont Belo joue un rôle notable dans le pays des Bakougni, sur l'ancienne route de M'Bomo et sur la voie COMILOG jusqu'à Sinda, bien qu'il se heurte à l'influence de Loudima dans la région de Kibouba. A partir de Dihessé et jusqu'à Mabafi, c'est Makabana le grand centre d'attraction, et il l'est d'une manière spectaculaire, offrant des denrées variées, des possibilités de vente, des écoles, un hôpital et des distractions. A Makabana, succède Mossendjo comme centre régional, mais certains villages, tel Mabafi, sont un peu tiraillés entre les deux villes. Mossendjo joue un rôle encore plus considérable lorsqu'on s'éloigne de sa rivale de la boucle du Niari. Il est vraiment la capitale sur la route de Komono jusqu'à la M'Poukou et sur celle de Mayoko jusqu'au bac de la Louessé nord, ainsi que sur les bretelles rejoignant la voie


ZONES D'INFLUENCES DES
PETITS CENTRES URBAINS
Routes
Rivieres
Frontiere
Voie ferree
Telepherique
0 10 20 30 40 50 Km
KOULAMOUTOU
MOANDA
DJIMA
BAKOUMBA
GABON
M'BINDA
MAYOKO
TSINGUINDI
VOUKA
CONGO
MOUNGOUDOU
DZIBA
PEMO
MOSSENDJO
THOMAS
Bac
LOUBETSI
ITSOTSO
MABAFI
KOMONO
KIBANGOU
MAKABANA
SIBITI
MILA MILA
DIHESSE
MALOLO
SINDA
MOUINDI
MBOMO
M'BELO
LOUDIMA
DOUSIE

ferrée. Ensuite commence l'attraction de M'Binda. Au Gabon, sur la voie du téléférique, Bakoumba est le grand foyer. Son influence est vite supplantée par celle de Moanda à partir de Djima.

Le rôle régional des centres urbains est donc devenu important, mais il l'est moins lorsque les villages sont proches de gares comme celles de Thomas, Moungoudou, Tsinguidi, qui apparaissent comme des pôles secondaires, ou même de centres de groupements ruraux bien pourvus de boutiques comme celui de Mouindi ou comme le gros village administratif de Mayoko.

C'est donc un aspect récent de la vie rurale que la création de liens nouveaux avec la ville et le renforcement des rapports anciens. Le fait intéressant est qu'il en résulte un cheminement d'idées jusqu'alors inconnues et la modernisation inévitable des mentalités.

La transformation des structures sociales, dernier problème qui se pose à nous, est-elle réelle et profonde? Nous sommes partis de l'affirmation que, sur le plan psychologique, les hommes se modernisaient. Mais comment le prouver? Il n'y a pas eu beaucoup de changement chez les personnes âgées, pour des raisons de routine et plus encore d'intérêt. Les bénéficiaires d'une situation ancienne y sont obstinément attachés: chefs de terre, vieux polygames vivant convenablement du labeur de leurs épouses et respectés comme des rois. Mais les jeunes se lamentent de ne pas trouver de travail leur rapportant un salaire qu'ils pourraient utiliser à leur gré, de ne pouvoir se marier faute d'argent pour la dot. Il est certain que, parmi eux, au Congo, les idées socialistes gouvernementales font du chemin. Mais ils ont du mal à admettre l'égalité des femmes. L'état d'esprit de ces dernières s'est d'ailleurs peu modifié. Si les jeunes filles commencent à avoir des désirs d'émancipation, les femmes adultes, par contre, sont encore trop ignorantes pour comprendre ce qui est susceptible de changer en leur faveur.

Les mentalités nouvelles qui peu à peu se font jour ont-elles abouti à des innovations? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre de façon catégorique. Il semble bien que les structures sociales soient demeurées inchangées. Le système clanique reste intact, même au Congo. Au village, on redoute et on respecte les sorciers, malgré la lutte entreprise contre eux, et les plus ardents novateurs croient en la puissance des guérisseurs. Dans un rapport, le chef de district de Mossendjo se lamente, en 1970, de ne remporter aucun succès dans cette lutte

contre l'influence des hommes "au gros ventre". Un des rares résultats des idées nouvelles, c'est la fuite des jeunes gens vers les villes afin d'échapper à un milieu qu'ils rejettent. Les filles aussi s'en vont, comme celles du pays Lari il y a une vingtaine d'années, préférant la prostitution, qui est pour elle une forme d'émancipation, à la soumission au mari, à la première épouse, au frère aîné, à l'oncle maternel, à tout une groupe familial auquel on ne peut jamais échapper.

Ainsi l'étude de la vie des paysans dans leur village, si elle révèle des progrès matériels certains, ne fait pas encore apparaître une réelle évolution des mentalités profondes.

C O N C L U S I O N

A l'issue de cette étude, il convient d'établir un bilan de l'oeuvre de la Compagnie Minière de l'Ogooué, avec ses répercussions géographiques. Peut-on en dégager les perspectives d'avenir?

Les conclusions qui se dégagent sur le rôle de la Compagnie Minière de l'Ogooué dans les pays où elle exploite et évacue le manganèse sont assez complexes et surtout nuancées. Elles le sont d'autant plus qu'elles peuvent se formuler sur un plan objectif ou subjectif. Dans le premier cas, il est facile de dresser un bilan des résultats obtenus. Dans le second, il s'agit de déterminer si les hommes ont bénéficié des créations nouvelles, si leur mode de vie en a été amélioré, leurs mentalités modifiées dans le sens de ce que nous estimons être le progrès, et de porter ainsi un jugement de valeur. Y a-t-il eu en somme des transformations profondes, économiques et humaines, touchant des pays qui se trouvaient alors à un tournant à la fois difficile et exaltant de leur histoire, ce moment de leur indépendance qui a coïncidé à peu près avec le début du fonctionnement des activités de la COMILOG?

Ce grand événement historique a mis un terme à une époque assez obscure. Les pays riverains du cours inférieur du Niari, de la Louessé et de l'Ogooué supérieur émergeaient d'un passé médiocre, si on le compare à celui des régions côtières, du royaume de Loango en particulier. La raison de cet effacement était leur situation continentale et le manque de communications faciles vers la côte. Or c'était par la mer que venaient les influences extérieures, bonnes ou mauvaises mais qui pouvaient les aider à sortir d'un long moyen-âge matériel. Leurs habitants étaient capables de créations artistiques (musique, masques et statuettes). Ils étaient soumis à des règles morales strictes et dures. Mais leurs techniques étaient très arriérées et leur mode de vie n'évoluait qu'à un rythme extrêmement lent. Paul du Chaillu, au milieu du siècle dernier, avait exploré une partie de ces contrées inconnues, ce massif quasi impénétrable qui a reçu son nom. Il en a laissé des souvenirs (1) où l'imagination a souvent plus de part que la réalité, mais suffisamment évocateurs d'un pays que les idées et les techniques occidentales n'avaient pas touché. La région de Moanda était inconnue à la fin du siècle dernier. On parlait seulement de Franceville, cette création de Savorgnan de Brazza qui avait éprouvé une prédilection pour ce

(1) P. du CHAILLU: Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale (1856-1859). Moeurs et coutumes des habitants. Paris Michel Lévy Frères 1863 in 8 546 pages.

qui lui rappelait un coin de France: sinon personne ne se serait intéressé aux campagnes du Haut-Ogooué. Et cependant tous ces pays, dont le rythme de vie allait être modifié par la COMILOG, ne manquaient ni d'hommes ni de ressources. Ils étaient habités par des commerçants actifs: Bapounou, Batsangui et Bakougni. Ceux-ci étaient en relations avec d'autres peuples de l'intérieur, leurs voisins bien souvent, qui se trouvaient à l'aboutissement des chaînes d'échanges et qui leur procuraient les matières premières telles que l'ivoire, l'or et le caoutchouc. Ces pourvoyeurs étaient les Bandzabi, les Batéké et les groupes Bakota (Obamba, Bahoumbou et Bandassa) vivant dans le Haut-Ogooué (1). A Franceville se croisaient trois courants commerciaux: celui de l'Ogooué qui utilisait en partie des pirogues, celui du sud allant à Loango à travers les pays des Batsangui, des Bapounou et des Bakougni, celui du sud-est se dirigeant aussi vers la côte par la vallée du Niari et qui traversait des villages de Batéké Lali et de Bakougni. Les commerçants empruntaient d'ailleurs de nombreuses pistes reliant le littoral à l'intérieur, on particulier au pays nzabi où le village de Simba (alors Moutamba) était un important marché d'esclaves et de caoutchouc. De cette activité des échanges bénéficiaient (ou parfois souffraient à cause des rafles d'esclaves) les Batsangui qui se consacraient au travail du fer dans l'actuel Chaillu gabonais, au sud de Moanda et de Koulamoutou. Ainsi, à la fin du XIXe siècle, les régions du Haut-Ogooué, du Chaillu septentrional et de la boucle du Niari n'étaient-elles point complètement à l'écart des influences étrangères et avaient-elles des activités notables. Mais ces contrées devaient perdre toutes possibilités de bénéfices avec la disparition du régime de la traite et avec la colonisation française. Paradoxalement, une région gouvernée par des Européens se replia sur elle-même sans évoluer. Seuls, les habitants des postes administratifs comme Mossendjo étaient alors en contact permanent avec une civilisation qui leur était étrangère et avec des hommes différents; les villages par contre semblaient s'éloigner le plus possible de ce qui aurait pu être des foyers d'attraction mais qui leur paraissait source de dangers. Le Chaillu demeura à l'écart des grands courants de circulation. Certes la métropole avait autorisé les compagnies concessionnaires à mettre en valeur ces pays, mais elles se sont bornées à une simple

---

(1) G. DUPRE: Le commerce entre sociétés lignagères: les Nzabi dans la traite à la fin du XIXe siècle O.R.S.T.O.M. 1972

exploitation des ressources naturelles, ne faisant aucun effort pour leur reconstitution. Aucune réalisation économique ou sanitaire valable n'a été entreprise. En matière coloniale, le gouvernement français ne s'intéressait guère qu'à des pays plus proches de la métropole, ou qui paraissaient dotés de plus grandes possibilités: Afrique du nord et même Afrique occidentale, en particulier le Sénégal et la Guinée. Il a fallu la dernière guerre mondiale, la prise de position de Félix Eboué, Gouverneur de l'Afrique Equatoriale Française, en faveur du général de Gaulle et le passage de ces pays à la France libre pour qu'en Europe on daignât se préoccuper du sort du Gabon et du Congo, surtout après la Conférence de Brazzaville et l'évolution de ce qu'on appelait l'Union Française vers l'indépendance des territoires qui la constituaient. Cette sollicitude nouvelle ne devait cependant pas s'étendre à des contrées aussi isolées, aussi vides d'hommes que le massif du Chaillu et la boucle du Niari. Seules les villes importantes, le littoral, la région du Pool et des secteurs miniers comme ceux de M'Fouati et de M'Passa, sur le plateau des Cataractes, où il y avait du cuivre et du plomb connus depuis longtemps, ont alors bénéficié des crédits F.E.D. (1) ou de la bienveillance du Ministère de la France d'Outre-Mer. Les régions qui seront plus tard animées par la COMILOG n'étaient parcourues que par de petits prospecteurs d'or comme Champroux, Buffier, Robin et Avoine dont les autorités françaises se souciaient peu. Ils n'apportaient que peu de nouveautés en dehors de leur technique et la distribution de salaires appréciables. Les missionnaires jouaient un certain rôle d'éducateurs et de propagateurs d'idées nouvelles, mais ils étaient peu nombreux et résidaient d'ailleurs dans les seuls centres de brassage d'influences, les postes administratifs, avec les fonctionnaires, les soldats et les commerçants. De Loudima jusqu'à Mouindi et l'actuel Makabana, de Makabana à Mossendjo et Mayoko, au Gabon jusqu'à Franceville, on ne rencontrait que des savanes nues, des forêts sans villages notables, de puissantes rivières que n'enjambait aucun pont. Peu d'écoles, pas d'hôpitaux, aucune grande exploitation industrielle ou même agricole. Centres répulsifs, les montagnes et les plateaux aussi bien que la boucle du Niari étaient abandonnés des hommes en quête de mieux-être et se vidaient de leurs populations. Dans les années 50, aux dires des préfets, la situation était désolante.

---

(1) Fonds Européen de Développement.

C'est alors que ces pays peu connus ont été soumis à une série d'événements qui en ont bouleversé le paysage et la vie. Ce sont l'établissement de la Compagnie Minière de l'Ogooué de 1958 à 1962, l'évolution politico-administrative précédant l'indépendance et cette indépendance même en 1960, la séparation des territoires du Gabon et du Moyen-Congo en deux Etats distincts, l'apparition en 1963-64 d'un régime socialiste au Congo. La naissance de la COMILOG, c'était déjà un ébranlement des structures économiques, la création d'un important marché du travail, l'arrêt de l'exode des populations. La zone répulsive devenait alors foyer d'attraction pour les hommes.

Les transformations politiques, à partir de 1956 surtout, devaient donner plus d'importance aux postes administratifs. Mossendjo pouvait commencer à sortir de sa torpeur. Par contre, la séparation entre Gabon et Congo risquait d'avoir des conséquences sérieuses, peut-être néfastes, pour la région. La mise en place, dans un pays où elle n'avait jamais existé, d'une frontière artificielle traversant un massif d'une incontestable unité physique et habité par des populations appartenant à la même ethnie, pouvait entraver un possible essor économique. Circonstance aggravante: alors que le Gabon restait fidèle à son option d'un régime de tradition capitaliste et désirait, dans un souci de nationalisme pratique, maintenir de bons rapports avec l'ex-puissance coloniale, le Congo se tournait résolument vers un socialisme de plus en plus strict et ne gardait avec l'ancienne métropole que les liens strictement nécessaires à une aide technique qu'il continuait à juger indispensable. Ainsi se trouvaient côte à côte deux Etats qui devaient démarrer dans la vie internationale sans capitaux, sans expérience, et dépendre en grande partie de l'étranger. Il allait leur falloir survivre et pour cela parer au plus pressé. La tâche était énorme: il leur était difficile au départ de s'intéresser aux régions les moins valables économiquement de leur vaste territoire. Même actuellement, après plus de quinze ans d'indépendance, on constate toujours que les gouvernements ont de grandes difficultés à tirer de leur torpeur les zones attardées du fait de leur isolement. C'est à peine si l'on commence à équiper le Nord-Congo. Le sud est certes moins défavorisé mais le Chaillu, la boucle du Niari ne soutiennent pas la comparaison avec le Pool, la vallée du Niari de Madingou à Loudima et la façade maritime. Au Gabon, le Haut-Ogooué était lui aussi bien mal situé, d'accès incommode, sans ouverture même lointaine sur une côte dont il

était isolé par un ensemble montagneux enseveli sous la forêt ou par les marécages et les lacs du Bas-Ogooué. Mieux valait se consacrer au début à l'équipement des régions côtières plus densément peuplées. On pouvait donc se demander en 1960 quelle serait la place attribuée à ces contrées défavorisées dans les plans de développement économique des nouvelles républiques. Cette date coïncidant avec celle de l'installation d'une compagnie minière d'importance mondiale, il était bien tentant de se décharger sur elle de la mise en valeur des territoires où se déployaient ses activités. C'est pourquoi la COMILOG, héritière de l'époque coloniale, fruit de l'implantation du capitalisme international et de la haute technicité des pays développés, s'est trouvée devant une situation assez inattendue, à la fois paradoxale et complexe. Il lui fallait s'en accomoder si elle voulait non seulement survivre mais réussir. Le problème était de savoir si elle saurait s'adapter à une époque d'indépendance où le socialisme frayait son chemin et faire face pour maintenir et développer ses activités. Son gros atout a été le fait que ses propres intérêts se confondaient avec ceux des pays où elle était installée. Il lui fallait veiller à faire bénéficier largement de sa présence les nouveaux Etats et pour cela nouer des rapports pas toujours faciles avec les gouvernements de deux pays de régimes diamétralement opposés. Y est-elle parvenue?

Les nouvelles relations politiques étaient pour elle grevées d'une lourde hypothèque. Les autorisations de prospection et d'exploitation avaient été accordées par le pouvoir colonial. Les premiers chantiers dataient d'avant l'indépendance. Certes la COMILOG possédait l'énorme avantage de procurer du travail et des bénéfices matériels dans des régions qui en étaient dépourvues. Mais il fallait compter avec la fierté des nouveaux Etats. Du côté du Gabon, il n'y a eu aucun problème au début. Plus tard, la Société a dû négocier avec un gouvernement soucieux à l'extrême de ses propres intérêts et de ceux de ses nationaux. Une seule tension, sociale, a été résolue avec la mise en place de comités de concertation économique et sociale. De toutes façons, des rapports cordiaux se sont noués avec les pouvoirs politiques, faits de compréhension mutuelle. La participation financière nouvelle de l'Etat gabonais disposant de 10 % des capitaux de la COMILOG, le souci de n'embaucher que des ouvriers ou des employés gabonais, la formation de plus en plus poussée de cadres africains à Moanda pour remplacer les expatriés ont abouti à une situation actuellement sans problèmes.

Des échanges de services ont été effectués. La ville de Moanda a bénéficié pendant longtemps du courant électrique de la COMILOG. En retour, lorsque le barrage de Poubara a été terminé et la centrale mise en fonction, les installations industrielles et les cités COMILOG de Moanda et de Bakoumba ont été, à la demande de Libreville, branchées sur l'énergie nouvelle.

Les relations avec le Congo risquaient d'être plus délicates. Là, un Etat ayant opté pour le "socialisme scientifique" et désireux de poursuivre la nationalisation des entreprises du secteur privé se trouvait face à une grosse société à capitaux presque pour moitié américains. Quelques difficultés se sont produites dans leurs relations. Il y a eu d'abord le réglement du problème dounnier, qui s'est fait sans histoire. En 1963, après le renversement du régime de l'abbé Youlou, une grosse agitation s'est manifestée dans le personnel COMILOG, accompagnée d'une grève de quelques jours. Tout est rentré dans l'ordre sans complications. Plus tard, la Compagnie fut vivement prise à partie à la radio officielle pour n'avoir pas réalisé des investissements au Congo. Une explication franche devait très vite ramener de bonnes relations. Ce qui a surtout aidé à leur maintien, c'est la politique sociale de la COMILOG: ouverture gratuite de ses dispensaires et de ses hôpitaux à tous les habitants de la région, facilités matérielles accordées aux membres du Parti Congolais du Travail et aux dirigeants du pays, africanisation progressive des cadres, salaires relativement élevés pour l'Afrique centrale distribués à tous les employés, accompagnés de nombreux avantages comme le logement, l'eau et l'électricité gratuits.

En somme, de 1960 à 1976, il n'y a eu aucun problème qui n'ait été résolu très vite et d'une manière assez amicale par les dirigeants de la COMILOG avec les gouvernants du Gabon et du Congo. On peut attribuer ce succès à un effort de diplomatie et de réalisme de part et d'autre, ainsi qu'à la politique de loyauté de la Compagnie à l'égard des Etats africains où se trouvent ses installations minières et ferroviaires.

Ces problèmes résolus, il s'agissait de savoir si, au moment où les jeunes Républiques cherchaient à doter leur territoire d'une économie moderne, les activités de la COMILOG pouvaient valablement s'insérer dans leurs plans de développement. Au Gabon, qui dispose de prodigieux gisements miniers pour un espace relativement modeste et une population de faible densité, l'exploitation du manganèse ne pouvait que s'intégrer dans le système

économique et permettre d'éveiller une région demeurée en marge des secteurs actifs, ceux de Libreville, de Port-Gentil et de la vallée de la Ngounié. Le gouvernement, ayant décidé de consacrer ses efforts successivement à des secteurs défavorisés (1), a donc été dispensé de cette charge pour Moanda et ses environs. Certes Franceville, toute proche, a bénéficié des faveurs présidentielles et connaît une activité nouvelle, mais on peut estimer que son essor est en partie fonction du voisinage des exploitations minières.

En République Populaire du Congo, c'est le rail qui devait permettre le développement des pays qu'il traverse. De fait, il a donné du travail à de nombreux cheminots, suscité l'exploitation forestière, entraîné par contre-coup l'apparition d'un secteur tertiaire important. De lui proviennent l'animation et l'aisance dans un massif enfoui dans la forêt dense et une vallée aride, régions isolées et désertées il y a vingt ans. Les créations COMILOG pouvaient donc s'insérer facilement dans l'économie des nouveaux Etats. Pour le Congo comme pour le Gabon, il s'agissait seulement de les utiliser au mieux des intérêts de la nation.

Tels étaient les aspects heureux de la COMILOG pour les Africains. Il existait cependant un revers de la médaille. Une entreprise capitaliste riche et puissante ne manque pas de provoquer des inquiétudes, même dans un pays favorable au régime qu'elle incarne comme le Gabon. Avec sa vie quelque peu autarcique, ne risquait-elle pas de devenir un Etat dans l'Etat, au milieu de régions où il n'y avait guère qu'elle? Possédant cités de travailleurs, dispensaires et hôpitaux, économats, hôtels et restaurants, organisations sportives et centres culturels, adductions d'eau et centrales électriques, la COMILOG représentait la vie moderne et le confort dans de petites cités où son administration était plus importante, ses moyens d'action autrement puissants que ceux des représentants des gouvernements. Bien sûr ses oeuvres sociales, largement ouvertes à tous, apparaissaient comme des compensations aux bénéfices de son exploitation. Mais on pouvait alors être tenté de l'accuser de paternalisme.

---

(1) Une ville est choisie chaque année pour la célébration solennelle des fêtes de l'Indépendance, en des régions isolées. Le Président et les membres du Gouvernement s'y rendent et, à cette occasion, les voies de communication sont améliorées et un effort d'équipement entrepris.

Ces inquiétudes ont entraîné une politique de défense discrète mais adroite. Au Gabon, en favorisant le développement de Franceville, en y installant une usine de fabrication de piles électriques qui aurait pu trouver place à proximité de la matière première, en créant le barrage et la centrale de Poubara et en obligeant la COMILOG elle-même à être cliente de son énergie, en ouvrant à Ndengué un vaste aéroport concurrent de celui de Moanda, le Gouvernement a, semble-t-il, essayé d'accroître son prestige en équilibrant les forces dans le Haut-Ogooué. Au Congo, où l'influence de la COMILOG est plus diffuse et où ne se trouvent pas les grands rouages, le danger pouvait paraître moindre. Makabana est certes un centre industriel important, de même que M'Binda à un moindre degré, mais les employés y sont plus ou moins politisés, tenus en haleine par un syndicat qui fait l'impossible pour diminuer le prestige de l'entreprise.

Cette politique gouvernementale a été d'autant plus facilitée que la COMILOG s'est efforcée de garder une attitude discrète. On assiste en quelque sorte à un jeu subtil de part et d'autre. L'essentiel, pour les partenaires, est d'obtenir le résultat escompté. Prudente, soucieuse de respecter les pouvoirs politiques, sachant jeter du lest, continuant à développer les oeuvres sociales et à en créer à la demande des nationaux (1), dépensant sans compter dans ce domaine et dans celui des relations publiques, la COMILOG a pu se maintenir et accroître l'extraction du manganèse. Elle a surtout réussi à l'évacuer régulièrement malgré des difficultés techniques ne dépendant pas toujours d'elle, comme le goulot d'étranglement que constitue la vieille voie du Congo-Océan à la traversée du Mayombe (2).

Les problèmes politiques qui pouvaient se poser à propos de la COMILOG ont donc été résolus. Libre de ses décisions, elle a pu jouer un rôle important, et nous pouvons alors nous demander quels sont les résultats tangibles de cette action. Cette entreprise qui fonctionne depuis plus de quinze ans a-t-elle vraiment contribué à la formation d'une région géographique et a-t-elle provoqué de réels changements?

---

(1) Par exemple la création en 1975 d'une colonie de vacances des enfants du personnel COMILOG.

(2) En voie de reconstruction sur un autre parcours.

On est fortement tenté de croire à l'existence d'une région géographique de la COMILOG. Le milieu naturel a été quelque peu transformé aux abords des centres miniers et ferroviaires. Les grandes clairières se sont multipliées sur le bord des routes, au long de la voie ferrée. La large trouée du téléferique est une avenue de parasoliers. Les savanes mordent de plus en plus sur la forêt. Les clairières à fougères, anthocleista et parasoliers se multiplient. Partout la forêt primaire a reculé avec l'installation des chantiers des coupeurs de bois. Il en résulte une plus grande extension des peuplements d'Okoumé, arbre de lumière. Sur les plateaux où le manganèse est exploité, la végétation de maigre savane a été tuée sans espoir de résurrection.

Cette dénudation locale favorise l'érosion. Sur les pentes des remblais ou des tranchées de la voie ferrée s'accentue le ruissellement des eaux sauvages. De minuscules cheminées des fées surgissent. Des blocs de cuirasse sont dégagés de leurs nids de gravillons et roulent parfois au bas des pentes. De petits "lavaka" apparaissent à la faveur des pistes forestières grignotées sur leurs bords proches de l'effondrement. Certains paysages ont l'aspect de véritables "badlands". Des nappes d'eau croupissent derrière les barrages que constituent la route ou la voie ferrée, et de ces marécages émergent de grands arbres desséchés en train de mourir d'asphyxie. Le relief du plateau Bangombé a été bouleversé: les molles étendues ont fait place à un étrange paysage de petites collines aiguës, noirâtres, faites des "stériles" du manganèse et séparées par des tranchées profondes; elles rappellent singulièrement les terrils du nord de la France ou les "crassiers" du bassin de Saint-Etienne.

La faune elle-même subit le contre-coup de ces changements. Les animaux sauvages se font rares, terrorisés par le bruit et l'animation autour des centres industriels, traqués surtout par les chasseurs qui vendent facilement le gibier à un prix élevé. Le petit troupeau de lions qui se maintenait sur le plateau d'Okouma n'a pu survivre, ayant eu l'audace de s'attaquer aux bovins du ranch.

Modifications de détail dans le milieu géographique naturel, évolution plus rapide du milieu humain: c'est un nouveau paysage marqué par l'homme qui s'est créé. Il s'impose de Mont Belo à Moanda avec le semis des cases blanches, vertes et bleues, le ruban du rail luisant sur un ballast bien entretenu, le tracé d'une route blanche dans la savane poussiéreuse de la plaine du Niari, ou d'une piste rouge contrastant avec le

vert sombre de la forêt du Chaillu. C'est aussi un paysage sonore avec le vacarme des trains et, dans la forêt ponctuée par les petites stations du téléférique, le bruit obsédant du va-et-vient incessant des bennes.

Il y a donc une région COMILOG. On ne peut prétendre qu'elle existe dans un sens purement physique, malgré une évolution générale dans ce domaine et les traits communs du climat: pluies abondantes mais saison sèche partout marquée, températures élevées assez régulières. La végétation y offre toujours le frappant contraste savane-forêt, le relief y oppose une plaine calcaire à un massif cristallin. C'est donc plutôt une région humaine chevauchant une frontière, comme le Pays basque ou la Catalogne, avec des populations apparentées, avec surtout des modes de vie et des activités identiques de part et d'autre du même axe routier et ferroviaire.

Ce sont les transformations économiques qui expliquent la naissance de cette nouvelle unité régionale liée à la COMILOG. L'implantation de cette dernière a eu de grandes conséquences sur l'économie générale de ces pays attardés qu'elle a fait évoluer vers une exploitation moderne, technicienne et spécialisée. Les résultats les plus intéressants ont été obtenus dans le domaine industriel. L'extraction pure et simple du minerai relève certes de l'ancien système colonial. Mais il y a une première transformation de ce minerai à la laverie, la production de bioxydes, et maintenant fonctionne à Franceville une fabrique de piles électriques. Tout au long du téléférique se déploie une activité de type industriel nécessaire à la mise en marche de ce moyen de transport et à son entretien. A Bakoumba se trouvent d'importants ateliers de réparations. Au Congo, Makabana est le centre de vastes installations où l'on contrôle, révise et répare le matériel ferroviaire, y compris les locomotives. L'industrie COMILOG, il faut le rappeler, occupe 3 734 employés, ce qui est beaucoup en Afrique centrale, et verse une grosse masse de salaires: 1 608 912 000 francs pendant l'année 1974, soit 736 536 000 au Gabon et 952 376 000 au Congo. Cette industrie minière et ferroviaire en a entraîné d'autres, celle du bâtiment en particulier car il a fallu construire des logements pour le personnel et les nouveaux venus. Les commerçants ont fait bâtir des magasins de plus en plus nombreux. On est en droit de penser que le barrage et l'usine de Poubara n'auraient pas vu le jour s'il n'y avait déjà eu une importante clientèle à satisfaire, avec les cités de Moanda, Bakoumba et

même M'Binda qui, bien que congolais, reçoit le courant électrique de la centrale gabonaise.

La présence de la voie ferrée a également entraîné une active industrie forestière. Ephémère peut-être, cette exploitation n'en a pas moins, par phases, procuré des revenus considérables, suscité la construction de trois scieries (près de Bakoumba, à Mossendjo et à Makabana) et de nombreuses petites menuiseries.

Ce sont des résultats appréciables. Ils auraient pu l'être bien davantage. Il est évident en effet que la création d'un centre minier, l'établissement d'une infrastructure routière et ferroviaire n'ont pas débouché sur la création d'activités industrielles parallèles. En dehors du Gabon, il n'y a pas eu d'équipement énergétique de base ni de métallurgie liée au manganèse. M'Binda, point de rupture de charge de ce minerai, aurait pu bénéficier d'une telle installation. La fabrication de pâte à papier, que l'on avait espérée dans la plaine du Niari, est loin d'être envisagée sérieusement car les plantations du Centre Forestier Tropical de Loudima et de Malolo sont insuffisants. On ne trouve aucune usine de transformation de produits agricoles qui auraient eu sur place des débouchés faciles. Une huilerie, des conserveries de fruits n'auraient pas manqué de clientèle. Le riz décortiqué et glacé sur place aurait été acheté par les commerçants locaux et n'aurait pas eu à souffrir des déficiences de l'O. N.C.P.A.

Si les activités industrielles, en dehors de celles de la COMILOG, sont demeurées fort restreintes ou de médiocre importance, le secteur tertiaire, lui, a connu un extraordinaire essor, dans les centres urbains d'abord mais aussi dans les campagnes. Dans les villes, le gonflement du tertiaire a pour raison le développement des activités administratives et du commerce, lié à une poussée démographique exigeant un encadrement plus poussé et un besoin de ravitaillement accru. L'administration a dû être renforcée dans les anciens postes comme Mossendjo, installée de toutes pièces à Makabana, Bakoumba et Moanda, où l'on a créé soit des P.C.A. soit des sous-préfectures et municipalités. La construction d'écoles, de bureaux de Postes et Télécommunications, de bureaux douaniers, de postes militaires est allée de pair avec cette promotion administrative.

Le commerce s'est développé spontanément et très vite sous toutes ses formes: petites boutiques et factoreries, marchés, commerces am-

bulants, grandes maisons faisant à la fois le détail et le demi-gros. Le rail a favorisé particulièrement l'éclosion de magasins: la plupart des opérations commerciales se font sur sa bordure.

Malgré son énorme importance relative, le tertiaire n'a pas créé de déséquilibre dans les petits centres urbains car il s'est ajouté là à des activités primaires déjà existantes. L'agriculture demeure en effet à 95 % l'occupation des femmes dans les villes. Il y a bien souvent un lien entre elle et le commerce: les femmes vendent au marché une bonne partie de leurs récoltes. Il est vrai qu'à Malabana le secteur tertiaire occupe 50 % des travailleurs, mais dans ce calcul on néglige les femmes car il ne s'agit que de salariés ou de commerçants tenant boutique. Dans les campagnes, les activités tertiaires, encore inconnues bien souvent, ont fait une remarquable apparition. Beaucoup de villages ont une ou deux petites boutiques, parfois un dispensaire. Auprès des gares et des stations les magasins et les bars se multiplient.

Nous pourrions penser que l'importance prise par le commerce en brousse ou en forêt est liée aux progrès d'une agriculture stimulée par la demande des travailleurs de la COMILOG. Or, à notre grande surprise, l'agriculture, nous l'avons vu, a décliné dans l'ensemble, à une exception près, celle des villages de l'ancienne route de M'Bono et de ceux, tout proches, de l'axe ferroviaire de Mont Bolo à Moundi. Là seulement, comme dans d'autres pays d'Afrique, le rail a provoqué la concentration de certaines cultures commerciales dans une zone étroite et délimitée. Quant au début d'élevage moderne dû plus ou moins aux facilités nouvelles des communications, il est encore trop tôt pour prévoir si cette forme d'exploitation des savanes sera rentable.

Au total, quelques changements dans la vie économique ont marqué les régions de la COMILOG, mais d'une manière assez légère. Le développement du secteur tertiaire lié à la présence de la COMILOG est même quelque peu inquiétant: le départ de l'entreprise entraînerait inévitablement une catastrophe sur le plan économique en provoquant l'exode d'une partie de la population.

Plus spectaculaires ont été les changements dans le domaine de la géographie humaine. La vie quotidienne des hommes a été modifiée beaucoup plus que leurs activités. La raison en est que le rail, bien qu'ayant suivi parfois certaines voies préexistantes, a tout de même créé un courant

nouveau de circulation sur un axe qui a sollicité les populations. La route a contribué à drainer ce flux soit en doublant le chemin de fer soit en le continuant par des bretelles transversales comme l'axe de Komono. Cette attraction s'est manifestée par des mouvements diffus ou par des déplacements de villages entiers au long des routes jadis importantes, maintenant déchues au bénéfice des artères de la COMILOG. Il en est résulté de fortes densités et un regroupement des agglomérations, soit en lignes soit en nébuleuses, au long des axes nouveaux. Les petites gares apparaissent comme autant de noyaux de population. Ce qui frappe également, c'est l'amélioration de l'habitat, même en dehors des cités COMILOG: cases en dur, toitures solides, mobilier, souci de l'esthétique. La concentration des hommes s'est accompagnée d'un inévitable rapprochement des ethnies: il ne s'agit pas d'un mélange, mais d'une juxtaposition qui permet des contacts fréquents. A ce bilan favorable, il faut ajouter un tout petit début d'émancipation de la femme: dans les services publics, à la Comilog, chez les commerçants travaillent des femmes comme dactylos, infirmières, matrones, jardinières, vendeuses et surtout entraîneuses dans les bars.

On peut donc conclure qu'il y a plus d'aisance, des rapprochements entre les populations et même aussi, grâce à la COMILOG, une concertation amicale, dans le secteur frontalier, entre deux Etats ayant ici des intérêts communs. Mais, si la vie matérielle est en nette amélioration, si les rapports sont plus fraternels, l'organisation sociale n'a pas tellement changé et les mentalités profondes sont demeurées les mêmes.

La COMILOG n'a pas bouleversé la vie d'une partie de l'Afrique centrale mais elle l'a transformée d'une manière valable. Est-ce là une oeuvre vraiment originale? Notre seul moyen de répondre à cette interrogation est de tenter une comparaison avec les cas analogues du B.C.K. et du Congo-Océan.

Le B.C.K. (Bas Congo-Katanga) (1) est une voie ferrée qui sert de débouché au Katanga minier entre Bukuma et Port-Francqui. Il a donc des analogies avec la voie COMILOG. Mais les promoteurs du B.C.K., inauguré en 1928 en pleine époque coloniale, avaient un objectif beaucoup plus politique et national qu'industriel. Long de 1 123 kilomètres, près de

(1) J. NICOLAI: La transformation des paysages congolais par le chemin de fer. L'exemple du B.C.K.

quatre fois la voie COMILOG, ce chemin de fer a beaucoup plus révolutionné que cette dernière les pays traversés, car il n'y avait sur son parcours aucune tradition de circulation. L'évolution a commencé avec les travaux de construction qui ont été beaucoup plus difficiles que ceux de la COMILOG à cause des techniques moins perfectionnées de l'époque. Les travailleurs, venus de loin, ne retournèrent pas dans leur pays d'origine et construisirent des villages où ils sont demeurés. Comme pour la COMILOG, le rail a ramassé les populations, créé de fortes densités sur son parcors, contribué à la formation de villages-rues qui n'existaient pas dans la tradition locale comme au Congo-Brazzaville. Le B.C.K. a provoqué lui aussi l'exploitation forestière, mais uniquement celle de grandes compagnies étrangères installées au bord de la voie ferrée, alors que le rail COMILOG est bordé par les petites entreprises africaines. Il a modifié le genre de vie des Balouba, hommes d'une grande souplesse d'adaptation et doués d'un sens aigu du commerce. Par contre, il est à l'origine du déclin des Bakouba demeurés hostiles et qui ont perdu leur monopole d'intermédiaires commerciaux. La variété des ethnies ne caractérise donc pas la région traversée, alors que la voie COMILOG a attiré des hommes de "races" très diverses et contribué à leur rapprochement.

Le Congo-Océan (1), lui, a provoqué bien des remous lors de sa construction, car il a fallu faire appel à des travailleurs de pays lointains, de la Sangha même, et aussi de l'extérieur puisqu'il est venus ce qu'on appelait alors des Indochinois. Ce ne fut pas le cas de la COMILOG qui a vu accourir les volontaires d'une région souffrant du manque de possibilités de travail. Par la suite, le C.F.C.O. a contribué à développer valablement l'économie des régions traversées en suscitant l'exploitation du bois dans le Mayombe, et surtout le développement de l'agriculture traditionnelle aux abords des agglomérations et l'apparition de la grande culture moderne de la canne à sucre avec l'industrie qui en a découlé. Ce chemin de fer continue à être un facteur d'animation malgré ses lourdes imperfections et son vieillissement. On peut estimer qu'il demeure un stimulant de la vie agricole, alors que la voie COMILOG n'a contribué au développement que des seules cultures marafchères d'un secteur restreint.

---

(1) M. SCHET: Le chemin de fer du Congo-Océan. Son importance complémentaire et sociale. Thèse complémentaire Lyon.

Ainsi le résultat original de l'action de la COMILOG a-t-il été, semble-t-il, le rapprochement des ethnies de la région. On peut y ajouter l'ampleur inhabituelle des oeuvres sociales et leur ouverture à tous. Sur le plan humain, le bilan apparaît largement positif. Cette oeuvre doit être amenée à se développer et les réalisations gagner en profondeur, à condition de durer, et cela dépend de l'exploitation du manganèse. Les gisements sont d'une telle importance que ce problème du temps est loin de se poser. On s'aperçoit que ce qui compte, ce n'est pas tant l'extraction du minerai à ciel ouvert, mais son évacuation. Toute la politique de la COMILOG a été guidée par cette impérieuse nécessité. Ce fut le problème initial, duquel a dépendu l'exploitation même du manganèse. La solution, sur le plan technique, a été trouvée et a comporté des améliorations progressives. Elle bénéficiera encore d'autres progrès. Le goulot d'étranglement du C.F.C.C. va disparaître. Mais il ne semble plus possible d'accroître le débit du téléférique. Un nouvel essor de la COMILOG sera permis dès 1982 par la construction de la voie ferrée rejoignant à Booué le Transgabonais en cours de construction et qui aboutira au port minéralier de Santa Clara. La production sera ainsi doublée et Moanda prendra plus d'importance. Une région autre que celle que nous étudions bénéficiera de ces créations. Mais les contrées du téléférique et de la voie ferrée COMILOG poursuivront leurs activités. Celles-ci se développeront-elles? On peut en douter car les exploitations forestières, même si la crise du bois est résorbée, devront s'éloigner vers l'est à cause de l'épuisement des réserves. Le seul espoir c'est, au Congo, le développement d'activités parallèles: industries agricoles, élevage. Les population en comprendront peut-être la nécessité.

Quelle que soit l'évolution ultérieure, il restera toujours une infrastructure routière et surtout ferroviaire utile, autorisant de nouveaux progrès. Avec l'aide des Gouvernements, l'essor de la démographie et une espérance de vie plus longue à la naissance, les répercussions de l'oeuvre de la Compagnie Minière de l'Ogooué devraient encore se multiplier. L'évolution des mentalités qu'elle a suscitée commence à peine. Rien ne pourra l'arrêter.

B I B L I O G R A P H I E

E T

T A B L E S

B I B L I O G R A P H I E

I- ARCHIVES

Il nous est difficile de donner des références, pour les raisons indiquées par G. Sautter in "De l'Atlantique au fleuve Congo" T. II P. 1631. Nous avons pu tout de même consulter par chance quelques documents dans les locaux des Districts de Loudima, Dolisie et Mossendjo.

II- OUVRAGES D'INTERET GENERAL SUR L'AFRIQUE ET LE MONDE TROPICAL

GOUROU (P.) Les Pays Tropicaux Principes d'une géographie humaine et économique. Collection Pays d'Outre Mer P.U.F. 4e édition Paris 1966 271 pages, 16 figures, XVI planches hors texte.

LASSERRE (G.) La Guadeloupe Etude géographique Union Française d'Impression 2 vol. 1 015 pages, 169 figures, LXXXIV pl. h. t. XXIV tableaux Bordeaux 1961.

NICOLAI (H.), JACQUES (J.) Les transformations du paysage congolais par le chemin de fer. L'exemple du B.C.K. Bruxelles 1954, 208 pages et cartes hors texte (Institut Royal Colonial Belge, Mémoires t. XXIV fasc. 1).

NICOLAI (H.) Le Kwilu, étude géographique d'une région congolaise (Centre Scientifique et Médical de l'Université libre de Bruxelles en Afrique Centrale) Bruxelles 1963.

SAUTTER (G.) De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement Ecole Pratique des Hautes Etudes Paris et Mouton & Co La Haye 2 vol. 1 102 pages 5 cartes h. t. 54 croquis 105 photos .

VENNETIER (P.) Géographie du Congo-Brazzaville 139 p. 47 photos, 40 cartes et croquis XI annexes statistiques Paris Gauthier-Villars 1966.

VENNETIER (P.) Les hommes et leurs activités dans le Nord du Congo-Brazzaville 287 p. 59 cartes O.R.S.T.O.M. Paris 1955

VENNETIER (P.) Pointe-Noire et la façade maritime du Congo-Brazzaville 451 pages, 128 cartes et graphiques, 60 photos O.R.S.T.O.M. 1968.

III- PREHISTOIRE. HISTOIRE. RECITS DE VOYAGES.

L'A.E.F. Larose Paris 1930 1 vol. 256 p. 4 cartes 24 gravures.

ANCEL (J.) La formation de la colonie du Congo Français (1845-1882) in Bull. du Comité de l'Afrique Française Paris 1902

ANONYME Annuaire du Gouvernement général de l'Afrique Equatoriale Française, contenant des notices concernant chaque colonie du groupe avec cartes en couleurs, liste du personnel etc. Paris 1912 Larose 2 vol. 340 et 960 pages cartes et tableaux.

ANONYME Les sociétés concessionnaires du Congo Français depuis 1905 110 pages Paris Grasset 1909.

AVELOT (R.) Recherches sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogooué et la région littorale adjacente (Bull. de géographie historique et descriptive 1905 pp. 357-412).

BARATIER (Colonel) Au Congo. Souvenirs de la Mission Marchand. De Loango à Brazzaville Paris 1914 Fayard 1 vol. 281 pages 1 carte.

BARRAT (M.) Ogooué et Como (Congo Français). Voyage fait en 1895 de Njolé à Franceville et de Franceville à Njolé par terre inconnue (Bull. de la Soc. de Géographie t. XVII 1896 pp. 154-187).

BEL (J.M.) Rapport sur une mission au Congo Français. Archives des Missions scientifiques t. XVI. Paris 1908.

BERGEAUD (G.) La Préhistoire en A.E.F. (Bull. Soc. Rech. Cong. XXIII 1937 pp. 163-170.

BERGEAUD (G.) Notes sur les outils à encoches (grattoirs) trouvés dans la vallée du Niari (Bull. Inst. Et. Centrafr. vol II fasc. 1 1947 pp. 119-124).

BERGEAUD (G.) Note sur la formation des stations préhistoriques dans la vallée du Niari Note dactylogr. 4 ff. et carte.

BERTHELOT DU CHESNAY (E.) Le pays de Makabana (Niari), son sol, ses productions, ses peuplades (Bull. Soc. Géog. Com. XXV 1903 pp. 205-221 Carte au 1/200 000.

BOUCHER (Mgr) Au Congo Français. Les missions catholiques. Paris Lib. Pierre Tequi 82 Rue Bonaparte 1928.

BRAZZA (P. Savorgnan de) Voyages dans l'Ouest Africain (1875-1887) in Le Tour du Monde t. LIV juil. déc. 1887 pp. 289-256 et t. LVI juil. déc. 1888 pp. 1-64.

BRAZZA (P. Savorgnan de) Conférences et Lettres 1887.

BRAZZA (J. de) Tre anni e mezzo nella regione dell'Ogooué e del Congo (Bol. Soc. Geog. Ital. 1887 pp. 224-237, 309-324 et 356-330.)

BRUEL (G.) Inventaire économique et scientifique du Moyen-Niari (Bul. Com. Afr. Franç. Renseignements coloniaux 1925 pp. 101-119 et 149-161).

BRUEL (G.) La France Equatoriale Africaine Paris 1935 Larose 1 vol. 558 p. 26 cartes et croquis, 95 pl. photogr. 6 pl h.t.

BRUNSCHWIG (H.) L'avènement de l'Afrique Noire du XIXe siècle à nos jours Paris A. Colin 1963 248 p.

BRUNSCHWIG (H.) Brazza explorateur. L'Ogooué 1875-1879 Mouton Paris La Haye Ecole pratique des Hautes Etudes 1966 215 p.

CERISIER (Ch.) Le Congo français en 1892. Eléments de statistique et d'appréciation du pays Nancy 1892.

CHAILLU (P. du) Résumé des voyages effectués de 1858 à 1899 (Bull. de la Soc. de Géogr. t. III 1862 p. 133.)

CHAILLU (P. du) Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale (1856-1859). Moeurs et coutumes des habitants. Chasse. Paris Michel Lévy Frères 1863 546 p.

CHAILLU (P. du) L'Afrique sauvage Paris 1868.

CHAILLU (P. du) Géographie physique et climatique de l'Afrique Equatoriale de l'Ouest. Annales de voyage 1868 t. I.

CHALLAYE (F.) Le Congo français. La question internationale du Congo Paris F. Alcan 1909 316 p.

CHAIBRUN (Général de) Brazza 1930

CHAVANNES (Ch. de) Exposé sommaire de voyage dans l'Ouest africain. Mission de Brazza (Bull. Soc. de Géogr. Lyon VI 1886 pp. 65-96.

CHAVANNES (Ch. de) Les origines de l'Afrique Equatoriale Française. II Le Congo Français. Ma collaboration avec Brazza 1886-1894. Nos relations jusqu'à sa mort 1905 Paris Plon 1937 406 p.

CHAVANNES (Ch. de) Avec Brazza. Souvenirs de la mission de l'Ouest africain (mars 1883-janvier 1886) Paris Plon 1935 378 p.

CHOLET (J.) "Missions de.... au Gabon-Congo depuis 1886. Exploration de Loango à Brazzaville-Oubangui-Sanga" in Compte-rendu des séances de la Soc. de Géogr. de Paris 1890 pp. 455-463 2 cartes.

COQUERY-VIDROVITCH (C.) Le Congo Français au temps des grandes compagnies concessionnaires (1898-1930) Paris 1970.

DESCHAMPS (H.) Traditions orales et archives du Gabon. Paris 1962

DESTRAIN (E.) Production et Négoce du bassin du Kwilou-Niadi (Bull. Soc. Roy. Belg. de Géogr. 1886 pp. 115-122.

DUPOINT (E.) Lettres sur le Congo Paris Reinwald 15 rue des Sts Pères 1889.

DUPRE (G.) Le commerce entre sociétés lignagères: les nzabis dans la traite à la fin du XIXe siècle (Gabon-Congo) O.R.S.T.O.M. Paris Ecol. prat. Haut. Et. 1972 pp. 616-658 (Extrait des Cahiers d'Et afric. vol. XII n° 43.

DUTREUIL DE RHINS Le Congo français Paris 1885.

DYKE (R.L.) et KELLEY (H.) Collections africaines du département de Préhistoire exotique au Musée du Trocadero (Nouvelles recherches préhistoriques au Congo français. Journal de la Soc. des Africanistes t. IV 1934.

DYBOWSKI (J.) La route du Tchad. Du Loango au Chari. Paris Firm. Didot 1893 381 p. carte h. t.

EYDOUX (H.P.) Savorgnan de Brazza 1952.

FONDERE (A.) De Diélé à Brazzaville par les sources de l'Ogooué et du Niari-Quillou (Bul. Soc. de Géogr. Marseille XIV 1890 pp. 111-117.

FORVILLE (R.) Annuaire général des Sociétés Coloniales Paris 1900-1901 Lany imp. 364 p.

FOURNEAU (A.) Au vieux Congo. Notes de route 1884-1891 Paris Ed. Comm. Afr. Fr. 1932 324p.

FROMENT-GUIESSE Brazza 1945.

FURON Manuel de Préhistoire.

GALLAND Une poignée de héros: la mission Marchand à travers l'Afrique Limoges 1900

GENIN Les explorations de Brazza Paris 1885?

GENTIL Le Congo Français en 1907 et 1908 (Bul. de Colonisation comparée 1909 n° 7 pp. 289-306 et n° 8 pp. 337-355.

GERIN-RICARD (H. de) Le Congo Français. Marseille 1906 47 p. et carte h. t. des "Concessions au Congo Français" (Publications de l'Exposition Coloniale de Marseille, "Les colonies françaises au début du XXe siècle.").

GRANT ELLIOTT (capit.) Exploration et organisation de la province du Kwilou-Niadi (Bul. de la Soc. royale de Belgique 10e année 1886 pp. 101-104).

GUESFELDT (P.), FALKENSTEIN (J.) et PECHUEL-LOESCHE (E.) Die Loango-Expedition ausgesandt von der deutschen Gesellschaft zur Erforschung Äequatorial-Afrikas 1873-1876 Leipzig-Frohberg 1879-1882 3 vol. 232, 183 et 304 pages cartes h. t.

GUIRAL (L.) Le Congo Français. Du Gabon à Brazzaville Paris Plon, Nourrit et Cie 1889 323 p.

JAUGEON (R.) Les Sociétés d'exploitation au Congo et l'opinion française de 1890 à 1906 (Rev. Fr. Hist. O. M. XLVIII 1961 172-173 3e et 4e trim. (paru en janv. 1963) pp. 353-437.

JOBIT (E.) Mission Gendron au Congo français: exploration de la brigade Jobit (La Géographie III 1901 pp. 181-192.

LANDRAU Rapport sur le régime concessionnaire de la vallée du Niari et ses affluents 1949

LEBON La mission Marchand (Revue des 2 Mondes 1900).

LENTZ Expédition dans l'Ogooué (Rev. marit. et colon. 1954 p. 529.

LOEFFLER (C.K.) Mission Gendron au Congo Français: exploration du lt Loeffler 23 août 1898- oct. 1899 (La Géographie III 1901 pp. 193-196.

LOMBARD (J.) Présentation d'une série d'objets préhistoriques d'A.E.F. (L'Anthropologie t. XI 1930)

LOMBARD (J.) Matériaux préhistoriques du Congo Français (Journal de la Soc. des Africanistes t. I 1931).

LOMBARD (J.) Quelques remarques sur le Quaternaire de l'Afrique tropicale et équatoriale (Journ. de la Soc. des African. t. IV 1934).

MIZON (L.) Les routes du Congo: études sur l'Ogooué (Rev. marit. et coloniale XXXVII 1885 pp. 461-481).

MORPHY (M.) Le Commandant Marchand et ses compagnons d'armes à travers l'Afrique t. I Geoffroy édit. 222 bd St Germain.

MORTELMANS (G.) Coup d'oeil sur la préhistoire congolaise (Bul. de la Soc. roy. belg. de Géogr. Bruxelles 73e année 1949 fasc. 3-4 déc. 1950 pp. 1-38).

MORTELMANS (G.) Le Congo préhistorique, carte publiée par le Lab. de Géol. et Pal. de l'Univ. libre de Bruxelles (Public. n° 83).

MORTELMANS (G.) Vue d'ensemble sur la Préhistoire du Congo Occidental. Tervuren. Musée roy. Afr. Centr. 1962 pp. 129-164. Reprint from the Actes du IVe Congrès panafricain de Préhistoire et de l'étude du Quaternaire (Annales série in 8° Sc. Hum. n° 40).

PAYEUR-DIDELOT Trente mois au continent mystérieux: Gabon, Congo et côtes occidentales d'Afrique. Paris 1889.

REINAULT (F.) L'âge de la pierre grossièrement taillée au Congo français (Bul. de la Soc. d'Anthrop. de Paris t. V 4e série 1894).

REMARD (capit.) La colonisation au Congo Français. Etude sur les concessions accordées au Congo en vertu du décret du 28 mars 1899. Paris Soc. anon. imp. Kugelmann 1901 122 p.

RINCHON (Père Dieudonné) La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens. Histoire de la déportation de 13 millions 250 000 noirs en Amérique. Bruxelles 1929 Rinchon édit. 306 p. gravures.

ROMANOT L'aventure de l'or et le Congo-Océan. Lib. Secrétain 18 rue Lalande Paris 1946.

ROUGET (F.) L'expansion coloniale au Congo français. Paris Larose 1906 942 p. 88 ill. 12 cartes et 1 carte d'ensemble au 1/5 000 000.

SURET-CANALE (J.) Afrique Noire occidentale et centrale t. II L'ère coloniale 1900-1945 Paris 1964 Ed. soc. 637 p.

THOMAS (I) A travers l'Afrique équatoriale sauvage Paris Larose 1934 224 p.

TREZENEM (E.) La France Equatoriale (Soc. édit. géogr. marit. et colon. Paris 1950).

VAN DER VELDE (lieut.) La région du Bas-Congo et du Kouilou-Niadi. Usages et coutumes des indigènes (Bul. Soc. roy. belg. de Géogr. 10e année 1886 pp. 347-412).

VEISTROFFER (A.) Vingt ans dans la brousse africaine. Souvenirs d'un ancien membre de la mission Savorgnan de Brazza dans l'Ouest africain (1883-1903) Lille Bresle édit. 1931 241 p. 3 cartes 14 pl. photogr.

VOULGRE (Docteur) Le Congo Français. Le Loango et la vallée du Kouilou Paris André et Cie 1897, 206 p., 2 cartes h. t., tabl et append.

WALKER (A.) Les tibus du Gabon (B. S. R. G. 3e année 1924 n° 4,pp. 55-99

WALKER (A.) Notes d'histoire du Gabon, avec une introd., des cartes et des notes de M. Soret Brazzaville 1960 160 p. (Mém. de l'Inst. d'ethn. centraf. n° 9).

ZIEGLE (H.) A.E.F. Berger-Levrault 1952 (Coll. L'Union Française) 197 p. 7 croq. 18 photos.

GÉOLOGIE MORPHOLOGIE

AMSTUTZ (A.) Contribution à l'étude géologique du Congo français (Bul. Soc. géol. Fr. t. 29 1929 pp. 321-327).

AMSTUTZ (A.) et DUPARC (L.) Contribution à l'étude pétrographique du Mayombe, du Haut-Ogooué et des régions intermédiaires (Ann. Soc. géol. Belg. t. 54 1930-31 p. C 23-70).

AUBERT DE LA RUE (E.) Etude des gisements aurifères situés dans les régions au Nord du Congo-Océan (Archives A.E.F.).

BABET (V.) Contribution à l'étude géologique de l'Afrique Equatoriale Française. Sur la constitution de la région de la boucle du Niari et des environs de Loudima (Circonscription du chemin de fer) C. R. Soc. géol. Fr. 19 nov. 1928 n° 15 pp. 250-252.

BABET (V.) Etude géologique de la zone du chemin de fer Congo-Océan et de la région minière du Niari et du Djoué. Paris Larose 1929 176 p. 1 carte au 1/500 000

BABET (V) La géologie de la région de Franceville. Note préliminaire. C.R. Soc. géol. Fr. 1931 fasc. 16 p. 255.

BABET (V.) Sur la géologie des bassins du Haut-Niari, de la Bouenza et du Haut-Ogooué (Afrique Equatoriale Française) C.R. Acad. Sc. Fr. 19 oct. 1931 t. 193 pp. 668-670.

BABET (V.) Les restes organiques et les roches oolithiques des formations sédimentaires anciennes de l'Afrique Equatoriale Française (bassins du Niari et de la Nyanga). C.R. Acad. Sc. Fr. 7 déc. 1931 t. 193 pp. 1201-1202.

BABET (V.) Sur la géologie de la région Nord-Ouest du bassin du Niari et de la partie contiguë du bassin de la Nyanga (A. E. F.) C.R. Soc. géol. Fr. 21 déc. 1931 n° 17 pp. 282-284.

BABET (V.) Captures à la limite des bassins du Congo et du Niari. Origines de la Nyanga C. R. Congr. internat. Géogr. Fr. 1931. Publié 1933 t. 2 II n° 1 pp. 609-614.

BABET (V.) Sur la géologie des bassins du Haut-Niari, du Haut-Ogooué et de la Nyanga (A. E. F.) C.R. Congr. Soc. sav. sect. Sc. Besançon 1922 pp. 139-141.

BABET (V.) Observations géologiques dans la partie méridionale de l'A. E. F. Paris Larose 1932 154 p.

BABET (V.) Exploration de la partie méridionale des plateaux Batéké 1933 (Bul. Serv. Min. A. E. F. 1947 n° 3 pp. 21-56

BARRAT (M.) Sur la géologie du Congo Français.(Ann. Mines Fr. 1895 série 9 vol. 7 PP 379-510).

BAUD (L.) Etude descriptive des séries de la rivière Bouenza au Moyen-Congo ou étage bouenzien (Bul. Soc. géol. Fr. 24 avril 1950 (5) 20 n° 1-2-3 pp57-61).

BAUD (L.) et BERGE (G.) Etude des formations géologiques le long du fleuve Ogooué entre Lastourville et Franceville (Dir. des Min. et de la Géol. de l'A. E. F. 1952 n° R. 37 Brazzaville. Inéd.

BAUD (L.) Note sur les gisements de manganèse du plateau Bangombé dans les environs de Moanda (Dir. Min. Géol. 1952 Brazzaville) Inéd.

BAUD (L.) Notice explicative sur la feuille Franceville-Est avec carte géologique de reconnaissance au 1/500 000 Paris 1954 34 p. Impr. Nationale.

BAUD (L.) Rapport sur les indices de substances minérales utiles de la feuille Franceville-Est (D. M. G. 1954 n° T 56 Brazzaville.

BAUD (L.) Etude minéralogique du gisement de manganèse de la région de Franceville (D.M.G. 1954 n° T 57) Brazzaville.Inéd.

BAUD (L.) Etude géologique et prospection des gisements de manganèse de Moanda (D. M. G. fasc I et II 1955 n° T 68)Brazaville. Inéd.

BAUD (L.) Les gisements et indices de manganèse de l'A.E.F. (Symp. Mn XXe Congr. Géol. internat. Mexico t. II pp 21-30) 1956

BEL (J.M.) Mission Bel au Congo Français. Etude géologique et minière du bassin du Niari (La Géographie Fr. 17 1908 pp. 256-261).

BEL (J.M.) Richesses minérales du Congo Français(Bul. Soc. ind. miner. Saint-Etienne 1909 (4) 10 pp. 337-364).

BERGE (G.) Rapport sur les indices de substances minérales de la coupure Franceville-Ouest (D. M. G. n° T 40 bis 1954)Brazzav. Inéd.

BERNAZEAUD et BOUDREL Rapport d'ensemble sur les prospections C.E.A. du Chaillu. Mission 1953-55 Rapport C.E.A. 1956.

BERTRAND (M.F.) La géologie du bassin du Niari (Rev. Gén. Sci. Fr. 1894 t. V pp. 792-798).

BERTRAND (M.F.) Note sur les gisements métallifères du Niari (Ann. Soc. géol. Belg. 1922-23 t. 46 p. C 29-33).

BIGOTTE (G.) Observations sur la géologie de la partie ouest du bassin minéralisé du Moyen Niari (Sci. de la Terre Nancy 1954 2 n°3 pp. 111-120).

BIGOTTE (G.) Contribution à la géologie du bassin du Niari. Etude sédimentologique et métallogénique de la région minière. Thèse C.N.A. Saclay 1955 (Bul. Dir. Mines Géol. A.E.F. 1959 n° 9 186 p.)

BOINEAU (R.) L'enclave métamorphique de Mayoko et les principales possibilités minières du massif du Chaillu (Bul. Dir. Mines et Géol. A.E.F. 1956 n° 7 pp. 35-40).

BOINEAU (R.) Le massif granitique du Chaillu (Extr. du bull. n° 14 I.E.R.G.M. 1961 pp. 97-99).

BOULADON (J.) Etude des minerais de manganèse du plateau de Bangombé, gisement de Moanda (B.R.G.M. 1961 n° A 1830 ined.).

BOULADON (J.) Le gisement de Moanda (Gabon). Etude de la zone de première exploitation (B.R.G.M. 1963 n° 5313 M.P.M.G. inéd.).

BOULADON (J.), WEBER (F.), VEYSSET (C.)et FAVRE-MERCURET (R.) Sur la situation géologique et le type métallogénique du gisement de manganèse de Moanda près de Franceville (Bul. Serv. Carte géol. Als. Lorr. 1965 t. 18 fasc. 4 pp. 253-276 Strasbourg).

CAHEN (L.) et LEPERSONNE Notes sur la géomorphologie du Congo W. Tervuren 1948 95 p. (Ann. Musée du Congo Belge, série Sc. géol. vol. I).

CAHEN (L.) A propos de l'apparente de continuité du contact schisto-gréseux schisto-calcaire au Moyen Congo et au Bas Congo belge. (C.R. Soc. géol. Fr. 20-11-50 n° 14 p. 251).

CAHEN (L.) Sur les séries quartzo-schisteuses de l'A.E.F. (Bul. Soc. géol. Fr. (6) 1 n° 7 pp. 531-541).

CAILLERE (S.) Etude minéralogique de manganèse de la région de Franceville . 1954 (Lab. de minéral. du Museum d'Hist. Nat. de Paris 8 pages 4 pl. Inéd.).

CHOUBERT (B.) Sur la géologie de la partie occidentale de l'A.E.F. (Bul. Soc. géol. Fr. 1946, 16 pages 19-28).

DEVIGNE (J.) Le Précambrien du Gabon occidental en A.E.F. et ses régions limitrophes (Bul. Dir. Min. et Géol. 1959 308 pages 18 planches, 5 figures).

DEVIGNE (J.), NICAULT (J.) et BRIOT (R.) Itinéraire à travers le massif du Chaillu: Franceville ouest et Sibiti ouest (Arch. D. M. G. 1947) Brazzaville Inédit.

DONNOT Granites du Chaillu et du Francevillien dans la coupure Franceville Ouest 1957.

DRESCH (J.) Notes de géomorphologie congolaise (Bul. Assoc. géo franç. nº 181-182 nov. -déc. 1946).

DRESCH (J.) Pénéplaines africaines (Ann. de Géogr. avr.-juin 1947 pp. 123-137.

ERHART (H.) Sur les cuirasses termitiques fossiles de la vallée du Niari et du massif du Chaillu (C.R. Acad. des Sciences août 1953 pp. 431-433).

FURON (R.) Géologie de l'Afrique Paris Payot 1950 389 p. 32 fig.

NICAULT (J.) Panorama de la prospection minière en A.E.F. et perspectives d'exploitation. (Chron. Outre Mer et Inform. Franç. 1953 pp. 3-9).

NICOLAI Observations sur les séries sédimentaires du Niari (C.R. 19e Congr. géol. internat. Alger 1952 fasc. XX).

NICOLAI Recherche de minéralisations en cuivre, plomb, zinc dans le bassin du Niari (C.R. Congr. du Centen. Indust. miner. Paris 1955).

NICOLINI (P.) Le synclinal de la Nyanga (zone de la boucle du Niari). Contribution à l'étude des minéralisations stratiformes du Moyen Congo (Bul. Dir. Min. et Géol. 1959. 178 p. 22 fig. 12 pl.).

NOVIKOFF (A.) L'altération des roches dans le massif du Chaillu. Etude des horizons superficiels. Leurs relations avec les horizons d'altération. O.R.S.T.O.M. 1970 4 cahiers.

PETIT (M.) Le massif granitique du Chaillu et ses enveloppes gréseuses. Etude de Géogr. phys. (Et. de géomorph. C.E.G.E.T. nov. 1975 3-108)

PETIT (M.) Les paysages du calcaire dans la vallée du Niari et de la Nyanga (Et. de géomorph. C.N.R.S.R.T. nov. 1975 _p. 109-145).

RENAULT Le karst du Mouilou (Rev. géogr. Lyon XXXIV 1959 nº 4 305-314).

RENAULT Processus morphogénétique des karsts équatoriaux (Bul. A.G.F. mars-avril 1959 _p. 15-26).

TROUILLOT (Mlle) Etude photogéologique de la region de Franceville 1957 4 pages, 1 carte au 1/200 000.

VAN DEN BROUCK (P.) Les gisements de Moanda. Rapp. de fin de mission août 1958 Comilog Inédit.

VEYSSET (Cl.) Rapport de prospection du plateau Yéyé (Comilog nº 17 1965 Inéd.).

WEBER (F.) La formation d'Okouma (Rapp. lab. de géol. Fac. Strasbourg 1965. Inédit).

WEBER (F.) Une série précambrienne du Gabon: le Francevillien. Sédimentologie, geochimie, relations avec les gîtes minéraux associés. Strasbourg 1969 2 vol. roneo.

CLIMATOLOGIE

ANONYME Recueil de moyennes climatologiques. Dir. serv. météo Brazz. 1957

ANONYME Aperçu sur la climatologie de l'A.E.F. Dir. serv. météo 1955.

ASECNA Aperçu sur le climat du Congo Brazzaville 1964.

ASECNA Représentation en République du Congo. Serv. Meteo. Atlas clim. du Congo 1964.

ATLAS pluviométrique du Congo Français, mission de prospection des forces hydrauliques d'A.E.F. 19 cartes Paris A.E.F. 1930.

ETUDE statistique des pluies à Loudima-Poste (Centre Forestier Tropical, doc. ronéo 6 pages

EXTRAIT des annales des services météo de la F.O.M. (Territ. A.E.F. Cameroun, années 1951, 1952, 1954).

HOUTON Etude climatologique de la vallée du Niari (La Météo IV-43 1956 pp. 258-265).

PERRIN DE BRICHAMBAUT (C.) Note sur les pluies en A.E.F. (La Météol. n° 43 juil.-sept. 1956 pp. 214-241).

POUYAUD Etude statistique des pluies à Loudima O.R.S.T.O.M. 1971 8 p. ron.

SAUTTER (G.) Variations du climat pleistocène en Afrique Centrale (A. D. G. 1937 pp. 164-171).

TSCHIRHART Les perturbations atmosphériques intéressant l'A.E.F. méridionale. Dir. Météol. Nat. monog. n° 13, 32 p. 35 fig. Paris 1959.

HYDROLOGIE

AIME (J.) Etude sommaire des petits cours d'eau du bassin de la Haute-Loussé 3 p. ronéo 1958.

AIME (J.) Bassin versant du Léyou 12 p. ronéo 1957-58.

AIME (J.) Etude des crues décennales des petits cours d'eau traversés par la ligne C.F.C.O.-M'Binda. Rapport définitif janv. 1960.

AIME (J.) et ROCHE (M.) Monographie hydrologique du Kouilou-Niari. O.R.S.T.O.M. I.E.C. janv. 1960 3 vol. 224 p. 73 ann.,croq. et graph.

ANNUAIRE hydrologique de la République du Congo 1971-1972 O.R.S.T.O.M. 41 p.

BABET Les forces hydrauliques de l'A.E.F. et la mise en valeur de la colonie (Chimie et Industrie Paris mars 1962 pp. 947-949.

CADIER Etude hydrologique de la plaine de Dihessé. Rap. défin. 15 mai 1971 15 mai 1972 102 p. ronéo O.R.S.T.O.M. 1972.

DARNAULT (P.) Mission de prospection des forces hydrauliques de l'A.E.F. Rap. d'ensemble. 266 p. 21 graph. 7 fig. 29 pl. Larose paris 1931.

DARNAULT (P.) Régime de quelques cours d'eau d'Afrique Equatoriale et étude de leur utilisation industrielle 134 p. 42 fig. 12 pl phot. Larose 1947.

HERBAUD (J.) Utilisation des bassins expérimentaux pour le calcul des débouchés de ponts de la ligne de chemin de fer C.F.C.O.-M'Binda sept. 1960 (Congrès de Nairobi).

HERBAUD (J.) Hydrologie du bassin supérieur du Niari (en amont de Loudima). 167 pages (Quinze ans de Travaux et de Recherches dans les pays du Niari: 1949-1964) O.R.S.T.O.M. section Hydrologie 1965.

HIEZ (G.) Les régions hydrologiques de la République du Congo. Note dactyl. 9 pages 1962.

HIEZ (G.), TOUCHEBEUF (P.), BILLON (B.) et CHAPERON (P.) Hydrologie du bassin supérieur du Niari O.R.S.T.O.M. Brazzaville 1965 1 vol. 93 p.

RODIER (J.) Régimes hydrologiques d'Afrique Noire Française 1958.

RODIER (J.) Régimes hydrologiques de l'Afrique Noire à l'Ouest du Congo O.R.S.T.O.M. Paris 1961 116 p.

PEDOLOGIE

AUBREVILLE (A.) Erosion et bowalisation en Afrique Noire Française (Agronomie Tropicale 1947).

BOCQUIER (G.) et GUILLEMIN (R.) Aperçu sur les principales formations pédologiques de la République du Congo. O.R.S.T.O.M. I.E.C. et Haut-Commissariat général à Brazzaville mai 1959 139 p. ronéo 12 fig.

BOCQUIER (G.)et DE BOISSEZON (P.) Reconnaissance pédologique de la zone de Mifitsingui dans la boucle du Niari 1959.

BOISSEZON (P. de) Reconnaissance pédologique de la partie orientale du massif du Chaillu O.R.S.T.O.M. 1966.

BOYER (J.) Essai de synthèse des connaissances acquises sur les facteurs de fertilité des sols en Afrique intertropicale francophone O.R.S.T.O.M. Paris 174 pages 1970.

BRUGIERE (J.M.) Etude pédologique de la vallée du Niari O.R.S.T.O.M. 1953 2 vol. ronéo 326 pages.

BRUGIERE (J.M.) Le problème de l'humus dans l'utilisation rationnelle des sols de la vallée du Niari en agriculture mécanisée.(Conférence interafric. des sols, Leopoldville 9-14 août 1954 vol. II pp. 1283-31).

BRUGIERE (J.M.) La connaissance des sols dans le Mayombe, la vallée du Niari et le massif du Chaillu. Leur mise en valeur. O.R.S.T.O.M. Brazzaville 1962 35 pages ronéo.

CHATELIN (Y.) Reconnaissance pédologique des régions agricoles de l'Ogooué Lolo et du Haut-Ogooué O.R.S.T.O.M. I.E.C. Brazzaville 1959 91 p.

CHATELIN (Y.) Notice de la carte pédologique provisoire au 1/50 000 de la région minière du Haut-Ogooué Libreville Service pédologique du Gabon 1961 27 pages 1 carte.

CHATELIN (Y.) Notice de la carte pédologique de la région minière du Haut-Ogooué O.R.S.T.O.M. Mission du Gabon. Libreville 65 pages, 1 carte, 5 tableaux, 1 pl. h. t. 1963.

CHATELIN (Y.) Notes de pédologie gabonaise (Cahiers O.R.S.T.O.M. série péd. vol. II nº 4 1964 pp. 3-28).

DESCOINGS Les possibilités pastorales de la région minière du Haut-Ogocué O.R.S.T.O.M. Brazzaville 21 pages.

ERHART (A.) Sur les cuirasses termitiques fossiles dans la vallée du Niari et le massif du Chaillu (C.R. Acad. des Sc. août 1953 pp. 431-432).

EXCURSION pédologique le long de la voie ferrée CONGO Brazzaville O.R.S.T.O.M. 1963 42 pages ronéo.

GRAS (F.) Les zones alluviales du Niari entre la Bouenza et la Kibouba O.R.S.T.O.M. brazzaville 1969 ronéo.

GUICHARD (E.) Etude pédologique du ranch d'Okouma O.R.S.T.O.M. libreville 1974, 118 p. ronéo, 19 cartes et profils.

GUICHARD (E.) Etude pédologique des plateaux Lékédi sud, rapport préliminaire O.R.S.T.O.M. Libreville 1974 30 pages ronéo.

GUICHARD (E.) et VIGNERON Rapport de fin de stage de formation. mission pédologique dans le Sud-Gabon Brazzaville I.E.C. 1954 88 pages 13 cartes h. t. (dactylogr.).

HARROY Afrique, Terre qui meurt. La dégradation des sols sous l'influence de la colonisation . Ed. Nayez Bruxelles 1944.

JAMET Les sols du périmètre de reboisement en pins et eucalyptus de Loudima Brazzaville O.R.S.T.O.M. 1974, 44 pages ronéo.

MARTIN (G.) Essai de bilan des quatre années d'études pédologiques dans la vallée du Niari I.E.C. 1958.

MARTIN (G.) Dégradation de la structure des sols du Niari sous culture mécanisée(Cahiers O.R.S.T.O.M. 1963 série pédol. nº 2 pp. 8-14 2 tabl.

MARTIN (G.) Etude de quelques facteurs de la structure des sols de la vallée du Niari O.R.S.T.O.M. 1966.

VEGETATION

AUBREVILLE (A.) Richesses et misères des forêts de l'Afrique Noire Française. Mission forestière A.E.F.-Cameroun-A.O.F. (1945-1946). Nogent-sur-Marne Paris 1947 1 vol. 25 pages.

AUBREVILLE (A.) Les brousses secondaires en Afrique Equatoriale, Côte d'Ivoire, Cameroun, A.O.F. (Bois et Forêts des Tropiques Paris 1947 n° 2 pp. 24-49).

AUBREVILLE (A.) Etude sur les forêts de l'A.E.F. et du Cameroun Nogent mai 1948 (Minist. F.O.M. bull. scient. n° 2 131 pages).

AUBREVILLE (A.) Rapport entre la forêt du Gabon et du Moyen-Congo et les formations géologiques (Min. F.O.M. bul. sci. n° 2 mai 1948 , carte au 1/3 500 000).

AUBREVILLE (A.) Climats, forêts et désertification de l'Afrique Tropicale (Soc. édit. géog. marit. et col. 1949 1 vol. 350 pages).

AUBREVILLE (A.) Ancienneté de la destruction de la couverture forestière primitive de l'Afrique Tropicale (Bull. Agron. du Congo Belge, Bruxelles 1949 vol. 40 n° 2 pp. 1347-1352).

AUBREVILLE (A.) Contribution à la paléohistoire des forêts d'Afrique Tropicale (Soc. d'édit. géog. marit. et col. Paris 1949 1 vol. 100 p.)

AUBREVILLE (A.) La grande forêt de l'A.E.F. et ses ressources (Cahiers Ch. de Foucault Paris 1952 7e série vol. 28 4e trim. pp. 89-98).

AUBREVILLE (A.) Erosion sous forêt et érosion en pays déforesté dans la zone tropicale humide (Bois et Forêts des Tropiques 1959 n° 68 annales BIS 2/60 p. 307)

BERNARD (E.) Le climat écologique de la cuvette congolaise Bruxelles Public. I.N.E.A.C. 1945.

BAUDON (A.) De Brazzaville à Franceville, les savanes du Congo Français (Bul. Soc. de Géog. de Marseille 1908 p. 303).

HEITZ La forêt du Gabon Paris Larose 1943 292 p.

KOECHLIN (J.) Formations herbeuses du Sud de l'A.E.F., esquisse de la répartition au 1/2 000 000 1957.

KOECHLIN (J.) Flore du Gabon. Famille des graminées. Paris Museum d'Hist. Nat. 1962 290 pages.

KOECHLIN (J.) La végétation des savanes dans le Sud de la République du Congo. Imprim. Charité Montpellier 1961 307 pages.

KOECHLIN (J.) et TROCHAIN (J.L.) Sur l'existence d'un proclimax forestier au Moyen-Congo (Acad. des Sc. Paris 1955).

KOECHLIN (J.) et TROCHAIN (J.L.) Les pâturages naturels du Sud de l'A.E.F. (Bul. I.E.C. nouv. série 1958 n° 15-16 pp. 59-83 8 fig. 1 carte 3 pl. phot.).

KOECHLIN (J.) Les savanes du Sud-Gabon. Etude botanique. O.R.S.T.O.M. Brazzaville 1957.

QUINZE ANS de Travaux et de Recherches dans les pays du Niari. La végétation des savanes O.R.S.T.O.M. 1961.

TARIEL (J.) et GROULEZ (J.) Les plantations de limba au Moyen-Congo (Bois et Forêts des Tropiques Nogent n° 61 sept.-oct. 1958 pp. 9-25).

EXPLOITATION FORESTIERE

BENOIST-GIRONIERE (R.) Cours de botanique systématique Mossendjo 1970 ron.

BILAN de la production forestière du Gabon en 1967 (Bul. Afr. Noire n° 12 (514) 1968 pp. 10 353-10 355).

GROULEZ (J.) Essais forestiers en terrain découvert dans la vallée du Niari 1958.

GROULEZ (J.) L'utilisation de l'avion dans les reconnaissances et prospections forestières au Gabon (Bois et Forêts des Tropiques n° 35 mai-juin 1959 pp. 24-32).

GROULEZ (J.) Expériences et travaux de reboisement forestier et de restauration des sols. Centre d'essais forestiers de Loudima doc. ronéo 1961 18 pages.

GROULEZ (J.) Essai d'acclimatement des conifères tropicaux au Congo-Brazzaville (Bois et For. des Trop. n° 96 juil.-août 1964 pp. 19-27).

GROULEZ (J.) Introduction de l'eucalyptus (Bois et For. des Tr. n° 93 1964).

LA FORET de l'Est du Gabon (Bois et For. des Tr. n° 155 1974).

LASSERRE (G.) Okoumé et chantiers forestiers du Gabon (C.O.M. t. VIII 1955 pp. 119-160).

LE BOIS en République Populaire du Congo. Etudes statistiques 1971.

LE PRIX de revient de l'exploitation forestière au Gabon et au Moyen-Congo (Bois et For. des Tr. n° 48 juil.-août 1956 pp. 31-50).

L'EXPLOITATION forestière en République Populaire du Congo (C.O.M. 28 (110) 1975 pp. 103-113).

MODALITES des projets de pâte à papier dans quatre Etats d'Afrique Noire (Cameroun, Congo, Côte d'Ivoire, Gabon). Bul. Afr. Noire 1975.

NOTE sur le marché de l'okoumé (Gabon-Congo). Bois et For. des Tr. 1974 n° 154.

QUINZE ANS de Travaux et de Récherches dans les pays du Niari. Synthèse des études, recherches et travaux en matière forestière 1949-1964 (Centre Technique Forestier Tropical).

REBOISEMENTS en savane dans le Niari. Dolisie mai 1970 doc. roméo non paginé Rép. Pop. du Congo ONAF.

RECHERCHES forestières mai 1973 Rép. Pop. du Congo doc. roméo 21 pages

RECHERCHES forestières. Rapport annuel 1970 Rep. Pop. du Congo ron. 42 p.

RECHERCHES forestières Rapport annuel 1974 Rép. Pop. du Congo ron. 126 p.

SITUATION de l'exploitation forestière au Gabon en 1974 (Bul. Afr. Noire 19 (831) 1975).

TUFFIER (Mlle) Rapport de mission au Gabon et au Moyen-Congo 1955 (Centre Technique Forestier Tropical Nogent 117 pages roméo.

POPULATIONS: ETHNIES, DEMOGRAPHIE, SOCIOLOGIE

ALEXANDRE (P.) Protohistoire du groupe Béti-Bulu-Fang. Essai de synthèse provisoire (Cahiers d'Et. Afr. 20 V 1965 pp. 509-560).

ANDERSON (E.) Contribution à l'ethnographie des Kuta Uppsala.

AUGAGNEUR Le mouvement de la population d'A.E.F.. Influence de la maladie du sommeil (Revue Hygiène juin 1924).

AUGER (A.) Les centres urbains secondaires au Congo-Brazzaville (C.O.M. janvier-mars 1968).

BALANDIER Sociologie actuelle de l'Afrique Noire P.U.F. 1955 1vol. 510 p.

BIAYENDA (abbé E.) Coutumes et développement chez les Bakongo du Congo-Brazzaville (Fac. cath. de Lyon. Institut social 1968).

BIFFOT Contribution à la connaissance et à la compréhension des populations rurales du Gabon Reims 1965.

CHABEUF (Docteur M.) Anthropologie physique du Moyen-Congo et du Gabon méridional (Bul. et Mém. de la Soc. anthrop. Paris 1959 pp. 97-185).

DUPRE (M.C.) A propos d'un masque des Téké de l'Ouest (Objets et Mondes t. VIII fasc. 4 hiver 1968).

DUPRE (G.) Anthropologie des Nzabi. De la traite au manganèse. O.R.S.T.O.M. 1969 121 pages.

ENQUETE socio-démographique dans la région du Niari. Avril-juil. 1954 ron. 1

KAYSER La démographie de l'Afrique occidentale et centrale (C.O.M. 1965 p.

LE BOURHIS Du matriarcat dans le Niari-Ogooué: tribus Bacougni, Bakamba, Batéké, Bassoundi, Bayaka, Balali, Batchangui, Bapounou (Bul. Soc. des Rech. Cong. Brazzaville 1933 n° 21 pp. 93-98).

LOTTE (A.J.) Situation démographique du district de Franceville (Bul. Inst. Et. Centraf. n° 6 1953 pp. 161-180).

LOTTE (A.J.) et RIOU (N.) Un cas d'effondrement démographique: Franceville (Rev. col. de Médec. et de Chirurg. n° 217 oct. 1953 pp. 174-180).

MAILLOT (Command. L.) Répartition des glossines en A.E.F. (Bul. Soc. de Pat exot. t. XLVI n° 2 mars-avril 1953 pp. 195-197).

MILETTO (Dr) Note sur les ethnies de la région du Haut-Ogooué (Bul. de l'Inst. des Et. Centraf. nouv. série 2 1951 pp. 19-49).

PAPY (L.) Les populations Batéké (C.O.M. 1949 n° 6).

POUJOULAT (F.) Etude démographique du district de Kibangou 1949 manusc.

RECENSEMENT et enquête démographique 1960-1961. Ensemble du Gabon. Résultats définitifs. (I.N.S.E.E. Serv. de Coopération Rép. gab. Statistique 1965.

RECENSEMENT et enquête démographique 1960-1961 (Minist. Coop. Rép. Congo 1961 25 pages ronéo).

REY (P.P.) Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme. Exemple de la "Comilog" au Congo-Brazzaville Maspero 1971 526 p.

REY (P.P.) Sociologie économique et politique des Kuni, Punu et Tsangui de la région de Mossendjo et de la boucle du Niari 1970.

SAUTTER (G.) L'utilisation des documents administratifs pour l'étude numérique de la population au Moyen-Congo et au Gabon (Bul. I.E.C. Brazzaville 1954 n° 7-8 pp. 23-32).

SICE (Dr A.) La trypanosomiase humaine en Afrique intertropicale Paris 1937 Vigot édit. 1 vol. 306 pages.

SORET (M.) Les Kongo nord-occidentaux 1959 P.U.F. 144 pages.

SORET (M.) La propriété foncière chez les Kongo du N.O. Caractères généraux et évolution (Special studies pp. 291-296).

SORET (M.) Problèmes fonciers chez les Kongo nord-occidentaux. Problèmes de terres ou problèmes démographiques (Cahiers de l'I.S.E.A. 1965 pp. 141-167).

TRILLES (R.P.) L'âme du Pygmée d'Afrique Paris Edition du Cerf 1945 252 p.

TRILLES (R.P.) Les Pygmées de la forêt équatoriale. Cours de l'Inst. cath. de Paris 529 p. Paris Blond et Gay 1932.

WALKER (A. Rapondа) Les tribus du Gabon (Bul. de la Soc. de recherches congolaises 1924 pp. 55-93).

WALKER (A.) Les tribus du Gabon (B. S. R. C. n° 4 1951 pp. 3-66).

WALKER (abbé A.) A la recherche des Pygmées gabonais (Semaine de l'A.E.F. 2e année n° 36 mai 1953).

WALKER (Raponda A.) et SILLANS (R.) Rites et croyances des peuples du Gabon. Essai sur les pratiques religieuses d'autrefois et d'aujourd'hui Paris. Présence africaine 1962 377 pages.

MONDE RURAL: MODE DE VIE, HABITAT, AGRICULTURE ET ELEVAGE

AUGER (A.) Les problèmes humains posés par le projet de ranch d'élevage de bovins dans la plaine de Dihessé. Brazzaville O.R.S.T.C.M. 1970 43 pages, 5 pl. h. t., 5 cartes.

BALANDIER (G.) et PAUVERT (J.) Les villages gabonais. Aspects démographiques, économiques, sociologiques. Projets de modernisation. Brazzaville 1952 (Mémoires I.E.C. 92 pages).

BASCOULERGUE (P.) et BERGOT (J.) L'alimentation rurale au Moyen-Congo. Mâcon Protat Frères 1959 72 pages.

BASCOULERGUE (P.) et BERGOT (J.) Enquête nutritionnelle dans le district de Mossendjo. Juillet-août 1956.

BJERHAGEN et SEVFORS L'habitat traditionnel en République Populaire du Congo. Upsala 1972.

CHATELIN Reconnaissance des régions agricoles de l'Ogooué Lolo et du Haut-Ogooué (Brazzaville I.E.C. 1959, 91 pages, 2 cartes h.t.).

DESTENHAUT Les principales cultures du Niari forestier (Paris B.D.P.A. 1963 50 pages).

GABON Enquête d'inventaire dans la zone de retenue du barrage du Kouilou Pointe-Noire août 1958 159 pages ronéo.

GUILLAUME (M.) La conservation des sols dans les territoires français d'Afrique Noire (Bul. agron. Congo Belge Bruxelles vol. 40 n° 34 sept.-déc. 1949 pp. 2237-2252).

GUILLEMIN (R.) Les facteurs physiques du milieu conditionnant la production agricole de la République du Congo 110 pages ronéo 37 fig. 1959 (publié par le Haut-Commissariat général à Brazzaville).

GUILLEMIN (R.) La mise en valeur de la vallée du Niari. Essai de bilan et perspective d'avenir (Bul. I.E.C. nouv. série 1959 n°17-18 pp. 43-70 1 fig. 4 pl. photo).

GUILLOT (B.) Le pays Bandzabi au Nord de Mayoko et les déplacements récents de population provoqués par l'axe Comilog (Cahiers O.R.S.T.O.M. série Sc. Hum. IV 3-4 1967).

GUILLOT (B.) Le terroir de Passia. Essai sur le système agraire nzabi O.R.S.T.O.M. 1969 ronéo 66 pages.

HAUSER Les exploitations mécanisées du Moyen-Congo Français (Africa 1954 pp. 114-129).

JEANNEL (Dr) La stérilité en République gabonaise. Genève Offenberg Press Service Company 1962 55 pages.

KOECHLIN (J.) Les possibilités d'élevage dans la boucle du Niari.

LAPORTE Note sur un projet d'exploitation rizicole pilote dans la région de Mossendjo. Recensement agricole de la République du Congo 1960-1961. Brazzaville 1963 53 pages dactyl.

LAVAGNE (P.) La vallée du Niari (République du Congo, Commissariat au plan. Rapport 1962 40 pages ronéo.).

LIERDEMANN (J.L.) Quelques problèmes socio-économiques de la vallée du Niari et du Niari forestier. O.R.S.T.O.M. Brazzaville 1963 20 p. ronéo

OKO (E.) Les filières para-coopératives au Congo-Brazzaville. Contribution à l'étude de la problématique de participation et d'animation par un développement coopératif rural. Brazzaville 1969 109 p. ronéo.

PAGOT (J.), KOECHLIN (J.) et BOUDET (G.) L'élevage dans la vallée du Niari. Association de l'agriculture à l'élevage. Brazzaville 1959 47 p.

SAUTTER (G.) Notes sur l'agriculture des Bakamba de la vallée du Niari (Bul. I.E.C. nouv. série 1955 n° 10 pp. 67-105).

SIRVEN (P.) Situation et perspectives de l'élevage des bovins en République Populaire du Congo 40 pages 3 fig. (quatre études sur l'élevage C.E.C.E.T. 1971).

TAUFFLIEB Enquête sur les glossines du plateau Okouma dans la région minière du Haut-Ogooué. 1963

VANDERLIJST (H.) Le système de culture des Bantous et la destruction des formations forestières dans le Moyen-Congo (Revue Congo 1921).

VENNETIER (P.) Budgets familiaux dans les villages du Niari. (Notes et Comptes-rendus C.O.M. avril-juin 1960 p. 196).

VIGNAL et TRUTEAU Programme de développement de la Préfecture de Mossendjo (B.D.P.A. 1965).

VILLIEN-ROSSI (M.L.) Au Congo-Brazzaville, la région de Loudima, terrain d'expériences agricoles (Annales du Centre d'Enseignement Supérieur de Brazzaville, T. III 1968 pp. 103-117).

ECONOMIE GENERALE ET VOIES DE COMMUNICATION

ECONOMIE et plan de développement de la République du Congo Paris (Ministère de la Coopération 1960) 41 pages.

ECONOMIE et plan de développement de la République gabonaise Paris (Ministère de la Coopération 1963) ronéo 66 pages.

GANON Enquête routière de Kibangou 1959. Doc. ronéo 77 pages.

GUILLOT(B.) Note sur les anciennes mines de fer du pays nzabi dans la région de Mayoko (Cahiers O.R.S.T.O.M. série Sc. Hum. vol. VI n° 2 1969).

Le DOSSIER du Transgabonais (Bul. AF. Noire 1975).

Le GABON devient l'un des grands producteurs mondiaux de manganèse (Europe, Fr. Outre-Mer n° 393 oct. 1962 p. 1057.

Le MANGANESE, exploitation et marché mondial (Ind. et Trav. d'Outre-Mer n° 22 1974.

LERAT Le manganèse du Gabon (C.O.M. oct.-déc. 1966 n° 76 pp. 354-363).

Le CHEMIN DE FER du Congo-Brazzaville (Ind. et Trav. d'Outre-Mer n° 205 janv. 1970).

LOTITO (G.) Le développement économique du Gabon (C.O.M. 1970 pp. 425-439).

L'URANIUM africain (Afr. Contemp. 1974).

NOUVEAU PROGRAMME d'investissement de la COMILOG (Bul. Afr. Noire 17 (151) 1973

PASQUET L'exploitation de l'or en A.E.F. depuis 1939 (Et. d'Outre-Mer mars-avril 1959 pp. 40-49).

PERSPECTIVES d'Outre-Mer: numéro spécial sur le manganèse de Franceville sept. 1960 pp. 40-72.

PETROLE, mines et énergie au Gabon (Bul. Afr. Noire n° 19 1975).

PLAQUETTE COMILOG sur le gisement de manganèse de Moanda 1959 28 p. 2 cartes

PRECLIN Le Congo-Océan (Marchés coloniaux Paris 1949 5e année n° 183 p. 904-906).

QUINZE ANS de Travaux et de Recherches dans les pays du Niari: 1949-1964. Etudes socio-économiques. O.R.S.T.O.M. 1965.

QUINZE ANS de Travaux et de Recherches dans les pays du Niari: 1949-1964. Esquisse de développement et d'aménagement des pays du Niari (Ministère de la Coopération 1965-1966).

SAUTTER (G.) Notes sur la construction du chemin de fer Congo-Océan 1921-1934.(Cahiers Et. Afr. 1967 vol. VII 2e cahier pp. 219-299, 5 feuil.)

SIRVEN (P.) L'économie minière de la République du Congo (C.O.M. avri-juin 1973).

SITUATION actuelle du salaire et de l'emploi au Gabon (Cahiers O.R.S.T.O.M. Sc. Hum. 10 1973).

SORET (M.) Le chemin de fer Congo-Océan, son importance économique et sociale. O.R.S.T.O.M. Brazzaville.

C A R T E S E T A T L A S

CARTES GENERALES

Hansen (J.) Carte du Congo Français au 1/5 000 000, d'après des itinéraires d'explorateur cartographe du Congo Français. Paris 1898 2 feuilles.

Courtry (A.) Carte du Congo Français et du Haut-Oubangui au 1/800 000. Paris 1897-1898. 12 feuilles, 4 couleurs.

Delingette (G.) Carte générale de l'Afrique Equatoriale Française au 1/1 0000 en 5 feuilles. Paris Challannel. Feuille IV Gabon et Congo 1911.

Grandidier: Atlas des Colonies Françaises, Protectorats et Territoires sous mandat de la France. Paris Soc. d'édit. marit. et col. 1934

Choubert: Carte du Gabon, du Moyen-Congo et de la Guinée espagnole. Hydrographie, relief, voies de communication. 1/500 000 Paris Girard et Barère 1937.

Carte de l'Afrique Equatoriale Française au 1/2 500 000 Girard et Barère 1954

Soret (M.) Carte ethnique des Etats de l'Afrique Equatoriale au 1/5 000 000 I.G.N. 1962.

Vennetier (P.) Carte murale du Congo-Brazzaville Editions M D I- 33 BP Saint-Germain en Laye.

Atlas: Les pays du Niari. République du Congo 1965.

CARTES I.G.N. GENERALES

Croquis provisoire A.E.F.-Cameroun au 1/1 000 000. Feuille Pointe-Noire 1947-4

Carte du Congo au 1/5 000 000 1961.

Carte de l'organisation administrative du Congo au 1/5 000 000 1961

Carte d'étude du Congo au 1/2 000 000 1961.

Carte physique du Congo au 1/ 3 125 000 1963.

Carte routière Congo et Gabon 1962

Carte routière du Gabon au 1/1 000 000 1975.

CARTES I.G.N. REGIONALES

Au 1/200 000 Cartes d'Afrique Centrale.

Coupures Madingou, Sibiti, Zanaga, Koulamoutou, Franceville.

Esquisses planimétriques: feuilles Kibangou et Mossendjo.

Au 1/50 000 Cartes d'Afrique Equatoriale.

Coupures Dolisie 2B, Kibangou 3B- 3D-4A-4B-4C, Mossendjo 2A-2B-2D-4A-4B-4C-4D, Sibiti 3A-3C, Zanaga 1A, Koulamoutou 4C-4D, Franceville 3C.

Esquisses planimétriques: Kibangou 1D-2D-2C.

COUVERTURE AERIENNE

I.G.N. 1953 Mission 05 Boucle du Niari et Plateau nord.

1954 Mission 05:Plaine de Dihessé; missions 039 et 040: région sud de Mossendjo; missions 047 et 048: secteur Sud-Gabon; mission SB 33I: région de Dolisie à Loudima.

1953 et 1958 Missions AE 048 nº 26-28: Gabon.

SOFRATOP Etude stéréoscopique au 1/20 000 et une partie réalisée au 1/5 000 pour le permis forestier de Mapopo.

CARTES GEOLOGIQUES ET PEDOLOGIQUES

Denaeyer (M.) Esquisse géologique de l'A.E.F., du Cameroun et des régions voisines. Tracé par E. Barralier 1928.

Legoux (P.) et Hourcq (V.) Esquisse géologique de l'Afrique Equatoriale Française. Carte au 1/3 500 000.

Brugière: Carte schématique de la Boucle du Niari au 1/50 000. Feuilles Loudima, M'Bomo, Sinda, Noumbou et Moukanda O.R.S.T.O.M. 1951.

Brugière: Carte géologique de la vallée du Niari au 1/500 000 O.R.S.T.O.M. Institut d'Etudes Centrafricaines 1952.

Brugière: Carte pédologique de la vallée du Niari O.R.S.T.O.M. (I.E.C. 1952)

Gérard (G.) Carte géologique de l'A.E.F. au 1/2 000 000 4 feuilles Paris Impr. typograph. d'Editions 1958.

Nicklès Carte géologique de l'Afrique Equatoriale et du Cameroun 3 feuilles Paris 1952.

Carte géologique de l'Afrique Equatoriale;

Coupures Sibiti Ouest 1959, Brazzaville et Pointe-Noire 1955, Franceville Est 1954.

Carte géologique de la République du Congo-Brazzaville, zone comprise entre les parallèles 2 et 5 sud . Edition du B.R.G.M. 1/500 000 1969.

Carte géologique de reconnaissance au 1/500 000 du Ministère des Mines, des ressources hydrauliques et de l'Energie de la République Gabonaise. Francevelle Ouest 1962-1963.

Carte géologique du bassin de Franceville au 1/50 000 (Pfiffelmann 1971). U.N.E.S.C.O. Asga 1964.

Hudeley: Carte géologique de la République Gabonaise B.R.G.M. 1966.

Carte minérale de l'Afrique 1/10 000 000 U.N.E.S.C.O. Asga 1969.

Carte tectonique internationale de l'Afrique au 1/5 000 000 U.N.E.S.C.O. Asga 1969.

Carte des minéralisations de la République Gabonaise. Feuille Franceville Ouest au 1/500 000 1967.

TIRAGES OZALID COMILOG

Commune de Moanda. Quartiers. 1/10 000 1970

Moanda: croquis au 1/10 000.

Moanda: plan d'ensemble au 1/10 000 1960 (Ensemble Téléférique, Cité, conduite d'eau).

Moanda: plan au 1/5 000 1962-1963.

Plan du Téléférique au 1/50 000 1959.

Plan d'ensemble: plaine de Dihessé, section PK zéro à PK 119, 1/50 000 1958

Tracé du Téléférique au 1/50 000.

Plan d'ensemble de la région de Makabana au 1/50 000 1960.

Plan de Makabana (COMILOG) au 1/2 000.

PK zéro, zone d'emprise demandée au C.F.C.O. 1959.

Moanda. Croquis au 1/10 000 Dénomination des voies.

M'Binda. Plan d'ensemble (gare, téléférique, voie ferrée, cité. 1/2 000 1961

Zone de Makabana au 1/10 000 1959.

Situation de Bakoumba au 1/10 000 1967.

Chemin de fer Mont-Belo M'Binda. Profil en long au 1/200 000.

CARTES DIVERSES

Lombard et Gousset: Région du chemin de fer Congo-Océan, esquisse topographique au 1/250 000. Feuille 2 Mindouli Loudima 1928-33.

Cartes du ranch d'Okouma aux 1/8 000 et 1/16 000. OGAPROV.

PRINCIPAUX SIGLES UTILISES.

ASECNA	Agence pour la sécurité de la navigation aérienne en Afrique et Madagascar
B.D.P.A.	Bureau de production agricole.
B.R.G.M.	Bureau de recherches géologiques et minières.
C.C.A.F.	Compagnie commerciale africaine forestière.
C.C.S.O.	Compagnie commerciale Sangha-Oubangui.
CITRA	Compagnie internationale des travaux.
COFORIC	Compagnie forestière industrielle et commerciale.
COFORMA	Compagnie forestière du Mayombe.
C.O.M.	Cahiers d'Outre-Mer.
C.P.K.N.	Compagnie propriétaire du Kouilou-Niari.
FORALAC	Forestière, alimentaire, agricole et commerciale.
I.E.C.	Institut d'études centrafricaines.
I.F.A.C.	Institut fruitier d'Afrique centrale.
I.N.S.E.E.	Institut national de la statistique et des études économiques.
OFNACOM	Office national de commercialisation.
ONAF	Office national forestier.
O.N.C.P.A.	Office national de commercialisation de la production agricole.
PLACONGO	~~Plastiques~~ du Congo.
S.A.T.E.C.	Société d'aide technique et de coopération.
S.C.K.N.	Société commerciale du Kouilou-Niari.
S.C.U.B.	Société pour le commerce et l'usinage des bois.
S.E.E.G.	Société d'eau et d'électricité du Gabon.
S.E.I.C.	Société d'entreprises industrielles congolaises.
S.F.A.D.	Société forestière Auboville-Dupont.
S.F.D.	Société forestière Desbrosses.
S.F.G.T.	Société forestière Georges Thomas.
S.H.O.	Société du Haut-Ogooué.
SIDETRA	Société industrielle de déroulage et de tranchage.
SOCOBOIS	Société congolaise des bois.
SOCOPAO	Société commerciale des ports d'Afrique occidentale.
SOFORMA	Société forestière du Mayombe.
SOTRAHO	Société des travaux du Haut-Ogooué.

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

Pl. I Ph. 1. La plaine calcaire du Niari.
Ph. 2. Colline calcaire couverte d'une savane d'herbes courtes entre Makabana et Mila Mila.

Pl. II Ph. 1. Chaîne de collines calcaires dans la boucle du Niari. Les palmiers suivent le lit d'un petit cours d'eau né d'une résurgence et qui disparaît dans un petit aven.
Ph. 2. Collines calcaires de part et d'autre de la piste à "tôle ondulée" menant au Gabon.

Pl.III Ph. 1. Marigot en forêt dans le massif du Chaillu. Végétation très dense.
Ph. 2. La Louessé dans la forêt du Chaillu, aux abords de Mourala.

Pl. IV Ph. 1. La Louessé au bac de la route de Mossendjo à Komono.
Ph. 2. La route de Mossendjo à Komono, au bac de la Louessé.

Pl. V Ph. 1. La Mikokoto, ou "Rivière bleue", aux eaux transparentes.
Ph. 2. La Mikokoto, aux rives aménagées pour la baignade.

Pl. VI Ph. 1. Le lac Malengué dans la plaine du Niari. Bouquets d'arbres sur l'emplacement d'un ancien village.
Ph. 2. Le lac Malengué s'étend dans une savane arbustive touffue à l'Est de la voie ferrée, aux abords de Dihessé. Il n'est pas fréquenté des pêcheurs à cause des hippopotames.

Pl.VII Ph. 1. Le lac Mabengué dans la savane arbustive de la boucle du Niari.
Ph. 2. Arbre dans l'eau du lac Sinda. Echelle limnimétrique de l'O.R.S.T.O.M.

Pl. VIII Ph. 1. Végétation de savane arbustive dans la plaine du Niari.
Ph. 2. Savane et galerie forestière dans la plaine du Niari.

Pl. IX Ph. 1. Mosaïque forêt-savane sur les collines bordant le Niari.
Ph. 2. Blocs de cuirasse dans la savane herbeuse.

Pl. X Ph. 1. La mine de Moanda.
Ph. 2. Les collines de déchets sur le plateau Bangombé. En arrière: forêt-galerie.

Pl. XI Ph. 1. Godet de dragline.
Ph. 2. Station de transfert et stockage entre mine et téléférique.

Pl. XII Ph. 1. Dans la trouée aménagée en forêt dense: la route COMILOG, un pylône du téléférique.
Ph. 2. La forêt de parasoliers dans la trouée du téléférique.
Ph. 3. Pylônes du téléférique dans la forêt.

Pl. XIII Ph. 1. La grande trouée du téléférique dans le Chaillu.
Ph. 2. Une station de passage du téléférique.

Pl. XIV Ph. 1. Chargement des wagons de manganèse à la gare de M'Binda.
Ph. 2. Un train de manganèse.

Pl. XV Ph. 1. Grumes attendant le chargement à Mossendjo.
Ph. 2. Tranchée de la voie ferrée dans des altérites rouges ravinées.
Ph. 3. Viaduc sur le Niari près de Makabana, servant aussi de pont routier.

Pl. XVI Ph. 1. Une cité nouvelle: Dakoumba, ville du téléférique.
Ph. 2. M'Binda: les deux gares et la cité COMILOG.

Pl. XVII Ph. 1. Train COMILOG en gare de Mont Belo.
Ph. 2. La voie ferrée COMILOG en savane, entre Makabana et Moukanga.

Pl. XVIII Ph. 1. Les ateliers du chemin de fer [illegible] à Makabana.
Ph. 2. De part et d'autre de la route de Mossendjo; la cité COMILOG à Makabana.

Pl. XIX Ph. 1. La cité COMILOG de Makabana autour du château d'eau
Ph. 2. Un petit marché à la cité COMILOG de Makabana.

Pl. XX Ph. 1. Concession forestière OMAF.
Ph. 2. La scierie du Centre National Forestier de Mossendj

Pl. XXI Ph. 1. Plantations de bananiers près de Makabana.
Ph. 2. Paysannes Bakougni se rendant au marché.

Pl. XXII Ph. 1. Champ de manioc.
Ph. 2. Palmiers à huile dans la boucle du Niari près de Lalolo.

Pl. XXIII Ph. 1. Champ en forêt avec cultures de haricots.
Ph. 2. Paysannes revenant du champ avec hotte ou cuvette chargée.

Pl. XXIV Ph. 1. Campement de forestiers dans l'exploitation OMAF de Mapopo.
Ph. 2. Village de Bakougni dans la plaine du Niari.

Pl. XXV Ph. 1. Le village kougni de M'Boté.
Ph. 2. Plantation de palmiers à huile coiverts de nids de tisserins près d'un village de Bakougni de la vallée du Niari.

Pl. XXVI Ph. 1. Le camp Boy à Makabana.
Ph. 2. Campement de pêcheurs près de la Nikokoto.

Pl. XXVII Ph. 1. Village de Babinga.
Ph. 2. Une case de Babinga.

Pl. XXVIII Ph. 1. Chef de village Babinga revenant de la chasse.
Ph. 2. Femme Babinga accompagnant les chasseurs.

TABLE DES CARTES, GRAPHIQUES ET TABLEAUX

Situation et délimitation des "pays de la COMILOG". 17
Carte des pressions et des courants. 20
Carte des zones climatiques. 23
Pluviométrie de Moanda. Tableau. 26
Climat de Moanda. Tableau. 27
Pluviométrie de Bakoumba. Tableau. 29
Climat de Bakoumba. Graphique. 30
Pluviométrie de Tsinguidi. Tableau. 32
Pluviométrie de M'Binda. Tableau. 33
Climat de Mossendjo. Graphique. 35
Pluviométrie de Mossendjo-gare. Tableau. 37
Climat de Loudima. Tableau. 40
Pluviométrie de Malolo. 43
Relevé des températures de Malolo. 44
Courbe des pluies de Malolo. 45
Observations climatiques à la station O.R.S.T.O.M. de Koutina 47-48
Précipitations mensuelles le long de la voie COMILOG (Makabana et Mont Belo) 49
Carte géologique des régions de Bakoumba et Moanda. 52
Structure de la zone du manganèse 59
Coupe du plateau Bangombé 62
Carte géologique du massif du Chaillu. 65
Coupe géologique dans la région de Mayoko. 67
Carte morphologique du Chaillu. 71
Croquis de l'alvéole de Mayoko (d'après Michel Petit). 74
Carte des enclaves métamorphiques et des mines de fer des régions de Mayoko et de M'Binda. 76
Carte géologique des plateaux sédimentaires et de la vallée du Niari. 79
Coupes dans les régions de contact massif cristallin-Bouenzien. 81
Carte topographique de la vallée du Niari. 84
Coupe à travers la vallée du Niari. 89
Station de jaugeage de Moutamba sur la Louessé. 95
Tableau des débits de l'Ogooué à Lendenbougou et Franceville 99
Tableaux des débits de la Louessé à Biyamba et Makabana et de la M'Poukou. 101
Graphique du régime de la Louessé. 102
Station de jaugeage de Nyanga sur la Lébuna. 103

Carte des rivières et lacs de la plaine. 105
Les débits du Niari. Tableau. 108
Régime du Niari. Graphique. 109
Station de jaugeage de Dzingou sur l'Itsibou. 111
Les savanes en forêt. 122
Limite de l'aire de l'okoumé. Stations forestières et pisciculture. 125
Principales essences dans le bloc forestier de Pemo. Tableau. 127
Densité des arbres exploitables pour 100 ha. Tableau. 130
Zones de végétation de la vallée du Niari. 134
Tableau des espèces de savane sur le Bouenzien.(d'après J. Koechlin). 136
Mosaïque forêt-savane.(Photo-interprétation.) 145
Carte des populations et des pistes à la veille de l'installation de la COMILOG. 148
Carte des ressources des populations à la veille de l'installation de la COMILOG. 156
Tableau du personnel congolais employé par la CITRA en 1961-62. 177
Schéma d'exploitation et circuit du minerai. 182
Quelques caractéristiques générales de l'installation du téléférique 184
Profil du téléférique. 187
La voie ferrée en plaine. 193
La voie ferrée dans les collines et sur les plateaux. 195
La voie ferrée sur les plateaux. 197
La voie ferrée dans le massif du Chaillu. 199
La voie ferrée jusqu'à M'Binda et le téléférique. 201
Tableau de la production et de l'exportation du minerai de 1962 à 1969. 203
Tableau de la production et du transport du minerai du 1er janvier 1971 au 29 août 1976. 205
Tableaux du personnel COMILOG. 208
Liste des principales essences du bloc forestier ONAF. 211-2
Essences exploitées par les forestiers. 214-2
Volumes des bois évacués de 1952 à 1964 par les régions productrices au Congo. 218
Carte de la forêt de Mapopo. 220
Tableau de l'ensemble de la production du bois. 236
Graphique des principaux exploitants de bois dans le Chaillu congolais. 238
Carte des zones d'exploitation forestière. 252
Carte des principaux chantiers et des gares forestières. 257

Les centres urbains de la COMILOG et les densités rurales au long de l'axe COMILOG. 260
Plan de Bakoumba. 266
Plan de M'Binda. 270
Pyramide des âges de la population de M'Binda. 273
Tableau de la population des quartiers de M'Binda. 279
Plan de Mont Belo 284
Pyramide des âges de la population de Mont Belo (Bacongo). 292
Carte de Moanda dans sa région. 296
Plan de Moanda. 299
Tableau de la population des quartiers de Moanda. 301
Tableaux du trafic de l'aéroport de Moanda. 317-318
Le site de Makabana. 320
Le plan de Makabana. 327
Tableau de la population de Makabana en 1974. 329
Tableau de la population des villages autour de Makabana. 330
Pyramide des âges de Makabana (d'après Guillot). 332
Makabana centre du rail. 346
Profil en long du chemin de fer. 350
Site de Mossendjo. 365
Plan de Mossendjo. 367
Pyramide des âges de la population de Mossendjo en 1961. 374
Pyramides des âges de Mossendjo par quartiers. 389-394-398
Carte des quartiers de Mossendjo. 400
Carte des déplacements des villages de la route de M'Bomo. 409
Carte des déplacements des villages de l'ancienne route du Gabon. 412
Carte des déplacements des villages de la route Kibangou-Titi. 416
Trafic ancien du bac de la Léboulou. 420-426
Carte des déplacements des villages de la route Mossendjo-Itsotso. 430
Carte de la migration des villages vers les chantiers forestiers. 434
Carte des villages au nord de Boupanda. 437
Carte des déplacements des villages de la route de Koulamoutou. 439
Carte de la capture des villages par la route du téléférique. 443
Carte des ethnies en 1972. 449
Tableau de la population des villages de la terre de M'Bomo. 451
Tableaux de la population des villages de l'axe Makabana-Mossendjo. 457-458
Tableaux de la population des villages de l'axe routier Mossendjo-Komono. 461-462

Tableaux de la population des villages de l'axe Mossendjo-Mayoko. 464-465
Tableaux de pourcentages de la sex ratio. 470-471
Tableau de la population des petites gares. 473
Tableau de la population des villages de la région de Dziba Dziba. 475
Tableaux de pourcentages de la population par tranches d'âge dans le district de Mossendjo. 478-479

Cultures et villages en savane (photo-interprétation). 500
Tableau des surfaces cultivées dans le groupement de [illegible]. [illegible]
Carte pédologique de la région de [illegible].
[illegible]
Carte du ranch de Dihessé. 541
Tableaux de la population de la zone du futur ranch. 544
Carte du village de Mayoko et de ses environs. 553
Carte du groupement des villages de Mouindi. 559
Plan du village de Madouma. 594
Carte des villages étudiés. 598
Les zones d'influences des petits centres urbains. 614

Carte du relief et de l'hydrographie des zones du téléférique et de la mine. en poche
Carte du relief et de l'hydrographie du massif du Chaillu dans les districts de Mossendjo et de Mayoko. en poche
Carte du relief et de l'hydrographie de la boucle du Niari. en poche
Carte économique des pays de la COMILOG. en poche

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 3

Première partie

LE MILIEU GEOGRAPHIQUE 18

I- UN CLIMAT EQUATORIAL NUANCE

1) L'influence australe. 19

2) De Moanda à Mossendjo: une zone très pluvieuse. 24

3) De Mossendjo à Mont Belo: une saison sèche très marquée. 38

II- UN MODELE MONOTONE SOUS UNE GRANDE EPAISSEUR D'ALTERITES 51

1) Les facteurs du modelé.

-Un ensemble de terres anciennes. 53

-Un relief modelé en milieu chaud et humide. 55

2) L'aspect du relief de la région de Moanda.

-Une structure variée. 58

-Un relief aéré. 63

3) Le massif du Chaillu.

-Une structure uniforme. 66

-Un relief lourd et disséqué. 70

4) Les plateaux sédimentaires enveloppant le Chaillu

-Une structure où le grès domine. 78

-Un relief de plateaux monotones. 82

5) La vallée du Niari.

-Un ensemble de calcaires et de grès. 83

-Petits chaînons et vastes plaines. 85

III- UN RESEAU FLUVIAL FOURNI

1) L'Hydrographie des plateaux et des massifs. 91

2) L'Hydrographie de la grande plaine. 104

IV- DES FORETS ET DES SAVANES 112

1) La forêt dense.

-Le milieu forestier. 113
-Le domaine de la forêt. 115
-Les aspects de la forêt. 118
-Les espèces végétales. 123
-Les animaux de la forêt. 126

2) La savane. 129

-Le milieu favorable à la savane. 131
-Le domaine de la savane
Les plateaux de la région de Moanda. 132
La vallée du Niari 133
Les savanes dans la zone forestière 135
-Les espèces végétales de la savane. 138
-Les problèmes de la savanisation. 140
-Les animaux de la savane. 142
Les contacts savane-forêt 144

V- UN PAYS VIDE ET ATTARDE

1) Le pays décrit par les explorateurs. 147

2) Un pays qui se vidait. 151

3) Des ethnies très variées. 154

4) Des activités médiocres. 155

Deuxième partie

L'IMPLANTATION D'UNE ECONOMIE MINIERE ET FORESTIERE 166

I- L'INSTALLATION DE LA COMILOG

1) La découverte du manganèse

-Une prospection aisée. 167
-Des difficultés d'évacuation. 170

2) L'établissement des installations COMILOG. 171

3) Les débuts d'un bouleversement de la région. 174

II- L'ECONOMIE MINIERE ACTUELLE

1) Une zone industrielle d'importance mondiale. 180

2) Le plus long téléférique du monde en activité. 192

3) Une belle voie ferrée. 196

4) Un port minéralier moderne. 202

5) Une production esclave du marché mondial et des transports. 204

6) Une généreuse politique sociale. 207

III- ESSOR ET DECLIN DE L'ECONOMIE FORESTIERE 210

1) Un capital forestier intéressant et varié. 213

2) Des exploitants congolais souvent dynamiques. 219

3) Des entreprises moyennes aux mains des étrangers. 226

4) Des permis industriels étatisés ou appartenant à de grosses sociétés. 231

5) De petites gares forestières animées. 239

6) Une crise du bois inattendue et redoutable. 245

7) De difficiles essais de reboisement. 251

Troisième partie

L'APPARITION DE LA VIE URBAINE 259

I- DE JEUNES CENTRES URBAINS AUX TRAITS UNIFORMES 261

II- LES CENTRES DU TRANSPORT DU MANGANESE

1) Une cité nouvelle: Bakoumba, centre du téléférique. 265

2) Un point de rupture de charge: M'Binda. 269

-Des quartiers bien individualisés 272

-De multiples activités. 277

3) Un carrefour ferroviaire: Mont Belo. 282

-Un environnement favorable. 283

-De nombreux quartiers, reflets de la diversité des ethnies. 285

-Une agglomération de démographie complexe et de fonctions diverses. 291

III- LES CENTRES INDUSTRIELS DE LA COMILOG

1) Moanda, cité du manganèse

-Une situation intéressante, un site agréable. 297
-Un émiettement de quartiers. 298
-Une population laborieuse. 305
-Un noeud de voies de communication. 314

2) Le centre des ateliers du chemin de fer: Makabana. 319

-Un site de gare au contact de régions différentes 321
-Une population jeune et mêlée. 323
-De multiples activités. 333
-Un mélange de quartiers d'aspect hétéroclite. 342

IV- MOSSENDJO, UN VIEUX CENTRE REVEILLE

Une création coloniale stimulée par une économie nouvelle. 362
Une situation quelconque mais un bon site de plateau. 364
Une zone de contact d'ethnies très différentes. 369
Des fonctions assez traditionnelles. 378
Des quartiers en plein remuement. 390

Quatrième partie

LA TRANSFORMATION DE LA VIE RURALE

I- LES DEPLACEMENTS DE VILLAGES

Un habitat rural anciennement installé. 406
Une migration arrêtée: celle des villages de la route de M'Bomo. 413
Le va-et-vient des villages de l'ancienne route du Gabon. 415
Une concentration des hommes sur la voie COMILOG de Mont Belo à Makabana. 418
Une route désertée en voie de renaissance: celle de Kibangou à Titi. 421
Une route qui se meurt: celle d'Itsotso à Mossendjo par Masoété 427
Le réveil de la route Mossendjo-Komono. 431
Des migrations de villages vers les chantiers forestiers. 432
La capture des villages de la route de Koulamoutou. 438
Le va-et-vient complexe des populations de la route du téléférique. 442

II- BOULEVERSEMENT DES STRUCTURES DES POPULATIONS RURALES

Des densités plus fortes sur l'axe COMILOG. 448
Une répartition différente des sexes et des âges. 472
Des changements dans la répartition des ethnies. 484

III- LES TRANSFORMATIONS DES ACTIVITES PAYSANNES

1) La faible évolution d'un agriculture vivrière.

-Des conditions naturelles inégales, mais des techniques uniformes et désuètes. 492
-Une nouvelle production, celle des légumes dans la plaine 499
-Des progrès dans le district de Mossendjo. 510
-Une agriculture en régression de Mayoko à Moanda. 520

2) Des activités secondaires traditionnelles. 527

3) Un élevage moderne: le ranching.

-Un élevage de plateau: Okouma. 534
-Un élevage de plaine: Dihessé. 540

IV- L'INEGALE EVOLUTION DES VILLAGES

1) Villages de gares.
-Mayoko, village nzabi moderne et complexe. 551
-Au pays des Bakougni: les groupements ruraux de Mouindi. 557
2) Un village de région d'économie active: Mipoundi I. 566
3) Sur les grandes voies de passage.
-Un village Bahoumbou: Moukouma. 571
-Un village Bapounou déplacé: Kanga. 574
-Un regroupement de villages d'ethnies mêlées: Itsotso. 577
4) Sur les routes transversales de l'axe COMILOG.
-M'Dengué, village nzabi de type traditionnel. 584
-Nzabi, village batéké sur une route débouchant sur l'axe. 590
-Un village batsangui, centre religieux: Madouma. 595
5) Une meilleure qualité de la vie sans bouleversements sociaux

CONCLUSION 617

Bibliographie
Principaux sigles utilisés
Table des photographies
Table des cartes, graphiques et tableaux
Table des matières

PLANCHE I

La plaine calcaire du Miari.

Colline calcaire couverte d'une savane d'herbes courtes entre Makabana et Mila Mila.

1- Chaîne de collines calcaires dans la boucle du Niari. Poljé au premier plan. Les palmiers suivent le lit d'un petit cours d'eau né d'une résurgence et qui disparaîtdans un petit aven.

2- Collines calcaires de part et d'autre de la piste à "tôle ondulée" menant au Gabon.

1- Marigot en forêt dans le massif du Chaillu. Végétation très dense.

La Louessé dans la forêt du Chaillu, aux abords de Mourala.

1- La Louessé au bac de la route de Mossendjo à Komono.

2- La route de Mossendjo à Komono, au bac de la Louessé.

1-
La Mikokoto, ou "Rivière bleue", aux eaux transparentes.

2-
La Mikokoto, aux rives aménagées pour la baignade.

PLANCHE VI

1- Le lac Malengué dans la plaine du Niari. Bouquet d'arbres sur l'emplacement d'un ancien village.

2- Le lac Malengué s'étend dans une savane arbustive touffue à l'Est de la voie ferrée, aux abords de Dihessé. Il n'est pas fréquenté des pêcheurs à cause des nombreux hippopotames.

PLANCHE VII

1- Le lac Mabengué dans la savane arbustive de la boucle du Niari

Arbre dans l'eau
lac Sinda. Echelle
mnimétrique
l'O.R.S.T.O.M.

PLANCHE VIII

1- Végétation de savane arbustive dans la plaine du Niari.

2- Savane et galerie forestière dans la plaine du Niari.

PLANCHE IX

1- Mosaïque forêt-savane sur les collines bordant le Niari.

2- Blocs de cuirasse dans la savane herbeuse.

PLANCHE X L'extraction du manganèse.

Photo 1- La mine de Moanda

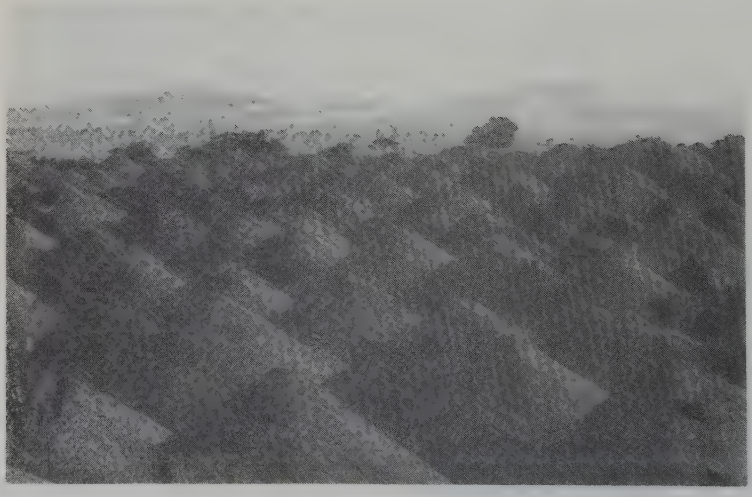


Photo 2-
Les collines de déchet
sur le plateau Bangomb
En arrière: forêt-galer
suivant une petite vall

PLANCHE XI L'extraction du manganèse.

Photo 1- Godet de dragline.

Photo 2

Installations industrielles de la mine. Station de transfert et stockage entre mine et téléférique.

PLANCHE XII

Le Téléférique.

Photo 1

ans la trouée aménagée dans
a forêt dense: la route CO-
ILOG, un pylône du téléféri-
ue avec deux bennes.

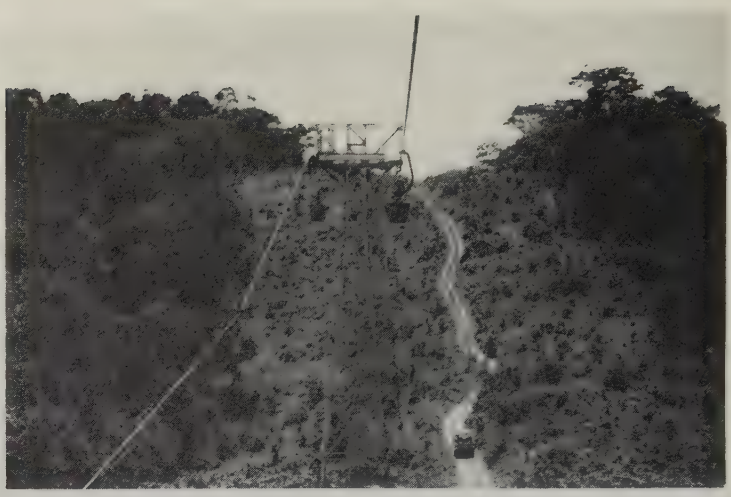


Photo 2

La forêt de parasoliers
dans la trouée-clairière
du téléférique.

Photo 3

Pylônes du téléférique
dans la forêt.

PLANCHE XIII Le Téléférique.

Photo 1
La grande trouée du téléférique dans la forêt couvrant le massif du Chaillu.

Photo 2
Une station de passage du téléférique.

PLANCHE XIV La voie ferrée.

Photo 1
Chargement des wagg
de manganèse à la g
de M'Binda.

Photo 2
Un train de manganèse.

PLANCHE XV La voie ferrée.

Photo 1
La gare de Mossendjo
Grumes attendant le
chargement.

Photo 2
Tranchée de la voie ferrée
dans des altérites rouges
ravinées.

Photo 3
Viaduc sur le Niari près
de Makabana, servant aussi
de pont routier.

PLANCHE XVI Les centres de transport du manganèse.

Photo 1- Une cité nouvelle: Bakoumba, capitale du téléférique.

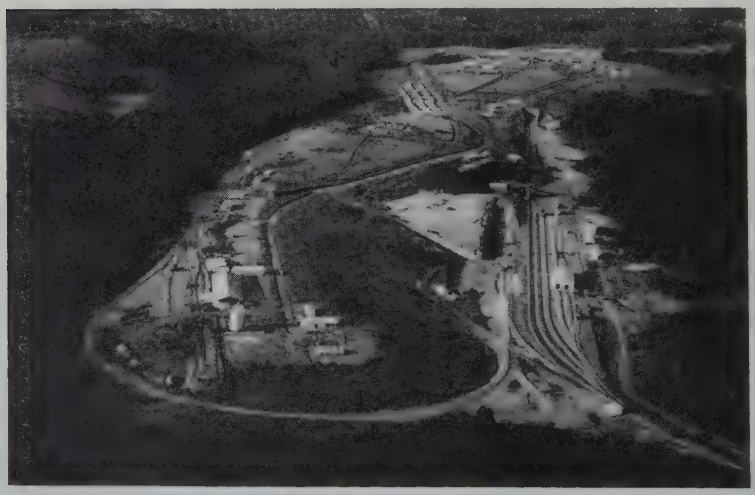
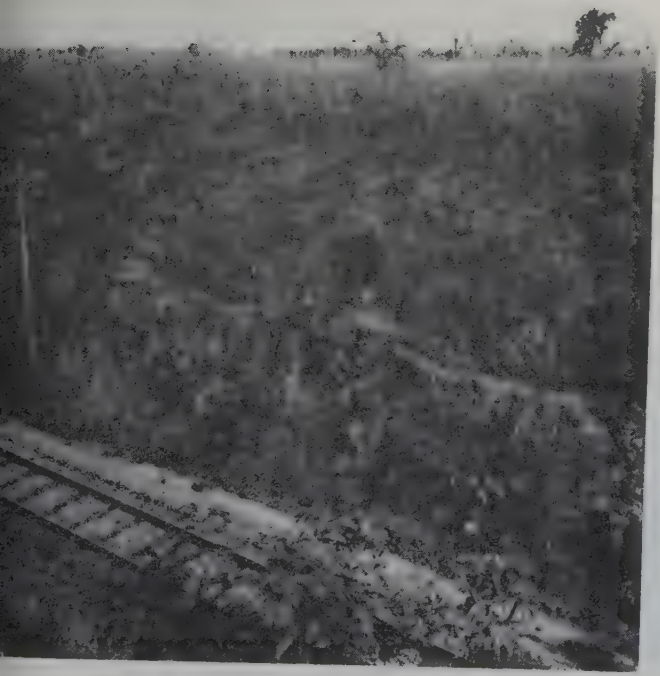


Photo 2- M'Binda: les deux gares et la cité COMILOG.

PLANCHE XVII

1- Train COMILOG en gare de Mont Belo.



2- La voie ferrée COMILOG en savane entre Makabana et Moukanga.

PLANCHE XVIII

1- Les ateliers du chemin de fer COMIL à Makabana.

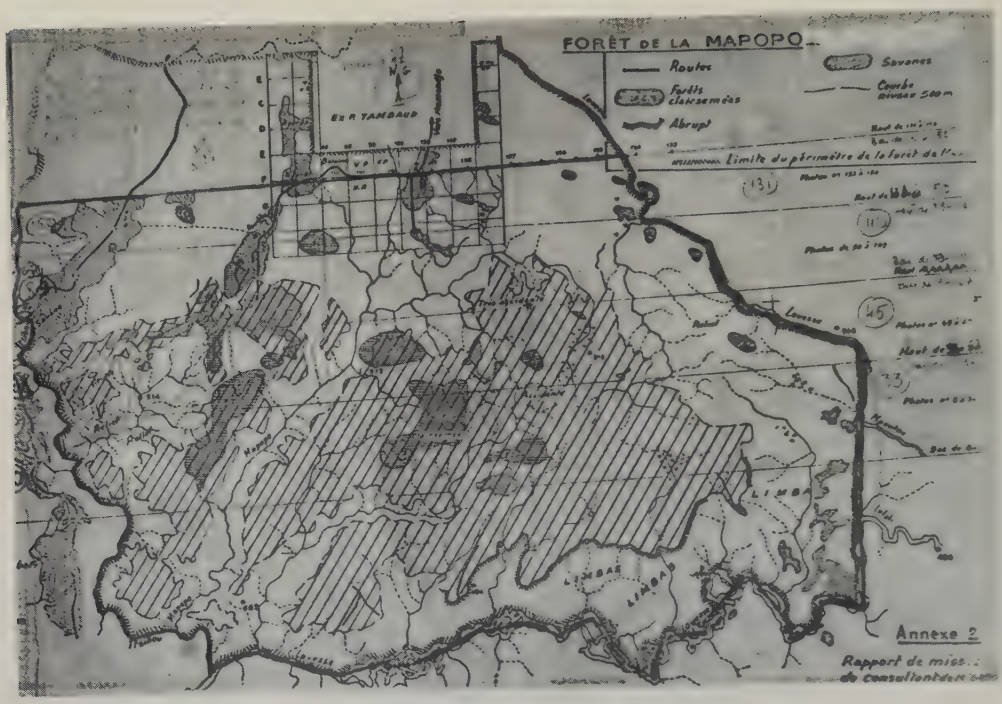
2- De part et d'autre de la route de Mossendjo, la cité COMILOG à Makabana.

PLANCHE XIX

1- La cité COMILOG de Makabana autour du château d'eau.

2- Un petit marché à la cité COMILOG de Makabana.

PLANCHE XX



1- Concession forestière ONAF.

2- La scierie du Centre National Forestier de Mossendjo

PLANCHE XXI

1- Plantations de bananiers près de Makabana.

2- Paysannes Bakougni se rendant au marché.

PLANCHE XXII

1- Champ de manioc

2- Palmiers à huile dans la boucle du Niari près de Malolo.

PLANCHE XXIII

1- Champ en forêt avec cultures de haricots.

2- Paysannes revenant du champ avec hotte ou cuvette chargée.

PLANCHE XXIV

1- Campement de forestiers dans l'exploitation ONAF de Mapopo.

2- Village de Bakougni dans la plaine du Niari.

1-
Le village kougni
de M'Boté.

- Plantation de palmiers à huile couverts de nids de tisserins
près d'un village de Bakougni de la vallée du Niari.

1- Le Camp Boy à Makabana.

2- Campement de pêcheurs près de la Mikokoto.

1- Village de Babinga.

2- Une case de Babinga.

PLANCHE XXVIII

1- Chef de village Babinga revenant de la chasse.

2- Femme Babinga accompagnant les chasseurs.